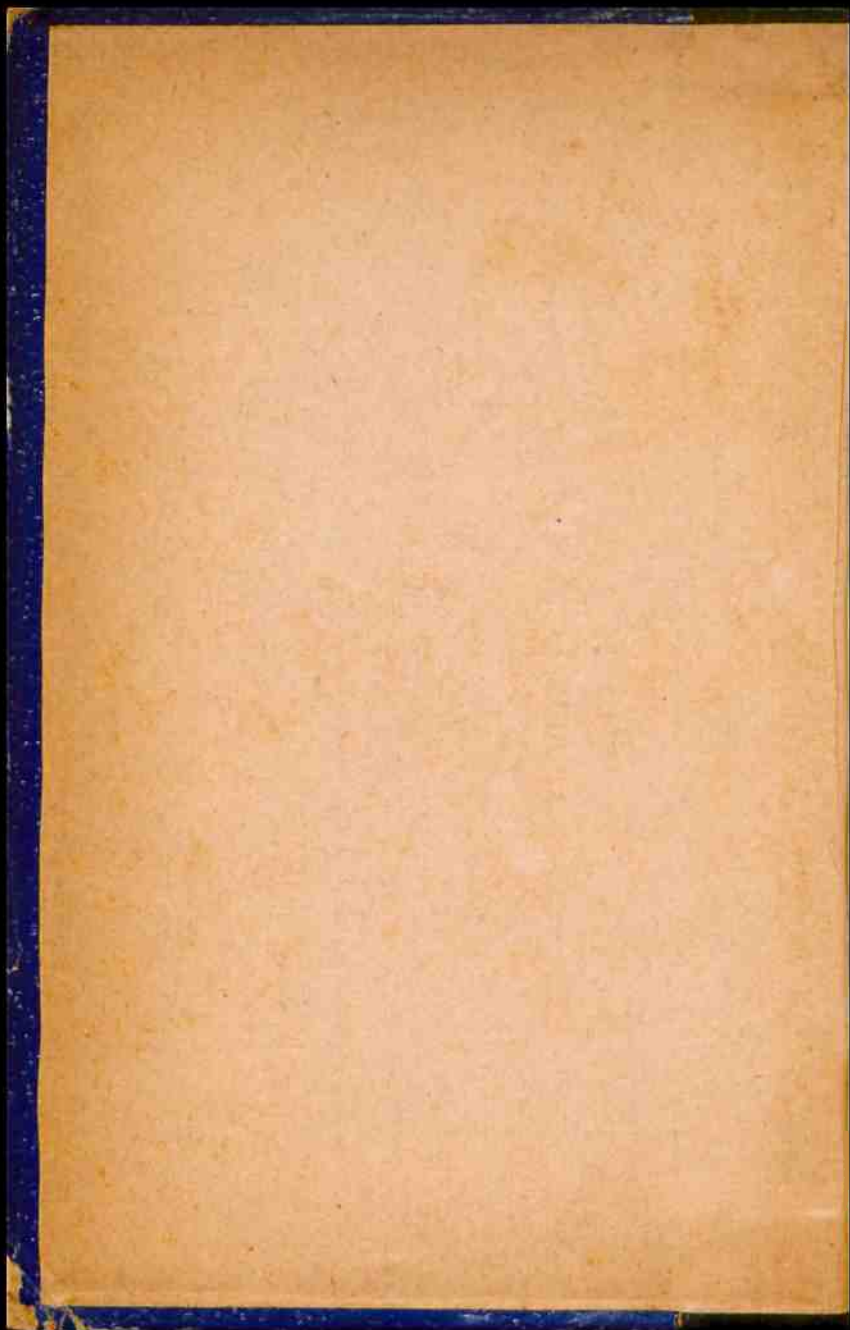
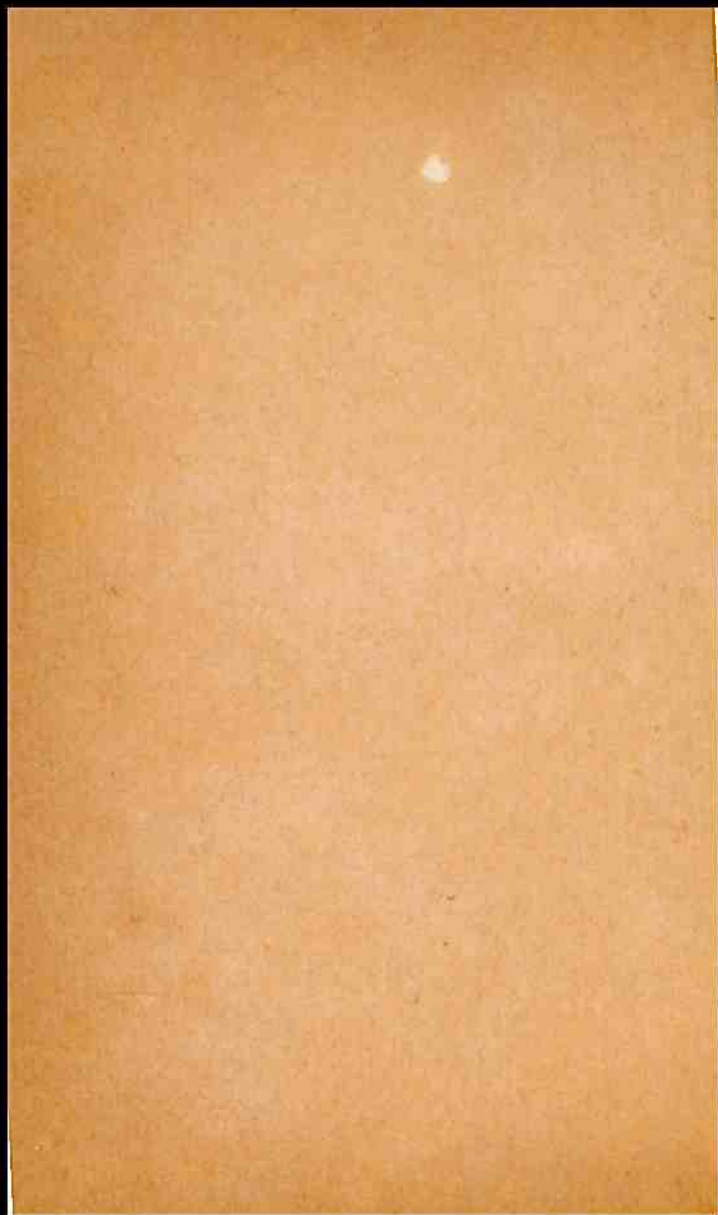






V4





CÉSARISME ET CHRISTIANISME

(DE L'AN 45 AVANT J.-C. A L'AN 476 APRÈS)

PAR

P.-J. PROUDHON

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

PAR J.-A. LANGLOIS

TOME PREMIER

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON.

1883

Tous droits réservés



PRÉFACE

Vers la fin de 1852, alors que la proclamation du second Empire semblait imminente, Proudhon, sachant de bonne source que le gouvernement dictatorial issu du 2 Décembre lui interdirait pour longtemps la publication en France d'ouvrages de politique ou d'économie sociale, prit la résolution de se faire historien.

Il venait justement d'écrire, dans *la Révolution sociale démontrée par le coup d'État*, une histoire abrégée du Consulat et de l'Empire ; et cette vigoureuse esquisse lui avait valu de tels compliments, que le projet de faire servir l'histoire à la démonstration de ses idées dut naturellement lui venir. Cette démonstration, ce n'est plus lui-même qui allait la faire : c'était l'histoire.

Incessante révélation de l'humanité, — c'est ainsi qu'il la définissait, — l'histoire, en tant que série des faits, suggère à l'humanité toutes ses idées ; et ces idées sont d'autant plus justes, d'autant plus vraies, qu'elle a été mieux comprise. Au point de départ, alors qu'elle n'existe pas encore pour un peuple ; que celui-ci, ne s'étant pas encore élevé à la conscience ou à la révélation de lui-



même, n'a pas de tradition historique, le mouvement *social* des idées est nul. Et réciproquement, tant que chez un peuple ce mouvement social n'a pas commencé, l'histoire ne commence pas pour lui.

L'histoire, telle que la comprenait Proudhon, était donc tout aussi bien une succession d'idées qu'une succession de faits. C'était pour lui le double mouvement de l'idée et du fait. Mais ce qu'il entendait exprimer ainsi, ce n'étaient pas deux mouvements séparables; c'était un seul et même mouvement à *double foyer* : le foyer du fait qui suggère l'idée, le foyer de l'idée qui engendre le fait.

Toute idée, au moment où elle se manifeste dans l'histoire, est pour Proudhon un fait qui engendrera d'autres faits. Tout fait, non tel que l'histoire le comprend, mais tel qu'il a été compris d'après l'état mental du moment, est une idée qui fera surgir d'autres idées.

C'est cette identité du fait et de l'idée qui donne à l'histoire son haut caractère d'intelligibilité et de positivisme. Mais si, comme il le dit en propres termes dans une note malheureusement trop concise, l'histoire est, sous ce rapport, une science unique et incomparable, Proudhon a soin d'ajouter tout aussitôt : « De la philosophie de l'histoire : — Bossuet, Vico, etc. — Pas de système. » Dans sa pensée, l'histoire ne peut donc pas être reconstruite *a priori*, c'est-à-dire systématiquement. Que si, en effet, elle présente toujours, par le foyer de l'idée, un développement logique; par le foyer du fait, sans lequel l'idée ne naîtrait pas, elle est essentiellement illogique. Elle échappe donc fatalement aux systèmes



dans lesquels, après Bossuet, Vico et tant d'autres, on prétendait l'emprisonner.

Ce qui seulement est possible aux philosophes de l'histoire, c'est l'affirmation de quelques lois générales que l'aperception de certaines séries de faits leur aura d'abord suggérées, qu'une étude approfondie d'autres séries n'aura cessé de leur confirmer, et dont la conception est justement ce qui rend ces faits intelligibles. Cette conception permettra sans doute à l'historien de rendre *a priori* raison des séries ou des mouvements de même genre qu'il pourra rencontrer ultérieurement; elle pourra même, d'après l'intelligence plus ou moins grande qu'il aura acquise d'une situation, lui permettre d'indiquer, comme conséquence possible de cette situation, le développement d'une série semblable. Mais il lui sera toujours impossible d'affirmer *a priori* en toute certitude jusqu'où se poursuivra ce développement.

Tout ce que, par exemple, le philosophe pourra dire afin d'expliquer la multiplicité des mouvements qui se sont produits simultanément dans l'histoire, c'est que cette multiplicité a son origine première dans la diversité des races et dans celle des milieux où elles ont vécu, qu'elle résulte ensuite de la diversité des idées qui engendrent des faits divers, de celle des faits qui suggèrent des idées diverses, et enfin de l'opposition naturelle des idées diverses dès que l'isolement des peuples a cessé. Quant aux faits, aux idées et aux mouvements eux-mêmes, l'histoire seule peut lui apprendre ce qu'ils ont été.

L'histoire est fatalement une psychomachie, c'est-à-dire



un combat d'idées ; et c'est ainsi qu'elle a été définie par Augustin Thierry. — De classe à classe, et plus tard de parti à parti, de secte à secte, comme de peuple à peuple, l'antagonisme des idées est fatal ; et, par la multiplicité croissante des idées nouvelles, l'antagonisme irait toujours en augmentant, si le mélange ou la combinaison des idées en lutte, leur équilibre ou leur conciliation, n'étaient également fatals.

Est-ce que, dans la nature, deux mouvements agissant l'un sur l'autre ne s'altèrent pas réciproquement ? Est-ce que, dans les corps vivants ou organisés, les tendances ou principes de mouvement ne s'altèrent pas de la même manière ? Pourquoi donc le mouvement ou la tendance des idées ne suivrait-il pas la même loi ?

Cette loi, qu'une étude de plus en plus approfondie de l'histoire n'avait cessé de lui confirmer, Proudhon l'a formulée dans une note que les lecteurs retrouveront à sa place dans ce volume, et sur laquelle nous jugeons nécessaire d'appeler toute leur attention. Voici cette note, que Proudhon a évidemment écrite à la hâte et pour lui seul :

« *Important.* C'est le fait le plus considérable de l'histoire de l'Eglise et de l'Empire. A bien marquer.

« Il est de loi, dans la nature et dans la société, que deux principes agissant l'un sur l'autre s'altèrent réciproquement.

« De là, à mesure que le Christianisme agit et se propage, pénètre le monde romain, l'espèce de décadence continue qu'il subit jusqu'à ce que les deux éléments soient complètement mélangés et en équilibre.



« Ce mouvement rend *a priori* raison de la transformation chrétienne, tant dans les mœurs que dans les idées et l'organisation, qui se manifeste aussitôt depuis les apôtres jusqu'à Augustin, dernier terme de la décadence chrétienne.

« Augustin, adversaire de la liberté, ennemi des donatistes et des circoncellions, théoricien de la papauté. »

Ainsi, étant données à un certain moment deux idées agissant l'une sur l'autre dans un même milieu, Proudhon pourra fort bien prévoir qu'elles s'altéreront réciproquement. Il pourra même conjecturer par avance, d'après la valeur de chaque idée relativement au milieu social, le nombre de ses partisans au moment donné et la puissance d'organisation du parti qui en est alors le champion, laquelle des deux idées en lutte doit subir la plus grande transformation. Mais, comme il ignore, ou est censé ignorer, les idées nouvelles qui, dans le cours de la lutte, surgiront des travaux individuels des penseurs, et dont la valeur propre pourra exercer une grande influence sur une des idées belligérantes comme il ne connaît pas davantage les faits étrangers à la lutte qui, faisant échec à l'une des idées, pourront incliner la balance de l'autre côté; Proudhon se gardera bien de donner ses conjectures comme des prédictions certaines. Nous pouvons même ajouter que s'il en fait part aux lecteurs, c'est parce qu'elles lui paraissent nécessaires pour faciliter l'intelligence de la période qui commence.

La question du moment, c'est-à-dire de la *date*, où les faits se sont produits, où les idées se sont manifestées, était, dans la pensée de Proudhon, capitale pour l'intel-



ligence de l'histoire. Aussi, dans *la Révolution sociale démontrée par le coup d'État*, avait-il adopté, comme historien, la méthode chronologique, ou méthode d'exposition par un système d'annales.

Il s'interdisait ainsi de parler d'un fait et d'en tirer des conséquences, avant d'avoir rappelé, dans l'ordre même de leurs dates, ceux qui l'ont précédé et dont la *série réelle* peut seule donner à ce fait sa véritable signification. — Toute anticipation de ce genre, même étant faite de bonne foi, a nécessairement pour effet, en substituant une série subjective, arbitraire, à la série objective ou réelle des faits, d'en modifier la signification. Elle commence par tromper l'historien en lui donnant une fausse intelligence de l'histoire, et finit par lui enlever la certitude historique lorsque la série des faits ultérieurs vient infirmer sa conception arbitraire.

Le système d'annales adopté par Proudhon ne devait pas seulement lui donner, par la série réelle des faits antérieurs, la véritable signification des faits; elle devait encore, par la série réelle des faits subséquents, confirmer cette signification, et lui donner ainsi ce qu'il appelait la certitude historique.

Tous ceux qui ont lu *la Création de l'ordre dans l'humanité* ne manqueront pas de remarquer qu'en adoptant comme historien la méthode chronologique, Proudhon ne faisait, en définitive qu'appliquer la méthode sérielle exposée par lui en 1843.

Si c'était ici le lieu, nous n'aurions pas de peine à démontrer qu'en dépit de toutes les contradictions qu'on a pu y signaler, et dont la plupart sont purement appa



rentes, les œuvres de Proudhon présentent, dans leur série réelle, une véritable unité : — non pas l'unité stationnaire et stérile des corps inorganisés ; mais l'unité vivante et féconde du corps organique, du germe qui se transforme sans cesse en tendant toujours au même but, et ne réussit à l'atteindre qu'en se transformant.

Une fois décidé à se faire historien, Proudhon est-il arrivé de prime saut au projet d'une Histoire universelle remontant aux plus anciens souvenirs de l'humanité ; ou bien s'est-il borné tout d'abord à choisir, parmi les périodes du passé, celle qu'il connaissait le mieux, qu'il avait le plus étudiée, et qui, dans sa pensée, se trouvait justement présenter le plus d'analogies et de points de ressemblance avec la période contemporaine ?

Nous n'avons sur ce point aucun renseignement positif. Tout ce que nous savons, c'est qu'il écrivit spécialement pour la période qui commence avec la formation chrétienne une Introduction qui ne concorde guère avec le projet préconçu d'une Histoire universelle.

Mais pour tous ceux qui connaissent les habitudes de Proudhon, cette introduction ne saurait être une preuve.

Si, pour rendre plus intelligible une de ses idées, il cherchait naturellement à la sérier avec d'autres ; si, par la même, il était porté à embrasser un cadre de plus en plus large ; si, — *la Justice dans la Révolution et dans l'Église* en est le plus mémorable exemple, — ses projets de lettre ou d'article se sont souvent transformés en brochures, les brochures en volumes, et les volumes en œuvres de 1800 pages ; bien des fois aussi, il est arrivé à



Proudhon de détacher tel chapitre d'une œuvre en voie d'élaboration, pour en faire un ouvrage à part; bien des fois la publication de ce nouveau livre précédait celle de l'œuvre-mère restée inachevée.

Pourquoi donc, nous trouvant après la mort de l'auteur en face d'un travail dont la fin manque complètement, dont le commencement est à peine ébauché, et dont la partie la plus achevée, la mieux rédigée, est précédée d'une Introduction spéciale qui, toute incomplète soit-elle, en donne suffisamment la clef, ne ferions-nous pas sur ce travail l'opération que Proudhon a faite si souvent sur d'autres? Pourquoi ne détacherions-nous pas, et ne publierions-nous pas à part, ce fragment d'histoire qui forme en définitive un tout, et dont Proudhon a certainement commencé la rédaction avant d'aborder celle des périodes antérieures?

Le jour où Proudhon fut décidé à écrire une histoire universelle, il chargea deux de ses amis, non de la rédiger avec lui, mais de lui fournir des matériaux, en rangeant dans leur ordre chronologique les principaux faits de l'âge antique et de l'âge moderne. Quant à l'âge moyen ou âge chrétien, qu'il faisait remonter à César afin d'y comprendre, avec les premières années du Christianisme, l'histoire entière du Césarisme romain, Proudhon, fort de ses études antérieures, se chargeait d'en recueillir lui-même les matériaux.

Aussi, tandis que, sur les feuillets rédigés par lui et relatifs aux périodes successives de l'âge antique se trouvent collées, soit en marge, soit dans le corps même de sa propre rédaction, des lignes écrites par une autre



main ; le manuscrit que nous publions aujourd'hui est-il tout entier de l'écriture de Proudhon.

Au verso des feuillets de ce manuscrit, et le plus souvent au recto en marge, sont écrites, toutes de sa propre main, des notes dont nous avons été plus d'une fois embarrassé de trouver la vraie place. Elles ont, en général, une telle importance que nous n'avons pu nous décider à les laisser mettre au bas des pages, où elles n'auraient été presque jamais lues au moment convenable. Aussi avons-nous pris le parti de les intercaler dans le texte.

Nous espérons que les lecteurs ne nous reprocheront pas cette innovation.

D'après les traditions reçues, le Moyen âge finit à l'an 1454, date de la prise de Constantinople par les Turcs. Proudhon, qui avait d'abord accepté cette date comme point initial de l'âge moderne, n'a pas tardé à lui substituer celle de 1789. C'est ce qu'indique très nettement une note des plus intéressante que l'on trouvera à la fin du présent ouvrage sous ce titre significatif : « Aperçu de la période féodale (800 à 1789) pour la plus complète intelligence de la période messianique (an 45 avant J.-C. — 800 après). »

Pourquoi, après avoir eu l'idée de continuer son travail jusqu'à l'an 800, Proudhon a-t-il fini par s'arrêter à l'an 476, c'est-à-dire à la mort de l'empire romain?... Ayant une fois renoncé à la publication d'une histoire universelle, aurait-il donc eu la pensée de publier à part une histoire du Césarisme et du Christianisme?...

Il y a environ trois ans, l'éditeur nous ayant demandé la liste des œuvres posthumes de Proudhon que



leur état d'avancement lui permettrait de publier, nous avons indiqué parmi ces œuvres une histoire de la *Lutte du Christianisme et du Césarisme*. Il nous semblait alors qu'au delà de l'an 313, date de l'édit de Constantin, le travail historique de Proudhon n'était qu'un simple recueil de matériaux. Une étude plus complète de ce travail nous a démontré que s'il en est malheureusement ainsi de l'an 381 à l'an 476, c'est-à-dire pour la période embrassant la lutte si intéressante du pélagianisme et de l'augustinisme, il n'en est pas de même pour la période antérieure, où, sous le nom d'arianisme, le vieux Christianisme a si énergiquement lutté contre le nouveau.

En nous décidant à publier en entier le manuscrit de Proudhon, nous devons donc lui donner un autre titre. Nous le devons d'autant plus que si la lutte du Christianisme et du Césarisme, qui caractérise incontestablement la période de l'an 193 à l'an 313, se manifeste déjà dans les périodes antérieures, elle est loin d'en exprimer tout le contenu.

Le titre auquel nous nous sommes arrêté, moins attrayant sans doute que celui sous lequel l'éditeur a, pendant longtemps, annoncé la présente publication, nous a paru mieux convenir au travail historique de Proudhon.

Ce travail, primitivement divisé en cinq parties (une introduction et quatre périodes), l'auteur l'a résumé lui-même dans les notes suivantes :

a. INTRODUCTION. — « Parallélisme des faits qui, en Orient, suggèrent l'idée messianique et y précipitent les



masses; en même temps qu'à Rome, ils poussent la plèbe au Césarisme. — Nécessité d'une révolution intégrale au moment où commence cette histoire. »

b. PREMIÈRE PÉRIODE (de l'an 43 avant J.-C. à l'an 71 après). — « Premiers temps de l'Empire; — Duel entre le Césarisme romain et le messianisme oriental; — Formation chrétienne. »

c. DEUXIÈME PÉRIODE (de l'an 71 à l'an 193). — « Apogée du Césarisme; — Naissance de la théologie par la Gnose, et de la hiérarchie épiscopale. »

d. TROISIÈME PÉRIODE (de l'an 193 à l'an 313). — « Despotisme militaire, dernier mot du Césarisme; — Réaction et lutte du Césarisme contre l'idée chrétienne; — Défaite du Césarisme et son alliance avec l'Eglise; — Concessions de cette dernière et corruption. »

e. QUATRIÈME PÉRIODE (de l'an 313 à l'an 476). — « De la paix rendue à l'Eglise à la chute de l'Empire romain en Occident : — 1° Réaction chrétienne; — 2° Revanche et réaction du polythéisme; — 3° Divisions, plus furieuses encore, entre les chrétiens; — 4° Incompatibilité d'humeur des nouveaux alliés, l'Empire et l'Eglise ou plutôt l'épiscopat; tendance mutuelle à s'absorber; impossibilité d'une fusion; — 5° Abolition du prétorianisme; — 6° Épuisement des provinces par le fisc; — 7° Introduction des Barbares dans les armées et dans les emplois. »

En lisant attentivement les 160 feuillets qui composent le manuscrit, nous avons remarqué plusieurs fois des signes qui nous ont paru indiquer chez Proudhon la volonté de multiplier et même de modifier les divisions



premières de son travail. Une note, incontestablement postérieure à la rédaction des 143 premiers feuillets, nous a prouvé que nous avions deviné juste. Voici cette note :

« Introduction. — Folios 1 à 12.

« Livre ou chapitre 1^{er}. — De la dictature de César à la Passion (an 43 av. — 29); folios 13 à 33.

« Chapitre 2^e. — De la mort de Jésus à la chute de Jérusalem (an 30-70). — L'Apostolat; fol. 33 à 54.

« Chapitre 3^e. — De la prise de Jérusalem à la fin du « Principat (an 71-192). — La Gnose et les Antonins; fol. 54 à 85.

« Chapitre 4^e. — De la mort de Commode à Dioclétien, édit de Galérius (193-302). — Le prétorianisme; fol. 86 à 121.

« Chapitre 5^e. — De l'édit de Galérius à Nicée (302-325). « — Révolution; fol. 121 à 134.

« Chapitre 6^e. — Du concile de Nicée au concile de Constantinople (325-381). — L'arianisme; fol. 134 à 145.

« Chapitre 7^e. — Du concile de Constantinople à Augustule (382-476). — Mort de l'Empire; fol. 145 à la « fin... ?

« Ces sept divisions embrassent tout, et suffisent à tout « éclaircir. »

Si, vers la fin de 1854, Proudhon n'avait pas délaissé ses études historiques pour se livrer à des travaux dont la publication lui paraissait plus urgente, il aurait certainement remanié son manuscrit d'après les indications de cette note; et les explications dans lesquelles il serait entré au commencement de chaque période, pour en fa-



ciliter l'intelligence aux lecteurs, nous dispenseraient de rien ajouter.

Toutes les fois que Proudhon croit devoir introduire une division dans la série réelle et toujours ininterrompue des faits, c'est qu'il a une raison sérieuse.

Si ce n'est pas, comme nous l'avons expliqué plus haut, parce qu'il prévoit l'altération progressive d'une idée nouvelle dans la société qu'elle va essayer de conquérir; ce sera parce qu'un fait lui ayant paru devoir modifier profondément la situation antérieure, une étude approfondie des faits ultérieurs aura confirmé son appréciation.

Pourquoi, par exemple, l'Introduction, qui est avant tout une histoire de l'idée messianique en Orient, s'arrête-t-elle à la dictature de César, au lieu de se continuer jusqu'à la prédication de Jésus ?

Parce que, Césarisme et Messianisme étant pour Proudhon *la même chose*, l'avènement du Césarisme ou Messianisme occidental constituait, dans sa pensée, un grave échec au progrès de l'idée messianique orientale; parce qu'il faisait remonter à cet échec l'origine de la formation chrétienne. En même temps qu'elle allait exciter et pousser à l'insurrection les fanatiques de l'idée messianique en Orient, la marche ascendante du Césarisme romain ne pouvait manquer de faire rétrograder cette idée chez les esprits plus réfléchis, et préparer ainsi la naissance de l'idée anti-messianique dont la prédication morale et sociale, anti-sacerdotale, anti-hiérarchique de Jésus devait être la plus haute expression.

Pourquoi, après avoir fait durer la première période



premières de son travail. Une note, incontestablement postérieure à la rédaction des 145 premiers feuillets, nous a prouvé que nous avions deviné juste. Voici cette note :

« Introduction. — Folios 1 à 12.

« Livre ou chapitre 1^{er}. — De la dictature de César à la Passion (an 45 av. — 29); folios 13 à 33.

« Chapitre 2^e. — De la mort de Jésus à la chute de Jérusalem (an 30-70). — L'Apostolat; fol. 33 à 54.

« Chapitre 3^e. — De la prise de Jérusalem à la fin du Principat (an 71-192). — La Gnose et les Antonins; fol. 54 à 85.

« Chapitre 4^e. — De la mort de Commode à Dioclétien, édit de Galérius (193-302). — Le prétorianisme; fol. 86 à 121.

« Chapitre 5^e. — De l'édit de Galérius à Nicée (302-325). — Révolution; fol. 121 à 134.

« Chapitre 6^e. — Du concile de Nicée au concile de Constantinople (325-381). — L'arianisme; fol. 134 à 145.

« Chapitre 7^e. — Du concile de Constantinople à Augustule (382-476). — Mort de l'Empire; fol. 145 à la fin... ?

« Ces sept divisions embrassent tout, et suffisent à tout éclaircir. »

Si, vers la fin de 1854, Proudhon n'avait pas délaissé ses études historiques pour se livrer à des travaux dont la publication lui paraissait plus urgente, il aurait certainement remanié son manuscrit d'après les indications de cette note; et les explications dans lesquelles il serait entré au commencement de chaque période, pour en fa-



ciliter l'intelligence aux lecteurs, nous dispenseraient de rien ajouter.

Toutes les fois que Proudhon croit devoir introduire une division dans la série réelle et toujours ininterrompue des faits, c'est qu'il a une raison sérieuse.

Si ce n'est pas, comme nous l'avons expliqué plus haut, parce qu'il prévoit l'altération progressive d'une idée nouvelle dans la société qu'elle va essayer de conquérir; ce sera parce qu'un fait lui ayant paru devoir modifier profondément la situation antérieure, une étude approfondie des faits ultérieurs aura confirmé son appréciation.

Pourquoi, par exemple, l'Introduction, qui est avant tout une histoire de l'idée messianique en Orient, s'arrête-t-elle à la dictature de César, au lieu de se continuer jusqu'à la prédication de Jésus ?

Parce que, Césarisme et Messianisme étant pour Proudhon *la même chose*, l'avènement du Césarisme ou Messianisme occidental constituait, dans sa pensée, un grave échec au progrès de l'idée messianique orientale; parce qu'il faisait remonter à cet échec l'origine de la formation chrétienne. En même temps qu'elle allait exciter et pousser à l'insurrection les fanatiques de l'idée messianique en Orient, la marche ascendante du Césarisme romain ne pouvait manquer de faire rétrograder cette idée chez les esprits plus réfléchis, et préparer ainsi la naissance de l'idée anti-messianique dont la prédication morale et sociale, anti-sacerdotale, anti-hiérarchique de Jésus devait être la plus haute expression.

Pourquoi, après avoir fait durer la première période



de son histoire jusqu'à la chute de Jérusalem, c'est-à-dire jusqu'à l'écrasement du messianisme oriental, Proudhon a-t-il eu l'intention de la diviser en deux périodes dont la première se terminerait à la mort de Jésus? Parce que, s'il avait constaté jusqu'à Jésus le progrès de l'idée anti-messianique, il en avait constaté ensuite la rétrogradation pendant la période de l'Apostolat. Au fur et à mesure que l'idée morale et sociale de Jésus pénètre le monde juif et agit sur lui, elle n'a pu manquer, en vertu de la loi formulée par Proudhon, de subir progressivement une série d'altérations dans le sens de l'idée messianique; altérations telles que les Nazaréens finiront par prendre le nom de chrétiens, c'est-à-dire de messianistes.

Pourquoi, après avoir maintenu les années 71 et 193 comme marquant le commencement de nouvelles périodes : — la première pendant laquelle le monde oriental, gréco-syriaque, de plus en plus pénétré par l'idée chrétienne, lui imprime de plus en plus, par la Gnose, un caractère théologique; la seconde où, agissant sur le monde occidental et le transformant de plus en plus, l'idée chrétienne subit la réaction violente du Césarisme; — Proudhon cesse-t-il de reconnaître le même caractère à l'année 313, alors que cette année, date de l'édit de Constantin, est considérée par tous les historiens comme le commencement d'une ère nouvelle?

Parce que la méthode chronologique ne lui a pas permis de laisser dans l'ombre l'édit de tolérance rendu en 311 par l'empereur Galérius, celui-là même qui, César en 302, avait rédigé l'édit de persécution contre



les chrétiens et forcé l'empereur Dioclétien à le signer après lui. — Si le même homme avait pu rendre deux ordonnances aussi contraires, c'est qu'il y avait eu une révolution. Cette révolution, c'était justement l'édit de persécution de février 303 qui l'avait produite. *Volentem ducunt fata, nolentem trahunt*. Galérius est le conservateur aveugle qui, ne voulant pas céder au mouvement, réagit violemment contre lui, ne réussit qu'à le précipiter, et finit lui-même par être entraîné. Constantin est le conservateur avisé, qui consent à marcher avec le mouvement, et est porté par lui.

Une fois mis à sa place dans la série chronologique, l'édit de tolérance et de réparation de Licinius et de Constantin ne pouvait plus servir à marquer le commencement d'une période nouvelle. Pouvait-il au moins marquer le point culminant de la révolution provoquée par l'édit de persécution de Galérius? Pas davantage. Car, en 323, il y a bien autre chose qu'un simple édit de tolérance et de réparation en faveur des chrétiens; il y a la convocation, par l'empereur, d'un concile aux décisions duquel il prêtera main forte en exilant ceux qui refuseront d'y souscrire et en saisissant leurs écrits.

C'est seulement en 323 que la révolution politique est accomplie. Au lieu de chercher sa force dans l'armée dont il a trop longtemps subi les caprices, le Césarisme va désormais s'appuyer sur l'épiscopat. Le prétorianisme est mort; mais l'empereur est devenu le bras séculier de l'Eglise.

L'Empire réussira-t-il à se sauver par cette alliance?... Tout ce que sait Proudhon au moment où s'ouvre le



concile de Nicée, c'est que le triomphe des chrétiens n'avait fait qu'accentuer leurs divisions.

Convoqué pour les faire cesser, le concile, en se prononçant contre Arius, ne fait que rendre ces divisions plus furieuses encore. Les empereurs, absorbés par l'idée de rendre la paix à l'Église, engagés bon gré, mal gré, dans le dédale inextricable des questions théologiques, semblent oublier les Barbares qui envahissent de plus en plus l'Empire. Ils convoquent conciles sur conciles, sans que les évêques réussissent à s'entendre. — Voilà pour le Césarisme le résultat de l'alliance jusqu'au moment où l'arianisme, qui proteste pendant cinquante-six ans contre la chose jugée en 325, étant définitivement exclu de l'Empire, se réfugie parmi les Barbares.

A ce moment, c'est-à-dire en 381, date du concile de Constantinople, le catholicisme est né. Il y a une orthodoxie officielle hors de laquelle l'idée chrétienne n'aura plus la liberté de se mouvoir et de s'affirmer. Que devenait alors l'idée anti-sacerdotale, anti-hiérarchique de Jésus?...

En adoptant l'année 381 comme point de départ d'une période nouvelle, Proudhon ne la signale pas, ainsi que nous venons de le faire, comme ouvrant l'ère du Christianisme officiel, en un seul mot, du catholicisme. Mais il lui donne une bien autre signification.

« Cette nouvelle date, dit-il, marque la chute de l'arianisme, c'est-à-dire l'exclusion donnée au vieux Christianisme et l'introduction d'une idolâtrie nouvelle. »

Ainsi, dans la pensée de Proudhon, ce n'est pas seulement le Césarisme romain que l'alliance de l'Empire et



de l'épiscopat vient de frapper à mort, c'est également le vieux Christianisme.

Quand nous avons lu pour la première fois la note que nous venons de citer, nous nous sommes demandé si le manuscrit de Proudhon n'embrassait pas l'histoire entière du Christianisme et du Césarisme; et nous avons eu l'idée de supprimer dans le titre de cet ouvrage les mots : « de l'an 45 avant J.-C. à l'an 476 après. »

Qu'importe, en effet, la conservation des mots si les choses sont profondément modifiées?... Parce que le mot *Christ* est la traduction grecque du mot *Messie*, irons-nous jusqu'à identifier le Christianisme et le messianisme?

Si donc, comme l'affirme explicitement Proudhon, c'est une idolâtrie nouvelle qui vient en 381 donner l'exclusion au vieux Christianisme, l'histoire du catholicisme ne peut pas plus être considérée comme celle du Christianisme, que celle-ci comme l'histoire du messianisme.

Il est vrai, — et c'est cela qui nous a fait reculer, — qu'à partir de Luther, au nom même de l'idée chrétienne, la réaction contre l'idée catholique s'accroît de plus en plus, et que, par le fait même des variations de l'Eglise protestante, il s'est produit dans l'âge moderne un retour de plus en plus prononcé vers le Christianisme.

Les deutéroses ou secondes éditions ne sont pas rares dans l'histoire.

Qu'attestent-elles en définitive? La persistance d'une idée que les événements ont pu écarter, mais qu'ils n'ont pas détruite. Proudhon exprimait peut-être une loi fondamentale de l'histoire, en disant : « Tout principe, vrai



ou faux, passé à l'état d'institution, ne peut se détruire qu'en s'épuisant. »

Qu'est-ce que l'empire de Charlemagne, sinon la réalisation nouvelle au profit de la papauté de l'idée caressée par l'épiscopat au temps de Constantin et réalisée par lui au temps de Théodose? Est-ce qu'au siècle de Luther, alors qu'elle allait être définitivement vaincue, cette idée d'un empereur au service d'une Église orthodoxe ne jetait pas encore un vif éclat dans la personne de Charles-Quint?

Ne confondons point le Saint-Empire romain, qui a duré sept à huit siècles, avec l'empire deux fois éphémère des Napoléon. Celui-ci n'a été que le dernier effort d'une idée désormais épuisée : la vieille idée messianique ou césarienne. Celui-là était en l'an 800 la réalisation même de l'idée catholique, c'est-à-dire d'une idée à laquelle l'invasion des Barbares n'avait pas laissé le temps de donner ses fruits.

Héritier du vieux Christianisme, condamné par conséquent à en réaliser les promesses dès qu'il serait le maître, le catholicisme a eu les coudées franches pendant le moyen âge. Qu'a-t-il produit en fait de réformes politiques ou sociales? Rien autre chose que le système féodal. Est-ce que les maîtrises et les jurandes n'en sont pas parties intégrantes comme le servage et la corvée? Est-ce que sans elles et sans le compagnonnage, il n'y aurait pas lacune dans l'inféodation générale?

« Idée catholique ou système féodal » : c'est ainsi que Proudhon caractérise le moyen âge.

Dès que l'idée catholique se fut réalisée dans l'organisation politique et sociale comme dans l'organisation



cléricale, dès qu'elle eut dit son dernier mot, le monde a réagi contre elle. Les protestations, jusqu'alors partielles et isolées, ont éclaté de toutes parts. Elles ont pris de plus en plus un caractère systématique, et l'âge moderne a commencé.

Proudhon n'a malheureusement rien laissé sur l'histoire du moyen âge. Détourné par d'autres travaux de ses études historiques, il n'a pas même eu le temps, pour la période qui commence en 381 et finit en 476, d'exposer avec quelques détails l'antagonisme des idées de Pélagé et d'Augustin.

Qui sait ? C'est peut-être au moment où il se disposait à expliquer cet antagonisme, qu'il a conçu le plan de *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*. Ce que, sous le nom de *liberté*, Pélagé opposait à la grâce d'Augustin, n'était-ce pas l'humanité tout aussi capable de chercher et de trouver elle-même la loi de ses mœurs que de s'y conformer ; n'était-ce pas en définitive la morale se posant en face du dogme et s'en déclarant indépendante?...

Nous n'oserions certes pas affirmer la réalité de notre hypothèse. Mais ce qui est indéniable, c'est l'influence des études historiques de Proudhon sur le plan du livre de *la Justice*.

Qu'on prenne dans ce livre telle question que l'on voudra, on la trouvera toujours traitée par la méthode chronologique : solution donnée par l'âge antique, solution par l'âge chrétien, c'est-à-dire par l'Église, solution par l'âge moderne, c'est-à-dire par la Révolution : telle est toujours la série réelle qui sert de point de départ au dialecticien.



En travaillant au livre de *la Justice*, Proudhon avait tellement présente à la mémoire son histoire du Christianisme et du Césarisme qu'il lui a emprunté, pour sa belle étude sur la Décadence et le Progrès, les admirables portraits d'Éliogabale, d'Alexandre Sévère, de Maximin et de Probus. Il aurait pu lui faire bien d'autres emprunts du même genre. Car, il importe de le remarquer, ce n'est pas seulement le mouvement des idées que Proudhon aimait à étudier dans l'histoire, c'était aussi la nature humaine avec ses grandeurs et ses misères. Les grandeurs et les vertus, il sait aussi bien les reconnaître et les admirer chez les représentants de l'idée césarienne que chez les chrétiens. Les misères et les vices, il n'hésite pas plus à les signaler et à les flétrir chez les seconds que chez les premiers.

J.-A. LANGLOIS.



CÉSARISME

ET

CHRISTIANISME

(DE L'AN 45 AVANT J.-C. A L'AN 476 APRÈS)

INTRODUCTION

[Dans cette Introduction, le parallélisme des faits qui, en Orient, suggèrent l'idée messianique et y précipitent les masses, en même temps qu'à Rome ils poussent le peuple au Césarisme, est trop négligé : il devra être repris et exposé avec plus de méthode et de rigoureuse précision.

La complète unité de l'histoire universelle depuis César dépend de là.

Cf. *infra*, année 43, ce qui est dit sur la *nécessité d'une révolution intégrale* pour sortir de l'impasse où la lutte du patriciat et de la plèbe avait jeté le monde romain.]

Si le Christianisme s'est établi sans miracles, disent les apologistes de cette religion, *il est le plus grand des miracles !*

[Hélas ! on commence à ne plus raisonner ainsi dans l'Église ; et l'on serait heureux de pouvoir prouver le Christianisme autrement que par des miracles. Les miracles embarrassent plus l'Église que les incrédules.]

La piété peut se payer de ces exagérations de la foi, qui ne tendent à rien moins qu'à destituer la raison de son auto-

rité interprétative et critique et, par suite, à ruiner la foi elle-même. Mais ni la philosophie ni l'histoire ne sauraient être satisfaites d'une pareille conclusion : elles nient *a priori* tout fait qui ne trouve pas sa raison dans la série des faits antérieurs, son explication dans la série des faits subséquents, tout fait, par conséquent, qui ne peut se résoudre dans l'évolution naturelle de l'humanité.

[Gibbon n'a vu dans le Christianisme qu'un phénomène religieux ; il ne s'est occupé de l'expliquer qu'à ce point de vue. Aussi insiste-t-il sur la dépopularité du polythéisme ; il prétend qu'avant Jésus c'en était fait du culte des dieux ; que Cicéron, Lucien, etc., avaient devancé les Pères, etc. ; bref que tout le monde attendait un nouveau culte.]

Absurde. La libre pensée n'avait pas pénétré les masses ; le peuple était sous les Césars le même que du temps des rois.

Le Christianisme est un phénomène *social* devenu insensiblement religieux par les causes qui seront relatées.

Phénomène unique de l'exploitation pendant cinq cents ans d'une masse de nations par une autre. — Double raison de la durée de l'empire et de la formation du Christianisme.

On prend toujours le Christianisme pour *cause en soi* : ce n'est qu'un effet : l'effet de réaction produit directement par le régime impérial.

On distingue ensuite le Christianisme de ses propres effets, tels que l'abolition de l'esclavage, la réhabilitation du travail, etc. — De là dispute sur la question de savoir si le travail a été affranchi par le Christianisme, ou par le polythéisme, etc., etc.

Distinction, et dispute frivole.

La réhabilitation du travail et l'abolition de l'esclavage, la formation des jurandes, etc., sont, à proprement parler, le Christianisme même, dans son corps et dans son âme : le reste, la théologie, la hiérarchie ecclésiastique et tout ce qui tient au culte, n'en est que l'habillement.

Ainsi, quand César et Auguste, les deux grands fondateurs du Césarisme, faisaient acte de réforme, soit dans les mœurs, soit dans l'impôt, soit dans le commerce ou l'industrie, *réa-*



gissant ainsi contre la tendance de leur propre principe, ils faisaient acte révolutionnaire, acte chrétien.

Tout le monde ainsi a contribué à cette grande révolution, dont l'Eglise s'est attribué l'honneur et les profits, tandis qu'elle n'y figure, comme on verra, qu'en qualité d'*expression religieuse*, incertaine, variable, antagonique, intolérante et funeste.]

Dans ce volume, nous aurons donc à rendre compte, par les seules lumières de la philosophie et les nécessités de l'histoire, de l'origine, de la formation et de l'établissement du Christianisme, le mouvement le plus capital jusqu'à ce jour, le plus curieux, et, malgré les aberrations inévitables, le fanatisme, les vices et les crimes qu'il portait en son sein, l'un des plus décisifs de l'humanité.

Et nous arriverons à cette proposition bien autrement sérieuse : c'est que non seulement le Christianisme n'est pas un miracle, qu'il s'est établi sans miracle ; mais qu'il y aurait eu miracle et subversion de l'esprit humain, s'il ne se fût pas établi, et que c'est ce caractère de rationalisme et de positivisme qui fait seul sa moralité et sa grandeur, et le place au-dessus du mahométisme, dont la formation et le développement présentent incomparablement plus de merveilleux.

Dans l'introduction du premier volume, il a été dit que l'histoire de l'humanité, dans son passé et son avenir, peut se diviser dès à présent en quatre âges :

1° Age de formation du langage, ou philosophique (ou hylique, ou animal, etc.), — complètement inconnu, et qui embrasse, selon les conjectures les plus plausibles, un laps d'au moins trente mille ans ;

2° Age d'invention et de propagation des signes (hiéroglyphes, alphabets, monuments, rites, etc.), ou âge psychique, passionnel : il commence à l'aurore même de l'histoire, et se prolonge jusqu'à l'ère julienne, pendant environ dix mille ans ;

3° Age messianique ou chrétien, ou âge révolutionnaire : c'est celui où le genre humain, dominé de plus en plus par l'idée morale et sociale qui fait son essence, et acquérant



ainsi la conscience de son unité, cherche la théorie de ses lois morales et économiques, et s'efforce de réaliser, par la politique et la religion, cette unité.

L'âge messianique et chrétien n'est au fond qu'une longue *transition*, d'environ dix-neuf siècles, pendant laquelle la société nie de plus en plus et abjure sa condition psychique ou passionnelle (immorale) de l'âge précédent, mais sans pouvoir trouver les conditions organiques et matérielles de la moralité qu'elle affirme : ce qui lui donne un caractère faux et hypocrite, supérieur comme tendance à l'état antérieur, mais certainement moindre comme vérité et bonne foi.

L'âge chrétien, en raison de son caractère investigateur et transitoire, hautement négatif, mais non encore affirmatif, est l'âge des grandes douleurs de l'humanité, l'âge par excellence révolutionnaire. Il embrasse tout le mouvement de l'empire romain, latin et grec ; la formation et le développement des idées chrétiennes, la théocratie papale et musulmane.

La féodalité et l'islamisme ne sont que des épisodes de cette grande révolution.

Ce que nous aurons surtout à noter dans la partie appelée *moyen âge*, outre le pacte entre la papauté et le nouvel empire, c'est qu'elle est une sorte de répétition de la période passionnelle qui avait pris part à l'avènement des Césars, et qu'elle forme ainsi une sorte de deutérose historique, qui peut servir à éclairer les parties obscures de la deuxième période, comme elle en reçoit elle-même la lumière.

Ainsi l'antagonisme, qui devait peu à peu s'affaiblir par la religion chrétienne, se manifeste de nouveau entre les États et les religions : la lutte recommence comme devant entre les races, les cités et les princes : sous des noms différents et dans des conditions supérieures, toute l'histoire ancienne se recommence.

Cette période ne finit réellement qu'à la Révolution française ;

4° Age social (humanitaire, industriel, harmonique, etc.), ou prépondérance du principe économique sur les deux



grands principes antérieurs, maintenant subalternisés et éliminés, de religion et de gouvernement.

Le principe économique s'est posé dès le milieu du moyen âge, dans la Hanse germanique, la république de Venise, Florence, etc., les communes flamandes et françaises. Il avait été représenté déjà, dans la période passionnelle, par les républiques commerçantes et maritimes de Phénicie, de Grèce, d'Afrique, des Gaules. Car tous les principes sont contemporains dans l'histoire comme dans la raison, et absolument indestructibles : ils ne se distinguent, aux différentes périodes, que par leur puissance relative.

C'est le principe économique, bien plus que l'Encyclopédie, Voltaire et Rousseau, qui a déterminé, en 1789, l'élimination décisive du régime féodal. C'est lui qui, sous le nom de *socialisme*, travaille l'Europe d'une nouvelle révolution ; qui, après avoir constitué la république fédérative des Etats civilisés, doit organiser l'unité et la solidarité de l'espèce humaine sur toute la face du globe.

Ce volume est consacré au premier tiers de l'âge révolutionnaire ou chrétien, depuis l'avènement du Césarisme jusqu'au pacte de Charlemagne, 45 avant J.-C. — 800 après.

A l'époque où nous sommes parvenus, 45 avant J.-C., l'humanité, par ses affirmations, ses thèses, ses luttes, a préludé à ses grande destinées. Elle s'est reconnue, à travers un antagonisme de cent siècles. Elle sent l'infériorité de sa condition politique, morale, économique ; elle a acquis la conscience de sa constitution unitaire. Elle cherche sa loi, la pure loi de moralité, de justice et d'union, et elle va en poursuivre la réalisation sans relâche.

Le *messianisme*, éclos dans l'âme des nations de leur tendance organique et fatale à l'unité, rendu plus manifeste, et posé en quelque sorte empiriquement dans les conquêtes des Nabuchodonosor, des Cyrus, des Alexandre et des César, n'est autre chose que l'affirmation, plus ou moins mystique, de la réforme intégrale des conditions de la société et de la réunion de tous les peuples en un seul culte, un seul gouvernement, une seule loi, une seule langue, assurant à tous



la jouissance des mêmes droits, des mêmes biens, de la même liberté.

[Les Occidentaux, avec leur langue plus précise, leur génie plus correct, leur esprit moins contemplatif et plus positif, posaient mieux la question de la liberté, de l'égalité, de l'unité et du bien-être : mais les préoccupations politiques devaient les conduire au même résultat. Ce qui est messianisme en Orient est empire et Césarisme en Italie : c'est toujours la même chose.]

Cette conception de la morale universelle et de l'unité humanitaire, fausse dans les termes du messianisme, mais fatalement amenée dans la série de l'histoire, est la clef de toute la période historique que nous allons parcourir : son influence s'étend encore fort au delà. Elle fait d'abord, pendant plus de huit siècles, le fonds même de l'histoire. Elle se rencontre plus tard dans les vellétés omniarchales des Gengiskhan, des Tamerlan, des Mahomet II, des Charles-Quint et des Napoléon.

La papauté, qui crut un moment la réaliser pour son profit, n'y a pas même encore renoncé ; et jusqu'en plein xix^e siècle, le messianisme, plus ou moins philosophiquement interprété, a retrouvé des prophètes, des apôtres, des thaumaturges, chez les Towianski, les Mickievikz, les Wronski, les Fourier, les Enfantin, etc. Le socialisme communautaire, renouvelé des nicolaïtes, carpocratians, adamites, etc. ; — le jacobinisme, théorie du peuple-roi, mêlé de théisme ; et jusqu'à l'antithèse du *tsarisme* et du *napoléonisme*, ressuscité par une hallucination populaire, en sont autant de caricatures.

Le messianisme, en grec *Christianisme*, a donné son nom au plus grand mouvement qui se soit produit dans l'humanité. Les temps chrétiens, à eux seuls, valent cent fois plus que les quarante siècles de vie organique et passionnelle qui les ont précédés. Toutefois, on peut juger dès à présent que cette période, si médiocre quant à la mesure astronomique, si longue quant à l'évolution des faits humains, ne présente, comme nous l'avons dit, qu'une transition, une marche à la



loi qu'elle se propose d'exprimer : la science morale, l'unité et la solidarité des nations, l'exploitation centralisée et unitaire du globe.

La première révélation du messianisme remonte haut dans l'histoire. Un oracle qui courait à Rome, à ce qu'on assure, dès le temps des rois, avait promis la souveraineté de l'univers au Capitole...

[Chez les juifs, avant la captivité, l'institut prophétique, et la société des rhéhabites, comme expression pure de la morale réformée...

— Les *démèlè* entre les patriciens et les plébéiens, pour l'égalité politique et la propriété, depuis la première retraite sur l'Aventin jusqu'à la victoire décisive de César, sont une affirmation de la pensée messianique, dans ses résultats les plus effectifs : *La vigne et le figuier* ! (rappeler la description de l'Écriture)...]

Mais c'est surtout en Orient qu'il faut placer le berceau de l'idée. On la trouve exprimée, en termes vagues, dans le Pseudo-Isaïe, contemporain de la captivité de Babylone, vers la fin du VII^e et au commencement du VI^e siècle avant l'ère chrétienne. — Plus tard, elle s'accuse de nouveau, à l'apparition d'Alexandre ; — enfin elle se pose dogmatiquement dans les prophéties attribuées à Daniel, et dont la composition date des derniers temps des Macchabées.

Sous Auguste, elle se relève avec une ardeur de fanatisme extraordinaire, comme si l'exemple des Césars devait lui servir partout de justification ; elle s'empare des esprits en Palestine, en Syrie, en Égypte, en Asie-Mineure, en Perse, et produit cette fermentation générale, cause première et déterminante de ce grand mouvement religieux et social, connu sous le nom de Christianisme.

Avant de reprendre la série des événements au point où nous les avons laissés à la fin du premier volume, il est indispensable de rappeler ici, par quelques dates, la marche de l'idée messianique.

Cette revue rétrospective servira d'ailleurs à faire mieux comprendre l'engrenage des causes et des effets dans l'his-



toire, en mettant plus en relief l'éclosion et l'accroissement, en pleine période passionnelle, du principe qui doit gouverner la grande évolution chrétienne.

[Compléter cette revue rétrospective des faits généraux et spéciaux servant le mieux à établir qu'en Orient, en Grèce, en Italie, partout, la civilisation engagée dans une *impasse* ne pouvait se poursuivre avec les institutions établies, monarchies absolues, républiques démocratiques ou oligarchiques; avec le patriciat, la dictature élective ou héréditaire, en un mot, avec rien. Il fallait une rénovation intégrale des *idées*, des *croyances* et des *mœurs*.

[— Élever les générations de la vie psychique ou passionnelle à une intelligence supérieure de l'humanité et du droit.

[Ainsi, à mesure qu'on s'approche de l'ère vulgaire, tout *faiblit* dans les institutions des peuples : ce qui ne trahit point une *décadence dans les nations*; mais une insuffisance dans les institutions.

Or, une *rénovation intégrale* d'idées est chose révolutionnaire, c'est-à-dire négative tour à tour et affirmative, et dans les deux cas, antagonique aux formes et aux intérêts existants, partant impossible à déduire de ces formes et de ces intérêts.]

[Il y a un mot de Tacite qui, s'il est historiquement vrai, expliquerait justement pourquoi le Christianisme a dû naître en Judée.

Dum Assyrios penes Medosque et Persas Oriens fuit desperatissima pars servientium (Judœi).

[Il n'y a pas rien que du judaïsme, comme l'a cru Gibbon, ou du platonisme, ou du magisme, ou de l'égyptianisme dans la formation chrétienne : il y a par-dessus tout de LA RÉVOLTE; et cette révolte grecque, romaine et barbare fermentée dans cet égout de la Syrie.]



610. La guerre est générale en Asie, pour la suzeraineté politique. Les deux principaux compétiteurs sont les rois de Memphis et de Babylone. Le premier, Nechao, s'avance du côté de l'Euphrate, écrase en passant le roi de Judée, Josias, qui lui refuse le passage, lui donne un successeur, et réorganise, au point de vue de l'intérêt égyptien, le gouvernement du pays.

607. Nabuchonosor II, associé à l'empire par son père, marche contre Nechao, et le détruit.

606. La Judée est reprise par l'Assyrien, incorporée à l'empire, et la dynastie enlevée. Commencement de la captivité de Babylone et des prophéties messianiques. L'horizon des écrivains hébreux s'étend par la défaite même : plus leur peuple est abattu, plus grandes sont les destinées qu'ils rêvent pour lui. « Ne crains rien, ô Jacob, mon serviteur; Israël, mon bien-aimé, que j'ai choisi! Je verserai des torrents de pluie sur la terre desséchée; je soufflerai sur la semence, et elle germera comme un bourgeon dans le désert..., et tu seras mon témoin devant les nations; tu leur serviras de guide et de maître. Des peuples que tu n'as jamais connus, courront à toi à cause de Jéhovah, qui t'aura glorifié... » (Isaïe, chap. XLIV, L. III et L. V.)

605-562. Règne de Nabuchonosor le Grand. — Le second empire d'Assyrie est le premier de la série de Daniel, figuré par la *tête d'or*. Dans la pensée du continuateur d'Isaïe, le rôle messiaïque n'appartient point à un homme, mais à un peuple, le peuple de Jéhovah. La gloire du roi de Babylone corrompt la donnée prophétique : bientôt les juifs voudront avoir leur messie, incarné, fils de Dieu et de David. C'est en Nabuchodonosor que les juifs prennent leur premier motif et leur type du messie.

Le Messie, suivant ces esprits indociles, ne peut être qu'un individu de race divine, comme les héros d'Homère; victorieux, triomphant, riche, immortel, soumettant, par son invincible cimeterre, toute la terre au culte de Jéhovah, et apportant à Jérusalem les tributs de l'univers.

588. Le roi Sédécias, que Nabuchonosor avait laissé à



Jérusalem pour gouverner, comme vassal, le pays, se révolte : premier effet des prédications messianiques. — Jérusalem est prise de nouveau par Nabuchodonosor ; l'élite de la nation transportée en Babylonie ; la ville ruinée, le temple démoli ! De Jérusalem, Nabuchodonosor va à Tyr, à Damas, etc. Ses armes sont partout victorieuses.

Le prophétisme ne se ralentit pas : Jérémie, Sophonie, Ezéchiel.

538. La gloire assyrienne ne sera pas de longue durée. — L'agglomération incohérente des nations subjuguées par Nabuchodonosor se dissout bientôt. — Cyrus s'empare de Babylone, et les prophètes chantent cette nouvelle figure du Messie : « Voici ce que dit Jéhovah à Cyrus son oint : je t'ai pris par la main, et j'ai soumis les nations devant ta face, je marcherai devant toi ; j'humilierai les puissants de la terre ; je briserai Bel et Nabo : mais c'est à condition que tu renverras mon peuple, et que tu rétabliras ma cité et mon temple !... » (Isaïe, L, v, vi.)

Avec Cyrus commence le second empire de Daniel figuré par la *poitrine d'argent*.

536. Fin de la transportation des Hébreux et première restauration de l'état juif sous Zorobabel, prince du sang royal. — L'idéal du Messie fut certainement à cette époque, malgré la faiblesse de la nation et la puissance colossale des Perses, le principal motif qui amena le retour des Hébreux, déjà pour la plupart acclimatés, et qui commençaient à oublier leur chère Sion.

« O Sion, dit un de leurs chantres à cette occasion, si jamais je t'oublie, que ma main se sèche, et que ma langue me serve de cordon !.. »

L'autorisation donnée par Cyrus de relever les murs de la ville, et de rebâtir le temple, rendit aux juifs la nationalité, et avec la nationalité, le territoire, la patrie, l'existence politique. Mais la dispersion ne finit point tout à fait : elle se maintint, au contraire, et, chose étrange, elle devint, pour cette race transformée à l'école du malheur, un moyen de prosélytisme et de conquête, qui dut singulièrement fortifier



ses espérances. C'est à cette époque que commence cette espèce de mission religieuse de la race judaïque, et qui, tout en satisfaisant leur penchant au mercantilisme, prépare de loin l'avènement du grand personnage que désormais ils ne cesseront d'attendre.

[Réforme morale d'Esdras et Néhémias, élévation de la conscience judaïque.]

533. Le deuxième temple est fondé. L'opposition des peuplades voisines de l'Idumée, de Moab, etc., prouve suffisamment quelle signification les juifs donnaient à cet édifice. Ils sont dénoncés au grand roi qui, sur les explications d'Esdras, s'apaise, et donne un *exequatur*.

519. Nouvelle opposition des Samaritains à la restauration judaïque. Les Samaritains, restes de l'ancien royaume d'Israël, étaient les frères des juifs. Eux aussi, ils rêvaient du Messie, et en revendiquaient la propriété, que la construction du temple de Jérusalem leur faisait perdre.

Aggée et Zacharie, prophètes messianiques.

442. Néhémie ou Malachie, dernier des prophètes. — L'idée du Messie s'affirme de plus en plus, et marque la différence de la foi juive, au v^e siècle, d'avec celle que cherchaient à répandre les anciens oracles. L'un d'eux, Michée, iv, 5, avait dit qu'aux jours de félicité universelle tous les peuples vivraient en paix, ayant *chacun son dieu et son roi*. C'était le système de la liberté et de la tolérance, en politique et en religion. — A cette heure, Jéhovah, par la bouche de Néhémie parle un langage bien différent. Il menace d'exterminer et Juda et tout le genre humain, pour la moindre infraction à son culte réformé tout récemment par Esdras. — « Je vais vous envoyer Élie, dit-il, avant que vienne ce jour de terreur : il prêchera et convertira la terre, de peur qu'elle ne soit faite anathème, *chérem*, et que je ne la frappe et qu'elle périsse! »

C'est à cette époque que s'accomplit chez les juifs un fait grave, et demeuré presque inaperçu : nous voulons parler de la cessation du prophétisme, puissance rivale du sacerdoce et de la disparition de la famille royale, ou du moins



de son exclusion définitive des affaires. Tous les pouvoirs se concentrent dans le pontificat. Le caractère plus théologique que moral de la restauration juive, l'ambition des prêtres, le souvenir des luttes dynastiques, l'appréhension du grand roi, amenèrent ce changement, et introduisent ainsi dans la tradition messianique un élément de contradiction et de trouble, dont on verra plus tard les effets.

Secte juive des pharisiens. — Aucune date précise ne peut être assignée à l'origine de cette secte, pas plus qu'à celle des Sadducéens qui la suivit de près. Nous croyons seulement, d'après la loi générale de la propagation des idées et de leur manifestation, que le pharisaïsme qui fut chez les juifs l'expression des idées chaldéennes et persanes, dut apparaître et être nommé, à l'époque où la nation elle-même commençait, par l'œuvre de sa restauration, à se séparer de la société persane et aspirait à se développer en vertu de son génie propre, et en dehors de son influence. Nous n'oserions dériver, avec Volney, le nom de pharisien du mot פָּרְסִי, *parse*, ou *persan*, bien que l'astrologie, l'angélologie, le dualisme, la métempsycose, etc., des pharisiens soient toutes d'origine zoroastrienne. Peut-être le nom de pharisiens, *phéroschim*, פְּרִישִׁים, interprètes ou docteurs, que se donnait cette secte de plagiaires, donna-t-il lieu plus d'une fois à un calembourg qui rappelait leur origine étrangère. La question étymologique disparaît ici à côté du fait même.

Les pharisiens admettaient donc, en sus de traditions mosaïques, et d'après les idées orientales, une *providence* ou *destin*, réglant *a priori* toutes choses; l'immortalité des âmes; la résurrection ou métempsycose, le paradis et l'enfer, l'existence des anges et des démons; l'influence des astres, toutes choses inconnues aux anciens hébreux, et que ne justifient nullement les codes sacrés des juifs. Aussi, pour concilier leurs idées avec la lettre de ces codes, les pharisiens, à qui l'on n'aurait pas permis de se réclamer d'une sagesse étrangère, supposaient une tradition orale, en vertu de laquelle ils rapportaient à Moïse leurs nouvelles croyances, et justifiaient, en outre, une foule d'opinions et de pra-



tiques que le temps et la servitude avaient fait entrer dans les mœurs de la nation.

Bien loin d'être des *séparés*, comme quelques-uns l'ont cru d'après une autre étymologie du nom, les pharisiens étaient en réalité des fusionnistes, des conciliateurs. Leur robe traînante, à la persane, attestait aux yeux l'esprit et l'origine de l'école.

330. Bataille d'Arbelles ; fin de la domination persane. Le troisième empire de Daniel, figuré par les *cuisse d'airain*, commence en la personne d'Alexandre.

De même que le pseudo-Isaïe avait annoncé le messie Cyrus, le grand-prêtre Jaddus proclame le messie Alexandre. L'idée messiaïque passe des Orientaux chez les Grecs. Le pontife samaritain de Garizim ne voulut pas rester en arrière, et fait au héros macédonien les mêmes promesses, bien entendu sous réserve des espérances de sa nation.

[Il y aura à faire ressortir, dans la chronologie du premier âge, le progrès positiviste des trois grandes races sémitique (Juifs, Cyriens, Carthaginois), grecque et romaine, progrès qui, excitant la réflexion, arrache les sociétés à leur tempérament passionnel.

Ce progrès, pour la race phenico-judaïco-punique, est amené par la pratique mercantile, par les *affaires*; pour la race grecque, par la philosophie et les arts; pour la race latine, par la politique et la vie domestique.

Rappeler ici cette transformation, qui devra être exposée plus au long.]

323 Mort d'Alexandre. A peine formé, le troisième empire entre en décadence; les guerres civiles le poussent à sa ruine.

Fort pour la destruction, le génie grec est impuissant pour l'organisation; il n'obtient un instant la souveraineté que pour la perdre; lui-même, dès que Rome l'aura touché, il s'arrêtera. Toutefois, si l'unité périclite quant à l'individu-messie, il est juste de reconnaître qu'elle se soutient longtemps quant à l'influence ethnique. Les royaumes grecs de Syrie, d'Egypte, de Pergame, de Macédoine, etc., sont les



bras d'un corps dont la tête est invisible. Cette puissance ne cédera pas même sous la domination de Rome. L'empire de cuivre subsistera mille ans encore après l'empire de fer.

321. Les juifs essaient, à travers la lutte qui suit la mort d'Alexandre, de recouvrer leur autonomie. Ils succombent : Jérusalem est prise par Ptolémée un jour de sabbat : cent mille juifs sont transportés en Égypte.

Il est écrit que cette nation ne fera rien que par ses défaites et ses malheurs. La transportation en Égypte devient pour elle le corollaire de la transportation en Babylonie ; c'est de ce moment que cette race de courtiers et de disputeurs semble prendre possession de la terre. Appelés en Égypte par les Alexandre et les Ptolémée, les juifs se multiplient sur le Nil comme sur l'Euphrate. On eût dit qu'ils retrouvaient, dans l'un et l'autre pays, une ancienne patrie. — « Comme partout, ils prennent leur part des lumières et des richesses du pays, exploitant toutes les positions avec cette adresse et cette avidité qui les caractérisent encore. Avant tout, ils sont juifs ; et, tandis qu'ils captent la faveur des princes, et mettent à contribution la curiosité des sujets, leur cœur ne cesse de battre pour la Judée et le Saint des Saints de Jérusalem. » (MATTER, *Hist. ecclés.*, t. X.)

[Consulter sur le prosélytisme juif, BASNAGE, *Hist. des juifs*, l. VI].

Mais pour agir ainsi sur les nations, il faut que les juifs, les premiers, en subissent l'influence. A Babylone, ils chaldaïsaient ; sous Cyrus, ils ont parsisé ou pharisaïsé ; tout à l'heure, nous les verrons en Égypte, mêler les idées grecques aux idées égyptiennes, et créer au milieu d'eux un nouveau parti d'hellénistes. Hérode et César auront aussi parmi eux leurs partisans.

301. Bataille d'Ipsus. Nouveau partage entre les généraux d'Alexandre.

A dater de cette époque, il se fait dans toute l'Asie occidentale, y compris l'Égypte, un travail de fusion entre les idées religieuses et philosophiques de l'Inde, de la Bactriane, de la Perse, de la Chaldée, de la Syrie, de l'Égypte, de la Pa-



lestine, de l'Arabie et de la Grèce; travail qu'a suffisamment reconnu et développé la critique moderne, et qu'atteste l'histoire de toutes les sectes. L'Orient fournit son dualisme, ses incarnations, ses hypostases; la Grèce, son *logos* et sa théorie des idées; l'Égypte sa métempsycose et son système de triades; la Judée, son monothéisme; Rome concourra bientôt au mouvement par sa concentration politique et sa haute tolérance.

285. Règne de Ptolémée Philadelphie. — Les livres juifs commencent à être traduits en grec. Cette traduction qu'une légende raconte avoir été terminée en soixante-dix jours par soixante-dix interprètes, ne fut terminée qu'en plus d'un siècle.

Jéhovah grécise; la transformation des croyances s'opère sourdement, par le mélange des races et des mœurs, à l'insu des théologiens les plus jaloux de leur orthodoxie, et souvent sous leur impulsion puissante. Quand, un peu plus tard, l'hébraïsme intolérant essaiera de réagir, il ne sera plus temps.

290. Antigone de Socho, docteur juif, dit à ses disciples : *« Ne soyez point comme des esclaves qui obéissent à leur maître par la vue du châtiment et de la récompense ; obéissez sans espérer aucun fruit de vos travaux, et que la crainte de Dieu soit sur vous ! »* — C'est la pure morale des sages de tous les pays et de tous les temps; morale qui se passe du rituel ecclésiastique et de toute sanction ultra-mondaine.

Ce fut un des disciples d'Antigone de Socho, nommé Sadoc, qui devint, à ce qu'on prétend, le chef de la secte sadducéenne, dont le principal dogme était : que la vertu doit être pratiquée pour elle-même, et qui, en conséquence, rejetait toute peine et récompense.

Quoi qu'il en soit, les *sadducéens* sont les partisans du Jéhovisme primitif, par conséquent de vrais conservateurs, qui parurent aussitôt que les nouveautés pharisaïques suscitèrent une opposition. On a donc tout dit d'eux, quand on a rappelé qu'ils rejetaient tous les dogmes introduits depuis la première captivité, s'en tenaient au pur mosaïsme, tel qu'il



résulte des écritures, et niaient l'existence d'une tradition orale. Leur morale puritaine, précisément parce qu'elle était plus élevée, allait moins aux masses que celle des pharisiens, qui offraient aux malheureux l'appât d'un bonheur sans fin dans une autre vie, en compensation des déceptions de celle-ci.

Ainsi, la religion antique de Jéhovah, conservée seulement par les puritains, les rétrogrades et les riches, semblait comme étrangère à son propre peuple, et se dépopularisait de jour en jour davantage l...

199-175. Pontificat d'Onias le Pieux. C'est sous lui qu'arrive l'aventure d'Héliodore, racontée au deuxième livre des Maccabées.

Pendant le pontificat, le parti grec ou helléniste commence à devenir puissant et à soulever la jalousie des pharisiens et sadducéens, en possession, aux yeux du peuple, depuis un temps immémorial, de représenter l'orthodoxie judaïque. A la tête des Grecs sont les frères mêmes du souverain pontife, Jason et Ménélaüs.

La race d'Abraham tend à se débaptiser; on affecte les mœurs et les noms grecs, au grand scandale des puritains, qui crient à l'idolâtrie. De là, une nouvelle et troisième exégèse, qui laissera loin derrière elle celle des sadducéens et pharisiens; de là aussi, quant au dogme messiaïque, une tendance à l'allégorie, pour ne pas dire la négation pure. Le fait est, ainsi qu'on l'a vu, qu'on pouvait trouver dans les prophètes des arguments pour et contre l'hypothèse d'une messianité ou monarchie universelle des juifs: l'esprit national ne manque pas de s'attacher à ce qui flattait son orgueil, et de considérer comme traîtres et apostats ceux qui, niant la réalité du messie à venir, l'entendaient d'une pacification générale, et inclinaient par conséquent à une transaction avec les Grecs.

184. Aristobule, juif d'Alexandrie, étudie la philosophie grecque, et mérite d'être appelé le *péripatéticien*. (V. *Eusèbe* qui a fait un extrait de ce docteur.)

170. La résistance des juifs à la discipline grecque, leurs



séditions perpétuelles ont irrité Antiochus, roi de Syrie, leur souverain. Il entre dans Jérusalem, le temple est pillé, le peuple massacré. Les malheurs de la patrie ne suspendent point la compétition furieuse des frères d'Onias : le scandale est immense parmi les juifs. Les deux partis s'imputent réciproquement les calamités publiques ; les Hébreux accusent les Hellénistes d'apostasie, qui de leur côté accusent les Hébreux de fanatisme. De quel côté étaient les torts ? les Hébreux défendant la cause de la nationalité étaient à coup sûr meilleurs citoyens ; mais leur zèle était imprudent et étroit, et si les Grecs péchaient peut-être par tiédeur, ils avaient incontestablement raison quant aux idées et à la politique.

167. Antiochus étant parti pour la Perse, les juifs se soulèvent à la voix du prêtre Mathathias, proclament leur indépendance et se séparent de la Syrie.

Quelle est en ce moment la question posée devant l'histoire ? En apparence, et à la superficie des choses, c'est la liberté de la nation juive, et l'inviolabilité de son culte et de ses lois. Au fond, il s'agit de savoir si l'idée messianique aura son expression dans le culte de Jéhovah et la dynastie davidique ; ou bien dans une synthèse générale des idées religieuses, et un protectorat ou une confédération générale des peuples. C'est ce que l'histoire des Maccabées démontrera avec la dernière évidence.

Suivons les faits. Le temple de Garizim venait d'être converti par Antiochus en temple de Jupiter. L'idée monothéiste et messiaque de Samarie était absorbée par la gentilité ; le même sort menaçait Judas et Jérusalem. La révolte des Maccabées est donc une réaction du particularisme jéhovique contre l'universalisme hellénien.

166-164. Succès de Judas le Maccabée : nouveau Josué, il porte haut l'espoir des juifs. Mais, jusque dans la victoire, la faiblesse du petit Etat et l'impossibilité de la cause se font sentir : Judas sollicite successivement l'alliance des Lacédémoniens et des Romains. L'hellénisme chassé par une porte revient par l'autre.

152. Antiochus a succombé dans son expédition contre



les Perses. Après sa mort, la Syrie est en proie à l'anarchie. Jonathas, frère et successeur du Macchabée, profite des circonstances pour se faire conférer, par le prétendant Bala, le souverain pontificat, à l'exclusion de la famille d'Onias. C'était un pas, il est vrai, vers l'indépendance; mais c'était encore un aveu d'impuissance et un acte de vasselage.

Commencement de la domination asmonéenne.

150. Construction de l'*Onion*, à Héliopolis en Egypte, par Onias IV, fils d'Onias III, réfugié en Egypte sous Ptolémée Philométor, à la suite de l'usurpation de ses oncles, Jason et Ménélas.

Ainsi l'hébraïsme et l'hellénisme marchent de front : Jéhovah est adoré sur le Nil comme sur le Jourdain; l'unité est brisée. Aussi ceux de Jérusalem maudissent cet édifice rival, qui scinde le judaïsme, et apporte une modification profonde dans la Synagogue et par suite dans les espérances messiaques.

145. Chute de Corinthe et de Carthage. Avènement du quatrième empire de Daniel, figuré par les *jambes de fer*. Suivant cette prophétie fameuse, et sur laquelle Bossuet, à l'instar des juifs qu'il combattait, a fondé le roman de son *Histoire universelle*, les juifs, les adorateurs du *vrai Dieu*, doivent, immédiatement après les Romains, continuer la série, sous un messie qui, par la grandeur de ses conquêtes, doit absorber et surpasser tous les règnes antérieurs. Suivant Bossuet, ce cinquième règne est celui du Christ, ou plutôt de l'Eglise chrétienne, qui doit vaincre, portout l'idolâtrie, la philosophie et l'hérésie, et s'établir par toute la terre.

Nous allons voir!

145. La race sémitique est vaincue par celle de Japhet. En Carthage succombe le messianisme oriental. Si Jérusalem pouvait comprendre ce profond événement, elle renoncerait à ses chimères, et se ferait de plus en plus amie des Romains. Il ne peut pas y avoir deux messies sur la terre...

143. Simon, frère de Jonathas, prince (nasi) et pontife tout à la fois, image vivante du messie attendu, réunit en sa personne les deux puissances. Son gouvernement marque,



après celui de Salomon, l'époque la plus florissante du peuple juif.

Ce fut un malheur de plus, par l'exaltation qu'il fit naître, et l'impossibilité d'y satisfaire.

Qui donc empêchait Simon de se déclarer roi, ce qui voulait dire alors messie? C'est que, d'après la tradition messianique, le messie devait être *issu de David*, et conséquemment prouver par une généalogie authentique, ou par des signes, sa filiation. Les Macchabées étaient de la race d'Aaron; leur pouvoir, cher au peuple, ne pouvait donc être que provisoire, *jusqu'à ce que vînt le prophète*, est-il dit formellement dans la Chronique des Macchabées (I, Macc. XIV, 41), d'après l'ancien oracle de Jacob! ..

— L'hébraïsme triomphant par la main des Macchabées, les deux sectes des sadducéens et pharisiens deviennent prépondérantes. — L'hellénisme se cache et paraît fini. On verra bientôt qu'il n'est qu'éclipsé.

139-133. Guerre des esclaves en Italie. La question messianique est posée dans ses véritables termes; mais elle est prématurée...

Ce n'est plus seulement en Orient que circule l'idée d'une révolution nécessaire, c'est dans toute l'Europe, depuis les Pyrénées jusqu'à l'Archipel. Le langage est différent: au fond l'idée est absolument la même. Le juif qui attend son messie imaginaire; le plébéen qui demande la propriété; l'esclave qui veut être libre; l'allié de Rome, qui réclame le droit de bourgeoisie; tous ces hommes n'ont réellement qu'une idée.

La conquête romaine n'avait cessé d'accroître les domaines des patriciens et de multiplier partout la servitude. Les nations ne semblaient qu'un bétail destiné à l'exploitation et à la jouissance romaine. Les esclaves se contentent, et ils rougissent de leur lâcheté. Ceux de Taumène, en Sicile, donnent le signal de la révolte, pillent Enna, et se donnent pour chef, remarquons ceci, un Syrien, Eunus, qui se dit inspiré, et prend le titre de roi. La religion orientale, le messianisme judaïque, apparaît ici pour protester contre la tyrannie la-



tine! Ces esclaves défont quatre préteurs : Eunus voit marcher sous ses ordres soixante-dix mille hommes, deux cent mille autres parcourent par bandes la Sicile et se vengent..., comme se vengent les esclaves.

Le consul Fulvius Flaccus les arrête enfin; mais l'incendie se propage en Italie. Q. Métellus et Servilius Cépion en font un grand carnage à Sinuessa et Minturnes. De nombreux combats sont encore livrés; enfin, après une lutte de six ans, Eunus est atteint, et périt en prison. Une loi moins dure fut alors rendue en faveur des esclaves, bientôt violée par l'avarice.

134-107. Jean, surnommé Hircan pour la guerre qu'il avait faite en Orient, au service du roi de Syrie, succède à son père Simon. Il s'empare de Garizim et de Samarie, force les Iduméens de recevoir la circoncision; bâtit la forteresse Antonia, etc. Heureux préludes! Le samaritanisme vaincu et absorbé, la propagande judaïque faite avec l'autorité de l'Etat, l'indépendance de la nation, sa force si bien posée : quels sujets d'espérance!...

Mais, contradictions de l'humanité! voilà que les Asmonéens hellénisent à leur tour, sans s'en apercevoir! A partir d'Hircan, tous les individus de cette race portent des noms grecs, adoptent des idées grecques... Tant il est vrai que ni la force, ni la politique, ni le fanatisme, ne peuvent empêcher de s'accomplir ce que le cours des choses a amené, ni rétablir ce que le temps a aboli!

133. Revoir au tome 1^{er} l'esprit et la marche de ces discussions.

133. Le patriciat romain est en Italie à la plèbe ce que le sadducéisme est en Palestine au peuple : le principe conservateur et rétrograde, contre qui les opprimés invoquent la rédemption! — Pourquoi le patriciat s'oppose-t-il, depuis si longtemps! aux empiétements de la plèbe?... Le patriciat prévoit, non sans raison, qu'avec la démocratie, la vieille constitution est perdue; il veut conserver ou restaurer le système des clientèles. La propriété pour tout le monde, c'est la révolution, c'est l'inconnu!...



133-132. A peine la guerre des esclaves est finie, que Rome est déchirée par les troubles au sujet de la *loi agraire*. C'est toujours, mais sous une autre forme, la question des esclaves, la question du travail et de la propriété, la question sociale, ou, comme parlent les Orientaux, la question messianique!...

Tiberius Gracchus est assassiné avec trois cents de ses amis, au pied de la tribune, par Scipion Nasica; accusé d'aspirer à la tyrannie, il fut abandonné par la plèbe, qui le pleura ensuite, et ne sut se venger qu'en se donnant à César.

132. *Les Gracques.* — Ce qu'ils demandaient :

1° Renouveau de l'ancienne loi Licinia, qu'aucun citoyen ne pût posséder plus de 500 *jugera* : les enfants, la moitié; — donc RESTITUTION;

2° Établissement d'une commission chargée de procéder au partage des terres, et de faire des enquêtes sur ce qui est ou n'est pas du *domaine public* : — RESTITUTION;

3° Partage des trésors légués par Attalus, roi de Perganie : — RESTITUTION;

(Mesure qui devait être généralisée.)

4° Établissement de distributions de blé pour la plèbe. — Partage de butin;

5° Participation des peuples d'Italie au droit de cité. — Force donnée au parti;

6° Établissement des colonies : — c'est-à-dire envoi en possession de la plèbe, dans les terres conquises;

7° Enlèvement au Sénat de ses prérogatives.

Ainsi, la querelle des patriciens et plébéiens, qui n'avait été auparavant qu'une question de client à patron, devient, sous les Gracques, une question de partage du butin, terres, argent, valeurs mobilières, etc, conquises.

Ces valeurs se composaient ainsi :

1° Terres enlevées aux peuples conquis, et déclarées propriétés nationales, vendues à l'enchère, et généralement acquises par des patriciens;

2° Argent et effets (vaisselle, meubles, étoffes, statues, bi-



joux) enlevés à la guerre, et dont les chefs militaires em-
plissaient leurs fourgons;

3° Tributs imposés sur les provinces, au moyen desquels
le peuple romain ne devait rien payer, pour ses propres pro-
priétés, mais encore être nourri, payé et diverti :

a) Tributs des alliés en Italie (divers impôts).

b) Tributs des provinces :

1° Capitations;

2° Impôt foncier;

3° Prestations en nature, ordinaires;

4° Prestations en nature, extraordinaires;

5° Dîmes, *decuma*, ou revenus du domaine de l'État,
notamment en Campanie: c'était un fermage par
baux de cinq ans;

6° Douanes, *portoria*, ports et villes frontières;

7° Mines, *metalla*, surtout les mines d'argent d'Es-
pagne;

8° Affranchissements d'esclaves, *aurum vicesimarium*
(Heeren).

Ces impôts allèrent toujours en *augmentant* et se *perfec-
tionnant*.

Après la guerre de Persée, les Romains se trouvèrent par
la guerre et la rapine ne payer de longtemps aucun impôt :
les villes et les provinces conquises payaient tout.

Mais à *la fin*, les tributs ne suffisant pas, un impôt fut
rétabli sur les citoyens romains.

Tous ces tributs se versaient dans l'*ærarium*, caisse pu-
blique.

Différence entre le *fisc*, ou caisse particulière et militaire
de l'empereur, et l'*ærarium*; à la fin, le *fisc* absorbait le tré-
sor : c'est-à-dire que l'empereur fut maître du tout.

132-133. Les troubles continuent sous Caius Gracchus,
Marius, etc.

134. Composition du livre de Jésus, fils de Sirach. C'est
celui qui a nom *Ecclésiastique*. Les anciens le nommaient
Panarété, toute vertu. (Voir plus bas 101.)

107. Aristobule, fils d'Hyrcean, plus hardi que ses pères,



rejette le titre de prince, et prend avec le diadème celui de roi. Aristobule prétend donc fixer dans sa famille la destinée messiaïque. Faux calcul : comme aux yeux du peuple, il affecte illicitement la messianité, il la nie. De ce jour commence la décadence irrévocable des Asmonéens : devenus usurpateurs, ils perdent la confiance des masses, dévouées, avant tout, au personnage providentiel, au messie.

106-79 Alexandre Jannée, frère d'Aristobule, épouse sa belle-sœur, et continue l'usurpation. Pendant tout son règne, il est en butte à l'opposition des pharisiens, défenseurs de la tradition; et il achève de se dépopulariser par son alliance avec les sadducéens, riches, égoïstes, conservateurs, suspects par conséquent, et a bon droit, de préférer le *statu quo* aux espérances sacrées de la nation.

105-102. Deuxième guerre des esclaves, sous la conduite d'Athénion et Tryphon, en Sicile.

Le socialisme européen est plus positif, plus clair, plus net, que le messianisme oriental. Tandis que celui-ci se repaît de chimères théologiques, l'autre va droit au fait, et dit : *du pain et la liberté*. Chose étrange, cette seconde guerre des esclaves est terminée par Marius, qui tout à l'heure reprendra la même cause, sous un autre nom.

105-102. [La victoire sur les esclaves est une victoire sur le prolétariat! La révolution sociale, balancée entre l'aristocratie et les dictateurs plébéïens, n'aboutira qu'à une tyrannie! Au fond, bien que la question soit posée dans ses vrais termes par les esclaves d'Occident et les prolétaires de Rome, la solution n'est pas mieux comprise que par les peuples d'Orient. Les uns et les autres doivent se rencontrer dans le même résultat : un empereur, une incarnation de la multitude.]

101. Les problèmes se posent dans la science et la philosophie en termes distincts : dans l'histoire ils semblent marcher selon le progrès d'une synthèse inexprimable et indivisible. Au point où en est le progrès, la révolution sociale, condition nécessaire de l'unité constitutionnelle de l'espèce, ne peut pas se produire autrement que sous une



formule religieuse : c'est pour cela que les révoltes d'esclaves et les guerres sociales, qui posent le problème dans ses termes les plus catégoriques, ne peuvent aboutir. C'est trop tôt ! la pensée religieuse n'a pas dit son dernier mot ; le socialisme ne passera pas.

Donc, c'est un Messie, un César, qui aura le pas sur la liberté. Mais ce messie lui-même, il faut qu'il soit plus qu'un homme. La conscience universelle n'en voudrait pas, s'il n'était Dieu. C'est donc dans les profondeurs de la divinité que l'humanité ira chercher son messie : et, tandis que les rois, les princes, les pontifes, le patricien et le prolétaire, l'homme libre et l'esclave, s'exterminent pour lui ; les penseurs l'évoquent du sein de l'infini.

Et concepit de Spiritu Sancto !... C'est le premier dogme du messianisme.

Platon n'avait conçu le *Logos*, la parole de Dieu, que comme la lumière de l'Humanité : c'est ce *Logos* qui va en devenir le *Messie*.

Le livre de la *Sagesse*, dont les plus savants critiques rapportent la rédaction vers cette époque, peut être regardé comme une composition faite sur le même thème que celui de l'Ecclésiastique (voir plus haut, 131). Dans l'un et dans l'autre, la Sagesse, *Sophia*, est représentée comme le verbe du Dieu très haut, une émanation de son être, en un mot, une de ses hypostases. — « Je suis, dit-elle, le premier-né » de Dieu, sorti de sa bouche avant toute créature. C'est « moi qui ai créé le ciel et la terre,.... à moi le Très-Haut a commandé d'habiter en Jacob, et de prendre Israël pour mon héritage. » — C'est elle qui par conséquent a inspiré tous les anciens sages, depuis Enoch, l'antédiluvien, jusqu'à Jésus, fils de Sirach.

Ainsi le verbe divin, le *Logos*, ou la *Sophia*, car les deux noms comme les deux sexes lui appartiennent, est la propriété de Juda, et lui garantit le règne du messie, en qui surtout le verbe doit apparaître. Les marques réitérées de la protection de la *Sophia* sur Israël, dont le livre de la *Sagesse* rappelle l'histoire, en sont de sûrs témoignages.



Une fiction brillante est jetée par Platon. Soudain les juifs se l'approprient; le *Logos*, la *Sophia*, est à eux, n'existe pas pour tout le monde! Effet du langage primitif qui, manquant de termes abstraits, ne conçoit les propriétés des choses, les facultés de l'intelligence et les idées de l'entendement, que comme des personnifications.

91-70. [Faire mieux ressortir et par des textes et des faits, si possible, l'identité fondamentale du messianisme oriental, et de la lutte engagée en Occident entre les tendances de la *plèbe*, des *provinces alliées*, et des esclaves, et le patriciat. — Sur tous les points la même pensée agite les peuples : l'histoire n'est intelligible qu'à la condition d'être ramenée sans cesse à cette idée.]

91-89. Guerre sociale. — Les peuples de l'Italie demandent le droit de cité : le Sénat le refuse. Les *alliés*, c'est le nom que se donnent les pétitionnaires, courent aux armes, forment une confédération, nomment un Sénat, deux consuls. Rome est victorieuse : mais en obtenant la victoire, elle est forcée de céder le droit de bourgeoisie : l'admission de tant d'étrangers porte un coup fatal à la vieille constitution romaine. Après avoir, pendant près de six siècles, vaincu les nations, Rome est forcée de les recevoir dans son sein : grâce à cette influence nouvelle, et toujours croissante, Rome ne sera plus la maîtresse du monde, elle sera la propriété du premier venu!...

[La résistance du Sénat n'a pas rien que l'égoïsme pour mobile ; elle est fondée sur une clairvoyance merveilleuse de l'avenir. Que Rome accorde le droit de bourgeoisie aux cités : que les provinces entrent dans l'Italie, que la plèbe soit propriétaire, que les esclaves soient affranchis, et le gouvernement est impossible. La république tombe dans l'anarchie ou la tyrannie!... Voilà l'excuse du patriciat... Ainsi l'Occident crie de loin à l'Orient : votre messie est une chimère!... mais il faut avancer!... (*à faire*)....]

85-70. Guerre civile entre Marius et Sylla. — Lutte entre l'aristocratie et la plèbe : la question sociale, toujours la question sociale.



85-71. Guerre de Sertorius. — La république, de même que le socialisme, succombe en Sertorius, après une lutte de quinze ans. — Le premier qui triompha du grand citoyen, Métellus, fut si glorieux de sa victoire, qu'il en reçut les honneurs divins, et prit le titre d'*Imperator* !...

79-76. Guerre contre les pirates...

79-71. Guerre civile de Lépide...

79-70. Alexandra, veuve de Jannée, régente des juifs. Pour se rattacher les pharisiens, et satisfaire l'opinion qui se refusait à reconnaître dans la famille Macchabée la dynastie messiaïque, Alexandra divise l'autorité, donne le pontificat à Hyrcan, le premier de ses fils, et la royauté à Aristobule, le deuxième. C'était aggraver le mal : mieux valait se contenter d'un titre modeste, et ne pas scinder le gouvernement. Mais tout retour à la politique de Simon était impossible. Le démon du pouvoir s'était emparé des Macchabées. Tous voulaient *régner*, non seulement de fait, mais d'étiquette et de droit. Le partage satisfait d'autant moins les deux frères, qu'il était impraticable : de là une compétition acharnée, qui déchira la nation, et finit par l'intervention des Romains : alors ce fut fait de la liberté.

79-54. On place vers cette époque la fabrication des prophéties de Daniel, au moins d'une partie. Elles sont généralement dans l'intérêt de la dynastie asmonéenne, conçues suivant les nécessités de l'époque, de manière à concilier les idées et les espérances des juifs avec les prétentions des princes asmonéens. Elles ne paraissent pas avoir produit une bien grande impression sur les juifs contemporains ; la mystification était par trop évidente. En revanche, elles sont devenues, entre les mains des chrétiens, une des preuves les plus authentiques de la divinité de Jésus-Christ et de son caractère messianique. C'est le cas de dire : la pierre rejetée par les maçons est devenue tête d'ange !...

75 (?). *Secte des Esséniens et Thérapeutes.* — Organisation pratique du prolétariat !

Suivant les interprètes, ces deux noms sont la traduction l'un de l'autre : ils signifient *adorateurs*, en esprit et en



vérité, d'après Philon. Il en est fait mention pour la première fois dans Josèphe, sous le règne d'Antigone, fils d'Aristobule, vers l'an 55. Mais il en parle comme d'une chose dès longtemps existante, et nul doute que leur origine remonte beaucoup plus haut. Quelques-uns, mais sans preuve suffisante, les rattachent aux anciens assidéens ou réchabites, dont le fondateur Jonadab, fils de Réchab, était contemporain d'Élie, ix^e siècle avant J.-C.

Ce qui est certain, c'est que les sociétés esséniennes, affranchies de la superstition du rite et du dogme, pleines de mépris pour les agitations de la politique, faisaient revivre le prophétisme, l'initiation à la morale pure et à la contemplation rationnelle, oubliée ou interrompue depuis des siècles. En présence de la rivalité des hébraïsants et des hellénistes, des pharisiens et des sadducéens, l'école essénienne, supérieure ou intermédiaire, arrive naturellement et se présente, au nom du peuple, comme élimination de deux antithèses. Ils sont comme les *moraves* et les *quakers* entre les protestants et les orthodoxes.

Les esséniens étaient fort nombreux. S'ils avaient des établissements par toute l'Égypte et la Palestine, ils habitaient de préférence la campagne ; sans condamner le mariage, ils donnaient la palme à la continence, suivaient la foi vulgaire, c'est-à-dire dogmatisaient peu, et cultivaient par-dessus tout la morale. Ils formaient entre eux des communautés plus ou moins étroites : la discipline, chez quelques-uns, était des plus austères.

L'idée que le fondateur du christianisme avait appartenu à cette secte lui a valu dans ces derniers temps une célébrité que selon nous elle ne méritait point. Le vrai mérite des esséniens, ce qui les distingue des pharisiens dont ils acceptaient les dogmes, et des sadducéens, dont ils observaient la morale, c'est qu'ils paraissent avoir placé la foi au-dessous de la charité et des œuvres, et se tenaient à l'écart des intrigues et des partis. Ils n'étaient ni dogmatistes comme les uns, ni fusionnistes comme les autres, ni réactionnaires comme ceux-ci, ni intolérants et hypocrites



comme ceux-là. Ils se bornaient à protester, par l'exemple de leur vie, contre l'orgueil sacerdotal et les chimères populaires, s'efforçant de mériter, par leurs actions plus que par leurs grimaces, le nom de *saints*.

L'institut essénique dut frapper les âmes généreuses, qui cherchaient avant tout la paix de la conscience et la réforme de la société. C'était un essai de généralisation de la vie des prophètes, d'autant plus admirés du peuple qu'on les voyait dans le lointain, et dont les prodiges excitaient d'autant plus l'admiration qu'on n'en voyait plus d'exemples. Sous ce rapport, l'essénianisme dut contribuer à l'élaboration chrétienne, mais sans pouvoir s'y rendre dominant : comme nous aurons lieu de le faire remarquer plus tard.

73-71. Troisième guerre des esclaves, sous Spartacus. — Qui règne à Rome aujourd'hui? Le patriciat. Qui refuse le pain aux esclaves? qui les jette aux murènes? qui en fait un objet d'exploitation et de commerce? qui réduit en art *l'élève* du bétail humain? Le patriciat. — Qui refuse la propriété à la plèbe? Le patriciat. Qui refuse le droit de cité aux peuples de l'Italie? Le patriciat. Qui pille l'Afrique, la Grèce, la Gaule, l'Asie, l'Espagne? Le patriciat, toujours le patriciat. C'est donc le patriciat qui est l'ennemi public; c'est du patriciat que tous aspirent à être délivrés; c'est contre lui que sont suscités les Eunus, les Athénion, les Tryphon, les Spartacus, les Sertorius, les Gracchus, les Pompédius, etc.. etc.; c'est contre lui que les juifs appellent le fils de David, et que les Romains appelleront bientôt le fils des Jules, le descendant d'Énée et de Vénus!... Le patriciat ne peut être vaincu que par la force.

67. Guerre des pirates de Cilicie. — Ces coquins s'avaient d'intercepter les convois de blé que l'on conduisait à Rome, pour les distributions gratuites au peuple! Qui donc ici était le pirate? Pompée les poursuit dans leur retraite, ce qui lui vaudra un triomphe.

64. Conjuration de Catilina. — La mauvaise réputation des meneurs, la défection des alliés, la trahison d'une femme, la rhétorique de Cicéron, la *verlu* de Caton, font échouer ce



mouvement, qui n'eut pour résultat que de montrer la route à César, et César au monde.

63. Les démêlés de la famille asmonéenne amènent les Romains en Judée. Jérusalem est prise par Pompée, et le temple pillé.

Étonnement des païens : *Nulla intus Deum effigie, vacuum sedem, et inania arcana* (Tacite, Hist. V).

Le messianisme hébreu reçoit de l'Empire de *fer* le plus sanglant affront. Le Messie viendra sans doute, successeur de Nabuchodonosor, de Cyrus, et d'Alexandre : il viendra, mais pour dévorer les juifs et les disperser; après quoi ils ne se rassembleront plus.

59-50. Conquête de la Gaule par César.

54-49. Nouveau pillage du temple par Crassus. Aristobule et son fils Antigone, princes asmonéens, sont tués l'un après l'autre par le poison et la hache des Romains.

Fin du sacrifice perpétuel, annoncée par le soi-disant Daniel, ch. ix, 26-27, soixante-neuf semaines, ou quatre cent quatre-vingt-trois ans après l'édit de restauration donné par Cyrus en 537.

Ainsi, d'après cette prophétie si étrangement expliquée par Bossuet, prophétie trop claire pour qu'on en méconnaisse la date, en l'an 54 avant l'ère vulgaire, le Messie, (משיח, c'est-à-dire, dans la pensée de l'auteur dévoué aux intérêts des asmonéens, le souverain pontife, étant mis à mort, la destinée messianique est accomplie, la consommation est venue : c'est la *fin* des fins.

Encore une semaine, encore quelques années, et suivant les traditions et les oracles, le monde ne peut manquer de finir, pour recommencer une nouvelle évolution. C'est ainsi que les chrétiens, prenant à leur tour Jésus pour le Messie, et accommodant à son rôle la même prophétie, attendront la fin du monde, et le recommencement de toutes choses. Et la palingénésie opérée, le vrai règne messiaïque commencera pour mille ans, c'est-à-dire n'aura plus de fin. *Cujus regni non erit finis*.

Ainsi, de même que l'agitation de l'Orient concourt avec



l'agitation de l'Occident, les traditions messianiques concourent avec celle des Étrusques, et avec les oracles sybillins d'après lesquels le sixième millénaire étant achevé, un nouvel ordre de choses s'inaugurera : *novus rerum nascitur ordo*.

Les différentes manières de supputer l'époque où doit finir cette évolution millénaire feront tantôt avancer, tantôt reculer le jour de l'apparition messianique; c'est ce qui amènera toutes ces différences de dates, assignées pour la fin du monde, et le retour du Christ: l'an 69 ou 70, pour les apôtres; 136 pour Papias, 502 pour..., 1000 pour...; 1960 pour d'autres encore. De là, enfin, sortira le dogme le plus effrayant, le plus colossal du catholicisme, *le Jugement dernier*.

49-48. Guerre civile entre César et Pompée : ou dernier duel entre le patriciat romain et la plèbe.

[Ces réflexions devront trouver place au tome 1^{er}; elles ne doivent être rappelées ici qu'à propos du messianisme.]

Depuis des siècles la question révolutionnaire est posée; il s'agit, comme il a été longuement démontré au tome 1^{er} : 1° de l'admission du peuple à tous les droits et prérogatives politiques des patriciens; 2° par conséquent, de l'abolition de l'ancien système des clientèles et de la création d'une propriété foncière en faveur des plébéiens.

Le Sénat n'a cessé de s'opposer à ces tendances. Pourquoi? Depuis un siècle il a été de mode d'accuser l'avarice et l'iniquité patricienne, que l'histoire doit sans doute flétrir; mais ici ces mauvaises et viles passions de l'aristocratie sont d'accord avec la prudence politique : c'est ce qu'il est trop aisé de prouver.

L'égalité des droits politiques, ou la confusion complète des ordres, était la dissolution même de l'État, et plus encore de la société romaine. Quant à la formation d'une propriété plébéienne, qui eût élevé le prolétariat à la dignité de la noblesse, c'était un leurre, une utopie, dont les tribuns ambitieux pouvaient amuser le vulgaire, mais qui ne pouvait séduire un instant des esprits judicieux. En deux mots,



l'émancipation du prolétaire, ou la solution du problème politique et social par le partage des terres, était impossible : l'événement le prouvera...

La République engagée dans cette impasse, que voulait donc Pompée, ou le parti de la noblesse? Maintenir l'ancienne forme sociale, la fortifier et la développer, l'étendre sur toute l'Italie d'abord, et puis sur le monde ! C'était rétrograder, affirmer ce que le temps avait condamné irrévocablement.

Que voulait César, le chef du parti plébéen ? En apparence, il soutenait le droit, en soi irréfragable, du peuple à la liberté politique, à l'égalité des prérogatives et à la jouissance de la propriété. Comme ces droits étaient en eux-mêmes indéniables, et qu'ils avaient pour eux l'appui des masses, la justice politique, historique même, pouvait paraître de son côté. En tous cas, il avait la force.

Mais César, homme politique, pouvait-il sérieusement croire à l'utilité d'une réforme agraire, et non seulement agraire, mais politique et sociale? Non, et d'autant moins que ni César, ni aucun de ses successeurs ne proposèrent jamais rien de constitutionnel, de positif, ni sur la propriété, ni sur la réorganisation de la société romaine.

Toute l'attention des Césars, tout le génie impérial furent appliqués à une seule chose : maintenir par la ruse, la corruption et la terreur le despotisme. — César fut purement et simplement destructeur, son rôle fut exclusivement négatif, dans l'intérêt de sa seule ambition. L'histoire doit le flétrir; il fut l'assassin de la république et de la société romaine, le plus grand des parricides.

Représentant de la question romaine sociale, il l'a trahie et, comme nous disons, escamotée; que ce soit ignorance ou mauvais vouloir, son crime reste le même.

49. 7 janvier. Décret du Sénat qui ordonne à César de quitter son armée. Il désobéit et passe le Rubicon. Occupation de l'Italie en soixante jours. — Pompée se retire en Grèce.

La Sicile et la Sardaigne subjuguées. — Première cam-



pagne de César en Espagne contre les généraux de Pompée. Ce succès est balancé par la perte des légions de Curion, en Afrique.

Décembre. Retour de César en Italie : nommé dictateur, il préfère le consulat.

48. 4 janvier. Il passe en Grèce. — Échec à Dyrrachium.

20 juin. Bataille de Pharsale. Le messianisme romain, constitué politiquement dans la race latine, depuis la prise de Carthage et de Corinthe, en 145, s'individualise en Jules César.

La Judée n'a plus qu'à abdiquer ; c'est ce que vont lui conseiller ses chefs.

[Commencer ici la période du Césarisme. Cf. Heeren, 416.]

CÉSARISME

Il commence immédiatement après Pharsale. Voici ce qui le prouve :

Après cette bataille qui eut lieu le 20 juillet, César obtient :

- La dictature pour un an ;
- Le consulat pour cinq ans ;
- La puissance tribunitienne ;
- Le droit de paix et de guerre ;
- La possession des provinces.

L'année suivante, 47. Renouvellement de la dictature pour cinq ans ;

Censure des mœurs, *præfectura morum*.

En 48, Pompée est tué en débarquant à Alexandrie.

César arrive dans cette ville, se porte arbitre entre Cléopâtre et Pompée, et perd son temps à faire l'amour avec la reine.

En 49, grande révolte à Alexandrie. César est assiégé dans le *Bruchium* par l'armée de Ptolémée. La population se prononce avec ardeur contre les Romains et faillit perdre



César, qui sort enfin vainqueur de cette lutte dangereuse. — La couronne reste à Cléopâtre.

Dans le même temps, révolte de Pharnace.

César quitte Alexandrie et le bat.

C'est alors qu'il écrit : *veni, vidi, vici*.

Troubles à Rome causés par Dolabella, qui promet d'abolir les dettes, *novas tabulas*.

— Fin de l'année. Le parti républicain devient redoutable en Afrique.

Révolte parmi les soldats de César.

En janvier 46, il part pour l'Afrique. — Victoire de Thapsus; mort de Caton d'Utique. — La Numidie réduite en province romaine.

En juin. Retour de César à Rome.

En novembre. Il en repart pour l'Espagne.

En 45. Bataille de Munda contre les Pompéiens.

[Six guerres en cinq ans (45-49).]

48-45. Continuation de la guerre civile en Égypte, en Afrique et en Espagne.

47. Antipas ou Antipater, Iduméen, est fait gouverneur ou régent de Judée. L'exclusion de la famille asmonéenne commence; la désolation se poursuit indéfiniment, comme dit le faux Daniel, *usque ad finem*. On voit ici quelle est la clairvoyance des prophètes!... Tandis que le fanatisme appelle de toute l'ardeur de sa foi la révolution qui doit donner aux juifs la domination de l'univers, les esprits pratiques doutent de plus en plus de cette merveilleuse destinée, et se disent qu'il faut interpréter la légende dans un sens moral et allégorique. Le jéhovisme fléchit sensiblement, sous l'influence combinée des idées persanes, égyptiennes et grecques, et les coups terribles de l'épée de Rome.

— Incendie de la bibliothèque, composée de 400,000 rouleaux. Périssent les trésors de la science et de la pensée, pourvu que César règne! Qu'importe à ses mercenaires! qu'importe à la plèbe!... Pour effacer cette catastrophe, arrivée par sa faute, César se déclare protecteur de l'Académie Alexandrine!...



47. Déprédations de Culpurnius Pison et Gabinus en Macédoine et en Syrie. Il est sous-entendu entre les triumvirs et leurs adhérents que le monde est la proie des gouverneurs romains, des patriciens, des chevaliers, etc., en un mot, de tout le peuple et du Sénat, dans la proportion des rangs et des dignités.

46. Ézéchias, espèce de faux Christ, ou plutôt affirmateur fanatique du Messie, est exterminé avec les siens par Hérode, fils d'Antipas. Effet des prédictions attribuées à Daniel. Ainsi le messianisme oriental est écrasé sans espérance. Qu'il essaye une protestation, il ne servira qu'à donner au monde le spectacle du fanatisme le plus aveugle et plus infortuné.

Cependant il est visible que l'idée messianique n'est pas une idée vaine : elle triomphe en Italie, elle possède Rome ; de plus, il faut dire aussi que la part qu'y a prise l'Orient, en la produisant le premier, en la popularisant, et l'élevant à la hauteur d'un dogme religieux, ne peut être niée. Cette part, il faut qu'elle obtienne justice et réalisation, car rien de ce qui est dans le cœur et dans l'intelligence des hommes ne peut être exclu de la réalité : il faudrait pour cela l'anéantissement de l'humanité même.

[Conclusion de l'introduction à faire.]

Que va-t-il donc arriver ?

L'idée sociale, éludée par les Césars, se réfugiera dans le messianisme d'Orient, qui, de son côté, s'allégorisant et abandonnant ses droits sur le temporel, se résoudra en une rénovation religieuse.

Alors le Césarisme, un Messie temporel matérialiste, politique et polythéiste, se trouvera en face du Messie spirituel, c'est-à-dire social et réformateur, monothéiste et spiritua-liste : le principe qui avait porté César au pouvoir l'abandonnera, *le prince du siècle* ne représentera plus rien que la matière et la force. Il périra donc, ou plutôt il est déjà mort, c'est un corps sans âme.

Mais tout cela ne peut s'accomplir sans grand fracas : comme ce doit être l'œuvre de la spontanéité universelle, l'histoire en sera longue, pleine de péripéties et de combats :



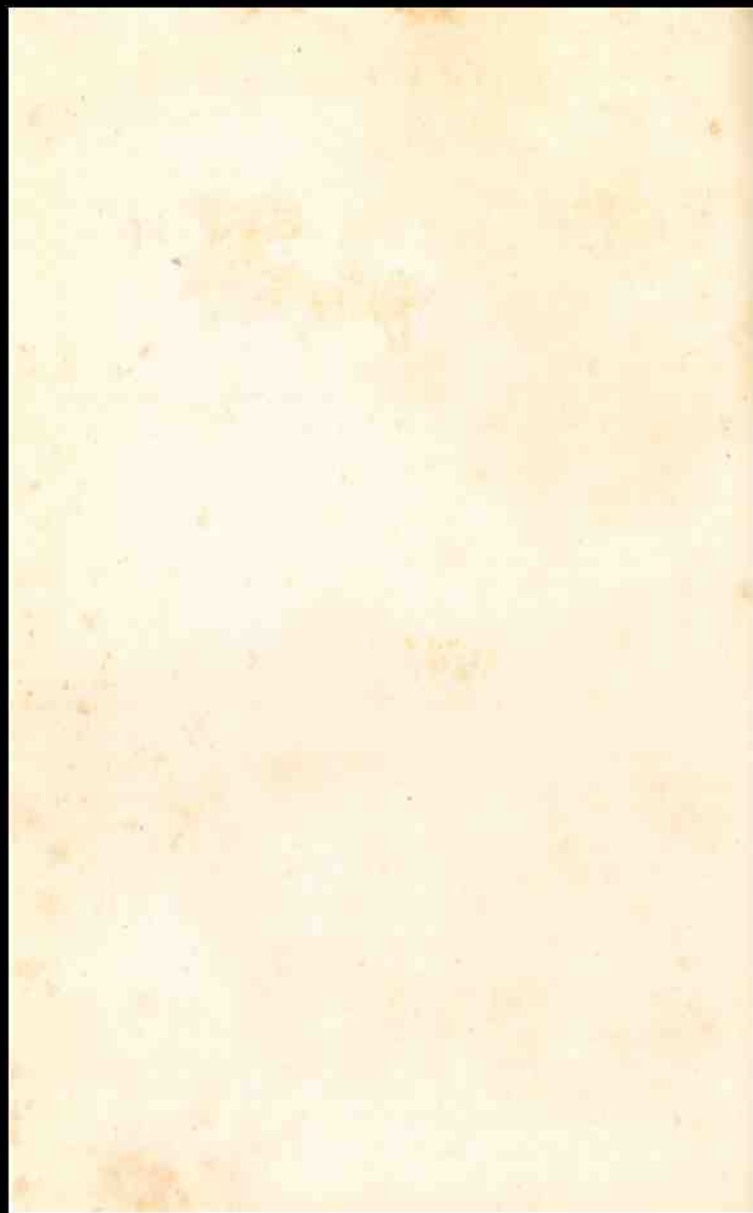
1° Le messianisme oriental n'abdiquera pas sans résistance ses prétentions politiques : lutte de Rome contre la Judée, depuis César jusqu'à Adrien, 48 av. J.-C., 137 ap. ;

2° Le messianisme juif vaincu, le *Christianisme* lui succède, c'est-à-dire l'idée pure, en opposition avec le fait établi. Lutte nouvelle qui ne finira cette fois que par la mort de l'un et de l'autre ;

3° L'idée sociale, vague, inorganique, après avoir soutenu la religion nouvelle, sera trahie par celle-ci, comme elle l'avait été par César. Alors l'impuissance des deux pouvoirs étant démontrée, un autre surgira.

[Ainsi finira l'universalisme politique et l'universalisme religieux : l'empire et la papauté, César et saint Pierre.]





CÉSARISME ET CHRISTIANISME

(DE L'AN 45 AVANT J.-C. A L'AN 476 APRÈS)

PREMIÈRE PÉRIODE

DE L'AN 45 AVANT JÉSUS-CHRIST A L'AN 71 APRÈS

Cette période comprend, avec les premiers temps de l'Empire :

1° Le duel entre le césarisme romain et le messianisme oriental ;

2° La formation chrétienne.

PREMIERE PARTIE

[César, maître de Rome. Rome maîtresse du monde. Sa langue partout ; cependant elle ne parvient pas à détruire le grec qui demeure son rival. Deux langues officielles dans l'empire, deux sortes de génies et de civilisations ; l'une par la philosophie et l'art, l'autre par la guerre. Malgré ce



dualisme et le dédain des grecs pour les latins. L'unité de mouvement est bien soutenue, elle y gagne même.

Que fera de cette grande unité César ?...

Après la victoire de Pharsale, César reste seul maître. La cause plébéienne a triomphé. Malgré l'opinion du Sénat, la République doit désormais se reconstituer sur le principe de l'égalité politique et de l'avènement de la plèbe à la propriété. Plus d'aristocratie, plus de castes : telle est la donnée du nouvel ordre de choses.

Mais ce n'est pas tout de vaincre ; il faut conclure : que conclut César ?

La question est nettement posée ; il peut d'autant moins l'écarter, qu'il l'a lui-même posée, et qu'il s'en est fait le représentant ; sous le patriciat, la République avait un ordre légal, dans lequel tous les citoyens jouissaient d'une somme de garanties et de libertés. Le patriciat ayant voulu se réserver à lui seul la richesse, la propriété territoriale, la puissance monétaire, et la prépondérance politique qu'elles assurent, la plèbe a protesté par l'organe de ses tribuns en demandant les lois agraires.

Après de longues et sanglantes discordes, elle a vaincu par la main de César.

César est-il en mesure de satisfaire aux besoins du peuple ? aux destinées sociales ? aux saintes aspirations de l'âme humanitaire ?...

César peut-il, en conservant, augmentant l'ordre légal, la justice et la liberté, satisfaire à l'égalité, à la conscience, à l'idéal ?

Les faits vont répondre.

DU PROBLÈME POLITIQUE POSÉ AUX EMPEREURS

La suite de l'histoire universelle prouve incontestablement que le problème politique pour tout chef d'Etat, en tous pays, et à toutes les époques, a été de conduire la nation du point où elle est à la plus grande civilisation, c'est-à-dire liberté, intelligence, industrie, moralité et bien-être possible.



Sous quelques princes, chefs, consuls, etc., l'action politique a été véritablement telle ; — et, prise dans toute sa durée, la signification générale du gouvernement humanitaire, n'est que cela.

Cette idée du devoir politique des princes ou de la mission des monarchies et républiques, a été de tout temps parfaitement comprise du peuple, des philosophes, des hommes d'Etat : la qualification de *bon* ou *mauvais* roi est appliquée constamment selon que le prince ou Sénat comprend et observe plus ou moins ce programme de la politique universelle.

Les grands réformateurs, Moïse, Lycurgue, Solon, Mahomet, etc., sont l'expression vivante de cette idée. — En Grèce, l'école des *Aristide, Cimon, Epaminondas, Phocion*, en est le représentant.

Or, à coté de cette tradition sainte, éternelle, impérissable à laquelle en définitive tout concourt, tout rend hommage, il est une autre tradition, oppressive, corruptrice et empirique qui se propose le problème politique dans les termes suivants :

Etant donnée à un prince ou république une nation voisine, riche, puissante et prospère, — indiquer les moyens les plus efficaces de la soumettre, de la conquérir, et la conquête opérée, de maintenir cette conquête, et d'en tirer la plus grande somme de revenu, secours, services et richesse possible.

Cette école est celle des Thémistoclès, Périclès, Alcibiades, l'Ecole du Sénat romain ; et incontestablement l'école des Empereurs.

C'est cette même école dont Machiavel a réduit la pratique invariable et traditionnelle en préceptes dans le livre du *Prince*...

Or, que dit cette école ? Quelle en est la théorie ? Comment se résument ses préceptes ?

C'est la théorie de l'extermination, *per omne nefas*, par l'assassinat, par le massacre, par le bannissement, la transportation ; — par la corruption, par la division, par la délation, par la suppression de toute institution propre, par la



destruction de toute liberté et initiative, par la proscription des philosophes, des savants, des orateurs, par l'extirpation de toute élite, noblesse, par la réduction systématique du peuple conquis à l'état de multitude ignorante et superstitieuse, inorganique, désarmée et misérable.

Qu'on suive la pratique du Sénat romain ;

Qu'on observe ensuite celle d'Auguste, qui n'en fut que la confirmation appliquée non plus seulement contre les étrangers, mais contre la *Ville* et le *Peuple*, contre le Patriciat et la République au profit de l'*autorité* césarienne, et l'on aura la clé de la *décadence* des nations et des Romains eux-mêmes.

Quand les causes sont aussi flagrantes, il est pitoyable d'accuser la *dégénération* des peuples, comme font les Bossuet, les Montesquieu, et autres, qui, pleins d'admiration pour l'*autorité*, n'aperçoivent jamais les effets du despotisme, ferment les yeux sur ses œuvres, et sans s'en apercevoir, se font eux-mêmes barbares et sauvages, en prenant pour *mollesse, corruption* et *décadence* les fruits les plus précieux de la civilisation elle-même].

CRIME DU CÉSARISME

Le crime du Césarisme est irrémissible. Ce crime, c'est le despotisme. Et qu'est-ce que le despotisme ? La direction arbitraire, violente, corruptrice, homicide, d'un individu substituée à la direction instinctive, spontanée, et libre de la société elle-même.

Or, quelle qu'ait été l'insuffisance de l'aristocratie romaine au temps de César son mauvais vouloir, sa corruption ; mieux valait cent fois laisser subsister les formes de la République et marcher à la conquête de l'avenir, à travers les oscillations et les luttes civiles, c'est-à-dire par un progrès authentique et insensible, que de remettre les destinées du monde au bon plaisir d'un tyran !..

Il n'y a pas d'excuse, pas d'atténuation d'un pareil CRIME.

La source de tous les maux de Rome, des nations qu'elle



avait subjuguées, la fausse révolution chrétienne, les barbares, toute la décadence de Rome, du monde, de la civilisation est là.

On peut bien, en racontant les débats du patriciat et de la plèbe, les guerres civiles de Rome, etc., montrer comment s'est établi le Césarisme, on ne le justifiera jamais. Si le doute est resté jusqu'à présent sur la moralité (historique) du Césarisme, cela est venu de ce que l'on a attribué à une *décadence spontanée de la nation*, ce qui a été l'*effet direct et exclusif* du despotisme impérial, et du préjugé gouvernemental.]

S'il est prouvé que la politique impériale n'a été du commencement à la fin, de César à Augustule, dans son principe, son but et son plan, qu'une déception systématique, une tyrannie stérile, basée sur la corruption du peuple, la vénalité de l'armée et la terreur du Sénat ;

S'il est prouvé que l'autocratie césariennne, loin de favoriser le développement de l'esprit humain, l'a au contraire entravé, refoulé, persécuté, désolé ; que le progrès de la civilisation s'est accompli durant cinq siècles, en dehors de l'action politique des Césars, sans elle et malgré elle ; que cette politique s'est fait traîner à la remorque, quand elle n'a pas fait résistance et opposition ;

S'il est prouvé que l'intérêt, soit des nationalités, soit de l'unité humanitaire, n'a pas été mieux servi par le pouvoir des empereurs ; que sous eux, tout a dépéri ; que les populations se sont éteintes, que les civilisations se sont anéanties, que la Grèce, l'Orient, l'Égypte, tout l'ancien monde s'est consumé par sa faute à tel point que la civilisation déjà avancée au temps des Césars, a dû se refaire toute entière sous les Barbares ;

S'il est prouvé que l'empire romain lui-même, formé par la politique puissante du Sénat, n'a pu être défendu par l'autorité toute militaire des despotes romains ; en sorte que, la seule excuse que l'on peut présenter en faveur de cette dictature, savoir la nécessité de la défense, se tourne précisément contre elle, et devient un argument de plus qui l'écrase ;



Si tout cela est prouvé, il faudra bien reconnaître que l'institution impériale n'a été qu'une usurpation sans but, conçue par l'égoïsme, accomplie par la scélératesse, et tuée à la fin par ses propres armes, la perfidie et la force.

Le Césarisme a tué le patriciat, bien. Mais il n'a été lui-même que le patriciat fait homme ; ça été l'ancien système de patronat, de subordination et de servitude, avec un seul homme pour aristocratie, ayant le peuple pour clientèle et le monde pour esclave...

[De là, le caractère étrange et monstrueux du Césarisme.]

L'histoire de l'empire romain sera donc la condamnation irrévocable de César, d'Auguste et de leurs successeurs : il ne lui restera pas même la triste excuse de dire qu'il a préparé et déterminé le Christianisme, car, d'une part le Christianisme avait ses raisons ailleurs que dans le Césarisme, il s'est développé en contradiction au Césarisme ; et quand enfin, il a pu s'unir au Césarisme, il s'est abjuré lui-même, il a trahi son mandat en se faisant épiscopal et papal, et transportant dans un monde hyperphysique l'œuvre de régénération sociale qu'il devait accomplir sur la terre. L'histoire du Christianisme sera la condamnation de l'église et de la papauté, comme l'histoire de l'empire est la condamnation des Césars : bien loin qu'ils se justifient ou s'excusent l'un par l'autre, ils se jugulent réciproquement.

[Le Césarisme est la *queue* de l'ancien monde, son dernier terme, sa conséquence extrême, sa forme odieuse et finale.

Le monde nouveau n'y a point son origine, il ne s'y soude pas ; il ne s'anastomose point avec lui ; ils ne font pas ensemble un tout organique et continu.

Le monde moderne est sorti de l'ancien sans doute, mais par *réflexion*, c'est-à-dire par un retour de la pensée et de la conscience, c'est-à-dire par une *renonciation*, une *négation*, une affirmation antithétique, en un mot une RÉVOLUTION.]

Pour nous en tenir d'abord à ce qui concerne l'ordre politique et impérial, le caractère seul des Césars, leur vie, leurs mœurs, leurs actions, leurs vertus même, tout prouve l'anomalie, la monstruosité de l'institution.



Quels sont ces hommes, que la plèbe adore, auxquels l'univers sacrifie, et devant lesquels fume l'encens, comme devant des dieux ?

Nous n'exagérons ici ni la vie, ni le crime, ni l'imbécillité; nous ne méconnaîtrons pas davantage le génie, la magnanimité, la gloire lorsqu'elles se rencontreront, et elles ne seront pas rares. Nous remarquons seulement qu'aucun de ces hommes, sans en excepter César, n'a pu se mettre à la hauteur de sa tâche, en concevoir seulement l'étendue et la gravité.

On peut diviser les empereurs en deux grandes catégories : les *mélancoliques*, comme Auguste, Tibère, Vespasien, Tite, Nerva, Trajan, Adrien, les Antonin, Pertinax, Septime Sévère Dèce, Valérien, Probus, Carus, Dioclétien ; — les *drôlatiques* tels que Antoine, Caligula, Claude, Néron, Vitellius, Domitien Commode, Caracalla, Héliogabale, Maximin, etc.

Les uns avec de grands talents, souvent même avec de grandes vertus, semblent accablés du fardeau ; ce sont moins des rois, que des victimes. Un dégoût profond, de sinistres pressentiments les accablent. (F. f° 12.)

Quelle tristesse que celle d'Auguste ! quelle humeur sombre que celle de Tibère ! quelle ironie que celle de Vespasien au lit de mort : *Il me semble que je deviens Dieu* ! Trajan meurt de fatigue et d'ennui ; Adrien, dévoré de maladie, se fait crever, pour en finir, d'indigestion ; Marc-Aurèle se laisse mourir de faim ; Septime Sévère se hâte de finir pour échapper au parricide ; Dioclétien abdique ; Constantin, se réfugie dans le Christianisme, autre espèce et plus honteuse peut-être d'abdication.

Quant à ceux que nous nommons les *drôlatiques*, ils n'ont tous qu'une physionomie, un *chic*, jouir de la vie, en Césars, c'est-à-dire se livrer à toutes les voluptés, fantaisies, folies les plus excentriques, sans aucun souci de la pudeur et de la justice, sans respect de la vie humaine et de la religion de l'État.

La tête à ceux-là, a complètement tourné ; l'ivresse les a rendus fous. La souveraine puissance semble les avoir rendus impuissants et désespérés. Ils cherchent le surhumain, le



gigantesque ; ils ne trouvent que la bassesse, l'ignominie, et le néant... Qui ne sait que Néron, Commode, Caracalla, Héliogabale ne devinrent tels que par la souveraine puissance : pauvres garçons qui, ne sachant comment être dignement empereurs, subjugués par l'illusion de la vanité et des sens, se jetaient dans le crime en croyant embrasser le surnaturel et le divin !...

[Citer sur Antoine, Caligula, Néron, etc., les auteurs. La vie de ces empereurs n'a pas été comprise ; on n'a pas vu que leur monstrueuse dépravation tenait à la monstruosité de leur rôle.

Des quinze premiers Césars, dit Gibbon, Claude est le seul dont les amours n'aient pas fait rougir la nature ! Tous furent à la fois, polygames, incestueux, adultères, pédérastes et gitons. Des camées satiriques les représentent ainsi.

Jules César avait été la maîtresse du roi de Bythinie, Nicomède, avant de devenir l'amant de son neveu, Octave ; Néron était tour à tour amant et maîtresse d'Othon ;... Héliogabale, voir () .

Dans ces derniers temps, il s'est trouvé une école historique, de quoi ne fait-on pas école ? qui a cru réhabiliter César, et en sa personne le Césarisme, en lui découvrant une sorte de mission providentielle. Elle a vu en lui, 1° l'instrument de la vengeance de la plèbe, et de son avènement à la propriété ; 2° le fondateur de l'empire, c'est-à-dire de la fusion des peuples ; 3° le précurseur du Christianisme.

En effet, dit cette école, sans l'agglomération politique, point d'unité théologique et religieuse ; — sans la centralisation impériale, les nations diverses gardant leurs usages et leurs lois, il n'y avait pas de fusion politique ; — sans la dictature césarienne, point de centralisation.

Sous ce triple rapport, on a fait de l'empire une des plus grandes institutions du progrès ; de César, un des plus grands personnages révolutionnaires.

Thèse de sophiste, qui s'écroule devant les faits, et dont le héros examiné au flambeau de l'histoire, paraît d'une laideur affreuse.



1. César, autant et plus corrompu que pas un de ses contemporains, plus coupable qu'aucun parce que plus intelligent et plus habile, César ne pensa, ne conçut jamais rien de toutes ces choses. Il voulut être le premier et le maître ; il travailla en mépris de l'humanité, sans haine peut-être, mais sans amour, et pour la seule satisfaction de son orgueil et de sa luxure.

2. Pas n'était besoin d'une dictature perpétuelle pour organiser la centralisation politique ; pas n'était besoin d'avantage, de centralisation pour changer le droit des gens ; pas n'était besoin du Christianisme, enfin, pour conduire les peuples à l'égalité et à la fraternité sociales.

[Le Christianisme n'a été que l'hypocrisie de la révolution que cherchait au temps de César l'humanité, ça été un long escamotage, dont le principe révolutionnaire, socialiste et messianique, a fourni l'occasion ; le polythéisme, les matériaux ; et le Césarisme, le modèle.]

3. Le Césarisme qui devait doter la plèbe, donner à chaque citoyen romain un patrimoine, faire reposer chacun sous sa vigne et son figuier ; le Césarisme, n'a rien donné au peuple : il l'a laissé croupir dans sa misère, se bornant à l'apaiser par des distributions, et à l'amuser par des spectacles ; — (Cf. *Encyclop. nouv.*, art. César). Les *latifundia* n'ont reçu aucune restriction ; les vétérans, à qui les empereurs distribuaient des terres, les dépensant en orgie, n'ont rien fondé : la race romaine s'est perdue.

Ce n'était pas tant de distribution des terres qu'il s'agissait, que d'une constitution économique qui favorisât le travail et la population, et renouvelât la propriété. Qu'ont fait à cet égard les empereurs ? Rien : le peuple en réalité n'a rien obtenu, et il a perdu la liberté.

[*Colonies*. — Il y en avait partout : 23 en Espagne, 9 en Bretagne : c'est-à-dire que le service militaire était un emploi lucratif. — Le soldat avait sa femme et ses enfants ; on lui donnait des terres, pour qu'il pût s'établir et former une cité là où devait résider la légion.

Lors de la révolte de Mithridate 80,000 furent massacrés en Asie ; Plutarque dit même 150,000.]



4. Les nations qui, dit-on, admises au droit de cité romaine devaient se renouveler, dans une fusion décisive, les nations ont été aussi maltraitées que la plèbe. [Cf. Caracalla, *infra*. Les empereurs furent toujours avares du droit de cité qui réduisait la ration de la plèbe romaine.] Après avoir été décimées par la guerre, privées de l'élite de leur population, démoralisées dans leurs institutions, mises au pillage des proconsuls et des Césars, elle se sont progressivement appauvries de sang, de mœurs, d'idées comme de richesses ; et quand l'empire tomba, il y avait longtemps que, grâce à la politique césarienne, elles avaient cessé d'exister. Les rhéteurs nous entretiennent depuis des siècles de la décadence des peuples, de la vieillesse et de la mort des Perses, des Égyptiens, des Grecs, des Phéniciens, etc. Ils sont bons avec leur décadence ! Le Césarisme les a assassinés ! Voilà tout.

5. Devant la Barbarie, le Césarisme a lutté longtemps : la vertu militaire, dont il a fourni tant d'exemples, l'a soutenu. A la fin il a succombé : il n'a pas pu défendre ceux qu'il devait protéger, et l'excuse qu'il tirait de l'état perpétuel de guerre lui est enlevée comme les autres.

Après Constantin, son alliance avec le Christianisme l'a rendu plus hideux encore, plus immoral et plus lâche.

Ainsi l'histoire nous démontre que l'humanité possédant en elle-même, et produisant par la spontanéité de son essence, la notion de justice, n'a nul besoin de ces évolutions orgueilleuses pour arriver au bien-être qu'elle cherche, et remplir sa destinée. Ces péripéties interminables, qu'on y songe bien, ne sont nullement dans la fatalité du progrès ; elles sont le fruit de la dialectique gouvernementale, et de la spéculation des partis et de leurs chefs.

Un peu de bon sens, dans la plèbe romaine, au lieu de cette haine inextinguible que lui inspirait le patriciat ; un peu de justice chez ces patriciens irrités et opiniâtres ; — un peu de dévouement et d'honnêteté, chez ces chefs de parti : Marius, Sylla, Pompée, César ; — un peu de tolérance dans le sacerdoce ; un peu de respect de la liberté entre les peuples ; un peu d'estime du travail, entre tous : et le monde pouvait



se passer des Nabuchodonosor, des Cyrus, des Alexandre, des César ; et tous les peuples, sans changer de religion, sans s'occuper même des dieux, des prophètes, et des miracles étaient chrétiens.

ESCLAVAGE

Il est la base et le pivot de l'exploitation romaine et du Césarisme.

Or, voici les conséquences.

1. Caton avait remarqué, en vrai ménager, qu'une terre rendait plus au propriétaire en pâtures qu'en labour, attendu qu'elle coûtait beaucoup moins pour l'entretien des esclaves qu'on appliquait au travail. C'était le contraire, si la terre devait être exploitée par le propriétaire lui-même, qui, devant en tirer sa subsistance, devait fournir son travail. Caton conseillait donc de mettre les terres en pâtures, ce qui tendait directement à la *dépopulation*.

2. Rome, devenue maîtresse du monde, n'ayant plus autant à vaincre et à conquérir, dut faire naturellement moins d'esclaves : on s'appliqua donc à les multiplier par mariages, comme le bétail !...

3. Ce n'est pas tout, le commerce des esclaves devint une spéculation ; conséquemment la production ou fabrication de l'esclave, comme celle des machines chez nous, une *industrie*. Le saint homme Atticus, ami de Cicéron, prudemment étranger aux luttes de partis, ami de César et de Pompée, abandonnait l'action politique pour se livrer à ce commerce. Il tenait école et apprentissage de jeunes esclaves, qu'il faisait instruire par d'autres esclaves plus âgés, et auxquels il ne dédaignait pas de donner lui-même des leçons, et qu'il vendait avec de beaux bénéfices. (Cf. *Cornélius Népos*.)

4. Les nobles romains, parmi les dilapidations monstrueuses auxquelles ils se livraient, comptaient les affranchissements. Ce n'était pas acte d'humanité ; c'était orgueil, quelquefois même avarice, quand, après avoir dissipé leur



patrimoine, ne pouvant plus nourrir leurs esclaves, ils leur vendaient, contre leur pécule, la liberté !...

Les empereurs eurent soin de restreindre ces affranchissements « attendu, dit Gibbon, que d'après la loi universelle, l'affranchi suivant la condition du patron, la cité romaine aurait fini par se remplir d'esclaves ! »

5. Un esclave bien formé se vendait plusieurs centaines de louis, c'est-à-dire jusqu'à 40,000 francs, et au delà !... (Cf. Cornélius).

6. Pour se faire une idée de leur nombre : La proportion en était bien plus considérable que celle de nos domestiques.

Athénée, liv. VI, dit que plusieurs Romains possédaient 10 et 20,000 esclaves. — Mais c'était pour l'ostentation.

Certains palais de sénateurs en contenaient 3 et 400. (Cf. *infra*, an 14 de J.-C., *Réflexions sur Auguste*.)

OPPRESSION DES PROVINCES

Le Césarisme, par l'horrible esclavage et l'oppression outrageuse des nations, va donner aux idées messianiques une consistance croissante, et une direction déterminée.

[Le Messie, jusqu'au temps de Nillel, ou plutôt l'idée du Messie flotte vague, mystique, allégorique, hyperbolique, comme une fable, un mythe, une légende, qui ne reçoit de positivisme et de réalisme que des faits extérieurs qui l'excitent, et la poussent à se concréter en fait. Après la constitution du Césarisme, elle grandit et tend à se réaliser en un fait, en un homme. — Chaque événement la précise de plus en plus, en la soulevant comme antithèse du Césarisme ; enfin, elle éclate et se personifie : 1° en Theudas et autres, qui aspirent à la messianité royale et pontificale ; 2° en Jésus, qui prenant l'idée au point de vue collectif et universel, affirme la révolution sociale.

Le zélotisme n'est qu'une restriction de ce que doit être l'antithèse à César.

C'est le christianisme, de Jésus et des apôtres, qui remplit le programme.

Après la ruine de Jérusalem, le Christianisme se porte hé-



ritier du Judaïsme, et cumule les deux points de vue ; il s'affaiblit par cette extension, et tend à devenir *religion*.

[Le règne des douze Césars est quelque chose d'horrible : une histoire du marquis de Sade. Mélange perpétuel d'impudicité, de férocité, de mépris des hommes, d'hypocrisie. Partout du sang. Chose à remarquer, et qui va contre la vieille thèse de décadence, la moralité des empereurs, s'améliore en général, avec le temps. Le siècle des Antonins vaut mieux que celui des douze Césars — et je trouve encore plus de vraie vertu chez les empereurs du ⁱⁱ^e siècle, Septime Sévère, Dèce, Valérien, Aurélien, Claude, Tacite, Probe, Carus, Dioclétien, que chez les Antonins eux-mêmes. Héliogabale est un phénomène à part ; Gallien, tout débauché qu'il est, est bien supérieur, comme moralité, à Auguste même. De quoi périt donc l'empire, et d'où vient la dissolution ? De la destruction de la société même.]

Avant l'ère vulgaire. Mars 45. Les Pompéiens prennent les armes en Espagne. En vingt-sept jours, César transporte son armée de Rome à Cordoue. — Bataille de Munda, où périt Cn. Pompée. — César, vainqueur en Espagne, est proclamé *Imperator* et fait dictateur perpétuel.

La puissance patricienne est finie ! Nous avons expliqué dans le précédent volume, et dans l'introduction de celui-ci comment à force de se compromettre par une réaction systématique à l'effort de la liberté, elle s'était constituée pour ainsi dire elle-même du gouvernement, et en perdant la foi des masses, les avait soulevées contre elle.

La révolution est donc commencée : il s'agit de savoir si le Césarisme l'accomplira. Quel pouvait être d'abord, au temps de César, le programme de la Révolution plébéienne ?

1^o Alléger progressivement l'esclavage et organiser, partout l'empire, l'émancipation ;

2^o Honorer, relever le travail, l'industrie, le commerce ;

3^o Réformer les conditions de la propriété ;



4° Rendre la vie politique aux provinces, en leur donnant le droit de cité et l'exercice de l'administration municipale ;

5° Réorganiser la puissance politique du Sénat, en y appelant les députés de toutes les villes, non seulement de l'Italie, mais de toutes les *provinces*.

Que ce programme fût accepté, exécuté, par la dictature ou du Sénat, ou d'un seul, peu importe : c'était la refonte de l'ancien monde. A ce titre seulement, Rome (c'est-à-dire le Sénat), pouvait légitimer sa conquête, et nous avons vu que le Sénat y répugnait invinciblement.

Le Césarisme pouvait-il davantage accepter et remplir ce programme ?

Nous avons déjà fait observer que le Césarisme ne fut jamais autre chose que l'aristocratie, réduite à un seul aristocrate, ayant le peuple entier pour client et le monde pour esclave.

Le Césarisme ne pouvait donc, par ses principes, ses traditions, son orgueil, se faire sérieusement révolutionnaire ; toute son histoire prouve qu'il ne cessa jamais d'agir contre la révolution, tout en agissant contre le patriciat.

De cette défection patente, quotidienne, du Césarisme, devait donc surgir en même temps que de l'impulsion des besoins impitoyables et des idées légendaires, un courant d'IDÉES radicales, plus ou moins réfléchies, qui, pour arriver à la réalisation des vœux de l'humanité, commencerait par en refaire jusqu'à la conscience et à l'entendement.

Là est la cause profonde, fatale de la formation chrétienne.

En ce moment, nous avons à déduire *les motifs* de cette formation extraordinaire, de la conduite et de la politique des Césars, c'est-à-dire de leur tyrannie effroyable, de la nullité de leur œuvre ?

Que fait le premier de tous et le plus grand, Jules ?...

César. — La vie de César, son caractère, son rôle, ne peuvent être appréciés que par l'histoire même de l'Empire romain. — « Il n'eut, dit Heeren, aucune des grandes vues politiques d'Alexandre. » — C'était un négateur, un démolisseur, qui ne sut que mettre son individualité à la place de la République !...



Or, comme l'histoire de l'Empire n'a jamais été convenablement faite, on n'a jamais apprécié César.]

César cumule la puissance tribunitienne, le droit de paix et de guerre, le proconsulat des provinces et la censure des mœurs. — Or, le cumul des pouvoirs, c'est leur désorganisation, leur destruction. César avait reçu la prépotence pour reconstituer l'Etat, non pour le dissoudre. Etait-ce remplir le vœu du peuple?

César triomphe successivement des Gaules, de l'Egypte, de Pharnace, de Juda : quatre triomphes sans désenparer. Ainsi éclate l'orgueil du dictateur. Le Sénat, qui le devine, le déclare *demi-dieu* ; c'est le Messie de l'Orient. — Est-ce là ce qu'on attendait du représentant de la Plèbe?

César ose paraître devant le peuple le front ceint du diadème : les murmures du peuple et de l'armée l'avertissent que si le parti de la révolution lui a conféré ses pleins pouvoirs, il n'a pas entendu le faire roi. C'est une République démocratique qu'on lui demande à la place d'une République d'exploiteurs. Qu'offre-t-il, lui ? le despotisme.

César prodigue l'argent et les terres. Ses généraux, Antoine et Dolabella, promettent l'abolition des dettes, et le partage des domaines patriciens. Lui-même diminue les loyers, pille le trésor public, confisque les propriétés pour enrichir ses vétérans. Mais, en quelques semaines, ces profusions auront disparu en orgies ; la grande propriété se reformera aussi vite qu'elle aura été partagée : sont-ce là les institutions de garanties que réclame le nouvel ordre de choses ?

Le Césarisme n'est pas la réforme, c'est le pillage.

[Le Christianisme ne peut naître à Rome, puisque le prétorien et la plèbe entrent en part avec César. — Ce ne peut être qu'un produit de l'opinion provinciale. — Les *distributions* étaient ce que demandaient le peuple de la République. Cela datait d'avant César : Pompée, vainqueur en Asie, avait distribué à ses troupes, d'une seule fois, des sommes pour plus de 400 à 450 millions de francs.... (Plutarque, Appian, Dion, Cassius, Cicéron à Alticus, lib. 4).]

César ne détruisit pas le Sénat, non, pas plus qu'il n'osa proscrire le nom sacré de la République, mais il l'avilit, en



portant à 1.900 le nombre de ses membres, choisit parmi ses créatures, et faisant des *Pères conscrits* une chambre d'enregistrement et d'adulation.

Il introduisit dans le Sénat des soldats, des barbares, c'est-à-dire des créatures à lui, de la plus vile espèce : multitude rassemblée de tous les coins de l'empire, pourrie de vices et de cupidité.

César, dit-on, fut clément, et ne consentit, après la guerre civile, à aucune proscription. Peut-être ne l'aurait-il pas pu. Sa puissance était de trop fraîche date : le peuple sentait trop que César n'avait pas vaincu pour soi, mais pour l'émancipation sociale. Mais César, à son retour d'Espagne, après avoir défait le fils de Pompée, ose demander le triomphe, et insulter aux infortunes de la République.

Tous les Romains furent indignés. Qu'y a-t-il donc de plus scélérat, dans un usurpateur, de massacrer ses adversaires politiques ou de les faire passer pour criminels?...

César fut attentif à se concilier l'affection des provinces, que foulait sans pitié le parti de Pompée. — Ce fut de sa part une tactique habile; mais qui n'alla jamais qu'à égaliser le despotisme sur Rome et l'univers.

[Le droit de cité fut toujours parcimonieusement accordé (V. Caracalla); c'était autant dont on privait le peuple.]

César n'abusa pas, autant qu'il l'aurait pu faire, de son pouvoir. — Il eût agi en insensé; mais c'était trop que de l'avoir créé, ce pouvoir, qui détruisait le corps politique et laissait la société en poussière.

Ainsi la dictature, remise par la plèbe aux mains de César, aboutit à la suppression du pouvoir parlementaire, à l'annulation du patriciat, à l'abrogation de l'ordre légal, à la destruction de toutes les garanties civiles et politiques, sans bénéfice réel pour la plèbe, sans une seule idée, sans un germe de rénovation et d'avenir.

L'élite de la nation écrasée, la masse caressée corrompue, distraite; l'élément barbare servant à un homme à écraser l'élément intelligent et civilisé : voilà l'*œuvre* de César; voilà, sans métaphysique, sophistique, ni verbiage, l'empire! D'un seul coup, en un jour, César, remassant le pouvoir des Grac-



ques, de Marins, etc., élimine la noblesse : il décapite le peuple romain, et règne sur le tronc et la tête séparés. Et vous cherchez les causes de la décadence de Rome !

Le problème posé par le Césarisme, fut donc celui-ci : 1° exploiter un État de 180,000 lieues carrées et de 120 millions d'habitants, au profit de l'Empereur ; 2° du Patriciat ; 3° des Prétoriens ; 4° de la Plèbe ; en tout une armée régulière de 375,000 hommes compris les auxiliaires, plus une plèbe de un *million*, deux au plus d'âmes : 1 parasite environ sur 100.... D'après le dénombrement de *Claude*, lorsqu'il exerça la *censure*, on trouva 6 millions de citoyens romains, 20 millions d'âmes libres, 120 millions d'habitants (G. Gibbon, t. 26).

Quand les provinces ne suffisaient pas, les privilégiés se dévoraient les uns les autres. César était héritier de tout le monde : tout père de famille lui faisait un lot dans son testament. — La colonie était un moyen de possession, mais qui transformait le soldat en contribuable (V. Laboulaye, etc., sur l'étude des colonies romaines).

— Commencement de l'Ère *julienne*. Elle ne fut pas de long usage. Par l'ordre de César, le calendrier est réformé par Sosigène : l'année est portée à 365 jours un quart.

Carthage et Corinthe sortent de leurs ruines. Le Césarisme comprend qu'il ne peut régner sur des ruines. Mais que sert de bâtir ? Les nations ont plus besoin d'institutions que de murailles ; ce qu'elles demandent, c'est une vie propre, c'est la cité, la liberté, autant que la centralisation. Mais comment l'empire donnerait-il la vie aux provinces, quand il l'ôte à la patrie ?

— César fait des lois contre le luxe : cajolerie à l'envie plébéienne ; — il encourage la population par des règlements. Ame grossière, qui s'imagine que l'accroissement de la population n'est qu'une affaire d'alcôve. La population a pour principe premier le travail, la justice, le respect de la foi publique, hors desquelles il n'y a plus ni modestie ni mœurs.

— Virgile publie ses *Eglogues* ; il chante la régénération césarienne. L'Empire, dit le poète courtisan, est partagé



entre César et Jupiter : *Divisum imperium cum Jove Cæsar habet !* Étonnez-vous, après cela, de l'infériorité de Virgile comparé à Homère ! Celui-ci chante la nationalité naissante des Hellènes ; de sa belle Ionie, il appelle les peuples du Péloponèse et de la Grèce à la civilisation, à la gloire. Virgile chante César, la mort !...

— Salluste, l'historien, se signale en Afrique par ses concussions. Il avait été chassé du Sénat pour son infamie, cinq ans auparavant : ce fut une recrue pour César. César outrage la noblesse en forçant Labérius, chevalier, poète mimique, de jouer devant le peuple sur le théâtre. — Mais le ciel semble protester contre la flatterie des poètes, les sacrilèges du Sénat, et la mystification populaire. Une comète paraît, dans le ciel, d'une grandeur et d'un éclat sinistre.

César, crient les augures, César, prends garde aux ides de Mars !...

11. 15 février. César paraît dans le Sénat avec un diadème. Il fait décider la guerre contre les Parthes (Cf. Voltaire).

11. César est assassiné en plein Sénat, au pied de la statue de Pompée. C'était inévitable. Il s'était révélé tout entier ; il n'avait plus que faire de vivre. Bénis soient les poignards qui frappèrent le tyran, qui s'était déclaré supérieur aux lois, et avait brisé et foulé aux pieds le pacte social. La mort de César ne fut qu'un crime inutile, dit-on. Inutile à la révolution sociale, qui l'avait choisi pour son mandataire, cela est vrai ; mais depuis quand le châtimement a-t-il pour règle et mesure l'utilité ? Punissez d'abord, frappez les tyrans : c'est le premier devoir de l'homme et du citoyen.

[Durant l'année de l'assassinat de César, au témoignage de Virgile, Tibulle, Lucain, Ovide, le soleil parut constamment plus pâle que d'habitude. Cette citation a été imitée 190 ans plus tard, en l'honneur de la passion, par les rédacteurs des Évangiles.]

Ici se révèle de nouveau l'impuissance du principe patricien, son imbécillité, sa sottise.

Le patriciat, qui avait su conquérir le monde, n'avait rien trouvé, ne portait rien en soi pour la révolution. La situation



lui est inintelligible ; la tête lui tourne : il ne sait ni agir, ni résoudre ; il ne sait que se poser toujours en implacable oppresseur du peuple et des provinces.

A la nouvelle du meurtre de César, une stupeur générale se répand dans Rome. Le Sénat se disperse ; Antoine, consul, se cache ; le peuple reste dans les maisons : silence dans la grande ville. Les conjurés, étonnés de leur solitude, se retirent au Capitole. Ainsi la fatale scission des ordres, de plus en plus irréconciliable, rend inutile ce sacrifice. César, masqué, conserve aux yeux de la multitude son prestige ; elle ne voit en lui que son défenseur ; dans ses meurtriers, les ennemis de sa liberté. C'en est fait : plus d'espoir, le lien social dissous, le Césarisme triomphe dans la tombe ; le vampire va renaître pour dévorer l'humanité.

Antoine aperçoit la situation ; en qualité de consul, il négocie avec les conjurés. Le Sénat gardera ses attributions ; une amnistie générale couvrira la vie et la mort de César ; Brutus, Cassius, et leurs amis obtiendront des gouvernements.

Voilà tout ce que sait résoudre, à ce moment décisif et suprême, la vieille aristocratie. Est-ce la race qui a dégénéré ? Sont-ce les âmes qui, depuis un an, se sont éteintes ? Est-ce que les Romains ne sont plus Romains ? Sottise de le croire. L'auguste Sénat se trouvait en présence d'événements incompréhensibles, dans une conjoncture inouïe, sans précédents ; en face d'un avenir insondable, inconnu ; quelle merveille que ce corps politique, frappé d'impuissance par une force majeure, n'ait su prendre aucune résolution ?...

Antoine reste à Rome avec les vétérans et la plèbe, qu'il gagne par des distributions.

Dès lors, rien de fait. La démocratie, qui n'attend qu'un chef, penche vers lui. Puisque le patriciat n'y peut rien, César mort, vive Antoine !

Alors arriva sur la scène un nouveau personnage, Octave, jeune homme de 19 ans, inconnu au peuple, suspect au Sénat, sans armée, sans influence, mais qui, fils adoptif de César, déclare accepter sa succession. Un héritier de César !



comment les conjurés le laissèrent-ils vivre? Comment le Sénat réchauffait-il cette vipère?

D'un côté, Octave demande vengeance, non pas contre les régicides, mais contre les *meurtriers de son père*. Qui pourrait blâmer cette piété filiale? En même temps, il somme Antoine de lui restituer les trésors que César a légués au peuple: Quel ami de la République! Le Sénat, qui redoute dans Antoine un nouveau dictateur, appuie cet *enfant*, déjà si bien conseillé, et croit s'en faire un bouclier contre le despotisme. C'est le sage Cicéron qui arrange ce compromis.

Alors Antoine se découvre; et pour mettre Octave dans une position compromettante, rendant astuce pour astuce, il sort de Rome avec son armée, et marche contre Décimus Brutus, l'un des meurtriers de César, qui tenait la Gaule cisalpine.

— Ptolémée, roi d'Égypte, 43^e du nom, est empoisonné par sa sœur et épouse, la fameuse Cléopâtre. C'est le second frère et mari dont se défaisait cette courtisane couronnée, digne concubine des Césars, digne héritière d'un trône souillé de crimes et de parricides.

43. Le Sénat, poussé par les intrigues d'Octave, déclare la guerre à Antoine. Octave marche avec les deux consuls, Hirtius et Pansa; Décimus Brutus est dégagé, et Antoine forcé de passer dans la Gaule transalpine.

[14 avril 43. Défaite d'Antoine].

Mais les deux consuls ont péri dans le combat d'un fer assassin; ceux-là morts, Octave se trouve en possession d'une armée, en mesure d'imposer aux sénateurs sa candidature au consulat, et de forcer Antoine à compter avec lui. Bientôt, en effet, les deux rivaux se réconcilient, et Antoine rentre en Italie avec 17 légions; un nouveau triumvirat est formé entre eux et Lépide, et scellé par la proscription de 300 sénateurs et de 2,000 chevaliers. Ainsi se dénoue cette intrigue, où la prudence de Cicéron et la sagesse du Sénat furent jouées par un enfant, encore aux mains de son précepteur.

— Dans le même temps, Brutus défait, en Macédoine,



C. Antonius, frère du triumvir, et le fait prisonnier. Cassius en Syrie, accable Dolabella, déclaré par le Sénat ennemi public, et le force à se donner la mort dans Laodicée.

Les deux généraux opèrent ensuite à Smyrne, la jonction de leurs forces, qui se composent de 80.000 légionnaires et 20.000 chevaux.

Si l'on ne considère que les forces matérielles, les talents généraux, la justice de la cause, la situation des conjurés est au moins égale. Mais l'opinion du peuple est contre eux ; mais la révolution les remplit de trouble, et tandis qu'ils s'assurent les provinces et la mer, Antoine et Octave poursuivent tranquillement le cours des vengeances et des spoliations. Le peuple leur fait payer l'appui qu'il leur donne : la proscription a pour résultat, sinon pour but la confiscation ; les confiscations ne suffisant pas à l'avidité de la plèbe, on viole les dépôts placés sous la sauvegarde de la religion politique ; les triumvirs vont jusqu'à imposer une taxe aux matrones. L'élite de la société romaine anéantie avec l'organisme politique, que reste-t-il ? la vile multitude, de la poussière, disait l'empereur Napoléon. Il n'y a plus de nations ; il ne reste que de la chair à former une nation. En un jour, le peuple-roi rétrograde de sept siècles ; nous voilà revenu aux brigands de Romulus, pour la plus grande gloire de César et de sa postérité !

Le peuple regarde, impassible, la tête et les mains de Cicéron clouées aux rostrs, en souvenir des philippiques. Il pense que les triumvirs l'ont débarrassé d'un grand ennemi. Que les dieux vous récompensent, dit-il.

[Guerre de Modène.

Décembre 44. Commencement de la guerre.

14 avril 43. Défaite d'Antoine.

5 juin. Défaite et mort de Dolabella.

22 septembre. Octavien obtient le consulat.

27 novembre. — *Triumviri reipublicæ constituendæ!* C'était pour faire une constitution !...

7 décembre. Mort de Cicéron. Il rachète noblement toutes les incertitudes de sa vie.]

42. Les triumvirs songent à poursuivre les derniers re-



présentants de la liberté. Cassius, qu'un éclair de prévoyance illumine, voudrait éviter une bataille et traîner la guerre en longueur. Il sent que pour détacher le peuple des triumvirs, il faut lui faire sentir le poids du triumvirat. Mais pouvait-il croire que les provinces et la plèbe accuseraient plutôt les vengeurs de César que ses meurtriers. Que pouvait-on gagner à maintenir l'ancienne puissance aristocratique? Ne valait-il pas mieux avoir affaire à un despote, toujours accessible par quelque endroit, qu'à une aristocratie inexorable? Certes, le calcul était aussi faux que celui du peuple romain, applaudissant aux jongleries du neveu de César. Mais on ne pouvait ni s'arrêter, ni rétrograder; on voulait du nouveau...

Octave et Antoine partent de Brindes avec 100,000 fantassins et 13,000 cavaliers. Dans la traversée, Octave eut à combattre Sextus-Pompée, qui fut victorieux; Antoine fut inquiété par Statius Marcus qui croisait dans l'Adriatique avec 60 vaisseaux. Placés entre les flottes patriciennes qui interceptaient tout renfort, et l'armée de Cassius et Brutus, qui arrivait d'Asie, la situation des triumvirs pouvait paraître désespérée.

Décembre. Bataille de Philippiques. — Tout change de face à Philippiques. Par une attaque audacieuse, Antoine porte le désordre dans le camp. Cassius, qui se croit perdu, se perce de son épée; Brutus qui pouvait réparer le désastre de son collègue, est défait à son tour. La précipitation de l'un, la présomption de l'autre, le manque de confiance en leur cause les perd tous les deux. Brutus se tue comme Cassius, en accusant la vertu de n'être qu'un nom : le triomphe du Césarisme, que de longues révolutions pouvaient seules expliquer, le désespère. Alors, Messala, lieutenant de Brutus, se donne aux triumvirs, avec 14,000 hommes, reste des légions vaincues à Philippiques. La flotte républicaine se divise à son tour; une partie se rend à Antoine, l'autre continue à tenir la mer sous les ordres de Sextus Pompée.

Malade le jour du combat, Octave se montre après la victoire inexorable. Il insulte et fait massacrer de sang-froid les plus illustres prisonniers. Puis, il rentre en Italie, où il dé-



pouille les familles patriciennes, et distribue leurs biens à des vétérans.

Antoine surveillera l'Orient.

Cette année n'est pour Octave et la plèbe qu'une longue curée.

[Nous avons dit plus haut : le système césarien n'est autre que le patriciat ramené à un seul *père* ou *patron*, Augustus, dont le peuple tout entier forme la clientèle. Le peuple se considère, en conséquence, comme co-propriétaire de l'empire, et co-dignitaire avec César. Si César fait le partage inégal, s'il se montre avare de distributions, soit en argent, soit en butin, soit en terres, César est voleur du bien du peuple ; c'est un patron prévaricateur, injuste, qu'il faut mettre à mort.

On en verra mille preuves par la suite...]

Pour assouvir les masses solliciteuses, le triumvir dut faire place nette en Italie ; amis ou ennemis, personne ne fut épargné. Partout ce n'étaient que propriétaires expulsés de leurs héritages : la clameur fut immense contre Octave ; mais le danger était encore plus grand pour lui du côté de la multitude. Les terres manquant en Italie, les soldats exigent de l'argent : on dépouille jusqu'aux temples. Assez longtemps le prolétaire avait vu les sénateurs dépouiller le peuple vaincu ; il voulait avoir son tour ; et c'est sur les sénateurs eux-mêmes qu'il prenait sa part de butin. Plus il recevait, plus il devenait exigeant ; le bien acquis par la spoliation et le brigandage se dissipant en débauches, le prolétaire et le vétéran, les mains toujours vides, demandaient sans cesse, faisant un crime au triumvir de respecter les propriétés. Chaque jour éclataient des émeutes, pour le partage des biens sénatoriaux ; la vie d'Octave fut plus d'une fois en danger. Pour balancer la faveur qu'il se conciliait par ces effroyables extorsions, Fulvie, femme d'Antoine, et Lucius, son frère, s'efforcent de lutter de prodigalités, toujours, bien entendu, aux dépens des inoffensifs propriétaires.

[Famine provenant de la retenue des blés par C. Pompée qui tient la mer.



Consternation générale par suite de la confiscation des propriétés. Octave dégoûté de la plèbe?..]

En quelques jours l'Italie entière changea de mains.

Ce n'eût été qu'un accident imperceptible, peut-être heureux dans le vaste mouvement des générations si, après avoir vaincu l'ancienne société, les empereurs se fussent appliqués à la refaire; si, comme César avait été un nouveau Romulus, Octave avait été un nouveau Numa. Il n'en fut rien : la masse des prolétaires et des soldats ne fut riche que pendant cette grande saturnale. L'orgie terminée, le vieux monde reprit son assiette. Les *Latifundia* se reformèrent en peu de temps ; la même inégalité continua sous les empereurs, avec cette différence, que jadis l'aristocratie propriétaire était souveraine, et que désormais elle fut protégée du souverain, dont elle ornait la cour et les triomphes!..

Après la bataille de Philippes, Antoine parcourt la Grèce et l'Asie mineure, qu'il ruine successivement par ses contributions, et étonne par ses débauches. C'est en vain que les populations se prostituent sous son char, l'appelant Bacchus; il jouit de la prostitution, mais n'en dévore pas moins leurs richesses. En quelques mois il dissipe une somme équivalant à 933 millions de francs. Toujours ivre, il donnait tout ce qui tombait sous sa main, jusqu'à la maison de ses hôtes ; distribuait les royaumes et les gouvernements.

Le gouverneur de Judée, Antipas, ayant été empoisonné par Malich, Antoine nomma à sa place son fils Hérode, et fit massacrer une députation de 1,000 juifs qui venaient se plaindre de la tyrannie de ces étrangers. A Tarse, où il avait cité Cléopâtre, accusée d'avoir favorisé le parti de Brutus et Cassius, il est séduit par cette courtisane couronnée, et la suit à Alexandrie, où il donne à tout l'Orient le spectacle de la vie que mènent les empereurs.

Décembre 41 - avril 40. Guerre de Pérouse. — Les maîtres du monde chargés de la réforme des mœurs, et de la protection des propriétés, se battent entre eux à qui l'emportera par les confiscations et les prodigalités. Fulvie, dont Octave a dédaigné l'amour, l'accuse de tromper la cause de la plèbe, et excite contre lui une guerre civile ; mais le



triumvir reprend vite l'avantage. Fulvie s'enferme dans Pérouse qui est prise après un siège de cinq mois, et livrée aux flammes. Octave pardonne aux auteurs de cette échauffourée ; il sévit contre leurs partisans. Comme ils se disposaient à supplier : *Il faut mourir*, dit-il.

C'est alors que pour se rattacher Sextus Pompée, il épouse Saribonia, parente du conjuré.

Ainsi, Octave dégoûté de la multitude, faisait les premières avances à la noblesse, lui offrant paix, sécurité, honneurs, richesses, jouissances, à condition qu'elle lui laisserait le pouvoir !

Antoine informé du bruit qui se faisait en Italie, arriva bientôt. Les soldats forcent les deux triumvirs à se réconcilier. Peu après, Fulvie étant morte en Grèce, Antoine épouse Octavie, sœur d'Octave ; et le monde est soumis à un nouveau partage. C'est à son retour d'Italie avec sa nouvelle épouse, qu'Antoine passant par la Grèce, les Athéniens lui offrirent la main de leur déesse Minerve. Antoine accepta, mais en stipulant pour dot une somme de 1,000 talents qu'il se lit payer.

Pendant, les Parthes, appelés par les nations désolées et conduits par Labienus, pénètrent en Cilicie, en Carie et en Syrie. Dans la Judée, les pharisiens indignés de voir la nation sainte sous la domination d'un étranger, soulèvent le peuple, et s'opposent à l'exécution du décret d'Antoine, qui confère à Hérode le gouvernement. Antigone avec une armée de Parthes, que lui avait procurée le prince de Chaleide, Lysanias, les soutient, entre dans Jérusalem, et se retranche sur la montagne du Temple, tandis qu'Hérode reste posté dans la forteresse de Barts. Puis il s'empare par trahison de Phasaël, frère d'Hérode, qu'il fait mourir, et du pontife Hircan à qui il fait couper le nez et les oreilles. A ces nouvelles, Hérode part pour Rome, demander du secours aux triumvirs.

40 - 39. Cornélius écrit des biographies. — Horace protégé de Mécènes.

Les triumvirs réunissent leurs forces contre Sextus Pompée ; la guerre traîne en longueur, et sous la pression de



l'opinion publique, aboutit à une transaction. Les Romains fatigués de guerre civiles et de proscriptions, rebelles encore à la tyrannie d'un seul, aspiraient à une réconciliation impossible. Sextus obtient la Sardaigne, la Corse, la Sicile, avec promesse de l'Achaïe et du consulat pour l'année suivante. Les proscrits qui avaient trouvé un asile sur la flotte, rentrent dans leurs biens et dignités. Des conférences amiables ont lieu entre le général républicain et les triumvirs ; il est clair que si le patriciat veut se résigner à sa déchéance politique, on ne demande qu'à lui conserver ses privilèges, honneurs, distinctions et richesses. Quant à la plèbe, la discorde des grands finissant par une monarchie ou triumvirat, rien ne sera plus aisé que de la mettre à la raison.

Les affaires d'Orient éprouvent des chances diverses. Dans la Cilicie, Ventidius, lieutenant d'Antoine, remporte des victoires sur les Parthes, l'une près du mont Taurus, l'autre près du mont Amanus. Dans un troisième combat, il défait Pacorus, fils d'Orodis, roi des Parthes, et fait prisonnier Labienus qui est mis à mort. Il se dispose alors à marcher contre Antigone.

Dans le même temps, Hérode arrive à Ptolémaïde, avec le titre de roi que lui a conféré le Sénat ; il commence par s'emparer de la Galilée, prend Joppé d'assaut et délivre sa famille assiégée dans Massada, et fait la chasse aux brigands qui infestaient le pays. Son frère, Joseph, s'assure de l'Idumée.

Quel est ici le rôle de la dynastie hérodiennne ? Celui d'une vicarie des empereurs, chargée à ce titre de surveiller le fanatisme messianique, et de maintenir sur les habitants la suprématie de Rome. Hérode, comme son père et ses successeurs, n'est que le prête-nom des Césars : sa politique, sa faveur, ses cruautés, la popularité même dont il jouit quelquefois, s'expliquent par là. En un sens, Hérode donnant le change à un entraînement funeste, servait la malheureuse Judée ; au point de vue pharisaïque, il en était le tyran et le vendeur.

38. Ventidius, gagné par l'argent d'Antigone, au lieu



d'agir de concert avec Hérode contre Jérusalem, s'était tourné du côté d'Antiochus, roi de Comagène, et le tenait assiégé dans Samosate. Ce roi, coupable aussi d'avoir favorisé Brutus et appelé les Parthes, demandait à capituler, et offrait pour sa rançon 1.000 talents. Jaloux de la gloire de son lieutenant, Antoine arrive et refuse de ratifier la capitulation.

Les soldats mécontents le secondent mal, et il est trop heureux de transiger ensuite avec Antiochus pour 300 talents, après quoi il retourne à Athènes auprès d'Octavie. Ainsi la politique et la guerre ne sont pour les Romains, pour les généraux et les soldats, les patriciens et la plèbe, les empereurs et leurs domestiques, que des moyens de spoliation. Quelle chose que le messianisme !

Octave répudie Saribonia qui lui a donné Julie, pour épouser Livie, mère depuis 4 ans de Tibère, et qu'il enlève à son mari, grosse de son second fils Drusus. Il consulte à cette occasion les pontifes, qui lui donnent dispense d'épouser Livie, *concepto necdum edito gastu* (Tacite). — Avec Auguste, Livie cesse d'être mère : effet de l'adultère ou de l'avortement ?

Cette année, le consulat commence à n'être donné que pour quelques mois. Les triumvirs ne peuvent laisser intacte cette magistrature dangereuse, qu'il suffisait de donner à un homme de valeur, pour qu'on en vît un jour ou l'autre sortir de nouveau la république. L'organisme politique se dissout insensiblement : une fois détruit, il est aisé de prévoir que la société elle-même sera perdue. Car si les sociétés produisent les institutions, il est vrai aussi que les institutions entretiennent et peuvent reproduire les sociétés : or, la société, c'est la négation du despotisme ; ce serait donc la négation de César.

Mélas, affranchi de Sextus Pompée, trahit son patron, et passe avec 60 vaisseaux, du côté d'Octave. Une bataille s'ensuit, dans laquelle le triumvir est vaincu ; l'année suivante, sa flotte est détruite, au reste, par les tempêtes. C'est à la suite de ces désastres qu'Octave prive Neptune du culte public.

37. Hérode, assisté du général romain Sosius, met le siège devant Jérusalem. Pendant les travaux du siège, il



épouse Marianne, de la famille des Asmonéens, se donnant ainsi, aux yeux des Juifs, une sorte de légitimité. La ville est prise après cinq mois, le même jour qu'elle l'avait été, en 63, par Pompée. Les Juifs du parti d'Hérode se livrent à un massacre affreux de leurs concitoyens, qu'Hérode a grand'peine à arrêter. Antigone est pris, envoyé à Antoine et puni du dernier supplice.

Tandis que le messianisme recule en Orient devant l'Idumée, le Césarisme gagne chaque jour du terrain en Italie. Agrippa, ami d'Octave, répare les désastres de la dernière campagne maritime, creuse le port Jules, par la jonction des lacs Averse et Lucrin.

La puissance d'Octave devient formidable. Antoine s'inquiète et passe de nouveau en Italie : sa femme parvient à le calmer encore. Par le traité de Tarente, Antoine s'oblige à fournir à Octave 120 vaisseaux ; et celui-ci, de son côté, à envoyer à Antoine, pour la guerre contre les Parthes, 120.000 hommes. Ils conviennent, en outre, de conserver le triumvirat pour cinq ans, sans recourir aux suffrages du peuple. La république fait donc encore les frais de la réconciliation des despotes. Tandis que les femmes, les soldats et la plèbe applaudissent à cette union, dont le fardeau, au lieu de foudroyer les barbares, viendra tout à l'heure tomber sur Sextus-Pompée ; le despotisme prend ses dernières mesures pour perdre sans ressource la liberté.

[Automne 37. Cléopâtre va joindre Antoine en Syrie.]

[Affirmation du Messie, comme symbole de la révolution morale. — Célébrité des docteurs juifs Hillel et Schammaï. Il faut admirer comment, à chaque époque, la signification des faits trouve son expression chez les philosophes. Hillel enseigne formellement et le premier que le Messie doit être entendu au sens figuré ; et il résume tout le mosaïsme dans cette formule : *Ce que tu n'aimes pas pour toi, ne le fais pas à ton prochain ; c'est là toute la loi, le reste n'en est que le commentaire.* La croyance au Messie déserte de l'esprit des sages ; elle ne subsiste plus que dans la superstition populaire. L'argument était invincible, en effet ; le Messie, tel que le concevait le peuple, à l'instar de Nabuchodonosor, Cyrus



et Alexandre se manifestant dans César, il n'y avait pas lieu de l'attendre à Jérusalem ; or, ce Messie ne pouvait en aucune façon satisfaire la raison et la conscience : il fallait donc conclure que ce personnage était une allégorie, servant d'expression à un idéal de société et de gouvernement. On regarde Hillel comme un des premiers auteurs de la *Mischua* : ce fut lui qui, dit-on, rangea les traditions juives en six traités.

Premier livre des satires d'Horace. — Cléopâtre rassemble à Alexandrie une nouvelle bibliothèque — Terentius Varron écrit, à quatre-vingts ans, son traité de *Re rustica*. — Cet honnête homme, ancien partisan de Pompée, s'était signalé en Espagne par les scandales de son administration. — *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*.

366. La guerre recommence entre Octave et Sextus-Pompée, que ne protégera pas deux fois de suite l'opinion républicaine. Décidément, pourquoi ne se soumit-il pas?... Après un premier insuccès, causé par les mauvais temps, le triumvir, assisté de son collègue Lépide, se rend en Sicile avec 21 légions, 20,000 chevaux et 5,000 de trait. Le combat a lieu sur mer, près de Nauloque; la victoire est remportée par Agrippa. Lépide réclamant pour prix de ses services une augmentation de territoire, et menaçant d'appuyer ses prétentions par les armes, est abandonné par ses soldats et réduit à la dignité pontificale. Le soldat est ainsi entraîné vers l'unité : le triumvirat, diminué d'une tête et transformé en dualisme, ne peut subsister, le dualisme, c'est le duel.

[Antoine fait périr le roi de Cappadoce, Ariarathe, qu'il avait lui-même choisi, et lui substitue Archélaüs, petit-fils du général de ce nom, qui combattit sous Mithridate contre les Romains. Il commence en Egypte avec Cléopâtre cette *vie sans pareille* qui l'a plus illustré que toutes ses entreprises. — La lubricité de Cléopâtre dégénère en fureur et atteint des proportions monstrueuses. Dans une lettre à Sornus, Antoine se plaint que rien ne peut l'assouvir; qu'une nuit elle sortit du palais sous un capuchon, elle reçut les caresses de 106 hommes; que l'ayant menacée de la tuer, si elle continuait dans ce désordre, elle était tombée malade



[d'abstinence, et qu'il demandait à la philosophie, à la médecine, pour elle, un remède.]

Sextus-Pompée, échappé avec 17 galères, fuit en Orient, demander du secours à Antoine. Que fait le triumvir? Abandonné aux enivres de Cléopâtre, oubliant l'amour d'Octavie et les égards qu'il devait à son collègue, il prodiguait à sa maîtresse les provinces et les villes. Déjà il lui avait fait don de la Phénicie, de la Célésyrie, de l'île de Chypre, de la Judée qui produit le baume, et de l'Arabie nabathéenne. Quel honneur pour les populations conquises de se voir ainsi données, comme un collier, une villa, à une courtisane!... Quelle gloire pour Rome, qui par sa politique et son courage, avait vaincu les nations!...

35. Victoire de Canidius, lieutenant d'Antoine, dans le Caucase, contre les Parthes.

Antoine entreprend une expédition contre les Parthes. Il part avec 60,000 hommes d'infanterie romaine, 10,000 cavaliers espagnols et 30,000 auxiliaires. Fort de l'alliance du roi d'Arménie, Artavasde, il s'avance à travers ses États, et va mettre le siège devant Praopa, la plus forte place de la Médie Atropatène. Privé de son artillerie et impatient de retourner auprès de Cléopâtre, il échoue dans toutes ses attaques, et il est forcé de lever le siège. Il fait une retraite de 100 lieues, dans laquelle il perd 32,000 hommes, et rentre vaincu et humilié à Alexandrie. C'est la passion folle d'Antoine pour Cléopâtre qui a produit tout ce désastre; la sagesse ne préside plus aux conseils de l'empire; la passion, la débauche conduisent à tout.

35. Sextus conçoit alors le hardi projet de forcer Antoine à partager avec lui l'empire d'Orient; mais bientôt, accablé à Nauoque par le lieutenant du triumvir, il est forcé de se rendre à discrétion, et finit misérablement.

Quand on songe aux forces navales dont Sextus disposait après la bataille de Philippes, aux ressources qu'elles lui assuraient sur toutes les côtes de l'empire; à l'appui moral que lui prêtaient les amis de la république, les proscriptions du triumvirat, les confiscations d'Octave, les débauches d'Antoine, l'imbécillité de Lépide, le scandale des nations; et



qu'on voit quel pauvre parti Sextus sut tirer de toutes ces choses, on est forcé de reconnaître que le patriciat avait donné tout son fruit; qu'il était épuisé de sève et inhabile à diriger plus longtemps la civilisation.

Quoi! lorsqu'il s'agit de sauver la liberté, de donner au peuple la propriété, aux nations l'unité et la paix, Sextus-Pompée se trouve sans tradition, sans politique, sans programme! il n'a pas une idée; il ne représente rien! Il ne sait que se poser en *quartumvir*, en prétendant à l'empire! Ce n'est pas le mandataire du Sénat qui lutte pour la défense de la république et le salut de la Plèbe!, oui, de cette plèbe égarée, barbare, séduite, déjà coupable, mais facile à ramener; — c'est le fils de Pompée qui revendique sa part de despotisme contre le neveu de César!... Vraiment, ce personnage était désormais sans signification; il embarrassait la route du destin. Il pèse moins, dans la balance de la postérité, que ce géomètre dont on trouve le nom rapporté à cette même date, Théodore, auteur d'un traité sur les sections coniques.

Au retour de cette expédition, Antoine venge sa défaite en dépouillant son allié, Artavasde, roi d'Arménie, dont il donne les Etats aux enfants de Cléopâtre. Pour ce coupable exploit, il va triompher à Alexandrie, abdiquant ainsi sa qualité de citoyen romain. Antoine, viveur plus que méchant, plein de vanité plutôt que d'ambition, est le premier de ces *drôlatiques* qui ne comprennent de l'empire que les monstrueuses jouissances et qui laissent voir à nu le vide et le néant de la pensée césarienne. Maintenant il a donné sa mesure, il est de trop : il faut qu'il disparaisse.

35-33. Tandis qu'Antoine prostitue sa gloire et laisse abaisser le nom romain en Orient, Octave, par ses lieutenants, triomphe, s'étend et s'affermir de tous côtés. Au nord, il remporte des victoires sur les Pannoniens et les lapodes, et réduit les Dalmates. Messala soumet les Salasses au pied des Alpes et les Aquitains au pied des Pyrénées; Carrinas défait les Morins et force les Suèves à repasser le Rhin. Taurus pacifie la Numidie et l'Afrique; déjà, depuis 36, Calerimas avait achevé la réduction de l'Espagne.



Ainsi, par l'instabilité de son équilibre, le duumvirat tend à se résoudre en monarchie; à ce moment, par l'inconduite d'Antoine et les succès d'Octave, la balance penche en faveur du plus jeune.

Que prouvaient au fond, pour le Césarisme, toutes ces victoires d'Octave? — rien de plus que l'expédition malheureuse d'Antoine. Rome conquérante du monde civilisé, étant condamnée à conquérir encore la barbarie, ou à la détruire : deux choses également impossibles. La conquête des peuples barbares l'eût ruinée : l'expérience a prouvé ce que vaut la conquête d'un pays non encore policé!... Quant à leur destruction, elle eût coûté bien davantage encore, et n'eût pas été moins stérile. Mais du moment que la République avait franchi ses frontières naturelles, c'est-à-dire la péninsule italique, elle n'avait plus de bornes que celles du monde. César lui avait prédit son sort, César dont la maxime était que rien n'était conquis tant qu'il restait à conquérir. *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.*

Donc, Rome pouvait-elle conquérir tout? l'hypothèse est absurde.

Pouvait-elle rétrograder? — Non.

Pouvait-elle garder le *statu-quo*? — Non.

Pouvait-elle se partager? — Alors, pourquoi la conquête? Pourquoi la dictature? Pourquoi l'Empire?... Dioclétien est le Césarisme faisant amende honorable de son erreur. Donc, toute cette besogne impériale, inspiration pure de l'orgueil inutile au progrès et à l'unité, mortelle à la civilisation générale, est la condamnation de César..

❧. Hérode, le vicaire de l'empire à Jérusalem est comme l'empire, ballotté par les difficultés de sa position. Il lui faut plaire à César, plaire à ses sujets, plaire à sa femme! Tandis qu'il demeure, lui, la caution du premier, pour obtenir les bonnes grâces des autres, il nomme Aristobule, âgé de 17 ans, frère de Marianne, souverain pontife (31). Ce choix est accueilli du peuple avec des applaudissements immenses.

❧. Ère d'Espagne. — Elle fut établie, en souvenir de la soumission des Espagnols par Calvimua. Le Césarisme fait bénir aux peuples vaincus la perte de leur nationalité.



Comme le peuple romain, ils compteront leurs années du jour où ils auront cessé d'exister!...

La Mauritanie est réduite en province romaine. — Antoine recherche l'alliance du roi des Parthes!... et s'avance jusqu'à l'Araxe. Brouillé avec son beau-frère Octave, dont il répudie la sœur, il a indigné les Romains par ses dissipations, ses débauches, ses triomphes à Alexandrie, le partage des provinces romaines aux enfants qu'il a eus de Cléopâtre... La mort l'appelle.

Antoine envoie à Cléopâtre la bibliothèque de Pergame, qui contient 200,000 rouleaux. Antoine est déclaré ennemi public et infâme par le Sénat : la guerre recommence aussitôt entre les *duumvirs*. De la Grèce, où il s'est rendu, Antoine menace l'Italie ; mais sur un appel de Cléopâtre, il renonce à son système d'invasion et met son espoir dans sa flotte de 800 vaisseaux ; les rois de Paphlagonie et de Galatie abandonnent sa cause ; la défection de Domitius Ahénobarbus le devoue à la défaite.

31. 2 septembre. Bataille d'Actium, à l'entrée du golfe d'Ambracie, en Epire. — Rome s'est prononcée contre l'ameant éhonté de Cléopâtre : cependant les chances paraissent encore égales lorsque Cléopâtre donne le signal de la fuite, et livre la victoire et l'empire à Octave. Huit jours après les légions d'Antoine, composant son armée de terre, voyant que leur chef les abandonne, prêtent au vainqueur le serment militaire. C'est encore la funeste passion d'Antoine, qui perd la bataille d'Actium comme elle a perdu la campagne contre les Parthes!...

Et de deux !

Le premier des empereurs, celui qui commence cette longue série, est tombé sous le poignard des républicains en flagrant délit de tyrannie, au moment où le front ceint du diadème oriental, il affectait la prérogative d'un demi-dieu.

Les actes de cet usurpateur, déjà sur le retour et qui, épuisé de travaux et de jouissances, aspirait plus aux joies raffinées de l'orgueil, qu'aux voluptés bachiques et vénériennes, motivaient assez la résolution de Brutus et Cassius.

Le deuxième empereur, Antoine vient de finir d'une façon



bien autrement déshonorante, laissant la réputation d'un ivrogne et d'un débauché, totalement dépourvu du génie de l'homme d'état. Les peuples ne savent de lui que ses festolements avec Cléopâtre, ses *farces* !... Voyons ce que le troisième qui semble si réfléchi, si prudent, si travailleur, réserve à l'attente des nations.

Commencement de l'Ère *actiaque* (ou Ère d'Auguste).

Octave poursuit avec lenteur les résultats de la victoire. Il se trouvait après la bataille, à la tête de 44 légions. — Il pardonne aux partisans d'Antoine, comprenant bien que ce ne sont pas comme les combattants de Philippes et de Modène, des amis de la république. Il licencie les vétérans, leur promettant sous peu les trésors de l'Égypte, et des distributions *lécales* de terre. Partout le conservateur se montre dans l'empereur : il fonde Nicopolis sur le promontoire d'Actium, soulage la Grèce ruinée par Antoine, établit des colonies militaires en Macédoine, cherchant à disséminer une plèbe exigeante, quand tout à coup la révolte des vétérans en Italie le rappelle au centre de l'empire. D'un regard, dit Tacite (à voir), il les apaise, en renouvelant toutefois ses promesses d'une prochaine et abondante distribution. Il confirme, dans leurs possessions, les princes de Pont, de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Judée : se contentant du titre de suzerain, en attendant que l'heure de la réunion fût arrivée. Auguste ne néglige rien de ce qui peut donner à son avènement, un caractère solennel. De cette année date, l'établissement des jeux *actiaques*, et l'institution de l'*apothéose des empereurs*. Cet honneur emprunté des Grecs, n'avait jamais été décerné par les Romains qu'à Romulus et à une femme nommée *Anna Perenna*. Jules César fut le troisième. Rien ne manquait plus à la ressemblance entre César et le messie des Orientaux, pas même la divinité. Les prophéties s'accomplissaient !...

Hérode fait périr le jeune Aristobule, son beau frère qu'il avait fait souverain pontife (34). La popularité du jeune asmonéen était incompatible avec la sécurité de l'empire et de son vicaire.

30. Octave au printemps de cette année, part pour l'É-



gypte. Antoine renfermé dans Alexandrie, offre à son rival heureux sa démission volontaire, et comme Lépide, demande à rentrer dans la vie privée. Mais la grâce de cet homme n'est pas de celles qu'accorde le rusé Octave : Il faut mourir. Après un dernier et brillant fait d'armes, Antoine abandonné par ses soldats, trahi par Cléopâtre, mais toujours plein d'amour se perce de son épée et expire dans les bras de sa maîtresse, honorant sa mort par l'excès de sa passion. Cléopâtre ne tarde pas à le suivre ; Octave leur donne pour compagnons deux innocentes victimes, Antyllus, fils aîné d'Antoine et de Fulvie et Césarion, fils de Cléopâtre et de Jules César, son père adoptif et son bienfaiteur.

Apprenez, empereurs futurs, la raison d'état, la religion du Césarisme.

30. Gallus, poète, gouverneur d'Egypte, célèbre par ses rapines plus encore que pour ses vers. L'éducation et les lettres n'y font rien.

30. Philosophie d'Anaxilaüs de Larisse, ou le néo-pythagorisme. Mélange de théurgie, de stoïcisme, de magisme, cette philosophie marque la dégénérescence de la pensée spéculative en Grèce, et indique des aspirations supérieures. Anaxilaüs fut chassé de Rome par Auguste comme sorcier ou plutôt charlatan (à voir).

— Publication de Rabboth, ou commentaires juifs sur les livres de Moïse. Ils sont connus sous le nom de *Paraphrases chaldaïques*. Le premier auteur est Onkélos. Mouvement de la pensée à cette époque, *quid?* — Fondation de Nicopolis. — Distribution des armées en résidences spéciales, *Castra-Stativa* sur le Rhin, le Danube et l'Euphrate.

29. Octave rentre en Italie, et reçoit pour les exploits de ses lieutenants et pour les siens un triple triomphe : le Sénat le nomme *Imperator* perpétuel, avec le commandement de toutes les armées, et le proconsulat de toutes les provinces ; lui prête serment d'obéissance, associe son nom à celui des dieux dans les supplications publiques, et lui confère la puissance tribunitienne, qui crée jadis pour la protection de la plèbe, devait rendre l'empereur inviolable.

Elu consul pour la cinquième fois, fait *prince* du Sénat et



censeur des mœurs, il casse les actes du dernier triumvirat et, après avoir jeté aux soldats et à la plèbe la proie promise, célèbre trois triomphes, ferme le temple de Janus, se confîne pour *neuf* ans dans le consulat et s'annonce comme le réparateur des maux causés depuis si longtemps par les guerres civiles. — Denis d'Halicarnasse rassemble les matériaux de ses antiquités romaines,

29. Auguste établit un impôt de 4 p. 100 sur toutes les consommations et les ventes, tant de meubles que d'immeubles. — Il fait crier, mais il est indispensable (13-15).

28. Hérode fait périr Marianne, son épouse adorée, et sa belle-mère Alexandra, qui, après la mort de ses enfants, essayait de soulever le pays contre Hérode.

27. Auguste, après avoir épuré le Sénat, exclu toutes les créatures, non seulement d'Antoine, mais de César, offre sa démission du pouvoir perpétuel qui est refusée. Comme il fallait un nom, qui désignât le pouvoir immense qu'il possédait, plus habile que César, il rejette ceux de roi, de dictateur perpétuel, tout ce qui rappelle un pouvoir absolu et sans contrôle, il prend le titre d'*Augustus*, vénérable qui devint le nom distinctif de ses successeurs. Il cumule tous les titres : consul, tribun, dictateur, prince du Sénat, pontife, censeur, empereur et Auguste. Cela plaît au peuple : c'est comme les noms de l'être *suprême* ou de *Jupiter*.

Le nom d'Empereur, *Imperator*, a prévalu dans le peuple et dans les auteurs; mais ce nom n'était pas celui adopté officiellement: il ne s'employait qu'à la suite d'une victoire, sur le champ de bataille, il équivalait à celui de *commandant*, et était, à Rome, dans l'ordre militaire, l'analogue de *πομπάρχης*, littéralement *patron* pour l'ordre civil chez les Grecs.

— *Imperator*, de *parere*, commander; d'où *parare*, obéir; comme *parère*, produire, *parère*, apparaître; *jacere*, jeter, et *jacère*, être étendu. Le titre officiel, avec le Sénat, était princeps (Cf. Tacite).

— Le nom d'*Auguste*, pour l'étymologie, revient assez bien à l'hébreu Joseph, de *יבנה*, *augere*.

Augustus, de *Aug-eo*, *auc-tor*, *auc-toritas*, en grec *σεβας-τος*, est un vieux mot latin, qui exprime une autorité reli-



gieuse et patriarcale. On sait que le nom de *vénérable* est celui du président, dans les loges maçonniques. — C'est ici le superlatif de *Pater* ou *Patricius*, le titre du *Patron* unique, dont le peuple, pour échapper à l'aristocratie, s'est fait le client.

Le nom d'*Auguste*, choisi par Octave, peint toute sa politique.

— A partir de ce moment, Auguste, parlant aux soldats, ne les appelle plus camarades, *commilitones*; il leur dit simplement, soldats, *milites*.

— Pendant les 220 ans qui s'écoulèrent, dit Gibbon, jusqu'à la mort de Commode (192), le régime militaire paraît peu avoir affecté l'empire : les soldats ne se révoltèrent pas une seule fois; ils tinrent toujours le serment militaire, et abandonnèrent constamment les révoltés qui essayèrent de les entraîner dans la révolte. L'empereur, c'était le soldat, et la plèbe : protection accordée aux lettres, fondation d'une bibliothèque, construction d'édifices, amusements donnés au peuple, etc...

La Galatie est réduite en province romaine.

Des mouvements se manifestent dans la Germanie. Les Boïens, chassés par les Marcomans de la forêt Hercynienne, se rejettent dans la Norique.

26. Le monde se tait devant César : *Siluit terra in conspectu ejus*. Nous ne trouvons à cette date, que le fait suivant, qui marque, mieux que ne ferait tout autre, où en était le servilisme des nations.

Hérode, pour faire sa cour à l'empereur, entreprend de faire *latiniser* la Judée.

Abomination de la désolation !

Il bâtit un cirque à Jérusalem, et donne des combats de gladiateurs. Le Jéhovisme est atteint dans l'intimité de son essence. L'indignation des Juifs se contient pourtant : elle ne perdra rien pour s'être fait attendre.

26. Gallus, gouverneur d'Afrique, poursuivi pour ses concussions, et condamné par le Sénat, se tue. Les Muses se consolent de sa perte avec Tibulle, Propertius.

25. Auguste fait la guerre aux Asturiens et aux Canta-



bres insoumis, et reçoit une ambassade d'un roi indien, nommé Porus (?). — Révolte des Salentins, bientôt soumis par Varron.

Le temple de Janus est fermé pour la deuxième fois.

Le Panthéon est fondé à Rome: cet édifice, dévasté sous Constance par les chrétiens qui en brisèrent les statues et en pillèrent les richesses, existe encore. Le Panthéon est le monument de la conciliation des cultes, dont les Césars poursuivirent toujours la pensée, et qui devait, selon eux, assurer à jamais leur domination sur les peuples. *Aut Deus unus, aut nullus!* Dieu est un, ou il n'est pas. La conciliation ou fusion des cultes, telle que la comprirent les empereurs, n'était qu'une anarchie. Dire que tous ces dieux étaient le même dieu, c'était une thèse philosophique, au-dessus de la portée du vulgaire; choisir entre tous ces dieux et proclamer la suprématie d'un seul, comme le voulaient les zoroastriens, les juifs, c'était sacrifier les nations à l'une d'entr'elles; nier tous les dieux et les remplacer par un être suprême, infini, etc..... c'était glisser dans le panthéisme indien ou grec, chose qui sortait des données empiriques du siècle.

Telle était la question posée par le Césarisme lui-même, et que, de toute manière, il était incapable de résoudre. Tout ce qu'il sut faire, fut d'ajouter à l'armée céleste un nouveau personnage, le César!...

— *Origine de la Kabbale.*

Affirmation de la révolution religieuse.

Or, tandis que le Césarisme, par la construction du Panthéon, manifestait avec tant d'éclat son incompetence et son incapacité, en matière de rénovation religieuse, l'idée qui, à son insu, le faisait agir, s'élaborait silencieusement au sein des écoles d'Alexandrie et de Palestine. L'an 25 avant Jésus-Christ est l'époque moyenne à laquelle, suivant M. Franck, on peut rapporter la composition « du *Sépher iverzrah*, ou livre de la création, le premier de la Cabbale... » Le livre de la *création*, dont il est parlé dans le Thalmud de Jérusalem et de Babylone, dit ce critique, n'a pu être écrit que dans la période qui embrasse le siècle qui précède, et le



demi-siècle qui suit la naissance de Jésus-Christ, par conséquent, vers l'an 25 avant notre ère.

De toute façon, le *Sépher ʾetzirah* est antérieur à tous les écrits évangéliques et très probablement à la naissance de Jésus même.

Or, qu'est-ce que ce livre ? Un évangile juif, c'est-à-dire un premier essai dogmatique, officiel, avoué, de rénovation religieuse. Du reste, comme Jésus, comme Moïse lui-même et tous les réformateurs, l'auteur du *livre de la création* ne prétend nullement innover ; il s'appuie sur la tradition mosaïque ; il n'aspire qu'à l'interpréter, en montrer la profondeur, la haute sagesse, à en substituer l'esprit intérieur aux exégèses mesquines et littérales qui obscurcissaient l'idée divine.

Il suppose qu'Abraham, avant sa vocation, eut une vision dans laquelle lui fut démontrée, par le spectacle de l'univers, l'existence d'un Dieu unique et la vanité du culte des astres.

C'est l'argument, tant ressassé depuis, de l'ordre du monde, employé comme démonstration de l'existence de Dieu. — Ce n'est pas ainsi, observe judicieusement M. Franck, que procédèrent les auteurs des cosmogonies primitives, et Moïse lui-même. Ces fondateurs ne songeaient point à *démontrer* : l'idée de Dieu était chez leurs contemporains primordiale, comme celle du temps et de l'espace. On ne *croyait* pas à Dieu ; on le sentait, on le parlait, on l'embrassait, *adorant* ; c'était une vérité, pour ainsi dire, non de FOI, mais de *sensation* !

Or, le moment était venu pour l'homme, non plus de *sentir*, mais de CROIRE, de quitter la vie sensitive, passionnelle ou psychique, pour la vie morale et spirituelle ; on voit d'ici déjà combien la pensée du *Sépher ʾetzirah*, éclos au sein des écoles contemplatives de l'Orient, était supérieure au synérétisme grossier des Césars.

Après cela, peu importe que le *Sépher ʾetzirah* ait ou non rempli le programme posé par le progrès : ce qui est essentiel, c'est que ce programme il l'ait compris, et qu'il ait essayé de le remplir ; d'autant plus, qu'en dernière analyse, personne ne le remplira.



Donnons toutefois un aperçu de ce travail.

L'auteur part du principe qu'il y a identité entre la pensée, les signes de la pensée et les objets de la pensée, lesquels objets sont tous les êtres, écriture de Dieu. Connaître ceux-ci, c'est connaître ceux-là. Si donc on parvenait à sonder, par exemple, le mystère des signes, c'est-à-dire des *lettres* et des *nombres*, on connaîtrait le mystère de la création et de l'univers.

Il y a donc trois formes de la sagesse éternelle qui s'expriment par trois termes congénères: *séphar*, le nombre, la mesure, la série ou l'harmonie; — *sîphar*, le verbe ou la parole de Dieu — *sépher*, l'écriture.

Ces trois formes ont pour moyens de représentation ou signes, les dix premiers nombres (le système de numération parlée) et les 22 lettres de l'alphabet (système de parole écrite). La collection de ces deux sortes de lignes est appelée les 32 voies merveilleuses de la sagesse.

Les dix noms de nombre sont les dix *Sephirotz*, qui représentent les dix catégories, non pas abstraites, mais réelles, vivantes, actives (abstractions réalisées) de l'univers. — *Un*, c'est l'esprit de Dieu; — *deux*, c'est le souffle qui vient de l'esprit; — *trois*, c'est l'eau qui vient du souffle ou de l'air; — *quatre*, c'est le feu qui vient de l'eau. On reconnaît ici une sorte de synérilisme des anciens systèmes des philosophes grecs, qui faisaient venir toutes choses, l'un de l'*air*, l'autre de l'eau, le troisième du feu. Ces spéculations ne sont pas encore abandonnées, même de nos jours (Cf. *Esquisse d'une philosophie par Lamennais*): les dix nombres suivants représentent le cube cosmique, c'est-à-dire les quatre points cardinaux, plus la hauteur et la profondeur.

Ainsi, la doctrine du *Sépher یتzirah*, avec son langage mystérieux, n'est rien de plus qu'une théorie panthéïstique, dans laquelle le monde est représenté comme une émanation de l'Être suprême, et où l'on découvre déjà cette trinité distincte: l'*esprit*, le *verbe*, le *monde*. La création n'est autre chose que l'évolution de cette triade et sa manifestation dans les *éléments*, le *temps* et l'*espace*.

Après l'interprétation des noms de nombre, vient celle



des lettres. — De même que toute parole articulée exprime l'essence et contient la définition de la chose, de même chaque lettre possède une valeur logique, ontologique et psychique, dont la connaissance est adéquate à celle de l'univers. Elles jouent dans la Kabbale exactement le rôle des idées dans Platon.

Les vingt-deux lettres se divisent en trois groupes : les *trois mères*, les *sept doubles* et les *douze simples*. Les *trois mères* représentent les trois éléments, eau, air, feu. — Les *sept doubles* désignent les principes à double tendance (les antinomies); enfin, les *douze simples* répondent aux divisions du temps, aux parties du corps de l'homme et au système de ses passions et facultés. — Mais au-dessus des *lettres* et des *nombres*, est l'élu, le Seigneur qui domine toutes choses.

Tel est le premier monument de la Kabbale : il exclut d'une part le dualisme oriental, et ramène tout à l'unité; d'autre part, la distinction ontologique entre l'esprit et la matière, en faisant naître celle-ci de celui-là, par la médiation de la parole ou du verbe. Nous verrons plus tard les développements et transformations de cette doctrine, qui n'est à nos yeux qu'une traduction accommodée au génie hébraïque, de la philosophie panthéistique.

Les idées du *Sépher 'ietzirah* formaient une doctrine secrète ou ésotérique parmi les Juifs, c'est-à-dire réservée aux saints et aux parfaits, et soustraite au vulgaire. Mais on sait que ce secret n'était qu'un moyen de puissance de plus, en même temps qu'une précaution contre le scandale des simples; les idées ne marchent point par l'impulsion des masses; ce sont les masses, au contraire, qui suivent l'impulsion, apparente ou secrète des idées.

24. Hérode poursuit à sa façon la transformation de la Palestine. Il rebâtit Samarie, et lui donne le nom de *Sébaste* ou *Augusta*. Qu'y a-t-il de plus solide que des remparts, se dit Hérode, de plus durable qu'une ville? Et que pourrait-on imaginer de mieux, faire de plus pour perpétuer le souvenir de la régénération par César Auguste, que de faire porter son nom à toutes nos cités!... Ainsi raisonne l'impuissante poli-



tique, tandis que le génie de l'humanité accomplit son œuvre! — La Numidie est réduite en province romaine.

21. Le gouverneur d'Égypte *Ælius Gallus* porte la guerre chez les Sabéens (Arabie heureuse) pour les contraindre à échanger leurs produits avec ceux de l'Europe; ils ne voulaient que de l'argent (Cf. 22 ap.).

— Strabon, géographe, en Égypte.

— Virgile écrit l'*Énéide*.

22. Auguste est fait tribun perpétuel, c'est-à-dire inviolable à perpétuité, précaution indispensable pour la prérogative, plus importante encore, par laquelle il est dispensé de l'observation personnelle des lois. L'antiquité a mieux connu que nous la vraie nature du pouvoir, et surtout du pouvoir d'origine populaire. Si la plénitude de la puissance est surtout dans l'acte législatif, il en résulte que le législateur ne peut pas être enchaîné par la loi qu'il a édictée sans quoi il ne pourrait pas la révoquer. Et puisque le législateur est ou doit être censé infailible, le César, en qui la puissance législative est immanente et permanente, est nécessairement impeccable, quoi qu'il fasse; il a donc le droit de tout faire.

Mort du jeune *Marcellus* (neveu, fils adoptif et gendre d'Auguste) pleuré par Virgile. C'était le successeur d'Auguste, un messie présomptif. Mais, dit le sage Hillel, le Messie est une fiction; *Marcellus*, mari de la funeste *Julie*, mourut du mal césarien. *Ostendent terris hunc tantum fata.*

— *Juba*, roi de Mauritanie, fait explorer les îles fortunées, et rédige la relation du voyage qu'il dédie à Auguste.

22. *Hérode* fonde *Césarée*, et reçoit en échange la *Batanée* et la *Trachonite*. C'est le héraut qui crie au monde oriental: Il n'y a point d'autre Messie que César!

Plancus et *Paulus Lépidus*, anciens proscrits, sont les derniers censeurs. Encore une magistrature qui disparaît et que Dèce essayera inutilement de relever (250).

Cependant le Césarisme ne passe pas sans protestation, *Cœpion* et *Murens* conspirent contre Auguste; ils sont déjoués. Les *Asturiens* et les *Cantabres* essaient de se révolter; ils sont aussitôt soumis. Ce sont les derniers soupirs de la liberté.



La dissolution de la tyrannie ne peut venir, quant à présent ; les nations sont fatiguées. La Barbarie et l'Idée seules peuvent avoir raison de lui. Pourvu qu'elles n'arrivent pas trop tard !

Après une expédition malheureuse contre les Arabes Nabathéens, les Romains vaincus, et dont les vaisseaux avaient péri sur la mer Rouge, sont attaqués par Candace, reine d'Ethiopie.

Le gouverneur d'Egypte, Pétronius, repoussa Candace, pénétra jusqu'à 300 lieues au delà du tropique, saccagea Napata et imposa le tribut, mais Auguste le rendit pour ne point irriter ces peuples.

— Célébrité de Virgile, chantre du siècle nouveau des oracles étrusques et sibyllins, prophète de la gloire impériale ; son poème de l'*Eneïde* n'est autre chose que la *Genèse* de Rome et des Césars.

On parlera de lui longtemps dans les collèges ; devant l'histoire, il n'a eu d'autre mérite que de prendre à contre-sens le problème messianique et social.

— Théâtre de Marcellus, le plus petit de Rome. Il contenait 22,000 personnes. — Palais d'Auguste.

— Les députés des *Sarmates*, des *Scythes*, de l'Ethiopie et de l'Inde, viennent à Samos solliciter l'alliance de César.

21. Auguste donne sa fille Julie, veuve de Marcellus, à Agrippa... Il passe en Grèce, révoque les privilèges des Athéniens (?) et passe l'hiver à Samos. Toute son occupation est de tailler, émonder partout, ôtant aux villes et aux nations ce qui peut entretenir leur vitalité, et ne leur laissant de ressource que dans la munificence impériale. On peut le regarder comme le *châtreur des peuples*.

Agrippa va pacifier le Bosphore et donner un roi aux Cimmériens ; mais toujours courtisan, il refuse le triomphe ; dès lors il passe en loi que la gloire militaire, *Virtus imperatoria*, et le triomphe qui en était le prix, sont la propriété de César !

20. Les Tyriens et Sidoniens punis (?) ; Cysique réduite ; la Phénicie réunie à la Syrie ; une expédition de Tibère en Arménie, pour y établir un roi dévoué à Rome, Tyrane ; de perpétuels voyages d'Auguste en Asie et en Grèce ; l'agitation



du peuple à Rome, pour la nomination des consuls; l'abolition des corporations d'arts et métiers; la restriction apportée aux affranchissements; la destruction de toute initiation populaire: tout témoigne d'une paix laborieuse et de l'extinction systématique de toute liberté. — Cependant il reçoit des Parthes les aigles prises sur Crassus et Antoine.

Fondation du Colysée, dont les restes font encore l'admiration. Il contenait 87,000 personnes.

19. Par une contradiction singulière, mais qu'explique sa position équivoque, Hérode entreprend de relever le temple de Jérusalem. Chose que Daniel n'avait pas prévue, et plus merveilleuse que les dévastations de Pompée et de Crassus, le culte de Jéhovah, par la protection d'un fils d'Edom, va redevenir plus splendide qu'il n'avait été sous les Maccabées eux-mêmes. Plus que jamais les Juifs portent haut leurs espérances; quelques-uns, plus flatteurs sans doute qu'orthodoxes, en viennent à prendre Hérode pour le Messie. On les appela les *Hérodiens* !

— Auguste, de retour à Rome, préfet des mœurs ou censeur et consul à vie. — Agrippa soumet les Cantabres qui, dès ce moment ne remuent plus. — Il charge les Suèves et Ubiens de la garde du Danube, et les établit à Cologne.

— Mort de Virgile.

18. Renouveau des pouvoirs d'Auguste pour cinq ans.

— Balbus, gouverneur d'Afrique, est vainqueur des Garamantes: l'Empire obéit à sa loi, il avance toujours, jusqu'à ce qu'il recule, à mort. — Mais déjà le nord devient menaçant; les royaumes de Suède et Norvège et les deux Gothies se réunissent; une centralisation s'organise, par delà la Germanie, en face de Rome.

17. Auguste rétablit à Rome les jeux séculaires; un des caractères essentiels de la tyrannie impériale est la revivification des vieilles coutumes. — Horace compose à cette occasion son *Carmen seculare*.

— Auguste visite la Gaule; Agrippa la Syrie...

? Sous Auguste, un affranchi dont la fortune avait été délabrée par les guerres civiles, laisse, en mourant, 3,600 paires



de bœufs; 250,000 têtes de menu bétail; 4,116 esclaves (fortune d'au moins dix millions);

— Pollion et ses misères.

16. Les Romains entendent parler des Sarmates (Slaves), sur la rive gauche du Danube.

Défaite de Lollius, sur le Rhin, par les Germains, et prise d'une aigle romaine. La présence d'Auguste devient nécessaire : il divise le pays rhénan en deux provinces, qu'il nomme les deux Germanies.

15. Inauguration du troisième temple, fondé par Hérode; mariage et haute faveur du fils d'Hérode et de Marianne. Le parti messianiste, c'est-à-dire la presque totalité de la nation, s'enivrant des moindres circonstances, salue en eux les espérances d'Israël.

— A la Pannonie et à la Mœsie, Auguste ajoute la Rhétie, la Vindeline et le Noricum, et fixe au Danube la frontière de l'empire.

— Agitation des Sicambres.

— Combats de Tibère et Drusus, fils de Livie, au nord des Alpes.

14. Établissement du cycle solaire de 28 ans, au bout duquel les lettres dominicales reprennent leur première place.

Auguste, avec une ferveur croissante, s'applique à protéger, soutenir et favoriser les cultes. Il bâtit un temple à Apollon, un autre à Mars vengeur, un troisième à Jupiter tonnant; règle les honneurs dus aux divinités des carrefours et grands chemins, autorise le culte rendu à Isis, Osiris, Sérapis et à tous les Egyptiens, après avoir eu soin d'obtenir, toutefois, l'agrément de ceux du Capitole. Les dieux, les dieux ! sont les protecteurs de César. Un peuple, occupé de spectacles et de processions, ne songe pas à la liberté.

Grands travaux pour l'établissement des voies militaires, pour relier Rome à toutes les parties de l'empire.

13. L'ancien triumvir Lépide étant mort. Auguste s'empare du pouvoir souverain pontifical, il ne le prit d'abord que pour dix ans, et se fit proroger ensuite, ce qui donne lieu aux *décennales*. Ainsi, le peuple fêtait les anniversaires de son



usurpation, Auguste se déclare chef de toutes les religions : *Primum arcanum imperii* (?). Ainsi, la pensée messianique est aussi bien sentie du chef romain que de la populace israélite. Jésus n'est pas né que la place est prise; du mythe qui le fit Dieu, le culte qui le reconnaît pour auteur, fut l'expression la plus imparfaite et la plus misérable. Auguste établit des commissions spéciales *cognitiones extra ordinariæ* pour la recherche des délits de majesté.

13-12. La Pannonie s'agite sous le joug : Agrippa, Tibère et Drusus, sont envoyés pour la contenir.

— Premier consulat de Tibère; n'osant ou ne pouvant retenir toutes les dignités pour lui seul, Auguste les distribue dans sa famille.

— Les emplois de préfet de *police* et de *préfet des vivres* (*annonæ*) conservés

12. Un temple est élevé à Auguste, à Ainay, près Lyon, par soixante nations; on donne à ces réjouissances le nom de fêtes gauloises. Le ralliement des cultes, l'abdication des nationalités, s'accomplit sur le Rhône comme sur le Jourdain, par le proxénétisme des grands, mais avec la protestation silencieuse des peuples. L'empereur est regardé comme une incarnation de la Divinité. Quand les chrétiens du second siècle rédigeront leurs évangiles, et revendiqueront pour leur maître le privilège de cette filiation divine, ils n'auront qu'à copier l'acte de naissance théandrique des Césars.

— Mort d'Agrippa, gendre d'Auguste. — Julie, gage de la succession impériale, et déjà mère de cinq enfants, passe aux mains de Tibère, fils de Livie, d'un premier lit, et qui est adopté pour héritier, au préjudice des enfants d'Agrippa.

12. Auguste tente la conquête de la Germanie. Il jugeait cette conquête, comme celle de la Gaule, indispensable à la sécurité de l'empire. La suite a prouvé qu'il ne s'était point trompé. Il y envoya ses neveux et petits-fils. L'entreprise manqua tout à fait (9), comme la tentative sur l'Yemen (24) et l'Éthiopie (22).

13-9. Campagnes de Drusus sur le Rhin et le Weser. Il



avait formé le projet de conquérir la Germanie, comprenant bien que le Rhin, malgré la profondeur de ses eaux, n'était pas pour l'empire une frontière sûre; il bâtit cinquante forts, et pénétra jusqu'à l'Elbe, où une maladie mortelle l'arrêta.

11. Nouvelles tragédies dans la famille d'Ilérôde. Il accuse devant Auguste les deux fils qu'il avait eus de Marianne. Le spectre de la légitimité asmonéenne le poursuit en même temps que celui du messianisme. Auguste, à grand'peine, parvient à calmer l'ombrageux despote et le réconcilie avec ses enfants.

Les Gètes évacuent la Thrace.

11. Mort d'Octavie. Auguste dédie un temple à Marcellus, son neveu et gendre.

11-10. Campagnes de Tibère et Drusus en Germanie. Drusus combat tour à tour les Sicambres, les Chauques, les Usipètes, les Frisons, les Cattes, les Chérusques; Tibère de son côté soumet les Pannoniens et les Dalmates. Un canal de jonction est creusé entre l'ancien et le nouvel Issel.

Géminus, mathématicien de Rhodes, écrit sur les courbes.

10. Sectes juives des *Samaritains* et *Hémérobaptistes*. Sous le nom de *Samaritains*, nous pensons qu'il faut entendre ici non pas seulement une branche du Jéhovisme, rivale de celle de Jérusalem, mais une école réformiste propre au pays de Samarie, et dans laquelle se fit remarquer un certain Euphratès, qui fut, suivant quelques auteurs, le maître de Simon le Mage. Les juifs ont calomnié les samaritains leurs frères en leur imputant les plus grossières superstitions. Les doctrines de Simon, de Ménandre, de Dosithée, qui tous trois avaient été samaritains, prouvent que vers ce temps il s'opérait en Samarie un mouvement religieux analogue à celui que nous avons vu naître parmi les juifs, dans la publication des paraphrases chaldaïques (30), doctrines de Hillel (37) et la Kabbale (25) et fondé absolument sur les mêmes données, à la fois grecques et orientales.

Les Hémérobaptistes qu'illustra plus tard Jean le Baptiseur, admettaient la majeure partie des idées pharisiennes; leur nom vient du baptême ou bain qu'ils prenaient tous les jours. Ils s'étendaient en Samarie, en Syrie, et vers le golfe persique.



10. Hygin, grammairien, mythologue, bibliothécaire d'Auguste.

9. Drusus meurt en Germanie, à l'âge de trente ans, entre la Saale et le Weser. — Tout concourt à l'avènement de Tibère ; la mort de Marcellus, puis celle d'Agrippa, puis celle des enfants d'Agrippa, moissonnés à la fleur de la jeunesse. Tout accuse Livie, la femme répudiée de Tibérius Nero. Elle donne l'exemple à Agrippine : ces deux femmes, par leurs intrigues et leurs poisons, assurent l'empire à deux monstres.

Après la mort de Drusus, Domitius Ænobarbus poursuit la conquête de la Germanie et passe l'Elbe. Mais Auguste, qu'effrayaient des conquêtes sans fin, fixe la limite de l'empire aux bords du Rhin ; il transporte, sur la rive gauche de ce fleuve quarante mille Sicambres auxquels il impose la loi romaine, et prélude ainsi lui-même à l'occupation future des Francs.

Continuation des travaux commencés pour l'embellissement de Rome, par Agrippa.

9. Dédicace du temple de la Paix, dans le Champ de Mars. Jamais assez de temples pour les tyrans.

8. Auguste feint de vouloir abdiquer et se fait continuer le pouvoir suprême pour dix ans. Il rend la loi de Majesté, dite loi *Julia*. Il fait des règlements sur les mœurs. Le Sénat lui décerne le nom de *père de la patrie*, comme autrefois à Cicéron, et donne son nom au mois Sextilis, que nous appelons encore août. — Tibère, envoyé par lui en Germanie à la place de Drusus, continue la guerre de protection et de châtimement contre les barbares ; les Suèves-Marcomans effrayés fuient sous la conduite de Mérobod, des bords du Rhin jusque dans la Bohême.

Mort de Mécène. Il descendait des anciens rois étrusques. Ce favori qui possédait la tradition monarchique, fut avec Agrippa, le conseiller d'Auguste, et l'un des auteurs du despotisme impérial.

— Vitruve dédie à Auguste son livre sur l'architecture.

— Hérode fait la guerre aux Arabes avec succès. Quoi qu'entreprenne ce prince, il ne peut se délivrer des soucis



contraires qui le tourmentent. Vaincu, il soulève les Juifs, perd la faveur d'Auguste et se ruine; victorieux, au contraire, sa fortune ne sert qu'à enivrer le peuple qui le rejette, et s'obstine à ne voir en lui qu'un anti-Messie, un usurpateur des destinées nationales.

7. Le Pont est réduit en province romaine. Triomphe de Tibère.

Publications des *antiquités romaines*, de Denys d'Halicarnasse,

6. La popularité des fils de Marianne les perd : ils sont mis à mort par Hérode. La haine des Juifs pour ce roi parricide est portée au comble. Une preuve qu'Hérode n'en voulait pas précisément à la famille asmonéenne, mais seulement à tout ce qui excitait le fanatisme juif, c'est qu'il fit élever avec soin les enfants d'Aristobule, qui tous régnèrent après lui, Agrippa, Hérode et Hérodiade. Ce que voulait Hérode, c'était non seulement de régner, mais que tout le monde embrassât sa politique; c'est ce qui explique la mort de Marianne, de son frère et de ses enfants.

Q. Varus est nommé gouverneur en Syrie, et se rend fameux par ses déprédations. — Auguste, après avoir donné la dignité de tribun à Tibère, l'envoie gouverner l'Arménie.

— Invention du cycle lunaire de dix-neuf ans et du nombre d'or.....

35. Douzième consulat d'Auguste.

— (25 décembre). — Naissance présumée de Jésus, dit le Christ, d'un artisan de Nazareth en Galilée, d'après la légende évangélique, et la rectification d'Ussérius. Suivant une autre légende, qui ne manque pas de motifs, mais dont le fait n'est pas matériellement prouvé, le vieil Hérode aurait sévi contre les restes de la famille de David, et fait massacrer les enfants de quelques habitants de Bethléem, qui passaient pour tirer de l'ancien roi hébreu leur origine.

25 décembre. — Cette date a incontestablement une signification astronomique, comme celle de la Pâque, ou *saut* (du soleil). Noël, de *Nutalis* (*dies*), est la naissance de l'astre.

Ressemblance avec Adonis et Osiris. — Influence phénico-égyptienne.



4. Mort d'Hérode. — Une sédition éclate pendant sa dernière maladie. L'impatience du peuple ne peut attendre qu'il ait rendu le dernier soupir; il se soulève à l'instigation de deux docteurs de la loi, Judas et Mathias, que le despote mourant à encore le temps de faire saisir et brûler tout vifs.

3. Une émeute éclate à Jérusalem contre le gouverneur romain Sabinus. Les espérances messianiques s'enflamment d'autant plus que l'époque prédite pour la venue du Messie paraît déjà passée; deux individus prennent le titre de Messies ou de Rois. Parmi eux l'on remarque Theudas ou Judas, fils d'Ezechias (46), chef de brigands comme son père : il est tué avec les siens. Les autres sont exterminés par Varus.

Pour mettre fin au messianisme ainsi qu'à la tyrannie hérodiennne, les deux plaies de la Judée, une députation nombreuse de Juifs se rend à Rome et demande l'abolition de la royauté, l'établissement de la République et l'annexion à la province de Syrie. La politique d'Auguste trouve plus utile de combattre le messianisme par un pouvoir antagonique divisé et dépendant de Rome; il partage les états d'Hérode entre ses enfants, donne à Archélaüs la Judée; à Antipas, la Galilée; à Philippe, la Trachonite.

2. Un berger, nommé Athrouge, prend en Judée le titre de roi; il est massacré avec les siens par Archélaüs. — Fondation des villes *Julias* et *Césarée* de Philippe, par les fils d'Hérode, qui imitent la courtoisnerie de leur père.

Guerre d'Arménie, conduite par Caïus César, petit-fils d'Auguste, accompagné de son précepteur Lollius. — Auguste prend son treizième consulat.

2. Dédicace du temple de Mars, par Auguste; fêtes magnifiques, combats de gladiateurs, et naumachie au milieu du cirque transformé en lac.

Mais le poison est au cœur d'Auguste, puni par où il a péché. Les débauches de sa fille Julie, qu'il était soupçonné d'avoir lui-même corrompue, l'obligent à l'exiler. Elle avait alors 37 ans.

1. Départ pour l'Orient du jeune Caïus César, fils de Julie : accompagné du géographe Denys, le périégite.

Publication du *Targum*, ou traduction libre, de Jonathan,



disciple de Hillel : elle comprend le livre des *Juges*, des *Rois*, des *Prophètes*, et fait suite à celle d'Onkélos (30) ces deux versions popularisent dans toute la Syrie, la Galilée, la Samarie, la Judée, la connaissance des livres juifs, qui ne contribue pas peu à exciter le zèle prophétique et messianique. Toutes les têtes bouillonnent à ces lectures. Suivant Prideaux, c'est dans les paraphrases chaldaïques que Jésus, comme la plupart de ses contemporains, aurait acquis dans les synagogues les connaissances des anciennes écritures : les phrases qu'il lui arrive de citer n'étant pas empruntées au texte original, mais à la version syriaque.

Il y eut encore par la suite d'autres Turgums, ce qui porte à huit le nombre des paraphrases. Elles sont utiles pour l'intelligence des livres juifs, en ce qu'elles donnent le sens admis par les juifs, en l'an 1^{er} de notre ère.

Commencement du cycle pascal, ou période dionysienne. Si on multiplie le cycle lunaire par le cycle solaire c'est-à-dire 19 par 28, on a pour produit 532, qui est la durée du cycle pascal, *cui bono*?

SIÈCLE DES CÉSARS

Le précédent sera appelé *siècle d'Auguste* (???)

1. *Ère vulgaire*; 4714 de la période Julienne; 4004 de la création d'après Ussérius; 753 de Rome; 1^{er} de la 195^e olympiade, 323 de l'ère d'Alexandre.

La fixation de cette ère se trouve aujourd'hui sans la moindre raison politique ou religieuse.

Les moments principaux de la période que nous parcourons sont, pour la politique l'*ère Julienne* et l'*ère actiaque*; pour le mouvement religieux, la composition du Sépher-ïetzirah (25 av.); la fondation du Panthéon (25 av.); la mission de Simon le Mage (20 ap.); celle de Jésus (29); celle d'Apollonius (37); le concile de Jérusalem (56). Aucune de ces époques ne suffit par elle-même à représenter le caractère complexe de la période.

Denys le Petit, qui le premier mit en usage l'ère que le monde civilisé suit aujourd'hui, prit cette année pour celle



de la naissance du Christ, qu'on croyait mort l'an 18 de Tibère, à l'âge de 33 ans et 3 mois; mais, comme nous verrons, Jésus n'est pas mort l'an 18 de Tibère; d'autre part, comme la légende voulait qu'il fût né sous Hérode, force a été de reculer au moins jusqu'à la dernière année de la vie de ce prince, laquelle coïncide avec l'an 5-4 avant l'ère de Denys.

Au fond, rien de moins certain, et rien de moins important à savoir que l'année véritable de la naissance de Jésus. L'Ère messianique, ainsi qu'on peut juger, ne peut se rapporter à aucune année particulière, ni de César, ni d'Auguste, ni des écoles ou missions philosophiques et religieuses d'Orient. Et c'est peut-être pour cela que l'erreur de Denys, ne donnant la préférence à aucune, et n'excluant rien, est encore plus près de la vérité.

Naissance d'Apollonius de Tyane, qui devait sa vie durant, l'emporter de beaucoup sur le réformateur galiléen par l'éclat de sa science, l'étendue de ses missions, la longueur de sa vie; — qui le balançait quelque temps par son apo théose et ses miracles; que le Christianisme vainqueur a fait ensuite oublier et maudire, et que la postérité plus équitable rétablira au même rang.

N'est-ce pas une malice du sort que l'ère chrétienne soit précisément celle d'un ante-Christ?...

Religion des Empereurs. — A l'ancienne religion des Étrusques, aux douze grands dieux mâles et femelles, qu'ils plaçaient dans le ciel, et qu'ils nommaient *Dii majorum gentium*; aux dieux inférieurs, dont le cortège se compose de héros divinisés; à la multitude de divinités plus ou moins triviales, ridicules, obscènes, qu'ils laissaient sans temples et sans autels, les Romains ajouteront dorénavant les Empereurs, à qui la mort conférera régulièrement la déité.

Chose étrange, que nous ayons tant de peine à comprendre aujourd'hui ce qui s'entendait si bien au siècle des Césars, et que nous regardions comme une superstition dégradante ce dont le Christianisme n'a été, après tout, qu'une contre-façon mutilée.

Epoque de Tite-Live, Pompronius Méla, Denys Périégète.



Caïus César fait la paix avec les Parthes : c'est tout ce que pouvait le jeune homme, tout ce qu'aurait pu un héros. Qu'on remarque la fatalité qui pèse sur l'empire : au nord, à l'orient, au midi, partout son immense frontière est ouverte ; partout des hordes ennemies, innombrables, indestructibles ; partout la guerre, une guerre dont ne peut venir à bout la victoire, partout l'impuissance d'un système qui s'affaiblit à mesure qu'il s'étend, et qui ne peut pas ne pas s'étendre !

3. Tibère en disgrâce auprès d'Auguste, rentre à Rome après une absence de 7 ans. Mort de Lucius César, 1^{er} fils d'Agrippa et de Julie, à Marseille. Le vide se fait autour d'Auguste, comme autour de Louis XIV ; ou plutôt, premier trait de ressemblance de l'empereur avec les dieux : César, comme Saturne, dévore sa postérité.

Renouvellement du pouvoir suprême en la personne d'Auguste, pour dix ans.

4. Conspiration de Cinna : Auguste se montre clément, chose étrange ! La politique lui commande de se montrer, vis-à-vis des ennemis de son despotisme, hospitalier ; il n'a pas la consolation de conserver ses enfants. Mort de Caïus César, 18 mois après son frère Lucius. Tibère, l'étranger, troisième époux de Julie, est définitivement adopté, à l'exclusion de ses neveux les petits fils d'Auguste !

Mort d'Asinius Pollion : désespérant de la liberté, il avait eu le mérite de donner l'exemple de la résignation à la tyrannie.

4-6. Création des gardes prétoriennes, en sus des armées permanentes. — Auguste crée pour elles une caisse militaire, leur donne double paie (cette paie était de 2 dragmes ou deniers par jour, 730 par an), assure à tous les soldats une retraite après 16 ans de service.

Cette retraite se composait de 3,000 dragmes, une fois payées, pour les simples légionnaires ; 5,000 pour les prétoriens.

Elle devait tenir lieu à l'avenir de distributions de terres. Le nombre des prétoriens fut d'abord de 9 à 10,000, porté ensuite à 16,000 par Vitellius ; il s'éleva, après S. Sévère, jusqu'à 50,000. Pour ne point irriter le peuple par la vue de



cette force armée, Auguste laisse seulement trois cohortes dans la ville, et répartit le reste dans la banlieue et les cités environnantes.

Après les guerres civiles, le peuple n'a plus rien à faire ! La propriété foncière en Italie est convertie en grands domaines, parcs, etc. ; Rome, qui vivait jadis de ses grains, les tire tous de l'Égypte, de la Sicile et de l'Afrique. L'*ager romanus* retourne à la sauvagerie. Le métier de soldat devient le patrimoine du plébéien, *solde, pillage, donations, retraite, distributions de terres, de blés*, etc. Il était associé en participation avec l'empereur, pour l'exploitation du globe.

Tibère marche contre les Attuariens (Gueldre), Bructères (Munster), les Longobards, sur l'Elbe, les Marcomans, les Quades, les Hermundures et les Semnons. On dirait une revue que le futur empereur va passer des ennemis de l'empire. — Il est accompagné de Velléïus Paternulus, futur historien de cette époque.

5. Révolte en Pannonie et Dalmatie contre la domination romaine.

Nous plaçons à cette date l'époque où fleurit Celse, génie encyclopédique, ami de Virgile et d'Horace, et qui mourut vers la fin du règne d'Auguste. Il avait écrit un ouvrage, *Artium libri*, où il traitait de toutes les sciences : cet ouvrage est perdu. Tout tend à se synthétiser à cette époque : Les États, les religions, les sciences. Celse est empereur, comme César, comme Apollonius, comme Jésus. — Il reste de lui un traité de *Arte medica* écrit dans la plus pure latinité, et qui est le seul monument que nous ait laissé l'antiquité sur la médecine, depuis Hippocrate. Celse embrasse toutes les branches de son art : l'hygiène, les maladies, la chirurgie, la pharmacie, les accouchements. Il était éclectique en fait de médication : c'est peut-être encore la seule branche des connaissances humaines où la sagesse prescrive d'admettre l'éclectisme.

6. Les Parthes prient Auguste de leur choisir un roi. Il leur donne Voronès 1^{er}, élevé à Rome. Heureux s'il pouvait dompter cette nation, comme il a dompté la Judée, par un



roi pris dans son sein!... C'est vers cette époque, que les Romains, commandés par Tibère en Illyrie et Germanie apprennent les noms des Goths, Sitons, Suïons, Finnes, Roxolans, Jazyges, Alains etc. — Quel dommage que cet effroyable dénombrement ait été oublié par Virgile, dans le 6^e livre de son *Énéide*!...

Tibère qui songeait à les visiter est forcé de se rabattre sur la Pannonie et la Dalmatie dont les populations occupèrent durant 3 ans 15 légions sans compter les auxiliaires. Ce fut la plus rude guerre que les Romains eurent à soutenir au dehors depuis les guerres Puniques.

Archelaüs, fils d'Hérode, et roi de Judée, est accusé auprès d'Auguste par ses sujets. L'empereur le mande à Rome, et puis l'envoie en exil à Vienne, dans les Gaules. La Judée est réunie à l'empire, qui ne cesse de s'arrondir par la mort et la dépossession de ses tributaires.

Secte des *Iduméens* ou *Zélateurs des Campagnes* : messianistes exaltés, qui refusent de reconnaître la puissance de César, et soutiennent que le peuple de Dieu ne peut, sans péché, payer tribut à un prince infidèle.

7. Auguste envoie pour gouverneur la Judée, *Quirinus*, qui débute par ordonner un recensement. Les Juifs murmurent; les zélateurs des campagnes, ayant à leur tête Judas le Gaulonite ou le Galiléen, courent aux armes. Ce mouvement est réprimé. Le Pontificat est donné à Anne ou Ananus.

8. Auguste, mécontent de Tibère, envoie à sa place, pour continuer la guerre, Germanicus, fils de Drusus, par conséquent petit-fils de Livie et neveu de Tibère. — Pour surcroît de chagrin, il est forcé d'exiler le jeune Agrippa, le dernier de ses petits-fils, caractère féroce et digne de Julie, sa mère.

9. *Loi d'Auguste contre le célibat*. — Cette loi révèle une des plaies profondes de la société romaine, et que le régime impérial ne pouvait qu'étendre sans cesse. Tout était devenu jouissance pour les maîtres du monde, et jouissance matérielle. Depuis le plébéien jusqu'au César né dans la pourpre, tous ne concevaient l'empire que comme l'exploitation et la



dévoration de la terre. Dans l'amour, même fureur grossière qu'à table. Pour manger davantage, les plus honorables des Romains se faisaient vomir jusqu'à dix fois dans un repas : c'est ainsi qu'ils concevaient la bonne chère.

L'amour de même : la délicatesse et le sentiment que la continence et le sacrifice seuls peuvent donner faisant défaut, le plaisir devenait insipide, s'il ne s'y mêlait le viol, l'inceste, le sacrilège, l'effusion du sang. (Ce qui pour tous les hommes est débauche et crime, pour le peuple-roi était consommation légitime.) C'était comme le partage des terres, les distributions de blé et d'argent, le droit de la victoire. Dès lors, la famille sans joies, était un ennui et une charge. La stérilité devenait une condition de la jouissance; cela était aussi vrai en *matière d'amour* qu'en matière de propriété.

Pas plus de mœurs que de frontières ; comment l'empire pouvait-il résister?... Ces tristes réflexions empoisonnent les dernières années d'Auguste ; son âme était navrée, quand le poison de Livie l'acheva.

La première condition du rétablissement des mœurs eut été la glorification du travail. — Pour faire travailler la plèbe et le patriciat, il fallait organiser à la fois, partout l'empire, et l'émancipation des esclaves et les libertés municipales ; il fallait renoncer au despotisme !...

9. Le vrai berceau du mariage et de la famille est Rome. — De bonne heure, l'union conjugale y fut très sévère ; et ce qui surprend, est de voir cet esprit de famille chez un peuple dont le caractère dur cédait peu à la tendresse des affections. Le Romain n'aime point la femme.

Metellus Numidius étant censeur, haranguant un jour le peuple romain, osa dire que *si la nature avait donné aux hommes le moyen de se reproduire, sans le secours des femmes, ils seraient débarrassés d'un compagnon très importun*. Il concluait que le mariage devait être considéré comme le sacrifice d'un plaisir particulier à un devoir public. (*Aulu-Gelle*, 16.)

Aussi, quand la conquête du monde eut amené le luxe et les voluptés, les Romaines, pas plus que les Romains, ne



voulurent du mariage; ce fut, entre les hommes et les femmes un assaut d'impudicité, une conjuration contre l'es-pèce.

9. Ovide, exilé pour avoir surpris involontairement un honteux secret dans la *famille* impériale.

10. Un grand coup est frappé sur l'empire. Tandis que Germanicus soumet les Pannoniens et les Dalmates, trois légions romaines, commandées par Varus, sont massacrées dans la Forêt Noire, par Hermann, chef des Chérusques et des Cattes. Le vieil empereur en est blessé au cœur; il sent que là est une force qui menace le destin de Rome.

L'anéantissement de Varus et de ses légions délivra pour jamais la Germanie, et fit entièrement manquer le plan d'Auguste, poursuivi depuis plus de 20 ans (12 av.). Tacite le reconnaît en disant d'Arminius: *Liberator haud dubie Germaniæ*, et en lui faisant, contre l'injuste oubli des Grecs et des Romains, une sorte de panégyrique (*Ann.* II, 87). Là commence donc la décadence. Le temple de Jérusalem est profané par les Samaritains. Jusque dans le tombeau de leur nationalité, les deux races jumelles se déchirent et s'outragent. On ne peut se faire la guerre; on se déshonore dans la religion.

11. Mort de Corvinus Messala, vieux républicain de Philippines. Orateur et consulaire.

12. *Loi d'Auguste contre le luxe.* — Auguste, sur la fin de sa vie, devient comme Louis XIV, sévère, moral, presque dévot. Il voit l'empire, à peine crépi, qui se lézarde, et il s'efforce, par d'impuissantes ordonnances, d'arrêter la dissolution. Ce n'était pas la première fois, au reste, que les hommes d'État romains entreprenaient d'étayer la République par des lois sur les mœurs. Comme si les mœurs étaient matière à décrets !...

Il faut vous y prendre de plus loin, divin empereur ! La liberté ! la liberté, le travail pour les masses, et pour vous, l'abdication.

Comme s'il eût voulu lui faire entendre qu'il était temps pour lui d'aller au ciel, Tibère, associé à l'empire, institue



en l'honneur d'Auguste, les fêtes Augustinales. — Il reçoit le triomphe.

12. (Cf. *supra*, 9). La corruption des mœurs publiques, manifestée par les lois contre le célibat, le luxe des habits et des tables, etc., a pour cause l'incapacité déjà signalée (T. I^{er}, à l'occasion des Spartiates) d'une multitude grossière, de jouir des biens de la civilisation.

Voilà pourquoi il faut une pratique de l'aisance, du bien-être et de la richesse, pour que l'homme à qui il arrive n'en soit pas comme étouffé, semblable à une plante sauvage qu'on ferait avorter à force d'engrais. Le travail, toujours soutenu, l'égalité, l'émulation, peuvent seuls, avec l'*habitude*, prévenir cette corruption.

12. Secte juive des *Deuterotes* ou nouveaux interprètes, qui se servaient, dit-on, d'énigmes pour interpréter la loi. On reconnaît en eux les Kabbalistes.

12. Triomphe de Tibère.

13. Auguste se fait proroger le pouvoir suprême encore pour 10 ans, et associe Tibère à la dignité tribunitienne. (23 a.)

Par cet acte, il désigne Tibère pour son successeur. Ce ne fut point, dit Tacite, par affection ou dévouement à la république, mais parce que, connaissant à fond cette âme despotique et cruelle, il voulait que la comparaison tournât un jour à son avantage.

13. Auguste établit un impôt du vingtième sur les legs et les héritages. Cet impôt atteignait surtout les riches. Sous Caracalla, il fut porté au dixième, et étendu aux provinces. Il est très mal accueilli du peuple. Une plaie nouvelle se révèle dans la monarchie de César. Le peuple prétendait ne payer d'impôts d'aucune sorte; il voulait être nourri et amusé aux frais de l'État; c'était pour lui que le monde avait été conquis. C'était aux nations vaincues de solder ses dépenses. L'empereur, placé pour mieux voir, sentait déjà au contraire que l'empire ne pourrait se soutenir que par le travail de tous et l'égalité des charges, d'autant plus que devant les nécessités d'un état de guerre interminable, il fallait un budget régulier, un impôt.



De deux choses l'une : ou changer le système d'exploitation des provinces, le seul que comprît le peuple ; ou exiger de tous les citoyens, patriciens et plébéiens, romains et provinciaux, l'égale contribution aux charges de l'État, ce qui était, en partie, la négation du droit de conquête et de l'absolutisme. Les empereurs, sacrifiant à leur pouvoir le bien des nations et le salut de Rome même, reculèrent devant les significations de la plèbe ; pour remplir le trésor, sans toucher aux privilèges du peuple-roi, ils durent ne reculer devant aucune proscription, aucune extorsion : ce fut le dernier coup porté au Césarisme, par le Césarisme même.

En même temps qu'il essayait d'imposer le revenu, Auguste rendait une loi contre les libellistes qu'il assimilait aux criminels de lèse-majesté. (Qu'étaient ces *libellistes*?...)

— Des sociétés savantes se fondent dans les Gaules, à Autun, Lyon, Bordeaux, Toulouse, Narbonne, à l'imitation, et sous l'impulsion des Romains. Semblants d'encouragements donnés aux intelligences.

De quel esprit étaient animées ces sociétés ? Que disaient-elles aux populations encore frémissantes sous un joug nouveau ?

Que l'empereur des Romains devait être obéi, honoré, adoré comme un dieu !...

Elles étaient donc un instrument de plus entre les mains du despotisme. Aussi, ont-elles si bien opéré, et les évêques chrétiens, venus à leur suite, ont si bien fait, qu'aujourd'hui encore, il ne reste plus rien de la vieille Gaule que ses rochers, ses cours d'eau et quelques bouquets de ses forêts. La Gaule, émasculée par son aristocratie, gagnée à César, s'est effacée tour à tour devant Rome, devant Jérusalem et devant la horde Germanique. A peine, si de temps à autre, elle s'est révélée dans son instinct municipal, bien étouffé par les Césars, les rois, les jacobins et les empereurs.

Il n'y a que l'extrême barbarie qui résiste au fléau : cette année, pendant que les Gaulois reçoivent avec reconnaissance l'enseignement césarien, les Parthes chassent le roi



qui leur a donné Auguste, et s'en donnent un de leur choix, Artaban.

17. 19 août. — Auguste ordonne un nouveau recensement de l'empire, et charge Tibère de la réforme des mœurs et des lois. Il meurt à Nole, à l'âge de soixante-seize ans.

[Livie fut accusée d'avoir hâté la mort du vieux tyran, qu'elle n'aima jamais, et dont elle servit longtemps, comme Pompadour, toutes les lubricités. Le récit de Tacite le donne à entendre; Suétone le dit expressément.

On savait qu'il avait reçu le jeune Posthumus, dernier fils d'Agrippa; on craignait une adoption; ce secret, surpris par *Fabius Mancus*, qui accompagnait l'empereur, et confié par lui à sa femme Martia, qui le rapporta à Livie, coûta la vie à l'imprudent.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Livie et Tibère tinrent la chose secrète, jusqu'à ce qu'ils eussent pris leurs mesures; si bien que Rome apprit à la fois et la mort d'Auguste et l'avènement de Tibère.]

Résumons la vie de cet homme, chanté par les poètes, et dont le nom est devenu presque synonyme de Père de la civilisation et de représentant de l'humanité.

« Tête froide, cœur insensible, âme pusillanime, a dit de lui Gibbon! Il prit, à dix-neuf ans, le masque de l'hypocrisie que jamais il ne quitta.

« De la même main et du même esprit, il signa la mort de Cicéron et le pardon de Cinna. Ses vices, comme ses vertus, étaient artificiels. »

Il séduit le peuple et le soldat par ses libéralités successives; trompe le Sénat, en se portant adversaire d'Antoine, et couvrant de sa protection la république; égorge sans pitié les républicains, se montre clément quand il n'a plus rien à redouter des résistances et qu'il y a tout à gagner pour lui dans la modération; paye, de la confiscation des propriétés, des profusions du trésor, de la spoliation des temples, la faveur des vétérans et de la plèbe, qu'il contient ensuite d'une main impitoyable dès qu'il s'est assuré le concours des honnêtes gens; offre la réconciliation à l'aristocratie, traite avec le patriciat; puis, annulant tous les pouvoirs, dans des



élections sans moralité et sans bonne foi, enlève peu à peu, par la désuétude, à la nation, l'exercice des droits politiques. Il feignit toujours d'observer les anciennes coutumes d'élection et de suffrages : *Quoties magistratum comitiis interesset*, dit Suétone, *tribus cum candidatis, suis, circumibat, supplicabat que more solemni. Ferebat et ipse suffragium in tributis ut unus a populo... civile rebatur*, dit Tacite, *miseri voluptatibus vulgi*.

Il se souvenait que César avait déplu en se permettant de lire ses dépêches pendant une course.

Il se mêlait au plaisir du peuple dans le même but.

Auguste étouffe dans les provinces tout esprit national, tout intérêt corporatif, et ne laisse à tous les sujets de l'empire, Romains et provinciaux, de garantie que dans la grâce du souverain.

Pendant qu'il accomplit, dans sa longue existence, cette œuvre d'extermination morale et intellectuelle, il a soin de nourrir grassement la plèbe, son point d'appui et sa force; il enrichit le soldat; il les amuse de fêtes, de spectacles, de cérémonies religieuses; il multiplie les constructions; — c'est un caractère connu de la tyrannie que l'amour des bâtisses. Temples, cirques, théâtres, palais, musées, statues, arcs-de-triomphe, tout pour la gloire de l'empereur, de son génie et de sa fortune. Il n'oublie que les manufactures, l'éducation des masses, l'émancipation des esclaves; il n'a garde de créer des écoles de philosophie, d'histoire, de droit public et social ..

[Le Sénat n'est plus qu'une cour de justice, corps de législation ou greffe d'enregistrement. — Monarchie absolue.]

Quel devait être le fruit de ce système, amené par la fatigue des guerres civiles, soutenu ensuite par la séduction des masses, une modération trompeuse et une force armée irrésistible?

Le système d'Auguste, par lui-même, ne pouvait durer. Ce n'était autre chose, en définitive, que la réduction des pouvoirs publics au bon plaisir d'un seul : or, dans une société déjà avancée, qui avait l'expérience et l'habitude du gouvernement par le peuple et le Sénat, cette forme, par trop



primitive, de gouvernement n'avait aucune chance de durée. Pour qu'elle se maintînt, il fallait que les peuples, à mesure que la tyrannie se développerait, perdissent l'activité, la conscience et l'esprit; c'est à quoi s'attachait exclusivement Auguste. Le moyen était trouvé. l'esclavage était la base de la production, et la contribution des provinces la source de la subsistance du peuple de Rome; il ne s'agissait que de conserver la faveur de celui-ci, en donnant le change à ses inclinations; quant aux provinces, de leur ôter toute collectivité.

La politique suivie par Auguste et ses successeurs y réussit parfaitement.

Mais ce système, dont nous allons dérouler la monotone histoire, n'avait de valeur qu'autant qu'il était l'organisation de la destruction.

De même qu'un état despotique n'a par lui-même aucune virtualité, aucune chance de durée; de même une société ayant l'esclavage pour base, et une agglomération de peuples constituée sur leur dénationalisation, sont des masses inorganiques, destituées de toute force d'action et de résistance, et qui, au premier choc, doivent tomber en poussière. Aussi verrons-nous périr successivement et l'empire et le peuple romain et toutes les nations incorporés; le Christianisme lui-même ne les sauvera pas.

Le Christianisme, d'abord révolutionnaire, régénérateur, ou plutôt sauveur, puisque nous n'admettons pas ici de décadence naturelle, le Christianisme, bientôt façonné par les évêques à l'image de César, ne pourra arrêter cette grande ruine. Il périrait lui-même, s'il ne trouvait son propre salut dans les races barbares, qui se l'inoculent, en écrasant Rome et ses Césars.

S'il est une chose qui, devant le spectacle de cette longue et homicide tyrannie impériale, indique une conscience judicieuse, c'est de voir tant de rhéteurs accuser ici la *dégénération* des races humaines; se faire une thèse sophistique de la décadence des peuples, et accuser le relâchement de leurs mœurs et de leurs caractères du crime des tyrans. La *décadence* des peuples est une vieille calomnie des esprits retro-



grades, et sous laquelle, depuis des millions d'années, s'abritent les despotes, les aristocraties et les sacerdoces. Il n'y a pas d'autre décadence que l'assassinat systématique et prémédité des nations par leurs maîtres; assassinat qui serait impossible si, dans les conjectures difficiles où le cours des institutions et la complication des intérêts amènent les sociétés, elles ne perdaient parfois, pour quelque temps, l'intelligence de leur situation et, par l'impuissance de se diriger, ne tombaient dans le désespoir.

Economie de l'Empire.

Le pied romain = 297 millim., ou 131 lignes 659, ou 10 pouces 9 lignes.

Le *jugerum* comprenait 28,800 pieds romains carrés, environ 2,528 mètres carrés, un peu plus de 25 ares ou 1/4 d'hectare.

Sous Romulus, la part de terre de chaque citoyen fut fixée à 2 *jugera* (1/2 hectare).

Après l'expulsion des rois, elle fut portée (en faveur des patriciens) à 7 *jugera*. = 2,528

$$\begin{array}{r} 7 \\ \hline 17,696 \end{array}$$

environ 1 hectare 76 ares 96 centiares, ou 1 hectare 3/4.

500 *jugera*, limite proposée par les auteurs de la loi agraire, équivalaient donc à 126 hectares 40 ares.

L'intérêt ordinaire de l'argent, 12 à 16 p. 100. L'usure *centésime*, ou 1 p. 100 par mois = 12 onces par an. Audessous, 11 onces taux décroissant. 10 onces, 9 onces, etc., par an, jusqu'à l'usure *oncière*, ou 1 once par an, c'est-à-dire 1 p. 100 l'an, la seule qui fut permise par la loi des 12 tables!

Le revenu en esclaves, 30 à 40 p. 100.

Le *nummus*, 21 centimes.

L'*obole*, 14 centimes (46).

La *mine*, à Athènes, valait 600 oboles (86 fr. 80 cent.).

Le *drachme*, 87 centimes 1/2. — La drachme paraît être la



même chose que le *denier* (denarius); c'est la paye du soldat romain sous Auguste. Le prétorien recevait le double.

L'*as*, 5 centimes, un sou (c'est-à-dire un TOTAL).

Le *quadrant*, $\frac{1}{4}$ de l'*as*, un peu plus d'un centime, prix de l'entrée du pain.

Le *sesterce* (petit), environ 20 centimes $\frac{1}{2}$. Un million de ces sesterces faisait près de 200,000 fr. Auguste.

Le *stips*, $\frac{1}{2}$ centime; ce qu'on donnait à un pauvre.

Le grand sesterce.

Le talent.

Il fallait avoir 100,000 as pour entrer dans la 1^{re} classe de citoyen; 44,000 p. la 5^e; la 6^e comprenait tous ceux qui n'avaient rien. Au temps de César, sur 450,000 citoyens, 320,000 de la 6^e classe.

La ruine de Carthage (Blanqui, *Hist. de l'Économie politique*, 1-70), produit 500 millions de francs.

Distribution des terres.

— de blé.

— de viande et vin.

— d'argent.

— repas publics, *lectistaria epulonia*. Dans un *lectistarne* qui dura trois jours, sous la république, le Sénat dépensa 323,333 as, 16,666 fr. 65, et fit tuer 300 boucs.

Distribution de spectacles.

— de bains.

— de billets de loterie.

— de comestibles en pillage.

Fêtes: — Antonin le Pieux en fit réduire le nombre, cependant il en reste 135 (+ 230 jours ouvrables = 365) selon J. Capitolin. (Cf. Moreau-Christ).

Le grand cirque parallélogramme; = 645 mètres de long, 283 large; 182,535 mètres ou 48 hectares $\frac{1}{2}$ de superficie.

Suivant Pline, 260,000 spectateurs;

Selon Denys d'Halicarnasse, 150,000.

Prix courant de l'esclave, 450 francs.

Variation, de 4 drachmes (350) à 200,000, 40,900 fr. — Les courtisanes jeunes et jolies, 2 à 3,000 francs.

Horace avait 8 esclaves; Virgile 3.



Proportion de 4 à 1.

Journée de travail.

Ration et régime de l'esclave : a tout prendre mieux traité que l'ouvrier moderne.

Vices : Les mêmes, seulement il y avait l'hypocrisie de moins. De là cet étalage qui, à distance, les fait paraître effroyables. C'est toujours la même chose.

APERÇU DE L'ÉCONOMIE DE L'EMPIRE

Tu regere imperio populos, Romane, momento ! dit Virgile. Voyons ce qu'était ce gouvernement à la mort d'Auguste. L'empire était borné ou censé devoir l'être, au nord par le Rhin et le Danube ; à l'est par l'Euphrate ; au midi par les sables et l'Atlas ; à l'ouest par l'Océan. En Egypte la puissance romaine ne dépassa pas les cataractes ; en Arabie, elle fut toujours à peu près nulle. La superficie de cet empire, de 4,000 lieues dans sa plus grande longueur, et 600 dans sa plus grande largeur, était, abstraction faite de la Méditerranée, d'environ 180,000 lieues carrées de territoire. La population d'après un recensement qui eut lieu sous Claude, estimée 120,000,000 d'âmes, dont 20 millions libres ou jouissant du droit de cité.

Nombre des villes. Italie 1,197, Gaule 1,200, Afrique 200, Asie 500.

L'Egypte, au temps de Joseph, 7,500,000 âmes non compris Alexandrie,

Ce n'est pas moitié de ce qu'il y avait sous Sésostris (Cf.).

Grande voie de communication depuis le mur d'Antoine au nord de l'Angleterre jusqu'à Jérusalem, passant par Yorck, Londres, Boulogne, Reims, Lyon, Milan, Rome, Brindes, Dyrrachium, Bysance, Ancyre, Tarse, Antioche et Tyr, 4,080 milles romains, 1,200 lieues.

Le problème pour les Césars, leurs légions, leurs prétoriens et leur plèbe, nous ne parlons plus de patriciat, était



donc : 1° d'exploiter et contenir cette population ; 2° de la protéger contre les barbares du nord, de l'est et du sud, qui en disputaient la jouissance aux propriétaires.

Voici en peu de mots, quelle était l'économie du Césarisme.

Une force armée d'environ 44 légions [à 6,500 hommes chacune = 286,000 hommes] et autant d'auxiliaires formant en tout un effectif d'à peu près 375,000 hommes était répandus dans les provinces à portée des frontières, d'où le péril était surtout à craindre. — Deux flottes, étaient entretenues, l'une à Misène dans le golfe de Naples, l'autre à Ravenne sur l'Adriatique, toujours prêtes à mettre à la voile et à transporter les soldats aux extrémités de l'empire.

Pour couvrir ces dépenses, un budget moindre peut-être que celui de la France actuelle, était suffisant : le travail agricole et industriel, exécuté par des esclaves ou abandonné aux affranchis. Quant à la plèbe elle ne travaillait pas plus que ses maîtres, pas plus que ses anciens patrons. Les distributions de terres ne faisaient pas comme l'on pourrait croire, des Plébéiens ou Vétérans qui les obtenaient, des propriétaires exploitants : Ces lots passaient dans leurs mains et vendus ne servaient qu'à entretenir la débauche et encourager l'oisiveté. Le plébéien ambitionnait les vastes domaines et les troupeaux d'esclaves des patriciens : comme on ne pouvait les lui donner et qu'il refusait de devenir colon, il ne possédait jamais rien. — Les colonies composées de citoyens qui, loin de Rome, se regardaient comme en exil, ou de barbares à qui la culture était insupportable ne paraissent pas avoir eu jamais une existence forte et sérieuse.

Colonies. — On en mettait partout, d'après Pline, 25 en Espagne, 9 en Bretagne. — Au temps de Mithridate, 80,000 Romains colons, la plupart massacrés. (G. *supra*, au 45, à l'art. Césarisme.)

Le travail réputé servile ; l'industrie et le commerce, regardés comme ignobles ; la production était livrée à une désorganisation systématique.

Dans ces conditions, l'exploitation de l'Italie et des provinces devenait impraticable ; la défense de l'empire impossible.

Au dedans, la culture des terres fut peu à peu abandonnée,



réduite à la banlieue des places fortes, et partout ailleurs livrée à la vaine pâture.

Substance. Les famines deviennent partout plus rares, et moins intenses, par suite des facilités de la circulation. — 80 espèces de vins en Italie, alors les meilleurs de tous. On fait remonter aux Antonins la plantation de la vigne en Bourgogne.

— *Olive, lin, luzerne.* Sous Tibère, d'après Columelle, l'agriculture prospère en Espagne!... Grand commerce d'Alexandrie, fabrique de *papyrus*.

— Commerce avec l'Orient par la mer Rouge, tout de luxe : soieries, perles, pierreries, parfums, etc. — Peu lucratif : et constitue l'empire en perte constante de numéraire, Pline, *His nat*, XII, 8, cité par Gibbon, fait monter la perte à *mille sesterces*, environ 30 millions de francs ! — Proportion de l'or à l'argent, 1 à 10 et 12 1/2. — Par une loi de Constantin, elle s'élève de 1 à 14 1/2.

Auguste et tous les empereurs affectent de protéger les lettres ; mais que pouvaient-elles être, sous le despotisme ? Horace, Virgile, Térence, tous les écrivains du siècle d'Auguste appartenaient à la république, et il leur laisse quelque latitude. Après lui, la décadence fut rapide, et sous Aurélien, Longin percepteur de Zénobie, constatant la décadence des lettres, n'hésitait pas à l'attribuer à la tyrannie césarienne.

Ce ne fut pas faute de bien payer : Hérode Atticus sous les Antonins paya au sophiste Polimon une somme de 300,000 fr. pour trois déclamations (Philostrate I).

Les appointements d'un philosophe étaient de 10,000 dragmes.

À la frontière, la résistance à l'invasion des barbares ne dura que le temps juste qu'il fallut à ceux-ci pour apprendre à se coaliser contre les Romains et à les vaincre.

La frontière du Rhin, en effet ; celles du Danube et de l'Euphrate ne furent jamais que des fictions officielles et des lignes géographiques. Le dilemme était pour les Césars, ou de conquérir les Barbares ou d'être par eux conquis : chose singulière, ils choisirent avec réflexion et en connaissance



de cause, la dernière alternative. Ainsi nous avons vu Auguste reculer devant la conquête de l'Arabie et de l'Éthiopie; ramener des bords de l'Elbe les légions de Drusus, et fixer la borne de l'empire au cours du Rhin; ainsi nous verrons Adrien abandonner les conquêtes de Trajan et rétrograder sur l'Euphrate; Aurélien renoncer aux provinces ultra-Danubiennes, et se renfermer au midi du fleuve; Antonin le Pieux, Sulpice Sévère que la victoire avait conduits dans la grande Bretagne, n'osant abandonner cette île, pépinière de nouveaux ennemis, essaya de la séparer de l'Ecosse, par un mur et un fossé. Et pourquoi ce refus de conquête, prix de tant de victoires? c'est que là où tout est à créer, la conquête est absolument sans fruit, et que conquérir un peuple pauvre, c'est en réalité se faire son tributaire.

Pour tirer parti d'un pays livré à la barbarie de terres incultes et vierges, les Césars, les Fernand-Cortez ne sont de rien. Il faut le pionnier, le yankee; or, c'est ce que ne voulaient accepter ni les vétérans ni la plèbe.

On conçoit que dans cette situation, l'empire n'ayant de ressource que dans le travail des esclaves et des affranchis, et dans la production des provinces, devait être amené insensiblement à une série de concessions, soit envers les villes qui ne cessaient de réclamer le droit de cité, soit envers les esclaves et affranchis qui réclamaient sans cesse, soit des allègements à leur servitude, soit la liberté, toutes choses qui devaient aboutir après un nombre suffisant de siècles, à la transformation de la société romaine, et à la cessation du régime impérial lui-même.

Cette contradiction qui mettait à nu l'immoralité et l'illogisme de la tyrannie, n'échappa point aux empereurs, qui se montrèrent toujours, même après leur conversion au Christianisme, fort réservés à l'endroit des libertés municipales et de l'émancipation des esclaves et colons, et qui luttèrent toujours contre la conséquence fatale de leur système.

Ils réussirent comme on le verra, à retarder la révolution de l'intérieur assez pour donner à l'invasion barbare le temps de venir balayer la tyrannie césarienne; le désastre fut tel



qu'il emporta tout avec lui, Empereurs, Empire, Nations et Sociétés.

RÈGNE DE TIBÈRE

A son avènement à l'empire, Tibère achève la dégradation du peuple, du droit politique et transporte les comices du peuple au Sénat ; — fait périr de complicité avec Livie le jeune Agrippa-Posthumius son beau fils et le petit fils d'Auguste. (Cet assassinat est mis sur le compte d'Auguste, dont on n'aurait fait qu'exécuter les ordres.) Malgré ses succès militaires, Tibère est peu aimé du soldat. Les légions de Germanie veulent imposer des conditions à l'empereur et se révoltent : Les légionnaires et prétoriens de même que la plèbe, font reconnaître leur droit de *co-usufruitiers* de l'empire, C'est presque comme dans l'églisè, sauf la différence du temporel au spirituel, *cohæredes Christi*.

Ils se plaignaient de n'avoir que moitié paye des prétoriens, c'est-à-dire un denier par jour (*supra* 4-6), et encore sous condition de servir 16 ans !.. *An prætorius cohortes, quæ binos dinarios acciperent, plus periculorum suscipere ?* (Tacite Annales I, 17.)

Une éclipse de lune les effraye ; Drusus et Germanicus les apaisent (Cf. f^e verso).

Portrait de Tibère à faire.

14. Tacite, *Ann.* 1, 8, donne le chiffre des sommes léguées par Auguste à la plèbe et aux prétoriens : Moyen assuré de faire passer la succession. Cela ne s'appelle point encore le *Donativum*, ce sont des *legs*.

Avec le jeune Posthumius, périssent plusieurs sénateurs, coupables de divers propos sur Tibère ou suspects d'ambition : raison d'*Etat*.

— Mort de Julie à Rhège : Tibère son époux, se venge d'elle ; la faisant périr en exil, dans la misère et le besoin, après avoir fait périr son dernier fils Posthumius et égorger ses amants. Exemple de la générosité romaine ;



— Bientôt jaloux de sa propre mère Livie, il met un frein aux respects, et défend de l'appeler *mère de la patrie*.

— La révolte des troupes en Germanie est causée par la dureté du service, l'abandon où est laissé le soldat, et les privilèges accordés aux prétoriens.

Seize ans de service, toujours en campagne et un denier de solde par jour !.. Le plébléen est toujours en instance ; il n'a rien obtenu de l'empereur, il est aussi pauvre que jamais ; sa vie est précaire, c'est lui qui fait tout ; et l'empereur et ses parasites recueillent et les patriciens jouissent. Puis, quand ils se plaignent le *supplice* les attend !... Le soldat prétorien n'est pas le maître, et il ne le sera que plus tard sous Commode et Caracalla, 192-213.

A la nouvelle de la révolte des légions que Tibère dissimule tant qu'il peut, le peuple murmure et se répand en sarcasmes contre Tibère. Pourquoi ne va-t-il pas réprimer la sédition lui-même ? Quoi ! Auguste dans ses vieux ans fit tant de fois le voyage de Germanie, et lui encore vert restait au Sénat à épiloguer les discours des Pères ! C'était assez veiller à la servitude de Rome, qu'il allât donc appliquer ses topiques aux colères des soldats !...

Ainsi, tout le monde sent la chaîne : le *peuple*, le *soldat*, le *Sénat*, — tout se plaint et personne ne se soulève ! On se résigne, on se tait, on subit la tyrannie en grondant ! D'où vient ce prodige ?... Comment expliquer la servitude *universelle* ?... Le règne détesté d'un seul homme ?

Deux causes opèrent ce miracle : 1° schisme des intérêts et des cœurs, l'antagonisme, poussé à la suite des guerres civiles aux dernières limites ; 2° l'organisation du despotisme, empruntée au régime militaire, et qui est telle qu'un seul homme est maître de cette machine, à laquelle rien ne peut résister.

(Résumer le système d'Auguste, qui est celui de tous les tyrans et dont le résultat est de réaliser cette étrange utopie).

Constituer un système de gouvernement, où un seul homme universellement détesté, puisse gouverner à sa fantaisie, un nombre de 100 millions d'hommes.

Ce problème a été résolu par le Césarisme pendant 520 ans,



Le système ne cessa de jouer que par suite de l'invasion. Mais si l'on suppose l'empire à l'abri des barbares, il n'y aurait pas eu de raison pour qu'il finit avant la destruction du dernier homme, devenu seul esclave, seul citoyen, seul empereur.

Expliquer ce secret : par les principes de l'*organisation militaire*, du *désarmement des citoyens* et de l'*antagonisme des intérêts*.

Cela est évident, cela saute aux yeux ; mais cela n'empêche pas les sots écrivassiers de l'Université, etc., d'admirer les merveilles de l'empire romain, et de célébrer la grandeur, la magnificence, la clémence et les vertus d'Auguste !!! L'organisme impérial est l'organisme social agissant à rebours, pour l'asservissement et la destruction de l'espèce, tandis qu'il doit agir seulement pour sa multiplication et son bien-être.

14. Fondation de Tibériade par Hérode Antipas. Cette ville, dès son origine, renferme une école de rabbins qui rivalise avec celle de Babylone. On suppose que Jésus, originaire du pays, put profiter de cet enseignement.

Tibère rend à la plèbe les flatteries qu'il reçoit des régents de province : il institue, en l'honneur d'Auguste les jeux palatins. Rome que n'occupent plus les discussions du Sénat et les grands intérêts politiques, se passionne pour les histriions, et se divise en coterie de théâtres.

15. Ravages du Tibre : Assirius Gallus, demande que l'on consulte les livres sibyllins : Tibère nomme deux ingénieurs.

Il réprime par une loi l'indécence des théâtres ;

Le roi de Cappadoce Archélaüs est accusé devant le Sénat, par Tibère, à qui il avait autrefois déplu. Cette affaire cause la mort du vieux roi, dont les Etats sont réduits en province.

Au peuple qui réclame contre l'impôt de consommation (29 a.), il répond que la solde des légions repose sur cette contribution, et qu'en conséquence, elle est indispensable ; comme aussi il est indispensable que le service militaire soit porté de 16 à 20 ans. (L'objet de l'impôt de consommation était juste en effet ; c'était par là que les Romains contribuèrent tous au service militaire et aux frais de l'exploitation romaine). Quant aux plaintes concernant la durée du service



peu fondées, attendu que le service militaire était un métier lucratif et privilégié, qui ne privait pas le soldat des douceurs de la famille. C'était comme la gendarmerie française (4-6).

15. Après la mort d'Auguste on peut dire que le Césarisme a fait ses preuves. Il a eu son héros dans Jules César, son législateur dans Auguste. Que promet-il au monde ? l'esclavage, la corruption, la mort. La multitude fascinée ne le comprend point ; [Comment le comprendrait-elle ? César c'est elle-même ; le Césarisme c'est l'exploitation de l'humanité par un seul peuple. Nous trouverons là une des causes secrètes de la haine du peuple romain pour les chrétiens.] Mais la raison générale le découvre, et la conscience immortelle des peuples veille. En dehors du Césarisme l'esprit humain accomplit sa tâche. Chaque jour vont apparaître des réformateurs, philosophes, théologiens, thaumaturges. Quand on regarde cette activité dévorante des penseurs et des sectes, plus infatigables que les hordes qui battent en brèche les frontières de l'empire, on a pitié de ces misérables Césars, dont la vie n'est qu'une lutte constante, un voyage continuél ou une panique sans fin ; et l'on conçoit la colère qui les saisit contre les faiseurs de systèmes et leurs disciples.

Voici Dosithée, samaritain, maître et disciple tour à tour de Simon le Mage, qui agite la Palestine de son illuminisme ; — un autre Dosithée, qui se dit le messie et entreprend d'emblée la réforme de la religion de Jéhovah.

Voici à Rome, Quintus Sextius, qui marie la doctrine de Zénon à celle de Pythagore, assied le sage à côté de Jupiter, se rend suspect, pour la rigidité de ses principes à la police de César et se fait persécuter, comme homme de vertu et d'idée, préludant ainsi au martyr des chrétiens.

Voici Philon, juif d'Alexandrie, qui fond ensemble Moïse et Platon, et d'un seul jet produit, d'après le livre de la *Sagesse*, un siècle avant la publication du quatrième Evangile une théorie judaïque du *Logos*. Il enseigne que Dieu, l'être suprême, est la lumière primitive, l'âme du monde ; qu'il a créé l'univers, d'après les types qui sont en lui et qui ont été conçus par l'union du *Logos* avec la *Sophia*, c'est-à-dire de



l'entendement avec la science, mère de la création ; que ce *Logos*, monde intelligible, monde des germes ou des idées, est Dieu ; qu'il demeure en Dieu, que la *Sophia* dont les rayons éclairent tous les hommes est aussi Dieu, etc.

Telle est à peu près, autant qu'il est possible de se reconnaître dans cette métaphysique toute de métaphores, la trinité de Philon, trinité différente de celles de Platon, des Égyptiens et des Hindous comme de toutes celles qui surgiront après lui, mais dans laquelle on voit déjà se dessiner les traits principaux du dogme chrétien.

Dans la plupart des sectes gnostiques, le *Logos* et la *Sophia* ou la Buach (en grec πνευμα) l'un mâle, l'autre femelle, sont les deux hypostases fondamentales, manifestations précises de l'être divin $\alpha\gamma\nu\omega\varsigma$, Βυθος , etc.

Il est facile de reconnaître là une allégorie de l'Humanisme où l'homme et la femme, l'*Andro-Gyne* apparaissent comme la plus haute expression visible de l'Être absolu.]

Ainsi, tandis que les Césars bâtissent leur Panthéon, élèvent des temples à Sérapis, à Mithra et font de leur vivant leur propre apothéose, les religions composées, mêlées, commentées, allégorisées, rationalisées, percées par la critique comme le bois par les vers, sont frappées d'une déchéance irrémédiable.

Tout le monde, aujourd'hui est rabbin, scribe, ou peut le devenir ; celui qui n'est pas docteur est prophète ; celui qui dédaigne la prophétie et la philosophie, qui ne possède en soi ni le *Logos* ni la *Sophia*, est à tout le moins thaumaturge, *exorciste*, magnétiseur, ventriloque ; les plus sublimes de tous sont ceux qui, comme Apollonius ou Simon, réunissant la science, la parole et l'œuvre se posent résolument comme dieux.

« Philon, dit Matter, (*Hist. ecclés*), avait étudié tous les systèmes. Il s'était approprié surtout le platonisme, mais il ne semblait avoir pillé les nations qu'au profit de la sienne. Au moyen de ce système allégorique, qui a rendu tant de services aux savants jaloux de trouver dans un livre ce qu'ils désirent y voir, il mit dans le Code des juifs tout ce que les sages étrangers avaient eu de plus beau, de plus religieux. Il



altéra de cette façon, les croyances judaïques ; mais il fit briller le judaïsme... A ses yeux, les juifs sont consacrés pour être les prêtres et les prophètes du monothéisme dans tout l'univers. »

Philon se donnait, en effet, pour prophète et inspiré. De sa part, ce n'était que modestie.

De quelque manière qu'arrive la fusion, la dissolution, la révolution, qu'importe ! Philon, les Juifs, les Grecs crurent travailler pour eux-mêmes ; ils firent la besogne de la Providence.

16. Tibère renouvelle les lois contre le luxe, et chasse de Rome les philosophes partisans de la morale et de la liberté.

Il fait couper la tête à un ouvrier, qui, dit-on, avait trouvé le secret de rendre le verre malléable, de peur que la révélation de ce secret ne fit perdre leur valeur aux métaux. C'est ainsi que le Césarisme entend l'économie politique et l'ordre !...

Il rétablit la loi de majesté, mais il refuse de réprimer les offenses commises envers la mémoire d'Auguste. Auguste, dit-il, est maintenant divinité : laissons aux dieux le soin de venger les dieux. Toutefois, par un bon sens qui ajoute à l'ironie, il veut que le serment prêté au nom d'Auguste, soit aussi sacré que celui prêté au nom de Jupiter !...

16-17. Germanicus rend les derniers devoirs aux légions de Varus, dont il recueille les ossements. Mais peu s'en faut qu'Arminius ne détruise deux légions, commandées par Cécina, et surprises dans les mêmes difficultés. La victoire lui échappe par l'imprudence d'Inguiomer. Cécina échappe, mais la flotte de Germanicus est détruite par une tempête. Depuis lors, les Romains s'établissent sur le Bas-Rhin, sans tenter de s'étendre de l'autre côté, et se bornent à défendre la frontière de la Gaule, forcés de s'arrêter devant une conquête onéreuse.

Les légions veulent porter Germanicus à l'empire ; il les fait rentrer dans le devoir. Malgré cette modestie, Tibère craint que la Germanie ne devienne pour Germanicus ce que la Gaule avait été pour César : il le rappelle en hâte, et après



lui avoir décerné le triomphe, l'envoie en Orient, combattre les Arméniens et les Parthes.

Révolte des Frisons et Bataves sous Varomir, et des Numides sous Tacfarinas. L'empire est à la ration : tous les jours une révolte, tous les jours un ennemi. La bataille renaît de la victoire, sans que l'on puisse espérer d'en finir.

La Cappadoce et la Comagène sont réduites en provinces romaines ; il y avait de quoi prendre. Toute la question est là !...

17. Marobod, roi des Marcomans, est défait par Hermann, aidé des Longobards. Tous les historiens l'ont remarqué : ce qui retarda l'invasion barbare et prolongea jusqu'au ^v^e siècle l'existence de l'empire, c'est que les tribus germaniques n'étaient pas d'accord entre elles, qu'elles se faisaient la guerre en même temps qu'elles pillaient l'empire ; tantôt prenant du service dans les armées de l'empire, tantôt se liguant contre lui. Si, dès le temps d'Auguste et de Tibère, la Germanie avait su se lever comme un seul homme, donner la main à la Gaule, à l'Espagne, à la Numidie, à la Syrie, l'empire était brisé comme un vase d'argile, et s'évanouissait sans laisser même de germe. A cette heure, après 62 ans de despotisme, il n'y avait plus d'organisation romaine, plus de sénat, plus de peuple. C'était fini ; les barbares venant rajeunir le monde opprimé, avant que le Christianisme se fût établi, la fusion des croyances eût été tout autre.

Troubles en Orient causés par les Parthes.

18. Zénon est fait roi d'Arménie par Germanicus. Il venait de régler les affaires de Grèce, et s'était, à cette occasion, brouillé avec Pison.

19. Germanicus meurt en Syrie, empoisonné, selon Tibère, par Pison, qui périt bientôt lui-même d'une mort que l'empereur fait passer pour volontaire. La veuve de Germanicus n'échappe à la jalousie du tyran que par l'appui de Livie.

La même année, le héros de la Germanie, Hermann, est massacré à trente-sept ans, par ses soldats. Vainqueur de



Varus et de Marobod, et devant son siècle, il s'efforçait de faire prévaloir parmi les tribus, une politique de coalition qui pouvait les conduire à Rome. Cela le fit accuser d'ambition; il fut tué. A peine mort, Hermann fut adoré comme une divinité tutélaire; un temple lui fut élevé sur la montagne d'Eresbourg ou Stradberg. Il eut ses prêtres et ses anniversaires. L'apothéose d'Hermann fut-elle une inspiration du génie germanique ou une imitation des Romains?...

Une île apparaît dans la Méditerranée auprès de celle de Délos.

19. Décret du Sénat qui expulse d'Italie tous les individus infectés des superstitions judaïques et égyptiennes.

Tacite, II, 83.

La vestale Occia, qui comptait 57 ans d'exercice, est remplacée par la jeune fille de Pollion. Elle fut préférée, dit Tacite, à celle de Fontaius Agrippa, parce que sa mère n'avait jamais divorcé!...

— Une loi défend aux femmes de race équestre, de trafiquer leurs corps.

Disette à Rome.

Tibère accorde une prime aux marchands de blé.

20. Affirmation du messianisme comme symbole de la réforme morale et religieuse.

20. Simon, dit le Mage ou le Samaritain, se rend célèbre en Syrie. Il fut, dit un historien chrétien, faux juif, faux chrétien, faux prophète et faux messie : ce qui veut dire qu'à cette époque de dissolution et de rénovation des idées religieuses, il se trouve placé, malgré lui, dans un point d'incertitude qui ne lui permet de se déclarer pour aucune secte, ni d'être lui-même un drapeau. Plein des doctrines de la Grèce et de l'Orient, ayant pratiqué même les sciences occultes, il avait reçu le baptême et attendait la communication de l'esprit, pneuma ou *sophia*, lorsqu'il se trouva (35) face à face avec les disciples de Jésus, récemment crucifié. L'auteur posthume *des actes des Apôtres*, prétend qu'il leur offrit de l'argent en échange du Saint-Esprit et du don des miracles; c'est là une anecdote dont l'absurdité ne peut



trouver créance que dans les lecteurs chrétiens du Nouveau Testament. Simon cherchait de bonne foi à s'initier à toutes les doctrines ; il fut repoussé par de grossiers et jaloux sectaires, incapables de le comprendre, et que sa haute philosophie tenait en méfiance.

Simon, élevé dans le judaïsme, considérait toutes les religions, comme un système unique de manifestations diverses de la divinité. Il pensait que l'Être suprême (το ον, l'être ; ο εςως, le stable, le permanent ; πληρωμα, l'absolu ; — Βυθος, la profondeur, l'indissoluble ; σιγη, le silence, l'ineffable) s'était manifesté ou devait se manifester à tous les peuples, non pas en lui-même, ce qui impliquait contradiction, mais dans des puissances, δυναμεις, 1° comme *Père*, ou *Jéhovah* ; 2° comme *Fils* ou *Messie* ; et enfin comme *esprit* ou *Pneuma* ; ou que ces puissances ou vertus n'étaient que des modes de l'Être. Il croyait fermement, comme Philon, qu'à toutes les époques, des hommes privilégiés avaient servi d'organe à ces manifestations ; et c'est en ce sens que, plein de la foi qui animait les théosophes de son temps, il en vint à s'appeler lui-même *la grande puissance de l'Être suprême* ; ἡ δυναμις τοῦ Θεοῦ ἡ μεγάλη, — conséquemment à soutenir, nouveau Pythagore, qu'il était apparu plusieurs fois déjà sur la terre, tant en qualité de *Christ* qu'en qualité d'*Esprit*. N'avons-nous pas vu, au plus fort de la révolution, une secte d'illuminés se former, annoncer un messie sauveur, et le trouver dans Robespierre ? Et ne voyons-nous pas en ce moment des révélateurs annoncer de nouveau, en vertu de communications surnaturelles, le *salut de l'humanité* ? — Nous avons vu le *Mapah*, et nous connaissons tel *Christ*, à qui il ne manque qu'une occasion pour devenir un escroc, un fou ou un Dieu. — Or, si l'on tient compte du progrès accompli depuis 19 siècles, Simon, Philon, Apollonius, nous paraîtront de vrais sages, jouissant de toute leur raison, tandis que les Considérant, les Hennequin et leurs pareils, sont tout bonnement fous.

En vertu de la même théorie, Simon prétendait qu'en même temps que le Fils ou Christ se manifestait en sa personne, l'Esprit ou Pneuma (*rouach*, du genre féminin) s'était



incarné dans une femme de son temps, nommée Hélène, et qu'il appelait *la première pensée de Dieu*. Nous retrouvons ici l'*androgynie* divinisée de Philon, de Platon, de toutes les théogonies. Cette Hélène était une esclave que Simon avait achetée à Tyr, et qui, ayant passé par toutes les ignominies de la servitude, lui semblait représenter d'autant mieux, par ses souillures, les outrages que subit la pensée divine, dans ses migrations à travers l'humanité. Simon, comme Osée épousant par ordre de Dieu une prostituée, comme Ézéchiël racontant les fornications d'Oolla et Ooliba, parlait aux Orientaux le langage qu'ils entendaient le mieux. Nous avons ici, sous une allégorie magnifique, la première idée de la rédemption de l'âme pécheresse en même temps que le premier type de l'émancipation de la femme. — Telle est la trinité fondamentale de Simon, peu différente de celle de Philon, et dans laquelle il est tout aussi aisé de reconnaître sous des termes théologiques, un symbole de l'humanité. D'après Théodoret, la trinité de Simon aurait été plus originale encore : elle se serait composée, non de trois personnes, mais de trois couples : *Nous* et *Epinoïa*, *Phone* et *Ennoïa*, *Logismos* et *Euthumêsis*, que l'on peut traduire : Entendement et Imagination, Parole et Idée, Raisonnement et Réflexion. C'est le dualisme retrouvé dans la trinité même ; chose qui, en principe, nous paraît inattaquable. Tout être, toute faculté, a nécessairement, et au moins, deux faces sous lesquelles, il peut être conçu et expliqué : sans cela il serait inconcevable et inexplicable, il redeviendrait *Βυθος*, *σιγη*, *αγνωστος* et *πληρωμα*.

Sur tout le reste, Simon suivait le système zoroastrien, sur les bons et mauvais anges, l'origine du mal, la métempsychose, etc. Sa morale déduite de sa théosophie était pure : mais comme toute morale basée sur la distinction des substances, si elle conduisait par son côté au stoïcisme, par l'autre elle menait au relâchement. Toute législation ayant été viciée par l'influence des mauvais génies, Simon rappelait les hommes à la loi primordiale, qu'il nommait *loi de nature* ; et comme Paul le fit plus tard, il enseignait que les hommes sont sauvés, non pas directement par les œuvres,



mais par la foi et la grâce qu'elle communique. De là, à l'indifférence des actes extérieurs et aux aberrations quiétistes, il n'y avait qu'un pas. Aussi le Simonisme, corrompu après la mort du maître, s'éteignit dans l'immoralité de ses sectateurs.

Simon le Mage entraîna une masse de population; ses disciples inondèrent la Syrie, la Phrygie, et firent longtemps une concurrence redoutable à la secte chrétienne. C'est à eux qu'il est fait allusion dans les Évangiles, écrits un siècle plus tard : *Il y aura des faux christs et des faux prophètes, qui feront de grands signes et des prodiges, au point d'entraîner dans leur erreur, même les élus!*... Matth. xxiv, 24.

La tradition chrétienne raconte que Simon périt à Rome, dans une joute qu'il soutint contre Pierre (42). Ayant voulu s'élever dans les airs, comme autrefois Elie, il fut précipité et se tua. Le Christianisme, dans ses commencements, a été si grossier, si fort au-dessous de son époque et de sa propre pensée, qu'après avoir défiguré son fondateur, il n'a eu qu'injures et platitudes pour ses rivaux.

Du simonisme sont sortis les *Cléobiens*, *Gorthéniens*, *Mazbothéens*, *Adrianites*, *Eutychetes* et *Dosithéens*. Qu'il nous suffise de signaler cette pullulation de religionnaires, que nous allons voir se multiplier à l'infini pendant trois siècles, jusqu'à ce que le courant naturel des choses les ramène à quelques grandes écoles, qui se disputeront la prépondérance, et se résoudront, avec plus ou moins d'exactitude, dans l'unité.

21. Partout, l'esprit des peuples proteste contre le Césarisme, tantôt par la doctrine, tantôt par la force. Révolte des Gaulois sous Florus et Sacrovir; la Gaule est couverte de sociétés secrètes, formées par les soins des Druides, qui ne cessent d'exciter la nation contre Rome, et qui prêchent partout l'indépendance. La conspiration n'aboutit pas, la Gaule est divisée en elle-même; tout ce qui est riche, influent, est entraîné dans le parti de Rome. Les deux chefs sont défaits, leurs bandes dispersées; eux-mêmes se tuent.

22-24. En Afrique, la révolte n'est pas plus heureuse.



Les Numides sont vaincus par Dolabella ; mort de Tacfarinas.

Tibère se plaint au Sénat du luxe effréné qui appauvrit Rome, et transporte le numéraire aux étrangers, voire aux ennemis (Tacite, ann. III, L III; à citer).

23. Loi de Tibère qui chasse les histrions et pantomimes, pour leurs gestes *séditieux* et *obscènes*.

23. Séjan, préfet du prétoire, pour arriver à ses fins, fait bâtir à Rome même, une caserne pour les prétoriens. De ce moment, dit Tacite, les affaires de l'empire commencèrent à tourner de mal en pis.

23. Tibère *permet* qu'on lui élève un temple à Smyrne. Jadis les dieux sollicitaient, exigeaient les honneurs du culte, maintenant ils les souffrent, l'athéisme n'a rien trouvé d'aussi fort. Cependant le sombre empereur est frappé dans sa famille. Son fils Drusus est empoisonné par Séjan, qui avait séduit sa femme, et aspiré à l'empire. Tibère se console en persécutant la famille de Germanicus.

— En Judée, le sacerdoce est avili de plus en plus. Anne est destitué du souverain pontificat, et remplacé coup sur coup par Ismaël, Eléazar, Simon. Les gouverneurs romains battent monnaie avec la tiare.

24. Une révolte d'esclaves qui menace d'embraser l'Italie, est étouffée dans le sang, au moment où elle allait éclater (Tacite, Annet, IV, 27).

— Un père est accusé par son fils d'avoir conspiré contre César et d'avoir excité la guerre civile. Il est exilé. Toutefois, Tibère pardonne à Concilius, poète satirique, qui l'avait déchiré dans ses vers,

25. Sénèque, le père; Valère Maxime — Crématius Cordus, historien des guerres civiles, dénoncé pour avoir appelé Brutus et Cassius *les derniers des Romains*, est mis à mort.

Ponce-Pilate envoyé en Judée.

25. Pison, prêteur de l'Espagne césarienne est assassiné par une vengeance des habitants (Tacite).

26. Tibère se retire à Caprée, et ne reparait plus à Rome. Il défend, par un édit, à quiconque de *troubler son repos*. De cet antre, il continue de terrifier Rome.

— Pontificat de Caïphus, gendre d'Ananus, sous Pilate,



nouveau gouverneur de Judée. La justice vénale, les rapines, les cruautés, les supplices sans jugement, les massacres du peuple signalent, dit Philon, l'administration de Pilate. Ce qui se passe en Judée est commun à toutes les provinces : la Grèce seule paraît moins remuante ; avant de tomber entre les mains des Romains, elle avait été façonnée au joug, depuis un siècle et demi, par les rois de Macédoine.

26. Révolte des Thraces qui refusent le service militaire. Elle est écrasée d'une manière atroce par Sabinus, qui reçoit pour cela les honneurs du triomphe.

27. Rome, mal bâtie, aux rues étroites, aux maisons à 7 et 8 étages, est désolée par les incendies ! Un amphithéâtre s'écroule à Fidènes. 50.000 personnes y sont écrasées ou blessées.

27. Onze villes d'Asie se disputent l'honneur d'élever un temple à Tibère. Tantôt la révolte, tantôt la servilité ; symptômes équivalents d'oppression. Enfin la préférence est accordée à Smyrne.

27. Scandales à Rome, parmi les femmes. Adultères, prostitutions, divorces ; le scandale est l'assaisonnement de leurs voluptés.

27-28. Cette année, fut célébré, à Jérusalem, le dernier Jubilé, ou anniversaire quinquagésinal des Juifs. Comme on pouvait s'y attendre, au milieu du silence profond où Rome tenait l'univers, il amena une recrudescence des idées messianiques, et détermina les faits dont nous allons rendre compte.

— Négation du Césarisme oppresseur, immoral, inhumain. Prédication messianique de Jean, surnommé le Baptiseur, imitateur d'Elie. Il se porte comme annonciateur, héraut du Messie, ce qu'avaient fait avant lui Dosithée (15), Athronge (2, a.), Theudas (3, a.), Ezéchias (46, a.), le rédacteur du faux Daniel et une foule d'autres. Sous le nom de *Royaume céleste*, il prédit l'arrivée prochaine du libérateur, et pour hâter cette venue, il invite le peuple à la pénitence. Des bandes le suivent dans le désert, au bord du Jourdain, où il leur donne l'initiation baptismale. Hérode Antipas le fait arrêter et enfermer à Machacrons, place forte, sur la frontière de l'Orient.



L'agitation ne cessant pas, Jean est décapité. Après la mort du prophète, ses disciples se dispersent, se répandent hors de la Judée, et vont préluder à la *vocation des gentils*, frayant ainsi la route aux apôtres, comme Jean l'avait frayée à Jésus lui-même.

28. Comme si l'Occident répondait à la pensée de l'Orient, les Frisons se révoltent et s'affranchissent de la tyrannie de Rome. — On exigeait qu'ils fournissent des cuirs d'*Urus*, ou *Aurochs*; faute de quoi leurs troupeaux, leurs femmes et leurs enfants, etc. Les officiers romains sont battus.

28-29. Prédication messianique de Jésus, dit le Christ (C.f. *infra*, 117-160).

Recueillons-nous un instant, avant d'exposer la pensée qui va se produire.

Le Césarisme existe depuis soixante-treize ans; il est jugé par ses résultats. *A fructibus eorum cognoscelis eos* semble dire des Césars le nouveau réformateur. Il n'y a rien à en attendre.

A la place du Césarisme tyrannique, immoral, mystificateur, dévorant, attendrons nous un autre empire, un messie, tel que le rêve la populace de la Judée et de Samarie? A quoi bon? Toutes les dominations se ressemblent, tous les despotismes se valent. *Il n'y a point de salut avec les princes*, dit le Psalmiste; *nolite confidere in principibus!* César, le dernier des christs annoncés dans la vision de Nabuchodonosor, César est la condamnation du messie judaïque; après César, ce n'est pas un homme, c'est le *rocher détaché de la montagne*, qui vient briser la statue messianique et césarienne. C'est la fraternité et la justice. Laissons donc à César le règne et le glaive; et à nous l'idée !...

L'idée, c'est le peuple !... Telle est la donnée du galiléen.

Toute idée doit se manifester, non seulement par des symboles, mais par une formule exacte et précise. Alors elle frappe la conscience des peuples — qui la saluent, la reçoivent et ne l'oublient plus.

Jésus est l'interprète, non plus mystique, mais littéral et catégorique, de la réforme *morale* et *sociale*, partant de l'abrogation sacerdotale et césarienne; et conséquemment de la constitution de l'unité et de la liberté.



Jésus, simple artisan de Nazareth, qu'il habite constamment, ainsi que Capharnaüm, sur le lac de Tibériade, avait pris part, comme tout bon israélite, aux dévotions du Jubilé. A la pâque de l'an 28, il s'était rendu à Jérusalem, avait suivi la prédication de Jean, et avait pris le baptême, affirmant, avec le nouvel Elie, que la régénération était proche; mais se séparant du Baptiseur, quant à la manière d'entendre cette rénovation.

La patrie de Jésus n'est point ici chose indifférente; par son pays comme par sa doctrine, Jésus est également au-dessus et en dehors de la Samarie et de la Judée. Ni Samaritain, ni helléniste, ni pharisien, ni simonien, l'homme de Galilée est autre; sa force comme son crime sera précisément de ne se rattacher à aucun intérêt de parti, de nationalité et de secte. *Quelque chose de bon peut-il venir de Galilée?* diront de lui les Pharisiens. Nous allons voir.

L'enseignement de Jésus est tout social, ni politique, ni théologique. Il ne se compromet point dans les vanités ambitieuses du pouvoir, ni ne se perd dans les subtilités de la théosophie et de la métaphysique. *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me!*... Comme le docteur Hillel (37 a.), il s'en tient à la foi vulgaire, la foi du charbonnier; adopte le langage usité, parle comme tout le monde du Père, du Fils, de l'Esprit, sans donner à ces mots aucune acception dogmatique et spéciale, et s'attache surtout à la morale, au précepte de justice et de charité, dans lequel il fait consister toute la loi, et qu'il met au-dessus de la liturgie et du rituel. Comme les Esséniens, dont il dédaigne le rigorisme, il attaque la bigoterie des Pharisiens, et le matérialisme insolent des Sadducéens. — Comme les prophètes, enfin, dont il est le dernier et le plus sublime, qu'il surpasse de toute la distance de six siècles, il se moque du sacerdoce de plus en plus impopulaire.

Au point de vue de la religion, Jésus, de toute la hauteur de sa raison et de sa conscience, proteste qu'il n'entend y changer rien, *non veni solvere legem*, dit-il.

Il n'ajoute ni dogme, ni spéculations, ni commentaire; il accepte le culte établi, le dogme vulgaire, la tradition natio-



nale. Il ne théologise jamais. (Faire ressortir ici un fait) : Jésus est la vulgarisation du dogme de l'immortalité de l'âme (Cf. 58, etc).

Jésus proteste contre les miracles; il est clair qu'il n'en avait pas besoin. Un socialiste n'a que faire de cela. « Faites ce que je vous dis, et vous verrez, en le faisant, si c'est de mon autorité ou de celle de Dieu. »

Les disciples de Jésus, les plus immédiats, parlent peu de ses prétendus miracles; c'est seulement quand on voulut faire de Jésus un inspiré, un Dieu, qu'on sentit la nécessité de lui en prêter.

Quant au messianisme, alors si fort en vogue, il n'est pas moins explicite dans ses protestations.

[Matter l'avoue : « Ce ne sont pas les vûes messianiques qui lui ont suggéré son plan. »]

Sans cesse il défend de dire qu'il est le Messie; — on a voulu voir la une tactique ou un trait de prudence, ce qui ne serait que honteux et ridicule — *Mon royaume*, c'est-à-dire dans la pensée générale, ma messianité, le messianisme que je prêche, *n'est pas de ce monde*, c'est-à-dire n'a rien de politique et de gouvernemental, dit-il formellement à Pilate. Le mot *κοσμος* qui signifie *ordre de choses*, indique suffisamment la pensée du réformateur (il serait absurde de l'entendre d'un autre monde, de la vie surnaturelle).

Le messianisme spirituel n'a été inventé qu'après lui, comme une déduction du *logos*, le Messie éternel, d'après Simon, Philon, etc., le messianisme est encore une réalité pour Jésus plus que pour Hillel : c'est une révolution !

Mais ce n'est plus un homme, et par cela même Jésus marqua le premier pas du messianisme hors du concret, le premier pas vers la spiritualité.

Cette marche sera si bien suivie, que lui-même finira par disparaître (Cf. 1^{er} du *Chronos*, Zoroastre, ex.)

Il recommande de payer le tribut à César, et en donne le premier l'exemple; à cette occasion, il se moque des chimères des Juifs en leur faisant remarquer ironiquement qu'ils n'ont pas de monnaie à eux, et que celle dont ils font usage



est à l'effigie de César. Étrange conduite pour un Messie ! — Ailleurs, s'emparant de l'exégèse pharisaïque, il dit aux messianistes : Vous prétendez que le Christ est fils de David : comment donc David l'appelle-t-il : mon maître ? — Ce qui signifie que dans la pensée de Jésus, le Christ n'est qu'une figure antérieure et supérieure à David, à savoir la loi. On sait comment Jésus reçoit la mère de deux apôtres, qui lui demande pour eux les premières places dans son royaume : *Ceux qui aspirent à commander aux autres, ne méritent que d'être les esclaves de tous*. Dans la prophétie qu'on lui prête de la prise de Jérusalem, et où se trouvent mêlés, comme partout dans les évangiles, des lambeaux de ses discours avec les idées de ses biographes, il recommande avec force à ses auditeurs de ne point prêter l'oreille aux chimères messianiques : *Si quelqu'un vous dit qu'il l'a vu, qu'il est dans le désert, n'en croyez rien, n'y allez pas*. Et partout : Le Messie n'est pas un homme, c'est une idée (en syriaque ou hébreu, דבר, *debar*, une parole !)

Si, lui fait observer quelque Nicodème, le Messie est une idée et si cette idée est la tienne, c'est toi qui possède le vrai messianisme, *Verba Vitæ æternæ habes* ; c'est toi qui es le Messie. — Soit ! répond le réformateur.

Jésus, en effet, est vraiment le Messie, dans ce sens élevé de Hillel, de Simon, d'Apollonius, des Gracques, etc., etc., et, s'il l'a dit, il a eu parfaitement raison de le dire.

Mais il est anti-Messie, au sens des Juifs, et de tous leurs prédicants, zélateurs, imposteurs, etc., et il a eu parfaitement raison de le dire aussi.

En Jésus, la révolution morale et sociale acquiert donc conscience d'elle-même ; c'est ce qui le rend si précis, si fort, si neuf, si supérieur ; — et comme depuis dix-huit siècles, le but révolutionnaire posé par Jésus n'a pas été atteint, il est resté après dix-huit siècles aussi neuf, aussi supérieur, autant dans la circonstance et l'à-propos que du temps de Pilate et de Tibère.

Qu'est-ce donc, en soi, que la prédication de Jésus ?

C'est la réforme sociale, rien de plus, rien de moins ; —



c'est la liberté, l'égalité, la fraternité, programme éternel des pauvres et des opprimés.

Comme but, l'égalité des conditions parmi les hommes.

Comme moyen, la réforme des mœurs.

Comme sanction, l'immortalité de l'âme.

Voilà toute la doctrine de Jésus. On peut critiquer ce plan en faisant voir, d'un côté, que le but, le moyen et la sanction sont trois choses identiques, qui ne peuvent être séparées. mais unies, d'autre part, que la parole du réformateur resterait absolument sans résultat tant qu'elle ne serait point appuyée sur une science positive des droits et des devoirs, du travail, de l'échange et de l'économie sociale. L'important ici, est de savoir s'il a touché juste. Or, c'est ce dont les haines furieuses qui éclatèrent bientôt contre lui ne permettent pas de douter.

Jésus est donc par excellence le vrai tribun des peuples ; sa protestation, qui semble dédaigner César, parce qu'elle va plus haut et plus loin que César, est dirigée contre l'exploitation de l'homme par l'homme ! Exploitation qui avait lieu également alors par le sacerdoce, par le patricial, par César.

Jésus est la vraie antithèse du régime césarien, patricien, sacerdotal et usuraire, régime d'hypocrisie et d'intolérance, régime d'impudicité et de vol, régime de calomnie, de trahison et d'assassinat. Là est son originalité et sa force. Tout ce qu'on y ajouterait ne servirait qu'à dénaturer sa pensée et à l'affaiblir. C'est par là qu'il fut, en son siècle, et qu'il est demeuré l'expression la plus haute du génie populaire, à la fois pratique et moral ; et que, organe de la conscience des masses, il a commencé le premier à faire justice de l'illumisme, du théologisme, de la kabbale, de la théosophie et de toutes les mysticités de la terre. Comme idée, comme théorie, rien ne lui est propre, et c'est sa gloire : c'est un chef d'opposition, et comme chef d'opposition, il est resté et restera à tout jamais incomparable.

Son style, autant que nous pouvons en juger, sur les fragments conservés pêle-mêle dans la mémoire de ses disciples ; ces phrases, retenues mot pour mot, tant elles avaient frappé



les imaginations ; cette forme de l'apologue, dont il connaît toutes les variétés et les ressources ; la verve de sa polémique ; l'énergie foudroyante de ses réparties, n'ont rien de comparable dans l'antiquité et chez les modernes, et font de lui l'idéal du tribun et le vrai représentant du peuple.

On s'est fort occupé de l'éducation de Jésus : peine inutile. Il est l'élève des prophètes, et plein de l'esprit de son siècle, qui circule dans l'air, et saisit également le riche et le pauvre.

Jésus fut donc, dans toute la rigueur du terme, un anti-messianiste, un Christ et un anti-Christ, comme en sa qualité de prophète et de tribun il était anti-prêtre et anti-César. Là surtout, là seulement, et c'est assez, est sa signification historique et elle ne peut être que là. Toute multiplicité de pensée et d'action, ici, plus qu'ailleurs est impossible. Là est le titre de Jésus à la reconnaissance des hommes et à la postérité.

Nous verrons bientôt comment s'opéra la séparation de la théorie et de la pratique du prophète de Nazareth, et comment son *église*, toute fraternelle d'abord et communautaire, devint le foyer de la théologie et de l'autorité.

Légitimité de la prédication de Jésus, au point de vue religieux : *Unité de Dieu. Immortalité de l'âme* (Cf. *Infra*, f° 111-112).

L'unité de Dieu. — Unité de la raison, de la conscience humaine ; fraternité et solidarité des races. — *L'immortalité de l'âme*. — Progrès indéfini de la raison dans la science, et de la conscience dans la vertu. — Théorie de la non-rétrogradation de l'âme humaine et de la société (Cf. 31, f°, v°).

IMMORTALITÉ DE L'ÂME

Rassembler des passages desquels il résulte que ce dogme au temps de Jésus, était une *nouveauté*, non pas précisément en philosophie, mais en religion et aux yeux des masses.

Tu as des paroles d'immortalité, dit Nicodème à Jésus.

Voir Tacite, *Vie d'Agricola*, 46. — *Annales*, xvi, 49 et 34



(où il paraît que cette théorie est regardée comme une théorie métaphysique).

Cf. *Caton*, lisant Platon avant de mourir.

Lucien, et ses railleries sur les chrétiens.

Jésus n'admettait point la *résurrection des corps* comme les pharisiens; il prenait ce mot dans le sens métaphysique. Cela n'a pas empêché ses disciples de le ressusciter.

C'est là un point important qui n'a pas été relevé.

Cf. — Sur l'immortalité de l'âme et les incertitudes des Anciens, CICÉRON, *Tusculane de Senectute*, *Songes de Scipion*; idem, *Pro Cluentio*. — A. 61.

SALLUSTE, Bell. Catilius; *Discours de César*.

JUVENAL : *Esse aliquos manes, et subterranea regna, nec pueri credant, nisi qui nondum ære lavantur* (Satire II et satire XIII; PERSE, 2^e satire).

VIRGILE. — *Felix qui potuit rerum cognoscere causas*, etc.

LUCRÈCE, *Passim*. Pline, *Histoire naturelle*, l. II, c. 7. — Pomponace - Spinoza (Bayle, Cf. *Réponses aux questions d'un provincial*, part. III, c. 22).

Cf. Mes *Études sur la philologie sacrée*, passage des Psaumes de l'Écclésiaste, etc., mal interprété par Bergier, *Dict. théol.* (notamment celui d'Isaïe, c. XIV).

Descartes, Lelaud, Bonnet, cités dans les *notes* de Guinet, avouent que l'*immortalité de l'âme* ne peut se prouver à la raison. — Donc, elle ne vient que par la superstition, et les anciens n'ont pu la connaître.

Cf. HORACE, épit. 16, l. I; *et alibi*.

Mecænas, ses vers sur l'âme. — Le Romain, le Juif, etc., ne se comprennent avec la théorie de l'immortalité. Les jeux du cirque, le droit de conquête, l'esclavage, le droit de vie et de mort, etc., sont des corollaires de la non-croyance à l'immortalité chez les anciens.

Cf. TACITE, passages nombreux sur les soldats.

— Le dogme de l'immortalité avait été de bonne heure décrié par les prêtres qui en faisaient trafic. Les purifications se payaient, les expiations posthumes. — Chez les Druides, on *prêtait sur l'autre vie*. Naturellement les prêtres étaient ceux qui offraient les meilleures hypothèques. — On le regardait



comme une cause de lâcheté ! et l'on n'avait pas entièrement tort. — *Vetus ille mos Gallorum occurrit, quos memoriâ proditum est pecunias mutuas, quæ his apud inferos redderentur, dare solitos.* — L'encyclopédie nouvelle se récrie d'admiration devant cet usage.

Minutius Felix. — C'est par peur de la mort qu'ils croient à l'immortalité, dit Cécilius des chrétiens, et c'est l'espérance de revivre qui fait tout leur courage et leur vertu. C'est fondé !

— C. II.

Et ailleurs : *Renacci de ferunt post mortem, et cineres, et favillas : putes eos jam revixisse !...*

— HOMÈRE. *Iliad.* l. 16. Jupiter pleure avec des larmes de sang la mort de Sarpédon, son fils.

HOMÈRE. *Odyssée* : Évocation des ombres, par Ulysse, sur une cuve pleine de sang. Ce sont des vampires, non des immortels.

(Cf. *infra*, au 64, f° 48 v°).

28-29. Faire ressortir à Jésus, la marche de l'idée révolutionnaire.

Elle passe par le messianisme, le platonisme, le pythagorisme, l'éclectisme, la kabbale ;

Elle se manifeste partiellement dans les zélateurs, les faux messies, les esséniens, les *évangélistes* ;

Elle se pose déjà plus complète en Apollonius et Simon, mais trop surchargée de théologie, de spéculation, pas assez pratique.

Enfin, elle éclate dans toute sa simplicité, son énergie, son positivisme, en Jésus.

Après Jésus, elle ne peut que s'adoucir, en se développant, se transformer, et perdre. C'est ce qui arrive immédiatement. — Quand nous serons à Augustin, le Christianisme ne sera plus rien de ce qu'il était : nous aurons un culte, une théologie, une superstition, une hiérarchie, tout ce que n'a pas voulu Jésus, tout ce qu'il a nié et combattu, et plus rien de ce qu'il a affirmé et posé.

Ce n'est pas en vain qu'à toutes les époques, au II^e, au III^e, aux IV^e et V^e siècles, de même qu'au moyen âge, et à la réforme, on a accusé l'Église de *corruption* et de *prostitution*.



De temps en temps on s'apercevait de cet abandon de l'idéal de Jésus, et l'on accusait l'épiscopat. Mais l'épiscopat, le Christianisme officiel, assisté du bras séculier, mettait bien vite à la raison les hérétiques...

[On ne sait absolument rien de Jésus, si ce n'est sa prédication et sa passion. Ni sa famille, ni son éducation, ni sa vie, presque rien : il a paru comme l'éclair, pour employer une de ses images : *sicut fulgur ab oriente, parietusque in occidentem. Ita erit adventus filii hominis*. Tous les détails sur sa vie privée, *apocryphes*. Ce n'était pas au 1^{er} siècle ce qui intéressait le plus, et ce n'est pas non plus ce que l'histoire doive regretter. Mais cette ignorance biographique a fourni matière aux systèmes : de là, la possibilité de déifier Jésus, et de le nier !...]

29. 23 mars. — Jésus est mis à mort par Pilate, à la requête du pontificat.

La date que nous assignons ici à la crucifixion de Jésus, généralement placée à l'an 34, est pourtant une des plus certaines de l'histoire. Elle a d'abord pour elle le témoignage de Lactance et d'autres Pères plus anciens, qui disent formellement que Jésus fut crucifié sous le consulat des deux Gémînus; elle est confirmée par les Évangiles, dont les trois premiers ne comptent du baptême de Jésus à sa passion qu'une pâque, c'est-à-dire un an; et le quatrième n'y contredit pas; elle est démontrée, enfin, par l'itinéraire de Jésus pendant la prédication, itinéraire parfaitement motivé dans Mathieu, Marc, Luc et dont Jean seul s'est écarté, sans toutefois y faire d'opposition. Ce qui a fait croire aux trois ans et demi de la vie messianique de Jésus, ce sont les quatre mentions que fait Jean de la pâque, mentions qu'on a prises sans motif pour autant de pâques différentes.

Traqué par la police des prêtres de Jérusalem, et par celle du roi de Galilée, dont il était sujet, repoussé par sa propre famille, odieux aux Samaritains, accusé d'imposture par les pharisiens et les scribes; sommé d'aller à Jérusalem rendre compte au sanhedrin de ses doctrines, Jésus, après avoir erré pendant près d'une année aux environs du lac de Tibériade, sur la frontière de la Galilée et de la Phénicie, dans



la Batanée et la Décapole, ne trouvant plus de sûreté ni au désert, ni sur la montagne, ni sur le lac, se décide à braver le péril d'une exposition solennelle. Il s'achemine donc, par la Samarie, du côté de Jérusalem, descend le Jourdain, le long de la rive gauche, jusqu'à la hauteur de Jéricho; puis il fait son entrée à Jérusalem quelques semaines avant la pâque, au milieu d'acclamations, les unes sincères, les autres peut-être perfides, mais qui toutes, dans leur expression générale, affirmant le messie, étaient une protestation au moins partielle contre sa doctrine. Le jour, il enseigne dans le temple, protégé par le respect du lieu, et la faveur de la multitude; la nuit il disparaît, sort de la ville, près du bourg de Béthanie. C'est dans cette retraite qu'il est arrêté l'avant-veille de la pâque, à la suite d'une délibération du grand conseil, qui décida sa perte.

Quel fut le motif de la condamnation de Jésus?

Tout le révèle. D'une part, on ne voulait plus souffrir de messies : Les prêtres qui voyaient leur pouvoir y périr, avaient autant d'intérêt à la répression que les Romains; de l'autre, on ne voulait pas souffrir d'attaques directes ou indirectes au mosaïsme, chose non moins redoutable à la caste sacerdotale, et au parti bigot; bien moins encore entendait-on tolérer les manifestations socialistes. Bref, on était résolu de sévir contre tous les prédicants et sectaires, quels qu'ils fussent. Toute théorie, en effet, philosophique ou religieuse, politique ou économique, contient dans le secret de ses abstractions le corollaire pratique, qui à la révolution des idées unit indissolublement la révolution sociale. Jésus, continuateur des prophètes, ces anciens réformistes que la royauté avait livrés au supplice, et dont le sacerdoce était venu à bout d'éteindre le génie; esprit sarcastique et positif, véritable organe de la pensée des masses, marquait le point précis où l'agitation des idées qui depuis plus d'un siècle travaillait l'Orient, et à laquelle répondaient le murmure de l'esclave et le grondement des populations sur tous les points de l'Empire, devait aboutir à une explosion sociale, à une application matérielle. Romains, Hérodiens, Pharisiens, Sadducéens, Messianistes, tous devaient s'unir contre lui dans la



même haine : il fut livré, par les prêtres, comme blasphémateur du temple; par les Pharisiens, comme violateur du sabbat; par les Sadducéens, comme ennemi de la propriété; par les Scribes, comme déserteur de la loi et faux prophète; abandonné des zélateurs et Messianistes, qui l'accusaient de refroidir le patriotisme, et d'être vendu aux Romains; du peuple, qui le traitait de samaritain; condamné enfin par Pilate, comme affectant la messianité, la royauté !!...

Pendant longtemps la réprobation qui s'attacha au grand réformateur, fut universelle; et quelque courte qu'ait été son apparition, cette universalité de haines témoigne suffisamment de la puissance de l'homme et de la profondeur de son œuvre.

Que pèsent aujourd'hui, dans la balance de l'histoire, ces doctrines judaïques, zoroastriennes, hermétiques, platoniques, gnostiques, kabbalistiques, etc., qui, pendant des siècles, oubliant l'idée galiléenne, se disputèrent la possession de l'esprit humain, et la direction de la réforme? Qu'est-ce que la théologie catholique elle-même, héritière et suprême expression de toutes ces rêveries? Rien, rien, rien. Une nouvelle évolution de l'humanité a ramené de nos jours une égale explosion des douleurs du peuple; et, comme au premier siècle de notre ère, elle a abouti à la même conclusion. Justice, morale, liberté, fraternité: Voilà ce dernier mot du XIX^e siècle, comme il le fut du premier. La parole et l'idée de Jésus survivent donc, plus puissantes, plus grandioses qu'elles ne parurent jamais: le seul homme de toute l'antiquité que le progrès n'ait point amoindri, et qui soit encore notre contemporain.

Changez ce caractère de Jésus, il devient incompréhensible. Sa condamnation, qui frappa tous les esprits par son iniquité, et qui n'eut d'autre cause que la raison d'Etat, apparaît juste et légitime. Aux yeux de la raison impartiale, il reste frappé d'un soupçon, effet d'une position équivoque. Après dix-huit siècles, nous osons enfin restituer cette grande figure, méconnue des critiques, et ravalée par la théologie au niveau des Césars et des dieux.

La même année que Jésus expire à Rome, à l'âge de



quatre-vingt six ans, une femme dont la fortune commença par l'adultère; qui, divorcée en pleine grossesse, souilla sa maternité par un amour nouveau; qui passa sa vie à nouer des intrigues et à préparer des empoisonnements; exécration Egérie du plus lâche des despotes, à qui le monde dut Tibère, celui de tous les hommes qui la connût le mieux, qui lui dut le plus, et la détesta davantage: l'impératrice, Auguste et divine, Livie.

ABRÉGÉ DE LA GÉOGRAPHIE DE STRABON (à faire)

30. Après la mort de Jésus, *ses disciples*, que l'on voit s'appeler aussi *jesséens, galiléens, nazaréens, frères, élus, saints, sauvés, fidèles, croyants*, découragés et abattus, se dispersent. Plusieurs années se passent, durant lesquelles ils ne donnent signe de vie. Pierre, Jacques, Jean, venus à Jérusalem avec leur maître, sont retournés à Capharnaüm, reprendre leurs travaux de pêcheurs. Dans leurs conférences secrètes, ils se confirment de plus en plus dans l'idée que Jésus est vraiment le prophète, que son messianisme est le véritable: alors commence l'élaboration du système.

Le Césarisme et les traditions ont fait jaillir l'étincelle: le Césarisme va la souffler, et accroître sans cesse l'incendie.

31. Séjan conspire pour l'Empire. Tibère le défère au Sénat, qui le condamne à mort. Avec lui périt Velléius Paternulus, historien, ami de ce Fouquet, ancien compagnon d'armes de Tibère.

Pline, le naturaliste, découvre la cause du flux et du reflux.

32. Apollonius de Tyane se voue à la vie pythagoricienne, et commence sa retraite de cinq années de silence. La vie de ce prêtre-philosophe, est pleine d'analogies avec celle de Jésus, telle que la racontent les évangélistes. Sa mère étant enceinte de lui eut une apparition de Protée. Elle lui demande qui elle mettra au monde: moi, répond le Dieu. C'est presque mot pour mot la réponse de l'ange à Marie: *quod nascetur ex te sanctum*!... Au moment de sa naissance, un éclair tombe du ciel sur l'enfant, remonte au plus haut des



airs, et s'évanouit : c'est l'équivalent de l'étoile des mages.

Comme Jésus, Apollonius montre une précocité d'intelligence surnaturelle : dès l'âge de quatorze ans, il s'applique aux plus hautes études, et s'enferme dans un temple avec ses maîtres Euthydème et Eumène.

Comme Jésus, avant de se livrer à l'apostolat, il se prépare par le silence et la retraite : comme Jésus, il passe sa vie en missions et en voyages ; et sa doctrine, ses maximes, la pureté de sa vie, le merveilleux qui l'accompagne, semblent encore le type sur lequel a été calquée l'histoire anecdotique et miraculeuse de Jésus. Il n'y a guère que le style par lequel ces deux hommes diffèrent ; mais ici c'est le cas de dire que le style, c'est l'homme (31).

❧. Philippe, fils d'Hérode le Grand, tétrarque de la Galilée, meurt sans enfants. Ses états sont réunis à la Syrie.

❧. Après un silence de quatre ans, les disciples de Jésus se reconnaissent, et songent à organiser leur propagande. La catastrophe du 23 mars avait grandi le prophète de Galilée ; les esprits s'exaltaient au souvenir de sa prédication, que rien ne remplaçait. Il avait laissé quelques disciples puissants, un Nicodème, un Joseph d'Arimathée, un Gamaliel peut-être, qui comprenaient que là était une force dont aucune philosophie ne pouvait approcher. Ils voyaient de plus, que si l'on parvenait à donner aux esprits cette direction, la Judée pouvait être sauvée du fanatisme messiaque, sauvée de la fureur des zélés, sauvée, par conséquent, de la révolte, de la ruine. C'est au sein même de Jérusalem que la secte se reforme ou plutôt se forme. Il n'est plus question de la Galilée. Dans une première réunion, les apôtres invoquent l'esprit, le Pneuma consolateur, παρακλητον, promis disait-on par Jésus, et qui descend sur les disciples en forme de flammes ; symbole de l'égalité des hommes devant Dieu, et de l'abolition du sacerdoce.

Ce n'est autre chose, comme l'on voit, que la mise en scène des idées des Albigeois, Vaudois, quakers, etc., qui nient l'autorité des prêtres ; c'est la démocratie en religion. On adopte la vie en commun ; on prêchotte, on fait des réceptions de prosélytes ; enfin l'on commence à affirmer la



révélation de Jésus de Nazareth, *homme de Dieu, prophète d'Israël*, fondateur du vrai messianisme, *et ressuscité d'entre les morts*, c'est-à-dire suivant l'interprétation formelle de Paul (I Cor., xv), et le langage du temps, passé de cette vie à l'immortalité. On ajoute qu'il reviendra, et bientôt; car ce qui n'est point mort doit revivre. Elie, ravi au ciel, n'est-il pas revenu en la personne de Jean-Baptiste; et ne l'attend-on pas encore?...

Les prêtres entendent dire que la secte se remue : ils font venir Pierre et les autres, et leur intimant de se taire. Nous ne le pouvons pas, répondent-ils hardiment. Pierre, qui porte la parole au nom de tous est jeté en prison; une influence occulte le délivre. Le Sanhédrin s'irrite : Prenez garde, leur dit Gamaliel, si cette œuvre est du ciel, elle prévaudra malgré vous, et vous serez des impies; si elle est du mensonge, elle tombera d'elle-même et vous n'aurez pas l'odieux de la persécution.

Les *Actes* placent ici la conversion d'un personnage d'importance. Joseph, surnommé Barnabé, de la tribu de Lévi, originaire de Chypre, riche, et qui mit sans hésiter sa fortune au service de la nouvelle école. Joie et exaltation parmi les frères. On répète partout que le *salut d'Israël* est en Jésus de Nazareth.

Quels sont les chrétiens? Ignorants, derniers du peuple, oui : cela est dans la nature du mouvement.

Mais conduits par quelques chefs habiles, dédaigneux des lettres, sciences et arts! Oui, encore : cela devait être dans la donnée de la secte.

Enfin un certain indifférentisme politique, car ils allaient plus loin que la politique; c'est ce que nous remarquerons partout.

Mais négation énergique du vieux monde!

Tout cela plus ou moins judicieux.

34. Un faux christ persuade aux Samaritains qu'il a trouvé les vases sacrés cachés par Jérémie : le peuple le suit en foule, Pilate en fait un horrible massacre. Les prêtres s'indignent, non sans raison, contre les prédicants messianistes, parmi lesquels ils confondent les Nazaréens. C'est à l'occasion de ce



triste événement, attesté d'ailleurs, qu'ils sévirent sans doute de nouveau contre la nouvelle secte : alors périt Etienne, homme plein de ferveur et d'éloquence, honoré dans l'église comme premier martyr. La communauté s'efface : pendant ce temps d'arrêt, Philippe va porter *la parole* en Samarie. L'occasion ne pouvait être, en effet, plus favorable. On peut regarder cette mission de Philippe comme le point de départ de l'universalisme chrétien, autrement dit la catholicité. On ouvre d'abord la porte aux schismatiques de Samarie, en attendant qu'on fasse entrer les incirconcis : ce sera scandale pour scandale.

Tandis que Tibère épouvante l'île de Caprée de ses débauches, les Saxons, les Sarmates et les Germains ne cessent d'insulter l'empire. Furieux de sa décrépitude prématurée, il eût voulu que sa fin fût celle de l'univers. Il se faisait apporter des victimes pour jouir de leur supplice ; quelquefois condamnés et délateurs étaient mis pêle-mêle. Un jour, las de procédure, il ordonna un massacre général des prisons, et les cadavres entassés aux Gémonies sont ensuite jetés dans le Tibre, etc.. etc. Couvert de plaies, dévoré de chancres, incapable de jouir, dégoûté de tout, il avait inventé une dernière volupté propre à lui seul, et qui laissait loin derrière elle la pédérastie, l'omnigamie, et toutes les postures de Vénus : C'était de se faire caresser nu par de petits enfants nus. Grâce aux dieux, disait-il, parlant de Caligula ; je laisse au peuple romain un serpent pour le dévorer, et au monde un phaéton pour l'incendier !...

35. Pilate est accusé par les juifs auprès de l'empereur, et rappelé : sa disgrâce entraîne celle de Caïphas, qui est déposé du souverain pontificat. L'Eglise voit la vengeance du ciel s'appesantir sur ses ennemis ; mais elle n'ose encore se montrer au grand jour, sous la royauté d'un Hérode et le gouvernement d'un Vitellius.

Rencontre des apôtres avec Simon le Mage, en Samarie. A peine le Christianisme est né, qu'il est compris du philosophe. Il sent que là iront les masses ; et comme au dehors du flot populaire, la philosophie est stérile, il offre son concours, qui est refusé injurieusement. Ce fut une faute : le Christia-



nisme, s'il avait pu unir ensemble Jésus, Simon, Apollonius, le socialisme, la philosophie, la fusion des cultes, eût fait des progrès cent fois plus rapides : il aurait été invincible. L'exclusion de Simon crée dès ce moment, au sein du grand mouvement révolutionnaire, deux catégories principales, que l'on désigne par les noms de *croyants* et *illuminés* (gnostiques); *psychiques* et *pneumatiques*, et qui tendent mutuellement à s'exclure, brisent la force révolutionnaire et faussent chacun de leur côté, la pensée chrétienne.

Nous verrons, au commencement du III^e siècle, Clément d'Alexandrie et Origène faire tous leurs efforts pour mettre un terme à cette opposition de la *gnose*.

35-36. Tiridate est envoyé par Tibère pour remplacer Artaban, roi des Parthes. Ce nouveau candidat du Césarisme est battu et chassé par les barbares. Artaban écrit à l'empereur de satisfaire le peuple romain, en se donnant la mort.

Une tradition chrétienne prétend que Tibère, sur la fin de sa vie, proposa au Sénat de mettre Jésus au rang des dieux : autre absurdité qui montre quelle faible conscience les chrétiens eurent pendant longtemps d'eux-mêmes.

36. Quatrième apparition du Phénix : oiseau fatidique annonciateur des grands événements. Que venait-il donc annoncer au monde ? Un nouveau dieu, sans doute Caligula.

37. 16 mars. — Mort de Tibère à soixante-dix-neuf ans. La nature n'agissant pas assez vite, Caligula, âgé de vingt-cinq ans, lui vient en aide : il fait étouffer le vieux tyran sous une pile de matelas. Après tout, il ne faisait que venger son père et sa mère, détruits par le tyran, Germanicus et Agrippine. Celui-là mort, Caligula fait tuer aussi Drusus, petit fils de Tibère. Ce changement amène sur la scène un nouveau personnage, cher aux juifs, hostile à la secte chrétienne : c'est Hérode-Agrippa, fils d'Aristobule, petit-fils d'Hérode et Marianne, et du sang des Asmonéens. Comme il s'était montré du vivant de Tibère favorable à Caligula, celui-ci lui donna par reconnaissance la tétrarchie de Philippe.

Apollonius de Tyane, ayant accompli les cinq années de silence prescrites par la discipline de Pythagore, commence à répandre sa doctrine dans l'Asie mineure, et vient à An-



tioche, dont il fait sa résidence habituelle. Tout en prêchant les autres, il ne néglige aucune occasion de s'instruire ; il interroge tous les sages, pénètre dans tous les sanctuaires, se fait initier à tous les mystères. Comme Jésus, il enseigne la morale la plus pure et la plus fraternelle ; comme Simon, il prêche la fusion des cultes ; comme Platon, il enseigne, sous la multitude des noms, ses manifestations divines, l'unité de l'Être suprême. Ses mœurs sont celles d'un élève de Pythagore ; ses discours, marqués au coin de la philosophie, ont quelque chose du style des oracles ; son détachement égale celui des communistes de Judée. Le plus libre de tous les hommes, par la raison, par la conscience, par le calme des passions et des sens, il menace hautement la tyrannie, et recommande aux prêtres de tous les cultes la tolérance.

« Le philosophe, dit-il, s'unira d'amitié avec le plus simple ; il négligera le rhéteur et le sophiste. Le philosophe fuit la mollesse, cherche en tout la pureté, a peu de besoins, évite le méchant, a toujours un bon conseil à donner, sa bourse ouverte à ses amis, son sang à répandre pour sa patrie, et sa liberté à garder.

« Pour connaître les choses divines, dit-il encore, il faut les étudier avec une âme droite et pure, un cœur dégagé de vices, un esprit sans préjugés, et amoureux de la vérité... Qu'exigez-vous du sage ? L'art de donner des lois au peuple, la connaissance de la géométrie, de l'astronomie, de l'arithmétique, de l'harmonie, de la musique, de la médecine, de la théurgie, mieux que cela encore : l'élévation de l'âme, la gravité, la constance, la bonne renommée, la frugalité, l'intégrité des sens, la bonne amitié, la vertu... Ayez de la pudeur pour celui qui en manque, et voilez votre visage devant celui qui s'enorgueillit d'une sottise. »

Ses principes sociaux sont les mêmes que ceux de Jésus : « La terre est à tous les hommes, dit-il au satrape qui lui demandait ses passeports ; c'est notre patrie commune ; elle m'appartient ainsi qu'à vous ; et j'ai le droit de la parcourir sans que personne puisse s'y opposer. » — Du reste, Apollonius se soumet comme Jésus aux puissances établies, et leur paie le tribut.



Sa théologie est encore plus simple :

« Nous sommes tous fils de Dieu... L'âme ne se repose point, rien ne périt ; il n'y a que les apparences qui naissent et qui passent ; s'il y a passage de l'état d'essence à l'état de nature, il y a génération ; s'il y a passage de l'état de nature à l'état de naissance (?), il y a mort. A proprement parler, il n'y a donc ni génération, ni corruption ; il y a succession d'États... » Il est impossible, ce nous semble, de professer plus clairement la théorie du progrès.

« Un tout se résout en parties, dit-il encore ; des parties reforment un tout : Voilà l'automatisme universel. » Donc il n'y a rien de permanent et d'absolu, comme le croyait Simon le Mage, et après lui tous les théosophes : « L'essence primordiale, qui est toute en tout ; que l'esprit suppose, mais sans pouvoir jamais l'atteindre, est le Dieu éternel qui perd son nom dans les langues (et par conséquent son individualité dans l'ensemble des choses) par la multitude et la diversité des êtres... Tous les êtres ont leur jeunesse et leur caducité, leur période et leur consommation ; la mort est l'élévation à la divinité. »

Un dernier trait de ressemblance entre Apollonius de Tyane et Jésus, c'est que, comme celui-ci, il parlait volontiers par paraboles ; et que, comme Jésus encore, il se défendait de magie, de sorcellerie, de divination, de prophéties et de miracles. Croyez après cela aux narrateurs imbéciles qui en ont chargé leur histoire.

Il y a lieu de penser que la vie d'Apollonius de Tyane fut composée sur les manuscrits de Damis par Philostrate (198) en vue de contrebalancer la célébrité du réformateur chrétien, ce qui n'empêche nullement que la vie de celui-ci eût pu être illustrée à l'instar de celle-là. Nous, que cette rivalité n'intéresse plus, nous placerons sur la même ligne Jésus, Apollonius, Confucius, Socrate, tous les sages puissants par la parole et la vertu, et nous dirons : Oh humanité, voilà tes saints ! *Ecce dii tui, Israël.*

38. Caligula prend le premier le titre de *Dominus*. *L'empereur s'amuse !* Caligula fait périr Macron, à qui il devait l'empire, Gemellus, Silamis, et rétablit, à l'exemple de Ti-



bère, la loi de majesté, qu'il avait d'abord abolie. Tous les dix jours, il *apurait ses comptes*, en condamnant à mort les prisonniers les plus riches. Pour s'assurer les successions, il se disait parent de tous les citoyens opulents. Il aimait à se rouler sur des monceaux d'or. Son règne, plein de proscriptions, de rapines, d'incestes, fut celui d'un fou, d'autant plus furieux, qu'il était poursuivi d'indicibles terreurs. Il fit nommer son cheval souverain pontife, et eût voulu que le peuple romain n'eût qu'une tête pour la couper d'un seul coup, etc., etc., etc.....

A Alexandrie, le gouverneur Flaccus exerce sur les juifs, en haine d'Agrippa qui venait de restaurer l'empereur, toutes sortes de vexations et de cruautés. Il les fait piller, fouetter; il outrage les femmes, brûle les synagogues, les chasse de leurs maisons, donne leurs biens aux Alexandrins, les fait tuer comme des bêtes. Flaccus, dans son gouvernement, imitait César. Caligula était régalé par lui de la relation de ces atrocités; ce qui n'empêche pas celui-ci, par un raffinement auquel Flaccus aurait dû s'attendre, de faire arrêter tout à coup ce gouverneur et de le faire périr (40).

— Les Allemands, défaits par Galba, sont chassés des Gaules.

— Commencement du royaume d'Adiabène, formé d'une fraction de la Syrie.

39. Sur la dénonciation d'Agrippa, Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, est déposé par Caligula, et exilé, avec Hérodiade sa femme, à Lyon. La Galilée est donnée à Agrippa.

40. Caligula fait un voyage dans les Gaules, s'avance jusqu'à Boulogne, où il bâtit un phare, et fait ramasser des coquillages aux soldats. De retour à Rome, il faillit périr dans la conspiration de Gétulius et Lépide; sauvé de ce péril, il se mit en tête de faire placer sa statue dans le temple de Jérusalem et de forcer les juifs à l'adorer. Ce dernier acte n'était pas peut-être autant un trait de démence qu'un acte de repression contre le messianisme.

Agrippa et le gouverneur Pétroline, émus de pitié à la vue de la désolation des juifs, emploient tous leurs efforts à dis-



suader l'empereur. Ceux d'Alexandrie envoient de leur côté une députation pour se plaindre du gouverneur Flaccus; Philon en était le chef.

Partout une haine incroyable éclate contre les juifs; cette haine universelle contre les juifs avait plusieurs causes : leur monothéisme fanatique, leur intolérance; leur *séparatisme*, leurs prétentions avouées à la domination; leur mercantilisme agioteur et plein de mauvaise foi; enfin, leur esprit d'exploitation et de prosélytisme.

Ils sont massacrés en masse en Syrie et dans tout le pays de Babylone. Ces persécutions rendent improbable l'opinion de ceux qui placent vers ce temps un voyage de Pierre, disciple de Jésus et chef de la secte, à Babylone.

— *Ère de Ceylan*. — Propagation du bouddhisme dans le Japon.

41. 24 janvier. Caligula est tué par Chéréas. — Un jour, le centurion demandait à l'empereur le mot d'ordre. — *Jupiter*, lui répond le facétieux César, en faisant le geste obscène qu'on appelle dans les ateliers *le coup du soldat*. Chéréas, plongeant son épée dans le corps de Caligula, répond : *Accipe Jovem ratum*. — Les prétoriens portent à l'empire Claude, cinquante ans, vieil imbécile, amateur de grammaire, qui commence par venger Caligula, à la demande du peuple et des prétoriens, en faisant périr Chéréas.

Le peuple adora Caligula aux funérailles de Tibère; il lui prodigua les noms les plus affectueux : *Sidus*, *Pullus*, *Pupus*, *Alumnus*! Charmant enfant!

— Caligula mort, le Senat, après quatre-vingt-six ans de despotisme, essaye de rétablir la république. Les consuls le convoquent au Capitole, condamnent la mémoire des Césars, et donnent pour mot d'ordre la *Liberté* aux quelques cohortes qui les avaient suivis.

Cette petite insurrection dure quarante-huit heures. Claude, élu par les prétoriens, accorde l'amnistie, et tout rentre dans le silence (Josèphe).

En Dalmatie, Camillus Scribonianus prend les armes contre Claude, au nom de la république; il est abandonné par ses troupes au bout de cinq jours. La *République*, c'était



l'ordre, la discipline; l'Empire, c'était le Donativum et le pillage.

— Claude commence le régime des *donations*, qui deviennent bientôt obligatoires. Il donne à chaque soldat *quina deas* II. S., 27.000 livres (Gibbon, Suétone).

Il paraît qu'il faut augmenter en général les évaluations de Gibbon de 1/7; ainsi, au lieu de 2.700 livres, ce serait 3.000.

— La dragme est évaluée à 90 cent. 1/10, moins que le franc. 70.000 dragmes valent ainsi 63 millions (vérifier).

Ces soldats étaient les vrais romains, le Peuple-roi; levés dans l'Italie et parmi les colons de vraie souche romaine (Tac., am., t. V, 5). Ailleurs, il rapporte qu'Othon les appelle *nourrissons d'Italie, vraie jeunesse de Rome* (hist., I).

A la nouvelle de la mort de Caligula, les juifs d'Alexandrie courent aux armes et se vengent des Grecs, sur qui ils exercent de sanglantes représailles.

A Jérusalem, par la faveur d'Agrippa, fidèle observateur de la loi, la persécution recommence contre les sectes. Pierre est arrêté; Jacques, père de Jean, mis à mort. Les frères épouvantés fuient, comme au temps de la passion de Jésus et du martyre d'Etienne; ils se répandent dans les villes voisines, Antioche, Chypre, Damas, etc.

Origine et moyens de la propagande chrétienne (Cf. Basnage, *Histoire des juifs*, liv. VI).

Tous les juifs, depuis plusieurs siècles (Introd., 606, 538, 301 a), faisaient, en même temps que le trafic des tissus, des bijoux et des épices, le courtage des idées, le métier de propagandistes par tout le globe. Leurs prosélytes, à l'époque où nous sommes parvenus, étaient, au témoignage de Sénèque, innombrables : *Cum interim usque adeo sceleratissimæ gentis consuetudo convaluit, ut per omnis jam terras recepta sit; victi victoribus leges dederunt*. Les femmes surtout prêtaient l'oreille aux nouveautés religieuses, et devenaient pour eux d'habiles missionnaires. (Jos de Bulo, jud. II, act. apôt., XIII). De tous les points du globe, Inde, Bactriane,



Perse, Arabie, Ethiopie, Mauritanie, Espagne, Gaules, Thrace, Macédoine, Pont, Arménie, sans compter la Grèce, l'Italie, l'Égypte, la Cyrénaïque, l'Asie Mineure, la Babylonie, qu'ils remplissent, ils entretiennent des correspondances suivies avec Jérusalem, où ils envoient sans cesse leurs aumônes et leurs dîmes. Sur tout cet empire, qui ne semble exister que pour le pillage et l'oppression, ils étendent le réseau de leur trafic et de leurs idées. Eux seuls sont organisés pour la conquête du monde, si par conquêtes on entend la possession des âmes par l'intelligence et la pensée. Partout ils ont une synagogue, un centre d'opérations. Sans sacrifier rien, ils le croient du moins, de leurs idées, de leurs espérances, de leur orgueil, ils observent les mœurs des nations, leur état politique et social, les ressources agricoles et industrielles, les aspirations des esprits; et, en attendant que le Messie paraisse à la tête de ses légions, ils multiplient le prosélytisme, ils occupent des places de guerre : Babylone, Alexandrie, Cyrène; déjà ils pullulent à Rome; tout cela basé sur le trafic, le change et l'agiotage.

Le juif est par tempérament antiproduiteur, ni agriculteur, ni industriel, pas même vraiment commerçant. C'est un entremetteur, toujours frauduleux et parasite, qui opère, en affaires comme en philosophie, par la falsification, la contrefaçon, le maquignonnage. Il ne sait que la hausse et la baisse, les risques de transport, les incertitudes de la récolte, le hasard de l'offre et de la demande. Sa politique en économie est toute négative, toute usuraire; c'est le mauvais principe, Satan, Ahriman, incarné dans la race de Sem, et qui a déjà été exterminée deux fois, par les Grecs et les Romains, une première fois à Tyr, la seconde à Carthage.

Nous qui les voyons maintenant à l'œuvre, s'emparant, de connivence avec les princes, de la richesse la plus essentielle, la plus subtilisée des peuples, dominant les nations par la banque et la bourse, nous sommes à même de comprendre l'action qu'ils exercèrent sur l'empire pendant le siècle qui précéda la chute de leur petit État. Nous concevons qu'après tout leurs projets de conquêtes n'étaient point si absurdes; et que si, à un signal donné, à la première révolte



qui éclaterait en Gaule et en Espagne, les juifs de Jérusalem, d'Alexandrie, de Babylone, de Cyrène levaient à la fois l'étendard de la révolte, parmi les populations malheureuses, pleines de leurs usures et de leur polysétisme, il y avait des chances sérieuses pour un empire messianique, et une succession de la Judée aux Romains. Prendre l'empire d'assaut, par le trafic, par l'argent, par l'idée et par les armes, ce fut un plan qui, s'il ne fût avoué de personne, s'il ne fût le produit d'un conseil ni l'œuvre d'un chef, n'en existait pas moins à l'état concret, quoique peut-être non raisonné, chez tous les juifs de la terre. Il n'y manque que la direction et l'unité.

Telle fut la base sur laquelle vinrent opérer à leur tour les disciples de Jésus, juifs eux-mêmes, ayant en cette qualité accès dans toutes les synagogues, et parlant au nom de cette idée si chère à toute âme juive, le Messie. Sur la propagande judaïque se greffe la propagande chrétienne; celle-ci faisant peu à peu diversion à celle-là, l'affaiblissant, la supplantant, la combattant à outrance, avec un succès qui eût valu aux chrétiens, de la part de l'empereur, autant de faveur qu'elle leur attirait de haine de la part des juifs, si le Christianisme n'eût été par son essence pire encore pour le système impérial que le messianisme lui-même.

— En cette année, les Romains obtiennent quelque avantage sur les Cattes et les Chauques; par contre, la Mauritanie se soulève, pour venger son roi Ptolémée, assassiné par Caligula. Alternatives de bien et de mal dans une situation sans remède et tout à l'heure désespérée.

42. Une tradition fait aller, vers cette époque, Pierre à Rome. Ce voyage, quoi qu'on ait dit, n'a rien d'improbable; il expliquerait ce que dit Suétone, d'un certain Christus, qui fit chasser les juifs de Rome : *Impulsore Christos assidue tumultuantes, Roma expulit*. Nous supposons, avec Arnobe et autres écrivains ecclésiastiques, que ce fut alors que Simon le Mage et Pierre, qui s'étaient vus, huit ans auparavant, en Samarie, se retrouvèrent en présence. On sait, d'ailleurs, par l'*Épître aux Romains*, que l'église de Rome était fondée longtemps avant l'époque où elle fut écrite (56); et les actes



disent, d'autre part, qu'à la suite de la persécution d'Agrippa, Pierre s'en alla *dans un autre endroit*. L'idée de porter la parole de Jésus à Rome même était d'une trop haute portée, pour qu'elle ne fût pas venue de bonne heure à l'esprit des apôtres, et qu'il n'en saisissent la première occasion.

Nous plaçons, à cette année, les démarches de Paul, l'ancien témoin du supplice d'Etienne, auprès du grand-prêtre, pour être autorisé à aller à Damas, poursuivre la nouvelle secte. Damas faisait partie des états d'Agrippa, prince zélé pour la religion, et favorable à la politique pontificale; rien de plus naturel alors que cette commission politiquement impraticable à toute autre époque; la ville de Damas, avant et après le règne d'Agrippa, était dans l'indépendance absolue de la Judée, et le sacerdoce de Jérusalem ne pouvait y exercer aucune influence.

Pendant cette année, la disette règne en Judée. Les Juifs reçoivent les secours d'une néophyte puissante, Hélène, reine d'Adiabène, sur les confins des Parthes, convertie avec le roi, son fils, Izalis, au Judaïsme.

Que fait César ? Tête sans cervelle, corps sans âme, philologue ridicule, il laisse gouverner sous son nom les affranchis, Polybe, Calixte, Narcisse, Pallas, l'eunuque Posidès et sa femme Messaline, qui en obtient la mort d'une foule de gens riches.

La bourse des suspects était la liste civile des empereurs ! Le monde va tout seul. — Columelle, auteur d'agronomie.

43. Mort subite d'Agrippa; tous les juifs le pleurent, la secte de Jésus voit dans cet événement, qui fut pour la Judée un malheur immense, un coup du ciel. Les soldats romains outragent sa mémoire; à Césarée, à Sébaste, les Grecs font des réjouissances sur sa mort. Le royaume et la dynastie d'Hérode tombent en dissolution. La politique éclairée d'Agrippa, sa popularité, pouvait seule contenir l'effervescence messianique et gagner du temps; le temps alors, c'était le salut du peuple. Avec Agrippa, finirent les derniers beaux jours de la Judée; à partir de ce règne, son existence ne fut plus qu'une longue agonie.

Un esprit comme celui de Saül, le persécuteur ardent des



Nazaréens, ne pouvait manquer d'être vivement affecté d'un si grand désastre. Il était en route pour Damas ; un accident de voyage vient assombrir encore ses idées. Il croit que l'œuvre dont il est chargé est réprouvée d'en haut ; il s'arrête court, va trouver un disciple de Jésus, Ananie, se fait rendre compte des doctrines de la secte, et se convertit.

Nous plaçons cet événement important, autour duquel gravite, entre l'an 29 et l'an 61, la chronologie chrétienne, d'après le témoignage de Paul lui-même qui, dans la 2^e aux Corinthiens (XII, 2), écrite, selon tous les critiques, vers l'an 57 ou 58, fait remonter à 14 ans et plus, *Ante annos quatuordecim*, la date de sa conversion. Cette date, ainsi fixée, concourt avec tous les faits politiques, et les circonstances de la vie de Paul. En 34, lors de la mort d'Etienne, il était jeune homme, il n'avait pas l'âge requis pour servir de témoin dans une condamnation ; en 42, *huit ans* après, il était dans la force de l'âge, et capable de recevoir une commission aussi sérieuse que celle qu'il sollicitait, en même temps que le pouvoir d'Agrippa la rendait plausible et exécutable. La coïncidence ainsi motivée de la conversion de Paul avec la mort d'Agrippa, nous paraît un trait de lumière de plus dans les ténèbres accumulées à dessein de la chronologie ordinaire.

— Un décret de Claude abolit le culte des Druides, et ordonne la destruction de leurs livres et de leurs monuments. Comment l'imbécile Claude, absorbé dans ses études de grammaire, put-il songer à tout cela. La persécution des Druides était dans l'esprit du Césarisme, sans doute ; mais le coup partit des académies fondées par Auguste (13), à Lyon, Autun, Narbonne, Toulouse, Bordeaux, foyers de délation et de trahison contre la nationalité gauloise.

En principe, toutes les religions étaient libres et protégées par les empereurs, mais à la condition de se soumettre au statut impérial. Le Panthéon était le monument de cette tolérance conditionnelle, qui n'était autre chose, au fond, que l'absorption et l'asservissement de tous. Tout culte, qui refusait de s'incliner devant la déité de César, était considéré comme hostile ; de là les persécutions ordonnées contre les



juifs, les mages, les druides, et finalement contre les chrétiens.

43. Claude passe dans la Grande-Bretagne et la soumet en 43 jours.

La Syrie est reconquise pour les Romains (?).

44. Au Nord, Corbulon défait les Frisons révoltés (28), et fait creuser un canal entre le Rhin et la Meuse. En Afrique, Suétonius Paulinus bat les Mauritanien, et pousse une excursion jusqu'au Niger (?). La Mauritanie est divisée en deux provinces, l'une dite Césarienne, l'autre Tigitane.

La Judée est gouvernée par Cœpius Fadus pendant la majorité du jeune Agrippa; ce gouverneur reçoit de Claude l'ordre de sévir contre les habitants de Césarée et de Samarie, qui avaient insulté à la mémoire d'Agrippa. — La raison de cette politique est connue : Agrippa, par sa mère du sang ammonéen et aimé des Juifs, mais suivant la politique d'Hérode, son aïeul, était l'homme qui convenait le mieux aux Césars, pour contenir la Judée.

Fadus détruit un chef de brigands, Tholomée, qui se dit prophète.

Paul, le nouveau converti, après quelques mois de retraite en Arabie, revient à Damas, et se met incontinent à disputer avec les juifs sur le Messie, qu'il affirme positivement être Jésus. Avec lui commence le dogmatisme chrétien, dont il s'agit de bien comprendre la raison, les éléments, le but, et conséquemment la nécessité.

— Jésus, comme il a été dit, ne pose aucun dogme, ne fait aucune révélation, n'innove absolument en rien, ne crée ni formule d'initiation, ni liturgie. Lui-même ne s'arroge aucune dignité supérieure, à l'exemple des Simon, des Philon, etc. Il est tout simplement un enfant des prophètes; il méprise le sacerdoce et les sectes, et appelle le peuple à la charité et à la morale : *Cela est toute la loi; et c'est le vrai messianisme*. Tout son Evangile consiste dans cette réforme sociale, *palingenesia*, qu'il compare, relie, identifie presque avec la résurrection. Sa prédication roule perpétuellement sur les deux idées, corrélatives, et pour ainsi dire, complémentaires l'une de l'autre dans sa pensée.



Jésus mort, ses disciples se relèvent et affirment de nouveau, après leur maître, la révolution sociale, ou plus simplement le *Messie* et la *Résurrection*. Ici donc, se posent tout d'abord deux questions fondamentales, sur lesquelles va s'établir la discussion. 1° *Jésus est le Messie*. — Soit, mais qu'est-ce d'abord que le Messie ? Comment faut-il l'entendre ? Au sens littéral, qui est le sens juif ; au sens allégorique, qui est celui de Hillel ; au sens anagogique ou transcendantal, qui est celui de Philon, de Simon, du livre de la *Sagesse*, etc ; — au sens social et révolutionnaire, qui est celui de Jésus ?... Le Messie est-il une émanation de la divinité, un ange, un dieu, un roi, un prophète ? est-il *Verbe* ou *Logos*, homme, chose ou idée ?...

De cette question en naissent d'autres : le Messie est dit *Rédempteur* : Quelle est cette rédemption ? d'où vient la servitude humaine ? Quelle est la rançon que doit payer le Messie ? Est-ce de sa vie ou d'un autre sacrifice ? Le Messie peut-il souffrir ? et s'il souffre, comment est-il roi ? 2° *Jésus est résuscité*. Qu'est-ce qu'une résurrection ?

Dans la pensée de Jésus, telle qu'elle nous a été conservée dans les Evangiles, le mot résurrection répond à ce que nous appelons *immortalité de l'âme*. Quand les Sadducéens l'interrogent et lui proposent cette objection : Une femme a eu de son vivant sept maris ; après la résurrection, lequel des sept sera le sien ? Il leur répond : Hommes grossiers, dans l'autre vie, il n'y a plus de noces, plus d'unions charnelles ; les hommes sont comme des anges, c'est-à-dire de purs esprits. Mais, l'idée d'immortalité, comme celle d'âme et d'esprit, était trop abstraite pour entrer dans les intelligences à l'aide du langage oriental ; et, depuis la captivité, ce dogme, si familier aux races occidentales, avait pris racine, parmi les juifs, sous le nom de *résurrection*. En fait, ce n'était pas l'immortalité qu'affirmaient les pharisiens, défenseurs de ce dogme, c'était la revivification des cadavres.

Nous avons ici la clé du mystère chrétien de la résurrection. Jésus, comme Elie, était entré dans l'immortalité ; mais ce n'était pas tout que de le dire, il fallait aux hommes de ce temps l'expliquer ; et cette explication entraînait pour



eux cette idée, que le corps du supplicié avait repris vie et qu'il était monté au ciel ! Et la preuve qu'il en est ainsi, la preuve que Jésus est ressuscité, et qu'il a été enlevé au ciel, c'est que, conformément aux idées millénaires, légendes, mythes, etc., qui circulaient alors, il en reviendra un jour, porté sur les nues, et que tous le verront et entendront sa voix. La *preuve* de la résurrection de Jésus, dans les épîtres, c'est son apparition *prochaine*. Par provision, les apôtres, qui ont conversé avec lui en témoignent ; d'ailleurs, quelques-uns parmi eux ont eu des visions ; Jésus leur est apparu ; il a apparu à Saül, qu'y avait-il de plus ordinaire qu'une vision ? Que ne pouvait-on prouver avec des visions ?...

Tel est donc le thème sur lequel va s'entamer la controverse, controverse inévitable, car elle doit rendre raison de la loi morale dont Jésus, tout à l'heure le Christ, a fait la base et la condition de la régénération, mais dont il faut expliquer l'origine, l'objet, les motifs et la sanction. La secte nazaréenne avait à exposer sa doctrine sur toutes ces choses ; depuis quinze ans, elle occupait d'elle l'attention, le moment était venu de parler.

C'est alors qu'arrive Saül. Pharisien, hébraïsant, de naissance et d'éducation ; connaissant assez les idées helléniques, qu'il s'approprie de son mieux, tout en les répudiant, il apporte à la secte son esprit dogmatique, son éloquence, son audace, ses inépuisables ressources. Tout d'abord, il affirme Jésus, comme *Messie*, et *Messie propitiatoire*, immolé pour le salut de tous ; il l'affirme en outre comme *ressuscité*, et par cette résurrection, nous donnant le gage de la nôtre. Tel est le *credo* de Saül, que nous allons voir bientôt se développer, franchir les bornes de l'enseignement du maître, au point de provoquer la protestation des disciples autoptiques. Mais Paul n'en demeure pas moins l'un des artisans principaux de la messianité de Jésus ; le premier, il lui donne une signification dogmatique et précise, mais dans laquelle apparaît déjà le syncrétisme chrétien où s'éteindra bientôt la pensée du prophète de Nazareth.

Ce *credo* est commun à Saül et aux autres, au moins à partir de l'an 51.



Il ne diffère de celui de Jésus qu'en un point; c'est que lui, *messie négatif* est devenu *messie positif*, non toutefois dans le sens temporel, mais dans le sens spirituel.

Tout l'effort des apôtres et de l'Eglise primitive, comme on verra, tendit à renfermer le dogme chrétien, dans ces propositions élémentaires.

— Apion, grammairien, écrit contre les Juifs; il révoque en doute leur histoire, combat leurs traditions et s'efforce d'arrêter leur propagande. On peut le regarder comme le premier, mais inconscient adversaire de la religion qui venait d'éclorre, et qui, sans le judaïsme, n'eût été rien, ne deviendrait jamais rien. Josèphe le réfuta.

— Philosophie de Sénèque, le stoïcien. Il soutient que Dieu n'est autre chose que l'univers, qui pense, qui vit, qui sent; que le feu est le principe qui l'anime et le consume; mais que, comme le phénix, l'univers renaît incessamment de sa propre destruction. La morale de Sénèque est sans élévation; elle se réduit à l'hygiène et à l'intérêt bien entendu. Nous naissons tous libres et innocents; il n'y a ni vice, ni mal, de par la nature, qui nous prescrit seulement de ménager notre santé et notre repos, en évitant les excès et les passions. Le pire des tourments est l'ennui; son remède est la philosophie. Philosophie du désespoir, en vérité!...

Cette morale, qui a conservé à toutes les époques, de nombreux représentants, peut être définie : la négation du principe religieux, la négation de la société. Sous ce rapport, Sénèque est l'expression de la ruine césarienne.

44-50. Troubles intérieurs et changements fréquents de princes chez les Parthes, après la mort d'Artaban III : Vardanis, Gotarzès, Vononès II et Vologèse. Celui-ci règne jusqu'en 90.

45. Vespasien continue la guerre dans la Grande-Bretagne et y gagne plusieurs batailles.

— Nouveaux troubles en Thrace (26), le pays est réduit en province romaine.

45. Un certain Theudas, deuxième du nom, se donne pour le Messie, promet de passer le Jourdain à pied sec et soulève le peuple juif contre les Romains; il est tué avec 400



hommes. La prompt répression de cet insensé fournit un argument de plus à la tolérance de Gamaliel, ainsi qu'au système de Saul. Que pouvait craindre César d'une secte qui disait : Le Messie ! il est venu, il est mort, il est ressuscité, il est au ciel ! Et quel coup pour le sacerdoce de Jérusalem, si, obéissant aux instigations de son ancien agent, il s'était rallié, comme lui, au Prophète !... Le sacerdoce et les pharisiens s'emparent du mouvement, tout était fini pour les zélateurs. La Judée ne dépendant plus d'une espérance, mais s'appuyant sur une réalité, redevenait maîtresse de son avenir : en se faisant initiatrice, en restituant ainsi une base politique à l'esprit nouveau, elle devenait invincible, et tôt ou tard, elle eût subalternisé Rome et César.

— *Secte de Ménandre*, disciple de Simon le Mage, gnostique.

On manque de documents précis pour assigner la date exacte de l'enseignement des successeurs de Simon : on sait seulement qu'ils se suivirent de près, dans cet ordre : Simon, Ménandre, Cérinthe et Basilide, Nicolaüs, Saturnin et Bardesane, Cerdon, Valentin, etc. — La prédication gnostique et kabbalistique s'entrecroise avec celle de l'Evangile ; le peuple va de l'une à l'autre ; on se heurte, on se pénètre ; tout en se combattant, on se fait des emprunts ; à mesure que les chefs s'effacent, les disciples font entre eux des transactions. C'est l'instant créateur : *Mens agitat molem*. Ménandre devient, après Simon, chef de l'école. Simon s'était dit *la grande puissance de Dieu*. Ménandre, plus modeste, se dit *envoyé par la puissance suprême de Dieu*, ambition que Manès, Montan, Mahomet, et bien d'autres ont reproduite.

Ménandre n'ajouta rien, changea peu aux doctrines du maître. Il baptisait en son propre nom, et ce baptême conférait, avec l'immortalité, le pouvoir de vaincre les puissances intellectuelles. Cette immortalité consistait en une jeunesse éternelle, qui rendait les bienheureux aptes à toutes les jouissances du paradis de Mahomet : nouvel exemple de l'impossibilité de faire entrer dans une tête orientale l'idée d'immortalité de l'âme ! Elle n'y entrera jamais, à moins qu'on ne substitue au système de langues sémitiques le



système hindo-germanique. La manière de placer la particule affixe ou préfixe, fait ici toute la religion. — Au symbole de l'eau, Ménandre ajoutait celui du feu, représentatif du *pneuma* ! C'est à son imitation que l'évangile de Matthieu, III, n. fait dire à Jean-Baptiste, parlant de Jésus : *Il vous baptisera dans le Saint-Esprit et le feu* !... Les sectateurs de Ménandre se perdent avec le temps dans la masse chrétienne.

— Grand voyage d'Apollonius de Tyane en Orient. Il part d'Antioche suivi d'un seul disciple, parcourt la Babylonie, le Caucase, la Bactriane, et séjourne dans l'Inde, où il fréquente les gymnosophistes, et s'instruit dans la religion de Brahma. Le disciple chéri d'Apollonius, Damis, a été comparé à saint Jean, le bien-aimé de Jésus. On reprochait à Damis son culte presque superstitieux pour son maître, et on le comparaît à un petit chien. « Mais si ce maître est un Dieu, répondait-il, si de sa table il tombe des miettes d'ambrosie, le petit chien a-t-il tort de les ramasser?... » Cette réponse rappelle celle de la Cananéenne à Jésus.

46. L'empire, sans reculer ses limites, étend de plus en plus sa centralisation. Tout deviendra Rome, c'est-à-dire que Rome, forcée de tout absorber, tend à s'évanouir elle-même.

Dans un tout organique, le centre peut se trouver partout ; la capitale d'un État, par conséquent, peut être à l'extrémité du rayon géographique, comme au centre. Vienne le jour où l'empire devra se donner à la fois plusieurs Césars, et le siège de l'empire sera tout à la fois Rome, Alexandrie, Antioche, Nicomédie, Constantinople, Paris, Milan ; l'empire ne sera pas fini, que Rome elle-même ne sera plus. — La Thrace est réduite en province romaine ; Mithridate, roi du Bosphore, est remplacé par Cotyo ; mais la Médie-Atropatine est perdue et devient partie du royaume des Parthes.

Mort d'Arria, et Poetus Cæcina.

Les juifs de Jérusalem sollicitent auprès de l'empereur Claude la faveur de garder la robe pontificale. Cette faveur leur est accordée à la demande du jeune Agrippa. En même temps, il confie à Hérode, roi de Chalcide, oncle du jeune



prince, le droit de nommer au souverain pontificat. Les juifs de Damas s'indignent de la prédication de Paul, et veulent le tuer. Il échappe, et déjà couvert des palmes de l'apostolat et du martyre, il se rend à Jérusalem, où il est présenté aux apôtres par Barnabé. Ceci se passe, suivant l'épître aux Galates, 1, 18, trois ans après la conversion de Paul : il n'y passe que quinze jours.

Persécuté par les juifs de Jérusalem, comme il l'avait été par ceux de Damas, il se réfugie à Césarée, et delà à Tarsus, sa patrie, après s'être entendu avec Pierre (de retour, sans doute, de son voyage à Rome, en 42).

— Claude retire les troupes de la Germanie. Tandis qu'il est occupé de littérature, sa femme, Messaline, épouse publiquement Silanus, jeune chevalier, qui, pour comble d'insolence, promet d'adopter Britannicus, le fils de Claude!... Quel ménage que celui des Césars!

47. Après Fadus, le gouverneur de Judée est Tibère-Alexandre, neveu du philosophe Philon, renégat du judaïsme, et qui fit crucifier les fils de Judas le Galiléen, Jacob et Simon, qui marchaient sur les traces de leur père. Ils étaient chefs des *zélateurs*.

— Pierre se rend à Césarée : là, il reçoit une révélation concernant les gentils, et baptise Cornélius, centurion, le premier païen qui se convertit à la foi. En ce temps-là, il dut y avoir des hommes qui changèrent dix fois de religion... A qui se rendre, en effet, dans ce chassé-croisé du prosélytisme pharisien, essénien, samaritain, helléniste, galiléen, gnostique, etc.?... La pensée universaliste est universelle! C'est le corollaire de l'idée messianique des transportations de peuples, de la conquête persane, grecque et latine, la conséquence de la souveraineté de César.

48. Tibère-Alexandre est remplacé dans le gouvernement de la Judée par Cumenus.

Mort d'Hérode, roi de Chalcide.

Les vexations des gouverneurs se multiplient ; les soldats romains insultent à la religion et excitent le peuple à la révolte...

— Le droit de cité est accordé aux Gaulois chevelus.



— L'impudique Messaline et son amant sont mis à mort.

— La plupart des anciennes familles s'étant éteintes dans les proscriptions. Claude fait une promotion de patriciens aux anciens membres du sénat nommés par Auguste et Jules-César. On n'inventait donc rien, on n'avait nulle idée de la révolution qui avait tout changé à Rome, et l'on suivait invariablement les vieilles coutumes.

49. Claude chasse de Rome tous les juifs (49).

La Judée est convertie en province romaine et réunie à la Syrie. Ce nouveau coup porté à l'état juif désole les zélateurs, les pharisiens, le corps sacerdotal, mais donne un nouvel essor aux idées gnostiques et nazaréennes. Le Césarisme, en refoulant le messianisme juif qui l'inquiète, fortifie d'autant la révolution sociale et universelle qu'il n'aperçoit pas. Par un effet de la même mesure, les juifs sont expulsés de Rome pour leurs disputes sur le Messie. On suppose, et tout rend ici la chose probable, que l'expulsion tomba à la fois sur les disciples de Jésus qui s'y trouvaient.

Agrippine, fille de Germanicus, devient, par le crédit de Pallas, épouse de Claude, après la mort de Messaline.

50. Voyage de Barnabé à Antioche : il presse, il organise la mission des gentils. Barnabé semble ici le politique de la jeune église, comme Paul en est le théologien. Le messianisme nazaréen, constitué par eux, pousse sa fortune, et laissant, quant à présent du moins, la question politique, médite la révolution religieuse et sociale du monde.

C'est par les synagogues, répandues dans tout l'empire, que Barnabé médite de commencer l'exécution de son vaste plan. D'abord on s'adressera aux juifs, ce qui fournira l'occasion de prêcher, de discuter, d'attirer l'attention, celle surtout des néophytes ; et si les juifs se refusent, eh bien ! leur diront les apôtres en secouant la poussière de leurs souliers, nous allons aux Gentils ; *ecce convertimur ad gentes* ! c'est-à-dire nous écrasons votre messie, nous vous dénonçons aux Romains, nous arrêtons votre prosélytisme, nous vous divisons vous-mêmes!...

Conçoit-on l'effet de cette menace et toutes les colères qu'elle dut soulever ?



— Les Cattes sont vaincus; les Celtes de la Grande-Bretagne, révoltés, sont ramenés à l'ordre par Vespasien. Fondation de Cologne, *colonia Agrippina*. Quelles pauvretés que ces victoires, ces triomphes, ces colonies du Césarisme, à côté de la conspiration de Barnabé.

51. Barnabé va chercher Paul à Tarsus, et le ramène à Antioche. Sous l'inspiration de ces deux hommes, les disciples de Jésus, longtemps en doute sur la nature et la forme de leur *foi*, prennent une résolution décisive, qui ne peut être comprise que des juifs contemporains, de ceux-là surtout qui résidaient en Judée, et parlaient syriaque : ce fut de s'appeler messianistes, en grec *χριστιανοί*, dont nous avons fait *chrétiens*. Ce nom, qui paraît leur avoir été d'abord donné par les juifs, avec autant d'ironie que de maladresse (t. Petz. iv, 16), ils s'en parent aujourd'hui avec énergie et orgueil. Par cet acte d'usurpation dogmatique, ils se portent comme les vrais enfants d'Israël, les héritiers des promesses; ils annulent pour les juifs le droit aux bénéfices de la messianité, en leur rendant ce nom désormais inacceptable, odieux; l'antique foi d'Abraham, de Moïse et des prophètes, c'est la *foi chrétienne*! Le messie ne venant pas, ils le posent; et ce messie, ce n'est plus un mythe, c'est une réalité; c'est tout à la fois un prophète, un propitiateur, une religion! Tout à l'heure ce sera le *Logos*, Dieu et homme tout ensemble. Puissance du fait accompli! Il n'y avait plus à disputer sur la valeur et la légitimité du messie Jésus, mort depuis vingt-deux ans, qui ne s'était manifesté que dans les solitudes de la Bétanie et du lac de Tibériade, n'avait paru à Jérusalem, inconnu de tous, que pour y consommer son sacrifice. Il avait passé, il régnait dans le ciel, à la droite du Père. Qui pouvait le nier? Et quelle différence avec un Théodus, un Barcoziba?...

Avec l'élément social soulevé par Jésus, et qui reste au fond de la doctrine, qu'on peut laisser dormir sans qu'il perde jamais de sa puissance fascinatrice, la nouvelle secte, baptisée du plus grand nom de l'Orient, peut braver les sarcasmes des anciens messianistes, la colère des zélateurs, les anathèmes du sacerdoce juif, les mépris des gnostiques et



philosophes. Elle peut se passer de théologie, de poésie, de philosophie, d'érudition, de science, voire même de sens commun. *Credo quia absurdum!* Elle a la multitude. Et la multitude, Simon le Mage l'avait bien compris, c'est elle qui fait les dieux et les Césars.

Toutefois, ces immenses avantages n'étaient pas sans inconvénients. Barnabé se trompe s'il croit avoir coupé court aux spéculations et aux disputes. Par cela même qu'on affirme Jésus comme Messie positif, tandis qu'il ne s'était donné lui-même qu'une valeur de négation, on judaïse, on rétrograde. Où s'arrêter alors?... Que retiendra-t-on, que rejettera-t-on du judaïsme? Quelles concessions seront faites à l'idolatrie?... On fait pis encore : on rouvre la porte à la théologie et au fanatisme, on suscite un dogme qui tôt ou tard étouffera la pure morale de Jésus, tuera l'élément révolutionnaire et social du Galiléen, et ressuscitera ce sacerdoce qui l'a assassiné.

— Agitations dynastiques parmi les Suèves et Arméniens.

— Commencement de la monarchie lombarde.

52. Un conflit éclate entre les habitants de la Galilée et ceux de la Samarie, pour cause de religion.

Les Galiléens étaient obligés pour aller à Jérusalem de passer par le pays des Samaritains. Les habitants de Naïm insultent les pèlerins; ceux de la Judée s'en mêlent : on se massacre, le deuil est au comble. L'affaire est déférée à l'empereur qui, après de longs débats, donne raison aux juifs. Il est fait allusion dans les évangiles à ces scènes, auxquelles les chrétiens demeurent étrangers. L'union entre eux, à ce moment, est parfaite; les affaires de la société, dans le meilleur état. Plus que jamais ils s'éloignent des conspirations politiques, qui désolent la Judée et irritent les Romains.

Comme l'état de la Judée et la sévérité de l'administration romaine laissaient de moins en moins d'espoir à la propagande, Paul et Barnabé, après être venus à Jérusalem conférer avec les apôtres, retournent à Antioche : là ils sont nommés tous deux à l'*apostolat des nations*.

— Tiridate, roi d'Arménie, par la protection de Vologène,



roi des Parthes, chasse les Romains de la Georgie, et la réunit à l'Arménie.

A Rome cependant, intrigues du palais, scandales d'administrations, dilapidations du trésor. Claude fait construire un large aqueduc, sur lequel il donne aux Romains le spectacle d'un combat naval. Le peuple-roi s'amuse !

52. *Les Dokètes ou fantaisistes.* — (Cf. Cotelier, qui dit que nier que les Dokètes aient paru du temps des apôtres, c'est nier qu'il fait jour à midi. — Nous sommes entièrement de cet avis). Du moment que les disciples de Jésus eurent pris le nom de *chrétiens*, ils se trouvèrent, par le fait, engagés à rendre raison de la messianité qu'ils attribuaient à leur maître (44), et par conséquent, obligés de prendre parti sur les questions posées dès longtemps, concernant le Christ. Le Christ est-il un pur homme ? Le Christ, au contraire, est-il ange, ou dieu ? Est-il, comme on peut l'induire du livre de la Sagesse, le même que la *sophia*, ou le *Λογος* de Philon, Simon, etc. ?

Dans ce dernier cas, comment le Christ s'est-il fait homme ? Comment a-t-il apparu, en Jésus, etc. ?

« Suivant la pneumatologie orientale, adoptée par les juifs, depuis leur retour de l'exil, les intelligences du monde supérieur sont trop pures et trop ennemies de la matière pour s'y unir en paraissant parmi les hommes ; ils ne prennent donc qu'une illusoire apparence du corps humain. Jésus-Christ, intelligence du premier ordre, n'avait pas pu déroger à ce principe ; et, c'était l'avilir que de le confondre, même pour son enveloppe, avec la matière. » Ce n'était donc qu'en apparence que Jésus-Christ avait pris un corps, qu'il avait souffert, qu'il avait été crucifié, etc. (MATTER, *Hist. du Gnostic.*)

Ces questions agitérent beaucoup les premiers chrétiens, sans amener d'abord ce que l'on appella plus tard *schismes* et *hérésies* : l'orthodoxie n'existant pas, il ne pouvait y avoir d'hétérodoxie. Elles surprirent d'abord les apôtres, qui naturellement y étaient étrangers par leur éducation, et ne s'attendaient guère à voir tant de discussions sortir d'une idée qui leur apparaissait à eux limpide et simple.



Paul, dans la première à Timothée, semble y faire allusion, quand il lui recommande de garder le dépôt évangélique et de fuir les nouveautés et les *antithèses* de la fausse science, etc.

53. *Secte des Nazaréens ou Minéens.* — Ils portent aussi le nom de *frères*, qu'on continue de leur donner jusqu'au temps de Justin le Philosophe (141-165). En prenant le nom de *chrétiens*, Paul et Barnabé choquent, par cette nouveauté, les disciples puritains de Jésus, qui se séparent, et forment dès lors, sous le nom primitif de Nazaréens, une secte nouvelle, la plus ancienne du Christianisme.

Les Nazaréens maintinrent donc l'enseignement primitif, et rejetèrent, avec la hiérarchie sacerdotale, qui ne tarda pas à s'établir dans l'Eglise, tout dogme nouveau. Ils eurent leur évangile à part, récusant, dit Matter, la mission de Paul, comme une apostasie de la loi, dont Jésus n'avait pas donné l'exemple; et rejetant les épîtres, écrites dans une langue étrangère à celle du maître. Du reste, ils affirment avec les chrétiens, ou les chrétiens affirment avec eux, un règne *temporel* et à venir du Messie, règne qui fait pendant plusieurs siècles l'espoir et l'objet même de la chrétienté.

L'erreur, ou le droit des Nazaréens, — au point de vue de la philosophie, ce fut une erreur; au point de vue de l'Eglise, c'était une vérité, — fut de croire que la fidélité au Christ consistait dans l'exacte conservation de ses préceptes, et dans l'exclusion de toute idée ultérieure. *Tout passe*, même le Christ et l'Evangile : les Nazaréens en seront eux-mêmes la preuve. L'action des idées les pénétrant, ils se confondent d'abord (55) avec les Ébionites, puis avec les Elxaïtes (105) et par ces derniers se rapprochent de la Gnose. A la fin, on ne les aperçoit plus, dans la généralité des chrétiens.

53. Félix, affranchi de Claude, est fait gouverneur de Judée, en place de Cumasu.

Agrippa, roi de Chalcide, reçoit en sus les tétrarchies de Philippe et de Lysanias, savoir : l'Iturie, la Trochonite et l'Abylène.

L'année suivante (54) Néron y ajoute une partie de la Pérée et de la Galilée. Les deux sœurs de ce roi, Drusille et



Bérénice, épousent la première le roi d'Emestre, la seconde le roi de Cilicie, qu'elles quittent bientôt après.

On voit par ces détails quelle est la pratique des Romains vis-à-vis des peuples vaincus : tromper, autant que possible, l'esprit national, en maintenant des ombres de rois affectionnés au pays.

52-55. Mission de Paul et Barnabé. Ils visitent ensemble la Syrie, l'île de Chypre, la Pamphlie, la Pisidie, Iconium, Zystra, Derbé, en Lycaonie; reviennent à Iconium et Antioche de Pisidie, poussent jusqu'à Attalie, et rentrent, après trois ans de courses, à Antioche de Syrie rendre compte de leur mission. C'est dans ce voyage à Chypre que fut converti le proconsul Sergius Paulus, qui devint le patron de Saul, et lui donna le nom qu'il porta depuis : Paul. Le système de ces missions consiste, ainsi que nous l'avons indiqué (51, 50, 41) à se présenter dans les synagogues; à affirmer devant les juifs de la dispersion, comme on les appelait, la venue du Messie en la personne de Jésus, affirmation que les missionnaires soutiennent à leur manière, de textes des psaumes et des prophètes. Partout Paul et Barnabé étonnent, scandalisent, soulèvent des répulsions furieuses, et font quelques disciples, comme eux dévoués et ardents. On les traite d'apostats; on leur reproche de diviser la nation, d'entraver la conquête, etc. Les néophytes cependant se montrent plus dociles: rien de plus naturel. Le christianisme naissant pouvait offrir plus de latitude à des esprits imbus d'idées philosophiques et polythéistes, que le vieux jéhovisme, qui, malgré les accommodements des hellénistes et des pharisiens, faisait trop sentir encore son étrangeté et son insuffisance.

Aussi le christianisme, non content de voler aux juifs leur tradition messiaïque, leur volait encore leurs néophytes; s'emparait à leur place de la *gentilité*: ils avaient semé, il recueillait !...

54. 13 octobre. Mort de Claude, empoisonné par Agrippine. Néron, âgé de dix-sept ans, prince de la jeunesse, fils adoptif et gendre de Claude, est proclamé par les prétoriens d'avance achetés. Sénèque et Burrhus, principaux auteurs de cette usurpation, partagent la faveur du nouveau César; Si-



lanus et Narcisse, qui s'étaient montrés peu favorables, périssent tous deux, l'un par le poison, l'autre par le suicide. Et Sénèque, et Burrhus, et Agrippine elle-même viendront tout à l'heure parler au jeune César de vertu !...

Corbulon est envoyé contre les Parthes.

— Apollonius de Tyane revient de son voyage de l'Inde, et s'établit à Ephèse. Les populations l'acclament ; les villes lui demandent conseil ; les oracles rendent hommage à sa piété souveraine. Partout il est accueilli avec respect ; et partout il reprend le vice, censure les mauvaises mœurs, exhorte les citoyens à changer de vie. D'Ephèse, il parcourt l'Asie-Mineure, étonne tout le monde par ses discours et sa manière de vivre.

55. La paix est faite avec les Parthes par les soins de Corbulon. La paix ! ce fut, quand les Parthes voulurent bien l'accorder, tout ce que Rome pouvait obtenir de ce côté-là.

Projet de jonction de la Saône et de la Moselle, par L. Verus, gouverneur de la haute Germanie. Tous ces canaux que creusent les Romains entre l'Yssel supérieur et l'Yssel inférieur (44-100), entre le Rhin et la Meuse (44), entre la Haute-Saône et la Moselle, ont pour but de couper le pays et de le rendre inaccessible à l'invasion (?)

Des bandes de brigands remplissent la Judée, la Galilée et la Samarie : on les désigne sous le nom de *Sicaires*.

Des bandes infestent le pays, et prêchent la révolte contre les Romains.

Partout surgissent les faux prophètes, les faux messies : plusieurs sont mis à mort. Eléazar, l'un d'eux, saisi par Félix, est envoyé à Rome, chargé de chaînes.

Secte de Cérinthe. — Cérinthe, juif d'origine, fut plus chrétien et moins ambitieux que Simon et Ménandre. Il ne se dit ni puissance de Dieu, ni envoyé par elle, ni messie, ni prophète : seulement, il se prétendait en relations avec les anges, ce qui pour le temps était fort modeste. Comme les Nazaréens, il désirait la conservation du rit mosaïque, en même temps qu'il niait les traditions subséquentes des juifs. Comme eux aussi, il voyait en Jésus un homme, fils de Joseph et de Marie, qui, s'étant élevé à une haute sainteté, avait



mérité de recevoir de Dieu le père la communication du *Christos*, vertu ou émanation divine que les uns faisaient identique au *Logos* (15), les autres au *Pneuma* (101 a.). Cette opinion de Cérinthe sur la messianité de Jésus est l'une des plus anciennes, peut-être la première, qui se produit, avec une certaine précision, dans la chrétienté. Elle ne prévalut point; l'Eglise était trop jeune alors pour prendre parti sur une question aussi grave; et quand il lui fallut se décider, elle ne pouvait plus revenir à Cérinthe. C'est ainsi que le chef d'école, pour avoir eu une opinion à l'époque où l'Eglise n'en avait point, où l'orthodoxie n'existait pas, fut déclaré hérétique, et retranché, après sa mort, de la communion.

Cérinthe enseigna à Éphèse, concurremment avec Paul, Jean et Appollonius de Tyane. Avec Philon, la Kabbale, le Zend-Avesta, il séparait profondément le principe divin du principe de la matière; attribuait la création à des esprits subalternes; parfaitement à même d'apprécier les idées des apôtres sur Jésus, son caractère et sa doctrine, il les rejetait sans hésiter, et leur opposait un *Évangile* qui reçut par la suite le nom d'Évangile de Cérinthe.

— *Secte des Ébionites.* — Il n'y eut jamais d'Ébion, chef des Ébionites. Ce nom, qui a la même racine que l'hébreu Job, *יָבֵן* signifie pauvre, affligé, malheureux: c'est l'analogue du *sans culotte* de 93. Jésus était le messie du prolétariat: c'était le gâter, le faire déchoir que de l'élever, comme faisaient Paul et Barnabé à la dignité messiaque. Les Ébionites, exagération du nazaréisme, expriment donc la même idée et le même fait: savoir que Jésus fut avant tout l'apôtre de la révolution sociale, annoncée, non à un peuple, mais à tous les malheureux de l'humanité.

56. Cette année doit être considérée, après l'an 27 et l'an 31, comme la plus célèbre, dans les fastes du Christianisme.

(Cf. *Amica Collatio* entre le juif Orobio et le chrétien Limborch, au sujet de l'abrogation du rite mosaïque par les chrétiens).

Le dogmatisme de Paul commence à porter ses fruits. Des dissensions s'élèvent parmi les chrétiens d'Antioche, au



sujet des prescriptions judaïques ; les uns veulent maintenir la loi de Moïse, les autres la déclarent inutile. Paul s'empporte contre Pierre, l'insulte ; la zizanie est dans le troupeau. L'*Évangile* de Pierre, c'est ainsi que chaque docteur messianique designait son enseignement, de même que celui de Jésus, de même que celui de Jean le Baptiseur, plus conforme à l'ancien prophétisme, et ayant surtout en vue la réforme de la société et des mœurs, ne touchait point au mosaïsme : *Je ne suis pas venu abolir la loi*, avait dit Jésus, *mais lui donner exécution*. Or, cette loi, étant en substance la charité et la justice, la réforme du culte était une œuvre inférieure, indigne de la majesté messiaïque.

L'évangile de Pierre, de même que la doctrine de Simon le Mage et d'Appollonius, tendait donc, quant à la question religieuse, à faire prévaloir un système de tolérance universelle, laissant à chacun le soin de choisir le rite qui lui plaisait le plus ; aux juifs la circoncision, aux païens le prépuce.

Paul, au contraire, niait intégralement le mosaïsme, et l'abolissait. Au rite ancien, suranné, épuisé, disait-il, il prétendait substituer un rite nouveau. Moïse, les prophètes, selon lui, avaient préparé, annoncé le Christ. Celui-ci venu, la loi transitoire disparaissait devant la loi éternelle. Ajoutons que la rivalité des deux apôtres s'aggravait des prétentions de leur amour-propre. Pierre revendiquait l'honneur d'avoir le premier inauguré l'*Évangile* parmi les gentils (47) et, protestait contre la qualité d'apôtres des nations que s'arrogeaient Paul et Barnabé.

(Cf. Morheins, *De rebus Christianis ante Constantinum magnum.*)

La question était on ne peut plus grave. Le prudent Barnabé n'osa seul la résoudre, et se montra plein d'hésitations. Il ne s'agissait de rien moins que de changer, du tout au tout, la religion. Par là, on sortait de la tradition prophétique, supérieure au formalisme du culte, supérieure aux traditions comme aux nouveautés ; on s'écartait du plan de Jésus, qui avait posé la question palingénésique sur le terrain social sans toucher au dogme ; chose plus redoutable



encore, et qui déjà faisait crier les Nazaréens et les Ébiouites (59-65). On subordonnait la pratique régénératrice à la théologie, les œuvres à la foi, non plus la foi aux œuvres; on faisait dépendre la justification de la grâce, non de la liberté!...

On convint de déferer la chose à une assemblée générale qui se tiendrait à Jérusalem,

Jésus, dit Grotius, (*De veritate relig.*) *circumcisis erat; cibus utebatur judaïcis, vestitu simili; paschata et alios dies festos, religiose observabat, signos sanavit sabbato, ostendit non tantum ex lege, sed et excerptes sententiis, talia opera sabbato non interdicta.*

Sans doute, mais la question est de savoir si Jésus agissait par condescendance prophétique, ou par une véritable adhésion.

Concile de Jérusalem. — La date de cette réunion est fixé par Paul, dans l'épître aux Galates II; la 14^e année de sa conversion; en comptant l'an 43 pour 1^{er}, le concile tombe l'an 56. — Paul et Barnabé s'y rendent d'Antioche. Le moment est grave; la circonstance solennelle; la question, tellement posée qu'il est impossible, ce semble de l'ajourner et de s'y prononcer. Mais la solution n'est pas moins scabreuse, il s'agit de prononcer entre Pierre, le chef de l'apostolat et de la société nazaréenne chrétienne, le dépositaire de la pensée de Jésus, et Paul le converti; Paul qui n'a pas entendu le maître; mais dont la parole est si utile à l'église, si redoutable aux juifs, et dont la prédication à elle seule a fait pour la gloire du nom chrétien autant que tous les autres. Que va répondre le Saint-Esprit?..

En y réfléchissant un peu, on jugera, ce nous semble que l'auguste assemblée ne pouvait condamner ni Pierre ni Paul; que d'un côté, engagée de plus en plus par son opposition au judaïsme et par le nom de *Chrétien* qu'elle avait adopté, elle ne pouvait sans manquer à son origine, se lancer dans la voie du dogmatisme, toute large ouverte devant elle par le génie affirmatif de Paul. La décision devait donc être un compromis, laconique autant que faire se pourrait, où les amours-propres seraient sauvés, et les difficultés sérieuses



esquivées. Après avoir entendu les conclusions de Jacques, jeté le blâme sur les *brouillons* qui, sans mandat apostolique troublaient l'église, et rendu un éclatant hommage au zèle de Paul, Barnabé présent et volant, l'assemblée par l'organe de son président, rend ce décret : *Il a plu au Saint-Esprit et à nous de n'imposer à l'observation des fidèles qu'une chose, c'est de s'abstenir de toute viande présentée aux dieux et de fornication.* (Act. xv, 28, 20.)

La défense de l'idolâtrie devait avec le temps, devenir un arrêt de proscription contre la société romaine tout entière, contre la langue, les usages de la vie et tout.

Tous les actes de la vie impliquaient une commémoration des dieux : libation, etc.

C'est ainsi que parmi nous, le *Bénédictité*, le *signe de la croix*, la *messe du Saint-Esprit*, le *Baptême*, la *Première communion*, etc., etc., etc. Le Christianisme n'a fait peu à peu que changer les *mots* ; au lieu de *Jupiter te bénisse*, on a dit Dieu te bénisse. — IMMENSE CONTREFAÇON ! c'est en quoi petit à petit consisterait le Christianisme. (158, 196.)

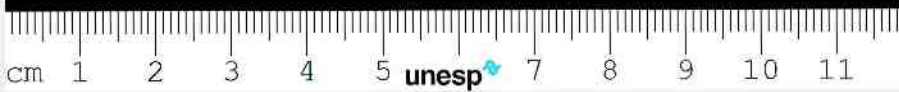
Cérémonies du mariage ; 1^{er} de l'an ; fêtes ; funérailles ; le *serment* (défendu par Jésus) ; festins, illuminations, la langue entière, tout était *plein des dieux* !..

La belle besogne que le christianisme a faite ! Comme si là était l'essentiel de la vie !..

Cela allait devenir une terrible affaire ! *Recogita sylvam, et quantæ latifent spinæ*, dit Tertullien.

L'image, le nom, les emblèmes des dieux étaient partout ; une foule d'industries étaient à bas. Il eût fallu s'abstenir de toucher à la monnaie ; il paraît qu'il y eut dispense, et même très facile à cet égard.

Ainsi, on ne fait plus de la circoncision une nécessité, ce qui est certes un pas de géant pour une assemblée de juifs, et qui résidant à Jérusalem, avait à garder de si grands ménagements, mais on ne la condamne pas non plus ; — d'autre part, on n'affirme aucune proposition dogmatique, ni sur le Christ, ni sur le Verbe, ni sur la résurrection, ni sur la foi, etc. Sans pour cela condamner les spéculations de Paul. On allait au plus pressé, à la bonne harmonie, à la concorde.



Comme tous les gouvernements placés en présence des oppositions qui naissent de leur principe, l'église débute par un provisoire et un replâtrage. Pierre et Paul peuvent se tenir tous deux pour satisfaits et se donner le baiser de paix : l'anathème est tout entier pour le polythéisme.

Mais le concile en déployant un tel rigorisme à l'endroit des cérémonies polythéistes, qui, par leur multiplicité embrassaient tout le détail de la vie, alors qu'il se montrait si indulgent pour le judaïsme, si large en matière de dogmes, si plein de complaisance pour des individualités, le concile faisait preuve d'une politique détestable, et de petitesse d'esprit. Le Christianisme n'a rien à attendre du judaïsme que haine, persécution, anathème, et il le ménage ; tout son avenir est du côté des gentils, des idolâtres et le concile se montre inflexible et impitoyable. Il y a pis, il se montre inconséquent... Qu'est-ce que le Christianisme, d'après l'enseignement de Jésus, et l'esprit des jeunes communautés ? l'antithèse du Messianisme juif, comme du Césarisme ; l'émancipation des prolétaires et des esclaves. Son caractère est donc tout à la fois anti-judaïque, anti-romain, par contre universaliste et fusionniste : il devait donc dans la sphère supérieure où il se plaçait, montrer la même tolérance, indifférence pour les religions polythéistes, comme le mosaïsme lui-même. Par là il s'élevait, sans effort, sans luttes, au-dessus de tous les cultes, il les dissolvait, les absorbait, il les incorporait ; il tuait l'*idolâtrie* sans paraître y toucher, le mosaïsme sans faire de scandale : il régnait par l'universalité de son idée, sans passer par aucun antagonisme.

Toutes les religions, avait dit Simon le Mage, ne sont que le système des manifestations du même Dieu ! Le concile de Jérusalem, en parlant d'*idolâtrie* et de *fornication*, comme l'ancien décalogue, se replaçait au point de vue étroit du mosaïsme ; il se montrait inférieur aux Simon, aux Apollonius, aux Philon, aux Aristobule, il judaïsait. Et par ce judaïsme, il posait le principe de l'intolérance chrétienne ; il posait en même temps celui de l'intolérance du polythéisme ; il semait, sans s'en douter peut-être, le germe des persécutions.



Du reste, et comme on devait s'y attendre, la réconciliation des deux apôtres, qui paraît avoir seule préoccupé le concile, ne fut que superficielle. De ce jour, il y eut dans l'église chrétienne, du fait de ses propres fondateurs, et par leur faute, deux tendances contraires : celle de Pierre, plus pratique, plus large et plus simple dans sa formule ; moins encline à la métaphysique et aux raffinements, capable de tout admettre sans se diviser jamais parce qu'elle faisait de la morale pure, de la justice et de l'action économique, sa base immédiate ; — celle de Paul, théologique, dogmatique, exclusive, intolérante ; pour qui la charité et la justice, et toutes leurs conséquences sociales étaient de peu, si elles ne reposaient au préalable sur la foi, si elles n'avaient pour condition et principe un dogme antérieur et supérieur.

Tant que vécurent les deux apôtres, l'Eglise, heureuse des succès de Paul, mais vivement alarmée de ses tendances, s'efforça de maintenir l'unité et la paix : c'est ce qui se voit par la deuxième épître, attribuée à Pierre, mais qui parut certainement après sa mort, où il est fait allusion à *certaines choses de difficile entendement, qui se trouvent dans les lettres du très cher frère Paul* (2 Pat. III, 16). A la fin, la dogmatique l'emporte ; le système de Paul a prévalu (87), c'est celui que les Bossuet et les Bourdaloue ont enseigné, et d'après lequel ils ont composé leurs sermons (v. Maury, de *l'Éloquence de la Chaire*).

A partir de ce moment, les chrétiens, ni juifs, ni païens, négateurs de tous les cultes, sont en fait des athées ; et, devant le sens commun et la loi, ils en méritent le titre, au même titre que le philosophe grec qui niait tous les dieux, et, n'admettant à leur place qu'une pure intelligence, fut appelé *Noûs*. — C'est le communisme chrétien.

Le concile terminé, Paul et Barnabé retournent à Antioche, passent quelques semaines ensemble, et se préparent à une nouvelle mission. Mais, au moment du départ, ils se séparent : Barnabé demandant pour acolyte Jean, nommé Marc, dont Paul ne voulait point. Ce Jean-Marc, dans la précédente mission, avait témoigné de son opposition aux idées



de Paul; Barnabé aurait voulu former pour l'apostolat des gentils un triumvirat qui lui eût assuré la prépondérance, et dont la majorité modérée aurait contenu le fougueux dis-puteur; ce que précisément celui-ci ne voulait pas. Chacun s'en fut donc de son côté; Barnabé, avec Marc, passe en Cypre. De ce jour, il n'est plus question de lui.

— Tandis que ces questions, desquelles dépend le salut de l'empire et l'avenir de l'humanité, se débattent dans un conciliabule de Jérusalem, que fait César? Quelle pensée, quel enseignement produit le gouvernement impérial? Rien. Néron se livre à sa perversité précoce, le Sénat est aplati, le peuple plus servile que jamais. Il n'y a plus ni vie ni esprit dans cette société dissoute; la divinité n'habite plus le Capitole: c'est de la matière organique, ce n'est plus un organisme, ce n'est pas un peuple. Le système se soutient uniquement par son poids, *mole sua stat*; et les choses vont en vertu de l'impulsion reçue.

— Un Égyptien se vante de faire tomber d'un mot les murs de Jérusalem, et se fait suivre de 400 hommes armés. Il est anéanti avec sa bande par le gouverneur Félix.

— Guerre entre les Gètes et les Sarmates.

— Annæus Cornutus, philosophe.

56-57. Paul, avec Silas, son coadjuteur, visite en courant la Syrie, la Cilicie, la Phrygie, la Galatée, la Mysie, la Troade, la Samothrace, et arrive à Philippe, où il est fustigé sur la dénonciation des juifs, puis relâché en raison de sa qualité de citoyen romain. De là, il passe à Amphipolis, Apollonie, Thessalonique, où il occasionne une émeute des juifs; puis il tombe à Bérée, s'arrête un instant à Athènes, où il convertit, suivant Eusèbe, Denys l'Aréopagite, et vient à Corinthe, où il séjourne dix-huit mois. C'est de Corinthe qu'il écrit son épître aux Romains, celle aux Galates, et les deux aux Thessaloniens. — Les écrivains apostoliques n'ont pas conservé le récit des courses de Pierre, Barnabé et autres; mais on peut juger qu'il ne se reposèrent pas, et qu'en peu d'années la secte chrétienne, s'étant créée à l'instar et par le moyen des synagogues des correspondances dans la plupart



des villes de l'empire, fut en mesure de procéder d'ensemble à la révolution religieuse et sociale.

— *Épître de Paul aux Romains.* — Cette épître est le premier monument écrit du Christianisme. Elle fut composée sous l'inspiration de la dispute qui avait amené le concile; elle est dirigée contre Pierre et adressée à ses ouailles, que Paul prend d'avance pour juges, en attendant qu'il aille les endoctriner en personne. On peut l'appeler l'*Évangile de la grâce et de la prédestination*.

Depuis quatorze ans que Paul a embrassé la foi nazaréenne et s'est constitué son orateur vis-à-vis de la gentilité, il a eu le temps de méditer son système; il n'hésite plus à le présenter aux chrétiens comme l'expression fidèle de la pensée du fondateur. Arrêtons-nous y un instant.

— L'*Épître aux Romains* soulève la question capitale, celle qui doit décider de la vie ou de la mort du Christianisme, en tant que religion spéciale et *sui generis*, et conséquemment de la vie ou de la mort de toute religion. Il s'agit de savoir si la morale et la justice dont Jésus avait fait l'objet principal de sa prédication existent par elles-mêmes dans l'humanité, antérieurement et supérieurement à toute révélation surnaturelle, ou si elles dépendent d'une institution préalable, d'une communication *ad hoc* de la divinité. Dans le langage du temps, la question est, si, pour arriver à la justification et conséquemment au royaume céleste, il est nécessaire de *croire*, ou s'il suffit de *pratiquer*; si les *bonnes œuvres* constituent la *foi*, ou si c'est la *foi* qui, donnée *a priori*, fait le mérite et la valeur des bonnes œuvres.

Pour Pierre, Jacques, Jean, comme pour Jésus, les prophètes, et tous les sages de l'antiquité, la question n'était pas douteuse. La morale est l'essence de la religion; le dogme duquel sort la forme du culte est chose secondaire, qui peut varier à l'infini selon les temps, et par elle-même indifférente. Ainsi, la religion, c'est-à-dire la morale, distinguée du culte et de la théologie, supérieure à l'un et à l'autre, les subalternisant, les déclarant, au fond, indifférents, et sans valeur par eux-mêmes, la religion, ainsi entendue, aboutit à l'équivalence des cultes, partant à leur égale abolition.



C'est ce qu'apercevaient très bien les juifs et tous ceux qui, admettant la révélation mosaïque, se voyaient poussés à cette conséquence mortelle par les novateurs, de regarder, en fin de compte, la révélation de Moïse et tout l'Ancien Testament, comme chose en soi insignifiante, inutile. Mais, par la même raison, on se demandait ce que signifiait la mission de Jésus, que l'on concevait comme un prophète, un homme inspiré de Dieu, et que l'on faisait déjà messie et verbe.

Vous venez, disait-on aux chrétiens, abolir la loi, et cela, prétendez-vous, en vertu de la révélation de Jésus, dont vous faites part aux gentils, sans au préalable les faire passer par l'initiation mosaïque. Il s'ensuit donc, tout d'abord, que la loi de Moïse a été donnée sans utilité, que le juif n'a rien reçu de plus que le gentil, et qu'après tout, il importe peu de sacrifier à Jupiter, à Jéhovah, ou à Mithra, pourvu que l'on soit juste. Mais, s'il en est ainsi, la mission de Jésus n'a pas plus d'utilité providentielle que celle de Moïse; le Christ, la résurrection, le baptême, le don du Saint-Esprit, tout cela est de peu; il n'y a toujours que les bonnes œuvres spontanément et librement accomplies, sans influence ni du précepte ni de l'intérêt, mais par la seule conformité de la conscience à la loi sociale, qui puissent conduire l'homme à la sainteté, à la justification. Donc, le Christianisme, comme le Mosaïsme, comme le Polythéisme, se résolvent dans la morale, qui est tout; la foi n'est de rien, pas même la foi à l'Être Suprême.

Cette doctrine était, en effet, selon nous, celle, non seulement de Pierre et des apôtres, mais de Jésus, comme de Simon, d'Apollonius, de Hillel, des prophètes et de Moïse lui-même, celle de tous les sages et de l'humanité tout entière, qui élève la raison pratique au-dessus de la raison spéculative et met celle-ci au service de celle-là : c'est la doctrine de la liberté de penser, de l'indifférence philosophique, de la tolérance religieuse, la vraie doctrine politique et sociale. Pour la justifier, au point de vue des apôtres et de la mission de Jésus, il n'y avait qu'une chose à dire, c'était que la révélation de Jésus avait précisément pour but de mettre fin aux révélations et que le Christianisme consistait en ceci,



que les œuvres étaient supérieures à la foi, et que toutes les formes du culte n'étaient qu'une symbolique variable, servant à inculquer et représenter la morale, comme les langues servent à représenter et inculquer les idées.

Paul, malgré la subtilité de son génie et la profondeur de son éloquence, ne put s'élever à cette hauteur. Pour lui, le précepte moral n'était point donné immédiatement dans la conscience; *l'homme animal*, comme il disait, était par lui-même incapable de le concevoir; *animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei*. Ce principe supposait un auteur supérieur à l'humanité, une sanction hors d'elle.

Oui, disait-il, point de justification, point de salut sans les bonnes œuvres; sur ce point je suis d'accord avec Céphas. Mais les bonnes œuvres elles-mêmes, d'où tirent-elles leur valeur devant Dieu? Qu'est-ce qui nous induit à les produire? Rien ne se fait sans cause: il faut donc, pour que les œuvres soient valables en vue du salut, et qu'elles se produisent, qu'il y ait un principe qui les produise et les fasse valoir. Ce principe, c'est la Foi, la Foi qui vient de Dieu, la Foi qui est donnée gratuitement à l'homme, gentil ou juif; la Foi qui est supérieure à la révélation d'Abraham et de Moïse, dont cette révélation n'a été que la forme provisoire, comme la révélation de Jésus en est la forme définitive; la Foi, enfin, qui est aujourd'hui offerte à tous, en Christ, victime expiatoire du péché. Niez cela, et, ajoutait avec une clairvoyante perspicacité le subtil apôtre, il n'y a plus de foi sur la terre que la foi à l'homme, il n'y a plus de religion que la religion de l'humanité. Il n'y a point de Dieu!... Maintenant, qu'est-ce que la Foi? C'est la substance du bonheur éternel que nous devons espérer pour prix de nos œuvres, *sperandarum substantia rerum*; l'argument des choses invisibles, de l'absolu, *argumentum non apparentium*; ou, pour parler comme le vulgaire, c'est la croyance en la parole de Dieu, l'abandon à sa providence; ou comme dira 600 ans plus tard Mahomet, la résignation à sa volonté, *Islam*, et Paul concluait par des exemples: Abraham, David, les prophètes se sanctifièrent tous par leurs œuvres; mais, premièrement, ils eurent la foi, ils crurent aux mystères et



aux promesses, et c'est ainsi seulement que leurs œuvres purent leur être comptées à justice, *et reputatum est illi ad justitiam...* Au contraire, les gentils, n'ayant pas reçu la foi, sont tous et fatalement corrompus; ils ne produisent pas d'œuvres bonnes, témoins les philosophes, dont l'apôtre peint les mœurs sous les traits les plus hideux.

Il faut l'avouer : l'argumentation de Paul était embarrassante pour des hommes qui, apôtres d'une religion nouvelle, admettaient, au moins dans une certaine mesure, la nécessité d'un formalisme dogmatique et sacramentel, royaient aux révélations, aux mystères, aux prophéties, aux miracles, à des préceptes révélés à son de trompe, au milieu des éclairs, sur le Sinaï, etc., etc. Quoi donc ! Pierre n'enseigne-t-il pas le Messie ? la resurrection ? Ne confère-t-il pas le baptême et le Saint-Esprit ? n'invoque-t-il pas les écrits des prophètes ? ne vient-il pas de rompre, à la fois, et avec la circoncision et avec l'idolâtrie ? Prétend-il aujourd'hui, lui, l'ami, le dépositaire de la pensée de Jésus, le chef de la pensée du maître, enseigner une morale sans autorité, une charité sans symbole, une justice dépourvue de sanction, une régénération sans liturgie, sans adoration et sans sacrifice ?...

Assurément, ni Pierre, ni Jésus lui-même ne s'étaient rendu compte aussi profondément de leur tendance : mais il n'est pas moins vrai que cette tendance, commune ainsi que nous l'avons observé à tous les religionnaires de l'époque, était la leur, et ce qui est plus grave, c'est que l'Evangile qu'ils prêchaient n'avait réellement de grandeur et d'originalité que par là. C'était la pure tradition des prophètes : point de sacrifices, avait dit Isaïe ; Dieu mangera-t-il la chair de vos taureaux, et boira-t-il le sang de vos boucs ? — point de temple, avait dit le Psalmiste, le ciel est sa demeure ; — point de sacerdoce, avait dit Moïse, car tous prophétiseront. L'universalisme dans l'idée, la démocratie dans la religion, c'est l'abolition du rite et du dogme ; c'est par conséquent l'affirmation de la liberté, comme principe de justification, le contraire en tout de ce que disait Paul.

Indépendamment de cette tendance prononcée des apô-



tres, il leur était facile de réfuter la théorie de la foi de Paul par ses conséquences ; et si lui les poussait invinciblement à l'indifférence religieuse, eux pouvaient l'acculer à l'immoralité.

Si, pouvait-on lui dire, hors la foi, point de justice ; si la morale n'existe que par la promulgation de la loi, il s'ensuit que les bonnes œuvres ne sont qu'un fait d'obéissance ; conséquemment que c'est de la loi, non de la conscience, que naît la distinction du bien et du mal ; que là, où la loi est inconnue, il n'y a ni crime, ni délit, *ubi non lex, nec prevaricatio* ; et réciproquement que tout ce qui ne vient pas de la foi, est essentiellement péché, *omne quod non est ex fide peccatum*. Il en est de la morale tout entière comme de l'adultère, qui n'a de réalité que par le fait de la coexistence des époux ; que l'un des deux vienne à mourir, le survivant ne peut plus être adultère : *si mortuus fuerit vir ejus, soluta est a lege viri, ut non sit adultera si fuerit cum alio viro*. Donc, en dernière analyse, toute société qui n'a pas reçu la foi est essentiellement immorale ; donc, par la même raison, celui qui n'a pas la foi n'a aucun motif suffisant d'observer la justice, de s'abstenir du vol, de l'adultère et de l'homicide, ce qui est profondément subversif de toute société, de toute humanité. Comment, alors, Dieu a-t-il tant tardé à nous donner la foi ? Pourquoi ne l'a-t-il pas donnée au commencement ? Pourquoi pas à tous les hommes ? Il fait donc acception des races, *personarum acceptor Deus* ? il y a donc des prédestinés à la gloire, et des prédestinés à l'enfer ; et le salut n'est point le prix de la justice, mais l'effet de la faveur, c'est une grâce !... Paul ne recule devant aucune de ces conséquences ; elles ne lui semblent que des raisons de plus d'embrasser la foi !...

Les apôtres protestèrent contre cette monstrueuse théorie (v. 59, 66, 80) ; mais sans toutefois reconnaître la légitimité des objections de Paul, sans avouer la leur, dans sa franchise et son intégralité. Il va sans dire que l'Eglise est restée dans la même indécision : affirmant à la fois la liberté et la grâce, la nécessité de la foi et de ses œuvres, fulminant tantôt sur les docteurs qui penchaient pour Pierre, tantôt



sur ceux qui penchaient pour Paul, sans vouloir comprendre qu'un tel syncrétisme était essentiellement instable et contradictoire.

Épître aux Galates. — Dans cette apologie, Paul, avec un redoublement de zèle contre Pierre qu'il se vante d'avoir repris lorsque celui-ci judaïsait et qu'il tourne en ridicule ainsi que Jacques, Jean et tout le collège apostolique, essaie une transaction entre la théorie de la prééminence de la foi, et celle de la suffisance des bonnes œuvres. Cette transaction était devenue nécessaire par la désertion que Paul voyait se former autour de lui. « Quoi ! dit-il, vous abandonnez votre missionnaire, celui qui vous a appelés, pour suivre une autre doctrine ? *Tam cito transferimini a me in aliud Evangelium !* Mais tous les raisonnements de cet esprit naturellement lucide tournent insensiblement contre son propre paradoxe, si bien qu'il finit par conclure en faveur de ses antagonistes : « En Christ, dit-il, c'est-à-dire dans la religion de l'humanité, il n'y a ni Grec, ni juif, ni maître, ni esclave, ni mâle, ni femelle. Toute distinction de culte et de rite s'efface ; il ne reste que la justice et la pureté... Ni la circoncision, ni le prépuce ne sont de rien, mais la foi, *qui agit par l'impulsion de l'amour...*

Les fruits du nouvel esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bonté, la douceur, la longanimité, la foi (elle arrive ici en dernier), la modestie, la continence, la chasteté. Avec de telles vertus, il n'y a pas de loi, c'est-à-dire pas plus de rituel que de dogme ; l'autorité même devient inutile.

Dans les deux *épîtres aux Thessaloniens*, écrites la même année, Paul semble aller plus loin encore : il identifie la foi et la justice, et, autant qu'on peut les distinguer, recommande aux *fidèles* de ne pas trop se livrer à la première. Faut de la foi, a-t-il l'air de dire, pas trop n'en faut. Ce nouveau tempérament lui était commandé par l'ardeur des néophytes, que l'arrivée prochaine du Christ (44) effrayait. « Je vous en conjure, leur dit-il (v. Thess. II), ne vous laissez point émouvoir ; *le jour du Seigneur n'est pas si proche !* Il faut qu'auparavant vienne l'antechrist, chose peu probable, dans un temps de foi et de charité comme le nôtre. »



57. — En Judée, les affaires deviennent de plus en plus malheureuses. Une querelle s'allume entre les Syriens et les juifs, qui, toujours suspects aux Césars, perdent leur droit de cité. Le schisme se met dans le sacerdoce jérosolymitain ; le haut clergé s'arroe la totalité des fonds envoyés par les provinces, et laisse à la misère les simples prêtres. Sujet de triomphe pour les chrétiens qui nient l'utilité du sacerdoce.

Mais les malheurs de la patrie ne calment pas les haines religieuses. Accusé par les juifs de Corinthe devant le proconsul d'Achaïe, Paul quitte la Grèce et revient à Ephèse, où il séjourne environ deux ans. Là, un autre disciple de Jean-Baptiste, nommé Apollo, qui, dit naïvement le livre des *Rites*, ne savait presque rien de Jésus et n'avait jamais entendu parler de la communication du Saint-Esprit, se rencontre avec Paul chez Aquila : les deux sectes fusionnent. Là il rencontre aussi la concurrence des exorcistes juifs, qui chassent les diables par le nom de Salomon, et qui, s'étant avisés mal à propos d'invoquer celui de Jésus, furent saisis eux mêmes du démon, et devinrent possédés. D'Ephèse, Paul fait des courses à Antioche, Césarée, en Phrygie et en Galatie, et lance plusieurs épîtres nouvelles : les deux aux Corinthiens, une à Timothée, et une à Titus.

58. — Corbulon s'empare de l'Arménie, et de la ville d'Artaxata. Les Sarmates, par contre, font irruption dans la Gaule : guerre entre les Cattes et les Hermandures, pour la possession des sources salées de la Saale.

La ville de Londres est fondée ou rebâtie par les Romains. Amours de Néron et Poppée.

58. — Troubles graves à Césarée, entre les juifs et les Grecs. Les juifs prétendaient à la possession de la ville, bâtie par un de leurs rois (22 av.), les Grecs refusent de reconnaître ce titre et appellent à leur aide Félix qui commence par faire main basse sur les juifs et les envoie plaider leur cause devant Néron.

58. *Épître première aux Corinthiens.* — Cette épître est tout à la fois une apologie et un manifeste. Sous ce double rapport elle mérite, autant que celle aux Romains et celle



aux Galates, d'être étudiée de près pour la connaissance des mouvements et des idées de l'Église primitive.

Paul était profondément blessé de la conduite des autres apôtres à son égard, qui, non contents de désavouer sa prédication, lui reprochaient de n'avoir pas vu le Christ, et de méconnaître son Évangile. Si je ne l'ai pas vu, disait-il, au moins il m'est *apparu*, ce qui, pour le temps, pouvait être considéré comme tout un. Le doute élevé sur la légimité de son apostolat le brûle et lui arrache un torrent d'invectives. Peu s'en faut qu'il ne dise pas comme Jean-Jacques : *Mon mandat? je le prends dans mon talent et ma conviction...* Il jette le sarcasme à pleines mains sur Apollo, Céphas, les *grands apôtres*, les *baptiseurs*, les *parleurs de langues*, qui *croient être quelque chose*, et qui ne sont rien du tout ! Il se plaint avec amertume *qu'un autre* vienne bâtir sur ses fondements ; il avertit les Corinthiens de ne point écouter ces usurpateurs, qu'il anathématise !... Monument curieux des querelles apostoliques.

Comme manifeste, ou plutôt, suivant l'expression de Clément d'Alexandrie, comme *Évangile*, la première aux Corinthiens est du plus grand intérêt. Pas un mot ni de la Trinité, ni du Verbe, ni de l'incarnation du Saint-Esprit, ni de toutes les histoires racontées 60 ou 80 ans plus tard dans les soi-disant évangélistes, rien de la naissance de Jean-Baptiste, de la crèche de Bethléem, des mages, de massacre des innocents, de la fuite en Égypte, de la tentation au désert, de la transfiguration, de la résurrection de Lazare, de celle de Jésus, de son ascension, etc., etc. Paul ne sait, ne dit absolument rien de toutes ces choses ; ce n'est pas que déjà l'on ne commençât d'en parler ; toutes ces idées étaient *prévues et prédites* et vieilles déjà de plusieurs siècles. Paul, à qui ces bruits arrivaient, se borne à y faire quelques allusions méprisantes : les spéculations théosophiques, qui finiront par envahir l'église de Jésus, il les traite de fausse science, de *gnose mal nommée* γνωσις ψευδονομος ; il se moque et des généalogies du Messie, et de celles du Verbe ; pour tout le surplus de ce qui concerne la vie miraculeuse de Jésus, il le traite de contes de vieilles femmes.



Rien de tout cela, suivant Paul, ne constitue le vrai Évangile. Qu'est-ce donc que le Christianisme ?

Le christianisme, tel qu'il ressort de la première aux Corinthiens, est la palingénésie morale et sociale, laquelle a pour symbole et pour gage l'immortalité de l'âme, dont Jésus, victime expiatoire des péchés du monde, présentement au ciel, a été le premier bénéficiaire. C'est en vertu de cette immortalité, ou *résurrection*, mot dont Paul explique largement la signification métaphorique et spirituelle, que Jésus s'est fait connaître comme Christ, non pas Christ-Dieu, mais Christ de Dieu (III, 23), démonstration qu'il renouvellera par son retour, qui doit arriver incessamment ; voilà tout le christianisme de Paul, et, selon nous, c'était immense.

Tout porte ici sur un seul principe, la résurrection. Mais qu'est ce que la résurrection, se demande Paul, *quomodo resurgunt mortui* ? Cela veut-il dire que le cadavre, enseveli ou enfermé dans le cercueil, sous un monceau de terre et de pierres, doit reprendre vie, et recommencer son existence ? Cela est absurde, répond Paul, la chair et le sang n'entrent pas dans l'autre monde, *Caro et sanguis regnum dei possidere non possunt*.

Et alors, il reprend l'analogie dont s'était servi Jésus, analogie fondée sur un phénomène mal observé d'histoire naturelle : de même que le grain doit *mourir* pour reproduire l'épi, et que la substance de l'épi n'est pas la même que celle du grain, mais une autre substance ; de même l'homme doit mourir pour renaître, et son âme, ayant dépouillé ce corps de terre, revêtir une substance céleste : c'est ainsi que Jésus est ressuscité, et c'est dans ce corps nouveau, qu'il est apparu aux apôtres et à moi, et qu'il se montrera à tous les hommes.

Il y a loin de là au dogme de la résurrection, professé depuis dans l'Église : et il est aisé de comprendre comment, sans supercherie, mensonge, sans mythe ni légende, s'est formée, pour les chrétiens, la croyance à une résurrection charnelle de Jésus.

Quant à la morale, Paul a presque oublié sa théorie de



l'épître aux Romains : « La charité est le tour de l'Évangile ; la foi n'en est que la *partie*. Nous avons établi trois choses, la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois est la charité (XIII, 13). Paul recommande en conséquence d'observer la charité dans les agapes, « où l'on voit les riches manger à part, et se saouler, tandis que les pauvres meurent de faim. Est-ce cela, dit-il, avec indignation, qu'a enseigné Jésus, lorsqu'il institua l'eucharistie ? » Et il rappelle alors, comment, de même qu'autrefois les Hébreux, pour échapper à l'ange exterminateur, durent manger en famille l'agneau propitiatoire, de même les chrétiens, s'ils veulent être sauvés, doivent manger symboliquement le Christ, la victime anthropothysique dans le repas fraternel.

L'âpreté de langage de Paul dans cette première épître ayant déplu au Corinthiens, il se hâta de leur en expédier une seconde, en apparence pour expliquer la première, mais en réalité pour faire ses excuses. Mais tout en s'excusant, Paul gronde encore : le moi, *nosmetipsos*, revient sans cesse sous sa plume, il vante ses visions, ses travaux, sa science, qui le placent au-dessus même de Moïse. Cependant il garde la communion avec l'église de Jérusalem, alors centre de la chrétienté, à qui les chrétiens envoyaient leurs collectes de tous les points de l'empire, et dont un seul mot de désaveu eût suffi, à ce moment, pour anéantir l'orgueilleux apôtre.

L'épître à Timothée et celle à Titus, sont toutes de discipline et de réglementation intérieure. *L'episcopos*, ou surveillant, dans chaque communauté, est un ancien *presbyteros*, choisi par les autres anciens, pour présider aux réunions, diriger les conférences, gérer les affaires de la société, et pourvoir à tout ce qu'exigent ses intérêts. *L'episcopos* est donc, comme tous les fidèles, laïc, puisque dans une démocratie religieuse, tout le monde étant prêtre, tout le monde est laïc, époux, père de famille, ayant ses affaires particulières, de commerce, d'industrie ou autres, à qui Paul recommande seulement de donner l'exemple des vertus chrétiennes. Un point, qui le tourmente surtout et qu'il recommande à l'évêque, c'est de mépriser les nouveautés, de



fuir les disputes inutiles, les spéculations théosophiques, les superstitions populaires, et les subtilités de la Gnose.

On dirait, à lire cette épître, que ce n'est plus le même homme; et que Paul s'est converti pour la seconde fois au christianisme.

— Révolte générale en Bretagne, excitée par la prise de l'île Mona, siège principal des druides. La persécution, commencée sous Claude (43), porte ses fruits sanglants, et prélude à celle qui attend à leur tour les chrétiens. Les Bretons, soulevés par leurs prêtres, après avoir détruit les colonies romaines, sont défaits : leur reine Boadicée s'empoisonne; le druidisme est poursuivi à outrance. On brûle ses livres, on détruit ses monuments, on anéantit, avec le culte de l'ancienne Gaule, sa langue, sa philosophie, son histoire : ce sont les œuvres du césarisme, uni aux académies.

— Agrippine est poignardée par Néron : telle mère, tel fils; tel peuple, tel empereur. Cette femme altière, du sang le plus noble de Rome, qui pour arriver à la pourpre avait empoisonné (?) son premier mari; qui, pour assurer l'empire à son fils, avait empoisonné le second; qui avait deshérité son beau-fils, et fait périr ses partisans; aussi vicieuse et plus cruelle que Messaline, conspirait contre Néron, qui la tenait éloignée des affaires. L'habitude du sang empêcha le peuple d'apercevoir le parricide, il applaudit au châtiment de l'intrigante. Sénèque fait le panégyrique de Néron; le Sénat l'absout. Ce sont les mœurs des Césars.

59. L'apologie du parricide en plein Sénat passe nos idées; l'effronterie d'un si grand crime a besoin d'explication. L'empereur, qu'on ne l'oublie pas, était inviolable (22), impeccable (45). Rome ne pouvait supporter l'empire des femmes; et les mœurs étaient peu favorables à ce sexe.

Or, Agrippine aspirait au couronnement; elle avait offert l'inceste à Néron, comme une volupté nouvelle; lui dégoûté, elle l'avait menacé. Contre une telle mère, ne pouvait-il faire ce qu'avait osé l'ancien Brutus contre ses enfants ?...

— Épître de Jacques, dit le mineur, frère ou cousin de Jésus, évêque de Jérusalem, aux juifs de la dispersion. Son objet est de réfuter les idées pernicieuses de Paul touchant



la prépondérance de la foi sur les œuvres. Il établit fortement ce principe, que *croire, agir*, en morale et en religion, ne sont pas deux, mais un. La distinction de ces deux choses n'est qu'affaire de dialectique, une pure abstraction de langage, pour la commodité du raisonnement.

« Ne vous y trompez pas, dit Jacques, la pureté de la vie, voilà, en définitive, tout le christianisme. Soyez donc exécuteurs de la parole, *factores verbi*, et non pas seulement auditeurs, car celui qui écoute et n'agit pas ressemble à un homme qui passerait sa vie à contempler son image au jour de sa naissance !...

« La vraie religion c'est de produire des œuvres de charité, et de se garder pur devant Dieu. Ne croyez pas, mes frères, que Dieu fasse acception de personne. C'est à l'œuvre qu'il faut juger le chrétien, non à la profession de foi. Que diriez-vous, si, dans vos réunions, deux hommes se présentant, l'un en habits somptueux, un anneau d'or au doigt, l'autre en vêtements pauvres et d'une contenance modeste ; tout l'honneur était pour le riche, et le dédain pour le pauvre ? N'est-il pas vrai qu'il serait injuste de juger de la vertu de ces deux hommes par la différence de leurs manteaux ? Il en est ainsi de la religion. La foi, sans les œuvres, est morte ; la foi, ô homme vain (Paul) n'a de mérite que par les œuvres !

« Ne devenez point dogmatiseurs, mes frères ; car la manie de disputer est une peste parmi les hommes. Là, où il y a tant de discours, il y a peu d'action ; là où la spéculation abonde, la justice est pauvre... D'où viennent parmi vous toutes ces discordes ? Serait-ce par hasard que la foi vous manque ? Hélas ! non : c'est que vous manquez de justice et de charité. Donc, amendez-vous ; ne recherchez pas les opinions de vos frères ; n'accusez pas leur foi ; ne tourmentez pas leur conscience ; ne vous faites point inquisiteurs de leurs sentiments. Qui êtes-vous pour juger des idées des autres ? soyez timides, modestes, puis pleins de charité ; et Dieu s'approchera de vous, soyez-en sûrs : il ne s'inquiètera pas de savoir si vous avez ou si vous n'avez pas la foi. »

Pas un mot de théologie, dans cette épître qui conserve une franche saveur des discours du Galiléen. « O riches, s'écria-



t-il, pleurez et hurlez sur les fléaux qui tout à l'heure fondront sur vous! La pourriture s'est mise dans vos greniers, et la teigne a dévoré vos hardes; votre or et votre argent ont été rongés par la rouille, sans que vous donniez rien aux pauvres. Eh bien! la rouille et la poussière, la teigne et la pourriture s'élèveront contre vous en témoignage; et vous mangeront la chair comme le feu. Ah! vous avez cru vous amasser des trésors, et vous n'avez amassé que la colère. Le salaire des ouvriers que vous avez avalé crie contre vous, et ce cri a frappé les oreilles du Dieu-Sabaoth. »

59. Parti d'Éphèse, Paul inspecte les côtes de la Méditerranée, la Troade, la Macédoine, la Grèce, touche Assos, Mitylène, Chio, Samos, Milet; de là passe à Cos, Rhodes, Tattare, Cypre, Tyr, Ptolémaïde, Césarée, et arrive enfin à Jérusalem. Ces missions à vol d'oiseau, sur un bâtiment marchand faisant échelle à tous les ports, ne se peuvent comparer qu'à celles de François-Xavier, le jésuite qui baptisait d'une seule fois, à coups de goupillon, des milliers d'Indiens dont il ignorait la langue, croyant gagner le monde à Jésus-Christ.

Le voyage de Paul à Jérusalem paraît avoir été déterminé par l'opposition que soulevaient ses idées. Dès son arrivée, sur les représentations des frères, il accomplit les cérémonies judaïques pour échapper à l'animadversion des juifs et éviter tout scandale, il se rend coupable des mêmes inconséquences qu'il reprochait à Pierre, et qui avaient provoqué la décision solennelle du concile (en 56). Malgré les rétractations et ses équivoques, les juifs irrités par les notes qu'ils recevaient sur son compte de leurs frères dispersés, veulent le lapider. Le tribun Lysias lui sauve la vie en l'arrêtant; il l'envoie à Césarée, où il est gardé à vue jusqu'à l'arrivée de Festus.

59-68. Apollonius de Tyane parcourt la Grèce, l'Italie, la Gaule et l'Espagne. Tous les réformateurs de cette époque se comportent exactement de même. C'est une imitation des anciens philosophes Pythagore, Thalès, Solon, Platon, Hérodote, etc. Mais ceux-ci parcouraient le monde pour s'instruire, et rapportaient ensuite dans leur patrie le trésor de leurs connaissances; maintenant ils voyagent pour convertir l'humanité. A Troie, Apollonius passe une nuit sur le tombeau



d'Achille; à Lesbos, il converse avec les prêtres d'Orphée. Il prêche publiquement à Athènes, se fait recevoir, non sans quelque difficulté à cause de sa réputation de magicien, aux mystères d'Eleusis, visite Lacédémone, Olympie, s'applique partout à réformer les abus qui s'étaient introduits dans le culte, et partout ses conseils sont accueillis avec vénération. En Grèce, comme à Antioche et à Éphèse, Apollonius dut se rencontrer fréquemment avec les missionnaires chrétiens; mais il s'adressait à un monde différent; tandis que les apôtres n'étaient intelligibles qu'aux juifs, et ne se montraient que dans les synagogues et à leurs néophytes, lui s'adressait à toutes les religions, et haranguait dans les temples et places publiques. Les travaux d'Apollonius ne durent pas moins influencer sur la réformation générale, et servir au travail des chrétiens. Dans quelle mesure? c'est ce que ses historiens, qui ne songeaient qu'à opposer Apollonius à Jésus, n'ont eu garde de nous apprendre.

60. Le prophète Élie apparaît au rabbin Siméon ben Jochaï, et lui révèle les mystères de la kabbale. Cette date peut être considérée comme le point de départ de la rédaction du *Zohar*, ou livre de la lumière, le second et le plus important des monuments kabbalistes (v. 75). Siméon ben Jochaï vécut jusqu'au commencement du 11^e siècle. — Ainsi, quatre mouvements religieux, distincts et nettement accusés, nous apparaissent à cette époque dans l'Orient, et l'empire, en dehors des sectes dont l'existence est antérieure à l'ère vulgaire : 1^o le mouvement kabbaliste (v. 25) conduit à cette heure par Siméon ben Jochaï; 2^o le mouvement gnostique, commencé par Philon et Simon, continué par Ménandre et Cérinthe, et qui tend à s'assimiler le mouvement chrétien ou à s'absorber en lui; 3^o le mouvement chrétien, commencé par Jésus; 4^o le mouvement de fusion polythéiste, entrepris par Apollonius, et que nous verrons par la suite soutenu par les empereurs et affirmé par Julien. Ces quatre courants ne veulent avoir rien de commun ensemble, et paraissent, si l'on ne consulte que leurs représentants, se repousser mutuellement. Pour l'histoire, qui juge de plus haut, et à distance, ils sont également légitimes; ils



représentent chacun un élément nécessaire de la réforme; ils s'influencent réciproquement, se rectifient et se complètent; et, sous le nom de catholicisme, ils finiront par se fondre l'un dans l'autre et ne former plus qu'un système.

— Épîtres de Paul aux *Éphésiens*, aux *Philippiens* et aux *Colossiens*, écrites de Césarée pendant la captivité de Paul.

L'authenticité de la première a été contestée et très mal défendue; nous n'en voulons pour preuve que ces mots du chapitre II : « Vous avez été sauvés gratuitement par la foi, qui est un don de Dieu, et ne vient pas de l'homme; — nullement par le mérite de vos œuvres; n'ayez pas l'orgueil de le croire. » — Paul, persécuté par les juifs, était-il mécontent des apôtres qui l'avaient fait judaïser, qui lui avaient arraché depuis deux ans concession sur concession, et qui, dans l'intérêt de la société jérosolymitaine, l'avaient peut-être défendu avec mollesse?... Quoi qu'il en soit, Paul, dans la lettre aux *Éphésiens*, qui paraît être la même que celle aux *Laodécéens*, qui n'existe plus, revient à sa théorie de la foi, à laquelle il trouve un nouvel argument dans le fait même de la conversion des gentils. « Qu'étiez-vous, dit-il, à ses convertis, avant d'avoir reçu la foi du Christ? Vous étiez dans les ténèbres de l'idolâtrie, véritablement *morts par le péché*, sans Christ, sans religion (*hospites testamentorum*, c'est-à-dire étrangers à toute révélation d'en haut), sans Dieu. Depuis quand êtes-vous ressuscités à la vertu? Depuis quand connaissez-vous ces divins préceptes de morale, qui constituent la foi?... Sans doute, depuis que l'annonce vous en a été faite par Paul, serviteur du Christ. Car tous, tant que nous sommes, et ceux qui s'appellent *circoncision* et ceux qu'on appelle *prépuce*, nous n'avons de mérite et de vertu, nous ne pouvons donner de bonnes œuvres que par la foi!... » En conséquence, Paul insiste de nouveau sur le précepte de la morale, qu'il semble, en effet, présenter aux gentils comme des nouveautes, et dont la révélation est un argument invincible de la théorie de la grâce.

Les lettres aux *Philippiens* et aux *Colossiens* respirent les mêmes sentiments : *c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire*, dit-il aux premiers... — Et aux seconds, se fon-



dant sur le principe de la résurrection, il dit que le chrétien est un homme nouveau ; qu'avant l'Évangile, l'humanité était morte ; c'est-à-dire sans morale, sans vertu, sans soutien ; et que c'est par l'Évangile et par la résurrection du Christ qu'elle est devenue capable de vertu et de sainteté...

Dans le courant de cette année, le gouverneur de Judée, Félix, fut remplacé par Festus.

Paul, accusé par les juifs, eut de nouveau à s'expliquer devant Festus, le roi de Chalcide Agrippa, et sa sœur Bérénice, la même qui fut aimée de l'empereur Titus. A cette heure, il est le personnage le plus célèbre, non seulement de la chrétienté, mais de la Judée, de la Syrie, et de tout l'Orient. Il profite de son origine pharisaïque pour jeter la division parmi les juifs en affirmant la résurrection ; puis, il se met à l'abri de la fureur des juifs et de la juridiction des prêtres, en invoquant sa qualité de citoyen, et faisant appel à César. Sur cet appel, Festus décide que Paul sera envoyé à Rome : quel coup de partie ! Paul est bien sûr que son messianisme tout *spirituel* ne saurait faire ombrage à César ; il est victime des juifs messianistes de l'ancienne école, les vrais ennemis de l'empire ; et c'est parce qu'il s'oppose à leur fanatisme, parce qu'il leur prêche la vraie doctrine, amie de César, qu'on le lapide et qu'on l'accuse. Que César daigne l'entendre, qu'il lui fasse justice, et le Christianisme, absous par César dans la personne de l'apôtre Paul, va se prêcher par tout l'empire, avec approbation et privilège de l'empereur ! — Pierre est éclipsé.

— Corbulon soumet l'Arménie, donne le gouvernement à Tigrane, et revient en Syrie.

60. Les juifs de Césarée perdent leur cause par l'influence de Burrhus (58), et sont privés du droit de cité. Tout le pays est en ébullition ; on conçoit le motif qui fit agir Néron : il ne voulait pas augmenter la puissance des juifs.

61. La guerre continue entre les Romains et les habitants de la Grande-Bretagne, une armée de 80,000 insulaires est dispersée. Cette guerre me semble faire le pendant de celle qui éclatera bientôt en Judée. Au fond de la Gaule et dans la Grande-Bretagne, comme dans la Palestine, la religion



couvre la nationalité. — Il faudrait vérifier cette conjecture?...

En Orient, les Parthes, un moment refoulés par les Romains, se jettent sur l'Inde.

— Parti de Césarée, sous escorte, sur la fin de l'an 60, Paul arrive à Rome en janvier 61. Il séjourne près de deux ans dans cette capitale, libre, mais sous la garde d'un soldat, et attendant la justice de César.

61. Festus sévit contre les sicaires et les prédicants, et en fait périr un grand nombre. Un imposteur, qui s'était créé une foule de partisans, est vaincu avec sa bande par les troupes romaines, et tué.

Le préfet de Rome, Pédanius Secundus, est tué par un de ses esclaves, par l'effet d'une jalousie sodomitique. La loi voulait que tous les esclaves qui se trouvaient dans la maison au moment du meurtre, et qui en étaient censés complices, fussent mis à mort.

Ceux de Pédanius Secundus étaient au nombre de 400.

Le peuple, ayant horreur d'une pareille exécution, le consul Cassius harangue le Sénat, et conclut à l'application de la loi. — Un sénateur, Cingorius Varron, demandait qu'en outre, les *enfants* d'esclaves fussent déportés; Néron s'y oppose, en disant que *la pitié n'ayant pas fléchi l'antique usage, la vengeance ne devait pas non plus l'aggraver.*

62. La persécution, ravivée par l'éclat et le scandale de la prédication de Paul, sévit à Jérusalem contre les disciples.

Après la mort du gouverneur Festus, et pendant l'interim qui suivit, le pontife Ananus, fils d'Ananus et beau-frère de Caïphas, convoque un sanhédrin, et fait condamner à mort et lapider quelques transgresseurs de la loi, entre autres Jacques, parent de Jésus, évêque de Jérusalem.

Jacques fut remplacé par Siméon, autre parent de Jésus. — Cet acte arbitraire, dit un écrivain juif, excite des murmures parmi les citoyens paisibles, qui adressent leurs plaintes simultanément au roi de Galilée, Agrippa, et au nouveau gouverneur Albinus. Par l'influence de ces deux hommes, Ananus est privé du souverain pontificat. — Ainsi, le gouvernement romain se montre favorable à la nouvelle



secte, et refoule de tous côtés les prétentions des juifs, extermine les sicaires, crucifie les messies, leur ôte le droit de cité dans les villes, etc. Le désordre, la corruption, la violence, l'hypocrisie sont au comble.

Sous prétexte de messianisme, les sicaires pillent, rançonnent, assassinent. L'ancien grand prêtre Ananias, si rudement apostrophé par Paul, enrichi des dépouilles du bas clergé, et d'intelligence, à la fois, avec les sicaires et le gouverneur Albanus, qui tire ainsi double profit de la superstition, tantôt en recevant ses présents, tantôt en lui faisant la guerre... Un pauvre paysan, du nom de Jésus, se fait l'organe des malheurs publics; pendant sept ans, nuit et jour, il ne cesse de crier par la ville : *Malheur à Jérusalem !*

Mort de Marc, évêque d'Alexandrie. Ce Marc est différent de Jean-Marc, compagnon de Barnabé. Il avait fait de nombreux prosélytes, parmi les thérapeutes, qui, en Egypte, de même que les esséniens en Palestine, formaient la transition entre les juifs et les chrétiens. On lui attribue le 22^e évangile rédigé plus de quatre-vingts ans après lui. C'est parmi les thérapeutes que naquit l'ascétisme des Antoine, Pacôme et autres.

A peine Corbulon est de retour en Syrie, que les Arméniens et les Parthes se révoltent de nouveau, et reprennent l'avantage.

63. Corbulon reprend le commandement de l'armée d'Asie et marche contre les Parthes. Défaite et captivité de Tiridate. — D'un autre côté le droit de cité romaine est accordé aux habitants des Alpes-Maritimes; la même faveur, rendue aux Achéens. Au Nord, les Sarmates menacent l'empire.

Secte de Nicolaüs. — Tout ce qu'on sait de lui, d'après Irénée et Clément d'Alexandrie, est qu'il fut un des sept diacres choisis par les apôtres pour servir les intérêts de la communauté de Jérusalem (*Act.*, vi, 5); qu'il était d'Antioche; qu'étant époux d'une jolie femme, et passant pour jaloux, il offrit de divorcer et de la céder à quiconque voudrait l'épouser; que du reste Nicolaüs était très chaste, et que ses filles gardèrent toutes leur virginité. — Quoi qu'il



en soit des mœurs du diacre Nicolaïs, dont la biographie seule a le droit de s'enquérir, et qui ne sont de rien à l'histoire, il est certain que la communauté des femmes devait tôt ou tard, et logiquement, résulter du principe de la communauté des biens, qu'affirmaient tous les apôtres, et qui faisait dans l'origine toute la vertu du nazaréen, du chrétien et de l'ébionite; que cette négation du mariage résultait en outre des espérances du millénarisme (v. 120, 170) et de l'idée orientale fondée sur le principe de la distinction des substances, de l'indifférence des actes de la chair, et de l'épuration de l'âme par l'abaissement du corps. Il est très probable que dans l'esprit de Nicolaüs l'idée de la chasteté était tellement exaltée, qu'à force de ravalier l'union conjugale, elle faisait du mariage même une chose indifférente, inférieure à la charité et à la pureté : principe qui, tôt ou tard, devait conduire à la plus complète promiscuité.

Ainsi marchent les religions, les philosophies et les sciences; ainsi marche l'humanité. La vérité se constitue peu à peu, par l'application des principes et l'application des conséquences : à peine formulé, le principe social de Jésus vient se heurter au communisme, et se voit forcé de rétrograder. Aussi voyons-nous Paul, dès cette époque, refréner avec rudesse les tendances les plus légitimes du christianisme : *Obéissez aux puissances*, dit-il à ceux qui voudraient se révolter contre César; *toute puissance est établie de Dieu!* — *Esclaves, soyez soumis à vos maîtres*, ajoute-t-il en renvoyant au bourgeois Philémon son esclave fugitif, Onésime. Et sur le mariage, il est tellement exclusif, si partisan de l'indissolubilité, qu'enchérisant sur Jésus lui-même, il dit : *Si l'un de vous a une épouse adultère, et qu'elle consente à rester avec lui, qu'il ne la renvoie pas. Ce n'est pas le Seigneur qui vous dit cela, c'est moi!*... (I Cor. vii, 12.)

Cette année 63, Paul, rendu à la liberté par ordre de Néron, recommence sa propagande. Il parcourt de nouveau l'Asie, la Grèce, la Macédoine, l'Archipel, établit partout des évêques à lui, continuant la polémique à la fois contre Pierre, contre les juifs et contre les gnostiques.



64. Un incendie détruit la ville de Lyon ; Néron envoie des secours aux habitants.

Lui-même, à ce qu'on assure, fait mettre le feu à Rome, et accuse les juifs et les chrétiens, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait dans la ville de plus décrié, de l'attentat. Ces malheureux, enduits de poix et attachés à des poteaux, sont brûlés vifs, la nuit, en guise de cierges. Ce supplice atroce et bouffon montre que la police romaine s'obstinait à les confondre, et voyait également, dans les uns et les autres, des ennemis de l'empire.

[Cf. *Tacite*, *Annal.* xv, *Suétone* et *Dion*.

Sur l'emplacement des jardins de Néron, qu'éclairèrent de leurs flammes les chrétiens, a été bâti l'église de Saint-Pierre...]

[— Suivant Gibbon, les chrétiens auraient été dénoncés par les juifs.

— Résumer l'histoire de l'incendie de Rome, d'après Tacite; rapporter les textes de Suétone et de Dion; — insister sur l'obscurité profonde des chrétiens à cette époque, et leur *infamie*, non pour les charger, mais pour montrer par cet exemple la vérité de ce principe, que les commencements de la révolution chrétienne ne pouvaient pas ne pas surgir du plus bas de la société. — Jésus est *le plus radical des radicaux*; sa secte, la plus radicale : de là, son obscurité, l'horreur qu'elle cause, etc.

Toute l'histoire de Jésus et des chrétiens doit être écrite d'après cette vue.

A coup sûr la secte chrétienne devait sembler peu de chose à Tacite, et même aux auteurs de l'*Histoire augustin*e, qui n'en ont jamais dit un mot; — et nous la traiterions de même, si elle avait passé comme celle de Simon, etc.]

Ainsi la tactique de Paul ne profitait qu'à lui seul; elle compromettait le christianisme, sans bénéfice pour les chrétiens. Aussi voit-on, dans la 2^e à Timothée, après sa seconde arrestation, que Paul se plaint de la défection qui avait lieu autour de lui : *Tout le monde m'a abandonné, dans la première affaire*, dit-il; *personne ne m'a prêté assistance, mais Dieu, qui voulait que je prêchasse les gentils, m'a tiré de la*



gueule du lion. — (Citer, à cette occasion, les passages de Tacite et de Suétone. Ce dernier dit des chrétiens : *Genus hominum superstitionis novæ et maleficæ.*)

[Tacite. *Annales*, xv, 44 — parle d'une *multitudo ingens*, qui furent dénoncés. Ce mot est relatif : pour le supplice auquel on les destinait, c'était une multitude; relativement à la population de Rome, c'était rien.

Lors de la découverte des bacchanales (), le Sénat, qui craignit un instant que la masse du peuple ne fût engagée dans ces infâmes mystères, ne découvrit, tout compte fait, que 7,000 personnes. L'horreur de Tacite pour les chrétiens est la même que celle de Tite-Live, cf. xxxix, 45, 46, 47 (cf. *infra*, au 249 et 386).]

En Judée le gouverneur Albinus a pour successeur Florus, pire que tous ses devanciers. Les travaux du temple, commencés sous Hérode Cigan, sont terminés, et laissent sans ouvrage 18,000 ouvriers.

— Philète et Hyménée interprètent la résurrection dans le sens spirituel, et comme transition du péché à la grâce. Ils disent, en conséquence, que la résurrection n'est pas à venir, qu'elle est venue, comme le Christ lui-même. Cette doctrine ne diffère de celle de Paul qu'en ce qu'elle rejette la résurrection des corps, c'est-à-dire la théorie d'une renaissance dans un corps céleste, comme l'enseignait Paul (I Cor. xv). Par où l'on voit que si, dès l'origine, les chrétiens disputèrent sur le sens de la résurrection, ils s'accordaient du moins à ne pas la prendre dans le sens littéral et matériel du mot, comme l'Eglise l'a fait depuis. — Paul dit de ces deux docteurs, qui le contrariaient : *Je les ai donnés au diable!* Quelle réfutation!

65. Cette année marque le commencement de la guerre de Judée.

Plus on réfléchit sur les causes de cette guerre et les circonstances qui la firent éclater, plus on reste convaincu de cette triste vérité, c'est qu'elle était inévitable. Mais, chose plus triste encore et qui va sembler un paradoxe, plus on réfléchit à ce qu'étaient l'empire et la Judée, plus on se sent disposé à reconnaître, malgré l'immense disproportion de-



forces, que si la Judée avait obéi à une direction intelligente et unitaire, elle aurait pu être victorieuse et abattre sous ses coups le colosse impérial.

La guerre était inévitable. — Rome ne voulait ni ne pouvait laisser vivre, dans son empire, aucune nationalité. Déjà, la communauté du culte polythéiste lui avait soumis les Grecs, les Africains, les Orientaux, la Gaule et l'Espagne; le druidisme venait d'expirer sous la proscription de Claude, sans causer aucun ébranlement. Florus et Sacrovir (21) avaient été détruits, avec leurs bandes, comme de simples brigands; ce qu'il y avait de plus influent, de plus honorable, de plus éclairé dans les Gaules, adorait le génie de César (12 av.) et s'était livré aux Romains (13). Il en était autrement en Judée; malgré l'infériorité de sa politique, de sa littérature, de son industrie et de ses arts, sa religion était incomparablement supérieure; et cette religion lui faisait une nationalité indomptable. Il fallait tuer cette force vive, qui ne se pouvait soumettre....

La Judée, avec une direction unitaire et habile, pouvait vaincre : si l'événement rend l'hypothèse désormais inutile, les circonstances de l'époque ne lui conservent pas moins sa probabilité. Il y avait 110 ans que César avait vaincu à Pharsale, 108 que Brutus et César avaient succombé à Philippes, 96 qu'Auguste avait obtenu l'empire à Actium. Depuis un siècle, le monde faisait la rude expérience de la tyrannie romaine; il avait pu juger à l'œuvre et le système césarien et les Césars eux-mêmes.

Après la mort d'Auguste, le désespoir des nations et la décadence de l'empire s'étaient accrus en raison égale et parallèle; des symptômes de dissolution éclataient de toutes parts; les Parthes, les Bretons, les Frisons, les Sarmates le menaçaient; les sectes religieuses et philosophiques mugissaient à l'intérieur comme un concert de réprobation; les empereurs et les proconsuls, les prétoriens et la plèbe, ne songeaient qu'à dévorer, dans une perpétuelle orgie, les dépouilles de l'univers.

L'indomptable Judée, rendue à la vie politique sous Hérode le Grand, et après lui sous Agrippa, pouvait offrir un



point d'appui solide à l'insurrection, en devenir l'âme, et, en s'emparant du mouvement, réaliser peut-être, dans une certaine mesure, l'utopie messianique. Que lui fallait-il ? au dedans, contenir les multitudes ; au dehors, poursuivre la propagande et s'assurer des places, en satisfaisant à toutes les conditions de fusion des cultes, de haute tolérance et de rénovation sociale, posées, en Orient et en Occident, par les guerres d'esclaves, de castes et de nationalités, et les missions gnostiques, philosophiques et chrétiennes. Sans doute, de telles conditions étaient à peu près impossibles à remplir à la Judée, avec son sacerdoce avare, l'orgueil de ses pharisiens, le fanatisme de ses zélateurs, l'indiscipline de sa race ; et c'est pour cela que la Judée a succombé ; — mais à ne tenir compte que de l'état de l'empire au moment où éclata la guerre, ces conditions, considérées en elles-mêmes, eussent suffi pour renverser l'édifice des Césars, et rendre au monde la vie et la liberté.....

A la pâque de l'an 63, le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, passant près Jérusalem, le peuple en masse se jette à ses pieds et le supplie d'avoir pitié de la misère où le jettent ses gouverneurs. L'émotion est au comble ; Florus répond à la plainte des juifs par un rire sardonique ; Cestius se contente de dire qu'il s'occupera de la chose, et part pour son gouvernement. Depuis ce jour, la tyrannie de Florus ne cesse de s'accroître (c'était un ami, un protégé de Néron), et de provoquer la patience du peuple. Un fait qui témoigne de l'attente générale, et dont fut témoin Cestius Gallus, c'est qu'à la pâque de cette année, il fut immolé 255,600 têtes de bétail, et que l'on compta à Jérusalem plus de trois millions de personnes, trois millions d'hommes implorant à genoux la pitié de leurs exploiters !

De toutes parts des prodiges se manifestent : on entend, on voit des armées se heurter et combattre dans les airs ; on a entendu une voix du sanctuaire crier : Partons ! comme si le dieu national, cédant aux évocations de l'ennemi, passait dans le camp des Romains. Cestius Gallus avait promis de parler à l'empereur ; mais Florus, qui se sait dénoncé comme l'ont été tous ses prédécesseurs, ne respire que ven-



geance. Un jour de mai, 3,600 personnes sont massacrées dans Jérusalem, sans cause. Le lendemain, les charges de cavalerie recommencent contre le peuple; des milliers sont tués dans les rues et les maisons. Alors, les habitants se soulèvent; les soldats sont accablés du haut des toits; les zélateurs s'emparent du temple et de la forteresse Antonia, dont ils massacrent la garnison. Florus, contraint de quitter la ville, se retire à Césarée, où il fait son rapport à Gallus. En vain le roi Agrippa recommande aux juifs la soumission; d'affreux massacres de juifs, exécutés par les officiers romains à Césarée, à Damas, à Alexandrie, dans toutes les villes de Syrie et d'Égypte, portent la fureur nationale au comble; le parti modéré est entraîné dans la révolte, la Samarie suit elle-même, et la malheureuse Judée est lancée sans retour dans une lutte à mort.

Des bandes insurrectionnelles parcourent le pays, sacca- gent les villes, chassent les Romains, exerçant d'affreuses représailles que les Syriens et les Grecs leur rendent à usure. Gallus, assisté des rois de Comagène, de Chalcis et de l'Iturée, vient bloquer Jérusalem (Atare); il est forcé de lever le siège, poursuivi dans les montagnes, avec perte de 6,000 soldats, et la Judée évacuée peut se dire libre !...

Il est facile de voir, par ce court résumé, que les juifs remplissaient les villes des pays environnants, depuis Cyrène, en Afrique, jusqu'à Babylone et Tarsus, en Cilicie; et que les massacres, qui furent ordonnés par les généraux romains, à la nouvelle de l'insurrection sur le Jourdain, ne furent qu'une mesure de prévoyance contre la propagation de l'incendie. D'où venait donc cette étonnante multiplication d'une race détestée, à moitié errante, au milieu de nations en pleine décadence, d'États, de sociétés, de religions qui de toutes parts s'affaiblissaient ?... Elle venait, nous ne craignons pas de le dire, de la moralité supérieure de la race juive, moralité qu'elle tenait uniquement de sa religion, non pas telle qu'elle l'avait pratiquée avant la transportation de Babylone, mais telle que la lui avaient refaite les auteurs de la restauration, au commencement du v^e siècle. Les nations ne déclinent pas par la souffrance; elles



s'affaiblissent et meurent par la démoralisation. Pour démoraliser la Judée et la mettre au niveau des autres peuples, il eût fallu tuer en elle, non pas seulement le messianisme, auquel la plupart ne croyaient guère, mais ce monothéisme, qui, dans sa signification la plus élevée, faisait de la loi morale l'essence même de la divinité, un objet de *foi*, comme disait Paul, et presque de superstition.

Tandis que ces événements se passent en Orient, une conspiration éclate contre la vie de l'empereur. Pison, Sénèque, Lucain, Epicharis, sont envoyés à la mort. L'apologiste du parricide meurt en vrai stoïcien.

66. — Néron fait périr Burrhus et Pallas, répudie Octavie, et épouse Poppée. Il part ensuite pour la Grèce, dépouille le temple de Delphes ; mais il n'ose se présenter à Eleusis, épouvanté par la voix de l'hiérophante, qui écarte des mystères les impies et les scélérats. Les juifs le considèrent comme l'*antéchrist*. Ce nom maudit, que les juifs et les chrétiens donnèrent par la suite à tous les empereurs, devient le signal de la révolte et le cri de guerre de l'Orient contre Rome. L'occasion s'annonce favorable ; l'horizon paraît sombre. Cependant vers cette époque, d'après Josèphe, Néron montre quelque bonne volonté pour les juifs, à la sollicitation de Poppée et du comédien Aliturus.

66. — La guerre étant déclarée, les juifs s'occupent d'organiser leur défense. Toute la nation est compromise : les zélateurs sont les maîtres. Des chefs militaires sont créés pour le commandement de la capitale. Josèphe, l'historien, reçoit le commandement de la Galilée, et parvient en peu de temps à créer une armée de 60,000 hommes.

Toute l'année 66 se passe en préparatifs, qu'amoindrissent déjà, dans une race réfractaire à l'action collective, les divisions et les haines.

— Néron, de son côté, donne le commandement des troupes à Vespasien. Il fait périr Soranus et Thraséa, reconnus coupables d'une vertu sans reproche.

Voir Tacite Ann. XVI, les causes de la condamnation de Thraséa. Elles révèlent une vive opposition au Césarisme, dans tout l'empire. Thraséa était une tête de colonne : cha-



que jour, dit le délateur, *les journaux de Rome sont lus pour savoir ce que Thraséa a fait ou n'a pas fait !...*

La mort de Thraséa est sublime. Il appelle le questeur chargé de son supplice: *Regarde, jeune homme*, lui dit-il, *et apprends à mourir*. Puis il fait de son sang une libation à JUPITER LIBÉRATEUR !...

— Pétrone et autres périssent dans le même temps. Le Sénat est décimé. La conspiration de Vinicius fait de nouvelles victimes; Corbulon, dépouillé de ses charges, accusé devant l'empereur, est forcé pour prix de ses services, de se donner la mort. Le tyran part ensuite pour la Grèce, faire une tournée d'artiste; il concourt à tous les jeux; pour s'assurer plus de suffrages, il déclare la Grèce libre; reçoit 1800 couronnes, quoiqu'il soit tombé dans le stade à Olympie; fait briser les statues des anciens vainqueurs, tuer ses concurrents, et paye, de la remise des impôts, les applaudissements des Grecs (Cf. supra, an 62).

Épître de Pierre; dernière épître de Paul. — Les deux apôtres sont à Rome, dans cette Église, la plus ancienne, selon toute apparence, après celle de Jérusalem, qu'a fondée Pierre, et à laquelle Paul a adressé son premier écrit. A cette heure, qui semble la dernière pour la malheureuse Judée, leur patrie, pour cette terre de promesse, qui a produit le Christ, vont-ils se réconcilier? A y regarder de près, leurs lettres semblent porter des traces évidentes de raccommodement. Chacun, en écrivant de son côté, évite de son mieux toute parole qui pourrait réveiller la brouille et les malentendus. Mais pourquoi n'agissent-ils pas de concert? Pourquoi ne pas unir leurs noms?

Dans une commune circulaire, alors qu'ils parlent tous deux comme chefs de l'Église, et au nom de cet esprit, ennemi du particularisme? On a conservé treize épîtres de Paul, une de Pierre, une de Jacques, trois de Jean, une de Barnabé, sans compter les livres apocryphes, qui viendront bientôt. Tous ces écrits sont es noms d'auteurs dont chacun écrit, témoigne de son autorité privée, de sa certitude personnelle. Quoi! Jésus est venu fonder à la place de la synagogue l'Église, c'est-à-dire la fraternité, l'union, l'har-



monie; et cette Église, au milieu des controverses qui divisent ses chefs, elle garde le silence? Une seule fois, au concile de Jérusalem, elle prend la parole, et c'est pour esquiver les questions! Elle laisse Paul dogmatiser, Pierre protester, Jacques réfuter, Jean récriminer. Je vous dis ceci, moi, appelé par une révélation spéciale, dit Paul. Je vous dis cela, moi, le compagnon des travaux, et l'égal d'âge de Jésus, dit Pierre. Où donc est la parole chrétienne? où l'Église? où la foi?...

La lettre de Pierre est datée de Babylone, c'est-à-dire de Rome, selon la plupart des critiques, auxquels nous nous rallions volontiers. [Babylone était déjà déserte, dès cette époque. Cf. Malte-Brun.] Elle est encyclique : plus mesuré dans son langage que Paul, moins impétueux que Jacques, Pierre ne dispute point, ne réfute aucune opinion, ne se permet aucune allusion. Seulement, comme malgré la brièveté de ses paroles, il est visible que son intention est de dire tout, de ne rien omettre d'essentiel; comme cette épître, en un mot, est l'évangile de Pierre, il est facile d'en conclure que ce qui excède ses proportions n'est point de Jésus, conséquemment doit être regardé comme non chrétien. Quelle est donc la parole de Pierre, et que porte son évangile?

Que Jésus est le *Christ de la régénération*, à la fois sociale et transcendente; que pour arriver à la seconde, à laquelle Jésus nous a ouvert la route, il faut absolument passer par la première, en autres termes, que pour mériter l'immortalité céleste, il faut réformer nos mœurs, pratiquer la charité, et vivre saintement; qu'il n'y a pas un instant à perdre, car le Christ doit apparaître bientôt, pour juger tous les hommes et récompenser ses élus. Voilà tout Pierre : et si l'on veut se reporter au temps, on reconnaîtra, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, à propos de la prédication de Jésus (28-29) et de l'épître aux Corinthiens (58), que c'était immense. Réforme générale des mœurs, révolution sociale, et comme sanction divine et surnaturelle, immortalité de l'âme, exprimée par le terme concret de résurrection, quel plus vaste plan que celui-là? Et de quelle uti-



lité pouvaient être les spéculations des gnostiques, et la théorie de la foi et de la prédestination de Paul, devant l'imminence de cette consommation universelle, que tous prêchaient et attendaient?... Toute addition, quelle qu'en fût l'importance, la probabilité, devenait superflue; elle gâtait la simplicité et la majesté de l'Evangile, et rejetait le Christianisme naissant dans les abus du pharisaïsme, de la philosophie et de la gnose.

Paul, en conservant le style et l'allure qui lui est propre, se tient, dans ses trois dernières lettres (2 Tim., *rit. Phil.*), dans les mêmes limites. Il revient sur les faux docteurs, qui mêlent à la fois des *contes* et des *génalogies* sans fin, il recommande de s'en tenir à *son évangile*, la première aux Corinthiens (58) et de fuir les *judaiseurs*, les partisans de la *circoncision*, les *chercheurs de questions* et *faiseurs de systèmes*. Pour le tout, il fait consister le Christianisme, comme Pierre, dans ce double principe que Jésus est le *Christ de la régénération et de l'immortalité qui ne tardera guère*; deux choses qui se résument dans une seule, l'AMOUR.

Ici donc, les deux apôtres, tout en conservant leur individualisme, sont unis de doctrine : comment l'Eglise ne les a-t-elle pas suivis ? Comment, au lieu de s'en tenir à cette profession de foi, si grandiose dans sa simplicité, si radicale, et alors si neuve, la réforme des mœurs et de la société, et l'immortalité de l'âme, est-elle revenue, par la suite, à la théorie de la *foi*, si subversive de toute saine morale, si pleine de contradictions ? Comment a-t-elle admis plus tard une partie de ces *contes* et de ces spéculations *gnostiques*, que réprouvaient Pierre, Paul, Jean, Jacques, et qui ont fini par s'introduire dans la catéchèse chrétienne?...

Un fait significatif, ce sont les recommandations instantes des deux apôtres sur les questions les plus brûlantes de la réforme : l'égalité des biens, l'esclavage et le gouvernement. *Que les esclaves soient soumis à leurs propriétaires, même méchants; et que tous obéissent au gouvernement établi!*... Recommandation inspirée par la prudence, sans doute, dans les temps difficiles où l'on se trouvait; mais qui ne pouvait plus arrêter le mouvement donné par la puissante voix du



Galiléen. Le Christianisme est, sans doute, avant tout, moral; il a aussi son côté religieux; mais il est encore révolutionnaire et social; c'est ce que les masses se chargent de temps en temps de rappeler à leurs docteurs.

Une légende raconte que Pierre, étant à Rome, en sortit un jour pour fuir la persécution, et rencontra Jésus qui y entraînait, sa croix sur les épaules. — Où, allez-vous, maître? dit l'apôtre étonné. — Je vais me faire crucifier une seconde fois, répondit le prophète... N'est-ce pas une allégorie de la reculade de Pierre?

En même temps que Pierre et Paul, Apollonius de Tyane vient à Rome, malgré l'édit de proscription lancé contre les philosophes et les magiciens.

Déjà le sage Musonius, estimé le second après Apollonius, avait été mis aux fers; rien ne peut arrêter Apollonius. Ses disciples épouvantés l'abandonnent, comme ceux de Jésus au jardin des Oliviers: il avance toujours. Il se présente devant le consul Télésinus, qui lui permet de visiter les temples: mais quelques paroles de lui, contre Néron, ayant été dénoncées, il est forcé de quitter Rome, et passe en Espagne.

67. Au printemps de cette même année, Vespasien, accompagné de son fils Titus, entre dans la Palestine. A l'approche des Romains, les soldats de Josèphe se débandent; lui-même s'enferme dans Josaphat, la plus forte place de la Galilée. Elle succombe le 1^{er} Thammouz (milieu de juin); toute la population mâle est massacrée; les femmes et les enfants, voués à l'esclavage. Le commandant Josèphe, échappé par miracle, est épargné par Vespasien, à qui il s'attache, après lui avoir prédit l'empire.

— *C'est toi, lui dit-il, qui est le Messie prédit par le prophète !...* Les villes de Japha, Joppé, Tarichée, Gamala, éprouvent le même sort. La prise de la forteresse de Giscala termine sa campagne: les Romains prennent leurs quartiers d'hiver à Césarée et Scythopolis. Les Samaritains, attaqués dès le début sur la montagne de Garizim, avaient été promptement soumis.

Ainsi voilà déjà la Judée isolée, et cernée. Elle ne pouvait



s'insurger, avec quelque chance de succès, qu'en insurgeant avec elle l'Égypte, l'Afrique, la Syrie, où les juifs étaient si nombreux et si forts, en agissant de concert avec les Gaulois et les Espagnols, soulevés à leur tour, et en appelant les Germains et les Parthes. La haine des populations contre les juifs les accable, avant même que les Romains n'arrivent; et bien loin qu'ils aient un plan de formé avec les nations comme eux sous le joug, ils n'ont pas même d'organisation intérieure, ni de centre d'unité. Maîtres de Jérusalem, les zélateurs signalent leur gouvernement par des atrocités sans nom, et qui font regretter la tyrannie des gouverneurs. Les membres de la famille d'Hérode, les riches, sont arrêtés comme suspects, et périssent par le fer, ou dans les prisons. Le pontificat est adjugé, au sort, à un paysan ignare, qui devient la risée des zélateurs eux-mêmes. Le peuple, indigné, se révolte contre les zélateurs, qui appellent à leur aide 20,000 Iduméens; la guerre civile éclate dans la ville; en un seul jour, on compte 12,000 cadavres. L'anarchie est au point que Vespasien crut que, pour réduire Jérusalem, il lui suffirait de l'abandonner à elle-même.

Pierre et Paul sont mis à mort par ordre de Néron : tout à la fois comme philosophes, magiciens et juifs. Le martyre de Paul fait oublier la conduite équivoque qu'il avait tenue cinq ans auparavant (60, 64). Le successeur de Pierre, à ce qu'on croit, fut un nommé *Linus*.

68-69. [Résumer ici les cinq livres d'*Histoire* de Tacite.

En 68, révolte de Vindex dans la Gaule Celtique.

Révolte de Galba; il est proclamé empereur en Espagne, et appuyé par le gouverneur de Lusitanie, Othon.

La révolte de Vindex est comprimée par Virginius Rufus en Germanie.

Révolte à Rome, parmi les gardes de l'empereur, à l'instigation de Nymphidius.

Le 11 juin, fuite et mort de Néron. — Galba est reconnu; — Nymphidius tué; — Virginius se soumet.

Galba haï pour son économie, et ses allures républicaines. — (72 ans.) — On accuse sa vieillesse.

Il se donne pour César le jeune Pison; et il s'attire ains



la haine d'Othon, jusque-là son ami, qui dès ce moment conspire, et caresse les prétoriens. — Règne sept mois.

Le 13 janvier 69, les prétoriens acclament Othon (37 ans), abandonnent Galba et Pison qui sont mis à mort.

Mais l'élection d'Othon déplaît aux légions de Germanie, qui proclament Vitellius (57 ans).

Les deux prétendants marchent l'un contre l'autre, et se rencontrent à Bédriac, dans la Gaule Cisalpine.

Le 16 avril, défaite et mort d'Othon. Règne trois mois.

Vitellius se rend odieux à Rome par la licence de ses troupes, et ses débauches.

Les légions de Syrie proclament Vespasien (59 ans).

Celles du Danube se joignent à lui : elles entrent en Italie, et battent Vitellius à Crémone.

Vitellius fuit à Rome, verse des flots de sang, met le feu au Capitole, le 19 décembre.

Le 20 décembre, arrivée de Vespasien ; prise de Rome ; saccage. Vitellius est jeté aux gémonies.]

68. Laguerre civile et la révolte en Occident, et le détraquement de l'empire, viennent un moment en aide à la Judée. — Révolte de Vindex, dans les Gaules, et de Galba, en Espagne. Apollonius de Tyane n'y fut pas étranger : il avait excité fortement le gouverneur de la Bétique à proclamer l'insurrection. C'est le trait le plus beau de la carrière et de la philosophie d'Apollonius, d'avoir compris mieux qu'homme de son temps que la régénération religieuse et sociale avait, pour condition première, la réforme sinon la destruction du Césarisme. Néron, abandonné de tous, se tue. Galba, Othon, Vitellius, proclamés empereurs presque en même temps, l'empire semble au moment de se dissoudre. La Batavie, la Germanie, l'Orient, agités par les Parthes, tout frissonne. Jamais le danger ne fut plus grand, et jamais l'à-propos mieux saisi, si, aux deux extrémités de l'empire, les nations mécontentes se donnaient la main.

L'immense commotion arrête court Vespasien. Pendant toute l'année 68, il se borne à consolider sa conquête, assure la soumission de la Galilée, et continue lentement ses approches. Les villes de Lydda et de Jamnia se soumettent. Jé-



richo, abandonnée de ses habitants, est prise sans coup férir. Mais tous ces succès sont peu de chose : il faut qu'un grand coup soit frappé; il faut, non seulement sauver l'empire, mais le raffermir; et cela ne se peut que par une grande victoire.

Cependant Jérusalem, en proie aux zélateurs, éprouve toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. La terreur est à l'ordre du jour : perquisitions, pillage, massacre, guerre civile, tel est le spectacle quotidien que présente cette malheureuse cité. On dirait que les juifs, par leurs indicibles fureurs, envient aux Romains la gloire de leur destruction. Les habitants, saisis d'épouvante, cherchent à fuir; les zélateurs s'opposent à l'émigration : quiconque tente de s'échapper est considéré comme traître, et mis à mort. — O Jérusalem, disait Jésus, j'ai voulu te rassembler sous mon aile, comme la poule rassemble ses petits, et tu ne l'as pas voulu!... C'est à cette heure, en effet, que le messianisme du Galiléen dut apparaître comme le vrai salut du peuple!

Aurinia, druidesse, célèbre chez les Cottes.

69. Vitellius, pendant sept ou huit mois de règne, dépense pour sa table cent trente millions (Gibbon). Cf. Tacite et Suet. sur ce César.

69. L'empire, malade, semble se purger lui-même; en quelques mois, la puissance césarienne passe de Galba à Othon, d'Othon à Vitellius, de Vitellius à Vespasien.

Galba est trahi par ses soldats mécontents du prix qu'il a payé l'empire.

Le peuple ou les légionnaires, c'est tout un, se regarde comme volé. Il fait acte de propriétaire en réclamant le *donativum* et en fixant sa quotité!...

Galba est livré à Othon, surenchérisseur, qui le fait périr avec Pison, déjà élevé à la dignité de César.

Après trois mois de règne, Othon est défait à son tour près de Crémone par Vitellius, qui jouit de l'empire huit mois.

La chute du Capitole et l'incendie du temple de Jupiter arrivèrent sous Vitellius! — Cf. les auteurs.

Un incendie dévore le temple de Jupiter; les livres sibyl-



lins y sont brûlés. L'épouvante est générale dans l'empire et gagne jusqu'aux chrétiens, qui, plus que jamais, attendent la fin du monde. Cet événement effraie si fort le polythéisme, qu'il y est fait allusion dans l'Apocalypse (XIII, 3) écrit sous Trajan, plus de quarante ans après.

Mais les légions de Germanie et de Syrie ont proclamé Vespasien, qui commence par s'assurer l'Egypte, et se prépare à passer en Italie.

En ce moment Apollonius de Tyane était en mission à Alexandrie, entraînant tout le peuple par sa doctrine et ses miracles. Le premier il salue Vespasien du nom d'Auguste, et lui applique, ainsi qu'avait fait Josèphe, la légende messianique, rapportée par un historien latin (à vérifier) : *Judeæ à profecti rerum potirentur*. — Apollonius part ensuite pour l'Ethiopie!

Il était temps pour Rome de tomber en des mains vigoureuses. Dans le même temps, on apprend la révolte de Civilis et de Salinus, le premier descendant des anciens rois bataves; le deuxième préfet des Gaules. En apparence, ils n'agissaient que pour Vespasien qui, étant le plus éloigné, laisse toute latitude à leur initiative. Au fond, ils ne songent qu'à affranchir leur pays et à chasser les Romains. Enfin Vespasien arrive, défait Vitellius à Crémone : alors l'insurrection gallo-batave finit, comme les précédentes, par la perte des conjurés, et une aggravation de servitude. La vieille nationalité gauloise est traînée au Capitole, dans la personne de la druidesse Velléda.

70. Jérusalem désolée voit enfin arriver Titus. Faut-il dire un ennemi ou un libérateur? Telle est la rage des partis, dans la ville, qu'on ne saurait dire, en présence du récit de Josèphe, lequel valait le mieux pour Jérusalem, de rester au pouvoir des insurgés, ou d'être prise par les Romains. La quantité de juifs qui périt par des armes fratricides est incalculable. Ces hommes, qui disaient combattre pour la cause de Dieu, se livrent à des actes de férocité et de sacrilège sans exemple. Leur courage fut indomptable, sans doute, mais tint de la brute plus que du guerrier. Ils ne se rendirent que dans la mort. Titus fut obligé d'enlever successivement trois



enceintes de murailles, puis la forteresse Antonia, puis le temple, qui ne fut véritablement emporté que par le feu (10 décembre, incendie du temple). Une multitude fanatique, tous les prêtres, sont égorgés et brûlés avec l'édifice. Suivant Josèphe, la guerre de Judée fit périr par le fer des combats 1,337,490 personnes, sans compter une multitude innombrable, détruite par les maladies, la famine et le désespoir.

La prise de Jérusalem met fin à l'existence politique des juifs, bien plus, à leur nationalité. Nous les verrons sous Adrien tenter un dernier et impuissant effort, qui n'ajoutera rien à leur gloire, et à la pitié de la postérité. Maintenant Vespasien peut dire : Jupiter est Jupiter, et César est son Christ. Jéhovah est mort pour l'éternité. Désormais, il ne reste aux enfants d'Israël, en attendant qu'ils entrent dans la communion de l'humanité, qu'une consolation : c'est de dire avec les chrétiens que le Messie est venu, que les siens ne l'ont pas connu, et qu'il ne paraîtra qu'à la fin des siècles.

Question. — Eût-il mieux valu, pour le progrès de la civilisation et de la liberté, que la Judée fût victorieuse dans la lutte, et le Césarisme abattu ?

En un mot, la défaite des juifs a-t-elle été un malheur ou un bien, un progrès ou un retard pour l'humanité ?

Réponse. — Pour peu qu'on juge les faits d'une raison impartiale, on restera convaincu, pensons-nous, que la vérité, le progrès, les mœurs, la société, n'avaient rien à gagner d'un côté plus que de l'autre. Sans doute le jéhovisme, qui donnait tant de vitalité à la race juive, valait mieux que le polythéisme gréco-latin ; mais déjà lui-même ne suffisait plus ; la formation spontanée, depuis plus d'un siècle, des écoles gnostiques et kabbalistiques, du Christianisme et du néopythagorisme, le prouve surabondamment. Sans doute



encore, la corruption césarienne était affreuse : mais la conquête messianique, pour laquelle combattaient les juifs, eût-elle offert au monde plus d'avantages ? Les Tibère, les Caligula, les Néron furent des monstres : mais qu'eussent été, à leur place, les Jean de Giscala, les Simon Gibras, les Éléazar, tous ces tigres sans génie, sans patriotisme, sans nul amour de l'humanité, sans respect des libertés nationales ?... Supposons, pour un instant, les Romains vaincus, la Judée triomphante : qu'arrive-t-il ? La Gaule et l'Espagne, la Macédoine et l'Afrique se soulèvent ; la Grèce et l'Asie Mineure suivront, s'il leur reste encore assez de souffle pour courir aux armes.

Les barbares entrent de toutes parts dans l'empire ; le tumulte est au comble : la Judée, qui a pu vaincre par le concours de toutes les nations soulevées avec elle, est impuissante à les coordonner : il y aurait contradiction à ce qu'elle eût abattu César au nom de la liberté, pour substituer ensuite son propre despotisme au despotisme de César. Une anarchie générale, pareille à celle qui mit l'empire en danger vers le milieu du III^e siècle, soulève les provinces les unes contre les autres ; partout surgissent des empereurs, des rois, des messies, des tyrans, jusqu'à ce que la loi des armes ramène une domination qui recompose en tout ou en partie, comme Dioclétien, Maximien, etc., l'empire disloqué. Dans cette hypothèse, comme dans l'autre, le mouvement religieux et social poursuit son cours : car les hasards de la guerre peuvent bien modifier et changer la condition politique des peuples ; ils ne peuvent rien sur les idées.

L'humanité, engagée dans une impasse, ne pouvait se sauver par la passion et la force : il n'y avait de ressource que dans le travail libre des intelligences. Aussi, après avoir donné des regrets à ces millions d'innocentes victimes, après avoir applaudi à la vertu patriotique des juifs, après avoir maudit le fanatisme et la tyrannie, dont le concours fatal amena la destruction d'un peuple, on se dit avec tristesse : non, la liberté et le progrès du monde n'étaient pas avec les juifs ; et puisqu'ils ne pouvaient, pour le salut du monde, rien de plus que Rome elle-même, mieux eût valu qu'ils se



soumissent en attendant des temps plus heureux. Qui sait ce qu'eût produit cette forte race lorsque l'empire, déjà à moitié ruiné, eut à se défendre encore contre l'invasion musulmane? Le fanatisme insensé des zéloteurs a tué la Judée et compromis la civilisation du monde.





DEUXIÈME PÉRIODE

DE 71 A 193 APRÈS JÉSUS-CHRIST

Elle embrasse : 1° l'apogée du Césarisme ; 2° la naissance de la théologie, par la gnose, et de la hiérarchie épiscopale.

La période qui s'ouvre à la prise de Jérusalem est tout à la fois le plus mauvais temps du Christianisme, dont toute la gloire se réfugie dans une élite de quelques penseurs, et le plus brillant du Césarisme. La vie faiblissant d'un côté semble renaître de l'autre. La série des empereurs, Vespasien, Tite, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle et Commode, marque l'exaltation de la puissance romaine et la dépression du mouvement révolutionnaire. Un instant, on pourrait croire que la réforme peut s'opérer par les empereurs, et que le Christianisme va s'éteindre. Le mouvement inverse commencera après Commode.

Beau temps du Césarisme.

Les honnêtes gens à la place des scélérats. Grande leçon ! Des honnêtes gens ne sont pas un organisme, une institution, la liberté, la justice !...

L'empire est un ordre faux, qui ne peut ainsi subsister. Pas de garantie, pas d'organisme.

Toutefois, une chose arrivera : avec les Antonins, le Césarisme achève de s'implanter.

Résumons ici les motifs de conversion et les points de transition du polythéisme conservateur au Christianisme révolutionnaire.



1° Simplicité de la doctrine primitive et petit nombre de ses dogmes; — commune à tous les sages de l'antiquité.

2° Négation du despotisme romain, césarien et messianique; — commune à toutes les provinces.

3° Négation de l'esclavage et de la conquête; — sentiment commun à tous les peuples.

4° Négation de l'aristocratie ou du patriciat; — vulgarisée depuis les Gracques.

5° La morale,	{	ou le pneumatisme commun aux hommes de tous les cultes; — c'est-à-dire application à la société de principes restés jusque-là dans le domaine de la spéculation.
6° Le monothéisme,		
7° L'immortalité de l'âme.		

8° Le platonisme; — partout répandu.

9° Le fusionnisme; — commun aux spéculateurs de toutes les religions.

10° Unité humanitaire; — formule qui résume tous les motifs précédents.

Après avoir montré ces points de transition, montrer la nécessité du mouvement dans cette direction, d'après les faits bien constatés:

Il est de loi que deux principes ne peuvent agir l'un sur l'autre sans s'altérer réciproquement. (Cf. page 205.)

Excitation constante du Césarisme ou prétorianisme, par sa tyrannie, ses débauches, ses crimes, ses spoliations, etc. — Cette excitation, peu ou point remarquée, agit comme cause permanente, comme impulsion, force motrice, plastique et directrice.

D'abord, le Christianisme est une négation pure: — messianisme du Galiléen.

Puis, il devient l'antithèse du Césarisme: — communisme primitif, millénarisme.

Ensuite, il est concurrent; la société épiscopale, concurrente à la société civile et prétorienne; mais déjà présentant plusieurs ressemblances, corrélations et analogies.

Plus tard encore, fin du III^e siècle, le Christianisme épiscopal est en mesure de se faire accepter par les Césars, et de



remplacer le parti des philosophes, des hommes d'État et des soldats, toutes les antiques traditions.

Alors, l'alliance se confirme, et l'épiscopat copie en tout l'empire, dans sa centralisation, son unité de loi, sa discipline, son gouvernement, et tend manifestement à se résoudre, comme l'ancienne aristocratie romaine, en monarchie ou papauté.

Du reste, mêmes dispositions anémiques dans la vieille société et dans la nouvelle; mêmes vices et mêmes vertus; même épicurisme et même stoïcisme; même rage de jouissance, et même mépris du bien-être et de la mort.

La logique du mouvement césarien est facile à saisir et n'a pas été plus remarquée, et elle produit aussi parallèlement celle du Christianisme. (Cf. f° 55, verso.)

1° Le conquérant ou le fondateur; — J. César.

2° Le politique adroit, souple, hypocrite, *clément*, *honnête* et déjà réactionnaire au soldat et à la plèbe; — Octave.

Puis, la tyrannie ayant acquis une force suffisante, 45 av. 14 ap. — 59 ans, le César devient plus machiavélique, plus rude, plus noir, plus perfide, plus impitoyable; — C'est Tibère.

4° La tyrannie consolidée, ne redoutant plus rien, jouit; — Caligula, Claude ou plutôt Messaline, Néron, Othon, Vitellius. — Galba proteste trop tôt au nom de la vertu; il est écrasé. — Orgie et dissolution.

5° Néron est allé trop vite; révolte générale. — L'empire en péril apprend aux Césars que leur tâche est plus ardue qu'ils ne croient et qu'il faut prendre au sérieux leurs fonctions : — Période des administrateurs; — de Nerva, 96, à la mort de Pertinax, 193. — Cet intervalle est coupé par Domitien et Commode, sous lesquels le Césarisme se donne du *bon temps*.

6° Le prétorianisme sort alors du Césarisme; Sévère en donne la raison. Sans la plèbe et sans le soldat, le Césarisme n'avait pas de raison d'existence :

Cf. — Confiscations d'Auguste en 42 av., et distributions;



organisation de la solde et de la retraite prétorienne; mécontentements sous Tibère.

Le *donativum* sous Claude, devenu un droit sous les Antonins. — Heeren leur reproche de ne l'avoir pas aboli : c'est le prix de la pourpre et la condition de l'adoption.

7° Le prétorianisme s'épuise bientôt lui-même, par ses abus, ses mécomptes, ses guerres civiles, son opposition à toute réforme civile, et à toute équité : de Septime-Sévère, à Dioclétien persécuteur, 193-303, les empereurs ne sont tous que la conséquence du principe prétorien.

Or le mouvement parallélique du Christianisme est tout à fait similaire, et presque adéquat :

1° Le fondateur : — Jésus le Galiléen.

2° Les politiques : — Paul, Barnabé, le Concile de Jérusalem; déjà les *accommodements* et *adoucissements*.

3° Les politiques plus hardis, c'est-à-dire les supplantateurs du judaïsme et du pontificat d'Aaron, double défection au principe chrétien ; — le Christianisme se fait religion et sacerdoce; comme le Césarisme sous Tibère se fait droit divin et dynastie; (de Clément pape, et les auteurs des épîtres aux Hébreux, Barnabé, etc., à ...) — Sous eux Jésus devient Dieu, comme les Césars.

4° Le Christianisme tombe dans le sensualisme; rêves lubriques du messianisme, les agapes.

5° Il soulève contre lui les païens, les philosophes, les hommes d'État : *Celse*, *Lucien*, *Crescent*, etc., dénoncent les orgies chrétiennes; — alors réaction contre lui; constitution de l'épiscopat, administrateur, justicier, prêcheur, dogmatiseur, etc.

6° Anarchie épiscopale, et protestation de la plèbe, qui revendique ses droits. — Les évêques dépendant du peuple par l'élection, mais omnipotents par la délégation;

7° Après la persécution de 303-313, l'épiscopat ayant fait alliance avec César, l'influence populaire s'arrête peu à peu, et l'épiscopat s'affranchit d'elle comme le Césarisme du soldat.

Les faits démontrent la réalité de ce parallélisme des deux mouvements : — La raison prouve qu'il était inévitable. —



Les hommes n'agissent qu'en vertu de leurs idées; et ils ne reçoivent leurs idées que de l'expérience, soit qu'ils la combattent, soit qu'ils y adhèrent.

C'est ainsi que ni le Christianisme ni le Césarisme ne peuvent être compris, et l'histoire romaine, de César à Augustule, est incomplète et fausse, si l'on sépare l'Eglise de l'empire; si, en rapportant les causes, on ne fait voir la correspondance des effets, et *vice versa*.

Rien que d'humain, d'empirique, en tout cela : c'est la partie la plus curieuse des annales de l'humanité, et la moins comprise.

Le mouvement chrétien réagit à son tour sur le mouvement césarien :

Ainsi, les tentatives de réforme religieuse et morale de S. Sévère, de Julia Domna, de Décius, de Valérien, de Tacite, de Claude, et antérieurement de Marc-Aurèle;

Ainsi, les débauches, quassignostiques, d'Héliogabale;

Ainsi, le tolérantisme dévot d'Alexandre; celui plus prudent de Philippe;

Ainsi, la réaction de Julien;

Ainsi, l'esprit si *anti-prétorien* de Tacite, de Probus, etc.

Tout cela provient de la réaction chrétienne, exercée sur la société générale, et par suite sur la politique des Césars.

Non seulement, tout ce qui se produit a une cause; mais tout ce qui se produit devient cause, à moins qu'il ne se produise dans le vide, ce qui est absurde...

Important. C'est le fait le plus considérable de l'histoire de l'Eglise et de l'empire. A bien marquer.

Il est de loi, dans la nature et la société, que deux principes agissant l'un sur l'autre s'altèrent réciproquement.

De là, à mesure que le Christianisme agit et se propage, pénètre le monde romain, l'espèce de décadence continue qu'il subit, jusqu'à ce que les deux éléments soient complètement mêlés, et en équilibre.

Ce mouvement rend *à priori* raison de la transformation chrétienne, tant dans les mœurs que dans les idées, et l'or-



ganisation qui se manifeste aussitôt depuis les apôtres jusqu'à Augustin, dernier terme de la *décadence* chrétienne.

— Augustin, adversaire de la *liberté*, ennemi des donatistes et circoncillions, théoricien de la papauté.

— Par là s'expliquent, *à priori* :

Le mouvement gnostique, — qui crée le dogme;

Les agapes, et débauches communautaires, qui provoquent l'opposition au millénarisme;

Les empiètements de l'épiscopat, qui crée la hiérarchie;

Le mouvement arien, dernière expression de la gnose et du Christianisme primitif.

Quand le Césarisme se fait officiellement chrétien, le Christianisme est devenu lui-même césarien;

Il ne reste de son énergie primitive, et de l'IDÉAL qu'il avait posé, que les *moines* et *cénobites*, c'est-à-dire qu'il est devenu un MYTHE.

— Peut-on dire que nous savons l'histoire?

2^e SECTION. — DE 71 A 193

L'empire, lors de la guerre de Judée, et de la commotion qui l'accompagna, avait été blessé à mort, dit l'Apocalypse, *quasi occisum in mortem...*; — la victoire de Titus le releva, *et plaga mortis curata est.*

La force allait donc s'augmenter encore : toutefois, la leçon devait porter ses fruits. Le Césarisme sent qu'il n'existe plus seulement pour dévorer, qu'il lui faut encore administrer, gouverner et défendre. La jouissance romaine est confirmée, et va se poursuivre sans nulle réclamation, sans obstacle. La protestation sociale des peuples expire sous le char triomphal de Titus : mais il faut mettre plus d'ordre dans l'exploitation, faire valoir, en bon patricien, le domaine romain, et tirer de la servitude de tous, sans détruire les races, tout ce qu'elle peut rendre. Le désordre des *services* a amené l'insurrection, il faut la réprimer.



Une longue période de prospérité commence pour le Césarisme, et se soutient avec de faibles oscillations, jusqu'à la mort de Commode, pendant un laps de cent vingt-deux ans. Pendant tout ce temps, Rome jouit sur le monde d'une autorité incontestée. Les empereurs se succèdent sans trouble : quant à l'extérieur, les luttes que soutiennent les généraux romains contre les barbares n'affectent pas plus la sécurité générale, que les razzias exercées par nos généraux sur les tribus de l'Atlas n'exercent d'influence sur la Bourse de Paris.

La révolution est-elle donc vaincue ? Va-t-elle suspendre son cours, changer d'allure ou de drapeau ? Que deviendra le Christianisme, frappé du même coup que le judaïsme, et qui, attendant toujours l'arrivée du fils de l'homme, voit fuir les armées et les générations, la gloire des Césars monter jusqu'au ciel, et ses espérances s'évanouir ?...

Si jamais une révolution dut paraître anéantie, écrasée, confondue, ce fut à coup sûr le Christianisme, après la victoire de Titus. Aussi allons-nous voir son action se ralentir, la propagande se modérer, l'élément social se dissimuler, la démocratie primitive s'effacer : à peine jeté dans le monde, le Christianisme entre en pleine décadence. Le plus faible effort, de la part des empereurs, suffirait à l'absorber, c'est-à-dire à l'éteindre...

Qu'est-ce donc qui fit le salut du Christianisme ?

En quoi consiste la faute des empereurs ?

La période que nous allons parcourir va nous l'expliquer.

Le Christianisme, chassé de sa patrie, avec le judaïsme, éclipsé par la gloire des Césars, démenti par les événements ; désavoué, renié par ses apôtres qui n'osent répéter les harangues de leur Christ ; relégué parmi les derniers de la multitude, qui se livrent à toutes les aberrations du communisme ; le Christianisme trouve son salut dans le génie de quelques esprits spéculatifs ; il se met à se raisonner lui-même : en un mot, il se fait théorie, système. — C'est la GNOSE.

La Gnose a été le salut du Christianisme...

Qu'eussent donc dû faire les Césars ? Poursuivre les chefs



d'école ? Non : aller au-devant de la conscience populaire, qui sollicitait un enseignement supérieur ; en un mot, se mettre à l'œuvre de rénovation qu'essaya, mais trop tard, Julien. Sans doute, c'était, au fond, reconnaître la légitimité de la réforme chrétienne : mais ce n'est qu'à de telles conditions que se soutiennent les aristocraties et les despotismes : à la condition de s'amoindrir continuellement par des concessions volontaires...

Or, c'est à quoi ne songèrent point, ou pas assez, ou trop tard, les empereurs.

La cause du mal subsistant donc, toujours, à savoir, l'usufruit des nations par le peuple romain, manifesté en César, mais avec un degré d'énergie, une intensité, une sécurité, une apparence de légitimité, qui ne laissaient aux opprimés que le désespoir : le Christianisme, c'est-à-dire la protestation, demeurée jusqu'alors à l'état de sentiment, d'aspiration, apprend à se poser en face d'une oppression devenue systématique, systématiquement. Il se fait peu à peu, par l'élaboration de son principe et la réformation des communautés, doctrine et organisme, *idée et chose*.

Jusque-là il avait existé comme *foi, espérance, charité*, symbolique et désir ; il avait agité les cœurs, frappé comme l'éclair les intelligences ; il ne disait rien à l'entendement, il ne se posait pas dans la réalité. Il était en puissance du devenir ; véritablement, il n'était pas.

C'est à cette création du Christianisme, et comme spéculation, et comme institution, que nous allons assister...

Le mouvement chrétien, dans son fondateur, est éminemment social et démocratique, anti-sacerdotal, anti-hiérarchique.

Ce caractère dut produire tous les effets des partis populaires. Les chefs, ceux qui impriment l'élan, sont d'abord suivis : ceux-là, usés ou morts, ont pour successeurs des médiocrités. La médiocrité est inséparable de la démocratie, il faut qu'elle ait son tour : il faut qu'après Sieyès, Mirabeau, la Gironde et Danton, vienne Robespierre. Après Pierre, Paul, Jacques et Jean, c'est le règne des inconnus. Ils tiennent les sociétés chrétiennes ; ils sont évêques, tribuns, diacres : ils



se font puritains, conservateurs, exclusifs, intolérants, stationnaires : ils tiennent à distance les capacités, les calomnient, les excommunient. C'est l'épuration jacobinique.

Le gnosticisme eut pour *cause éloignée* le mouvement général du fusionnisme commencé depuis plusieurs siècles ; — pour *cause immédiate*, la prédication apostolique elle-même.

Le gnosticisme est essentiellement chrétien : il est le Christianisme cherchant à rendre raison de lui-même, et travaillant à se poser dans la spéculation comme dans la morale, essayant sa théologie.

Où est la doctrine ? Où sont les principes ? La génération de l'idée chrétienne, où est-elle ? La signification véritable de sa formule, quelle est-elle ?

Rien de tout cela n'était donné ; et c'est ce que cherchèrent les *gnostiques*.

Le Christianisme, à partir de la mort des apôtres 68-71, vit surtout, comme idée, de la gnose. Sa gloire est là. C'est la gnose qui l'agite, qui le presse, qui le pousse, qui lui imprime l'élan, qui le passionne, qui le chante, qui le systématise, qui le fait théologie, poésie, esthétique, théologie et socialisme.

[Noter la grande hypocrisie chrétienne, c'est-à-dire la corruption de la morale du Galiléen et de ses apôtres : les observances à la place de la vertu, tours de force ascétiques, les vanités pythagoriques et monacales substituées à la grandeur d'âme et à l'amour du prochain.

Critique judicieuse à faire après Gibbon : mortifications, jeûnes, abstinences, ascétisme, etc., etc. — Puérilités qu'on n'ose plus soutenir ! mais qui trouvaient leur raison d'existence dans la réaction que leur imposaient les débauches impériales.]

71. *Réaction du Césarisme sur les provinces.* — Les derniers soldats du messianisme juif, commandés par Éléazar, fils de Juda le Galiléen, sont exterminés jusqu'au dernier, avec leurs femmes et leurs enfants, dans la forteresse de Masada, à l'orient du Jourdain ; — son dernier monument, l'Oniou, bâti près d'Alexandrie par Onias, 230 ans avant J. C., est détruit. La politique romaine ne laisse aux juifs ni tem-



ple, ni autel : point de monument à son Dieu, pas même la pierre de Jacob. Des mesures nombreuses de répression sont prises contre ce malheureux peuple, dans lequel sont confondus les chrétiens, forcés, comme leurs adversaires, de payer tribut au dieu du Capitole.

[Après la ruine de Jérusalem, l'Église apostolique, dirigée par des juifs convertis, ou nazaréens, se retire à Pella : elle se sépare de plus en plus des gentils que Paul a autorisés à rejeter le fardeau de la loi mosaïque.]

Quelle va être maintenant la conduite des chrétiens ?

Quelques écrits sans date, mais dans lesquels il est facile de reconnaître l'inspiration des circonstances vont nous l'apprendre : ce sont : *l'épître aux Hébreux*, *l'épître de Barnabé*, *la deuxième épître de Pierre*, *le quatrième livre d'Esdras*.

L'épître aux Hébreux, attribuée à Paul, mais insérée fort tard dans le Canon sous le nom de cet apôtre, est pleine d'allusions à la guerre des juifs, à la ruine du temple, à la destruction de la ville, à la cessation du pontificat, etc... Elle ne peut s'expliquer, se comprendre, elle n'a de sens qu'à ce point de vue. La nation de laquelle devait sortir le Messie est dissoute ; le culte de Jéhovah, aboli ; les plus sages des juifs, l'historien Josèphe, par exemple, ne croient plus au Messie, ou n'hésitent point à le reconnaître en la personne de Vespasien ; dans cette situation, quelle doit être la pensée de l'israélite ? Que doit-il croire de la loi de Moïse, de la foi judaïque, des promesses faites à Abraham ? — Telles sont les questions que traite l'auteur, qui, s'il ne peut pas évidemment être Paul, est du moins inspiré de son esprit, tellement plein de ses discours, peut-être muni de ses notes, qu'il n'hésite point à parler en son nom, comme si la lettre eût été minutée quatre ans auparavant.

Comme on le devine, il montre que la loi juive n'a été que la préparation à la foi chrétienne ; le pontificat d'Aaron, le symbole du pontificat de Jésus ; il s'efforce de prouver, par une dissertation savante, appropriée à l'esprit des destinataires, sur la nature et le caractère du Messie, sur son immanence dans la race d'Abraham (cf. 101 av. et 15 ap.), sur la résistance perpétuelle du peuple hébreu à sa vocation, sur



le pontificat mystique de Jésus, qui est venu déchirer le voile du sanctuaire, et une foule d'arguments purement juifs, que le Christianisme est la continuation providentielle du judaïsme, que le devoir de tout israélite est d'embrasser la loi nouvelle, à moins de se rendre coupable de la même prévarication que ses pères. Il finit par des consolations, et recommande la charité, le respect de la famille, et la méfiance des fausses doctrines...

« Mais, dit Orobio, cité par Gibbon, si l'Être éternel avait eu dessein d'abolir ces rites sacrés qui ont servi à distinguer son peuple choisi, le second acte de sa volonté aurait été annoncé d'une manière aussi claire et aussi solennelle que le premier. La religion de Moïse, au lieu de ces déclarations fréquentes qui en supposent ou en affirment la perpétuité, aurait été représentée comme un plan providentiel, destiné à subsister jusqu'à ce que le Messie fût venu montrer aux hommes une forme plus parfaite de foi et de culte.

[La théorie de l'épître aux Hébreux est insoutenable, assurément, mais l'histoire et les événements la faisaient vraie; elle le devenait d'autant plus qu'on s'éloignait davantage de l'antiquité.]

Cet esprit plein de ménagements, de précautions oratoires, est plutôt, si on se reporte au temps, un appel qu'une leçon. Mais il acquiert une haute importance, parce qu'il marque une tendance toute nouvelle chez les chrétiens, et qu'il vient donner une apparence d'utilité et d'opportunité à la théorie de Paul sur la foi. Jusqu'à l'an 70, en effet, le Christianisme se posait antagoniquement au judaïsme : celui-ci mort, par la destruction de la nationalité, le Christianisme s'empare de la succession; il accepte le judaïsme pour père; il se fait toute une cosmogonie avec les livres hébreux; en un mot, il devient, non plus négateur vis-à-vis de la religion de Jéhovah, mais *continuateur*!

L'épître de Barnabé est adressée, comme la précédente, aux mêmes Hébreux. C'est une reprise des arguments de Paul, dans laquelle l'écrivain combat les scrupules des juifs à l'endroit de la circoncision et des cérémonies mosaïques, etc. On y remarque un choix de maximes, dans la



manière des livres moraux de l'Ancien Testament; quelques opinions qui ont servi aux modernes orthodoxes pour attaquer l'authenticité de l'épître, comme, par exemple, que le monde doit finir après une évolution de six mille ans; qu'il y a deux voies, celle de la lumière, gardée par les bons anges, et celle des ténèbres, à laquelle président les mauvais, ce qui indiquerait une influence zoroastrienne ou alexandrine, comme si ces idées ne se trouvaient pas alors partout! — Un critique, Ulmann, croit que cette épître est du même auteur que celle aux Hébreux, ce qui importe fort peu à l'intelligence de l'histoire.

La supposition de la *seconde épître de Pierre* est facile à constater par la différence de style, le soin que prend l'auteur d'expliquer pourquoi il écrit de *nouveau* (la première est de l'an 66 ou 67, quelque temps avant la mort de Pierre), pourquoi, après la ruine du temple, le monde ne finit pas; surtout par l'espèce d'absolution qu'il donne aux idées de Paul touchant la foi: idées, dit-il, dont quelques-uns abusaient sans les entendre. Elle n'est pas adressée, comme les deux précédentes, aux Hébreux, mais aux Chrétiens, à qui elle montre, par le châtement que vient de subir la race juive, combien sont redoutables les jugements de Dieu. C'est sur le compte de l'incrédulité judaïque qu'il met la catastrophe qui abolit le temple et ruina la cité sainte, catastrophe qui, dans les temps où le Christianisme naissant était plein de respect encore pour la ville et le temple de Jéhovah, ne laissait pas de scandaliser fort les disciples.

Le 4^e livre d'*Esdras*, cité dans l'épître de Barnabé, est un recueil d'exhortations, de légendes et de prédictions dont le narrateur et le héros est censé avoir été Zorobabel: le tout, dans le goût des prédictions attribuées à Daniel et de l'Apocalypse, a pour but d'exhorter les juifs à se convertir à la foi chrétienne.

Il importait de saisir dans ses monuments les plus authentiques, sinon quant à la signature des rédacteurs, au moins quant à leur époque, à leur objet et leur esprit, la pensée qui occupait l'Eglise chrétienne, à l'époque décisive de la lutte entre le Christianisme latin et le messianisme



oriental. Nous saisissons ici, dans le secret de son égoïsme, l'esprit de secte. A peine la Judée a rendu le dernier soupir, que l'Eglise se porte son héritière : *le Christianisme continuateur du judaïsme!* Qui l'eût cru il y a deux mille ans?... Qu'en diraient Paul et les Pères du concile de Jérusalem, s'ils revenaient?... Qu'en penserait Jésus, qui, s'il eût pu survivre à sa crucifixion, aurait déjà vu son Évangile subir ces trois grandes métaphores : 1° *Jésus est le Messie*; 2° *la foi est le principe de la justice et des bonnes œuvres*; 3° *l'Église est l'héritière et la continuation de la Synagogue!*...

O Paul! Paul, qui reprochais à Pierre de judaïser, c'es toi qui as fait judaïser la chrétienté!...

[Ces quatre pièces signalent la première déviation du Christianisme apostolique, essentiellement constitué à l'imitation de l'ancien prophétisme.

Tout cela révèle une passion sacerdotale, un intérêt de sacristie, qui s'était tenu caché jusqu'alors, mais qui n'attendait que l'occasion de se faire jour.

Ces compositions eurent peu de succès auprès des juifs : elles étaient plutôt de nature à enflammer leur haine pour les chrétiens et consommer la scission.

Aucun de ces écrivains n'a la moindre connaissance des Évangiles canoniques qui, du reste, ne pouvaient être rédigés, puisqu'ils font allusion à la ruine de Jérusalem.

Du reste, après Jérusalem prise, temps de terreur et de silence dans la chrétienté, comme après la passion de Jésus (29-33). Époque de ferveur, de piété, etc.]

72. La Comagène suit le sort de la Judée : elle est réduite en province romaine. — Les Alains ravagent la Médie et l'Arménie. — Silius Italicus, poète.

73. Les philosophes sont de nouveau persécutés sous Vespasien, prince d'ailleurs intelligent, actif, bon administrateur et d'une honorabilité passable dans sa vie privée. Parmi les philosophes de ce temps, dont la mission marchait de front, sinon de pair, avec celle des chrétiens, on remarque : Euphrate, de Tyr, d'abord ami, puis adversaire d'Apollonius de Tyane, avec qui il avait d'ailleurs plus d'un rapport; Démétrius le Cynique, Musonius, que Vespasien



laisse à Rome; Damis, Diogène le Jeune, etc. Plusieurs furent battus de verges et décapités. La politique des Césars, à l'égard des sectes, devient de jour en jour plus intolérante, et se révèle dans la sincérité de sa nature, grâce à la force immense qu'elle reçoit de la défaite de la Judée et de la victoire de Titus. — Plus estimable, d'ailleurs, en cela que le Christianisme, obligé de dissimuler son principe et de transiger sans cesse sur ses doctrines!...

— Valérius Flaccus, auteur de l'*Argonautique*.

74-75. L'Achaïe, la Syrie, Rhodes, Byzance, Samos, la Cilicie, qui jusque-là avaient été tantôt libres, tantôt assujetties, sont définitivement érigées en provinces. Rhodes devient la métropole des îles de la Méditerranée. Effet de la réaction césarienne contre le mouvement provincial écrasé en Palestine. Chassés de leur pays, les juifs se réfugient dans la Nubie, l'Espagne, à Cyrène et à Babylone, portant avec eux leurs écritures, leurs traditions, leurs thalmuds, leurs targums et leurs espérances. Une école célèbre s'établit à Jabné ou Jamnia, sous Johanan et Gamaliel, et entretient le feu sacré.

75. Dédicace du temple de la Paix, le plus grand de tous ceux de Rome : l'amphithéâtre et l'arc de Titus sont élevés. — Avec plus de raison encore qu'Auguste, Vespasien peut croire que l'empire est désormais inattaquable, et assis sur une base éternelle. C'est dans le temple de la Paix que sont placées les dépouilles de Jérusalem : là, se réunissaient les littérateurs et les artistes; les malades y viennent demander la guérison de leurs maladies et y envoient leurs *ex-voto*.

En mémoire des mêmes événements, on élève un colosse au Soleil, de 100 pieds de haut, près de Rome, dans la voie Sacrée.

76. Commencement de la composition du *Zohar*, ou livre de la lumière, le deuxième et le plus important monument de la Kabbale. (Cf. FRANK, la *Kabbale*.)

La transformation du judaïsme, commencée par Aristobule le péripatéticien (184), les auteurs des livres de l'*Ecclésiastique* et de la *Sagesse* (131-104 a.) Hillel et Schammaï (37 a.), Philon (15) et le *Sepher Jetzirah* (25), se poursuit par



Simon Ben Jochaï et son école. Qu'a-t-il manqué à ce mouvement pour devenir une religion nouvelle, fille légitime, héritière directe, et continuatrice authentique du mosaïsme? Une seule chose, c'est que le peuple, à qui elle était destinée, conservât une patrie, un territoire. La Kabbale, excluant ainsi le Christianisme, et l'excommuniant; le retranchant de la tradition de Jacob, celui-ci eût été forcé de se tourner de plus en plus vers la gentilité; le progrès et la civilisation y eussent gagné peut-être.

Analyse du Zohar.

Avant tout existe l'être primitif, *le vieux des jours*, concentré en lui-même, roi de lumière, éternel infini, en hébreu *En soph*. Il est *lui*; il n'a pas de nom; on ne saurait le connaître; c'est un œil fermé; c'est *l'absolu*.

L'univers est sa manifestation : elle s'accomplit, cette manifestation; en autres termes, l'univers se crée par l'évolution ou émanation graduelle des attributs de l'En soph, facultés de son être, et réalisation de sa pensée.

L'absolu, infini, En soph, se pose d'abord comme *pensée*, ou *moi*; ce moi, que les kabbalistes nomment la *couronne*, produit parallèlement suivant les uns, déductivement suivant les autres, la *sagesse*, principe mâle, et *l'intelligence*, principe femelle, dont l'union engendre la science. Il y a la matière à plusieurs sortes de triades, selon la fantaisie du kabbaliste, métaphysicien ou philosophe. Au-dessous de la *couronne*, de la *sagesse* et de *l'intelligence*, vient une série d'attributs de moins en moins élevés en dignité : ce sont la *Miséricorde* ou la *Grandeur*, la *Justice* ou la *Force*, la *Beauté*, le *Triomphe*, la *Gloire*, la *Royauté* et le *Fondement*. La réunion de ces attributs divins, au nombre de dix, pour le chœur des *Séphirot* (25 av.), tels qu'ils existent en Dieu, avant la création des êtres; ce sont eux qui deviennent les catégories de l'univers. L'ensemble de ces attributs, ou pour mieux dire de ces entités, considérés, non plus dans l'absolu, *En soph*, mais dans leur totalité diversifiée, constitue l'homme céleste ou typique, *Adam Kadmon*, ou grand monde, à l'image duquel a été fait l'homme terrestre ou petit monde.



[Au-dessous des dix séphiroth, l'émanation se continue, mais en s'affaiblissant et perdant de sa pureté, jusqu'à se perdre dans l'empire des ténèbres, qui ne forme ainsi qu'une chaîne continue, avec la divinité.]

La nature est appelée par les kabbalistes une *bénédiction*. — Ils nient la création du néant; par la même raison ils nient aussi l'anéantissement d'aucune chose. Leur théorie, à cet égard, revient à celle d'Apollonius de Tyane et de Lucrèce : *De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti* : principe qu'on peut regarder comme celui de la chimie moderne. — Toute existence étant l'expression d'une idée divine, les kabbalistes déduisent de ce principe la croyance à un alphabet céleste, et les règles de la physiognomonie. Leur angéologie et leur démonologie sont une contrefaçon de celle des Perses.

Leur théorie de l'âme est plus curieuse : comme l'homme, petit monde, est fait à l'image de l'*Adam Kadmon*, homme céleste, monde intelligible ou grand monde, et qu'il en reproduit la constitution ternaire et les attributs, les kabbalistes distinguent dans l'âme trois principes : 1° *l'esprit*, siège des idées; 2° *l'âme*, siège des attributs moraux, ou la conscience; 3° une âme grossière, *le fluide vital*, en rapport immédiat avec le corps. Enfin, pour concilier la liberté, la nécessité de l'expiation, etc., les kabbalistes admettent, en l'accommodant à leur style, le dogme pythagorique de la métempsycose. Après un certain nombre de migrations et d'épreuves, l'âme purifiée est réunie au créateur, dans le palais de l'amour.

Le système kabbalistique est donc un *panthéisme*; ce système, ramené à ses principes logiques, n'est autre qu'une construction de catégories; dans son exposition littérale, il repose sur une interprétation tantôt allégorique, tantôt acrostiche, disparate de l'Écriture. Aux allégories kabbalistiques, aux personnifications d'attributs, aux entités hypostasiées, qu'imposait le langage sémitique, les modernes ont substitué les abstractions que fournissent les idiomes indo-germaniques; et ils ont cru découvrir une philosophie nouvelle. Ce que les anciens racontaient comme une généra-



logic, on l'a mis en déduction syllogistique pour ne pas dire en algèbre : cela paraît plus sérieux, plus scientifique, mais n'est ni plus profond ni plus réel.

77. Révolte des Parthes (?)...

78. Vespasien rétablit l'ordre dans l'administration et les finances ; mais il n'en punit pas moins par l'exil et la mort les réclamations des amis de la liberté.

79. Les historiens font mention pour la première fois des Angles, Varins, Rugiens, Vandales, Bourguignons, Goths, Esthiens.

Une peste qui sévit à Rome enlève dix mille personnes par jour. Ce fait est un de ceux qui témoignent de l'insalubrité, de la misère et de la corruption du peuple-roi.

Fondation des écoles de Tibériade et de Lydda, par les rabbins, chassés de la Palestine.

78. Vespasien meurt, après avoir fait périr Sabinus, son compétiliteur à l'empire (78), caché depuis neuf ans, et Eponine, son héroïque épouse. Depuis J. César, la raison d'État impériale ne connaît plus la clémence.

Titus est proclamé Auguste. Aussi féroce de tempérament que Domitien son frère, il parvient à se modérer, et à faire chérir son gouvernement. Après la prise de Jérusalem, Titus ayant refusé la couronne de la victoire, que lui offraient les soldats, Apollonius lui écrivit cette lettre laconique : « Puisque tu refuses d'être applaudi pour une victoire sanglante, je t'envoie la couronne de modération : tu sais maintenant à quelle sorte de mérite sont dues les couronnes. » Il est permis de douter que s'il se fût agi de la destruction du Panthéon, le chef des chrétiens eût montré la tolérance d'Apollonius.

Cette année eut lieu l'éruption du Vésuve, sous laquelle périt Pline, et où furent détruites Herculanium et Pompéi. — Publication de l'*Histoire naturelle*.

Tacite écrit sa *Germanie* et ses *Annales*.

79. Mort de Linus, premier évêque de Rome et successeur de Pierre ; il est remplacé, selon les uns, par Clément, selon les autres par Anaclel. Il se pourrait, selon Fleury, que Clé-



ment eût été deux fois évêque, alors que la fonction n'avait point conquis l'inamovibilité; ce qui mettrait d'accord toutes les chronologies et ébranlerait singulièrement l'autorité des évêques et des papes.

79-85. Expédition d'Agricola, beau-père de Tacite, dans la Grande-Bretagne. Il pénètre jusqu'en Écosse. L'empire, victorieux en Orient, veut réprimer les barbares du Nord et de l'Ouest, et se laisse aller toujours au péril des conquêtes.

80. Nous plaçons sous cette date, avec Lardner, contrairement à l'opinion de Grotius, la 1^{re} *Épître de Jean*. Indépendamment de la doctrine de Pierre, concernant les bonnes œuvres, qu'elle reproduit et affirme, elle est dirigée spécialement contre les *dokètes* (52), dont les uns niaient que Jésus fût le Christ, c'est-à-dire le *Logos* lui-même; les autres que le Christ fût venu *en chair*, et soutenaient en conséquence, ou bien que Jésus n'avait eu qu'une communication du *Christos*, ou bien, s'il était le *Christos*, son existence corporelle n'avait été qu'apparente. — Cette discussion de théologie messianique suppose évidemment qu'avant la prédication de Jésus, avant qu'on se fût avisé de le prendre lui-même pour Messie, il régnait des opinions très diverses sur la nature de ce Messie, les uns le faisant identique au *Logos* et niant par conséquent son incarnation; les autres le prenant pour un homme inspiré du *Logos*; les troisièmes enfin le considérant comme une allégorie. Lorsque ensuite les disciples de Jésus eurent pris le parti d'affirmer la messianité de leur maître et de se dire chrétiens, la question fut parmi eux, plus que jamais: A laquelle de ces notions du Messie répondait Jésus? — Voici à cet égard la marche qui semble avoir été suivie depuis Jésus inclusivement jusqu'à Jean, qui va nous donner à son tour son opinion:

1. Le Messie, en tant qu'homme, et probablement en tant que Dieu, dit Jésus avec Hillel, est une *figure*.

2. Cette figure représente une doctrine, idée, parole; *Logos, Verbum, Evangelium*.



3. Cette pensée, parole, qui est le Messie, n'est pas un homme, mais une émanation de la divinité.

4. Cette émanation s'est incorporée en Jésus, mais elle n'est pas Jésus; de la sorte, Jésus est double; il est scindé, *solutus*; l'homme, plus la parole, qui, conçue hypostatiquement, est le Christos ou le Messie.

Que dit là-dessus Jean?

Jean ne comprend absolument rien à toutes ces belles choses: sa lettre est d'un vieillard, de sens très commun, et dans lequel il est impossible de reconnaître l'aigle de la théologie. Il dit que Jésus existait très réellement et non point en apparence, à preuve qu'il l'a vu, entendu et touché: *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus, oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contesterunt!* En conséquence, il soutient et décide que Jésus est un homme, qu'il n'est pas double, qu'il est *filz de Dieu*. Or qu'entend-il par *filz de Dieu*? *Quiconque*, dit-il, *a l'amour est filz de Dieu: Omnis qui diligit ex Deo natus est!* (82) Pour le surplus, il déclare que l'antéchrist (Néron ou Vespasien) est arrivé, et il attend la fin du monde. Jean n'est évidemment plus à la hauteur: aussi les messianistes lui ont-ils rendu le service de glisser dans son épître une phrase exprimant le dogme de la Trinité: fraude pieuse et grossière, car l'apôtre Jean ne sut certainement jamais faire un signe de croix.

Quant à la morale, Jean enchérit encore sur la parole de Jacques et de Pierre (59, 66), et il maintient expressément que la foi, c'est la pureté et la charité; que quiconque ne se maintient pas pur et n'aime pas son prochain n'a pas la foi; que manquer à la charité, c'est manquer de foi; que ceux-là sont des antéchrists qui disent le contraire; que l'Évangile n'a en soi rien de nouveau, *non mandatum novum*; qu'il est très ancien; que pour le comprendre et l'interpréter, pas n'est besoin de docteurs; mais que le vrai apostolat, c'est d'aimer comme Jésus et de faire le bien. Pas un mot, du reste, sur les *fables* évangéliques; Jean est l'apôtre de la lumière et de l'amour: voilà tout!



— Un incendie consume le Panthéon, les temples d'Isis et Sérapis, et la bibliothèque d'Auguste.

— Achèvement du Colisée, commencé par Vespasien et médité par Auguste.

81. Titus meurt, non sans soupçon d'empoisonnement de la part de Domitien, son frère, qui prend aussitôt la pourpre, et continue, pendant quelques années, le système de modération de Titus. Il fait venir à Rome la druidesse Gama, qui avait succédé à Velléda.

81. Domitien augmente la paye des troupes d'un quart ; conséquemment celle des prétoriens dut être portée

$$\begin{array}{r} \text{à } 730 \\ 182 \frac{1}{4} \\ \hline 912 \end{array}$$

Cf. *suprà* 4-6 ; elle fut portée ensuite à 1250 (*infra* 213).

L'avènement de Domitien ne rencontra à Rome qu'une protestation, celle de L. Antonius, qui commandait en Germanie : comme Scribonianus (41), il est bientôt abandonné par les soldats.

81. Un faux Néron trouve crédit chez les Parthes, qui se servent de ce nom pour effrayer l'empire : tant il était encore populaire.

82. Avec l'argent de Domitien, les rois des Chérusques et des Semnons ressaisissent l'autorité sur leurs bandes et envoient des prisonniers à l'empereur. Il en prend occasion de se décerner le triomphe. Pourquoi non ?

— Apollonius de Tyane, accusé d'avoir conspiré contre l'empereur et sacrifié un enfant, est conduit devant Domitien. « Pourquoi, demande Domitien, vous appelle-t-on Dieu ? — Parce que, répond Apollonius, tout homme de bien mérite d'être honoré de ce nom. » — C'est précisément la définition que donne Jean (80) du mot *fiis de Dieu*. — A qui avez-vous sacrifié cet enfant ? (Le sacrifice d'un enfant était le crime banal que les idolâtres imputaient aux chrétiens.) — Si j'ai sacrifié, j'en ai mangé, réplique Apollonius ; que



ceux qui l'ont vu disent ce qui en est. — Apollonius répond à la calomnie en prouvant que ce fait qu'on lui impute est impossible : la personne qui sacrifiait devait manger de la chose sacrifiée ; or, en qualité de pythagoricien, Apollonius ne mangeait pas de chair ; donc il ne sacrifiait pas d'animaux, à plus forte raison des enfants !...

Apollonius, dit la légende, disparut ensuite, passa de nouveau en Grèce, où il visita le temple de Jupiter Olympien, et descendit dans l'autre de Trophone, puis vint demeurer à Éphèse.

S.B. Troisième expulsion des philosophes : quelques-uns sont battus de verges et décapités ; des Romains, suspects de philosophie, périssent du dernier supplice. Parmi les philosophes, quelques-uns quittèrent le manteau, d'autres se retirèrent en Espagne, en Libye et jusque chez les Scythes. Cet acharnement des empereurs contre la libre pensée nous semble venger suffisamment les philosophes des calomnies dirigées contre eux par Paul dans son épître aux Romains. A l'occasion de cette persécution, une dame romaine, Sulpitia, publie une satire contre Domitien. La satire, représentée par Perse et Juvénal, est la vraie littérature de cette société.

La persécution ne cesse de s'appesantir sur les juifs et les chrétiens. Elle était causée surtout par le refus qu'ils faisaient de contribuer à la taxe établie par Vespasien pour la reconstruction du Capitole (69 86). Domitien, comme autrefois Hérode, fait rechercher la postérité de David. Suivant Eusèbe, qui cite Hégésippe, deux individus de la race royale sont amenés devant le procurateur de Judée. Ils s'avouent petits-fils de l'apôtre Jude, parent de Jésus et, comme celui-ci, descendants de David. Mais toute leur ambition, disent-ils, est de cultiver l'héritage paternel. On les renvoie avec pitié. Cette histoire ne serait-elle pas renouvelée de celle du jardinier Abdolonyme, descendant des anciens rois de Sidon, et qui, malgré lui, fut rétabli sur le trône de ses pères par Alexandre, au dire du romancier Quinte-Curce ? En tout cas, nous y trouvons un témoignage précieux d'antimessianisme,



puisé dans la tradition du Galiléen lui-même, et qui va directement contre le système d'Eusèbe et de tous les chrétiens.

— Trois vestales, ayant violé leurs vœux, sont enterrées vives. — Que ne se procurait-on pour la garde du feu sacré des vierges chrétiennes?

84. Défaite du Calédonien Galgacus par Agricola. Le général romain fait avec sa flotte le tour de la Grande-Bretagne et découvre de loin les côtes de Thulé (Islande).

— L'année suivante, Agricola, devenu redoutable à l'empereur, est rappelé.

84-85. Guerre contre les Cattes et les Chérusques : les Sarmates et les Suèves s'avancent jusqu'en Pannonie.

Deux armées romaines sont battues par les Daces et les Gètes.

Stace, poète épique, auteur de la *Thébaïde* et de l'*Achilleïde*.

86. Révolte des Nasamones, en Afrique.

Établissement des jeux capitolins, à l'occasion de la dédicace du nouveau temple du Capitole. Il en coûte, seulement pour le dorer, 12,000 talents, environ 65 millions. (Cf. Martial, Plutarque, Suétone.) Établis par Domitien, ces jeux devront être célébrés tous les cinq ans. Cette multitude de fêtes imaginées par les empereurs pour occuper la plèbe faisait le tour du calendrier romain. — Elle était une conséquence de la victoire. Qui pourra croire que l'Église, l'antithèse du Césarisme, n'a su que les conserver en les imitant? Ce serait un travail curieux de comparer le calendrier ecclésiastique d'avant la Révolution avec le calendrier des Césars!...

87. Domitien se fait appeler Dieu de son vivant. Pourquoi non encore? — Ce n'était qu'une anticipation de l'apothéose. — L'idée d'un Dieu *présent*, comme disait Virgile, parlant d'Auguste, était familière au peuple. Domitien ne faisait que la réaliser.

88. Domitien marche en personne contre les Daces, conclut la paix avec Décébale, roi de ces barbares, et revient à



Rome jouir du triomphe. — Une bonne paix vaut autant qu'une victoire. En principe, l'idée de Domitien pouvait passer pour un progrès. Toute la question était de savoir comment il l'appliquerait.

89. Clément, évêque de Rome, successeur d'Anaclet (selon l'opinion de plusieurs). C'est de lui qu'il est parlé à l'épître aux Philippéens.

Vers cette époque, il y eut du trouble dans l'Église de Corinthe, au sujet de la nomination des évêques. — Les mêmes débats paraissent s'être reproduits à Rome (79) et avoir amené divers changements dans l'épiscopat qui rendent la succession des premiers papes fort incertaine.

L'ambition, l'orgueil, est le premier vice qui se révèle en toute société.

La morale apostolique commence à faiblir. Sans doute, elle ne manque pas de prétexte : il fallait un *ordre*, une *direction* dans les communautés. L'évêque, étant *responsable*, fit valoir sa responsabilité pour augmenter son pouvoir. La durée de ses services lui devint un titre à l'inaébranlabilité, etc.

Le Christianisme, impuissant à réaliser son objet, se corrompt.

Quel était alors le gouvernement des communautés chrétiennes ? « Il n'y en avait pas, » dit ingénument Matter, et la raison en est aussi simple que péremptoire, c'est que le principe de la révolution chrétienne était la communauté. Les temps primitifs de l'Église n'offrent, en effet, aucune trace de hiérarchie, pas plus que de théorie. De même que nous les avons vus généralement protester contre les spéculations théologiques, les fondateurs des Églises n'agitent point de questions gouvernementales et n'établissent aucune règle à cet égard ; les apôtres, eux-mêmes, envoyés pour enseigner, étaient sans la moindre autorité pour gouverner, et s'en défendirent toujours. Entre eux tous, nulle trace de dépendance, de subordination. L'idée même du commandement était réprouvée au nom du maître. Chacun considérait comme *siens* ceux qu'il avait baptisés, et eût trouvé mauvais que d'autres s'introduisissent dans leur troupeau. On peut



voir à ce sujet les plaintes amères de Paul dans ses lettres aux Corinthiens.

Cependant comme on se réunissait, qu'on priait, qu'on mangeait en commun, qu'on recevait des aumônes, qu'il y avait une caisse, etc., qu'on entretenait des correspondances, il fallait bien pourvoir à l'administration des affaires de chaque compagnie. Les premiers fonctionnaires établis, et par les apôtres eux-mêmes, qui, de leur côté, s'en défendirent toujours, furent les frères SERVANTS, *diaconi*, dont nous avons fait *diacres*.

C'est par le titre le plus humble que commence en toute démocratie l'autorité ; le mot *dictateur*, au fond, ne signifie primitivement pas autre chose.

La confrérie devenant nombreuse et se composant de personnes de tout âge et de tout sexe, la direction se trouva dévolue, *ipso facto*, aux chefs de famille qui la composaient et qui y étaient entrés depuis le plus de temps : c'est ce que signifie le mot *presbyteri*, anciens, qui ne désigne pas précisément un rapport d'âge, mais d'ancienneté en religion, une sorte de grade corrélatif au *néophyte* et au *catéchiste*.

Aucune réunion d'hommes ne pouvant délibérer, agir, sans un bureau et un président, il y eut enfin un préposé ou surveillant, *episcopus*, essentiellement électif, amovible, et dont la puissance était toute de pourvoyance et d'exécution, le conseil et la direction supérieure restant de droit à la communauté. Saint Jérôme, se plaignant des empiètements de l'épiscopat, rappelle avec vivacité qu'autrefois *le prêtre était le même que l'évêque et que l'Eglise se gouvernait par la délibération en commun de tous les anciens*. Une autre preuve qui témoigne irréfragablement de cette anarchie, c'est que, pendant longtemps, toutes les fonctions de l'Eglise furent partagées par les femmes, en ce qui concernait le service du sexe : il y avait des *diaconesses*, ou sœurs servantes ; des *prêtresses*, ou sœurs anciennes ; des *épiscopesses*, ou sœurs surveillantes. Une seule prérogative paraît leur avoir été refusée, celle de porter la parole à l'assemblée ; encore n'est-il pas sûr que cette loi de discipline, établie



par Paul, ait été observée dans les Églises fondées par les autres apôtres.

Ainsi, à l'origine du Christianisme, pendant tout le demi-siècle qui suit la mort du fondateur, et, en certains lieux, longtemps encore après, la hiérarchie est aussi nulle que le dogme, le rituel, au niveau de l'un et de l'autre. Tout ce qui s'est établi depuis, sous ce triple point de vue, n'est ni d'institution apostolique, ni de l'enseignement du prophète.

Les sociétés chrétiennes devenant de jour en jour plus considérables, et les fonctions de *diacre*, *prêtre*, *évêque*, plus importantes, le cours naturel des choses devait produire dans l'Église ce qui se voit partout dans la commune et dans l'État, c'est-à-dire que, par une série d'empiètements, la délégation épiscopale deviendrait peu à peu un titre de suprématie inamovible, en même temps que les autres fonctions se subordonnant, une hiérarchie se constituerait. En cela le Christianisme se donnait à lui-même un double démenti :

1° Il faisait voir qu'il n'était qu'une institution humaine, puisqu'il suivait les errements humains;

2° Il abandonnait un principe d'égalité et de fraternité, hors duquel il n'avait plus de raison d'exister.

Si tel devait être le Christianisme, pensaient les fidèles, à quoi sert l'Évangile? Retournons à César. Nous verrons tout à l'heure ce que répondait à cela l'évêque de Rome, Clément (92).

90. Les Sicambres, depuis nommés les Francs, passent le Rhin et font une première invasion dans la Gaule ! — Les Marcomans remportent une victoire sur les Romains et leur imposent un tribut, exactement payé jusqu'en 98.

Domitien, par sa politique de concession, ne réussit qu'à rendre les barbares de plus en plus insolents (82, 84, 86, 90). Que l'empire avance ou qu'il recule, qu'il achète la paix à prix d'argent ou à prix d'hommes, c'est toujours la même chose!...

90 - 100. Mouvement général parmi les barbares,

91. Le roi des Daces, Décébale, est reconnu par Domitien.



Pacoras II, roi des Parthes; il embellit et fortifie Ctésiphon.

92. La vestale Maximilla est enterrée vive, pour infraction au vœu de chasteté. La fureur érotique des vestales, et la rage du peuple à les contraindre, forment un trait curieux de la débauche monstrueuse des Romains, et montrent la profondeur du décret apostolique (s'abstenir de *l'idolâtrie et de la fornication* (56). C'était la plaie, la très grande plaie, que tout le monde vivement sentait, mais que personne ne voulait cautériser sur soi-même, et dont on croyait conjurer les ravages par une espèce d'institution expiatoire, le vestalat.

93. Domitien forme le projet de faire arracher une partie des vignes. (Vérifier ce fait, et la cause ?)

— *Épître de Clément, évêque de Rome, aux Corinthiens.* [Ces épîtres entre évêques et Églises, nonobstant leur adresse spéciale était de vraies circulaires.] Elle porte pour suscription : « L'Église de Dieu qui est à Rome, à l'Église de Dieu qui est à Corinthe; » c'est un hommage que Clément rend au principe démocratique. Ni il ne parle pas en son nom, ni il n'invoque d'autorité : ce sont des conseils fraternels que la société chrétienne de Rome envoie à la société chrétienne de Corinthe.

Le rédacteur fait ensuite appel à l'humilité chrétienne ; il déplore l'ambition, l'orgueil, la personnalité, les jalousies qui affligent l'Église de Corinthe. C'est toujours ainsi que débute le despotisme. Après avoir passé en revue toutes les vertus chrétiennes dont il recommande la pratique, il vient à l'objet essentiel de sa communication : c'est un vrai manifeste contre la démocratie.

[Les querelles étaient causées par des individus, *doués du don de prophétie*, et qui contredisaient l'évêque, lequel n'en jouissait pas. L'abus de ce talent, la présomption des prophètes, leur orgueil, leur faux zèle, obligèrent rapidement l'Église primitive ou l'épiscopat à s'en défaire. Chez les Hébreux, le prophétisme avait duré plusieurs siècles, et n'avait fini qu'à la restauration. Chez les chrétiens, il ne durera pas cent ans. (Cf. Montan, 172.)



« Considérons ceux qui portent des armes sous nos princes, avec combien d'ordre et de soumission ils exécutent leurs commandements.

« Tous ne sont pas préfets ni tribuns, ni centurions : mais chacun en son rang exécute les ordres de l'empereur ou des commandants. — Les grands ne peuvent être sans les petits, ni les petits sans les grands. Il y a un mélange et un usage en toutes chose. Prenons notre corps; la tête sans les pieds n'est rien, ni les pieds sans la tête.... Mais toutes les parties du corps conspirent et sont subordonnées à la conservation du tout. Que tout votre corps se conserve donc en J.-C., et que chacun soit soumis à son prochain, selon qu'il a été placé par sa grâce... » Suivent ici de nouvelles recommandations de morale excellentes, mais qui, entremêlées à la question, n'ont d'autre objet que de la faire recevoir plus aisément.

Après avoir ainsi pris, dans la société civile et dans la nature, ses termes de comparaison, Clément continue, en s'autorisant des prescriptions du mosaïsme :

« Le Seigneur, dit-il (le Dieu de Moïse), a ordonné d'accomplir dans les temps les oblations et les offices en des jours et des heures certains; il a déterminé quand et par qui ce service doit être fait; il y a des fonctions particulières au souverain pontife; les sacrificateurs ont leur place réglée, les lévites sont chargés du service qui leur est propre, l'homme laïque est astreint aux préceptes qui lui conviennent, et que chacun rende donc grâce à Dieu, en son rang...»

Ainsi le Christianisme se pose comme *continuateur* du mosaïsme, son héritier, l'antagonisme ayant cessé par la ruine de la nation; il n'est plus question d'élever autel contre autel, rit contre rit (71); il n'y a plus qu'à reprendre sur nouveaux frais, la tradition! Tout le mobilier liturgique, hiérarchique, et sacramentaire, laissé par le pontificat d'Aaron, maintenant mort, et qui ne ressuscitera pas, l'épiscopat chrétien s'en empare avidement : hier, les *anciens* et les *surveillants* de l'Eglise n'étaient que les tribuns d'une révolution politique et sociale; demain, ils seront les chefs d'une



religion nouvelle, ils marcheront de pair avec les pontifes de Cybèle et de Jupiter!...

Mais, objectent les Corinthiens, les apôtres ne nous ont enseigné rien de semblable?... Vous vous trompez, répond hardiment l'évêque : la hiérarchie existe dans l'Évangile même.

A qui d'entre vous a parlé l'Être suprême? ne s'est-il pas servi, pour vous instruire, du ministère de Jésus-Christ? Jésus-Christ n'a-t-il pas, à son tour, transmis les pouvoirs à ses apôtres? Et les apôtres, allant de ville en ville, n'ont-ils pas imposé les mains aux *évêques* et aux *diacres* en leur communiquant, pour l'instruction des autres fidèles, le Saint-Esprit? Telle est l'argumentation de Clément, argumentation suivie depuis par tous les docteurs, et qui, dans la bouche d'un Bossuet, d'un Fénelon, à 1,600 ans de distance, pouvait avoir une apparence de raison suffisante, mais qui, le lendemain de la mort des apôtres, adressée à des hommes dont aucun n'était né dans la foi, et qui tous s'étaient convertis à l'Évangile, précisément en haine de la hiérarchie sacerdotale et du système césarien, devait paraître un scandale et une apostasie. Comment, parce que Jésus, reprenant la doctrine des prophètes, et se faisant l'organe de l'humanité opprimée, le Christ des prolétaires (*étionites*), avait prêché au nom de Dieu, l'égalité et la fraternité; parce qu'il avait formé des missionnaires d'égalité et de fraternité, lesquels en avaient formé d'autres à leur tour, on osait dire qu'il avait institué une hiérarchie! On prenait la *communication* de la parole pour un *COMMANDEMENT*, et le ministère révolutionnaire pour un titre à l'autorité!...

L'absurdité était par trop choquante, et toutes les subtilités, les exemples de Clément ne pouvaient faire que ce qu'il demandait ne fût une nouveauté parmi les fidèles, une chose sans exemple, sans précédent!... Mais l'avocat de l'autorité ne s'effraie pas pour si peu : désormais il a le mosaïsme à son service; et avec le mosaïsme, il ne lui est pas difficile de convaincre ses contradicteurs.

« Non, dit-il, ce n'a pas été une nouveauté. Il y avait



longtemps que l'Écriture parlait d'évêques et de diacres, puisqu'elle dit quelque part : *J'établirai leurs évêques en justice, et leurs diacres en foi* (Isaïe, L. X, 17, d'après la version des 70)... Puis il recommence l'éloge de la concorde et de la charité; et finit en les exhortant, par l'exemple des païens qui se sacrifiaient à la chose publique, au dévouement. C'est encore l'habitude de tous les despotes républicains, de réfuter ceux qui protestent contre leur tyrannie, en les accusant d'ambition, d'égoïsme, et de diviser le peuple.

[Clément pour soutenir sa thèse, ne cite pas les *Évangiles*; c'est qu'alors ils n'étaient point rédigés, sans cela il y eût trouvé des passages décisifs : l'institution de Pierre, *Math.*, xvi, 18; et le titre du pasteur qu'il lui donne, *Jean*, xxi.

Il ne cite comme Évangile que la première aux Corinthiens.

— Sur la divinité de Jésus, la doctrine de Clément tient le large : Photius lui a reproché de n'avoir donné à Jésus que les qualités de *pontife*, *chef* et *seigneur*, comme a fait l'*Épître aux Hébreux*.]

Le premier fruit que tira l'Église chrétienne de sa succession au judaïsme fut donc de se constituer un sacerdoce à l'imitation de celui des Hébreux et de la centralisation romaine. De ce moment la réforme de Jésus et de ses apôtres commence à devenir un culte; le Christianisme prit peu à peu une organisation; il fut un État dans l'État, *imperium in imperio* : en même temps, il dépouilla peu à peu son caractère socialiste et anticésarien; bien que, relativement au polythéisme, il conservât son caractère révolutionnaire.

Le parti décisif que prit de si bonne heure, l'évêque de Rome Clément, sur la question si grave de la hiérarchie, lui a fait attribuer d'autres écrits, composés dans des siècles postérieurs, tels que les *Récognitions*, les *Clémentines*, la *Constitution apostolique*. Lorsque la discussion s'établit sérieusement parmi les chrétiens sur la hiérarchie, Clément fut cité comme une autorité décisive : il avait vu les apôtres, et son témoignage semblait faire loi.



93. Persécution contre les chrétiens et philosophes. Dion, Chrysostome et Épictète fuient.

— Observations astronomiques d'Agrippa. Occultation des Pléiades par la Lune.

94-96. L'apôtre Jean, le dernier survivant des apôtres, est exilé à Patmos. Ainsi que nous l'avons fait observer maintes fois, la même persécution frappe à la fois les mathématiciens, les philosophes, les mages, les druides, les chrétiens et les juifs. De quoi se vante l'Église? Le martyr lui a été commun avec tous ceux qu'elle traite d'hérétiques et d'anté-christ.

95. Domitien fait périr plusieurs personnages consulaires, entre autres Clémens, son cousin, mari de Domitilla, sa nièce. D'après la tradition chrétienne, Clémens et sa femme auraient souffert pour la foi. Suivant Dion, ils étaient accusés d'*athéisme* et de *mœurs judaïques*. Ce qui confirme. On a vu par les exemples des rois juifs, Agrippa, Antiochus, Bérénice, Hélène, reine d'Adiabène, plus tard Zénobie..., etc., la curiosité des grands personnages de cette époque pour les matières de religion. La curiosité théologique, c'est-à-dire la réflexion, s'éveille partout.

96. Domitien, le dernier des douze Césars, est tué, et remplacé par Nerva. On dit qu'au moment où s'accomplissait le tyrannicide, Apollonius de Tyane, qui haranguait le peuple d'Éphèse, s'interrompt tout à coup, les yeux hagards, en criant : *Frappe, Stéphanus, frappe le tyran!*... Ce fut le dernier acte du grand philosophe; il mourut à ce qu'on croit, l'année suivante, âgé de plus de cent ans.

L'empire est à la disposition des prétoriens, qui massacrent les meurtriers du tyran, et portent à l'empire Nerva. Celui-ci diminue les impôts, distribue des terres aux citoyens pauvres, s'efforce de ranimer l'agriculture et l'industrie, mais quoi! le travail est traité en vaincu; le peuple romain ne veut pas travailler! *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger!* crient les chrétiens par la bouche de Paul.

La Chalcide et l'Yémen, conquise par Trajan, sont réunies à l'empire.



96. Hérode Atticus, Athénien, descendant de Cécrops, découvre un trésor immense dans sa maison, et en fait la déclaration à l'empereur, qui lui cède le tout. — C'est trop, dit Hérode, je ne saurais comment en user. — Abuses-en donc, dit Nerva !... C'était comprendre le droit de propriété.

Hérode devint le bienfaiteur de sa patrie et le précepteur de Marc-Aurèle ; il fut élevé au consulat en 143.

97. Conspiration de Calpurnius Crassus, contre Nerva ; celui-ci fait mieux que de poursuivre les conjurés, il adopte Trajan. Nerva renouvelle les ordonnances contre les sociétés secrètes et confréries, *sodalitia*, ce qui occasionne plusieurs martyres.

Le peuple commence à connaître les chrétiens, et se prononce avec énergie contre eux. Il haïssait autant le communisme relâché des uns que le rigorisme des autres ; — il ne pouvait surtout souffrir cet appel au travail et à l'égalité, qui était la négation de Rome et de son empire.

97. Mort de Jean l'Évangéliste, à Ephèse, la même année qu'Apollonius.

Apollonius naît avec le Christ et meurt avec le dernier et le plus chéri de ses disciples. Après sa mort, les habitants de Tyane, sa patrie, lui élèvent un temple : son image est exposée dans une multitude de sanctuaires. Nul doute que les idées de ce philosophe n'aient vivement frappé les empereurs, que nous verrons fréquemment à la suite, s'efforcer de reprendre son œuvre, d'opérer la réforme des mœurs et la fusion des cultes, et de spiritualiser et la religion et le pouvoir.

Pendant longtemps l'influence du sage de Tyane se soutient, agit sur les chrétiens eux-mêmes, auxquels on l'oppose, et qui s'en alarment. (117, 211, 216, 225, 273, 296, etc.)

98. 27 janvier, mort de Nerva, après seize mois de règne. Trajan, Espagnol, le premier empereur d'origine étrangère.

Dès son début, le règne de Trajan s'annonce avec honneur et fermeté. Au nord, il refuse aux Marcomans le tribut qui leur était payé depuis 90, et se dispose à les attaquer. Au midi, les Romains pénètrent dans l'intérieur de l'Afrique,



peut-être jusqu'au Niger; à l'orient, ils s'avancent jusqu'à la mer des Indes. Partout ils cherchent une frontière, et partout il ne trouvent que l'espace.

Les Bructères sont défaits par les Angrivariens, et fort affaiblis.

99. Philosophie morale d'Épictète. — Il naquit en Phrygie sous le règne de Néron, fut esclave d'Épaphrodite, affranchi de cet empereur. Sous Domitien, il quitta l'Italie avec les autres philosophes, et se retira à Épire. Il jouit depuis de la familiarité d'Adrien, mais resta toujours pauvre. Sa philosophie, empruntée au Portique, est toute morale, peu élevée, mais très pratique. Comme Apollonius, il recommande de s'en tenir à la religion de son pays, et prêche la tolérance. « Dieu est en moi, disait-il : je le porte partout; pourrais-je le souiller par des pensées obscènes, des actions injustes, d'infâmes désirs? » — C'est la pensée qu'exprimait Paul, quand il disait dans son langage judaïque : « Mon corps est le temple du Christ; ferais-je donc des membres du Christ les membres d'une prostituée?... »

— « La mort en soi n'est point un mal, disait encore Épictète; c'est l'opinion qu'on en a qui la rend affreuse. » Cette maxime, si chère aux stoïciens, nous semble pécher par sa généralité. La mort est un mal quand elle est prématurée; mais pour l'homme vertueux, qui a su orner sa vie et qui *meurt plein de jours*, la mort n'est point un mal, elle est un bien : *C'est le soir d'un beau jour!* Épictète imitait la façon de vivre de Socrate, Zénon, Diogène; son disciple Arrien a conservé ses pensées.

100. Les Lombards passent en Italie et forment un premier établissement en Toscane, avec la permission, bien entendu, de l'empereur. Ainsi se trahit la dissolution de la société romaine : elle n'a vaincu que pour se voir lentement mourir. La dépopulation est le fruit de la puissance tournée en débauche, de la grande propriété maintenue et caressée par les Césars, de la corruption de la plèbe et de l'oppression des travailleurs. Cet appel fait à des races neuves, a pour corrélation et symbole, la construction faite cette même année



d'un temple à Mithra. On fait la guerre aux barbares, et on leur offre au cœur de l'empire des terres dont prolétaires et prétoriens ne se soucient pas. On proscriit les mages, et l'on invoque Mithra, Jupiter ne suffisant plus à la protection du Capitole.

— Révolution en Suède : Naldan I^{er} est détrôné par ses sujets, pour crime de despotisme et remplacé par son fils Sivard, qui promet de se mieux conduire. Étrange pays, où l'on détrône les rois, quand ils s'avisent d'être despotes!...

— Mort de Clément, évêque de Rome; Évariste lui succède.

100. Époque moyenne probable de la constitution du gouvernement épiscopal par toute la chrétienté.

Cette constitution consista en ce que l'un des prêtres, chargé des fonctions de président et surveillant, devint fonctionnaire à vie.

(Cf. 92.) En 92, rien de semblable; en 107, Ignace prêche l'épiscopat; l'*Apocalypse*, en 103-117, dépeint des évêques assis sur des *thrônes*.

Au temps de Tertullien et Irénée, c'est une maxime que *nulla dies sine episcopo*. (Cf. *Mosheim, Leclerc*, etc.)

100 Fonctions des évêques. — Dans l'Église primitive (Cf. 92, 196, 232), elles sont presque exclusivement spirituelles : administration des sacrements et discipline de l'Église, inspection et présidence des cérémonies religieuses ou maître de cérémonies; installation et consécration des employés inférieurs; prononciation des jugements, excommunication. Et au temporel : *administration ad libitum des fonds de la communauté, et décision des différends*; exécution de toutes les décisions que Paul conseillait de ne pas porter aux tribuns idolâtres.

L'ÉVÊQUE NE RENDAIT PAS DE COMPTES ! comme c'est édifiant ! Entre saints, est-ce qu'on tient des écritures ? Est-ce qu'on rend des comptes ? — Aussi le luxe, la volupté, les concussions, les extorsions, etc., ç'a été le temps de la plus complète iniquité. (Voir *Constitutions apostoliques*, II, 35.)

Grandes aumônes. A l'exemple des juifs, l'aumône a été



une des vertus chrétiennes : *instrument de propagande, autant que de charité* ; principe que réprouvent également la saine économie et les tendances du socialisme.

Jusqu'ici, comme on l'a vu par l'exemple de Clément, qui paraît avoir été dans sa vie deux fois pape, la nomination de l'évêque se faisait par le suffrage libre de la communauté entière, qui choisissait dans son sénat, ou presbytérat, dont tous les membres se regardèrent longtemps encore comme revêtus d'un caractère sacré : *Nonne et taïci sacerdotes sumus?* dit Tertullien. (*Exhort. ad contit.*)

SIÈCLE DES ANTONINS.

L'empire vit sa vie : pas de grands faits, pas de grands mouvements.

La révolution chrétienne s'est tue : le travail s'accomplit dans l'ombre, dans un milieu presque stationnaire. La propagande se poursuit silencieuse et timide, de proche en proche, d'homme à homme. Déjà Rome a préludé à l'organisation épiscopale ; les chefs de communautés dûment avertis, excités par l'ambition, *gardent précieusement le dépôt*, comme dit Paul à Timothée, c'est-à-dire vont se faire conservateurs, ennemis de toute discussion, de toute nouveauté, moyen de s'assurer l'élection et la perpétuité épiscopales. La discussion recommencera tout à l'heure ; mais trois générations se passeront, avant que l'épiscopat s'y mêle ostensiblement.

101. Philosophie de Plutarque.

Il parut à Rome, sur la fin du règne de Domitien, et fut protégé par Trajan.

Après avoir, dans ses *Vies* des hommes fameux, fait la leçon aux philosophes et aux princes, et représenté le calme de l'esprit et la médiocrité de fortune comme les plus sûres garanties de bonheur, il semble incliner au mysticisme, dans ses écrits sur Isis et Osiris, les oracles, le démon de Socrate, la nature de l'âme, etc.



Un siècle plus tard, Plutarque, contemporain d'Origène, entraîné par ses tendances, eût été chrétien. « A cette époque, dit Matter, les philosophes étaient amis du syncrétisme et rivalisaient de crédulité avec le vulgaire. Ils se croyaient d'autant meilleurs philosophes qu'ils réunissaient plus de doctrines, et avaient l'initiation à plus de mystères ! »

— Trajan franchit le Danube, et va combattre les Daces.

102. Trajan venge l'injure de l'empire, et triomphe de Décébale, qui implore la paix.

Trajan abolit le jugement de majesté, rétablit les *formes* de la république et les privilèges patriciens, rend les élections aux comices, la liberté des suffrages au sénat, et une ombre de son ancienne autorité. Par une sage administration, il diminue les impôts, construit des ports de mer, des ponts, des routes, des chaussées, des aqueducs, des écoles, des monuments de toute espèce. Trajan fait tout ce qu'il peut pour être bon prince, libéral, tolérant, économe; il eût mérité les éloges de cette secte pour qui tout est dans les travaux publics, la modération des taxes, l'équilibre du budget, les encouragements à l'agriculture et au commerce. Ni lui cependant, ni ses trois illustres successeurs, ne purent acclimater le despotisme dans l'humanité; les nations y laissèrent la gloire et la vie. Qu'y avait-il donc?... Mieux vaut encore pour la société et la civilisation les luttes de la liberté que la paix du despotisme.

103. *Florus*, historien.

103. — Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, demande à Trajan des instructions au sujet des chrétiens.

Le progrès de la misanthropie chrétienne était tel qu'il sautait aux yeux. C'était la conséquence du refus de participer à ce qu'on appelait l'idolâtrie !

Jusqu'à ce jour, les chrétiens ont subi la loi commune; tantôt pourchassés comme juifs, magiciens, philosophes, tantôt tolérés comme réunions particulières, *sodalitia licita*. Ils n'ont été l'objet d'aucune mesure spéciale. Enfin, on découvre qu'ils ne sont ni juifs, ni mages, ni philosophes;



de ce moment, on commence à se méfier d'eux, et l'on se prémunit contre leur prétendue *religion*.

Déjà Cicéron avait établi la maxime de droit, *qu'aucun ne pouvait adorer des dieux non publiquement reconnus. Nisi publici adscitos.* (Cf. *De l'Ag.*, lib. II., c. 8.)

Mécène, dans Dion Cassius, dit à Auguste « qu'il faut se défier de ceux qui adoptent de nouvelles religions, puisque par là ils recommandent des lois nouvelles, et deviennent ainsi les auteurs de complots et de machinations peu favorables à la monarchie ».

La politique des empereurs, dit Gibbon, avait la plus profonde répugnance pour toute espèce d'association. Trajan refusa d'établir à Nicomédie une compagnie de 150 pompiers ! Pline, II, *Epist.* 42, 43.

N'est-il pas remarquable que toute société qui se sent mourir par une cause qu'elle ne connaît, devient aussitôt conservatrice, et s'accroche à la forme qu'elle a laissée périr ?

Tout plein de cet esprit, Pline écrivait à Trajan :

« Je n'ai jamais assisté aux jugements des chrétiens, j'ignore donc ce qu'il y a en eux de punissable. J'étais surtout incertain s'il y avait à faire quelque distinction entre les enfants et les adultes ; si l'on pouvait accorder le pardon au repentir, ou s'il ne servait de rien d'avoir cessé d'être chrétien ; s'il fallait punir pour le seul nom de chrétien, ou seulement quand l'accusé est chargé de crimes. En attendant, voici le mode que j'ai suivi. Je les ai sommés par trois fois de dire s'ils étaient chrétiens ; sur leur réponse affirmative et persévérante, je les ai fait conduire au supplice, car je ne doutais point que l'obstination ne dût être punie... »

« Cette superstition, ajoute-t-il, a infecté les villes et la campagne. Mais on peut l'arrêter et la guérir : car il est constant qu'on a recommencé à fréquenter les temples presque abandonnés ; à célébrer les sacrifices solennels, et que l'on vend partout des victimes, au lieu que peu en achetaient !... »

Trajan, sans désavouer son gouverneur, lui répond que le principe de l'empire est la tolérance ; que si les chrétiens



se contentent de pratiquer leur religion sans ostentation, il ne faut pas les rechercher; que s'ils se montrent trop hardis et se livrent eux-mêmes, il faut les punir. Comme empereur, Trajan prend la défense de la religion et des institutions romaines; comme homme, il repousse les perquisitions et surtout les dénonciations anonymes: *Cela*, dit-il, *n'est pas de notre siècle* ! Plus tard les édits d'Adrien et de Marc-Aurèle rejettent la *clameur du peuple*, comme preuve légale contre les chrétiens. Du reste, la moindre satisfaction à l'ordre établi, un grain d'encens jeté sur l'autel, suffisait pour faire renvoyer l'accusé absous.

Il résulte de cette correspondance qu'à cette époque, il n'existait aucune loi spéciale contre les chrétiens, que Pline n'avait aucune idée du délit qu'on leur reprochait, et que dans les diverses circonstances où ils avaient eu à souffrir de l'animadversion impériale, ils avaient été frappés, soit comme juifs ou mages, soit comme philosophes, soit comme perturbateurs. Il s'étaient trouvés mêlés au mouvement général, ils n'avaient pas encore acquis d'importance notable. Maintenant la Judée n'existe plus; et s'il n'est plus possible de les confondre avec les zélateurs (7, 70), du moins on ne peut nier que leur *abstention de toute idolâtrie* (56), impliquant le refus d'hommage à César et à la fortune de Rome, est assimilable au crime de majesté et d'insurrection perpétuelle.

La question se pose donc sérieuse et grave: que décider à l'égard de ces sectaires qui regardent en abomination nos sacrifices, nos libations, notre encens, nos fêtes, l'adoration de nos dieux et le serment civique dû à César, à l'égal de nos cirques, de nos bains, de nos théâtres et de nos courtisanes? qui sous le nom de frères cachent un communisme effréné; sous prétexte d'un Dieu unique, font la guerre à tous les cultes, et sous le nom d'Eglise organisent un État dans l'État...

C'est en l'an 103, trois quarts de siècle environ après la mort de Jésus, que le Césarisme rencontre pour la première fois un nouvel adversaire, et le regarde d'un œil douteux!



Le chrétien hait les dieux et César d'une haine judaïque ; méfie-toi de lui, ô divin empereur. Mais César ne comprend rien au *Christ*, et il est si fort à cette heure ! Par respect pour lui-même, il n'oserait abaisser son bras sur ce messie des malheureux et des esclaves.

La lettre de Trajan, dit Fleury, éteignit les persécutions ; mais la haine du peuple et le zèle des magistrats la soutinrent ; il y eut partout des victimes. C'est alors que périt Siméon, cousin germain de Jésus, et successeur de Jacques (62) dans l'épiscopat de Jérusalem, le dernier témoin du réformateur de Galilée. C'est à lui et à Jean qu'il est fait mention dans l'*Apocalypse*, XI, 3, et *dabo duobus testibus meis* (*infra*, 103-117).

104-117. — Le Christianisme fulmine la vengeance contre Rome et César : il lance, sous le nom d'*Apocalypse*, son manifeste.

Ce livre, attribué à Jean, et antidaté de Patmos, c'est-à-dire de dix ans au moins, et vingt ans au plus, a été écrit sous Trajan, dont le nom est indiqué, C. XIII, dans le nombre de la bête 666, et qui figure, C. XVII, comme n° 3, depuis Titus, au 10^e depuis et y compris Claude.

Le Christianisme a conscience de son œuvre, *consciens audacis facti* ; il ne se fait point illusion sur la modération présente de César ; il sait qu'entre César et lui, la guerre est à outrance, il n'hésite plus à avouer la contradiction radicale qu'il y a entre lui et les institutions de Rome. Rome la *bachante*, la *prostituée*, la nouvelle *Babylone* ; ses empereurs, ses lois, ses dieux, ses fêtes, le droit de cité romaine, tout, dans ce pamphlet inspiré des furies messianiques, est abominable. Comme socialistes, les chrétiens (*ébionites*) sont les ennemis irréconciliables des traitants et des riches ; comme moralistes, ennemis du luxe et des voluptés ; comme sujets du royaume spirituel, ennemis de la cité romaine, excommuniée par le Christ, et du monde entier qui va bientôt finir. — L'antagonisme chrétien succède donc à l'antagonisme juif comme la hiérarchie épiscopale succède à la hiérarchie d'Aaron ; la transaction de Jésus : *Mon royaume*



n'est pas de cet ordre, n'est plus de mise; Paul lui-même, avec son titre de citoyen romain, qui lui servait de bouclier devant Néron contre les flèches enflammées des juifs, Paul serait aujourd'hui réprouvé : le droit de cité, *c'est le signe de la bête*.

L'*Apocalypse*, plein de telles menaces, dut circuler avec prudence, et l'interprétation se montrer discrète. (En 367, le concile de Laodicée ne l'admettait pas encore dans les Ecritures.) C'est ce secret, joint à la prédication de la fin du monde, qui fait avec la chute de Rome tout le fond de l'*Apocalypse*, qui a amené l'oubli de la signification du livre, et les hallucinations des commentateurs. Au lieu d'une allégorie fanatique, sur les événements qui signalèrent le rôle des Césars, de Claude à Trajan, on a fini par y voir tout ce qu'on a voulu, l'invasion du v^e siècle, le mahométisme, la corruption papale, la révolution française, etc.

[Ce qu'il importe de relever dans l'*Apocalypse*, c'est qu'il est le premier écrit qui dénonce l'invasion des mœurs corrompues dans le Christianisme. Ainsi, le Christianisme, impuissant à établir sa morale et à réaliser son objet, retombe dans les orgies et aberrations de l'âge passionnel. Avant lui pas de morale, pas de corruption; à présent la corruption, la désharmonie entre la doctrine et la pratique; *faites ce que je dis*, non ce que je fais; l'hypocrisie invariable.]

[L'auteur de l'*Apocalypse* ne connaît pas les Évangiles. Il cite, XIV, 6, l'*Évangile éternel*, ce qui veut dire, dans sa pensée, le code indéfectible de la morale, d'après la pure tradition de Jésus et des apôtres.]

[Le livre de l'*Apocalypse* met en scène un nouveau personnage, jusqu'ici peu connu dans le Christianisme, c'est le *diable*. (Cf. *Sur le diable*, Minutius Félix, C. VII, et Lactance, *Inst.* II, 14-19. Justin, martyr, *Apolog.*, et Tertullien, *id.*) ans 150, 211, 303, etc.]

A quoi sert le diable dans le système. Les gnostiques nous apprendront bientôt ce mystère, par l'emploi énorme qu'ils feront de ce personnage.



En attendant le *diable* n'est point juif : il est PERSAN. Il est venu en Judée par le pharisaïsme.

C'est lui qui a opéré cette grande mystification du genre humain, dont le Christianisme doit nous délivrer, et qui a nom l'IDOLATRIE.

Le philosophe, le philologue, l'archéologue, qui, comme Apollonius de Tyane, Evhémère, etc., ne voyait dans les dieux et les cultes qu'une symbolique des idées humaines, se prêtait à d'insignifiants usages, et n'en redoutait rien, ni pour sa conscience ni pour ses mœurs. — Mais pour le chrétien, c'était autre chose. Le diable était auteur de tout cela!... (Cf. an 56.)

Les démons avaient trouvé moyen de détourner l'homme de son créateur, et avaient usurpé la place de celui-ci. Les démons avaient inventé les fêtes et les sacrifices, inventé la mythologie; ils inspiraient les oracles, ils faisaient les prodiges, ils agitaient les possédés, etc., etc.

Donc la société était l'empire du démon, qu'il fallait détruire! — Annonce positive du règne de mille ans, *un sabbat de 10 siècles!* Quelle joie! *un sabbat de la fin du monde:* on y crut longtemps. Cf. Lactance, *Inst.* liv. VII, 15. (L'*Apocalypse* est l'ARRÊT DE RÉPROBATION porté contre l'humanité et la civilisation. Les prophéties, auxquelles on s'est attaché ne sont rien : l'essentiel, c'est la *dammation éternelle* de tout ce qui touche de près ou de loin à l'idolâtrie, de tous les héros, philosophes, moralistes, etc. — Les œuvres n'ont servi de rien à *Socrate*, à *Platon*, à *Pythagore*, ils sont damnés. Et cette doctrine est toujours celle des chrétiens!...

Aussi le chrétien attendait avec une joie insultante le jour où il verrait cette société engloutie et perdue!... (Cf. an 204, citation de Tertullien.)

La terreur des chrétiens saisit fréquemment jusqu'aux idolâtres, et fit plus d'une conversion. (Cf. *Théorie sacrée* de Burnet.)

Visions, révélations, prophéties, dons des langues, exorcismes, etc.



Les apôtres morts, on fut à l'aise pour leur prêter toutes sortes de prestiges! — bien mieux, pour les imiter.

Les visions furent le grand moyen dont on se servit pour trancher les questions d'administration, de discipline, etc. Là où le raisonnement échouait, le miracle portait coup.

Cf. *infra*, an 142, Hermas, etc.

Les possédés surtout, disaient tout ce qu'on voulait. — Et quel effet sur la masse, quand le diable par la bouche d'un possédé, avouait lui-même, qu'il s'était fait adorer sous le nom de Jupiter, pour tromper les hommes!... Les résurrections de morts n'étaient pas rares, suivant Irénée; qui va jusqu'à dire que le II^e siècle fut encore plus fertile en miracles que le premier!... Ainsi le Christianisme est tombé de bonne heure en *magnétisme*: les Antonins l'avaient écrasé comme secte révolutionnaire; la magie, la nécromancie, etc., le soutinrent. — On oublie trop ces faits, qui autrefois faisaient la gloire et l'édification des fidèles, mais qu'aujourd'hui les écrivains chrétiens jugent à propos de dissimuler. (Cf. *Mosheim, Dissertationes ad Nist. pertinentes.*)

104-106. Les Daces se révoltent et sont vaincus; leur pays réduit en province romaine. L'empire franchit la frontière du Danube. Pour assurer la communication, un pont de pierre de 51 arches est construit sur le fleuve, par Apollodore.

— Triomphe de Trajan.

105. Après la mort de Siméon, évêque de Jérusalem (103), Thébutis, un ancien *presbyter* de la communauté, brigua l'épiscopat et se vit repoussé. Il forma alors, avec les siens, une société distincte, dont le membre le plus remarquable, pour ne pas dire l'organe, fut Elxaï.

[Peut-être Thébutis, qu'on accuse d'ambition, ne fut qu'un protestant contre l'épiscopat; peut-être le trouva-t-on trop savant: peut-être à la fois l'un et l'autre.]

Elxaï distingue en Jésus deux personnages: le prophète, qui avait souffert et qui était mort, et le Christ immortel, divin, identique au *Logos*, lequel s'était communiqué au prophète, et avait parlé par sa bouche. Cette opinion, très



répandue à la fin du 1^{er} et au commencement du 11^e siècle, met à découvert le travail des esprits, et la messianité de Jésus. Elle ne saurait convenir aux masses, à cause de sa subtilité théologique, aux masses qui n'aiment point à distinguer, et à qui il sied mieux d'avoir un Christ au complet et à elles, le Christ des prolétaires et des pauvres. Ce fut un moyen décisif pour l'épiscopat, qui d'ailleurs n'avait nulle hâte de dogmatiser, de rejeter l'idée d'Elxaï.

Elxaï prescrivait une formule de serment par le *sel*, l'*eau*, le *pain*, le *ciel*, l'*air* et le *vent*. C'est une ampliation de l'idée de Jean, I *Joan.*, v, 8. « Il y a trois choses qui témoignent sur la terre, l'*esprit*, l'*eau* et le *sang*. »

Au moyen de la distinction que faisaient les elxaïtes entre le *Christ* et *Jésus*, ils croyaient pouvoir en sûreté de conscience satisfaire aux exigences de la police impériale, en déclarant qu'ils ne reconnaissaient pas Jésus pour Christ, ce qui était vrai. Cette équivoque, peu digne, au lieu de leur attirer des partisans, fut une des causes qui les discrédita. Du reste, les elxaïtes admettaient l'angélologie orientale. [Les elxaïtes se joignirent aux osséniens, osséens ou esséens, et aux ébionites; ils gardèrent la constitution et le sabbat, et durèrent jusqu'au 11^e siècle. A cette époque, ils ne connaissaient point les QUATRE Évangiles : rien d'étonnant que plus tard ils les rejetassent.]

106. Toute la Dacie est conquise : une foule de citoyens vont y former des établissements, tandis que la grande propriété laisse l'Italie inculte, l'agriculture romaine va s'établir sur la terre barbare...

En même temps, l'Arabie Pétrée, voisine de la Palestine, jusque-là indomptée, est réduite en province romaine (à quoi bon?), et Trajan, tranquille sur ses derrières, s'avance contre les Parthes. Ainsi le plan de conservation défensive tracé par Auguste est jugé, après un siècle d'expérience, impraticable; l'empire est condamné, pour sa propre sûreté, à s'agrandir toujours. Nous verrons si le système opposé réussit mieux.

— Conspiration de Crassus contre Trajan; elle avorte.

107. A la suite des victoires de Trajan sur les Sarmates,



Colchidiens et autres peuples du Caucase, l'Arménie est réduite en province romaine.

— Cassien et Marcien, chefs des dokètes (52), posent leur doctrine comme étant l'essence même du Christianisme, et soutiennent qu'un Christ souffrant répugne, non seulement à la raison, mais à toutes les traditions.

L'événement de cette année pour les chrétiens, est le martyre d'Ignace, évêque d'Antioche, condamné à mort par Trajan lui-même. L'empereur vit en lui un brouillon (il y avait eu quelques troubles à Antioche; on l'attribuait aux chrétiens), un mauvais génie, *κακοδαίμων*, dont il était nécessaire de faire un exemple. Il l'envoya à Rome, pour servir dans les jeux du cirque. Ce fut un martyr solennel, dont Ignace se fit une tribune, d'où sa voix retentit dans tout l'empire. Pendant son voyage, il ne cessa d'écrire, à l'imitation de Paul, aux fidèles de Smyrne, d'Éphèse, de Magnésie, de Trachée, de Rome, de Philadelphie. Dans cette dernière, il appelle l'Évangile, la *chaire*, *cathedra* de Jésus-Christ (117-160); mais rien n'indique qu'il ait (92) reconnu les QUATRE.

Ses lettres sont pleines d'héroïsme, mais dénotent une intelligence médiocre du dogme chrétien et une critique encore plus faible. Il témoigne de l'égalité fondamentale entre les *prêtres* et l'*évêque*; toutefois, il incline pour la suprématie de celui-ci, et insiste pour l'obéissance.

On voit que le mot d'ordre, donné par Clément, est désormais suivi partout. — Il combat les dokètes au sujet de l'Eucharistie. Les dokètes interprétaient les mots : *Ceci est mon corps*, comme l'apôtre au sens allégorique (50). Ils s'abstenaient de l'Eucharistie, pour ne pas donner lieu de penser qu'ils reconnussent implicitement l'incarnation du Verbe, en mangeant, même symboliquement, sa chair. C'est ce que leur reproche Ignace qui, de son côté, emporté par son opposition, dit que l'Eucharistie est la *chair de Jésus*. [La Cène, dit-il, est un *antidote de la mort*, un *remède d'immortalité* (cf. *infra*, 139)]. Du reste, et à part cette sortie contre le dokétisme, Ignace ne dogmatisa point.

108. Trajan fait la paix avec les Parthes, et part aussitôt pour l'Arabie.



Apollodore, célèbre architecte et ingénieur, construit un pont gigantesque sur le Danube.

109. Alexandre I^{er}, pape : — (*quid?*).

110. *Doctrine de Basilide.* — Il reçut les leçons de Ménandre et Cérinthe (45, 55), et enseigna lui-même, à Alexandrie jusque vers l'an 131 ou 133, époque de sa mort. Avec Basilide, les idées gnostiques prennent un essor, qui laisse loin derrière elles, la cathéchèse traînante des évêques, soi-disant successeurs des apôtres, tout occupés en ce moment de fonder leur autorité ecclésiastique.

L'enseignement de Basilide, comme celui de Jésus et des apôtres, est avant tout moral. Il proteste qu'il n'innove absolument en rien ; que sa doctrine est le Christianisme primitif et véritable, qu'il l'a reçue de Glaukias, interprète de Pierre ; que si elle semble différer sur quelques points de certains écrits attribués aux apôtres, c'est que ces écrits ont été ou supposés, ou altérés. Ce témoignage est grave ; et pour le récuser, il ne suffit pas de dire que Basilide a été depuis désavoué par ceux qui, se faisant longtemps après lui un syncrétisme des idées de la gnose, jugèrent à propos de le déclarer hérétique, en même temps qu'ils se décernaient à eux-mêmes le brevet d'orthodoxie.

[Basilide ne connaît point les quatre Evangiles : il ne fait mention que des *Épîtres*.

Par Basilide, le Christianisme, rétrograde déjà en ce qui regarde la hiérarchie épiscopale et la succession au judaïsme, est en progrès quant à la *philosophie de la morale*.]

Basilide reconnaît deux principes éternels : l'un bon, l'autre mauvais (Ormuzd et Ahrimane, Osiris et Typhon, Jéhovah et Satan ; cette dualité est partout).

— Le principe du bien et de la lumière est sans nom. Il crée le monde par le déploiement de ses attributs, qui, engendrés l'un de l'autre, sont : *Nous*, *Logos*, *Phronêsis*, *Sophia*, *Pronoïa*, *Dynamis* et *Dikaïosynê*. Ces sept émanations (heptade) constituent, avec le Dieu infini et sans nom qui leur sert de base, l'octoade, soit Dieu en huit personnes. De la première heptade, ou série septénaire d'émanations



divines, il en sort une 2^e, de la 2^e une 3^e, et ainsi de suite jusqu'à la 52^e formant le nombre de 365 (nombre des jours de l'année), lequel embrasse toute la série des émanations, et s'exprime par le mot *Abraxas*. Ce mot, écrit sur une coquille ou une pierre, était une sorte de talisman.

C'est par le débordement d'influence des deux principes l'un sur l'autre que s'est produit le mélange du bien et du mal : le but de la révélation est de ramener toutes choses à la pureté première : le monde est une carrière d'épreuves...

— A travers cette théogonie, on découvre nettement l'idée de la perfectibilité humaine, admise aujourd'hui sans réserve comme principe de la civilisation et de la morale elle-même.

La rédemption une fois résolue dans les conseils de la Providence. *Pronoïa*, l'Être suprême envoya son Nous (intelligence) s'unir à la personne de Jésus, qui devint par là le *serviteur* de l'humanité, conformément à la parole d'Isaïe, L. III (606 a.). Du reste, il est absurde et inconvenant de dire que le Christ a souffert, est mort, ressuscité, etc., en Jésus. Jésus n'est pas le Christ ; il n'est (comme Ignace le disait de lui-même en présence de Trajan) que le porteur du Christ, Θετοφορος.

Basilide, par des idées éloignées de toute exagération, par la beauté de sa morale, se fit de nombreux partisans, que l'on peut regarder comme la fleur de la chrétienté. Il composa des *exégétiques* et des *hymnes*, qui contribuaient singulièrement à répandre sa doctrine. Par lui, comme par Bardesane (145), le Christianisme fut chanté, poétisé, popularisé, dans ce qu'il pouvait avoir de plus idéal et de plus sublime. Après sa mort, des modifications furent apportées à sa doctrine : les basilidiens, raffinant sur les idées du maître, soutinrent avec les dokètes, que non seulement Jésus n'était pas le Christ, mais qu'il n'avait existé qu'en apparence, le Christ céleste étant incapable de se souiller par le moindre contact avec une chair mortelle. Tant était haute, au premier siècle, l'idée du Messie, et tant elle semblait ravalée par le réalisme des apôtres !...

La secte de Basilide finit par s'effacer à la longue dans la masse des chrétiens vulgaires.



111. Pline le Jeune, si médiocre comme juge en matières de nouveautés religieuses, se mêle aussi de philosopher. Il enseigne que Dieu n'est autre chose que l'univers, infini, éternel, sacré; et il nie la future.

Alors, pouvaient lui dire les chrétiens, affirmez donc la vie présente; donnez aux hommes la liberté, l'égalité, l'amour et la justice. Car votre empire, votre esclavage, votre idolâtrie, c'est la mort!...

— Arrien de Nicomédie, disciple d'Épictète et historien.

Confédération des tribus germaniques entre l'Elbe, le Danube et l'Oder.

112-114. Trajan retourne en Asie combattre les Parthes. Il parcourt l'Orient, et fait reconnaître partout la domination de Rome. « Chaque jour, dit Gibbon, le sénat étonné entendait parler de noms inconnus et de nouveaux peuples qui reconnaissaient la puissance romaine; il ne put apprendre sans la plus grande surprise que les rois du Bosphore, de Colchos, d'Ibérie, d'Albanie, d'Osrhoène, que le souverain des Parthes lui-même, tenaient leurs diadèmes des mains de l'empereur; que les Mèdes et les Carduchiens avaient imploré sa protection, et que les riches contrées de l'Arménie, de la Mésopotamie et de l'Assyrie étaient réduites en provinces. » Labeur sans fin, déplorable illusion! Partout où se montre l'empereur, tout se soumet : dès qu'il s'est retiré, tout se soulève de nouveau. Aucun empereur ne déploya autant d'activité pour assurer la paix et le respect de l'empire; aucun ne lui sacrifia davantage. Trajan y mit tout son cœur, toute son âme; il mérita sans aucun doute le panégyrique que composa pour lui vers cette époque, Pline le Jeune. Hélas! il ne travaillait pas pour l'humanité!...

113-114. Construction de la colonne Trajane : en marbre blanc, creuse, revêtue d'un bas-relief en spirale avec deux mille cinq cents figures hautes de 2 pieds.

L'Arménie est reprise sur les Parthes, qui s'en étaient emparés, et réduite en province romaine (ce sera comme la Dacie!).

115-116. A peine échappé à un tremblement de terre



qui désole Antioche, Trajan est forcé de repartir contre les Parthes : il s'empare de Clésiphon et de Babylone, et reçoit le nom de *Parthique*.

Ces guerres interminables avec les Parthes, désignés dans les livres hébreux, sous les noms de *Gog* et *Magog*, font espérer aux chrétiens et aux juifs que de là viendront les vengeurs des nations asservies!

C'est ce qui porte les juifs à se soulever sous la conduite d'un nommé André. Dans leur rage contre les Latins et les Grecs, on les voit scier, écorcher leurs victimes, se ceindre de leurs entrailles, s'affubler de leurs peaux, se frotter de leur sang, se gorger de leur chair!...

Dans la Cyrénaïque, où commença la révolte, plus de 220,000 personnes périrent par les mains de ces cannibales.

— *Doctrine de Saturnin.*

115. En même temps que Basilide simplifiait la gnose, élevait haut la morale chrétienne à Alexandrie, Saturnin rendait à la nouvelle religion un service tout semblable à Antioche.

L'Être suprême, tel que le révèlent les codes juifs, ou le Jéhovah, est aux yeux de Saturnin, le même que le Zéruané Akéréné du Zend-Avesta. Il le nomme le *père inconnu* de qui émane une série d'êtres ou génies divins, terminée par les *sept génies sidéraux*, ou *elohims*, créateurs du monde visible et de l'homme; l'homme, toutefois, créé par les *elohims*, n'avait point d'âme : ce fut la puissance supérieure, *Jéhovah* à l'image de laquelle les *elohims* l'avaient créé, qui l'anima. Cette âme, *pneuma noûs*, qu'il ne faut pas confondre avec la *psyché*, est tout ce que l'homme possède d'immortel, et qui retournera dans le sein de Dieu.

Sur l'origine du mal, Saturnin reconnaît deux courants d'action diverse, l'un bon, l'autre mauvais : on ignore si ces deux courants se rapportent chacun à un principe éternel, ou s'ils sont l'effet d'une division ou chute, comme dans le Zend-Avesta. Les attaques des démons ayant compromis les destinées du genre humain, le *Père inconnu* leur envoya



sa puissance suprême, son Christos, être surhumain, sans corps, sans forme réelle, qui vint, par une nouvelle révélation, vainquit le démon et sauva le genre humain. Le Christianisme, par la protection du Christ sauveur, devait donc achever de vaincre tout ce qui est mal; aussi sa morale devait-elle être supérieure à celle des juifs; et il paraît que Saturnin, d'accord en cela avec Paul l'apôtre, mettant la virginité au-dessus du mariage, exhortait ses disciples à hâter le retour de l'humanité en Dieu, par une abstinence complète et volontaire.

[Saturnin ne connaît Dieu le Père, le Verbe, l'Esprit, que parce qu'il en avait appris dans Philon, Simon le Mage, Basilide, le livre de la *Sagesse*, etc. Il ne sait rien des quatre Évangiles; et il est un de ceux contre qui a été dirigé plus tard le quatrième.]

Ainsi, plus on avance, plus on se convainc que le dogme chrétien est né de l'incubation des idées cabalistiques et gnostiques, persanes, hellénistes et égyptiennes. Ce qui lui est à peu près étranger, c'est ce qu'ont adopté les prêtres avec le plus de zèle; ce qui fait son essence, l'élément social, c'est ce qu'ils ont rejeté.

116. Les Scythes au nord de l'Oxus, secouent le joug des Chinois.

— Les juifs passent de la Cyrénaïque en Chypre, saccagent la ville de Salamine et massacrent plus de 250.000 personnes. Par représailles, les habitants d'Alexandrie font main basse sur tous les juifs qu'ils rencontrent. Par toute l'Égypte, la révolte court semblable à l'incendie : au même instant, comme à un signal donné, les juifs de Mésopotamie et de Syrie se mettent en insurrection, entraînent avec eux les populations de Nisibe, Émèse, Séleucie. Les généraux de Trajan, Turbo, Lucius et Maximus, parviennent à peine à les contenir et en tuent une infinité.

Forcé de revenir sur ses pas, Trajan donne le royaume des Parthes à Parthamaspaté : il n'a pas plus tôt tourné le pied que les Parthes se révoltent encore, chassent le nouveau roi, rappellent Chosroès, et forcent Trajan, blessé au siège



d'une ville d'Arabie insurgée, de reprendre pour la troisième fois le chemin de la Perse.

[Un écrivain moderne, Reghellini de Scio, accuse les chrétiens d'avoir pris part à ces révoltes : la chose nous semble plausible ; mais le fait n'est pas prouvé. — (A voir?..)]

Le supplice d'Ignace, à la suite d'une révolte d'Antioche ; — la publication de l'*Apocalypse*, donnent lieu de croire que les chrétiens n'adoptèrent pas d'abord la *résignation* pour tactique. Mais au lieu de voir dans leur insoumission, en la supposant prouvée, une raison de les identifier avec les juifs et les *zéloteurs*, comme a fait Reghellini, et de les accuser de brigandage, nous n'y verrions que l'explosion de l'antipathie générale des peuples contre les Romains.]

117. Trajan, épuisé de fatigues et découragé, meurt à Sélinonte en Cilicie : il a pour successeur Adrien.

Obeïssant à la nécessité, Adrien rend aux Parthes l'Arménie et partie de la Mésopotamie, reconnaît Chosroès, et fixe de nouveau la limite de l'empire à l'Euphrate. Puis il retire ses troupes, pacifie la Lycie, la Palestine, l'Égypte, la Mauritanie, la Sarmatie, déjà soulevées, et répare Alexandrie. Adrien marque la rétrogradation de l'empire et des Césars. La presque totalité du continent asiatique, l'Europe au delà du Rhin et du Danube, à l'exception de la Dacie, provisoirement conservée (270), l'Afrique au delà de l'Atlas, sont inaccessibles aux empereurs. L'empire ne se compose en réalité, que du littoral méditerranéen : c'est à l'opposé de la puissance anglaise, un État tout formé de côtes, autour d'un lac intérieur. Militairement, une pareille disposition géographique ne saurait se soutenir : tôt ou tard l'empire se divisera ; puis, une fois divisé, si le despotisme, par une abdication volontaire, ne rend la vigueur aux nations épuisées, les fragments de cet empire deviendront la proie des barbares qui de tous côtés le pressent et le menacent. — Construction à Nîmes d'un palais en l'honneur de Plotine, femme de Trajan.

117-172. Période de fabrication des Évangiles, tant *apocryphes* que *canoniques* et autres Écritures attribuées aux apôtres, disciples, etc.



En donner ici le dénombrement. Renvoyer pour les *quatre Évangiles* à l'an 144.

118. A son retour à Rome, Adrien s'applique à gagner les bonnes grâces du peuple et du sénat. Il fait brûler les registres du fisc et remet ce qui était dû depuis seize ans; se déclare protecteur de l'ordre, de la bonne administration, aussi bien que des lettres et des arts. Travaux nombreux d'Apollodore.

119. Adrien visite la Mésie et l'Illyrie et conclut la paix avec les Sarmates et les Roxolans. Homme de guerre, il sent que la guerre tue l'empire; il adopte le système de la paix, on pourrait presque dire, *à tout prix!*...

Œnomaüs, philosophe cynique, écrit un livre sous ce titre: *les Fourbes démasqués*.

120. *Édit perpétuel d'Adrien.*

Qu'est-ce que cela?...

120-161. Papias, évêque d'Héropolis martyrisé sous Marc-Aurèle, enseigne qu'après le retour du messie Jésus et en attendant le jugement dernier, les chrétiens jouiront sur la terre d'un règne de mille ans. Cette opinion, fondée sur l'Apocalypse, ch. xx, est une conséquence de la théorie messianique enseignée par Paul, à savoir que Jésus est le Christ en personne; qu'après sa mort, il est monté au ciel; que de là il doit descendre MENTÔT pour établir sur la terre son règne messiaïque, lequel règne, ajoutait l'Apocalypse, devait durer mille ans, après quoi le monde finirait.

[Papias avait été auditeur de Jean; — ici l'importance du millénarisme, sorte de prophétie contre l'empire.]

Papias avait composé cinq livres de *l'interprétation des discours du Seigneur*. C'était l'occasion ou jamais de mentionner les QUATRE Évangiles. Or, Papias ne les connaît point, et c'est même parce qu'il ne les connaît point, qu'il a écrit ses cinq livres, afin de guider le jugement des fidèles dans le choix des innombrables rapsodies qui circulaient alors sur Jésus. Il raconte, à cette occasion, qu'il fuyait les discoureurs et dogmatiseurs (selon la recommandation des apôtres), mais s'enquérât soigneusement de leurs propres



paroles et de celles de leur maître. « Que s'il venait, dit-il, « quelqu'un qui eût suivi les anciens, je l'interrogeais de « leurs discours. Que disait André, ou Pierre, ou Philippe, « ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Mathieu, ou quel- « que autre disciple du Seigneur, et ce que disaient Aris- « tion, ou le prêtre Jean, l'ancien disciple du Seigneur. » (Ces deux derniers personnages, fort connus du temps de Papias, ne sont pas même mentionnés dans les Évangiles canoniques.) Papias jouissait en son temps d'une grande considération. Ses ouvrages ont été *perdus*, peut-être parce qu'ils eussent été trop compromettants pour le nouveau canon.

120-132. Adrien visite successivement les provinces de l'empire, la Gaule, la Germanie, la Grande-Bretagne, l'Espagne, la Mauritanie, l'Égypte, la Syrie, l'Asie mineure, la Sicile, la Grèce, revient à Rome se reposer quelque temps; puis recommence ses courses, punissant les prévarications, accordant des privilèges et immunités aux provinces, ramenant partout l'ordre, faisant rebâtir les villes maltraitées par les tremblements de terre. C'est à cette condition que la paix peut être maintenue : la victoire toujours, et l'empereur partout. Au milieu de ces soins pénibles, l'empereur ne néglige point la réforme morale et religieuse : il fait recueillir les lettres d'Apollonius de Tyane, ainsi que son traité de l'*Oracle de Trophone*, et dépose ces manuscrits précieux dans son palais d'Antium.

121. Construction d'une muraille de trente milles entre l'Écosse et la Grande-Bretagne.

Les jeux plébiens sont célébrés à Rome avec grande pompe ; en Égypte, on fait la découverte d'un nouveau bœuf Apis. Rome, reine dans la politique et dans la guerre, s'efforce de saisir l'empire de la religion, qu'elle sent lui échapper.

122-123. École de *Carpocrate*. — Contemporain de Basilide et de Saturnin, il enseigne sous Adrien, à Alexandrie, sa patrie. Son école se distingue des autres par sa manière large d'entendre la grande cause de la réforme chrétienne. Carpocrate honorait les images de Zoroastre, de Pythagore,



de Platon, d'Aristote, en même temps que celle de Jésus. Sa bibliothèque sacrée ne se composait pas seulement des codes hébreux et des écrits des chrétiens; il y ajoutait ceux des sages de la Grèce et de l'Orient. Il ne connut aucun des quatre évangélistes, postérieurement reçus, ce qui fut cause, qu'à leur apparition, ses disciples les rejetèrent, n'admettant que la partie historique et morale de celui de Mathieu, et rejetant tout le reste, suivant le précepte de Paul, comme des *fables*. Par suite du même esprit, ils dogmatisent peu, en quoi ils diffèrent sensiblement des autres gnostiques; ils croient à la préexistence des âmes, regardent les idées comme des réminiscences, n'admettent ni chute, ni rédemption, et regardent Jésus comme le fils véritable de Marie et de Joseph. Ils rejetaient toutes les lois comme arbitraires, et n'en reconnaissaient qu'une, la *loi de nature* : conception supérieure, si elle avait été fécondée par la science, et si les carpocratiens en avaient déduit l'objectivité de la morale et de la société. Malheureusement, sous ce nom de *loi de nature*, les carpocratiens n'entendirent autre chose que les sollicitations de l'instinct animal, ce qui les fit bientôt dégénérer en une école d'immoralité. Leurs diverses nuances poussèrent le principe de la *loi de nature* et du communisme jusqu'aux dernières limites (170). A leurs yeux, le martyre, les bonnes œuvres, étaient choses indifférentes.

[— L'école de Carpocrate marque le point où se raisonne le *relâchement* dans la chrétienté et se systématisa LA CORRUPTION. (Cf. 170.) L'hypocrisie est si odieuse, que toute âme généreuse la repousse, et préfère un vice hardi qui se justifie sophistiquement à une vertu qui n'a que l'apparence.]

Nous avons déjà eu occasion de remarquer () que cette tendance fatale est essentielle et inhérente au Christianisme lui-même, et à toute doctrine fondée sur la distinction des substances; et si Bossuet, au *xvii^e* siècle, eut raison de protester contre le quiétisme, Fénelon n'eut pas moins raison que lui quand il lit voir que le quiétisme avait sa source dans les profondeurs de la religion.



Nous verrons ce chancre, toujours cautérisé, sans cesse faire éruption.

121. *Philosophie de Sextus Empiricus, à Alexandrie.* — A côté de la gnose chrétienne et de la kabbale juive, véritables efflorescences de la philosophie de Platon, fleurit une philosophie supérieure, celle du doute légitime : « Ne croyez pas, dit Sextus, que le doute philosophique soit la destruction des sciences et la renonciation à la raison : tout au contraire, il a pour but de fonder le règne de la philosophie sur les ruines de la superstition et du préjugé. Mais la nature est pleine de variations et d'incertitude; toutes choses se présentent sous une double face, toute existence semble se balancer entre deux contradictions. » (Cf. le manuel de Tenneman, ou le livre de J. Simon, ou autres?...)

Cette philosophie est au fond celle de tous les esprits supérieurs et la croyance finale de l'humanité. Elle a inspiré à un philosophe cette belle épitaphe : *Dubius, sed non impius vixi : ens entium, miserere mei*; et à un prêtre, le bénédictin D. Calmet, cette autre, qui n'en est que la paraphrase : *Hic jacet, qui multum legit, scripsit, oravit : utinam bene....*

— En 124, Adrien passe à Alexandrie, enrichit le musée et continue l'œuvre des Ptolémées. (Cf. l'Égypte, par Champollion, et citer la lettre de cet empereur sur les sectes égyptiennes.)

125. Adrien se fait recevoir aux mystères d'Eleusis. Ne dirait-on pas un disciple de Sextus Empiricus continuant la mission d'Apollonius de Tyane?... — Publication d'une cosmogonie phénicienne, attribuée à Sanchoniathon et traduite en grec par Philon de Byblos. — On a soupçonné le prétendu traducteur d'avoir fabriqué lui-même le livre de Sanchoniathon. — *Quid?...*

— *Quadratus*, évêque d'Athènes, présente à l'empereur une apologie des chrétiens. Il soutient que les miracles de Jésus sont vrais, à la différence de ceux de Simon et d'Apollonius, qui n'étaient que des prestiges; et il se fonde pour le prouver sur ce que les personnes guéries ou ressuscitées par Jésus demeurèrent guéries ou ressuscitées, tandis que les



guérisons d'Apollonius ne duraient qu'un instant! Cet argument de Quadratus a été reproduit après lui par Justin et autres; mais son apologie a disparu, comme les livres de Papias (120), ce qui est regrettable.

126. Adrien bâtit un temple à Vénus et un autre à la Fortune. Le hasard et la volupté sont les seuls dieux du monde : telle est, sur la religion, la conclusion d'un empereur, qui a vu tour à tour les druides, les prêtres de Jupiter et de Sérapis, les gnostiques, les chrétiens, les juifs et les mages!...

Plus doux encore que son prédécesseur Trajan, il domine tous ces religionnaires de son tolérant scepticisme; ce qui n'empêche pas les chrétiens de forger, en haine du César, la fable atroce d'une sainte Symphorose et de sept fils, martyrisés à l'exemple de la fameuse mère des Macchabées et de ses sept fils, immolés par Antiochus!...

Cf. la lettre d'Adrien à Minutius Fundamus au sujet des chrétiens (Fleury, t. I, p. 338). — Dans cette lettre, Adrien défend positivement d'exercer aucune poursuite pour cause de religion, à moins que la religion ne soit elle-même un principe de désordre et de crime.

126. Le proconsul d'Asie, Sérinius Granianus, avait représenté à l'empereur qu'il était injuste d'accorder aux cris de la populace le sang de tant d'innocents et de les condamner sur le seul nom de secte. — Suivant Gibbon, c'étaient les juifs qui excitaient la populace contre les chrétiens.

Lettre d'Adrien, rapportée par Eusèbe : — « Je ne suis pas d'avis de laisser la chose sans examen, afin qu'il n'y ait point de troubles et que l'on ne donne point occasion aux calomnies. Si donc les provinciaux veulent soutenir leurs plaintes contre les chrétiens jusqu'à répondre devant tout tribunal, qu'ils prennent cette seule voie, non par des plaintes vagues et des clameurs. Si donc quelqu'un les accuse et prouve qu'ils font *quelque chose contre les lois*, il faut les punir; si l'accusation est intentée par calomnie, punir le calomniateur. »

Antonin le Pieux suit la même conduite et défend de les



persécuter, à moins qu'ils n'entreprennent quelque chose contre l'État.

NE RIEN FAIRE CONTRE LES LOIS, NE POINT ATTAQUER LA SOCIÉTÉ ET L'ÉTAT, c'était là le *hic*. C'était impossible aux chrétiens (Cf. ans 105-117).

127-128-129-130. Adrien se laisse bâtir un temple par les Athéniens. — Autant moi qu'un autre, se dit-il!...

[Il fait périr l'ingénieur Apollodore qui s'était permis de trouver mauvais le dessin d'un temple qu'Adrien voulait construire. Peut-être s'agissait-il de celui-là.]

A cette époque, la théurgie est en vogue; Adrien eut la curiosité de s'en enquérir. Il essaya de la divination et de la magie. Cette fantaisie passa après lui à Marc-Aurèle, Caracalla, etc. Cette prétendue théurgie, à laquelle étaient fort adonnés tous les esprits forts du temps, ne pouvait manquer de fournir aux *Quadratus*, aux Aristidès et autres apologistes du Christianisme des arguments dont le principe était alors irréfutable : mais, dans une société à qui la physique, la chimie, l'astronomie et toute la philosophie naturelle ont appris à les rejeter, que deviennent ces apologies? que devient l'Évangile lui-même?...

Adrien fait rebâtir Jérusalem et lui donne le nom d'*Ælia Capitolina*. La ville sainte est profanée par le culte des dieux; l'empereur défend de pratiquer le sabbat et la circoncision; ces mesures exaspèrent les juifs et les poussent à la révolte.

— Jérusalem rebâtie prend le nom d'*Ælia Capitolina*; un temple est élevé à Jupiter à la place de celui de Jéhovah, une chapelle à Vénus sur le tombeau de Jésus-Christ. Ce rapprochement semble indiquer que les païens n'auraient vu en Jésus qu'un pseudonyme d'Adonis.]

131. *Édit perpétuel* d'Adrien, rédigé par le jurisconsulte Salvius Julianus, pour fixer l'administration des provinces; au lieu de l'édit du préteur, qui variait pour chaque province et chaque année.

Il n'y a pas de doute que l'édit du préteur était, quant à la variabilité, plus dans la vérité naturelle et historique. Mais



il fallait écarter l'arbitraire, et, jusqu'à présent, on n'a connu d'autre moyen pour cela que des lois communes et immuables.

— Les esclaves commencent à être protégés par les lois et rendus justiciables des tribunaux : ils échappent ainsi à la tyrannie des maîtres. Le Christianisme n'a pas dit un mot cependant, et déjà les empereurs font sa besogne.

132-133. Adrien passe par la Syrie : sa présence contient un instant les juifs. — Apo théose d'Antinoüs, mignon d'Adrien, noyé dans le Nil. Gibbon remarque que les quinze premiers Césars se signalèrent tous, à l'exception de Claude, par des amours contre nature. La pédérastie était pour ainsi dire un attribut impérial. Jules César donne l'exemple de toutes les impudicités : polygamie, adultère, inceste, pédérastie, tour à tour mignon du roi Nicomède et amant de son neveu Auguste.

134. Travaux de Ptolémée, géographe et astronome : première explication scientifique du système du monde. La théorie de Ptolémée, *l'Almageste*, a été reconnue fausse ; mais elle n'infirme nullement ses découvertes, et elle était nécessaire pour arriver à la théorie véritable ; et le nom de son inventeur vivra autant que la vérité qu'il a contribué plus qu'aucun autre à découvrir.

134-135. Un nommé Bar-Coziba, se disant le Messie et proclamé tel par un célèbre rabbin, Akiba, profite de l'absence des légions romaines pour rassembler des troupes, s'emparer de Jérusalem et d'un grand nombre de places fortes. La guerre recommence contre les juifs ; Jérusalem est reprise ; Bar-Coziba, enfermé dans Bilhar, est enlevé d'assaut avec les dieux et massacré. 80,000 juifs périrent dans cette guerre, qui fit essuyer aux Romains des pertes immenses. La Judée fut rendue veuve d'habitants : pendant longtemps, les juifs ne purent entrer qu'une fois l'an, et à prix d'argent, dans leur funeste cité. On leur défendit la circoncision et de faire des prosélytes. La plupart de ces interdictions rigoureuses furent abolies sous le règne suivant.



— Le système de succession du Christianisme au judaïsme se poursuit avec une ardeur qu'encouragent les défaites successives des juifs (115-116).

Après les *quatre Évangiles* et l'*Apocalypse*, inspirés de l'Ancien Testament, les chrétiens éprouvent le besoin de s'assurer par eux-mêmes de la signification des Écritures. Aquila, tout à tour païen, chrétien et juif, employé par Adrien à la reconstruction de Jérusalem, fait une version de l'Ancien Testament. — Maquignon d'écritures et de religion ! (Cf. 185 et 193).

135. École de Valentin, à Alexandrie.— La gnose fleurit en Égypte et en Syrie; elle se propage jusqu'à Rome : c'est le moment de sa plus grande faveur. Tous ses docteurs se disent franchement chrétiens et le sont en effet : mais l'expérience leur prouve aujourd'hui que si une théologie dogmatique et morale est sans valeur, lorsqu'elle reste en dehors des croyances populaires; d'un autre côté, un mouvement social et religieux, si populaire qu'il soit, ne peut se soutenir sans doctrine et sans science. C'est à quoi n'ont pas assez réfléchi les apôtres, uniquement préoccupés de la *pratique* et de l'*union* et qui craignaient par-dessus tout de voir la charité, la pureté et la justice périr dans les disputes et les vaines recherches. Maintenant, le conseil apostolique, trop bien suivi, fait périliter le Christianisme. Comme il n'y a pas de doctrine authentique, chacun fait la sienne, et déjà les masses, livrées à leurs instincts, s'affaissent dans les hontes de la promiscuité et du quiétisme. Il faut donc, pour relever l'esprit chrétien, lui formuler une doctrine : c'est cette doctrine que Valentin et, en général, tous les gnostiques s'efforcent de créer.

Valentin fut le plus profond de tous ces théosophes et celui dont l'enseignement eut le plus d'éclat. Agrandissant encore la donnée de Platon, que tous les êtres ont leurs archétypes dans l'entendement divin et que le monde sensible a pour corrélatif un monde intelligible, qui est la raison même de Dieu, Valentin pose en principe que tout ce qui s'accomplit sur la terre, parmi les hommes, dans la sphère



de la religion et de la société, s'accomplit également dans le ciel, dans le monde des intelligences supérieures. C'est ainsi qu'après avoir exposé sa théogonie, dont nous dirons un mot tout à l'heure, après avoir dit la génération des génies, émanations du Dieu suprême, il raconte la chute de ces génies, dit comment ensuite ils se sont relevés par l'expiation; en un mot comment les *éons*, avant les hommes, ont eu leur Christ et leur rédemption.

La théogonie de Valentin satisfait à toutes les combinaisons sériaires des nombres : elle a des dyades, des triades et des tétrades; une ogdoade, une décade et une dodécade. Il fait l'énumération de tous ces *éons*, ou personnes dans lesquelles se partage l'être insondable. l'abîme, *Bythos*, comme il l'appelle; il donne leurs noms, leurs attributions, leurs mariages. On y trouve les noms de Dieu, les vertus du chrétien, les essences de l'humanité, les causes et les fins. On dirait parfois une allégorie morale : mais on se convainc bientôt que Valentin fait plus que d'allégoriser; il affirme la réalité et la personnalité des fictions, il y croit.

L'Être suprême est *Bythos*.

De sa pensée, *Ennoïa*, qui est aussi grâce, *Charis*, jointe à *Sigé*, le silence il engendre *Noûs*, l'entendement, son fils unique, le premier des éons, et sa compagne *Aléthéia*, la vérité : deux couples, 1^{re} tétrade.

Noûs et *Aléthéia* produisent *Logos* et *Zoé*, le verbe et la vie, qui se révèlent à leur tour dans *Anthrôpos* et *Ecclesia*, l'homme et la société. Voilà l'ogdoade de Valentin, répondant à celle des Égyptiens...

De *Logos* et *Zoé* naît ensuite une série de cinq couples, pentade et décade; d'*Anthrôpos* et *Ecclesia*, une série de six couples, double triade, ou hescade, et dodécade. Tous ces noms sont des noms de vertus, de facultés ou d'attributs; on y remarque la Foi, l'Espérance, la Charité, etc. Le dernier de tous est *Sophia*, la sagesse, qui, brûlant du désir de connaître, se trouble, met le désordre parmi les éons et les entraîne dans sa chute. Alors, pour rétablir l'harmonie, *Noûs* produit *Christos* et *Pneuma*, le sauveur et le consolateur, dernier



couple. En actions de grâces de leur délivrance, les éons forment l'âme de Jésus, sorte de Pandore gnostique, qui devient le Christos de l'humanité, à l'instar du Christos céleste, expiateur des éons.

L'homme et la création, en effet, étaient l'œuvre du *Démiurge*, éon imparfait né de la *Sophia Achamoth*, et qui, formé de principes contraires, ne pouvait produire que des œuvres imparfaites, mêlées de bien et de mal. Le réparateur était donc un postulé de la création.

L'homme est composé de trois principes : le principe *hylique*, le principe *psychique* et le principe *pneumatique*, la matière, l'âme, l'esprit. Suivant que l'un de ces principes prédomine dans la constitution de chaque individu, l'homme et les nations se classent en trois catégories. On reconnaît ici la division saint-simonienne de Pierre Leroux, sensation, sentiment, connaissance, ou industrie, art, science. Nous l'avons adoptée nous-même dans la distribution générale de l'histoire : période bestiale, période passionnelle et période morale ou spirituelle. Suivant Valentin, les païens appartenaient à l'empire de la matière et ne pouvaient arriver à l'immortalité ; les juifs étaient les psychiques, susceptibles de spiritualisation, et les chrétiens les pneumatiques. Le Christianisme, en effet, est la révélation de la morale et de la société.

Valentin expliquait ensuite la mission de Jésus. Son corps, disait-il, avait été formé divinement et n'avait qu'une apparence matérielle ; il avait traversé le corps de Marie, comme l'eau passe dans un canal : proposition que ne peuvent récuser les orthodoxes, enseignant d'une part que le corps de Jésus ne pouvait se corrompre ; qu'après la résurrection, il traversait les murailles et disparaissait subitement ; de l'autre, que Marie, après l'enfantement, conservait intacte la virginité corporelle. Au moment de son baptême, le Christ supérieur s'était uni à Jésus et l'avait quitté au moment de la passion. Du reste, Jésus ne pouvait souffrir : il est le rédempteur des psychiques ; quant aux pneumatiques, ils ne peuvent être rédimés que par le Christ supérieur. Ce



qui signifie que Jésus est le réformateur qui marque la transition de l'humanité, de la vie passionnelle à la vie morale.

Ce système nous semble bizarre : au fond, il est tout aussi logique, aussi positif que ceux de Kant et Hegel. Le premier, dans ses catégories, le second, dans ses ternaires, reproduisent les séries de Valentin et des gnostiques : pour transformer tous ces systèmes les uns dans les autres, il suffirait le plus souvent de substituer une abstraction à une hypostase, quelquefois même d'écrire le mot avec une majuscule ou une minuscule. Cette identité fondamentale des conceptions philosophiques atteste donc dans la philosophie un côté réel en même temps que rationnel : quelle est cette réalité ?

C'est, ainsi que nous l'avons fait observer au commencement de cette deuxième section (71), la nécessité d'asseoir la morale humaine sur une doctrine, non pas à la manière de Paul, qui, l'appuyant sur la *foi*, lui donnait pour base un surnaturalisme arbitraire, étranger à la morale même; mais en faisant de la morale une science positive, ayant ses principes, ses causes, son objet, son but et ses lois dans l'humanité même. Toute la gnose de Valentin n'était autre chose qu'une science ou systématisation de la morale : cela se devine à la seule inspection de ses éons : l'*Église*, la *Foi*, la *Charité*, la *Sagesse*, l'*Espérance*, la *Vérité*, la *Pureté*, la *Vie*, etc.

Le système de Valentin marque l'apogée de la *théorie morale* dans le Christianisme. Après lui, la morale redevient purement pratique, et au lieu de chercher sa théorie propre, elle s'appuie sur le dogme.

Doué d'une éloquence égale à son génie, c'est surtout dans l'éthique proprement dite que Valentin paraît avoir excellé; aussi son succès fut immense. Partout, il fit des disciples enthousiastes, qui réchauffèrent de sa parole de vie le Christianisme grossier et languissant. « Notre âme, leur disait-il est comme saturée d'esprits impurs qui se sont joints à elle. Mais il est un être bon qui s'est manifesté spontanément par le Fils. C'est par lui que le cœur s'épure, qu'il bannit



tout esprit malin. Tant que ces esprits occupent le cœur, il ne peut se sanctifier; chacun d'eux se livre à ses œuvres, et ils les corrompent par d'indignes passions. Un tel cœur est comme une hôtellerie que souillent et profanent des hommes qui n'ont aucun soin de ce qui ne leur appartient pas. Mais dès que celui qui seul est bon a visité le cœur et l'a sanctifié, il brille d'une pure lumière, et celui qui la possède verra Dieu...

« Vous êtes immortels dès le commencement; vous êtes les enfants de la vie éternelle; vous vous êtes partagé la mort pour la vaincre, pour la consumer, pour l'éteindre en vous et par vous; et si vous dissolvez le monde de la matière sans vous laisser dissoudre par elle, vous êtes les maîtres de la création, et vous dominez sur tout ce qui n'est fait que pour périr!... »

Quelques lignes comme celles-là répondent à toutes les injures des orthodoxes et vengent suffisamment ces âmes sublimes, que l'épiscopat a méconnues et calomniées, tandis qu'il leur devait la gloire et la vitalité de l'Eglise, et qui seules, de spéculation en spéculation, pouvaient conduire le Christianisme à la solution de son propre problème, l'émancipation morale, politique et industrielle de l'humanité par la science. Les livres des gnostiques formeraient aujourd'hui les monuments les plus précieux et les plus sublimes du Christianisme; l'épiscopat est parvenu à les détruire: la postérité doit lui tenir compte de cette œuvre méritoire.

Valentin niait la résurrection des corps; il faisait voir, d'après Paul et par la discussion des textes, que ce mot de *résurrection* était une image matérielle pour désigner une chose spirituelle et morale; en quoi il fut combattu par Tertullien (208-240).

136-137. — L'époque où Valentin se signale par l'éclat de son enseignement est regardée comme le point de départ de la fabrication ou composition définitive des *quatre Évangiles*, des *Actes des apôtres*.

Les évêques, en même temps qu'ils sentent la nécessité de se prononcer, comprennent aussi qu'ils ne le peuvent



faire par voie de dialectique, mais seulement par *autorité*. Cette autorité, ils vont la chercher dans une supposition d'écritures et un triage. (Cf. 144.)

L'entraînement des esprits menaçant de ruiner l'autorité épiscopale, alors naissante, il fallut se décider à prendre parti sur les questions qui s'agitaient et que l'on ne pouvait plus se dispenser d'aborder.

La première de ces publications épiscopales paraît avoir été l'*Épître canonique* attribuée à Judas, l'apôtre, et qui fut écrite par Judas, quinzième évêque de Jérusalem, lequel vivait sous Adrien, en 137. Ce Judas, ne voulant pas commettre un faux, tout en se permettant une fraude pieuse, signesa lettre en ces termes : *Judas, serviteur de Jésus-Christ et frère* (c'est-à-dire collègue en épiscopat) *de Jacques, à tous les amis de Dieu !...*

Comme dans tous les écrits de cette espèce, la supposition se décèle ici par l'anachronisme : l'auteur cite un ouvrage apocryphe, attribué à l'antédiluvien Hénoch, composé dans le deuxième siècle, et qui était tenu en grande estime parmi les Pères.

Quel est le but de l'évêque de Jérusalem ? C'est de protester de nouveau contre les spéculations gnostiques, et en même temps contre les mœurs de certaines sociétés (Cf. 123-170) (la corruption allait loin déjà !...), et que Judas attribue à l'esprit de recherche et de discussion. Au nom des apôtres, il affirme de nouveau la charité, la pureté, les bonnes œuvres comme le tout du Christianisme ; il compare les gnostiques aux habitants de *Sodome* et *Gomorrhe* et annonce de nouveau que le Christ viendra bientôt sur les nuées. La venue du Christ est, depuis les apôtres, une fin de non-recevoir contre toute théorie. A quoi bon tant philosopher, pensaient-ils ! le Seigneur va venir, le monde finir et le règne de mille ans commencer ! Tenons-nous prêts, et veillons !... mais voilà plus d'un siècle que dure cette veille !...

Du reste, l'évêque Judas n'a aucune connaissance des *quatre Évangiles*.

137. Tous les évêques de Jérusalem (suivant Mosheim,



De rebus Christ : ante Constant) avaient été circoncis; leur Église unissait Moïse et Jésus dans le même culte. Fleury l'avoue : le premier qui fut choisi des incirconcis fut Marcus, successeur de Judas et le seizième de tous. Alors, la défection parmi les nazaréens fut complète, et ce que n'avait pu faire la discussion, la rigueur d'Adrien le produisit.

— Un temple de Jupiter est élevé à Jérusalem sur l'emplacement même du temple à Jéhovah.

137. Adrien fait César *Ælius Vërus* : cette promotion lui coûte *ter milliis*. II. S., c'est-à-dire 56 millions (Gibbon), soit 100 millions environ de francs. — On voit à quelles conditions les empereurs se rendent héréditaires.

138. Adrien meurt à Baïes, après un règne pacifique, glorieux et fécond. Souffrant d'une hydropisie et ne recevant aucun soulagement de leur art, il précipite sa fin, comme Frédéric II, par des excès gastronomiques. Antonin le Pieux lui succède, surnommé le *Père du genre humain*. A son avènement, il soumet les Maures révoltés et donne des rois aux Arméniens et aux Quades.

Antonin suit en tout la politique d'Adrien, qui était celle prescrite par Auguste! Aucune guerre ne troubla son règne. Il fut le Salomon du siècle et de l'empire. Il sut, sans combattre, inspirer autant de crainte que d'admiration. Les vingt-deux années de paix d'Antonin permettent à l'empire de réparer ses pertes et de se préparer à de nouvelles et inévitables luttes.

139 (?). Construction d'un temple du Soleil à Héliopolis (Baalbek), en Syrie. Les ruines de ce temple sont les plus belles connues.

140. Cerdon vient à Rome exposer ses doctrines. Ce fut encore un de ces hommes d'élite qui, à cette époque d'affaiblissement et de torpeur dans l'Église, cherchèrent à mettre un peu de mouvement et de philosophie dans la religion, et qui furent récompensés de leur zèle par la calomnie et la proscription. Cerdon, chrétien d'une vertu sévère, désirait des réformes, mais craignait de faire secte; il ne visait point au rôle de prédicant, ne s'adressait point au vulgaire, se



joignait aux exercices des églises et proposait modestement ses idées aux chefs, comme pouvant aider au progrès et au développement de la foi. L'épiscopat romain, auquel, du fond de la Syrie, il était venu s'adresser, le repoussa brutalement : il fut excommunié. Quelle était donc, à cette époque, la théologie de cette Eglise, gardienne si jalouse de la pure foi ? Que pensait-elle du Verbe, de la Création, de l'Origine du mal, etc., etc. ? Elle n'avait point de doctrine ; elle vivait uniquement du fonds que lui avaient légué Pierre et Paul, ses deux apôtres, et s'efforçait de constituer sur le plan de Clément (92) sa hiérarchie !... Le Christianisme, devenu assez fort pour donner de l'importance à ses chefs, pourrissait dans le *statu quo*. Les évêques trouvaient que tout était bien : alors, comme toujours, l'ennemi de l'enseigneur officiel, c'est l'enseigneur libre ; l'antagoniste du curé, c'est le missionnaire.

Le voyage de Cerdon prouve que les Églises d'Alexandrie et de Rome (et les autres pareillement) n'entretenaient entre elles aucune correspondance, ce qui n'empêchait point de reconnaître à celle-ci une certaine considération. Le gouvernement des sociétés chrétiennes est purement fédératif ; mais dans chaque société, le principe démocratique commence à faiblir ; l'influence de l'évêque devient de jour en jour prépondérante.

— Les Alains quittent l'Hyrcanie et passent en Occident.

Les limites de l'empire dans la Grande-Bretagne (121) sont reculées jusqu'aux golfes de la Clyde et de Fortis. — Trenmor, roi de Morven, bisaïeul de Fingal, détruit les druides et persécute la religion d'Odin ; il ne souffre que les bardes, chantres de ses propres exploits. Ne serait-ce point quelque plagiat de la persécution des Césars ?...

141. Marcion, de Sinope, vient à Rome prêcher sa doctrine et se joint à Cerdon. Le même zèle de la foi animait ces deux hommes : repoussés par l'ignorance romaine, ils s'unirent dans la même école. Le père de Marcion était évêque et connu pour la sainteté de sa vie. Son fils Marcion était déjà parvenu à un haut degré de vertu, lorsque son



exaltation mystique le rendit suspect d'une liaison coupable avec une vierge qui partageait sur les matières de piété ses sentiments. L'histoire de Marcion n'est autre que celle de Fénelon, dont Bossuet, avec ses clameurs et une condamnation arrachée au pape, n'a pu altérer la pureté.

Marcion, d'un cœur plein d'amour et d'un œil pénétrant, avait découvert la profondeur de la rénovation chrétienne, telle que l'avait prêchée Jésus, au point de vue de la société et de la morale. Rien de pareil pour lui, rien même d'approchant, ni chez les philosophes, ni dans les religions antiques, même chez les juifs, ne s'était manifesté. Interprétant les livres juifs dans leur sens naturel, il montrait combien les idées de ce peuple sur la divinité étaient imparfaites : s'il eût été cru, le Christianisme, bien loin de se poser en continuateur du judaïsme et d'admettre ce rapport de filiation, adopté depuis un demi-siècle (71), eût rejeté les traditions des Hébreux, leurs livres et leurs codes. Il soutenait et avec raison (54, 56, 57, etc.), que les apôtres, n'ayant pu jamais se séparer entièrement de leur religion maternelle, avaient altéré la pensée du maître; il citait, entre autres, leurs idées millénaires et leurs affirmations constantes d'un retour prochain de Jésus. En conséquence, il réprouvait tous les prétendus écrits évangéliques, farcis de fables et de légendes, qui circulaient entre les mains des fidèles, et s'était fait à lui-même une sorte de spicilège, que ses adversaires nommèrent malicieusement *Évangile de Marcion*.

Ainsi Marcion est le premier qui, d'un côté introduisit la critique dans l'appréciation des livres chrétiens, et de l'autre protesta contre l'idée, postérieure aux apôtres, de faire du Christianisme une continuation du judaïsme. Sur cette double base, il proposait de réformer — déjà ! — la doctrine, la morale et les écritures!... Son système, dit Matter, consistait en une grande *antithèse* entre l'ancien ordre des choses, dont la plus haute expression était Moïse, les prophètes, les juifs, avec leur dieu Jéhovah, et le nouvel ordre, qui avait pour expression l'Être suprême et le Christ, révélés l'un et l'autre par Jésus. On retrouve ici le fond des idées gnos-



tiques. La morale de Marcion était austère : son école peut être regardée comme le Portique des chrétiens.

[Noter ceci : c'est à des *hérétiques* que l'Église a dû l'abandon successif de toutes les erreurs et superstitions qu'elle a plus tard condamnées, comme l'affirmation de tous les dogmes qu'elle a professés!...]

[Condamnation générale des mœurs juives, de leurs fables et de leurs lois.

Quid, la polygamie des patriarches, les galanteries de David, le sérail de Salomon?...

Quid, le massacre des habitants de Canaan, le vol des vases égyptiens, la perfidie, la cruauté, etc.?

Quid, Samuel? *Quid*, Élie?...

Quid, toutes ces puérilités de la loi?

Quid, le serpent? *Quid*, le fruit défendu et la côte d'Adam et le déluge, etc.?...

Quid, Jéhovah, *capricieux*, etc.?

Il est clair que les gnostiques ne comprenaient plus l'antiquité dont ils étaient si proches.]

Marcion, comme Valentin, se fit d'innombrables disciples, qui se répandirent sous différents chefs : Marcus, Lucain, Potilus, Appellès, Synéros, en Italie, en Palestine, en Arabie, en Perse, en Chypre et en Syrie. Une pareille propagande atteste certainement un besoin énorme d'idées et de réformes, en même temps qu'elle accuse les tendances ambitieuses de l'épiscopat. Le fait seul de ces prétendues *hérésies*, bien comprises, suffit pour convaincre le parti épiscopal, qui a fini par triompher, d'ignorance, de calomnie, de corruption et d'imposture...

La vie de Marcion fut un acte perpétuel de modestie et de tolérance. En butte à des excommunications acharnées, il ne voulut jamais faire acte de séparatisme et mourut dans la communion de l'Église. Il pensait que les chrétiens de son temps n'étaient point encore assez avancés pour le comprendre, assez mûrs pour leur propre religion. Il resta, comme Jésus, avec les siens jusqu'au dernier soupir.



141. Mort de l'impératrice Faustine. Elle est canonisée suivant le rit impérial et honorée comme déesse. (Cf. *infra* 176.)

— Aulu-Gelle, *Nuits attiques*. — Maxime de Tyr, philosophe. (*Quid* de l'un et de l'autre?...)

142. Hermas, père de l'évêque de Rome, Pius, écrivain chrétien, compose son livre du *Pasteur*. On croit que cet Hermas est le même que celui dont le nom est cité dans l'*Épître aux Romains* (56-57). Ce qu'il importe de noter, au sujet de ce vulgarisateur, c'est qu'il ne tint pas à lui qu'on ne le regardât comme inspiré et que son livre ne fût reçu parmi les Écritures canoniques, et lu comme tel dans l'Église. Tout ce qu'on a pu faire pour le justifier du reproche d'imposture et de fraude pieuse a été de dire qu'il n'avait point entendu écrire une prophétie, mais une allégorie. Quoi qu'il en soit, le livre d'Hermas est un roman moral de peu d'importance pour l'histoire du dogme et de la hiérarchie, mais qui a sa valeur comme monument de la réforme morale inaugurée par Jésus, et qui, à cette époque, formait presque tout le fonds du Christianisme. Le *Pasteur* dut être lu avec faveur à une époque où l'humanité s'éveillait, pour ainsi dire, à la conscience morale et à la vie spirituelle; l'esprit oriental et zoroastrien, touchant les bons et mauvais anges, qui respire dans le livre, était un attrait de plus pour les lecteurs.

L'ouvrage d'Hermas est un ouvrage d'édification, *ad usum juventutis*. — Il est tout moral, mais il y règne une certaine *tendresse* qui a été réprimandée par l'auteur lui-même.

Hermas ne cite rien des Évangiles, et son livre ne laisse point supposer qu'il les ait connus.

143. Conspiration de Tatien et Priscien à Rome : l'empereur leur fait grâce.

144. Époque *moyenne* de la composition des quatre Évangiles actuels : provoquée par les doctrines de Basilide, Saturnin, Valentin, par la critique de Marcion, par la confusion des monuments écrits, le manque d'autorité dans l'Église, l'insuffisance des épîtres apostoliques et le besoin, chaque



jour croissant où était l'épiscopat de justifier ses tendances, ses jugements et ses exclusions.

Une fois en possession de ces *Évangiles*, prétendus authentiques, l'épiscopat sera en mesure de répondre à tout...

111. Le mot *Évangile* est grec, Ευαγγελιον, et signifie *bonne nouvelle*. C'était une sorte de mot d'ordre, impatientement attendu, et qui dans l'origine s'appliquait à l'annonce qui serait faite partout du Messie, lorsqu'il viendrait à paraître. Une *nouvelle* comme celle-là, nouvelle d'un événement qui existe à l'état de mythe dans la conscience d'un peuple, ne pouvait manquer tôt ou tard d'être proclamée : aussi les *évangéliseurs* de même que les *Messies* ne manquèrent pas en Judée au 1^{er} siècle de notre ère. Jean-Baptiste fut l'un des plus connus : son *Évangile*, c'est-à-dire son manifeste messianique, fut porté par ses disciples dans les contrées à l'orient du Jourdain (27-28) et dans l'Asie mineure (57-58) longtemps avant celui de Jésus lui-même. Après l'Évangile de Jean, celui de Jésus a effacé tous les autres : mais comme Jésus n'écrivit point, ses discours, conservés dans la tradition orale, devinrent le fonds commun de toutes les relations postérieurement faites de sa doctrine et de sa vie, sous le nom générique d'*Évangile de Jésus-Christ d'après un tel*.

Jésus, d'après la décision prise à Antioche (51), étant devenu Messie lui-même, ses apôtres se trouvèrent être, *ipso facto*, ses annonciateurs : c'est ce qu'on voit par les Épîtres, notamment celle aux Galates, II. — Ils conviennent d'abord entre eux d'un Évangile : *contuli cum illis Evangelium*; puis ils ont chacun le leur, l'un destiné aux circoncis, l'autre, aux incirconcis. *Mon Évangile*, ce mot revient plusieurs fois dans la bouche de Paul. Annoncer l'Évangile, ou annoncer le Messie, c'est la même chose. L'Évangile, ou l'annonce, est donc l'œuvre de l'évangéliste ; c'est son témoignage, tant sur la personnalité que sur les actes et les paroles du Messie.

On conçoit, d'après cela, de quelle importance dut être la



prédication évangélique, et quel soin les apôtres, annoncia-eurs posthumes du Messie, durent y apporter.

« Dès le temps des apôtres, dit Matter, il s'était formé, en dehors des *presbyteri* et *diaconi*, des enseignants, auxquels les apôtres eux-mêmes donnèrent les noms distingués de *prophètes*, *maîtres*, *pasteurs* et *évangélistes*. Ces derniers avaient pour mission de raconter les événements de l'histoire chrétienne : tous ces fonctionnaires disparurent peu de temps après les temps apostoliques. C'est sur les récits de ces *évangélistes*, qui tous n'étaient pas de la création des apôtres, que Mathieu, Marc, Luc, Jean, c'est-à-dire les écrivains inconnus qui prirent ces noms, rédigèrent nos Évangiles. »

Quiconque avait pu recueillir de deuxième ou troisième main les paroles de quelque témoin oculaire écrivait donc un Évangile : c'est ainsi qu'après les Évangiles de Paul, Pierre, etc., il y eut un Évangile de Cérinthe, un de la Vierge, un des Hébreux, un des nazaréens ou ébionites, un de Thomas, un de l'enfance, etc. Les érudits en comptent jusqu'à trente-neuf, dont il reste des fragments. Ce qui distingue toutes ces productions, c'est leur caractère apologétique. Dans le chaos d'idées tourbillonnantes où l'Eglise primitive est plongée; dans la pleine indépendance où les apôtres et les sociétés étaient les uns et les autres (66, 89); dans cette anarchie qui faisait l'essence de la chrétienté, chaque Évangile, rédigé au point de vue d'une idée spéciale, d'un intérêt de localité ou d'école, présentait la vie et la doctrine de Jésus sous un jour différent; autant de théories ou de prétentions, autant d'Évangiles. Les premiers de ces écrits en appelèrent d'autres destinés à les réfuter et à rétablir la vraie foi, la vraie vérité évangélique. Ce caractère apologétique, qui accuse avec tant de force la postériorité des compositions, est surtout sensible dans les QUATRE que l'Eglise dite orthodoxe a admis à l'exclusion des autres, et dont l'autorité a fini par prévaloir.

Qu'ont voulu prouver les auteurs de ces récits?

1° Que Jésus était le Messie. — Les gnostiques, pour expliquer les problèmes de la création, de l'origine du mal, de la



chute, de la rédemption, etc., admettaient divers principes et opérations, qu'ils nommaient *αρχη*, *λογος*, *μονογενης*, *ζωη*, *φως* et *πνευμα*. Jean, entre autres, leur montre que Jésus est le *λογος*, qui a existé *εν αρχη*, qu'il est *μονογενης*, qu'il est *ζωη* et *φως*, et que c'est lui qui répand le *πνευμα* ;

2° Que le Messie était homme réel et fils de Dieu ; le quatrième ajoute et *Logos* ou *Verbe*.

3° Qu'il avait dû souffrir et avait *réellement* souffert ;

4° Que, conformément aux prophéties, il était de la race de David, né d'une Vierge, etc., etc., etc. ;

5° Que le Christianisme était le continuateur, le successeur et l'héritier du judaïsme, qui n'avait lui-même existé que comme ombre et figure de la nouvelle religion.

L'Église orthodoxe a remarqué elle-même que les quatre Évangiles avaient eu une *intention* spéciale :

L'Évangile de Mathieu, dit-elle, établit sa filiation davidique et la réalité humaine.

Celui de Jean, sa qualité de *Verbe*.

Celui de Luc montre la succession du sacerdoce chrétien au sacerdoce juif.

Celui de Marc le présente comme le réalisateur de la prédication de Jean-Baptiste.

Tous quatre le font Messie : chose qui n'était pas nouvelle depuis les apôtres.

C'est le cas de dire : *Mentita est sibi !*

6° Enfin, que le nouveau sacerdoce (92) prêché par Clément, appuyé par Ignace, etc., était d'institution de Jésus même.

Mais l'Évangile même n'a pas tout prévu ; la Trinité ne s'y trouve pas.

Toutefois, les Évangiles, par la manière dont ils posent les questions de morale politique, sont un progrès.

En deux mots, le thème, au 11^e siècle, n'est déjà plus le même que celui de Pierre et Paul ; il est plus riche, plus varié, plus anecdotique : il est visible que l'Église est tombée malgré elle dans les *fables*, les *généalogies* et les *antithèses* de la *gnose*, que les apôtres avaient tant recommandé d'évi-



ter; et, ce qui est pis, qu'elle s'assimile le judaïsme, tout en paraissant le nier.

Toutes ces choses, que n'avaient connues ni conçues ni les apôtres ni Jésus lui-même, il s'agissait de les faire passer pour authentiques, c'est-à-dire pour la vraie pensée du Galiléen et de ses disciples : le moyen, dans ce siècle de fraudes pieuses et de suppositions d'écritures (74), était tout trouvé; c'était de faire dire à Jésus lui-même tout ce qu'on voulait maintenant enseigner de lui et de placer ses discours sous la garantie même de ses compagnons. Tel est le mystère de la rédaction des Évangiles.

Mais il s'était conservé dans la tradition orale et l'on avait consigné par écrit un certain nombre de renseignements positifs que l'on ne pouvait ni infirmer, ni contredire, et avec lesquels il fallait faire concorder les nouveautés que l'on se proposait de consacrer comme autant de dogmes sortis de la bouche du maître. Là était la difficulté; or, cette difficulté fut si peu vaincue, si faiblement attaquée, qu'il est possible de marquer, chapitre par chapitre, verset par verset, dans les Évangiles, ce qui est du maître et ce qui est de ses maladroits *évangélistes* : nous n'en citerons qu'une preuve.

Jésus, ainsi que nous l'avons fait voir (28-29), ne s'était donné lui-même que comme l'interprète du messianisme, annonciateur de la délivrance; c'était, en un mot, dans la classification littérale du mot, un *évangéliste*. Eh bien! que font les rédacteurs pseudonymes de nos quatre relations? Ils oublient, ainsi que l'avaient si bien compris Pierre et Paul, de faire disparaître cette qualité de leur héros; ils ne songent pas que le Messie étant l'objet de l'Évangile, il est absurde de le faire auteur de l'Évangile, c'est-à-dire annonciateur de lui-même. Ils intitulent naïvement leurs écrits : *Évangiles de Jésus-Christ d'après Mathieu, Marc, Luc ou Jean* ; *Sanctum Jesu Christi evangelium secundum Mattheum*. Ce qui signifie doctrine de Jésus touchant le Messie, d'après le témoignage de Mathieu. Mieux encore, ils font dire à Jésus lui-même, en propres termes, qu'il est évangéliste ou prédicateur messianique. Partout où cet Évangile sera prêché



dans le monde, dit-il, Math. xxvi, 13; *Allez et prêchez l'Évangile à toute créature*, Marc, vi, 15. — Jean, xx, 31. *Ceci est écrit pour vous convaincre que Jésus est le Messie, fils de Dieu*, etc. — Il est surprenant que les critiques n'aient jamais relevé cette contradiction, qui témoigne si manifestement du vrai caractère de Jésus, du rôle qu'il s'attribue, de la transfiguration que lui firent subir, vingt-deux ans après sa mort, ses partisans et de la rédaction apocryphe faite un siècle plus tard de son *Évangile*.

Tout le reste est à l'avenant. Auteur d'un certain nombre de préceptes, maximes, paraboles, de répliques, d'invectives, de questions, qui reviennent, dans les trois premiers évangélistes, mot pour mot, sauf quelques variantes, et qui, par cette uniformité même, attestent une originalité supérieure, chaque écrivain a groupé, avec plus ou moins d'indiscrétion et de maladresse, les anecdotes qui devaient remplir le but particulier qu'il se proposait, sans se préoccuper, ni des contradictions où il tombait relativement aux discours authentiques de Jésus, ni de celles où il s'exposait relativement aux narrations des autres évangéliseurs, ni des anachronismes, ni des fausses interprétations d'écritures, etc. La lecture de l'Ancien Testament a fait les frais de la plupart de ces additions, dont le motif le plus déterminant fut de souder le Christianisme au judaïsme défunt, d'après les idées de l'*Épître aux Hébreux*, de celle de Barnabé, et du quatrième livre d'Esdras (71-72).

Il n'y eut, dans tout cela, aucune formation mythique ni légendaire, comme a pris la peine de l'exposer si longuement le docteur Strauss : la multitude nazaréenne, ébionite, chrétienne, moitié juive, moitié idolâtre, dispersée en Judée, en Samarie, en Egypte, par toute l'Asie et la Grèce, n'était pas dans les conditions nécessaires pour une telle formation. Il n'y eut pas autre chose que le bon plaisir de juifs mal convertis, saturés de la lecture de Philon, infatués de la théosophie gnostique, et qui, lisant les écritures des juifs dans les Septante, n'étaient plus à même de les comprendre.... [A développer davantage.]



Aucun des Pères du second siècle, jusque vers 160 ou 167, ne paraît avoir connu les Évangiles admis depuis comme canoniques dans l'Église. Les citations que l'on trouve dans leurs écrits de textes évangéliques, ou portent sur ce fonds commun de discours de Jésus, que la tradition orale conserva avec une précision presque inviolable, et qui se retrouve le même dans les Évangiles non canoniques, ce qui ne prouve rien; ou bien ils diffèrent des textes actuels, ce qui établit l'ignorance où l'écrivain était de ces Évangiles.

Maintenant l'Église a une théologie telle quelle et un critérium. Elle peut attendre de pied ferme et défier les novateurs. Son dogme est posé : quiconque s'en écartera sera hérétique; quiconque l'admettra sera fidèle.

Mais ces Évangiles passeront-ils sans contestation?... C'est ce qu'on verra.

FIN DU TOME PREMIER



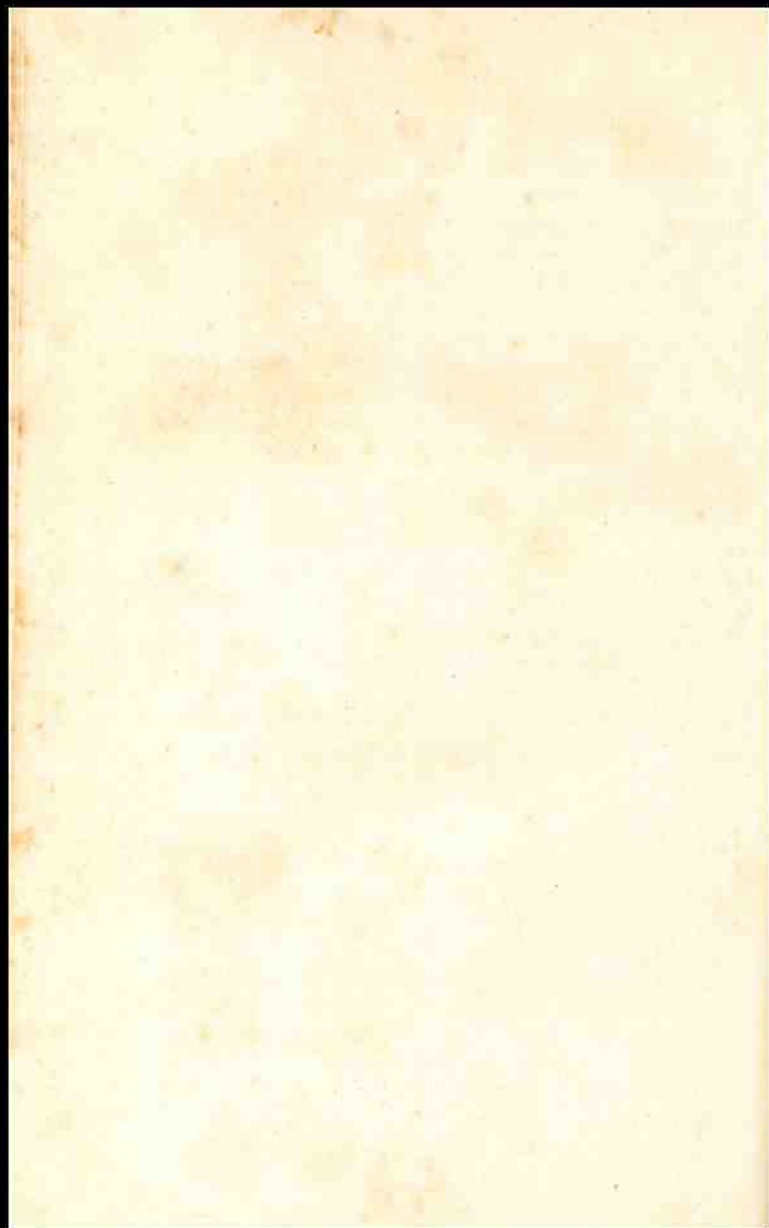


TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

	Pages
PRÉFACE PAR J.-A. LANGLOIS.	I

INTRODUCTION

L'idée messianique en Orient et l'avènement du Césarisme à Rome.	I
--	---

PREMIÈRE PÉRIODE

DUEL ENTRE LE CÉSARISME ROMAIN ET LE MESSIANISME ORIENTAL
(DE L'AN 45 AVANT J.-C. A L'AN 71 APRÈS)

CHAP. I. — De la dictature de César à la passion de Jésus.	37
— II. — De la mort de Jésus à la chute de Jérusalem. —	
L'APOSTOLAT.	127

DEUXIÈME PÉRIODE

LA GNOSE ET LES ANTONINS (DE LA PRISE DE JÉRUSALEM, AN 71,
A LA FIN DU PRINCIPAT, AN 193.)

Apogée du Césarisme. — Naissance de la Théologie, par la Gnose, et de la hiérarchie épiscopale : 1 ^{re} partie (comprise dans ce volume), de l'an 71 à l'an 145).	201
--	-----





CÉSARISME ET CHRISTIANISME

(DE L'AN 45 AVANT J.-C. A L'AN 476 APRÈS)

PAR

*avec
opéra*
P.-J. PROUDHON

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

PAR J.-A. LANGLOIS

TOME SECOND

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON.

1883

Tous droits réservés





CÉSARISME

ET

CHRISTIANISME

DEUXIÈME PÉRIODE

DE 71 A 193 APRÈS JÉSUS-CHRIST

(SUITE)

145. ÉCOLE DE BARDESANE.

Originaire d'Édesse, en Mésopotamie, versé dans la connaissance des cultes anciens et les sciences des Chaldéens, mais attaché au Christianisme, sans ambition, d'une piété fervente, Bardesane se signala d'abord en écrivant contre Marcion et les gnostiques, et confessa généreusement la foi chrétienne devant les empereurs Lucius Vérus et Marc-Aurèle. Il écrivit plusieurs savants ouvrages, que l'orthodoxie a détruits; mais ce qui l'illustra surtout, ce furent ses hymnes, dont l'admirable poésie popularisait dans toute la Syrie ses idées. [Bardesane fut en relation avec le roi Abgace.] Il eut un fils, Harmonius, dont le talent poétique surpassa celui de son père. Ces poèmes se chantèrent longtemps après leur mort dans les églises d'Asie, et ce ne fut qu'au ^{iv}e siècle qu'un



prêtre orthodoxe, du nom d'Ephrem, vint à bout, en composant d'autres hymnes sur le même rythme, de faire oublier celles de Bardesane. Ephrem a été pour cela canonisé; Bardesane, qui, le premier, fit chanter le Christianisme et lui donna ce moyen puissant de propagande populaire, est rangé parmi les hérétiques. Ainsi va la justice des partis et des sectes : les esprits secs, médiocres, impuissants, calomnieux, pourvu qu'ils sachent s'entourer d'une apparence de rigidité orthodoxe, écrasent les génies originaux, féconds et forts, à qui ils doivent jusqu'à leur existence.

Bardesane, qui avait reçu l'influence de Valentin, prétendait, à la différence de Marcion, justifier toutes ses idées par des écritures juives : la Bible devint ainsi pour lui la source d'une nouvelle gnose.

[On pouvait concilier Bardesane et Marcion, sur le terrain même de la gnose, en faisant voir que le fond de leurs idées était le même; que comme Valentin avait enseigné que les juifs étaient des psychiques (135), de même Marcion les considérait comme tels, etc., etc. On verra plus bas (149), par les ophites, que l'essence de la gnose était de repousser Jéhovah et tout le mosaïsme. Du reste, la tendance de Marcion était autre encore; il s'opposait à la *judaïsation* du Christianisme, devenu, depuis 71, un acte de foi.]

[Bardesane distingue, avec tout l'Orient, deux principes, Dieu et la matière; tandis que, suivant Zoroastre, Satan, l'esprit du mal, est une émanation de lumière déchue, il est, chez Bardesane, un produit du principe ténébreux et inerte, la matière.

Le Père suprême se déploie en plusieurs êtres, ou *éons* de sa nature : le 1^{er} est sa pensée, *Ennoia*; le 2^e est son fils, *Christos*, suivi de son épouse ou sœur, la *Sophia*, Saint-Esprit. — De *Christos* et de son épouse le Saint-Esprit naissent d'autres couples ou syzygies, la terre et l'eau, le feu et l'air : le tout ensemble formant l'ogdoade sacramentelle, le plérôme; viennent ensuite l'heptade sidérale, et une foule d'autres puissances qui gouvernent, chacune selon sa spécialité, les détails de l'univers.



L'homme est à ses yeux un membre distingué du monde des intelligences; son âme est née des éons; elle est, par conséquent, une émanation de l'Être suprême; c'est par elle que l'homme est immortel, par elle qu'il est libre; tandis que par son corps il est sous le joug de la nécessité. Il raconte ensuite comment cette âme s'étant corrompue par son union avec la matière, le *Christos* céleste vint à son secours; comment ce *Christos* naquit *en apparence* d'une vierge, prit l'apparence d'un corps; en ceci, il est d'accord avec les dokètes et avec le 3^e et le 4^e Évangile, qui montrent Jésus traversant, après la résurrection, les murs à la façon des esprits. Bardesane niait donc formellement que le Verbe eût été *fait chair*; il ne lui attribuait, selon la parole de Paul, qu'une forme de corps céleste, et quand on songe qu'il était contemporain du 4^e Évangile, on conçoit qu'il n'y avait pas en lui de rébellion au texte sacré. Le *Christos* avait donc paru naître, *par, à travers* le corps de Marie, non *de Marie*; d'où il résulte de plus en plus que les premiers chrétiens qui raisonnèrent tant soit peu leur foi ne crurent rien des mystères qui depuis ont fait le fond du Christianisme, tels que l'incarnation, la virginité de Marie, bien moins encore la résurrection.

[Ou Bardesane n'a pas connu le 4^e Évangile, dont la 1^{re} citation formelle se trouve dans Théophile d'Antioche, en 172, ou, s'il l'a connu, il ne l'a regardé que comme une composition apocryphe, récente, et de nulle valeur. (Cf. 173, les *Aloges*.)]

L'école de Bardesane, l'une des plus raisonnables qu'aient produites les premiers siècles, se distingue autant par la pureté de ses mœurs, que par l'éclat de ses poésies et la conséquence de ses idées, ce qui n'empêche pas le détracteur Éphrem de représenter ses disciples sous les couleurs les plus abominables et de les comparer aux renards et aux chiens.

146-147-180. Successeurs de Valentin. — Tous devinrent chefs ou fondateurs d'écoles : ce furent *Secundus*, *Épiphane*, *Isidore*, *Plolémée Marcus*, *Golarbasus*, *Héracléon*,



Théodote et Alexandre. (Voir *S. Épiphanie*, pour la chronologie exacte de chacun de ces chefs, et vérifier s'il vaut mieux les réunir dans un seul article, ou les placer chacun à leurs dates respectives.)

Secundus fut le successeur de Valentin. Il remanie l'ogdoade, la divise en deux tétrades, une droite et une gauche, et faisant des ténèbres le corrélatif positif de la lumière, place l'origine du mal dans le sein même du plérôme. Du reste, il fit plus de bruit que de besogne, ce qui lui valut l'honneur de donner son nom à un parti dans la gnose.

Épiphanie introduisit dans la théologie valentine la terminologie des nombres, à l'exemple des kabbalistes, ce qui égaie fort Irénée. Clément d'Alexandrie parle de cet auteur avec estime : après sa mort, il fut honoré en Céphalénie comme un saint ; il eut une chapelle, une liturgie, des anniversaires ; de tels honneurs à cette époque étaient rares ; les orthodoxes, qui depuis en firent litière, en prirent occasion de dire qu'Épiphanie avait été adoré comme un Dieu.

Isidore était fils de Basilide. Il quitta les idées de son père pour celles de Valentin, ou plutôt il essaya une correction des unes par les autres. A l'exemple de Cerdon, Marcion, il se prononça de plus en plus contre le judaïsme, et reprit l'antithèse originellement posée par Paul entre l'ancienne et la nouvelle loi, antithèse qui tendait de plus en plus à devenir un simple rapport de filiation et de transformation religieuse. Une des singularités de son système est la désignation qu'il faisait du mot hébreu *Kantakan* קַנְתָּאן (Isaïe, XXVIII, 10), qui, d'après la traduction des 70, signifie *espérance sur espérance*. Ce mot acquit la même célébrité qu'avait obtenu celui d'*Abraxas* (110). Le parti d'Isidore a mérité que Clément d'Alexandrie dit de lui : « Le culte de ces gnostiques consiste dans une attention continuelle à leur âme, et en méditations sur la divinité comme étant l'amour inépuisable. Leur science a deux parties : la première s'occupe des *choses divines*, la deuxième des *choses humaines*. » — Par où se voit l'union intime qui existait dans leur système entre la théologie et la morale, la première étant regardée comme la *théo-*



rie, dont la deuxième était la *pratique*. Ce n'est point ainsi qu'elles sont associées dans la théologie orthodoxe. Clément d'Alexandrie ajoute, parlant des disciples d'Isidore : « Le gnostique prie en tout temps, dans toutes les situations et de toutes les manières, parce qu'il sait que sa prière est toujours entendue. »

Ptolémée. (Voir à l'an 166.)

Marcus et Colarbasus. (Voir l'an 171.)

Héracléon. (Voir an 172.)

Théodote et Alexandre furent les derniers qui représentèrent à Alexandrie avec quelque éclat le système de Valentin, et arrêterent la décadence de la secte. Leurs idées, comme celles de Marcus, tendaient fortement au quietisme, et sous ce rapport elles ont mérité les censures d'Irénée. — « Ils se nomment, dit-il, les *pneumatiques* (spirituels), donnant aux autres chrétiens le nom de *psychiques* (passionnels). Or, ainsi qu'il est impossible à l'homme, uniquement composé de matière, *hylique*, de parvenir au salut; il est impossible aux pneumatiques de se corrompre, quelque mauvaises que soient leurs actions. » Ils disparurent tous au v^e siècle, sous la proscription des empereurs.

148-149. Grande secte des *ophites* ou *serpentaires*. Sous ce nom étrange se cache une école de théosophes, les plus profonds peut-être de tous les gnostiques, sinon par la valeur intrinsèque de leur système, au moins par leur tendance hautement synthétique et universaliste. On les trouve répandus partout : cependant leur principal foyer paraît avoir été l'Égypte.

Le caractère le plus saillant des *ophites* est qu'ils ne répudient aucune doctrine, aucune tradition : judaïsme, magisme, sabéisme, platonisme, hermétisme; ils embrassent tout. Simon le Mage, Apollonius, Marc-Aurèle, se bornaient à prêcher l'identité des cultes et la tolérance; les ophites essaient une synthèse supérieure, dans laquelle tous se retrouvent comme parties constituantes.

Suivant eux donc, tout est émané d'un principe unique, Être suprême, immense infini que l'entendement conçoit,



mais que la raison ne saurait comprendre, et que la plupart des hommes ignorent; ils lui donnent, ainsi que Valentin, le nom de *Buthos*, analogue à celui d'*En-soph* que lui donnaient les kabbalistes (76), et qui est à proprement parler l'*Absolu*. Ce *Buthos*, ils le nommaient encore, à l'exemple des zoroastriens, source de lumière et homme primitif, *Adam kadmon*. L'humanité est toujours au fond des théories gnostiques et théosophiques.

Par une première émanation de son être, *Buthos* pose sa pensée, *Ennoïa*, autrement dite *Sigê*, le silence. C'est ce que chante l'Eglise dans la prose pour la Trinité : *Pater ab ævo se videns, parem sibi gignit natum*. *Buthos* et *Ennoïa* conjugués ensemble, *uterque sese diligens*, dit la prose, engendrent le *Pneuma*, l'esprit, *parem producit spiritum*.

Pneuma, neutre en grec, mais féminin en hébreu, autrement dit *Sophia*, la sagesse, est la mère des vivants. Elle repose sur le chaos, elle couve, pour parler comme la Genèse, *incubabat acquis*. C'est de sa vertu qu'émane toute existence ultérieure. Voilà le *spiritum vivificantem* de Nicée (325). L'Eglise orthodoxe a changé les genres, ou les sexes, de l'*Ennoïa* et de la *Sophia*; c'est une question de pure grammair, et qui n'est d'aucune signification en théologie.

La trinité fondamentale ainsi posée, il s'agit d'expliquer : 1° la génération des intelligences supérieures et du monde invisible; 2° la création de la matière et de l'humanité; 3° l'origine du mal et toutes ses conséquences. Ici commence une de ces généalogies célestes, qui répugnaient si fort à l'esprit monothéiste de Paul, et que l'Eglise orthodoxe a, si nous pouvons employer l'expression, escamotée de son mieux, en disant simplement dans sa profession de foi que Dieu le Père tout puissant, est l'auteur de toutes les choses visibles et invisibles : *Factorem... visibilium omnium et invisibilium*.

Comment la *source de lumière* a-t-elle produit le mal? Voilà le problème qu'il s'agit de résoudre et qui occupa surtout les ophites. Or, telle était l'idée de pureté que ces théosophes se faisaient de l'Etre divin, que non seulement ils



refusaient de lui faire créer directement ou indirectement la matière, mais qu'ils ne consentaient même pas à le commettre avec elle dans le moindre rapport. Ils supposaient donc les *éléments* du monde existant de toute éternité; puis entre ces éléments et l'Être suprême, ils plaçaient une série descendante d'émanations dont les rameaux aboutissaient à la création de la nature, des êtres et de l'homme.

La triade primitive, *Buthos*, *Ennoïa* et *Pneuma*, engendre deux êtres de perfection inégale : le premier est *Christos*, le Messie divin, guide et conservateur de tout ce qui est de Dieu, voilà la tétrade; le deuxième est *Sophia-Achamoth*, l'âme du monde futur, qui, s'approchant du chaos, engendre le demi-urge, créateur véritable.

Ce demi-urge, *per quem omnia facta sunt*, est *Ialdabaoth*, c'est-à-dire l'enfant des ténèbres (מַלְאָכִים לְרָא), lequel engendra *Iao* ou *Jéhovah*, qui engendra *Sabaoth*, qui engendra *Adonai*, qui engendra *Eloi*, qui engendra *Ouraïos*, qui engendra *Astaphaïos* (génies du ciel, de la terre, de l'air, du feu et de l'eau), qui tous, sous des noms divers, sont adorés chez différents peuples. Après ces génies, il en vint encore d'autres d'un ordre de moins en moins élevé, décorés des noms génériques d'*anges*, *archanges*, *vertus* et *puissances*, et qui forment la milice céleste, population innombrable du polythéisme; de telle sorte que, selon les ophites, chaque objet particulier de la nature avait son génie, son créateur spécial : c'est ainsi que les *dryades* présidaient aux arbres, les *oréades* aux montagnes, les *napées* aux bosquets, les *nymphes* aux fontaines, à la mer, etc.

[A refaire tout ce qui suit sur les ophites.]

Ialdabaoth crée l'homme. Mais l'homme, animé du principe vivifiant qu'*Ialdabaoth* tenait lui-même de l'esprit pur, suit son attraction pour la lumière et reproduit bientôt l'image de Dieu, l'homme primitif; *Ialdabaoth* devint jaloux de sa créature, et de ses regards d'envie, réfléchis par la matière, naît *Satan*, aux jambes tortueuses, *Ophiomorphos*, comme l'égyptien *Phtha*, ou le grec *Héphaïstos*, en un mot le génie de la laideur et du mal.



Dire ensuite comment *Ophiomorphos* tourmente l'homme et lui défend de manger du fruit de l'arbre de la science; comment *Sophia Achamoth* envoie un bon génie, sous la forme d'un serpent, *ozis*, pour préserver Adam de ce funeste conseil, etc., etc. Ce serait chose trop longue....

(Voir à ce sujet *MATTER*, qui n'est pas clair du tout.)

[Les prières de l'âme, au moment où, après avoir quitté le corps, elle s'achemine à travers les sphères jusqu'au trône du Très Haut, sont fort curieuses, ainsi que la description de son voyage; elles nous semblent inspirées par la mythologie ou les purifications égyptiennes.

(Cf. *Matter, Hist. du gnos.*, t. II, p. 229.)]

Ce qui est essentiel ici à retenir, c'est que les *ophites*, ainsi nommés par dérision du rôle que le serpent *Ophis*, tour à tour bon ou mauvais génie, jouait dans le système de leurs mythes, sont les vrais représentants de la synthèse religieuse, objet essentiel de la révolution chrétienne. Comme tous les gnostiques, ils ont préparé la voie à la théologie orthodoxe, qui les a condamnés après les avoir pillés; et plus que tous les autres, ils ont poussé le Christianisme dans cette voie d'absorption et d'imitation qui devait faire de lui, non une synthèse, mais un syncrétisme ridicule des opinions religieuses qu'il défigurait en s'y substituant.

Une tentative comme celle des *ophites* prouve surabondamment qu'au temps où ils parurent, il n'existait dans l'Église aucune théologie, aucune profession de foi, aucun livre faisant autorité, aucun Évangile reconnu... C'est ce que la suite de l'histoire achèvera de démontrer. Nous verrons, en effet, que postérieurement à l'époque où l'autorité des *quatre* fut acceptée dans la majorité des Églises, et surtout après le concile de Nicée, la spéculation théosophique *s'éteint*, et l'on ne dispute plus que sur les questions que les Évangiles n'avaient pas résolues, et qui, alors, furent du ressort, non plus des livres canoniques, mais des conciles et des papes.

150. Les Huns blancs, essaim de la race turque, arrivent de la Tartarie et s'établissent dans la Transoxiane, à



l'est de la mer Caspienne et au sud du lac Aral, dans la contrée que plusieurs traditions supposent avoir été la première civilisée de l'univers. Alors furent détruits vraisemblablement tous les monuments de l'histoire et de la philosophie bactriennes.....

Commencement des princes sarrasins à Palmyre.

Religion des bardes en Ecosse, après la destruction des druides par Trenmor. Suivant les bardes, les nuages sont le séjour des âmes après le trépas. Elles commandent aux vents et aux tempêtes et se livrent, dans leur séjour aérien, aux occupations qui ont fait leur bonheur dans la vie.

(Comparez, s'il se peut, la doctrine des bardes avec celle des druides et d'Odin.)

150. Tolérance d'Antonin pour les chrétiens. — Il ne leur imposait d'autre obligation, comme Trajan et Adrien, que de ne rien faire contre les lois de l'État. — Il est possible que ce fut lui qui, étant sous le règne de Trajan gouverneur d'Asie, et voyant accourir les chrétiens à son tribunal, leur lança ce sarcasme : *Misérables ! si vous avez envie de mourir, manquez-vous de cordes et de précipices.* Cela est digne d'un Romain, d'un empereur et d'Antonin.

[Malgré la tolérance de Trajan (103), d'Adrien (126), les chrétiens avaient toujours quelque affaire : il leur était, en effet, difficile de remplir la condition imposée par Trajan, Adrien, renouvelée par Antonin le Pieux et Marc-Aurèle, quand il n'y aurait eu contre eux que les faits de *société secrète* et d'*athéisme*.]

— Sous un règne comme celui d'Antonin, il y avait peu d'apparence pour les millénaires que leurs rêves se réalisassent. Aussi, l'arrivée du Christ fut-elle ajournée à la mort de ce prince. En attendant, les plus impatients, ceux que les attaques de Marcion (141) ont ébranlés, jugent utile de se justifier.

Cette année 150, Justin, philosophe converti, présente sa première apologie.

[Justin est un de ces nombreux chrétiens des premiers siècles, dont on explique aujourd'hui les *idées* non ortho-



doxes en disant qu'ils étaient *peu éclairés* ou *mal convertis*.]

Il prouve, ce que les empereurs n'ignoraient certainement pas, que si les chrétiens se tenaient à l'écart de la religion officielle, et même de tout culte formel ou extérieur, ils n'étaient pas pour cela des *impies*, des gens sans *foi ni loi*; qu'athées à l'égard du polythéisme, ils ne l'étaient point relativement à un *être suprême*. Il explique ensuite le royaume des chrétiens dans le même sens que Jésus, ce qui est une dissimulation ou une négation du millénarisme. Sa théorie du Verbe, *premier-né* de Dieu, qui s'est manifesté à Moïse, Abraham, n'est pas différente de celle de la plupart des gnostiques, mais fort peu d'accord avec celle du quatrième Évangile, qu'il n'a évidemment pas connu, et encore moins avec celle de Nicée, où le fils de Dieu n'est plus *premier*, mais *unique*. « Quiconque suit la droite raison, dit Justin, est chrétien. » Maxime fort large qui fait dire à Justin que, même avant Jésus, il y avait des chrétiens, par exemple Socrate; mais maxime qui ruine la spécialité de la mission évangélique par la base, ainsi que nous l'avons prouvé (56).

151. *Apellès*. — Un des disciples de Marcion (141), chassé par son maître pour un péché d'incontinence, finit par conclure « qu'il faut s'abstenir de tout examen de la religion; que chacun doit demeurer ferme dans la croyance qu'il a embrassée, et que l'essentiel est de pratiquer les bonnes œuvres ». Ce qui nous ramène, en désespoir de doctrine, au point de départ de Jésus et des premiers apôtres. Apellès disait que le mauvais principe est né du bon; il pouvait ajouter, et réciproquement.

Il conduisait avec lui une prophétesse nommée *Philomène*, chérie, ce qui était de mode, depuis Simon le Mage (20, 171, 172).

152-153. Les chrétiens placent vers ce temps le martyre de *Félicité* et de ses *sept* fils, répétition de celui de *Symphorose* (126), et, comme celui-ci, contrefaçon de celui de la mère des *Macchabées*.

154-155. Sectes des *séthiens* et *caïnites*: deux bran-



ches opposées des ophites. — Les premiers, loin de rejeter les codes hébreux, y trouvaient, au contraire, exposées en apologues, toutes les sublinités de la gnose; à ce compte, ils tendaient à repousser l'universalisme de Simon le Mage et des ophites et à accepter la succession du judaïsme. Abel et Seth représentaient, selon eux, la génération des spirituels ou pneumatiques; de même que Caïn, la race des matériels ou hyliques. Jésus, selon eux, s'était incarné pour la première fois en Seth, d'où le nom de *séthiens* qui leur fut donné.

Les caïnites, en revanche, prétendaient que tous les personnages maudits de la Bible, tels que Caïn, Cham, Esaü, les Sodomites, etc., étaient des pneumatiques calomniés et persécutés pour leur opposition au culte de Jéhovah, génie inférieur et malfaisant (149). Par une conséquence de cette réprobation, ils soutenaient que les apôtres et leurs écrits avaient été tous entachés de judaïsme et réhabilitaient Judas Iscariot, le seul pneumatique, selon eux, de tous les apôtres. Judas, disaient-ils, savait que l'empire de Ialdabaoth serait détruit par la mort de Jésus, et c'est pour cela qu'il le livra!... En conséquence, ils rejetaient toutes les Écritures à eux connues et n'admettaient qu'un Évangile, celui de Judas; du reste, les meilleurs chrétiens du monde.

155. L'orthodoxie consiste à garder ici un juste milieu; c'était naturel. Dès lors qu'on assignait un rôle provisoire au judaïsme, on ne pouvait le condamner d'une manière absolue comme les caïnites, les ophites, les marcionites, etc., etc., ni l'affirmer comme les nazaréens, séthiens et ébionites.

Au reste, à cette époque, l'orthodoxie est nulle. La *foi* a la plus grande latitude.

156-157. Dialogue de Justin avec Tryphon le Juif. — L'Église nazaréenne de Pella était revenue au giron de l'orthodoxie depuis une vingtaine d'années. — Question posée alors : Si un chrétien judaïsant peut être sauvé? — C'est l'opinion de Justin; mais il avoue que beaucoup parmi les orthodoxes le niaient; c'est cette dernière opinion qui a prévalu. — Excommunication pour excommunication.



158. Grande dispute dans l'Église, à propos de la célébration de la pâque. Polycarpe, évêque de Smyrne, se rend à Rome tout exprès pour conférer de cette affaire avec le pape Anicet. Il s'agissait de savoir si la pâque devait être célébrée par les chrétiens le même jour que les juifs, 14^e de la lune de mars, ou bien le dimanche suivant. Cette question, qui semble aujourd'hui ridicule, touchait alors à l'essentialité même du Christianisme.

Le Christianisme romprait-il avec le judaïsme, comme le voulaient par exemple Marcion et les caïnistes (141, 155), ou bien se porterait-il son héritier, comme le proposaient depuis 71 les auteurs des épîtres aux Hébreux, de Barnabé, les séthiens et autres? Quand on se reporte au temps, et qu'on songe à ce qu'étaient toutes ces sectes, on n'est plus surpris du vacarme effroyable qui s'éleva à cette occasion. Ici le fait ne laissait aucune ressource aux restrictions : rien qu'à la manière de célébrer la pâque, vous étiez jugé orthodoxe ou hérétique : pas moyen d'échapper. Mais la question était encore trop brûlante : la succession du judaïsme fut acceptée sous bénéfice d'inventaire ; Anicet et Polycarpe convinrent que chacun suivrait sa coutume ; la question ne fut tranchée que trente-six ans plus tard, en 194.

— Hégésippe, historien. Il écrivit en cinq livres l'histoire ecclésiastique, depuis la passion jusqu'à son temps. C'était un recueil sincère des *traditions apostoliques*, d'un style simple. Il reconnut, dit-il, dans le fragment unique conservé par Eusèbe, que l'Église de Corinthe n'avait rien ajouté ni changé à l'Évangile de Paul (58) ; qu'il avait fait la même remarque dans toutes les Églises fondées par les apôtres, en sorte que ces Églises tenaient toutes sans modification aucune, depuis la mort des apôtres, soit environ quatre-vingt-dix ans, la même doctrine et les mêmes maximes. — L'ouvrage d'Hégésippe a été détruit comme ceux de Papias (120), de Quadratus (125) et plusieurs autres. Les orthodoxes ont conclu ensuite de ce passage d'Hégésippe, conçu en termes généraux, que, depuis les apôtres, les Églises avaient eu la même foi que celle pour laquelle combattirent



les Irénée, les Tertullien, les Athanase, et qui se formula, tant bien que mal, au concile de Nicée; tandis qu'il en résulte simplement, ce que toute l'histoire démontre, que jusqu'à l'époque où parurent les grandes écoles gnostiques, les Eglises, jalousement protégées par leurs évêques contre l'invasion des idées nouvelles, s'en tenaient au formulaire de Paul, Pierre, Jacques, Jean, sans plus ample informé, sans explication ni commentaire.

En deux mots, au temps où écrivait Hégésippe, il n'y avait rien de décidé ni de reçu dans l'Eglise sur les questions qui occupaient les gnostiques, et qui devaient un jour former le fonds de la théologie chrétienne : ces questions étaient même traitées de nouveautés et prudemment écartées comme *vaines et dangereuses*.

159. Lucanus, disciple à ce qu'on croit de Marcion, enseigne qu'il ne faut pas se marier et faire des enfants, de peur d'augmenter le royaume du Créateur, qui n'était autre, selon lui et les ophites (149), que le père de Satan et de la matière. Un Evangile de ce temps, attribué à Philippe, apôtre, mit dans la bouche d'une âme défunte cette prière à l'Être suprême, différent d'Ialdabaoth, le Créateur : « Je me suis moi-même reconnue dans mon être; je me suis recueillie de tous les côtés; je n'ai point donné d'enfants au dominateur des mondes; mais j'ai extrait sa racine et j'en ai recueilli les membres épars. Je sais qui tu es, car je tiens mon origine d'en haut. »

160. Des disputes s'élèvent entre païens et chrétiens sur la prééminence de Pythagore, Apollonius de Tyane et Jésus. Elles duraient encore au iv^e siècle, du temps d'Augustin. Les chrétiens se tirent d'affaire en disant qu'Apollonius était possédé du démon.

161. Mort d'Antonin le Pieux. Son successeur est Marc-Aurèle, qui se prétendait descendant de Numa, avec Lucius Vérus, son gendre, pour coadjuteur. Ils règnent ensemble sans partager l'empire, ni même sans séparer leurs résidences.



[A son avènement, il paye aux prétoriens, *vicena II. S.*, ou 3,600 livres (7,000 fr. environ par homme).]

[A l'âge de douze ans, Marc-Aurèle embrasse la philosophie stoïcienne.]

Le Césarisme, en la personne du nouveau titulaire, se pose de plus en plus en réformateur, mais réformateur traditionniste, éclectique, tempérant, prudent, conservateur et honnête; réformateur, c'est-à-dire plus fait pour glacer les courages que pour les porter avec enthousiasme vers les régions de l'avenir.

Marc-Aurèle ne reconnaît, comme les chrétiens et les philosophes, qu'un Dieu unique, éternel, souverain arbitre et créateur de l'univers, et dont l'âme de l'homme est une émanation. Cela ne l'empêche point, dans son langage officiel, de parler à chaque instant des dieux, d'en soutenir le culte, d'en protéger les mystères, d'honorer les Césars défunts, et de recevoir lui-même, dieu présent, l'encens du soldat. Pouvait-il autrement? — Du principe de l'unité de Dieu et de l'origine de l'âme, Marc-Aurèle déduit, comme conséquence, la fraternité des hommes, l'amour du prochain et la souveraineté de la conscience. Malgré cette belle doctrine, il maintient, affermit, consolide les vieilles institutions qui la détruisent, la conquête romaine, le Césarisme, la servitude, les sacrifices humains offerts chaque jour à cette affreuse idole, le peuple. Était-il maître d'agir autrement? — Marc-Aurèle conclut en recommandant aux hommes la tempérance, le mépris de la célébrité et de la vie, la fuite de la cour et des princes, l'empire sur les passions, le dédain de l'opinion, la recherche de l'obscurité, de la médiocrité, du repos. Lui-même, on l'avait vu, à Rome et en Grèce, donner des leçons publiques de philosophie, comme on le vit, pendant huit hivers, sur les bords du Danube, braver la rigueur des frimas pannoniens. Mais qu'étaient cette constance stoïque et cette morale vraiment impériale, là où il eût fallu attaquer la corruption dans sa racine, c'est-à-dire dans l'abus de la propriété, dans l'horreur du travail et le parasitisme du peuple-roi? Marc-Aurèle se plaisait à louer Cas-



sus et Brutus : on l'a traité d'hypocrite ; nous croyons qu'il était sincère. Pouvait-il rétablir ce patriciat avare, rendre aux nations désaccoutumées de la vie politique la disposition d'elles-mêmes, démembrer l'empire en restaurant les vieilles aristocraties, ramener, en un mot, les choses au point où elles étaient trois cents ans auparavant?...

Oubien, reprenant en sous-œuvre la mission des Apollonius, des Simon, des Jésus, achever cette révolution chrétienne déjà dévoyée et qui ne se connaît presque plus ? Non, non, Marc-Aurèle fut le Jérémie des Césars ; l'espèce humaine est entrée dans une période de malheurs, d'hypocrisie et de crimes. Apprenez, ô nations, à souffrir ; et vous, hommes, apprenez à mépriser et la vie et la mort, et la richesse et la misère : vous en aurez besoin. C'est en vain que Julien, venu bien plus tard (361), essaiera de réaliser une généreuse utopie ; il n'aboutira qu'à se rendre ridicule et à se faire infliger le nom odieux de rétrograde, d'apostat!...

[Rapprocher les idées de Marc-Aurèle de celles d'Adrien (126).]

— A la mort d'Antonin le Pieux un mouvement a lieu sur toute la frontière. Les Lombards sont d'abord rejetés au delà du Danube ; l'antagonisme entre les races teutoniques et gréco-latines, un instant suspendu, reprend son cours.

162. La guerre recommence aussi avec les Parthes, qui ont chassé le roi d'Arménie ; avec les Cattes et la Grande-Bretagne. Inconvénient du gouvernement personnel ; chaque nouvel empereur est obligé de donner sa mesure à l'ennemi. — Lucius Vérus est envoyé en Orient ; il a pour lieutenant Avidius Cassius.

Une colonie de Goths descend de la Suède et veut s'établir en Germanie.

Apulée publie son *Ane d'or*. Curieux de magie, et cédant aux tendances mystiques des philosophes de son temps (101), il s'était fait initier à tous les mystères, instruire dans toutes les religions, sans oublier celles des chrétiens et des juifs. Il avait espéré trouver dans ces sanctuaires et les livres des



théosophes des connaissances extraordinaires, obtenir des révélations, voir ou faire des prodiges; quelle fut sa conclusion? que tout était vanité, et rien que vanité! Il se comparait lui-même à Circé, que les poètes faisaient fille de la Persuasion; sa grâce, sa bonne mine, son éloquence, son esprit insinuant lui gagnaient les cœurs; et c'est en cela, disait-il, que consistait sa magie!...

163. Le roi des Parthes, Vologèse, marche à la rencontre de Vérus; celui-ci parvient à le refouler et rétablit Solème sur le trône d'Arménie.

Edit de persécution contre les chrétiens; c'est le quatrième. (Cf. 103, 93 et 66.)

164. Galien applique la philosophie péripatétiqué à la médecine, et prétend expliquer celle-ci au moyen des éléments, des qualités cardinales et des humeurs. — *Quid?*

165. Les Parthes vaincus demandent la paix. Cette paix, toujours violée et toujours accordée après chaque violation et chaque défaite, met à nu le désavantage de l'empire, qui, ne pouvant franchir ses limites, se donner des provinces qu'il faudrait enrichir et régir à grands frais, est forcé d'accorder la paix aux barbares toutes les fois qu'il ne leur convient pas de se battre. Maintes fois les empereurs, suivant l'ancienne politique, ont essayé de créer en Arménie, et chez les Parthes eux-mêmes, une royauté amie qui pût leur servir de rempart; ce système n'a pu aboutir. La nature du Parthe est l'indiscipline, son but le pillage; tout prince qui ne donne point satisfaction à ce double instinct est pour lui un usurpateur indigne; il le détrône et s'en donne un qui le conduise au butin. L'ancien royaume de Syrie, avec les Séleucides, lui avait dû en partie sa ruine; les Césars, occupés d'ailleurs, ne pourront pas plus. A force de traités violés et de victoires inutiles, il faut que Rome succombe; c'est ce que savent les Germains aussi bien que les Parthes.

Ligue des Marcomans et autres peuples de la Germanie contre les Romains.

165. *Mort de Pérégrinus Protéus.* — C'était un cynique, couvert de crimes, qui, après avoir longtemps trompé les



chrétiens, vécu de leurs dons et obtenu les grades les plus éminents dans l'Eglise, finit par être convaincu d'imposture; se fit chasser d'Italie, et, pour finir d'une manière extraordinaire, se brûla lui-même tout vivant, en présence de Grecs réunis aux jeux olympiques. Lucien a fait de Pérégrinus le sujet d'un dialogue contre les chrétiens. Il eût dû, pour être juste, en composer un autre sur le cynique Crescent, protégé de l'empereur Marc-Aurèle, et dont la philosophie consistait, comme celle de Pérégrinus, à tromper les gens de bien, amasser de l'argent et se livrer à toutes les espèces d'amours. L'existence de ces personnages impurs, et ils n'étaient point rares, décèle le désarroi des intelligences et des consciences à cette belle époque des Antonins, et justifie les efforts des gnostiques pour asseoir enfin la morale sur une base solide et rationnelle.

166. Triomphe des deux empereurs Marc-Aurèle et Vêrus. L'empereur envoie des ambassadeurs au souverain de la Chine, Ilan-Honou-ti, et fait avec lui un traité pour le commerce des soies. Il part ensuite pour aller combattre les Marcomans et les Quades! La peste désole l'empire.

166. École de *Ptolémée*. Elle florissait à Alexandrie vers cette année; elle cherchait un certain tempérament ou juste milieu entre les diverses écoles gnostiques, s'écartant à la fois, et de ceux qui proscrivaient les monuments judaïques, et de ceux qui leur accordaient une autorité excessive, et s'efforçant de maintenir la gnose dans les termes d'une sage théorie.

Ptolémée surtout protestait contre l'intention de faire secte et du désir de garder la communion universelle: il affirmait que ses croyances étaient de *tradition apostolique*; qu'elles lui avaient été transmises par une *succession* d'organes respectables; il les jugeait d'ailleurs sur les paroles mêmes de Jésus, conservées par la *tradition*. — Un homme aussi prudent que Ptolémée, aussi désireux de garder l'*orthodoxie*, aussi soigneux de mettre ses opinions d'accord avec l'enseignement vulgaire et les traditions apostoliques, se fût-il exprimé de la sorte, s'il avait eu en main les quatre Évan-



giles, ou s'il leur avait accordé l'importance qu'ils ont acquise par après?

Le système de Ptolémée est exposé dans une lettre adressée à une dame romaine, nommée Flora, qu'il appelle : *Δοῦλη μου καλὴ ὁλωρα*.

À côté de l'école de Ptolémée paraît la figure méphistophélique de Lucien, auteur de *Dialogues* où il siffle les dieux et les hommes et tourne en ridicule toutes les religions. Un mot de lui prouve combien le dogme de l'immortalité de l'âme, tel que l'entendaient les chrétiens, était encore nouveau et scandalisait le polythéisme : « *Ces misérables*, dit-il, *se persuadent qu'ils sont immortels*. » Toute l'antiquité polythéiste réservait aux dieux, en effet, à l'exclusion des hommes, le privilège de l'immortalité. C'est par là que les poètes les distinguent les uns des autres : *αθανάτοι*, et *θνητοί*, les immortels, les mortels.

[« Pendant tout son règne, dit Gibbon, Marc-Aurèle méprisa les chrétiens comme philosophe et les punit comme souverain. » Comme philosophe et comme souverain, Marc-Aurèle avait droit de faire l'un et l'autre : devant l'histoire, c'est autre chose.]

— 2^e apologie et martyre de Justin. — Ce qu'il y a de plus triste sur cette mort, c'est qu'elle fut très probablement causée par les dénonciations acharnées du cynique Crescent (165), qui semble s'être fait l'adversaire de Justin. Dans cette apologie, Justin venge les mœurs des chrétiens des calomnies qui avaient cours parmi les païens; mais ni dans ce second écrit pas plus que dans le premier (150), ni dans son *Dialogue avec Tryphon* sur la religion chrétienne, on ne trouve la moindre mention des *quatre Évangiles*, bien qu'il s'y trouve de nombreux passages, dont on trouve les analogues dans les livres actuellement regardés comme canoniques et que l'auteur a dû en mainte occasion de les citer.

[Justin cite sur la divinité de Jésus-Christ les *Psaumes* et le livre de l'*Ancien Testament*, mais pas les *ÉVANGILES*. — Cependant il insiste sur l'autorité de l'*Apocalypse*.]

167. 25 avril. Martyre de Polycarpe, évêque de Smyrne.



C'était un vieillard, alors âgé de quatre-vingt-six ans, qui avait vu l'apôtre Jean, et qu'on pouvait regarder alors comme le doyen de tous les chrétiens, c'est-à-dire le plus âgé dans la religion. De semblables exécutions, faites avec fanatisme et un grand éclat, ne pouvaient que nuire au Césarisme et servir la cause chrétienne. Il reste de lui une *Épître aux Philippiens* ; on a vu (71, 92, 108) que la coutume s'était répandue parmi les évêques d'écrire, à l'exemple des apôtres, aux Églises voisines, soit pour entretenir la communion, soit pour leur donner des conseils. La lettre de Polycarpe est importante pour l'histoire de l'épiscopat : on y voit que l'évêque de Smyrne, à l'exemple de son collègue Ignace d'Antioche (107), appuyait la doctrine de Clément (92) sur la hiérarchie ecclésiastique. — (Voir si, dans cette lettre, les passages de l'Évangile sur la primauté de Pierre sont rapportés?)

« Ce qui est remarquable, dit Strauss, c'est que non seulement Polycarpe ne cite point l'Évangile de Jean, qu'il a connu, ni celui d'aucun autre ; mais c'est qu'Irénée, disciple de Polycarpe, qui eut à soutenir l'authenticité du 4^e Évangile, n'invoque nulle part en témoignage l'autorité de l'homme apostolique. »

— Athénagore, apologiste, réfute, au nom des chrétiens, les reproches d'athéisme, de promiscuité et de cannibalisme qu'on leur adressait. Il professe, en termes à peu près orthodoxes, mais qu'avait réfutés Justin, la foi à une trinité : mais cette trinité est prise de la gnose, rien n'y trahit l'autorité des Évangiles, que l'auteur semble n'avoir aucunement connus.

Bergier place cette apologie d'Athénagore à l'an 177. — *Quid ?*

(Voir cette apologie, qui existe encore tout entière, et dont le silence à l'endroit des QUATRE Évangiles serait décisif, comme celui de Polycarpe et de Justin.)

168. Les barbares s'avancent en masse le long du Danube, jusqu'à Aquilée, et s'apprentent à faire irruption en Italie.

Victoires des Romains sur les peuples confédérés de la



Germanie : Marcomans, Quades, Hermundures, Narisques, Buriens, Bastarnes, Pénéniens, Castoboques, Suèves, Victophales, Vandales, Iazyges, Roxolans, Alains, etc.

Discours de Tatien contre les Grecs.

— C'est une attaque en forme contre le culte des dieux, la mythologie et tout le système polythéiste. Jusqu'ici les chrétiens s'étaient tenus sur la défensive et s'étaient bornés à faire l'apologie de leurs croyances et de leurs mœurs. Tatien, le premier (?), porte la guerre dans le camp ennemi et rompt en visière au paganisme, comme avaient fait les apôtres. Son discours est une diffamation en règle des dieux, de leur culte et de leurs prêtres. Tatien était disciple de Justin, à qui il rend hommage : nous le retrouverons plus tard (171), chef des encratites.

[Dans ce discours de Tatien, l'union de Dieu le Père et de Dieu le Fils est exposée, moitié d'après les idées de Platon, moitié d'après celle des gnostiques; la théorie de l'émanation est la base de son système. Pas un mot de l'*Évangile* de Jean.]

— Denys, évêque de Corinthe, écrit différentes épîtres aux Romains, aux Lacédémoniens, aux Athéniens, aux Nicomédiens et aux Crétois (167); le pape, Soter, Pynitus, évêque de Crète, faisaient de même. Ces lettres étaient lues dans les églises, comme celles des apôtres. — Denys avait exhorté Pynitus à se montrer moins sévère à l'endroit de la continence; Pynitus lui reproche à son tour d'être un retardataire, et lui recommande de prêcher à ses ouailles une morale plus forte.

169. La guerre continue contre les Marcomans et les Quades. Lucius Vêrus est frappé d'apoplexie; Marc-Aurèle, resté seul empereur, revient à Rome.

Publication de la troisième collection des livres sibyllins : on y trouve sur Jésus et le Christianisme des prédictions qui prouvent jusqu'où allait, chez les chrétiens de ce temps, l'insolence des fraudes pieuses.

170. Tandis que les Goths, descendus de la Suède, prennent la Germanie, les Scythes du Don se jettent sur le



Bosphore et les Maures sur la Bétique. Les Romains font face de tous côtés et repoussent les barbares.

Cependant les chrétiens, hâisseurs de Rome et de l'empire, hâisseurs de la philosophie et des arts, se livrent en toute sûreté à leurs *agapes*, ou repas d'amour. Pour mieux représenter l'innocence et la fraternité primitives, un grand nombre parmi eux, tels que les *antilactes*, les *phibionites*, les *barbéliens*, les *adamites* ou *prodiciens*, mettaient ou feignaient de mettre tout en commun, rejetaient le mariage, faisaient un dogme de l'amour libre et de la communauté des femmes, et célébraient leurs fêtes érotico-bachiques dans des salles parfaitement closes et chauffées, où les deux sexes communiaient nus.

[Le Christianisme, ne pouvant réaliser son objet, à savoir la révolution sociale, ne sachant donner la raison philosophique de sa morale, rejetant, en conséquence, les espérances qu'il avait fait naître dans un monde supérieur, la corruption commence aussitôt, elle se raisonne, se systématise; elle atteint son apogée dans la deuxième moitié du 1^{er} siècle, un siècle à peine après la prédication apostolique. Les philosophes les premiers la dénoncent, les empereurs la répriment par le supplice; enfin, l'épiscopat la combat par l'excommunication.

Rétrogradation sur l'idée sociale.

Rétrogradation sur le culte.

Corruption des mœurs.

Voilà, après un siècle, où en est le Christianisme. Il périrait bientôt s'il devait répondre de l'ambition de ses chefs, de l'impuissance de ses docteurs et des hallucinations de ses ignorants sectaires; mais il reste avec le problème qu'il a posé; il porte en soi un germe indestructible : il ne cessera que par la manifestation de la vérité.]

Les *antilactes* avaient pour principe de prendre pour loi le contrepied de tout ce qui était prescrit dans l'Ancien Testament (133, 144), prétendant que les préceptes qui y sont contenus sont l'œuvre du démon. Précisément parce qu'il nous défend la fornication, disaient-ils, nous devons forni-



quer : *Quia dixit, non mæchaberis, nos mæchemus*. — Les *borboriens* ou *barbétions*, adorateurs d'un éon femelle, nommé *Barbelo*, allaient dans leurs mystères bien plus loin que les antitactes : c'étaient tout à la fois la fornication, l'inceste, l'omnigamie, l'amour unisexe et par toutes les parties du corps.

— Les *phibionites*, comme les *barbétions*, avaient pris naissance en Égypte ; leur nom copte indique un raffinement de volupté dont Épiphanes n'ose donner la traduction. Les *adamites* et *prodiciens*, autres singes de la gnose, aimaient aussi à se mettre nus, comme Adam et Eve dans le paradis terrestre. Ils avaient quelques livres : l'*Évangile de la perfection*, poème ; les *Interrogations de Marie*, les *Révélations d'Adam, Eve et Seth* ; l'*Évangile d'Eve* et celui de *Philippe*, etc. Voici une de leurs inscriptions : « La communauté de tous les biens et celle des femmes est la source de la justice divine, et un bonheur parfait pour les purs et les élus, qui, suivant Zarades et Pythagore, chefs des hiérophantes, doivent vivre en commun. »

Où donc prenait sa source ce sensualisme révoltant, dans lequel faillit s'asphyxier au ^{II}^e siècle le Christianisme ? Il ne faut pas craindre de l'avouer : dans la prédication socialiste et communautaire de Jésus, prédication déjà délaissée par Paul, qui recula devant les conséquences, et qui, dépourvue de science économique et aidée des théories panthéistiques, dualistes et quiétistes de la gnose, poussait invinciblement, par diverses routes, des natures encore grossières et impatientes de réaliser les prédictions millénaires, vers les hallucinations des sens et du cœur et se chargeaient elles-mêmes d'accomplir ce que, dans leur imagination égarée, le Christ n'avait fait que promettre. Chose étrange, et pourtant vraie, ces abominations, que réprouvait déjà cinquante ans auparavant l'*Apocalypse*, et que condamnait l'évêque Jude (103, 117), ne provenaient pas tant de libertinage et de corruption que du fanatisme et de la superstition, et des fausses interprétations de la gnose.

Ainsi la prédication messianique aboutissait au néant : le



principe d'égalité prêché par Jésus menait la société à l'anarchie et à la dissolution; le principe de fraternité, à la destruction de la famille et à la promiscuité; le principe de la résurrection ou de la distinction des substances, à l'indifférence des bonnes œuvres. La raison démocratique proclamée et glorifiée par le maître niait à la fois la morale, la liberté individuelle et l'ordre. Le Christianisme était jugé par ses fruits; allait-il périr?...

C'est en ce moment que le philosophe Celse publie ses livres contre les chrétiens. La philosophie voit le péril. Après avoir fait, d'après les rapsodies qui circulaient parmi eux, une histoire ridicule de leur fondateur, Celse raconte leurs infâmes mystères et les livre au mépris et à l'indignation des peuples...

Le livre de Celse parut vers cette année. Il ne cite point les quatre, bien qu'il parle des histoires de Mathieu et de la généalogie de Luc, ce qui ne prouve rien.

Telum imbellis sine ictu! Le philosophe aurait dû mettre en tête de son livre cette épigraphe. Le Christianisme ne pouvait être guéri par la raison. A cette heure, il n'y a contre lui qu'un remède; c'est qu'il arrive au pouvoir à son tour, et qu'après les César, les Alexandre, les Cyrus, etc., il fasse à son tour acte d'impuissance. Quand une utopie s'est emparée des masses, la contradiction ne sert qu'à l'irriter : le seul remède est l'expérience.

Celse reproche aux chrétiens d'être sans cesse occupés à *faire et refaire* leurs livres.

Le Christianisme périra-t-il donc parce que le problème posé par lui sur la société, la morale et le bonheur, il n'a pu ni su le résoudre?... Non, le Christianisme ne périra pas, parce que l'humanité ne peut pas rétrograder, parce que le Césarisme est condamné sans retour, parce que la réflexion s'emparant des nations parvenues au plus haut point de leur spontanéité passionnelle, elles tendent désormais à se constituer selon un ordre moral, rationnel et parfait. Il faut donc qu'elles avancent toujours à travers le Césarisme corrupteur et tyrannique, à travers le Christianisme lui-même,



impuissant et corrompu, mais subsistant néanmoins non plus comme solution, mais comme position du problème.

La communion chrétienne n'est donc plus qu'un symbole d'avenir, que l'Eglise placera dans le ciel.

Le règne du Christ, toujours attendu, sera indéfiniment ajourné.

Cependant, les évêques gouverneront l'anarchie chrétienne et conduiront le peuple à la félicité éternelle, par les lois d'une morale et d'une discipline sévères.

Quant à la gnose, dont les plus magnifiques efforts ont avorté, on se bornera à recueillir en un syncrétisme, le plus simple possible, le plus approchant de la lettre des Écritures, toutes ses spéculations sur le *Verbe*, les hypostases divines, la création, l'origine du mal, la rédemption et la résurrection.

Ce sera l'œuvre des évêques et des conciles...

Les apologies se multiplient. Cette même année, Méliton de Sardes adresse une requête à Marc-Aurèle, dans laquelle il attribue aux chrétiens la prospérité dont jouit l'empire depuis Auguste; dit que Néron et Domitien, seuls parmi les empereurs, ont méconnu les adorateurs du Christ et ne leur ont pas rendu justice, et rend témoignage à la tolérance des autres. — Ici nous sortons tout à fait de la tradition apostolique. Le Christianisme était l'amour du Christ et de son règne, en haine des empereurs; et voici que l'on avoue la prospérité de l'empire, et qu'on en fait honneur aux chrétiens!... L'empereur n'est donc pas l'*antéchrist*, Rome n'est pas la *bête*. Le règne de mille ans n'a nulle raison d'être, etc.

[Il est bon de remarquer que *Méliton* était eunuque, ce qui ne l'empêchait pas de passer pour prophète. Il a dressé un catalogue des livres de l'Ancien Testament; mais il ne parle pas de ceux du Nouveau. A cette occasion, il remarque que plusieurs Eglises n'avaient pas d'Écritures!...]

Un autre, Apollinaire d'Hiéraple, homme très érudit, écrivit aussi une apologie, qui ne nous est point parvenue.

La propagande n'en était pas moins suivie. Depuis l'an 103,



le Christianisme s'était répandu en Parthie, Médie, Perse, Bactriane, Arabie, peut-être aux Indes. Il s'était propagé dans toutes les parties de l'Égypte, dans l'Afrique propre, la Mauritanie, la Numidie, la Belgique, l'Espagne; il débordait l'empire lui-même. Sur la demande d'un roi de la Grande-Bretagne, nommé Lucien, le pape Éleuthère envoie dans ce pays des missionnaires.

171. Les Marcomans battent Vindex et s'avancent jusqu'à *Aquilée*.

Toute action engendre une réaction; toute chose, tout abus comme toute loi, a son contraire.

En opposition aux sectes sensualistes et amoureuses se posent les *encratites* ou continents et leurs subdivisions, les *hydroparastales*, les *sévériens*, les *apotactites* ou *cathares*, les *saccophores* et beaucoup d'autres. Leur chef à tous fut Tatien, disciple de Justin, déjà connu par son *Discours aux Grecs* (168), et qui se signala en cette circonstance par l'opposition vigoureuse qu'il fit aux sectes relâchées.

Chrétien fervent, mais trop judicieux pour admettre aucun des Évangiles en vogue, Tatien, à l'exemple de Marcion, s'était composé un spicilège, ou harmonie des Évangiles, qu'il intitula *Dia Tessarôn*, par les quatre. C'est la première fois que les *quatre* sont nommés dans l'histoire. Il en retranche toutes les légendes, les généalogies; et cette composition eut en Syrie un immense succès. — Sa gnose offre une trinité : le Père, l'Esprit, du sexe féminin, ou Ennoïa, et le *Logos*, qui procède du Père et de l'Esprit (au rebours du symbole de Nicée qui fait procéder l'Esprit du Père et du Fils) et crée le monde. Il distingue dans l'âme deux principes. Comme Paul, il repoussait le mariage; comme Pythagore, il proscrivait l'usage des viandes, et comme Mahomet, il condamnait celui du vin.

La théologie orthodoxe, en revendiquant le *Discours aux Grecs*, dit que Tatien fut fidèle une moitié de sa vie, et hérétique l'autre moitié, façon commode de se débarrasser d'un témoin incommode.

Les apotactites, surnommés aussi apostoliques ou cathares,



rejetaient, ainsi que les carpocratéens (123), toute législation, toute institution civile, notamment la distinction des biens. Ils se donnaient les noms d'*apostoliques*, nom que prenaient, à cette époque, tous ceux qui affectaient de suivre la pure doctrine des apôtres; — d'*apotactites*, ou renonçants, parce qu'ils renonçaient à toute fortune; de *calhares*, ou purs, à cause de leur puritanisme inflexible sur la chasteté et la propriété; le fruit défendu, selon eux, était l'union des sexes. Ils avaient des *Actes* de saint André et de saint Thomas, actes que nous trouverions peut-être aujourd'hui dans le canon, s'ils n'avaient eu le malheur d'être patronnés par des hommes que l'épiscopat déclara depuis hérétiques.

Les hydroparatastes, ou *aquariens*, ne se servaient que d'eau dans l'Eucharistie.

Les saccophores étaient vêtus d'un sac, comme Jean-Baptiste, par esprit de pénitence.

Les encratites se répandirent partout, en Syrie, en Mésopotamie, en Gaule et en Espagne. Ils étaient encore assez nombreux à la fin du iv^e siècle pour que Théodore ait cru devoir prendre contre eux trois décrets consécutifs.

Entre deux exagérations en sens opposé, l'Eglise prit un juste milieu, et condamna à la fois le relâchement des sectes communistes et le rigorisme des encratites.

172. Les Marcomans reparaissent sous Aquilée. Pour les repousser, l'empereur est réduit à armer des esclaves et des gladiateurs.

172. La morale chrétienne tourne au monachisme; Montan, l'un de ses représentants, sera hérétique, mais son esprit passera dans le Christianisme et donnera lieu à toutes les hypocrisies et macérations des ascètes.

Imitation des austérités des brahmines, bouddhistes, derviches, etc.

(Cf. Paul de Samosate, an 269.)

La morale du Christ a été bien défendue jusqu'à la mort des apôtres; tout à coup elle est dénaturée par les rêveries de la gnose, l'envie populaire et l'affectation d'un faux stoïcisme, l'imitation des cyniques, etc.



172. Il règne à cette époque une véritable émulation de doctrines.

A côté des ramifications nombreuses de l'eucratisme, nous trouvons les écoles de Marcus, Colarbasus, Héracléon et Montan.

Marcus porte les idées de Valentin, son maître, d'abord en Syrie, puis dans la Gaule, où il s'avança jusqu'à Lyon, parmi le troupeau de l'évêque Irénée, qui l'attaqua avec force.

La théologie de Marcus, comme celle d'Épiphané (147), ne se distingue guère que par une terminologie nouvelle; où celui-là mettait des nombres il mit des lettres, rapport de plus entre la gnose et la kabbale. Seulement, au lieu des lettres hébraïques, qu'on peut regarder, d'après leurs noms et leurs formes, comme des semi-hiéroglyphes, Marcus se servit des lettres grecques. — Colarbasus, son ami, modifia encore cette disposition alphabéto-théogonique et y ajouta des idées astrologiques. Plus tard, ils se séparèrent et eurent chacun leur doctrine et leurs disciples.

Marcus s'occupait surtout des femmes, agents de propagande aussi dangereux qu'efficaces. Il écrivait à une de ses néophytes : « Je veux te faire participante de ma grâce : le Père de toutes choses voit toujours ton ange devant sa face. Il faut que nous nous unissions ensemble. Reçois premièrement la grâce de moi et par moi; prépare-toi comme une épouse qui attend son époux, afin que tu sois ce que je suis, et que je sois ce que tu es. Monte sur ton lit nuptial; voici que la grâce descend; ouvre la bouche et prophétise. » On comprend, sans qu'il soit besoin de le traduire, le sens de ces dévotes métaphores.

Parvenu à ce degré de perfection, Marcus jugeait inutile la pénitence, la vertu et les bonnes œuvres, et ne faisait aucun cas du martyre. Il avait séduit, en Asie, la femme d'un diacre, qui, revenue à la raison, fit pénitence toute sa vie. — Aux marcosiens, on joint les *ascodrontes*, ou *ascodrou-pites*, et les *archontiques* : ces derniers ainsi nommés des sept principes directeurs des sept cieux, et dont le plus élevé était le Dieu Sabaoth.



— *Héracléon*, disciple, comme *Marcus*, de *Valentin*, doué d'un grand talent et de connaissances variées, enseignait à *Alexandrie*, « précisément à l'époque où les chrétiens de cette ville venaient de fonder leur première école de théologie ». (Matter.) Témoin à la fois de la décadence du Christianisme et de la dégradation de la gnose, il paraît s'être rattaché au mouvement épiscopal, qui commençait à s'arroger le titre exclusif d'orthodoxe, et rendit à l'Église le service signalé de lui prouver que tout ce qu'il y avait de vrai et de meilleur chez les gnostiques se trouvait en substance dans le 4^e Évangile, qui commençait dès lors à se répandre. *Origène* profita beaucoup des idées d'*Héracléon*. *Clément d'Alexandrie* (196) lui emprunta également d'excellentes pensées. Cependant, il ne put si bien faire qu'il ne trébuchât lui-même dans la recherche de l'orthodoxie; ainsi que son collègue *Ptolémée* (166), il a été rejeté, pour quelques interprétations sentant la gnose, par les orthodoxes, et mis au rang des hérétiques.

— *Montan*, Phrygien, génie faible, mais que son état malheureux d'eunuque prédisposait à l'exaltation, enchérit encore sur la sévérité de *Tatien* et des eucratites; il joignit, à une discipline rigoureuse, l'enthousiasme prophétique et les rêveries de l'illuminisme.

[Ce fut un véritable instituteur d'ascètes. Dans la société qu'il fonda, les jeûnes étaient rigoureux, les pénitences atroces, les secondes noces interdites, pauvre *Montan*! les épurations fréquentes; il se disait le *Paraclet* et prétendait faire revivre le don de prophétie, promis dans le livre des *Actes des apôtres*: effet de la lecture de ce livre, et preuve, selon nous, de sa nouveauté. On se vantait moins, devant *Paul* et *Pierre*, du don de prophétie (57)! On accusait les montanistes de répandre, à l'Eucharistie, le sang d'un enfant: témoignage des idées anthropothysiques qui s'étaient perpétuées parmi les chrétiens.]

Montan avait pour amies deux femmes, *Priscille* et *Maximille*, que l'hystérie rendit prophétesses, comme l'impuis-



sance avait fait de Montan un moraliste, et qui acquirent à la petite Église une grande célébrité.

Les orthodoxes ont couvert de leurs calomnies la mémoire de Montan et de ses deux prophétesses : ce qui donne lieu de penser que la contagion fut plus grande qu'au premier abord la pauvreté de sa théologie ne semble l'avoir mérité. Quoi qu'il en soit, c'est à cette secte que se rattacha l'esprit le plus vigoureux et le plus inconséquent qu'ait produit le Christianisme, Tertullien.

Montan, qui s'éloignait si fort par sa pratique des relâchements des gnostiques, y revenait par une autre route; les prophétesses Maximille et Priscille sont tout à fait des contrefaçons de l'Hélène-Prounikos, de Simon le Mage (20), de la Marcelline de Valentin, de la *Philomène* d'Apellès (151), de la Flora de Ptolémée, de la Quintille des caïnites. La secte de Montan, comme toutes celles où les femmes jouent un rôle, finit par l'éternelle vulgarité des amourettes.

173-192. L'intervention du principe d'autorité en matière de dogme, et l'opinion qui commençait à se soutenir, non plus par une libre spéculation, mais par une affirmation épiscopale que Jésus, le Messie, était en même temps le Fils du Verbe de Dieu, et que telle était la foi enseignée par les apôtres et transmise, jusqu'à ce moment, par les Églises qu'ils avaient fondées, soulevèrent une tempête de dénégations parmi les chrétiens. Nous avons ici le prélude de la grande scission arienne, qui éclatera un siècle et demi plus tard, et embrasera la chrétienté divisée.

Ainsi, chaque nouveauté amène à sa suite une foule de protestations qui la réfutent. Personne ne s'inscrit en faux ni contre l'existence de Jésus, ni contre le dogme de la résurrection, ni contre la réforme sociale ou l'idée messianique, ni contre le millénarisme, ni contre l'authenticité des lettres de Paul, de Pierre ou de Jacques : mais on proteste, 1° contre le titre de chrétiens, qui est une modification à la doctrine de Jésus et une altération de son rôle; 2° contre la théorie de la *foi* de Paul; 3° contre l'identité entre l'homme-Jésus, et le Christ divin, ou le Logos; 4° contre les tendances



à la hiérarchie; 5° contre l'héritage du judaïsme; 6° enfin, contre la supposition des Évangiles, depuis réputés canoniques.

A toutes ces protestations, l'épiscopat a répondu par des déclarations d'hérésie et des excommunications, arguments commodes mais de nulle valeur en histoire et en philosophie.

Ainsi ont été excommuniés et déclarés hérétiques :

1° Les théodotiens, partisans de Théodote, le corroyeur, qui plus tard (192) se rendit de Byzance à Rome pour y exposer ses idées, et que l'on accusait d'avoir faibli pendant la persécution de Marc-Aurèle. Il niait la divinité de Jésus, et, en choisissant parmi les écrits prétendus apostoliques, témoignait par le fait de leur défaut d'authenticité;

2° Les *artémonites*, que l'on confondait généralement avec les premiers, disciples d'un nommé Artémon, qui soutenait que la vertu divine ne s'était communiquée à Jésus qu'après sa naissance, conséquemment qu'il n'était pas le Logos incarné;

3° Un autre Théodote, qui, ayant appris avec les gnostiques à distinguer le Christ céleste du Christ terrestre, prétendait que le premier s'était manifesté en Melchisédech, et le deuxième en Jésus; que le premier assistait les anges, le deuxième les hommes, etc. — Ses partisans reçurent le nom de *melchisédéciens*.

4° Les *aloges*, qui niaient purement et simplement que Jésus fût le *Verbe* ou *Logos*; d'où leur nom épigrammatique d'aloges (sans raison), et qui rejetaient, en conséquence, l'Évangile attribué à Jean et l'*Apocalypse*;

5° Les *praxéates*, disciples de Praxéas, qui disaient que Jésus était un homme comme un autre, et qui soutenaient qu'après le baptême de Jésus, c'était le Père, non le Verbe, qui s'était uni à lui. — Les *praxéates*, n'admettant en Dieu qu'une seule personne, furent surnommés *monarchiques*; on peut les considérer comme les précurseurs de Mahomet;

6° Les *noétiens*, disciples de Noélius, de Smyrne, qui, avec moins de clarté peut-être, attaquaient également la divinité de Jésus, ou plutôt du Logos qui s'était uni à lui.



[Il faudrait s'assurer des dates exactes d'apparition de toutes ces sectes, ou de leur plus grande vogue, et de l'ordre dans lequel elles se sont montrées.]

L'Église dite orthodoxe a déclaré toutes ces sectes hérétiques : à la bonne heure. Mais comment ont-elles refusé de croire à la divinité de Jésus, quand elles croyaient si facilement tant d'autres choses non moins merveilleuses ? si ce n'est parce que le dogme était nouveau pour elles ; que les apôtres ne l'avaient point enseigné ; et que les écrits en vertu desquels on prétendait l'établir étaient dépourvus de toute autorité à leurs yeux, ou même de fabrication récente ?

Il y a ici un fait de sens commun qui saute aux yeux : c'est que le livre n'est pas ici né de l'idée ; il a été fabriqué pour l'affirmation de l'idée!...

174. La guerre continue avec les barbares. Marc-Aurèle, sur le point de périr de soif avec son armée, est sauvé par un orage, qui effraie les ennemis et verse une pluie abondante. Les chrétiens s'attribuèrent ce miracle ; les païens en firent honneur à un thaumaturge égyptien ; les flatteurs à Marc-Aurèle. Les premiers ont prétendu qu'en reconnaissance de cet événement, Marc-Aurèle avait rendu un édit favorable aux chrétiens.

L'édit est vrai ; malheureusement, il est de l'an 170, suivant Fleury, et ne prouve qu'une chose, à savoir que les chrétiens purent disputer à l'aise sous le règne de Marc-Aurèle, comme sous celui d'Antonin. « Laissons aux dieux, aurait dit ironiquement l'empereur, le soin de poursuivre les impies ; ils y ont plus d'intérêt que nous. »

175. Le gouverneur de Syrie, Avidius Cassius, sur un faux bruit de la mort de Marc-Aurèle, proclame le rétablissement de la République. La vérité connue l'oblige à se poignarder. La précipitation semble héréditaire dans cette famille (42 av.). — *Voyage en Grèce* de Pausanias : précieux pour l'étude des temps primitifs de la Grèce.

176. Victoires de Pertinax en Allemagne.

Mort de l'impératrice Faustine. Épouse d'un sage tout-puissant et complaisant, elle se rendit célèbre par ses dé-



bauches, dans lesquelles elle égala les Livie, les Messaline, les Poppée et les Agrippine, et surpassa de beaucoup sa mère, Faustine I^{re}, femme d'Antonin le Pieux.

L'*Histoire augustine* dit d'elle : *Faustinam satis constat apud Caietam, conditiones sibi et nauticas et gladiatorias elegines*. Voir aussi Lampridius, qui explique les qualités qu'elle exigeait de ses amants.

Comment la plèbe n'eût-elle pas été ravie, en songeant que si tous ne pouvaient devenir empereurs, tous pouvaient posséder l'impératrice? Elle fut faite déesse; vraiment, elle le méritait bien.

Par une faiblesse de père plus coupable encore, Marc-Aurèle, à la suite d'un long voyage en Grèce, en Égypte et en Syrie, fait reconnaître son fils Commode empereur.

177. Les Gaules sont agitées par la propagande chrétienne. C'est vers cette année qu'on fixe les actes des martyrs de Lyon, Pothin, évêque, Maturus, Sanctus, Blandine, Attale, Ponticus et Alexandre. Il y eut encore des martyrs à Chalon-sur-Saône, Autun et Tournus.

177. On arrête les chefs d'Eglise ou de communauté, afin de les dissoudre; on leur adjoint des esclaves, tels que Blandine, pour l'exemple. — La vie de l'esclave, à cette époque, est réputée comme celle des animaux.

Il serait curieux que, à côté de la tolérance de Marc-Aurèle, les sociétés savantes fondées par Auguste (13) et qui devaient servir l'empire de Rome contre les druides (53) eussent fait usage de leurs attributions contre les chrétiens. Quand on connaît la portée d'esprit et le courage des corps savants, on est presque convaincu du fait que nous ne faisons ici que donner en hypothèse.

Le Christianisme existait depuis longtemps déjà dans les Gaules, mais en groupes isolés, sans point de centralisation et de raccordement. Jusqu'à ce moment, il n'avait fait que des progrès médiocres; le sang de Pothin donne l'impulsion aux esprits. Irénée, son successeur au siège de Lyon, disciple de Polycarpe et de Papias, vient féconder cette semence,



et vérifier le mot fameux de Tertullien : *Sanguis martyrū, semen christianorū*.

178. Les Quades sont chassés, et leur roi pris. Commode, dont la popularité croît avec la gloire de son père, est nommé Auguste, et marié à Crispine.

179. Grande bataille gagnée par Paternus, général romain, sur les Marcomans.

— Marc-Aurèle assigne une rétribution aux maîtres d'école.

180. Marc-Aurèle, dégoûté de l'empire et de l'existence, se laisse mourir de faim. (Cf. Vespasien, 79; Trajan, 117; Adrien, 138.) Parmi les empereurs, ceux que ne massacrent pas leurs soldats ou les conspirateurs quittent la vie de fatigue ou d'ennui. Sur soixante-quatorze empereurs qu'a comptés l'empire d'Occident, il n'y en a pas six dont la mort ait été heureuse.

Commode se hâte de rendre la paix aux Allemands, délivre plus de cent mille Romains, et revient à Rome jouir du triomphe, qu'il avait aussi bien mérité, selon nous, que s'il eût tué cent mille ennemis.

— On commence à connaître l'*Hibernie*, nom qui semble corrompu et latinisé de *Ierne, Irlande*.

180. Fondation de l'Académie de Tibériade, par les juifs. Enfin, ils se résignent à la paix, ils renoncent spontanément à leurs prétentions messianiques et à leur culte, se livrent à l'industrie et au commerce, et se dédommagent, par leurs fraudes mercantiles, de la sujétion que leur imposent les Romains. Partout ils sollicitent et obtiennent les droits de cité; ils élèvent des synagogues; ils envoient à leur patriarche ou prince, *nasi*, résidant à Tibériade, la contribution annuelle; et, jouissant de tous les avantages de la paix, lancent des décrets anathèmes contre le royaume d'Edom. — C'est de Tibériade que nous verrons sortir les grandes compilations judaïques, sous la direction de Judas le Saint (). C'est à dater aussi de ce temps que les empereurs les distinguent nettement des chrétiens : les juifs étaient une *nation*; les chrétiens, une *secte*. Comme nation,



les juifs avaient un certain droit à la tolérance des empereurs; comme secte, les chrétiens semblent inexcusables. Leur religion était une *nouveauté*, une *apostasie*, une *révolte*, une *misanthropie*. Et c'était vrai (103)!

— Vers cette époque, Pantène, philosophe stoïcien, depuis canonisé, dirige l'école d'Alexandrie, fondée depuis longtemps déjà (172). Il la quitta quelques années après, pour aller prêcher l'Évangile aux Indes. Il paraît que sa mission eut peu de succès, et qu'il n'eut pas lieu d'être satisfait des Hindous. Le Christianisme, en effet, devait paraître maigre auprès de la riche mythologie des brahmines. Pantène revint ensuite prendre ses fonctions de professeur à Alexandrie, où il eut pour disciple *Clément*.

180. Commode est le premier empereur *porphyrogénète*, ou né dans la pourpre. C'est-à-dire après deux cent vingt ans de durée, la monarchie césarienne absolue offre enfin un exemple de transmission héréditaire.

Commode à dix-neuf ans, point méchant, devient fou par le seul fait de la disproportion de son tempérament et de son génie avec sa fortune! Bonne mine, affable, très populaire.

181. Les prêtres polythéistes (poussés par la propagande chrétienne) se mettent à faire aussi des expiations et des pénitences; ils inventent les sacrifices tauroboliens, ou baptêmes de sang par aspersion. Idée anthropothysique et chrétienne, à laquelle il est fait allusion dans la 1^{re} de Jean, V, 8. Prudence a laissé la description de cette cérémonie. Si le baptême d'eau avait le pouvoir de remettre les péchés, que ne pouvait obtenir des dieux le baptême de sang!...

— Théophile d'Antioche publie son traité à Antolycus. — Il prouve l'existence de Dieu par l'existence de la loi morale et par le spectacle de l'univers; dit que tout commence par la *foi*; que le premier acte de la pensée est de *croire*, maxime équivoque, dont ne cesseront jamais d'abuser ceux qui ne se sentent pas la force de convaincre. — Il dit que l'homme n'a été créé ni mortel, ni immortel, mais capable de l'un ou de l'autre, selon ses mérites; proposition absurde aussi bien



dans l'expression que dans la physiologie. Sur le Verbe, il dit que c'est la pensée de Dieu, conçue de toute éternité, et produite, dans le temps, pour la création de l'univers; le troisième terme est la sagesse, *sophia*. Théophile est le premier, parmi ceux qui se nomment orthodoxes, qui nomme la trinité, ou triade, ce qui n'est pas la même chose que d'affirmer simplement, comme Justin ou Tatien (150), le Père, le Fils et l'Esprit. Il comptait depuis la création du monde jusqu'à la mort de Marc-Aurèle, 569½ ans, calcul qui dépasse celui d'Ussérius et Bossuet de plus de quinze siècles.

182. Commode, après d'heureux commencements, s'abandonne aux plaisirs et à la débauche.

César s'amuse. Ce que l'histoire ne cesse de démontrer par l'exemple de la Chine, de l'Égypte, de la Perse, etc., se reproduit à Rome. Les dynasties commencent avec gloire et finissent par l'infamie. La conscience politique, si haute chez les fondateurs, s'éteint vite chez leurs héritiers, qui n'y voient qu'un instrument de volupté. — (Détails.)

[Commode fut un excellent prince pour les chrétiens. Sa maîtresse Marcia, qui à la fin conspira contre lui (192), était attachée à la secte, qui lui donnait apparemment l'absolution de ses fautes, et elle protégea efficacement ses coreligionnaires. (Cf. Dion Cassius, I, 72.) — De quel droit les jésuites ont-ils reproché aux philosophes la protection de la Pompadour, quand eux-mêmes avaient eu celle de la Maintenon ?]

183. Les Calédoniens essayent de passer le mur élevé contre eux par Adrien (121) et sont repoussés par Ulpius Marcellus.

Conspiration contre Commode.

[Un assassin fond sur lui le soir et, lui portant un coup de poignard, crie : *Voilà ce que t'envoie le Sénat.*]

Sa sœur Lucile, convaincue, est mise à mort avec ses complices.

Cette Lucile, sœur de Commode, perdue de débauches, était veuve de Lucius Vêrus; elle avait été impératrice et voulait reprendre la pourpre.]



A partir de ce moment, Commode, l'imagination effrayée, sévit contre tout ce qui l'entoure et cherche à faire périr son meurtrier.

[La peur fit de cet enfant, naturellement doux, un tyran atroce. — Maximus et Condianus, de la famille Quintilienne, personnages consulaires et illustrés par une victoire sur les Germains, sont mis à mort. Les délateurs reparaissent en foule.]

184. Guerre contre les Sarmates. — Perennis, assassin, chef de la garde prétorienne, obtient la faveur de Commode, comme Séjan avait eu celle de Tibère, et, comme Séjan, aspire à l'empire. — Irénée compose son grand traité contre les hérétiques et les valentiniens.

[Il semble qu'Irénée, et après lui Épiphane, aient pris plaisir à multiplier les sectes d'hérétiques, sans doute afin de faire mieux ressortir l'unité de l'Église (*Gibbon*). — Irénée, dans sa controverse, invoque surtout l'autorité des Églises, dépositaires, selon lui, de la tradition des apôtres; il s'appuie moins des Évangiles, monuments encore douteux à cette époque. Ses livres sont d'une faiblesse de philosophie et de critique rare, et révèlent dans l'auteur, avec beaucoup d'animosité, une incapacité absolue d'apprécier les idées qu'il combat, une crédulité excessive, un défaut complet de philologie et de science exégétique.

Il dit qu'il ne peut y avoir ni plus ni moins de quatre Évangiles, à cause des quatre animaux de l'*Apocalypse* (empruntés d'Ézéchiël); il réfute les gnostiques, non par les Évangiles, que les gnostiques n'avaient pu connaître, mais par la tradition, et cette tradition est toute négative; elle consiste en ce que les évêques, successeurs des apôtres, *n'ont jamais entendu rien de semblable* aux idées de Valentin, Basilide, etc., et il prouve son dire en citant, pour exemple, des listes d'évêques de Rome, qui n'avaient, en effet, jamais rien su ou rien compris à ces questions, qui même ne s'étaient pas doutés de leur nécessité et de leur importance. — Comme Justin, Quadratus, etc., il soutient que les morts ressuscités par les thaumaturges chrétiens l'ont été pour tout de bon,



tandis que ceux des Apollonius, des Simon, n'étaient que des cadavres galvanisés...

Après cela, on n'est point surpris de voir Irénée, prenant les Écritures au pied de la lettre, combattre les dokètes, les aloges, etc., par des textes mal entendus; Jésus-Christ est Dieu, parce que l'Évangile le dit *fils de Dieu*; il est le Verbe, parce que tout prophète possède le Verbe; il est homme, parce que né de Marie, il est ressuscité dans le même corps qu'il avait sur la croix, et qui est mort, parce que les Évangiles se servent du mot *résurrection*, etc., etc. Tout cela n'est que grossièreté, matérialisme pur et vraiment non avenu. C'est l'abaissement de la raison dans le Christianisme, que tendaient à élever si haut les gnostiques. Après cette belle philosophie, il recommande la soumission aux évêques, et promet en récompense les joies du règne de mille ans, toujours au nom des Écritures.

185. Vers ce temps, Théodotion, disciple de Tatien, successivement chrétien orthodoxe, c'est-à-dire vulgaire, puis marcionite, et enfin juif, entreprend, à l'exemple d'Aquila (134), une nouvelle version de l'Ancien Testament, d'après l'hébreu. Ces changements de croyances (193) dans les esprits les plus éclairés montrent quelle nudité de doctrine il y avait alors dans le Christianisme, en dehors du programme de Jésus et de ses apôtres : la réforme sociale, la morale nouvelle, l'immortalité de l'âme et la fin du monde. Qu'aurait-ce donc été, si, dans ce moment où la ferveur des disputes était si grande, tout le monde, comme Théodotion et Aquila, avait pu consulter avec discernement les livres hébreux !...

186. Pertinax, envoyé en Angleterre, apaise une révolte des soldats, mécontents de l'administration de Pérennis. Ils envoient à Rome une députation de quinze cents légionnaires exiger de l'empereur la mort de Pérennis, qui du reste de son côté conspirait. Il n'y fait pas bon, à coup sûr, pour un prince de l'espèce de Commode, succéder à des hommes tels que les Marc-Aurèle, les Antonin, les Adrien, les Trajan; mais il fait encore pire avec une plèbe telle que celle de Rome, des soldats comme ceux du prétoire, et sous des



monstres tels que Commode, Néron, Domitien et Caligula, déplaire au véritable empereur et souverain, le peuple!... Pérennis est remplacé dans la préfecture du prétoire par Cléandre, esclave phrygien, dont l'âme vile et l'influence sur Commode furent encore plus funestes que Pérennis.

187. La désertion se met dans les armées de l'empire : en Espagne, Maternus les rassemble en bandes, ouvre les prisons, brise les fers des esclaves et se compose une armée avec laquelle il menace l'empire.

— Cependant Commode se livre aux combats du cirque et signale son adresse meurtrière à la chasse des animaux et des hommes. On ne pouvait pas perdre un empire plus *héroïquement*.

188. Les gouverneurs de Gaule et d'Espagne, qui pendant quelque temps étaient demeurés spectateurs des déprédations de Maternus, qui peut-être en avaient profité, se décident enfin à le poursuivre. Le déserteur alors ordonne à sa bande de se séparer et de se rendre par pelotons à Rome, où il se propose de massacrer Commode et de s'emparer de l'empire. La conjuration n'est découverte qu'à Rome même, à l'instant de l'exécution. Elle est apaisée par la mort de son auteur. — Une sédition éclate en Italie, à l'occasion de la peste. Conspirations sur conspirations, révoltes sur révoltes : *Imus, imus præcipites!* L'empire, depuis bientôt cent vingt ans, a usé tout ce que lui avaient donné de vie les victoires de Vespasien et de Titus : un mal intérieur, inconnu, plus intense le dévore. Le travail des idées a vermoulu l'édifice : encore un peu de temps, et nous le verrons tomber par lambeaux (253-273); et encore un peu, et il n'y aura de ressources pour lui que de se jeter dans ce déluge des opinions qui précipite les peuples (313).

— Sérapion, évêque d'Antioche, en Cilicie, auteur de divers écrits. A propos de l'*Évangile de Pierre*, reçu dans son Église et fort répandu dans son pays, il déclare qu'il n'y a rien trouvé que de *vrai*; mais que, du moment que cet Évangile cause de la division et devient un sujet de scandale, *il faut le supprimer*. Telle est la critique des Pères et la manière



dont ils respectent la vérité et pratiquent la concorde. Qui pourrait douter, après cela, que le choix des *quatre Évangiles canoniques* a été le résultat d'une convention secrète de l'épiscopat chrétien, au moment où il sentait le besoin de satisfaire à la gnose, d'arrêter la débâcle communautaire et de fonder la hiérarchie ecclésiastique sur le dogme, la tradition et l'Écriture?...

188-231. Épiscopat de Démétrius à Alexandrie. Jusqu'à lui, l'évêque d'Alexandrie avait été le seul de toute l'Église égyptienne. Démétrius en conserva *trois*. Son successeur Iléraelius en porta le nombre à vingt.

189. Apollonius, sénateur romain, dénoncé par un de ses esclaves, plaide la cause des chrétiens devant le sénat, et reçoit, conformément aux édits des empereurs, la couronne du martyre.

La tyrannie de Cléandre fait regretter celle de Pérénnis. Les confiscations et les supplices se succèdent sans interruption; la peste et la famine mettent le comble aux calamités de Rome. Le peuple, irrité, se révolte et demande la tête de Cléandre, qui fait charger la multitude par un corps de cavalerie; mais les prétoriens se joignent au peuple, et Commode, assiégé dans son palais, ne parvient à se sauver lui-même qu'en jetant à la multitude furieuse la tête de son favori. C'est la deuxième fois que Commode rejette sur autrui la responsabilité de ses crimes, et pour la deuxième fois le peuple lui pardonne.

190. Publication de la *Mischna* (c'est-à-dire deutérose ou seconde édition), code des lois civiles et canoniques des juifs, par Rabbi Juda, dit le Saint. Ce recueil est divisé en six parties, appelées *Sedarim*, subdivisées à leur tour en traités et chapitres. Il fut par la suite augmenté de volumineux commentaires, émanés des écoles de Babylone et de Jérusalem, qui reçurent le nom de *Guémara* (complément). La *Guémara* et la *Mischna* réunies forment le *Thalmud* (tradition ou discipline). Le premier de ces commentaires, ou *Thalmud* de Jérusalem, fut achevé probablement dans la première moitié du iv^e siècle; le deuxième fut rédigé au v^e siècle et terminé



l'an 500. C'est l'esprit juif qui replie ses ailes, fait son inventaire, met sa vie en ordre et la livre à la postérité, car il ne produira désormais plus rien; ayant manqué son Christ, il doit mourir.

— Hermogène, philosophe stoïcien, enseigne que Dieu n'ayant pu créer le mal, le mal a dû naître d'un autre principe qui, suivant lui, est la *matière*. Il eut pour disciples *Hermias* et *Séleucus*, qui propagèrent ses idées en Galatie. Tertullien se donna une peine immense pour réfuter l'argument d'Hermogène et n'en vint jamais à bout.

191. Commode passe sa vie dans un sérail composé de trois cents femmes et trois cents garçons de tout rang et de toute beauté, dont il était à la fois l'amant et le giton. *Sororibus suis constuprati, ipsas concubinas suas sub oculis suis constuprari jubebat, nec irruentium in se juvenum carebat infamiâ, omni parte corporis atque ore in sexum utrumque pollutus.*

Un des amants de Commode avait été par lui surnommé *l'Ane*. On peut juger par là du mérite spécifique qui réjouissait l'empereur. — O sage Marc-Aurèle !

Commode, sans goût pour les lettres et les sciences, totalement dépourvu de génie, se pose en *Hercule romain*, et régale ce peuple de son adresse à tuer les bêtes à coups de flèches. Dans un seul spectacle, il tue cent lions, des éléphants, des panthères, des rhinocéros, une girafe. Il combattit sept cent trente-cinq fois comme gladiateur; sept cent trente-cinq fois remporte la victoire et reçoit la somme accordée pour prix. Dégouté du surnom d'*Hercule* qu'il avait pris, il se donna celui de *Paulus*, nom d'un sécuteur, et força les Commode de répéter six cent vingt-six fois : *Vive Paulus ! premier des sécuteurs.*

Longue liste de sénateurs, consulaires, etc., mis à mort par lui. — Il était ivre de sang.

191. Un incendie consume la moitié de Rome et le temple de Vesta.

Commandement de Sévère en Illyrie.

192. Conspiration d'Adetus, Eclectus et Marcia, la con-



cubine favorite, contre Commode. Il est empoisonné, puis étranglé par un athlète, 31 décembre. Ce fut une maladresse; la colère montait aux prétoriens et à la plèbe, et Commode ne pouvait aller loin. Mieux valait laisser aux masses le soin de punir le monstre.

Les Sarrasins se font connaître par une victoire sur les Romains.

En somme, les fureurs de Commode ne se firent guère sentir qu'à ses proches, aux nobles et gens de cour qui, justement révoltés de ses débauches, conspirèrent contre lui. La paix fut maintenue, malgré la dissolution générale, sous son empire, comme elle l'avait été sous ceux de Caligula, Néron et Domitien. L'impulsion donnée par des hommes puissants se soutenait longtemps après leur mort, et rendait d'abord imperceptible le délabrement des affaires causé par des imbéciles et des furieux. — Le sénat déclare Commode *infâme*; l'appelle *gladiateur*, *tyran*, *ennemi public*!... On renverse ses statues; Pertinax le fait inhumer avec décence.

— Plusieurs écrivains chrétiens, Rodon, disciple de Tactien; Candide et Appion, Héraclite, Maxime, Sextus, Arabien, écrivent sur divers sujets contre les hérétiques; leurs livres sont tous perdus.

Cette disparition d'ouvrages faits par des défenseurs de l'Eglise élève une suspicion immense contre les évêques des siècles suivants, qui, pour mieux prouver l'unité, l'antiquité et la perpétuité de leur profession de foi, ont détruit non seulement les livres des scissionnaires, mais jusqu'aux réponses qui leur avaient été faites.





TROISIÈME PÉRIODE

DE 193 A 313 APRÈS JÉSUS-CHRIST

(PERTINAX A L'ÉDIT DE CONSTANTIN ET LICINIUS)

-
- [1° Despotisme militaire, ou dernier mot du Césarisme, exprimé par Septime-Sévère;
2° Réaction et lutte du Césarisme contre l'idée chrétienne;
3° Défaite du Césarisme, et son alliance avec l'Église;
4° Concessions de cette dernière, et corruption.]

[Pendant cette période de cent vingt ans, de hideuses personnalités se montreront sur le trône des empereurs : mais à tout prendre, on pourra noter une amélioration. Le Césarisme est accepté et compris comme une nécessité, une tradition ; avec l'hypocrisie, disparaissent les vices les plus odieux des Césars. Chose singulière, les individus s'améliorent, la société se dégrade. Pertinax, S. Sévère, A. Sévère, les trois Gordiens, Balbin, Maxime, Philippe, Dèce, Valérien, Claude, Aurélien, Tacite, Probus et Carus, sont des hommes aussi vertueux, et peut-être plus que les Antonins : cela n'empêche pas que l'empire s'éteint entre leurs mains, et que leurs noms ne figurent que dans les temps les plus malheureux.]

[L'ère prétorienne est remarquable par l'enseignement



qu'elle donne et l'appréciation qu'elle fournit du rôle de Constantin, qui la suit.

Le Césarisme, à son origine, est l'assassinat de l'humanité. Il poursuit son œuvre de mort pendant cent quinze ans, de la dictature de César à la prise de Jérusalem.

Alors les révoltes et les guerres civiles le forcent à rentrer en lui-même : la république est oubliée et ne peut revenir : il s'agit de gouverner pour le mieux avec le despotisme.

Une période nouvelle s'ouvre, où le Césarisme se montre administrateur et philanthrope : c'est le siècle des Flaviens et des Antonins.

Pendant ces cent vingt ans, le Césarisme, entré dans les mœurs, devient pour ainsi dire normal : la société a pris sa forme, il faut qu'elle marche par lui et avec lui, malgré le vice indélébile de son origine et de sa constitution.

Une ère nouvelle commence; Septime-Sévère ouvre la série des réformateurs ou plutôt des progressistes.

Le prétorianisme, en effet, sous la forme la plus brutale, cache une tendance progressiste et révolutionnaire, dont l'empereur est l'expression!...

Ce fait explique toutes les individualités qui vont paraître : *Septime-Sévère, Caracalla, Héliogabale, Alexandre, Maximin, les Gordiens, Philippe, Décius, Valérien, Claude, Aurélien, Tacite, Probe, Carus et Dioclétien*; il n'y a d'interruption que pour Gallien et Carin. Mais le septicisme du premier est vengé par l'anarchie des 30 tyrans; le deuxième périt comme un infâme.]

L'empire, dans le premier siècle de son existence (43 a. 71), avait eu à dompter les nationalités vaincues, qu'écrasait la rapine romaine, que révoltait l'infamie des Césars, et que poussaient à la révolte leurs prêtres, leurs sociétés secrètes, leurs zéloteurs et les princes de leurs anciennes dynasties...

La décadence était visible et fort avancée, et le péril imminent sous Néron, lorsque éclatèrent, à la fois, les soulève-



ments en Gaule, en Espagne et en Palestine. La victoire de Titus fut le dernier coup porté au monde vaincu et indigné; l'empire fut affermi pour plus d'un siècle : il fut prouvé du moins que les peuples ne recouvreraient pas leur liberté PAR LES ARMES.

Le travail d'émancipation fut donc laissé tout entier aux IDÉES. — Elles se développèrent, sous les Flaviens et les Antonins, dans toutes les directions en mal comme en bien, avec une activité qui n'avait jamais eu d'égale; — les écoles philosophiques de la Grèce n'avaient point saisi les masses, la plèbe et encore moins les esclaves; — et qui n'a jamais été surpassée depuis, même par la *réforme* de Luther, même par la Révolution française. Ce mouvement intellectuel, qui renouvela l'esprit des peuples et fit marcher, malgré la résistance des évêques, l'Église assoupie, s'appelle la GNOSE.

La première période chrétienne, l'apostolat, s'était arrêtée dans la négation et l'expectative. Pour les apôtres, le Christianisme, si puissamment révolutionnaire, si socialiste sous le Galiléen, était devenu tout à fait inerte et résigné; il n'était plus de ce monde; il recommandait la patience, l'obéissance, la soumission; assurant seulement que le Christ viendrait *bientôt* délivrer ses fidèles, et se bornant à prêcher la pureté, la charité, et les bonnes mœurs, qui, seules, pouvaient mériter la participation à ce règne mystique.

— Ce *statu quo* ne pouvait durer : le Christianisme en fut tiré bien vite par les écoles qui, de toutes parts, s'ouvrirent et entraînèrent dans leur mouvement les masses converties. Alors le Césarisme, — l'empire romain, le polythéisme, l'esclavage, — fut de nouveau nié et avec plus d'énergie, et toutes les institutions sociales attaquées par la base. L'œuvre de démolition était à peu près terminée et une constitution nouvelle, celle de l'Église, déjà ébauchée, quand finit, en la personne de Commode, la gloire impériale et la dynastie des Antonins.

— La contradiction au Césarisme est donc aujourd'hui tout autre qu'elle n'avait été cent vingt ans auparavant, lorsque les empereurs, d'Auguste à Domitien, n'avaient su



contenir que le génie national, partout frémissant. L'opposition naissait maintenant des entrailles de l'humanité. Sauf les divergences insignifiantes des docteurs et des sectes, elle se montrait homogène, embrassant toutes les âmes, sans distinction de races, de pays, de conditions, ni de sexes. Si donc, le monde à exploiter et les nations à contenir avaient pu, jusqu'à un certain point, légitimer la dictature césarienne; des motifs analogues, et plus puissants encore, vont rendre raison du despotisme militaire qui va commencer.

Ce ne sont plus, en effet, des mécontents qu'il faut punir; c'est l'empire tout entier, travaillé par le Christianisme, qu'il s'agit de tenir, pour ainsi dire, en état de siège. Ni les légions, ni les hommes d'État, ni la plupart des empereurs eux-mêmes n'eurent la conscience de cette situation : mais elle résulte de la nature et de la nécessité des choses; les faits l'établissent tous, et les empereurs les plus remarquables par leur génie, leur esprit romain, qui persécutèrent le Christianisme : Septime Sévère, Décius, Valérien, Dioclétien, le comprirent à merveille.

Le despotisme militaire va donc s'établir, fatalement amené par le cours des choses, et traînant à sa suite toutes ses désastreuses conséquences : les rivalités militaires, les guerres civiles, les usurpations, l'anarchie. D'après le principe et la constitution du Césarisme, le vrai despote, ce n'était pas César, c'était la plèbe, et comme expression de la plèbe, la légion.

Le peuple romain, armé ou non armé, était le vrai propriétaire et usufruitier de la conquête; l'empereur était son patron, mais avec cette différence que ce patronat n'était pas héréditaire; il ne put jamais le devenir. Les empereurs fils d'empereurs ne tinrent jamais leur pouvoir de l'hérédité, mais de la faveur du soldat et de la plèbe, et de l'adoption de leur auteur. L'hérédité impériale, établie en droit et en institution, eût été l'abdication du peuple-roi, son expropriation : une chose qui impliquait contradiction. Une monarchie héréditaire, si elle avait pu s'établir, entraînait l'é-



galité des provinces et de Rome, et de tous les habitants devant l'empereur; c'était la négation du droit *quiritaire*, c'était le Christianisme même (282).

Ainsi le gouvernement de l'empire devenant de plus en plus pénible, et réclamant autant de la force armée que la défense contre les barbares, la *Légion* qui défend et protège, qui réprime et qui punit, la légion qui fait tout dans l'empire, va devenir souveraine; — l'empire se trouve donc fatalement engagé dans la voie d'un despotisme croissant, au bout de laquelle se rencontreront nécessairement deux choses : 1° la lutte de la légion contre la légion, ou la guerre civile; 2° les concessions à l'esprit nouveau, c'est-à-dire, la victoire de l'IDÉE !...

Pendant cette marche du Césarisme, que fera l'Église? que fera la Révolution?

Sa marche n'est pas moins bien tracée :

1. Elle continuera sa propagande; c'est forcé.
2. Elle se créera une organisation et un gouvernement, l'épiscopat; c'est forcé.
3. Elle réagira contre les aberrations des sectes rigoristes et relâchées et posera son dogme et sa discipline dans un milieu, qui deviendra pour elle un glaive à deux tranchants, en même temps qu'un instrument d'absorption.
4. Grâce à la multiplicité des écoles, elle prendra le sceptre de la doctrine, l'intérêt commun du pouvoir épiscopal facilitant l'accord sur la profession de foi; et leur union, toujours plus apparente que réelle, entraînant le gros des chrétiens, et mettant à néant la pacuité des dissidents.
5. Elle soutiendra la guerre contre César, et conduira les fidèles à travers les persécutions. Puis elle s'offrira au Césarisme vaincu comme un appui et un auxiliaire; elle lui imposera son alliance; elle partagera avec lui le pouvoir; et comme, sous les Antonins, le Césarisme avait essayé une alliance avec le pouvoir sénatorial, elle le contraindra à reconnaître le pouvoir épiscopal. Et l'an 325, le monde romain se trouvera constitué sur un plan nouveau (prématuré, impossible), qui n'aura sa complète réalisation et sa théorie



que bien des siècles plus tard, le système constitutionnel. La logique de l'histoire nous mène là, en effet; mais cette logique, nous la verrons bientôt contredite par celle des deux parties contractantes; alors l'union deviendra impossible, et une évolution d'un autre genre commencera.

[A cette époque, le reproche de barbarie, de superstition et d'ignorance pèse sur les chrétiens, d'autant plus poignant et redoutable qu'il était vrai. Ce n'étaient pas les rares apologies d'un Quadrat, d'un Justin, d'un Méliton et autres, apologies si lamentables que l'Eglise ne les a pas conservées, qui pouvaient les laver de ce reproche. Et puis, quelle si mauvaise cause ne trouve un avocat?...

Mais depuis l'*Épître aux Romains*, les chrétiens faisaient profession de mépriser la philosophie et les lettres; depuis Simon le Mage, ils proscrivaient la philosophie et la gnose; ils excommuniaient, comme hérétiques, ceux d'entre eux qui essayaient une explication de leur foi; ils détestent l'art païen comme diabolique; ils fuient les théâtres comme instruments de fornication, pompes d'idolâtrie et tentations de Satan: ils méprisent la politique et l'ordre établi; ils flétrissent le commerce, mettent le travail et l'étude fort au-dessous de la prière; ils jugent la science profane inutile, auprès de la science du ciel, dont le règne est toujours attendu. Qu'était donc une secte qui ne recevait rien de ce qui constitue la société humaine?...

Bon gré, mal gré, il fallut, à peine de périr, se résigner à avoir des écoles, non plus seulement de catéchumènes, mais aussi de docteurs. On se résigna à manger de ce fruit redoutable de la science; on consentit à se donner, mais avec quelle méfiance! des écrivains, des orateurs, des philologues, des dialecticiens, des penseurs!... La première école fut ainsi fondée à Alexandrie (183); puis on en eut à Antioche, à Césarée; puis partout.

La naissance des écoles, la permission d'écrire accordée aux savants, marquent l'époque où cesse la fabrication des écritures apocryphes. La vérité y gagnera, et les affaires de



l'Eglise y gagneront aussi ; non que les Irénée, les Clément, les Tertullien, les Origène, pas plus que les Athanase, les Jérôme et les Augustin, qui viendront après, aient été des génies supérieurs, capables de reculer les bornes de la connaissance ; non plus qu'ils aient réfuté, surpassé les gnostiques et les philosophes ; ils ne les ont, la plupart du temps, pas compris ; mais la pensée reprit son mouvement ; on sut enfin, en lisant un écrit, à qui l'on avait affaire ; et si, à la place d'évidence, les conciles mirent leur autorité, du moins l'en sut dès lors que l'on croyait, non plus par conviction, mais par obéissance, et les vérités de la raison purent se distinguer des vérités de la foi !...]

193. 1^{er} janvier. Pertinax, accepté plutôt qu'élu par les prétoriens, sur la présentation des meurtriers de Commode, révèle des intentions d'économie et de bonne administration. Il est massacré après trois mois de règne (28 mars).

[Pertinax finit comme Galba, et pour le même motif.]

[États de services de Pertinax, d'après Capitolinus :

1. Centurion.
2. Préfet de cohorte en Syrie et en Bretagne.
3. Chef d'escadron en Mésie.
4. Commissaire pour les provisions sur la voie Émilienne.
5. Commandant de la flotte sur le Rhin.
6. Intendant militaire en Dacie, aux appointements militaires de 36.000 l. (72.000) l'an.
7. Commandant de vétérans légionnaires.
8. Sénateur.
9. Préteur.
10. Chef de la première légion en Rhétie et Norique.
11. Consul en 175.
12. Aide de camp de Marc-Aurèle en Orient.
13. Général de division sur le Danube.
14. Légat consulaire en Mésie (inspecteur général).
15. — en Dacie.
16. — en Syrie.



17. Légat consulaire en Bretagne.
18. Ordonnateur des subsistances à Rome.
19. Proconsul d'Afrique.
20. Préfet de Rome.]

[A son avènement au pouvoir, Pertinax n'avait trouvé dans le trésor que dix sesterces (180.000 l.); il laissa à sa mort 27.000 sesterces, ou 500 millions.]

L'élévation de Pertinax donne une idée de l'esprit démocratique qui régnait sous le couvert des Césars. Il était fils d'un charpentier de Piémont; après avoir passé par tous les grades militaires et civils, administré des provinces et commandé des armées, il fut élevé à la pourpre par une conspiration; une conspiration l'en précipita. Examinées de près, ces deux conspirations apparaissent comme l'expression de deux esprits antagoniques qui se disputaient l'empire: l'une est celui des hommes d'État, qui cherchent à organiser rationnellement l'empire, et à faire cesser l'exploitation abusive, incarnée dans les Domitien et les Commode; l'autre est l'esprit du soldat et de la plèbe, jaloux de leurs privilèges, et qui ne peuvent souffrir des réformes qui menacent leur parasitisme (282)! Ce qui se passe dans l'empire est juste le contraire de ce que l'on verra à la Révolution française: au temps de Commode, les empereurs, le sénat, les grands, tenaient généralement à des réformes que repoussait la masse; en 89-93, c'était la cour et les grands qui repoussaient la Révolution.

Le régime des Antonins pesait donc aux légions et à la plèbe. Le long règne de Commode, sa popularité, la mort de Pertinax, et ce qui s'ensuivit, le prouvent.

— Pertinax assassiné; les prétoriens, qu'offensait sa parçimonie, mettent l'empire à l'encan.

— Deux enchérisseurs se présentent, Sulpicianus, gendre de Pertinax, promet 5,000 drachmes (3,680 liv.) pour chaque prétorien; Didius Julianus, sénateur, en offre 6,200 (4,600 liv.); la pourpre lui est adjugée. Ce fait, que les historiens regardent tous comme monstrueux et ridicule, qu'est-il au fond?



La revendication par le soldat du droit de conquête, du droit de souveraine jouissance que laissaient périmer ou amortir les grands empereurs. L'empire, on ne saurait trop le redire, était la propriété du peuple, dont l'empereur n'était que le tenancier. A ce point de vue, le meilleur empereur était celui qui donnait le prix le plus élevé de la ferme : c'est ce qui fit la popularité de tous ces monstres, dont l'existence encore plus que les crimes, étonnent toujours ceux qui en lisent l'histoire.

[Didius Julianus, vieux gastronome, passant le temps à se goinfrer et jouer aux dés. — Le jour de son élection, s'amuse à regarder le danseur Pyladès... Un drôlatique en cheveux blancs.]

A la nouvelle de l'élection de Didius Julianus, les généraux de Bretagne, de Pannonie et de Syrie, Albinus, Septime-Sévère et Niger haranguent leurs soldats, qui les nomment à l'instant. Fut-ce par un sentiment de dignité publique? Non. Les légions, comme les prétoriens, ne faisaient pas des empereurs sans se faire auparavant payer, donnant donnant. Septime-Sévère, notamment, paya plus cher encore son élection que Didius Julianus. Mais les prétoriens, soldats de la garde impériale, corps d'élite, sorte d'aristocratie dans l'armée, n'avaient traité que pour eux-mêmes : de quel droit disposaient-ils de la propriété commune?...

Septime-Sévère passe en Italie : à son approche, les prétoriens usurpateurs embrassent son parti ; Didius Julianus, abandonné, conpue, est mis à mort, et Septime-Sévère salué à la fois par le sénat, l'armée et le peuple. Mais Sévère, vengeur du droit méconnu des légions, dépouille les prétoriens de leurs privilèges et les dissémine dans l'Italie, avec défense de s'approcher de moins de 30 lieues de la capitale. Il envoie ensuite de bonnes paroles à Albinus et part pour combattre Niger.

— Théodote le corroyeur (173) est excommunié par l'évêque de Rome Victor. On l'accusait, lui et ses adhérents, de corrompre les Écritures, c'est-à-dire de les entendre autrement que l'Église de Rome, qui certes ne les entendait



point. On leur reprochait en outre de s'attacher à la géométrie, de faire cas d'Euclide, Théophraste, Aristote, voire même de Galien !... On voit par cet exemple à quel point la philosophie et les sciences étaient devenues dans la chrétienté impopulaires. Dans le Christianisme, comme dans l'empire, la plèbe était contraire à la science, au progrès, à la justice et à la liberté !...

Athènes, de Naucratis, en Égypte, littérateur.

191. Après une première action sur les bords de l'Hellespont, Sévère défait l'armée de Niger à Issus, dans la Cilicie.

La commotion de la guerre civile ébranle les peuples dans l'Osroène et l'Adiabène; les Samaritains et les juifs se mettent en insurrection.

Un roi de Suède, Haldan, essaie de nommer pour son successeur un roi goth, Unguin; il est lui-même tué, l'étranger repoussé, et Ragnald mis à sa place.

— Célébrité de Clément d'Alexandrie, disciple de Pantène.

Clément d'Alexandrie fut, dans toute la rigueur un éclectique de la gnose, ainsi que le prouve le titre de son principal ouvrage, les *Stromates* ou Tapisseries. Sa philosophie est morale avant tout, et toujours rationnelle et d'un juste tempérament. Son but, en réfutant les écoles exagérées des encratites et marcionites, en même temps que celles relâchées de Nicolaüs et Carpocrate, est de poser les vrais principes concernant l'usage des biens, le mariage et la conduite dans la persécution. — Bien loin de repousser les titres de philosophe et de gnostique, il s'en pare et les préconise, essayant de montrer que le vrai philosophe et le parfait gnostique n'est autre chose que le chrétien. Il s'efforce aussi de concilier les traditions polythéistes et judaïques, en montrant que tous les anciens symboles contiennent la même théologie et la même sagesse. Tout son livre, il l'avoue lui-même, n'est qu'un recueil, un musée des meilleures choses qu'il a rencontrées dans la gnose. Il parle de Dieu, l'Être suprême, en gnostique. « La grande difficulté de parler de



Dieu, dit-il, vient de ce qu'il est le premier principe de tout. Or, en chaque chose, le principe est difficile à trouver. Comment exprimer celui qui n'est ni genre, ni différence, ni espèce, ni individu, ni nombre, ni accident, ni sujet?... » Il conclut qu'il est inlini, sans figure et sans nom. La manière dont il s'exprime sur la Trinité est tout à fait prise de Valentin. Pour lui, le Fils est la nature *la plus approchante* du Tout-Puissant; le Saint-Esprit vient encore après. Quant à l'orthodoxie, il dit qu'il faut la chercher dans la tradition uniforme et immuable des Églises, non dans les raffinements des écoles : ce qui signifie que Clément, ainsi que ses ouvrages le prouvent, faisait en dernière analyse assez peu de cas de la spéculation, revenait à la foi pure et simple des apôtres, mettait au-dessus de tout la science morale, hors de laquelle il se montre d'une indifférence, non pas pyrrhonique, il soutenait contre Pyrrhon qu'il y a des choses certaines, mais tout à fait philosophique.

On pourrait faire des livres de Clément un traité de civilité chrétienne. C'est un vrai Athénien, qui cherche partout, comme Socrate, la règle des convenances, de la grâce, de la modestie, de la tempérance et de la justice.

— La dispute recommence au sujet de la Pâque (v. 196).

195. Construction du Colisée, à Rome; il contenait 87,000 personnes.

— Symmaque, tour à tour chrétien, ébionite et juif, entreprend une quatrième version de la Bible d'après l'hébreu. Il est à remarquer que les traducteurs venus après les *Septante*, Aquila (134), Théodotion (181) et Symmaque, tous trois païens convertis au Christianisme, finissent tous trois, d'évolution en évolution, par se faire juifs!... Ce résultat accuse la fausse voie où était entrée l'Église depuis 71; en se portant héritière du judaïsme, elle affirmait le judaïsme; et comme à cette époque la théologie chrétienne n'était pas faite, que l'on hésitait sur la question de savoir si Jésus était Verbe, Christ, ou simplement prophète, la conséquence était fatalement de le rattacher au mosaïsme et d'affirmer le mosaïsme!



196. Conciles. — C'est la première fois (?) qu'il en est fait mention. Mais il ne paraît point que la chose eût été alors absolument nouvelle. Cependant Tertullien (*De Jejuniis*, c. 13, an 117) en parle comme d'une institution récente et étrangère. (Cf. Mosheim, *Histoire de l'Église*, 1^{er} siècle.)

Jusqu'à ce moment néanmoins, les évêques avaient plutôt correspondu entre eux par lettres.

On peut supposer, dit Gibbon, qu'en formant ainsi des conseils représentatifs, les évêques prirent pour modèles les établissements célèbres de leur pays : les amphictyons, la ligne achéenne, les assemblées des villes d'Ionie. La coutume s'établit donc parmi les Églises, toujours indépendantes, et passa peu à peu en loi, que les évêques se rendraient dans la capitale de leurs provinces, au printemps et en automne. Là ils prenaient l'avis des prêtres les plus distingués; tout se passait en présence du peuple.

Les membres de ces assemblées reçurent, comme les sénateurs romains, le nom de *pères*.

Les décrets furent appelés *canons*.

Ces assemblées, où le peuple ne pouvait plus assister en entier, mais seulement être *représenté*, en traînèrent l'abolition de la puissance législative en chaque Église particulière, puissance qui résidait dans la communauté entière, et qui fut ainsi transportée aux réunions d'évêques. Or l'évêque étant nommé *à vie, disposant des fonds* (cf. an 100), *jugeant les différends, nommant à tous les emplois de l'Église*, devint bientôt le maître et le tyran de la communauté. (Cf. Cyprien, an 247.)

La *puissance législative* concentrée dans l'assemblée de la province (et plus tard dans le concile œcuménique). — La *puissance exécutive* concentrée, pour chaque Église, entre les mains de l'évêque (100).

Le droit de faire des *ordonnances* interprétatives des *canons*, pour leur meilleure exécution, également accordé à l'évêque; le droit d'admettre à la *communio*n ou d'en *rejeter*!...

La chrétienté se trouva ainsi transformée en une république *aristocratique* et *fédérative*, dont tous les bénéfices



appartinrent, comme ceux de la république romaine, au *patriciat*, aux évêques.

L'usurpation épiscopale se consacre dès ce moment, par la distinction nouvelle du *clerc* et du *laïc*, *κληρος* et *λαϊκος*, qui signifient exactement la *noblesse* et la *multitude* chrétiennes. Les nobles furent les évêques, prêtres, diacres, religieux, etc.; — la multitude se composa de tout le reste.

[Dès cette époque les Églises sont fort riches; sous Antonin le Pieux, un particulier offrit à l'Église de Rome, 200,000 sesterces, environ 50,000 francs pour sa bienvenue!!...

En vain les empereurs défendaient en général par la loi, les legs et testaments, en faveur de sociétés et compagnies : les chrétiens éludaient la loi; les Églises s'enrichissaient aux dépens des familles, etc., recevaient non seulement des sommes, mais des terres, des maisons et toutes sortes d'immeubles.

Cf. les rescrits de *Constantin*, qui ordonnent la restitution, an 314.]

La puissance d'excommunier, la plus essentielle à une société, celle qui exclut le mieux tout arbitraire individuel (*ex-communicate*), transférée aux évêques et aux conciles, fut l'attentat le plus injurieux à la dignité humaine, et le plus sanglant affront au Christianisme. Une opinion sur le *Christos* vous faisait chasser de la société; — et l'évêque, qui s'arrogeait le droit d'admettre ou d'exclure qui bon lui semblait, n'était pas lui-même chassé comme *apostat* et *destructeur* de l'Église!...

Tout en se produisant comme organisme et comme doctrine, le Christianisme avait obéi à sa nature plutôt théologique que scientifique; il avait perdu son unité, il était devenu de plus en plus divergent, antagonique et scissionnaire. Les solutions à donner aux problèmes qu'il s'était posés, ne pouvant être constatées par aucun critère rationnel, ces solutions n'avaient pu ni se concilier ni se réfuter; leur diversité n'avait pu se résoudre en une synthèse capable de forcer l'adhésion générale; il y avait des peuples chrétiens, c'est-à-dire reconnaissant le Christ pour objet de leur culte;



il n'y avait pas de chrétienté, pas d'Église, une et adéquate. Le Christianisme demeurerait donc, sous ce rapport, ce qu'il avait été dès le commencement ; un mouvement religieux, plutôt qu'une religion ; une multiplicité de sectes n'ayant de commun que leur point de départ.

« Les communautés formées par les apôtres, ce que nous appelons Églises de Jérusalem, d'Antioche, d'Alexandrie, de Corinthe, de Rome, n'ont jamais été gouvernées par une autorité commune. Elles n'ont eu de commun, suivant l'expression d'un auteur sacré, que la *foi*, l'*espérance* et la *charité*. Pierre, Paul, Jean dirigeaient, chacun dans une parfaite indépendance, celles qu'ils avaient établies ; en sorte que les Églises apostoliques elles-mêmes, prises en bloc, ne présentent qu'une unité tout à fait idéale. Ces communautés ne furent pas plus unies sous les successeurs immédiats des apôtres... Il n'a jamais existé une seule Église, il n'y en aura jamais, si ce n'est dans l'éternité!... » (Matter, *Hist. ecclés.*)

Or, si le Christianisme, si l'Église est incapable de se constituer dans l'unité, il appert qu'elle est aussi incapable que le Césarisme de produire l'unité humanitaire ; bien loin de servir à l'émancipation, à la liberté, à l'harmonie générale, elle n'est qu'un élément d'antagonisme de plus. Le jour où, pour se donner l'unité, elle fera appel à l'autorité, à la force, elle aura donné sa démission, elle aura vécu!...

196. Après avoir pris Byzance, boulevard de l'empire, dont il fait démolir les fortifications, Sévère retourne en Italie, avec le projet de se défaire d'Albinus, qu'il avait reconnu César comme il s'était défait de Niger. Il commence par créer César, son fils Bassien, auquel il donne le nom d'Antonin. La guerre éclate aussitôt entre les deux rivaux : la Gaule se prononce pour Albinus. Une première rencontre a lieu dans les Gaules entre Albinus et Numérien, lieutenant de Sévère, qui est vainqueur.

— La question de la Pâque (158) met le trouble dans l'Église. Le pape Victor, obéissant à l'emportement de son zèle, prétend imposer aux Orientaux la coutume de son



Église, et fulmine contre eux l'excommunication : il est blâmé par l'évêque de Lyon, Irénée. Des conciles sont tenus pour cet objet à Rome, à Césarée, dans la Gaule, le Pont, la Grèce et l'Osroène. Tous conviennent de célébrer la Pâque le jour de la résurrection du Christ, c'est-à-dire le dimanche qui suit le 14^e de la lune de Mars. Polycrate d'Ephèse maintient l'ancienne coutume; mais déjà le parti qu'il représente est en minorité, et la pratique de Rome deviendra universelle après le concile de Nicée (325).

A côté des grands intérêts politiques qui étaient en lutte, la querelle sur la Pâque peut sembler aujourd'hui misérable. Mais Sévère et Albinus ne combattaient après tout que pour le service de leur ambition; tandis que Victor luttait pour l'établissement d'un nouveau culte, qui, tout en s'emparant du rituel mosaïque, aspirait néanmoins à se distinguer du mosaïsme. Tout ce que possède le Christianisme, tout ce qu'il affirme, lui vient d'emprunt : mais tout ce qu'il emprunte, il le convertit à sa mesure et à sa physionomie. Sa Pâque ne sera pas celle des juifs; son jour sacré ne sera pas le samedi; sa Trinité pas celle de Platon; son Messie pas celui des Hébreux; sa confession pas celle d'Éléusis, sa catholicité pas celle de César; son diable même ne sera pas celui de Zoroastre; et sa prédestination autre chose que la fatalité.

197. Les deux armées romaines, au nombre de 150,000 combattants, se rencontrent dans la plaine de Trévoux, sur la Saône, à quelques lieues de Lyon. Longtemps la victoire est disputée : enfin la fortune se prononce pour Sévère. Dans la joie de la victoire, il écrit au sénat : « Je vous envoie la tête d'Albinus, afin que vous sachiez que je suis irrité contre vous ! » Quarante et une familles de sénateurs sont prosrites, Commode vengé, une proscription, qui rappelle celle d'Octave, achève l'œuvre des combats. Femmes, enfants, vieillards, rien n'est épargné ! Une fois tranquille, Sévère s'occupe d'organiser l'exploitation du domaine impérial. A la préfecture du prétoire, il réunit la juridiction civile et criminelle et l'administration des finances : un véritable



état de siège perpétuel et systématique. Il pose en principe que la volonté de l'empereur est la loi de l'État, et prend soin de ses sujets, comme un maître intéressé de ses esclaves... Aucun ne sut mieux profiter, pour remplir le trésor, des confiscations; aucun ne fit mieux goûter, au peuple et au soldat, le bénéfice de la conquête. Des constructions magnifiques, des spectacles, des distributions abondantes et régulières lui valurent l'affection du peuple. A l'affectation qu'il mettait à humilier le sénat, on pouvait juger combien il prenait au sérieux son rôle d'*imperator* et son titre de César. Il avait d'abord puni les prétoriens (193), en les dispersant après la mort de Didius Julianus; il porta leur nombre de 16,000 à 50,000, et voulut qu'ils se recrutassent de l'élite des légions.

Il éleva leur paie: sa maxime était qu'il fallait *bien traiter les gens de guerre et ne pas s'inquiéter du reste*. Lui qui était venu, disait-il, pour venger la majesté de l'empire prostituée à Didius Julianus, il éleva le *donativum*, non pas à 6200, mais à 9000 drachmes.

Ainsi le gouvernement des Flaviens et des Antonins avait incliné vers une monarchie fusionniste, égalitaire, quant aux provinces et aux cités, et tempérée dans sa hiérarchie et son administration. Sévère ramène tout au despotisme militaire, et mieux que ne l'avaient fait les fondateurs même de l'empire, César et Auguste, il réalisa, systématiquement et de sang-froid, le rêve des plébéiens de Marius et des vétérans de César: l'exploitation et la jouissance du monde par le peuple romain.

Sévère part ensuite pour l'Asie, où le défiaient les Parthes.

— Victor, évêque de Rome, est remplacé par Zéphirin.

198. Tertullien, prêtre de Carthage, déjà fameux dans la chrétienté par la composition de plusieurs ouvrages, écrit son livre *De Corona*. Il suggère aux chrétiens engagés dans la profession des armes l'expédient de la désertion. C'était la coutume que les soldats romains, dans les fêtes militaires



et les distributions que leur faisait l'empereur, paraissaient la tête ceinte d'une couronne de laurier, tels que nous voyons sur les médailles la tête des empereurs. Le soldat était empereur, avant César lui-même, nous l'avons dit maintes fois. Un jour, à une distribution, un soldat chrétien ose se présenter sa couronne à la main : interrogé pour ce fait, il répond que sa religion lui défend les actes d'idolâtrie; et sur son refus, il fut dégradé.

Cette action fut diversement interprétée. Quelques-uns blâmèrent le soldat et l'accusèrent d'indiscrétion, disant que la couronne était chose de soi indifférente, que les Écritures ne défendaient nulle part. Tertullien prit la défense du soldat, et soutint que le port de la couronne en cette circonstance était un symbole antichrétien. Nous ne citerons pas les divagations de Tertullien à ce propos; mais on ne saurait nier qu'il eut raison au fond.

La couronne militaire, signe du despotisme impérial et de l'oppression des peuples, était un outrage de plus à la société écrasée. Le livre de Tertullien ne fut peut-être pas étranger à la persécution qui éclata l'année suivante contre les chrétiens.

Sévère, inaugurant une politique nouvelle, ou revenant hardiment à l'ancienne, n'agissait point par fureur, cruauté ou ineptie; ce n'était point un insensé comme Caligula, souhaitant de décapiter d'un coup le peuple romain; un débauché comme Néron cherchant des émotions dans des prodigalités sans nombre, un bravache comme Commode, un lâche comme Domitien, achetant sa sécurité au prix des plus monstrueuses largesses. Tout en lui décèle un esprit de suite qui trahit le théoricien, on dirait presque le réformateur. Il songe à tout, à la religion, à la justice, aux arts; il prétend tout soutenir, tout faire marcher, en organisant méthodiquement l'exploitation des nations par le peuple romain, et en faisant de ce peuple le Dieu de l'univers. Il a parfaitement vu que le Christianisme est l'antithèse de César : aussi songe-t-il à le combattre par la religion, par la philosophie, et même par des apparences de réforme. Sa femme, bel esprit,



cœur généreux, Julia Domna, vient à son aide, dans cette œuvre de résistance.

C'était une dévote à Apollonius de Tyane; par son ordre, Philostrale reçut la permission d'écrire l'histoire du grand théosophe, sur les mémoires qu'avait laissés Damis, son disciple. En même temps Antipater, dit *le docteur des dieux*, fut chargé de faire l'éducation du jeune Bassien, et Papinien, de composer le code des lois.

199-202. Sévère rend des édits rigoureux contre les sociétés secrètes, ce qui amène la cinquième persécution. — Les martyrs les plus célèbres qu'elle fit furent *Léonide*, père d'Origène, alors âgé de dix-sept ans, à Alexandrie; Plutarque, disciple de Léonide; Irénée, l'antignostique, à Lyon; les martyrs Scillitains, à Carthage. — Les ordres de Sévère répondaient aux sentiments du peuple et des soldats. Contre les adorateurs du Christ, il n'y avait qu'un cri dans la masse : *Christianos ad leones!*

200. Destruction du royaume de Bactriane par les Scythes Borans. Combien de fois, depuis sept mille ans, n'a-t-elle pas été saccagée, la patrie de Zoroastre!... A de longs intervalles, l'histoire nous apporte l'écho de ses malheurs : rien n'a surnagé de cette civilisation, qu'un livre de prières, le *Zend-Avesta*, et le principe dualiste de la théologie, qui après avoir parcouru le monde, civilisé la terre, réformé l'Assyrie et la Palestine, repose aujourd'hui dans le tombeau de Jésus-Christ.

— Sérénus, Perséus, Philon, mathématiciens, perfectionnent la théorie des courbes et des sections coniques.

SIÈCLE DES PRÉTORIENS.

De la fin de Commode (192) à la paix de l'Église (312), on compte, pendant un laps de cent vingt et un ans, quarante-six à cinquante personnages revêtus de la pourpre impériale, et en ajoutant dix-neuf sur les trente *tyrans* que l'on compte ordinairement, soixante-cinq à soixante-dix représentants du



Césarisme. En retranchant de ce nombre la moitié au moins, pour la simultanéité des commandements divers, voulue ou non voulue, il reste trente à trente-cinq, soit un peu moins de quatre ans, en moyenne, par empereur!

Ainsi Rome est déchirée au dedans par sa constitution césarienne, plus encore que tourmentée et vexée au dehors par les barbares. Avec le principe, que l'élection populaire, devenue l'élection du soldat, fait la *légitimité*, aucune tradition ne peut s'établir; l'Etat est essentiellement révolutionnaire. Comme l'a dit un prince français, jeté par un tour de fortune des marches du trône dans l'exil, l'empereur Napoléon 1^{er} était légitime; Louis-Philippe légitime; le gouvernement provisoire légitime; et Napoléon III, aussi légitime!...

Dès lors on peut dire que c'est la mort du pays qui est légitime.

Cependant chaque empereur fait de son mieux pour créer, avec le respect de la démocratie, une perpétuité et une transmission régulière: la pourpre reste d'abord dans la famille d'Auguste, puis elle passe aux Flaviens, des Flaviens aux Antonins; Sévère va de nouveau essayer de l'hérédité sur sa propre famille; nous verrons la famille de Constance Chlore, celle de Théodose, recommencer le même labeur. Les proscriptions, les séductions, l'or et les privilèges ne sont pas ménagés. Rien n'y fait; l'hérédité ne s'établira pas: elle répugne au Césarisme comme à la papauté elle-même.

Dans l'ordre des idées, le Christianisme va se formuler progressivement sur les débris de la gnose, en face de la philosophie expirante. Sa méthode de syncretisme, nous la connaissons: pressé par le débordement des théories, par l'avalanche des écritures, *Évangiles*, *Apocalypses*, *Épîtres*, et forcé de faire un choix, et de publier son programme, il vient de se donner un code sacré; il a fini par se composer un recueil de livres, qu'il déclare seuls et à l'exclusion de tous autres traditionnels, authentiques, apostoliques; avec des textes de ces codes et un certain nombre de passage de livres



hébreux, il se fera une gnose à lui, qu'il déclarera antérieure à toutes les autres, et qui seule sera réputée orthodoxe et véritable. De ce moment, sa polémique sera simple : aux armes accoutumées de la mauvaise foi, de l'ignorance et de la calomnie, il joindra son lit de Procuste, c'est-à-dire son formulaire, et tout ce qui restera en deçà ou ira au delà sera condamné. Il faudra du temps aux chrétiens, à leurs évêques mêmes, pour se pénétrer de ce système : tout se fera avec le temps. Le plus fort est accompli : nous avons des Écritures, une tradition : il ne s'agit plus que d'exégèse.

La dissolution des grandes doctrines philosophiques, l'invasion de la théurgie, attestent l'invasion des classes inférieures dans l'ordre des idées, comme dans celui de la politique ; tout génie disparaît sous la superstition et le despotisme, et toute littérature. La vase de la société monte à la surface : et pour avoir cherché l'ordre, la justice et la piété en dehors de la liberté et de la raison, il n'y a plus ni ordre, ni justice, ni piété.

Mais pour suivre le système de Sévère, peu de génie est nécessaire ; la force, encore la force et toujours la force. Aussi, le III^e siècle ne présente plus, parmi les Césars, d'individualités d'une haute valeur ; ou s'il s'en rencontre quelques-unes, elles n'apparaissent, comme Probus, que pour protester contre le despotisme militaire.

Les époques de triomphe pour la démocratie sont les époques de misère pour l'humanité : cela sera vrai encore après dix-huit siècles.

201. L'organisation du despotisme militaire se poursuit avec ardeur. La constitution d'Auguste, qui du moins avait respecté les formes, et que les Antonins avaient rendue presque aussi libérale qu'elle avait été sous la république, est abrogée purement et simplement. Jusqu'ici l'empereur avait porté le titre de prince ou président du sénat ; grâce à cette fiction, qui conservait les formes de l'ancienne légalité, le sénat semblait être toujours l'autorité législative et souveraine, dont l'empereur ne faisait qu'exécuter les décrets ; à cette ombre de constitution, à ce principal fictif,



Sévère substitue l'absolutisme du sabre dans toute sa nudité. Sa vie entière est une censure de la mollesse et de la négligence des Antonins, qui avaient laissé périliter l'empire. Sur son invitation, orateurs, jurisconsultes, hommes d'Etat, tous s'empressent à l'envi de proclamer l'omnipotence de César : oui, il est l'héritier du sénat, il réunit en sa personne toutes les prérogatives des pères conscrits, toutes les attributions. Le principe de l'obéissance passive est prêché au nom de la nécessité et de la raison d'Etat par ceux que leurs fonctions et leur caractère public appelaient à défendre le droit traditionnel, et comme on l'a vu tant de fois depuis, c'est au moment où la jurisprudence atteint sa perfection, que les jurisconsultes, perdant le sens de leurs aphorismes, signalent leur abaissement par leur zèle à proclamer le droit divin de la plèbe, en la personne de son empereur. Le châtement ne se fera pas attendre : s'il n'y a rien de plus vil que le magistrat courtisan, il n'y a rien aussi que la tyrannie se plaise à humilier davantage.

Des jurisconsultes, la corruption semble s'étendre aux philosophes, protégés par l'impératrice Julia Domna. C'est elle qui nomme aux chaires; elle encourage, récompense, applaudit; elle apparaît, sous la pourpre, entre deux faisceaux d'armes, comme la déesse de la raison prétorienne. Elle mérite d'être surnommée la *Philosophe* : aussi les chrétiens l'ont couverte d'outrages, qu'elle mérita aussi peu que les déesses de la liberté en 93.

Sévère soutient ces réformes par le succès de ses armes. Il soumet les peuples de l'Adiabène et les Arabes, revient en Palestine, où il châtie les juifs toujours en révolte, défend à eux et aux chrétiens, sous peine de mort, de faire des prosélytes; puis il passe à Alexandrie, où il institue un sénat pour gouverner au nom de l'empereur.

Après tout, Sévère raisonnait avec cette rigueur de logique qui distingue les hommes d'épée. Pouvez-vous faire que tous les hommes soient égaux, demandait-il? Personne ne le pensait, et les chrétiens communautaires donnaient de tristes échantillons de leur égalité. Or, si tous les hommes



ne peuvent être égaux, poursuivait Sévère, il faut donc qu'il y en ait qui servent et d'autres qui commandent; telle a été dès l'origine la pratique des patriciens et des nobles de tous les pays. Mais depuis le grand Jules César, l'application du principe a changé : il n'y a plus à Rome ni patriciens ni plébéiens ; il n'y a qu'un seul peuple, commandé par l'empereur, et les nations pour les servir... Tout le secret de l'empire, *Arcanus Imperii*, est là!...

— Suivant Buret de L..., cette époque est marquée, pour la Germanie, par la transformation de l'ancien culte druidique en religion nouvelle, dont les dieux furent pris parmi les héros qui s'étaient signalés contre les Romains, tels qu'Arminius, Odin, Sartovir, Radogaste, Barlenus, etc. Les Romains déifient leurs empereurs, semblent dire les barbares; nous déifierons nos héros. C'est toujours la guerre, la guerre élevée jusqu'à l'idéal.

(Vérifier ce qu'il y a de positif dans cette indication.)

202. Sévère fait épouser à son fils Bassien, dit Caracalla, la fille de Plautien, commandant général des gardes prétoriennes. Pour célébrer ces noces, Plautien fait châtrer cent Romains de condition libre, afin que sa fille ait des eunuques dignes d'une reine d'Orient.

— Tertullien publie son apologie en faveur des chrétiens. Hypocrisie! Avec des princes tolérants, tels qu'Antonin et Marc-Aurèle, l'apologie était de mise : entre chrétiens et philosophes, on pouvait alors s'entendre. Mais sous Sévère! pour l'honneur de la chrétienté, mieux eût valu faire comme les juifs, désobéir, souffrir et se taire. Il y a, certes, dans l'apologie de Tertullien, des choses d'une prodigieuse ironie, d'une éloquence divine, d'une raison souveraine : l'ensemble, dans la bouche surtout d'un Tertullien, et en présence d'une condamnation systématique aussi parfaitement motivée, n'apparaît que comme un tissu d'arguties ou de mauvaise foi. Tertullien n'est beau que quand il attaque : c'était une invective qu'il devait lâcher sur l'empereur, non une apologie. La cause était entendue, et depuis un siècle! il fallait mettre en présence les deux mondes.



203. Sévère, vainqueur des Parthes et pacificateur des provinces, rentre à Rome par l'Asie mineure et l'Illyrie.

— Commencements d'Origène : il est chargé d'instruire à Alexandrie les catéchumènes.

(Noter ce personnage, dont l'influence sur le Christianisme sera décisive, comme celle de Sévère sur le Césarisme. Mais Sévère, au lieu de se laisser aller à la philanthropie cosmopolite des Antonins et des Flaviens, pose le Césarisme dans la rigueur de son principe, et en poursuit sans broncher ni dévier l'exercice; tandis qu'Origène, avec sa théorie de l'inégalité des âmes, ramène le Christianisme à l'inégalité sociale, et dément toute la mission de Jésus.)

204. Plautien, préfet du prétoire, insulté par Caracalla, son gendre, conspire ou plutôt est censé conspirer contre la vie des empereurs. Sévère le fait égorger sous ses yeux, puis lui donne des regrets. Ainsi commence le châtimement de la magistrature : la préfecture du prétoire est donnée ensuite au jurisconsulte Ulpien.

De grands jours sont célébrés à Rome cette année. Réjouissance et massacre, c'est le pain et le sel du peuple romain.

La secte des apostoliques (171) se montre de plus en plus hostile aux tendances dogmatiques et hiérarchiques de l'épiscopat. Elle refuse d'obéir à aucune autorité; les apostoliques pouvaient citer, en faveur de leurs sentiments, des textes invincibles et des exemples manifestes; des textes : *Que celui qui veut commander aux autres, avait dit Jésus, soit le dernier de tous!* Et Jean, le disciple favori : *Vous n'avez que faire de docteurs parmi vous; car, sachant ce que je vous dis, vous savez tout!* des exemples : les évêques pouvaient-ils être bien venus, sous un despotisme comme celui de Sévère, à reprêcher encore leur autorité? quoi! c'est là tout ce qu'ils savaient pour organiser le peuple chrétien!...

Mais la logique, le bon sens, ne furent jamais dans les tendances du sacerdoce. Tandis qu'Irénée et ses collègues dogmatisaient, excommuniaient, créaient un empire plus



redoutable que celui des Césars, Tertullien, sous prétexte d'idolâtrie, déclamaient contre les spectacles, l'art dramatique, les lettres, les arts, la toilette des femmes; il eût voulu mettre tout le monde sous le joug d'un ascétisme barbare.

[Citer quelque chose de ces ouvrages, — notamment de celui sur les spectacles.

« Il vous faut des spectacles : attendez le plus grand de tous les spectacles, le jugement dernier, jugement universel de l'univers ! Oh ! combien j'admirerai, combien je rirai, combien je me réjouirai, combien je triompherai, lorsque je contemplerai tant de superbes monarques et de dieux imaginaires, poussant d'affreux gémissements dans le plus profond de l'abîme ; tant de magistrats qui persécutaient le nom du Seigneur, liquéfiés dans des fournaies mille fois plus ardentes que celles où ils ont précipité les chrétiens ; tant de sages philosophes rugissant au milieu des flammes, avec les disciples qu'ils ont séduits ; tant de poètes célèbres tremblant devant le tribunal, non de Minos, mais de J.-C. ; tant d'acteurs tragiques élevant la voix avec bien plus de force pour exprimer leurs propres douleurs ; tant de danseurs, etc. » (Voir pour la suite, *De spectaculis*, c. 30.)

Cette tirade de Tertullien sert encore de modèle à tous les prênes de nos curés et missionnaires sur l'enfer, le jugement dernier, etc. — Et l'inquisition s'est donné le plaisir, dans ses *actes de foi*, d'en donner des représentations.]

Cyprien avait raison de dire de lui : *Da.... mihi magistrum !* Maître en fanatisme !

N'y avait-il donc pas mieux à reprendre dans le monde romain ? Quoi ! pas un mot contre le despotisme césarien, contre l'esprit séditieux et tyrannique des légions, contre la grande propriété, contre la désertion du travail ; pas un mot en faveur des esclaves !.... Sans doute le polythéisme est la consécration des abus et des vices que le Christianisme est venu abolir ; mais en attaquant la mythologie de cette société, ne pourrait-il pas combattre aussi sa pratique ? Combien le prêtre africain est loin de Jésus !...

Dans son écrit *Aux martyrs*, il ne tolère pas la plus légère



précaution pour échapper au supplice; et cependant nous l'avons vu, dans son *Apologie*, dissimuler le drapeau chrétien et défendre son parti sur des choses qui, dès ce moment, ne sont plus en question!....

— Oppien publie ses livres sur la *Chasse* et la *Pêche*. — En voilà un du moins qui se moque également des chrétiens et des empereurs.

205-207. Bulla Félix, chef de brigands, exploite l'Italie sous le nez de l'empereur, pendant deux ans, et rappelle les exploits de Spartacus. Il est pris à la fin, et envoyé au supplice. Ce fait accuse une désorganisation générale, et la nécessité d'une réforme, que poursuivaient, chacun dans une direction opposée, le Christianisme et l'empereur. Sévère, dans son système de conservation et de réaction impitoyable, était logique, plus logique que l'épiscopat chrétien : mais la cause qu'il soutenait était condamnée; et, si mal défendu, si dissimulé et faux que fût dès cette époque l'Evangile, il avait raison contre César. Les esclaves formaient seuls la classe travailleuse, et l'esclavage était meurtrier; cause de dépopulation plus terrible encore que la guerre; la condition du colon peut-être pire encore que celle de l'esclave.

Dans cette misère des classes travailleuses, la propriété, le commerce et l'industrie perdaient toute sécurité. Fort pour la guerre civile et la guerre étrangère, l'empereur se trouvait impuissant pour la police des campagnes : il y avait des légions pour les Germains et les Parthes; des prétoriens pour vendre l'empire; des vétérans pour le ressaisir; il n'y avait rien pour encourager l'agriculture et les métiers, protéger le commerce et la propriété.

207. Tertullien se met à batailler contre Marcion, et comme s'il eût voulu rire de lui-même, il entre dans la secte de Montan. Il y fut poussé, dit Fleury, par l'envie qu'il inspira au clergé de Rome et par les outrages qu'il en reçut!... Ce clergé, jouissant de bons appointements, voulait vivre en paix et ne point s'attirer de misères de la part des empereurs; il se souciait peu des réformes du prêtre afri-



cain, qui le discréditait !... C'est vers cette époque qu'il écrit son livre des *Prescriptions*.

Si quelque philosophe de l'école de Lucien ou de Socrate eût suivi à cette époque la polémique de Tertullien, quel immense éclat de rire lui serait venu, en voyant ce déclamateur, au moment même où il opposait aux hérétiques une série de fins de non-recevoir, qui toutes se résument dans ce seul mot, l'autorité, devenir lui-même chef de secte et protester contre l'autorité !... Eh quoi ! fidèle Tertullien, vous aussi, voilà que vous protestez contre l'Église et contre l'épiscopat !...

Non, dites-vous, je suis avec l'Église : je pense seulement que certaine chose que j'affirme doit se trouver dans l'Église et vient des apôtres, bien que tels et tels ne la connaissent plus, et que certaine autre chose que je nie n'est pas dans l'Église et ne vient point des apôtres, bien que certaines gens, qui croient être quelque chose, disent le contraire !... Et que disent donc les autres que vous traitez d'hérétiques ! Allez, rhéteur, ni vous ni personne ne savez ce que les apôtres ont entendu ou n'ont pas entendu : ils n'ont jamais su un mot de toutes les questions qui s'agitent maintenant, et vos Églises, prétendues dépositaires de leur doctrine et qui dogmatisent en cette qualité, n'en ont rien reçu !...

208-210. Sévère occupe ses soldats contre les Calédoniens. Il perd dans cette expédition 50,000 hommes tués par le froid et exterminés par l'ennemi dans une retraite. Après avoir fait la paix avec les barbares, il ne trouve pas de meilleur moyen pour protéger la conquête romaine que la construction d'une muraille entre l'Angleterre et l'Écosse.

— Tertullien publie traités sur traités (contre *Praxeas* ; contre *Hermogène* ; de la *Chair de J.-C.* ; de l'*Ame* ; de la *Résurrection*). — Tout ce qu'il dit est un syncrétisme emprunté de droite et de gauche aux opinions en vogue, et qu'il appuie ou combat par des arguments à lui, les plus étranges du monde. C'est ainsi qu'il soutient, contre Valentin (135), la résurrection des cadavres, opinion qui doit d'au-



tant moins surprendre en Tertullien, qu'il soutenait, non la matérialité, mais la corporalité de l'âme.

210. Origine de la maison de Nassau, en Allemagne.

Règne de Fingal, fils de Comhal et père d'Ossian, dans le nord-ouest de l'Ecosse.

— La persécution sévit à Alexandrie, surtout parmi les disciples d'Origène. Les exhortations de ce jeune homme (il avait alors 25 ans) enflammaient les hommes et les femmes d'un incroyable enthousiasme ; et plus d'une fois sa vie fut en danger, non moins par la colère des familles qui l'accusaient de la perte des leurs, que par les recherches des officiers de l'empire, qui l'eussent puni du dernier supplice. C'est vers ce temps qu'Origène, chargé de catéchiser les femmes, et voulant se mettre à l'abri de toute tentation, désarma l'ennemi en se mutilant lui-même : il a depuis combattu cette fausse et grossière interprétation d'un texte de l'Évangile, et il a donné lieu de penser, par ses regrets, que non seulement il avait fait le malheur de sa vie, mais anéanti en lui la vertu même de chasteté, qu'il tenait en si haute estime.

211. Sévère meurt à York, à 66 ans, de fatigues, de chagrins, peut-être aussi de remords. Il avait vu son fils Caracalla attenter à ses jours, et l'idée qu'il laissait l'empire aux mains d'un parricide remplit d'amertume ses derniers instants. On l'entendait dire : *Omnia fui, et nihil expedit : J'ai été tout, et tout a bien peu de valeur !* Encore un Salomon désabusé. Il avait donné à ses deux fils le titre d'Auguste et le nom sacré d'Antonin, espérant que leur union ferait la gloire de sa famille et la prospérité de l'empire : aussi coupable en cela que Marc-Aurèle, dont il avait souvent blâmé le népotisme à l'endroit de Commode, il sacrifia à l'orgueil dynastique les intérêts du monde.

— A peine Sévère a rendu le dernier soupir, les Calédonniens se soulèvent. Les deux Augustes, Caracalla et Géta, sont d'abord battus ; ne voulant ni vaincre ni être vaincus ensemble, ils se hâtent de faire la paix avec les barbares, et portent à Rome le scandale de leur discorde.



— Tertullien écrit le *Scorpiacque*, ou antidote contre Marcion et les gnostiques : pamphlet qui ne manque pas d'une certaine valeur négative contre les sectes qu'il attaquait, mais qui ne prouve absolument rien en faveur des Églises épiscopales et prétendues orthodoxes, témoin Tertullien lui-même, qui s'en séparait. — Dans un autre écrit du même temps, il soutient qu'il est défendu au chrétien, sous peine d'apostasie, de se soustraire par la fuite à la persécution, ce qui est diamétralement opposé à l'Évangile, qui dit : *Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre*. Mais peut-être que l'on regardait ce texte comme une interpolation faite pour le besoin du moment : ce qui n'avait rien d'impossible.

[La fuite est, selon Tertullien, une quasi-apostasie. Il est cependant à remarquer que Tertullien ne souffrit pas le martyre.]

— Minutius Félix écrit son traité contre les païens. — Opuscule plein d'élégance, instructif pour l'histoire ecclésiastique, mais dans lequel on ne saurait nier que les objections de l'orateur du paganisme, Octavius, ne sont nullement réfutées par l'avocat des chrétiens, Cécilius.

Sur l'appréciation du paganisme, l'ouvrage de Minutius Félix est fort au-dessous de la théorie d'Apollonius de Tyane (37) et de Simon le Mage (20), des ophites (149) et d'autres gnostiques. Il embrasse pleinement le mosaïsme, comme fondement et précurseur du Christianisme, n'aperçoit dans les autres cultes que ridicule et immoralité, et conclut contre tous en faveur du sien.

Le sens de la révolution chrétienne se perd de plus en plus.

Construction du cirque de Caracalla.

212. La haine des deux frères divise la cour, la ville et l'armée en deux factions. Quelques-uns forment pour eux le projet de partager l'empire, l'héritage plébéien. A cette nouvelle, l'indignation éclate parmi le peuple. Julia Domna, par ses supplications, réussit à faire abandonner cette idée funeste et obtient un semblant de réconciliation. Les deux



frères consentent à se voir, à s'embrasser dans l'appartement de leur mère : Caracalla choisit ce moment pour assassiner son frère, dont le sang jaillit sur la robe de l'impératrice.

Le fraticide se sauve dans le camp des prétoriens, qu'il entraîne par ses calomnies et ses distributions; puis il fait l'apothéose de Géta. Car après tout Géta est mort empereur, et il faut que les choses se passent convenablement. *Sit di-
vis, dum non sit vivus*, dit Caracalla.

Il consacre, dans le temple de Sérapis, l'épée avec laquelle il avait tué son frère.

Alors commence une proscription affreuse, où périrent, dit-on, vingt mille personnes. Le principe césarien, prétorien, légionnaire triomphe, et se signale par ses œuvres. Nous ne sommes pas encore arrivés cependant à son expression la plus haute, la plus idéale!...

[Une fois entré dans la voie du crime, Caracalla devient furieux comme Commode. Il croit voir l'ombre de Géta qui le poursuit; partout il voit la vengeance, et pour la prévenir se fait assassin. Helvius Pertinax le surnomme *Gétius*, jouant sur le mot *Géta*; il paie de sa vie ce bon mot. — Mort de Favilla, dernière fille de Marc-Aurèle, et de Thraséas *Priscus*. — Caracalla est un *mélancolique*. Un an après la mort de Géta, il quitte Rome pour n'y rentrer jamais.]

Papinien, que Sévère avait chargé (198) de la rédaction des codes, refuse de faire l'apologie de l'assassin. Ainsi Papinien, comme Plautien (204), comme Ulpien (228), paie de sa vie le servilisme de la magistrature. Son tort fut de consentir à rester dans un corps avili (204). En faisant l'apologie du meurtre de Géta, il eût été lâche, mais conséquent; après la révolution opérée par Sévère, sa résistance, d'après les propres maximes des magistrats, n'était plus que de la révolte. Que le juge livre au bon plaisir du prince la liberté publique, et le prince lui demandera bientôt sa conscience : et s'il refuse, eh bien! dira l'empereur, la toge ou la vie!...

— Tertullien écrit à Scapula, gouverneur d'Afrique, en faveur des chrétiens. Il s'appuie surtout sur de nombreux prodiges, signes de la colère du ciel contre les persécuteurs. Il



cite notamment une éclipse de soleil arrivée à Ulique, *contre les règles de l'astronomie* ! La superstition envahit le Christianisme : encore un peu, et ce sera une superstition qui n'aura rien à envier, rien à reprocher à l'idolâtrie.

[A Scapula, Tertullien lui dit, entre autres, que s'il veut réprimer sérieusement le Christianisme, il doit s'attendre à décimer Carthage. Dans cet écrivain hyperbolique et passionné, cela représenterait un quarantième de la population. Et cependant, à en croire ce même *apologète*, les chrétiens rempliraient tout.]

213. Caracalla dans les Gaules.

Pour subvenir à ses profusions, il déclare tous les citoyens de l'empire citoyens romains, et conséquemment soumis aux lois fiscales. — C'était une façon nouvelle de spolier les provinces et d'augmenter le revenu de l'empereur, de la plèbe et du soldat.

Il y avait une *taxe* pour les citoyens romains, sur les legs et héritages, et des tributs particuliers pour les sujets.

Caracalla, au lieu d'un vingtième en prit deux, soit un dixième sur les donations et successions ; et il ne diminua point les *tributs* ; ce qui lui procura un revenu énorme, rendit odieuse la qualité de citoyen, mais fut un pas vers le nivellement.

Suivant Dion, liv. 78, les distributions que Caracalla faisait à ses soldats, en sus de la solde, montaient annuellement à 70 millions de drachmes (63 millions de fr.). A cette époque, la paye du prétorien était de 1,250 drachmes (1,125 fr.), la retraite de 10,000 dr. pour les prétoriens (9,000 fr. une fois payés), et, pour les simples légionnaires, 4,250 dr. (3,825 fr.). La profession des armes était donc devenue depuis Tibère un métier lucratif, dont le peuple romain garda tant qu'il put le privilège, jusqu'au jour où les citoyens romains manquant, l'armée fut peuplée de barbares, ou, ce qui revient au même, ne se composa plus que d'auxiliaires.

Caracalla était dans la vérité de sa position : affectant la plus grande familiarité avec le soldat, lui prodiguant, avec



l'argent des provinces, les revenus de la confiscation, dont il ne se faisait faute vis-à-vis des patriciens et sénateurs.

Les Égyptiens entrent dans le sénat : nouvelle source de revenus, nouvelle manière de vexer l'aristocratie.

Admirateur d'Alexandre le Grand, il organisait une phalange sur le modèle macédonien ; toute cette conduite prouve que le soldat est tout, le peuple et le sénat peu de chose, et le reste rien. C'est ce qu'avait très bien dit Septime-Sévère.

— Origène va visiter l'Église de Rome, mais il n'y demeure pas longtemps, rebuté apparemment par les mêmes causes qui avaient repoussé Tertullien. Les coterie chrétiennes écartent le talent et le génie : ce n'est plus un parti de réformateurs, c'est une cohue d'exploiteurs et de dupes. Origène retourne à Alexandrie, où il commence ses travaux sur la Bible. Sa réputation, à cette époque, est déjà telle, que le proconsul d'Arabie veut le voir par curiosité.

Les païens l'appellent ; les chrétiens le flétrissent...

214-215. Guerre des Romains avec les Allemands, les Goths, les Sarmates et les Daces. Caracalla parcourt ces divers pays ; puis il tombe sur Alexandrie, dont il fait massacrer à l'improviste les habitants, qui s'étaient permis sur son compte quelques plaisanteries. La délation atteignait non seulement les plus hauts personnages, mais les villes et les provinces.

Beaux temps du prétorianisme !

215. Une guerre de succession entre les enfants de Vologèse, roi des Parthes, attire ensuite l'attention de Caracalla...

— Secte des *agrippiniens*, sectateurs d'un évêque d'Afrique, du nom d'Agrippin, qui rejetait le baptême des hérétiques, et dont on croit que Tertullien partagea l'erreur. Agrippin débaptisait en conséquence ceux qui ne l'avaient point été par les orthodoxes : système déplorable, qui montre à quel point la concurrence était parvenue entre les évêques. Tout se formait en partis : Agrippin fut soutenu par les évêques d'Afrique et de Numidie.

216. Expédition de Caracalla en Médie et chez les Parthes.



Comme il avait une grande foi et dévotion à Apollonius de Tyane, il lui bâtit un temple (120, 273).

La guerre fut pour lui mêlée de succès et de revers.

217. Macrin, chargé de l'administration civile, est dénoncé à Caracalla comme devant être alors son successeur à l'empire, d'après la prédiction d'un sorcier. Le péril conduit Macrin au crime : Caracalla est assassiné entre Édesse et Carrhes, en Mésopotamie, au moment où il allait en pèlerinage, dans un temple fameux de la Lune. Supposons que pareil malheur arrivât à Henri III, dans une de ses processions, il eût été considéré comme martyr du devoir religieux et canonisé ! Le sénat n'y manqua pas : à la demande des troupes, si bien payées par lui, Caracalla est mis au rang des dieux.

Macrin, Numide de race obscure, et pas encore sénateur, est fait Auguste au refus du préfet du prétoire Advantus, par les prétoriens que séduisent ses gratifications. En même temps, il fait César son fils, âgé de douze ans, et lui donne le nom d'Antonin. Mais bientôt forcé par la pénurie de ressources, il laisse entrevoir le dessein de rétablir l'antique discipline parmi les soldats et de réduire la solde. *Inde iræ.* Le bruit court que Macrin, plein de mauvaises intentions à l'endroit du soldat, est l'assassin de Caracalla : il n'attend que l'occasion de se venger.

Mort volontaire de Julia Domna, veuve de Sévère.

— Tertullien écrit ses traités de la *Monogamie*, de la *Pudeur* et du *Jeûne*. Dans le premier, il désapprouve les secondes noces, autorisées par l'apôtre Paul, et il est considéré de ce chef comme hérétique. On peut, selon nous, les accorder, en faisant voir qu'autre chose est le principe, et autre chose la pratique. Selon la loi de l'amour et du mariage, l'homme ne peut aimer véritablement qu'une fois ; par conséquent, il ne devrait aussi se marier qu'une fois. Mais il est difficile d'épouser ce que l'on aime, et c'est ce qui fait une nécessité de la tolérance. Tertullien avait plus que Paul le sentiment du vrai mariage ; Paul était plus dans la réalité.



Dans le traité de la *Pudeur*, Tertullien, entraîné par la logique de son principe, se moque de l'évêque de Rome qui admettait les fornicateurs et adultères à l'absolution ecclésiastique. Il prétend qu'à Dieu seul appartient d'absoudre de ces péchés, comme de celui d'idolâtrie et d'hérésie, qu'il mettait sur la même ligne. Là encore, il y a une vérité secrète : c'est que l'homme tombé dans l'habitude de la fornication et de l'adultère se rend incapable du vrai amour et reste esclave de la seule volupté ; donc il n'y a que Dieu, c'est-à-dire une crise de l'âme ou de la nature, qui le puisse délivrer.

Le livre du *Jeûne* ne contient que des préceptes particuliers surajoutés à ceux de l'Église, qu'il ne jugeait point assez sévères. C'est le pythagorisme restauré, c'est-à-dire l'art, plus ou moins vrai, de se rendre maître de ses sens par l'abstinence et la macération. — Mauvaise pratique : on ne maîtrise pas la nature par la violence, pas plus que l'amour.

[Dans ce livre, comme dans les autres, il attaque la morale des orthodoxes et leur renvoie toutes les accusations dont ils accablaient les gnostiques. Il dit que la promiscuité des agapes, qui se pratique dans l'Église romaine, est due à la bonne chère : *Adolescentes tui cum sororibus dormiunt, appendices scilicet gulæ lascivia et luxuria.*

Ainsi, le Christianisme ne marchait point d'un pas assuré dans sa morale, pas plus que dans sa théologie et ses réformes. La superstition gagne de jour en jour : vers cette époque, cette même secte de Montan, à laquelle appartient Tertullien, annonce officiellement la fin du monde pour l'an 300. Que de déceptions depuis Jésus ! Mais encore un peu, et l'Église, dite orthodoxe, mettra fin à la mystification en la déclarant hérétique.

Élien, de Préneste, littérateur grec.

218. Macrin, défait par Artaban, roi des Parthes, est forcé d'acheter la paix. A un chef de prétoriens, suspect de réformisme et accusé d'usurpation, il n'est pas permis d'être vaincu. L'insuccès ouvre la porte aux intrigues : les soldats,



séduits par Mœsa, sœur de l'impératrice Julie, qui promet de les rétablir dans leurs solde et privilèges, proclament empereur le jeune Bassien, surnommé Elagabale (créé de Dieu), âgé de dix-sept ans, cru bâtard de Caracalla, et qui exerçait alors les fonctions de prêtre du Soleil à Émèse, en Syrie. Sa mère Sœmias, qui l'avait eu de son commerce impudique, soit prudence, soit superstition, l'avait fait entrer en religion : c'est ainsi qu'au moyen âge et jusqu'à la Révolution française, on faisait abbés ou évêques les cadets de famille princière ou noble. Macrin est abandonné par une partie de ses soldats, qu'entraînent les noms d'Antonin, de Sévère, de Caracalla. Peu de temps après, 6 juin, Macrin est défait en bataille rangée et massacré avec ses enfants par le parti d'Elagabale, qui n'est autre, au fond, que celui de Caracalla, c'est-à-dire du prétorianisme même.

Ainsi, l'empire, après être sorti avec Néron de la famille de César, puis après avoir été conféré hors de Rome par la proclamation de Vespasien, se donne à des hommes de race étrangère : Elagabale est Syrien ; Maximin, Goth ; Philippe, Arabe ; Macrin, qui vient de périr, était Numide : la succession à l'empire est une prostitution. C'est un effet de la loi de Caracalla, qui, en donnant le titre de citoyen à tous les sujets de l'empire, leur a donné droit à l'empire même.

219. Divers gouvernements de provinces refusent de reconnaître l'élection d'Elagabale : les noms d'Antonin et de Sévère triomphent de toutes les résistances ; les révoltés sont mis à mort.

Elagabale part d'Asie pour venir à Rome se présenter au peuple. Son voyage est une procession religieuse qui dure quatre mois. Enfin, il fait son entrée dans la ville éternelle, vêtu d'une robe traînante, toute de soie, le visage fardé, les sourcils peints, le front ceint d'une tiare orientale, dans une attitude extatique, et conduisant le char où repose son idole favorite, le dieu Elagabal, une pierre noire (probablement un aérolithe) taillée en cône (Phallus) et enchassée de pierres. De jeunes Syriennes célèbrent autour du char des danses lascives ; les parfums les plus rares, les vins les plus exquis,



tout est prodigué pour ce jour de triomphe. — Les vieux Romains s'indignent; le préfet du prétoire, Julien, entreprend de chasser l'infâme. Mais l'heure n'est pas venue; Julien est tué par les soldats.

L'empereur entreprend ensuite de subordonner tous les cultes à celui du dieu d'Émèse : d'abord il se marie avec la Lune, la déesse de Carthage, Astarté : et tous les citoyens sont forcés de contribuer à la dot.

Élagabale persécute les philosophes : cela devait être; et donne le spectacle de la plus prodigieuse impudicité. Sa luxure, qui étonne les Romains, même après celle de Commode et de Néron, était un effet des superstitions de l'Orient. La religion seule pouvait inspirer de tels raffinements; il y a quelque chose de sacerdotal dans les infamies de toute espèce qu'il mit dévotement en pratique, et dont le palais impérial devint le théâtre. C'est presque de la gnose, une gnose aphrodisiaque. Le réformateur Mahomet, venu quatre cents ans plus tard, et qui se vantait lui-même d'avoir une puissance d'action érotique égale à celle de trente hommes ordinaires, reproduit quelque chose de cette lasciveté religieuse d'Élagabale.

220. Élagabale crée pour gouverner l'empire un sénat de femmes publiques. Il viole une vestale, tient académie de prostitution pour les deux sexes; assigne un *donativum* à ses compagnes d'armes, s'habille en femme, prend le nom de l'impératrice et confère les hautes dignités de l'État à ses nombreux maris, recrutés du cirque, de l'armée, de la marine et de tous les lupanars pour leurs facultés priapiques. Commode, poursuivant les bêtes du cirque, jouait l'Hercule; Élagabale joue la Vénus, tantôt l'Anadyomène, tantôt la Callipyge, et comme homme, et comme femme, épuise toutes les inventions de la luxure. Sous lui, c'était un moyen de fortune que la possession d'un grand et gros nez. Jamais il ne toucha deux fois la même femme.

Ces folies, d'après ce que l'on sait des mystères de la déesse syrienne, ne permettent pas de douter qu'Élagabale, né d'une mère impudique, initié de bonne heure au



culte de Vénus, n'ait agi par esprit de superstition autant que par l'exaltation de la débauche. Le délire vénérien était arrivé au paroxysme : païens, chrétiens, Grecs et barbares ne rêvaient que de voluptés. Les livres ascétiques de Tertullien, la castration d'Origène, le rigorisme de Montan, les rêveries de certains gnostiques, les débauches des agapes peuvent seuls expliquer ce caractère étrange d'Élagabale, incompréhensible pour nous, et qui le sera de plus en plus pour la postérité. On cherche l'idéal de la jouissance, et de désespoir on se jette dans la macération : l'un comme l'autre prouvent également l'aberration du cœur et de l'esprit.

Héliogabale, comme certains socialistes du ^{xvii}^e siècle, affirmait la pantogamie et la confusion des sexes, une volupté omnisexuelle et omnimode, et omnianimale. Sa mère Soëmias régnait avec lui, conduisant les chœurs amoureux de la cour, présidant toutes les fêtes, assistant aux séances des sénateurs, près des consuls, et signant avec eux les décrets.

Ainsi l'empire doit exprimer, en la personne des empereurs, toutes les pensées, toutes les croyances du monde. En attendant que l'épiscopat chrétien monte à son tour sur le trône, ou du moins dirige les conseils des Césars, nous avons l'exhibition du patriciat, en Pompée, de la plèbe, en César, de la philosophie, en Marc-Aurèle, du prétorien, en Septime-Sévère, Maximin et Caracalla ; du machiavélisme, en Auguste et Tibère, de l'héroïsme, en Trajan, de la théosophie, en Alexandre Sévère, Adrien, de la superstition aphrodisiaque, en Élagabale. Savoir les empereurs, c'est savoir l'antiquité, dans son passage de l'état passionnel à l'état spirituel ; c'est connaître l'antithèse et la cause par conséquent du Christianisme.

— Visimar, roi des Sarmates, est battu par les Goths.

— Le rabbin Samuel, fondateur d'une académie juive à Nahardéa, sur l'Euphrate.

221. Élagabale, par les conseils de sa mère Soëmias, adopte son cousin Alexandre. Ce qui est curieux, c'est que,



d'après les expressions de Gibbon, il fut conduit à cet acte, afin que, se déchargeant sur le jeune César des affaires politiques, il put s'occuper sans contrainte des choses de la religion. (Consulter à ce sujet, Dion, Hérodiën et l'*Histoire augustiné*.)

— Jules Africain, écrivain chrétien, savant historien et philologue. Il était en correspondance avec Origène, sur les Écritures. Il avait composé une chronique universelle, commençant à la création, et allant jusqu'au consulat de Gratus et Séleucus, 221 de J.-C. A cette époque, Africain comptait donc, pour la durée totale du monde, 5723 ans, ce qui donne, pour 1854, 7356 ans, 1498 de plus que la chronologie d'Ussérius (181). Conformément aux idées millénaires, il fixait la fin du monde, attendue par les chrétiens, à 279 ans au plus tard, vers l'an 502.)

222. Héliogabale, jaloux de la popularité du jeune Alexandre, tente de le faire périr : il tombe lui-même sous les coups des prétoriens (10 mars) à l'âge de 22 ans, après 3 ans 9 mois 4 jours de règne. Son nom est voué par le sénat à une infamie éternelle.

Héliogabale est une des apparitions les plus curieuses de la transition pagano-chrétienne. Il n'est, au fond, ni plus ni moins pervers que tant d'autres : ce qu'il en fait, on ne saurait assez le redire, est autant l'effet de l'hallucination religieuse que de l'enivrement des sens.

Ce n'est ni un bambocheur comme Néron, ni un mélancolique comme Tibère, ni un frénétique comme Caracalla, Commode ou le fils de Germanicus. C'est tout simplement le fils d'une prêtresse de Vénus, un initié de ce culte babylonien et syriaque, contre lequel tonnaient jadis les prophètes. Pour comprendre Héliogabale, il faut lire, non pas Juvénal ou Pétrone, il faut lire Ézéchiel, et même Anacréon, dans sa lamentation sur Adonis : *Αιχξωτον, Αδωνιν, επαυχξουσιν ερωτες*.

— L'impureté d'Héliogabale ne se signale pas, comme celle de Commode, par la cruauté et l'effusion du sang ; il ne persécute point les chrétiens, parmi lesquels il eût pu se distinguer par une chasteté angélique, si le hasard l'avait



fait naître d'une chrétienne. Il est tout amour, mais une aberration monstrueuse de l'amour. Héliogabale est un psychique, — c'est ce que va démontrer le caractère de son successeur.

Alexandre Sévère est proclamé empereur à 17 ans, et règne sous la tutelle de sa mère Mamée et du préfet du prétoire, le célèbre jurisconsulte Ulpien.

Or, qu'est-ce que Mamée ? la sœur de Soëmias, une Syrienne initiée au culte de Vénus, dans l'exercice duquel elle devint mère du jeune Alexandre, dont le père est aussi inconnu que celui d'Héliogabale. Qu'est-ce que cet Alexandre lui-même ? un bon jeune homme, une demoiselle très pudique, très doux, très modeste, très obéissant à sa mère et à son ministre Ulpien.

Orné de toutes les vertus dont Héliogabale avait si étrangement exagéré les vices, et comme lui singulièrement religieux et dévot. Ces deux jeunes gens sont vraiment frères, ou pour mieux dire vraiment sœurs ; il n'y a de différence entre eux que celle de leur système, de leur éducation peut-être. Héliogabale fut une fille de joie ; Alexandre Sévère sera une personne rangée. Chez l'un et l'autre, la pudeur et la lubricité procèdent du même tempérament efféminé, du même esprit mystique. Du reste, comme Héliogabale, Alexandre Sévère manque tout à fait au principe de son élection, le prétorianisme, d'abord en faisant ou laissant nommer Auguste sa mère Mamée, comme l'avait été Soëmias ; puis par sa religiosité cosmopolite, son zèle envers tous les dieux, sa protection de tous les cultes, ses inclinations philanthropiques et anticésariennes.

Il se livre tout entier au parti des hommes d'État, représenté alors par Ulpien, Paul, Sabin, Africain, Modestin, Callistrate, Hermogène, Marcien, peu aimé du soldat ; mais il trompe leur politique par la tolérance qu'il accorde au Christianisme, accusé, non sans raison, de troubler et de pervertir la société romaine et de refroidir le courage du soldat.

L'influence de ces hommes graves fit donc maintenir les



édits contre les novateurs ; mais la faveur d'Alexandre, poussé à l'illuminisme, en paralysa l'effet.

222-223. Le Perse Artaxerce, fils de Sassan, attaque Artaban, roi des Parthes. (Cf. Dubeux.)

223-235. Règne pieux et honnête d'Alexandre Sévère. Bon jeune homme, studieux, aux inclinations douces et dévotes, mais dont la religion est aussi tempérante et chaste que celle d'Héliogabale avait été fougueuse et obscène. Tous les matins, dit Lampridius, il passait dans son oratoire, faisait sa prière devant les images des héros, des bons princes et des âmes saintes, parmi lesquelles Orphée, Apollonius de Tyane, Abraham et Jésus. Il protégea les mathématiciens, les philosophes et les gens d'esprit, ce qui ne prouve pas précisément qu'il fût rien de tout cela. Les prétoriens, par allusion à son origine et à ses dévotions toutes syriennes, l'appelaient d'abord par dérision, Archi-Synagogus : plus tard, quand il s'avisa de vouloir les soumettre à la réforme, ils lui donnèrent non moins ironiquement le sobriquet de Sévère : ce fut son arrêt de mort. Ayant épousé, avec la permission de sa mère Mamée, la fille d'un patricien qu'il adorait, sa tendresse conjugale remplit de jalousie le cœur de la vieille auguste, qui vint à bout, par ses intrigues, de perdre la jeune impératrice, sans que le benoît empereur eût la force de protéger sa femme. Il se contenta de la pleurer!...

[*Alexandre* réduit au 30^e les tributs que payaient les provinces, comme dette de la défaite, et réalisa l'égalité devant l'impôt, conséquence de l'égalité civique accordée par Caracalla (213).

Ce nivellement, qui annulait la différence des vainqueurs et des vaincus et le bénéfice de la victoire, ne dura pas longtemps, et fut une des causes de la perte d'Alexandre. Cet empereur n'était plus romain, il était philanthrope, cosmopolite, universaliste, chrétien.]

Sous lui les chrétiens protégés élevèrent, dit-on, leur premier temple, mais on ne saurait dire si ce fut à l'Être suprême, à Jéhovah ou à Jésus-Christ, dont la divinité n'était



pas encore reconnue. — Origène, appelé à la cour par Mamée, qui paraît avoir pris Julia Domna (199) pour modèle, jouit de la plus grande faveur. Sans doute il visita la chapelle de l'empereur; il y vit, à côté de Jésus, l'image d'Apollonius dont il ne niait pas les prodiges, se contentant de les attribuer au démon!...

[« Alexandre lui-même, selon les chrétiens, aurait été dans l'intention de bâtir un temple à Jésus. » — Cela ne prouve qu'une chose, les préoccupations d'esprit d'Alexandre.]

— Suivant Tillemont, c'est sous Alexandre que les chrétiens bâtissent leurs premières églises. (Cf. 212, *supra*.)

223-235. La paix recommence pour les chrétiens, et dure jusqu'au règne de Dèce, trente-huit ans.

C'est dans cet intervalle qu'ils osent bâtir des églises : jusqu'alors, ils avaient tenu leurs réunions dans des maisons particulières. — Or, ce fut un fait très grave et décisif, sous plus d'un rapport, que cette construction de temples chrétiens.

La secte prenait ainsi une existence publique et quasi officielle;

Le Dieu Christ avait domicile ;

Le pouvoir épiscopal échappait définitivement à l'étreinte démocratique et laïque, invincible, inévitable, tant que les clercs vivaient pêle-mêle avec les laïcs, dans la même cuisine!...

223. Un évêque chrétien, du nom d'Hippolyte, qui fut depuis martyr et mourut, à ce qu'on croit, à Porto, essaie une correction du calendrier, ou plutôt un procédé de calcul pour déterminer la fête de Pâques.

Il se servait pour cela d'un cycle de seize ans. Il marque le 14^e de la lune de mars, la première année d'Alexandre, au 13 avril, ce qui convient en effet à l'an 222. Il existe, sous le nom du même Hippolyte, un traité de l'*Antéchrist*, que l'on croit apocryphe.

(Il a paru, en 1853, un livre sur saint Hippolyte; à voir.)

— Tremblements de terre et ténèbres à Rome, pendant trois jours.



224-225-226. Défaite d'Artaban par Artaxerce. Commencement de la dynastie sassanide.

Artaxerce rétablit la religion des mages et rêve de restaurer l'ancien empire de Cyrus. Cette réaction du magisme se fera sentir plus tard au monde chrétien, par la propagation des idées de Manès (273).

— Haquin, roi de Suède, défait Sigus, roi de Danemark.

— Dion Cassius, auteur d'une *Histoire romaine*.

227. Les Goths établis sur le Don menacent de déborder sur l'empire.

228. Révolte des prétoriens contre le parti des hommes d'Etat. Le préfet du prétoire, Ulpien, est massacré par les soldats, sous les yeux d'Alexandre, qui ne trouve pour son ministre que des pleurs, comme il n'avait trouvé que des pleurs pour sa femme. — Ulpien et ses collègues étaient conservateurs et impérialistes, sans nul doute : mais leur idéal se rapprochait plus de celui des Antonins que de celui de Septime-Sévère. Pour appliquer leurs réformes, d'ailleurs, il eût fallu un homme pour empereur, non un enfant : de plus puissants qu'eux y échoueront. — Dans la même sédition qui coûta la vie à Ulpien, faillit aussi périr l'historien Dion Cassius.

Défaite des Allemands en Illyrie, par Macrin.

229. Guerre entre Artaxerce et les Mèdes. (Cf. Dubeux.) Grands travaux d'Origène. Ambroise, son disciple et son admirateur, homme riche, subvient à toutes les dépenses. Origène commence à publier ses *Commentaires* sur l'Écriture et finit par où depuis plus d'un siècle l'Église aurait dû commencer. L'exégèse évoque à son tribunal la question chrétienne, non pour la juger, mais pour la consacrer. L'œuvre entreprise par Marcion et Origène ne s'accomplira qu'au ^{xix} siècle.

Hérodien, historien grec, écrit une *Histoire des empereurs*.

230. Les Églises grecques étaient pleines de divisions : on ne s'entendait pas ni sur le Christ, ni sur Dieu, ni sur l'Église, ni sur rien. Le Christianisme qui avait paru si simple aux apôtres, tout pleins de la parole révolutionnaire de Jésus,



était devenu, grâce aux reculades de l'épiscopat et aux spéculations de la gnose, une hypothèse inextricable. Origène fut appelé à Athènes, pour y enseigner le Christianisme, le vrai Christianisme, et partit d'Alexandrie avec une lettre de recommandation de son évêque Démétrius. En passant par la Palestine, il est ordonné prêtre par les évêques de Césarée et de Jérusalem. Alors commence pour lui une vie de persécution et d'amertume. Démétrius confie le secret, confié à lui seul, de la mutilation volontaire d'Origène; on l'avait admiré jusque-là, et ce fut en invoquant un texte judaïque qui défend, et pour cause, aux prêtres de Jéhovah d'être eunuques qu'on le proscrit. Il dit que son ordination est irrégulière et l'accuse en même temps de nombreuses erreurs contre la foi.

La conduite de Démétrius, qui accuse Origène après l'avoir accrédité, révèle la jalousie épiscopale : il regardait Origène comme sien et trouvait mauvais que l'évêque d'un autre lieu se permît d'ordonner prêtre celui que lui-même avait refusé d'élever à cette dignité. Ce fut une indignité d'évêque, qui fut partout blâmée, mais qui importe à l'histoire.

Quelles étaient les idées d'Origène? c'est ici le lieu de les exposer.

(Article à faire, d'après *l'Encyclopédie nouvelle*.) — Traité περι αρχῶν.

Origène pose en principe l'inégalité des âmes humaines, l'inégalité de toutes les choses. C'est de cette philosophie que sortira un jour la féodalité, le mystère de l'inégalité des conditions et des personnes. Certes, ce n'était pas à l'épiscopat (au III^e siècle), bien connu par ses tendances aristocratiques et oligarchiques, à faire tant de bruit de cette idée d'Origène, retenue des théories gnostiques : mais Démétrius voulait du scandale, et quelle prise n'offrait pas à l'anathème un penseur tel qu'Origène, à une époque où l'Église n'avait pas de profession de foi, où l'orthodoxie était nulle?...

Nous ne défendons pas Origène, au surplus : nous le condamnons plutôt. Il est un des destructeurs du Christianisme.



Ainsi Paul, ouvrant la voie à Augustin, nie la liberté et fonde la prédestination.

Origène vient à son tour et nie l'égalité, détruit la justice ; car si les âmes sont inégales, elles n'ont pas de mesure commune ; il n'y a pas plus de justice entre elles qu'il n'y en a entre l'homme et le cheval.

Les évêques nient, sous une forme moins abstraite, cette même égalité, en usurpant la souveraineté de l'Eglise, le droit de la démocratie, en transigeant avec le Césarisme, en tolérant l'esclavage, en transportant à l'ordre mystique et spirituel l'espoir messianique d'une réforme sociale.

La justice est supplantée par la grâce ;

La raison exclut la foi ;

La tolérance chassée par l'anathème ;

L'universalisme chrétien détruit par des coalitions de l'épiscopat.

Et depuis dix-huit siècles, l'histoire, complice de cette conspiration contre le Messie de Galilée, applaudit à l'œuvre d'oppression et d'hypocrisie de ces prétendues Eglises, devenues des fermes à cheptel, dont l'évêque est l'exploiteur et le peuple des croyants le bétail.

An surplus, rien ne démontre mieux l'absence de philosophie, la nullité originaire de doctrine chez les chrétiens, que les efforts des esprits les plus honnêtes, les plus dévoués, les plus intelligents, pour constituer une théologie à leur religion nouvelle.

A qui fera-t-on croire que les Tatien, les Valentin, les Tertullien, les Origène devinrent hérétiques de gaîté de cœur, malgré la tradition connue et évidente ?

Les malheureux, il ne sont devenus hérétiques que parce que l'épiscopat n'avait véritablement rien à leur offrir, et que dans son infime décision, il était incapable de s'entendre !....

— Philosophie de Potamon, alexandrin. — (Cf. Buret, Tennemann, J. Simon.)

Sextus Pomponius, disciple de Papinien, jurisconsulte.

234. Origène, persécuté, condamné par un concile qu'a reuni Démétrius, se retire à Césarée en Palestine. Là, il con-



linue ses travaux pour l'Église ingrate; il poursuit ses commentaires de la Bible, et se fait de nombreux et illustres disciples, entre autres Grégoire *le faiseur de miracles*! Ce n'est pas celui-là qui recommandera le mieux la philosophie d'Origène.

Ainsi, nul ne sera prêtre que sauf le bon plaisir de son évêque, et nul prêtre n'aura le droit d'enseigner que ce qu'il plaira à l'évêque; l'ordination localisée et la doctrine confisquée, l'épiscopat reste maître de la foi et de la doctrine, comme du pouvoir!

231-247. Héracles, disciple d'Origène, succède à Démétrius dans l'Église d'Alexandrie. Il porte le nombre des évêques d'Egypte à vingt; dans un siècle, on les comptera par centaines (322).

232. Alexandre Sévère marche contre le roi des Perses, Artaxerce le Sassanide. Entre temps, il s'occupe d'études philosophiques et de réformes, et compose un livre sous ce titre: *Règles pour bien vivre*. Recueil de ses thèmes sans doute. Brave garçon! Après une campagne mal dirigée et sans gloire, il ramène ses troupes mutlinées à Antioche.

233. Alexandre n'est pas l'homme qu'il faut aux prétoriens. Le vent de la révolte souffle de tous côtés: quatre empereurs sont nommés à la fois par les soldats impatients. Le jeune et faible empereur parle aux troupes, casse une légion; mais cet acte d'autorité produit peu d'effet sur le soldat, qui conserve sa rancune et n'attend que l'occasion.

Enlèvement d'un convoi de sept cents éléphants et mille huit cents chariots à Artaxerce.

234. Les Germains passent le Rhin et le Danube, ravagent la Gaule et l'Illyrie. Alexandre quitte l'Orient et marche contre eux.

Composition du code hermogénien.

235. Alexandre bat les Germains, ou les paie pour qu'ils se retirent!... C'est alors qu'il est tué avec sa mère Mamée, à l'âge d'environ trente ans. Quoiqu'il fût grand, fort, adroit aux exercices du corps, on peut dire qu'il ne prit jamais la toge virile. Son règne fut aussi funeste à l'empire que celui



d'Iléliogabale, son cousin, par l'hétéroclisme des idées, l'anomalie du système et l'étrangeté des sujets.

La vie d'Alexandre Sévère, dans l'*Histoire augustine*, semble une imitation de la *Cyropédie* de Xénophon.

Alexandre est remplacé par Maximin.

De même qu'entre Sévère et Iléliogabale, il y avait un contraste de mœurs et de vie, de même entre ces deux princes et Maximin, il y a contraste de tempérament. — Il semble que l'élection de ce César soit une représaille des prétoriens, qui, depuis dix-sept ans, trompés par des noms, n'étaient plus conduits par des hommes. Enfin ils se donnaient un mâle; jamais il n'y en eut de pareil à Maximin. Son élection fut électrique : un jour qu'il passait une revue, il fut salué empereur par les soldats, qui rendirent bientôt l'élection irrévocable en assassinant Alexandre et sa mère.

Maximin, né en Thrace, de sang goth, surnommé le Cyclope et le Phalaris de l'empire, est l'idéal du César, tel que le prétorien dut le rêver après Iléliogabale et Alexandre Sévère. Sa taille de huit pieds, sa force qui égalait celle d'un cheval, son courage, sa brutalité en faisaient un type d'empereur prétorien. De même qu'Antonin le Pieux marque l'apogée du Césarisme, de même Maximin est l'apogée du prétorianisme. Il associe à l'empire son fils Maxime et reprend la politique de Sévère; avec lui commence la sixième persécution contre les chrétiens.

Les proscriptions recommencent : depuis longtemps, le soldat n'avait rien à dévorer, de la caste patricienne. Maximin est la colère soldatesque, qui s'exhale après dix-sept ans d'abstinence et d'ennui. Tous les consulaires, les gens lettrés, les gens de loi et d'administration se voient en butte à la haine, aux méfiances d'un prince que tourmente la conscience de sa grossièreté et de sa basse origine. N'est-ce pas aussi la réaction militaire qui se fait jour contre ce monde de philosophes, de parleurs, d'avocats, de prêtres, qui semblaient s'abattre sur l'empire, depuis le patronage de Julia Domna, continué par Soëmias et Mamée? Maximin dédaigne de visiter Rome et l'Italie, mais il sait battre l'ennemi, et il



le refoule dans ses forêts. Les supplices qu'il infligeait étaient ceux d'un sauvage, faisant assommer les condamnés à coups de massue, comme des chiens, ou les livrant aux bêtes féroces revêtus de peaux sanglantes d'animaux. Dans ce mépris de l'humanité, ne reconnaît-on pas le dégoût de l'immonde société qui avait vu Héliogabale et des habitudes molles et casanières du règne d'Alexandre? Maximin pouvait terrasser à la lutte seize athlètes de suite; il broyait les pierres dans ses mains; il consommait en un jour vingt-cinq pintes de vin et quarante livres de viande. Mais on ne dit pas qu'il eût un sérail, ni qu'il prostituât son corps à la pédérastie des goujats de son armée : au contraire, sa femme Pauline, pleine de douceur, de sagesse et de bienfaisance, une vraie Pallas mariée à un Titan; preuve que cette nature barbare connaissait, plus que les Romains dégénérés, les vrais sentiments de la nature. Il devait sa fortune à Septime-Sévère, qui se connaissait en hommes, et avait vu en lui autre chose que sa masse, et à son fils Caracalla : celui-ci assassiné, il n'avait pas voulu, par reconnaissance, servir Macrin, et il se serait cru souillé de reconnaître pour son empereur un Héliogabale. Combien de Romains en firent autant!...

Après l'élévation de Sévère, il reparut à l'armée, passa par tous les grades militaires, avec l'applaudissement des soldats, qui l'appelaient leur Ajax et leur Hercule, obtint le commandement de la 4^e légion, qui devint sous lui la plus vaillante et la mieux disciplinée. De tels états de services valaient bien ceux d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère lui-même. Ce jeune prince n'était pas même éloigné de donner au paysan goth sa sœur en mariage; qui donc ici aurait eu à se plaindre de la mésalliance?... (Cf. les historiens originaux pour le portrait à faire de Maximin.)

— Maximin renouvelle les édits de Sévère contre les chrétiens. En cela, il répond aux désirs de la société païenne et des hommes d'État et philosophes les plus éclairés. Dion Cassius, historien de cette époque, partageait entièrement les sentiments des jurisconsultes de Sévère et d'Alexandre



(198,222); il place dans la bouche de Mécène un discours à Auguste relatif à cette question. (Cf. cet auteur.)

— Alves, roi de Suède, contraint les Russes à lui payer tribut.

— Emile de Pontieu, pape : élection miraculeuse de Fabien.

236. Les Goths descendent en Mésie et en Thrace.

Pendant la persécution de Maximin, Origène, spécialement désigné à la répression, cesse son enseignement et se cache à Césarée de Cappadoce. Là, il écrit son exhortation au martyr et commence sa grande compilation des textes originaux et des versions de la Bible, travail qui l'occupe vingt-huit ans ; condamné par l'Église, il ne cesse de servir l'Église. Mais que servent le dévouement, la charité, le martyr même à un excommunié. J'entendais un jour un prêtre dire, de cet air béat qui soulève la colère et le dégoût : « On désespère du salut de Tertullien ; on craint pour Origène ! » Qu'attendre d'une Église qui damne de tels hommes ? Vraiment, quand on voit les pauvres monuments qu'a laissés de son génie un Origène abêti par la chrétienté ; quand on voit cette chrétienté même, livrée à ses intrigues, à ses jalousies, à son machiavélisme, on se prend à regretter qu'un Maximin n'ait pas régné trente ans, pour purifier ce monde dépravé. (Cf. Fleury, t. II, 129.)

237. Autant les princes syriens, par leurs qualités et leurs vices contraires, choquaient le caractère prétorien, autant Maximin par son individualité féroce, rendue plus effrayante encore par la renommée, faisait violence aux habitudes sociales. Il épouvantait, et quoi qu'il fût, il lui était impossible de guérir les esprits de cette épouvante.

Un des plus grands actes de la tyrannie de Maximin, aux yeux de la multitude, fut d'avoir appliqué au service impérial les revenus particuliers des villes, destinés aux amusements du peuple. Certes, les raisons ne manqueraient pas pour justifier cet acte : après tout, il fallait faire vivre le soldat, qui défendait les citoyens. Mais on voit ici la scission qui se creuse de plus en plus profonde entre l'armée et



plèbe, entre le soldat et le *quirite* (pékin). C'est un caractère essentiel de l'ère prétorienne et une conséquence inévitable du Césarisme. — Maximin ayant fait enlever des temples les statues d'or et d'argent des dieux pour les convertir en monnaie; le peuple, en quelques endroits, aima mieux se faire massacrer pour ses autels et ses dieux que de souffrir un tel acte d'impiété. Un sénateur, Magnus, se révolte dans la Gaule; il est tué, avec 4000 complices, supposés ou convaincus, sans forme de procès.

Quartinus, dans l'Osroène, se fait proclamer empereur; sa tête est bientôt portée à Maximin. Enfin, une coalition de riches particuliers, que menaçaient les taxes forcées de Maximin se soulèvent, arment leurs esclaves, leurs clients, leurs paysans, et proclament pour empereur le proconsul d'Afrique, Gordien, juin 237, et lui associent son fils, son lieutenant.

Gordien descendait de Trajan par sa mère et par son père des Gracques : il pouvait se vanter de la plus haute origine, premier contraste avec Maximin. Le père, vieillard de quatre-vingts ans, était un protecteur des lettres et des arts; agréable au peuple pour les spectacles qu'il lui donnait, et dans lesquels il faisait paraître régulièrement cinq cents couples de gladiateurs, jamais moins de cent cinquante. Qu'étaient en général ces gladiateurs? des conationaux de Maximin. Son fils surpassait son père par l'aménité de ses mœurs, sa magnificence, son luxe et ses plaisirs. Il entretenait à la fois vingt-deux concubines, non pour la montre, car il avait de chacune deux ou trois enfants, et une bibliothèque, qui s'élevait à soixante-deux mille rouleaux. Ses produits littéraires n'étaient pas plus à mépriser, dit un historien, que ceux de son séral : quelle satire pour Maximin !

Le sénat, informé des événements d'Afrique, applaudit à l'élection; le préfet du prétoire, connu pour sa fidélité à Maximin, est massacré. Le peuple et les cohortes sont entraînés par des promesses de libéralités; le reste de l'Italie obéit au mouvement. Mais pendant que la révolte se propageait au nord de la Méditerranée, les Gordiens disparaîs-



saient, après un règne de 36 jours. Capellianus, gouverneur de Mauritanie, marcha contre eux avec une troupe de vétérans et une multitude de barbares ; Gordien fils est tué, le père se tue.

A cette nouvelle funeste, le sénat compromis, perdu, ne voit d'autre salut que dans la persévérance : à la place de Gordien, il nomme pour empereurs deux anciens consulaires, Balbin et Maxime, le premier cher au peuple pour son administration, le deuxième connu de l'armée pour ses campagnes sur les Sarmates et les Germains, s'efforçant ainsi de concilier le double intérêt civil et militaire. Le sénat et les deux élus montent au Capitole pour rendre grâces aux dieux : mais le peuple, qu'on a oublié de consulter, se soulève, il réclame le droit de ratifier l'élection du sénat ; une lutte commence funeste aux deux partis ; enfin, pour donner satisfaction à la plèbe, on adjoint à Balbin et Maxime un troisième candidat, Gordien le jeune, âgé de 13 ans : — 9 juillet.

L'antagonisme du patriciat et de la plèbe, doublé de l'opposition entre le parti civil et le parti prétorien, subsistait donc et, annulant l'autorité du sénat, empêchait donc tout retour à la république : ce fait nous donne la clé des événements de cette période.

Maximin apprit en Pannonie ces événements. Comme on pouvait s'y attendre, sa fureur éclate et menace jusqu'à sa famille : il maudissait cette lâche civilisation qui, après un Héliogabale, un Alexandre, lui préférerait encore des raffinés, des épicuriens, des enfants !... Il sévit sur tout ce qui l'entoure, et notamment sur les chrétiens, maudissant toutes les superstitions, tous les dieux anciens et modernes.

238. A la tête de son armée, composée des meilleures légions, victorieuses dans trois campagnes, Maximin se dirige, à la fin de l'hiver, sur l'Italie, par les Alpes Rhétiques. Il est arrêté un instant par le débordement du Timave (l'Isonzo), qu'il parvient à passer sur un pont de futailes, et met le siège devant Aquilée, dont il fait arracher les vignes et brûler les faubourgs. Les habitants se défendent en déses-



pérés, comme on fait contre une bête féroce ; les femmes rivalisent de courage avec les hommes ; la peur, la religion, le mépris surexcitent toutes les âmes contre le barbare. Cependant l'armée assiégeante commence à être travaillée par les émissaires de Rome ; le silence et la désolation du pays, la faim, le froid, portent le découragement au cœur des soldats. Le monde proteste contre leur chef, et malgré leur dévouement pour lui, ils tiennent au monde. Enfin un parti de prétoriens, qui tremblaient pour leurs femmes et leurs enfants laissés à Rome, met fin à la crise en massacrant Maximin et le jeune César son fils : leurs têtes, portées sur deux piques, sont le signal de la paix (mars). Mais c'est en vain que les nouveaux empereurs, Balbin et Maxime, s'efforcent de cajoler l'armée de Maximin ; ils étaient les élus du *sénat et du peuple*, et par cela seul odieux aux soldats. Les temps étaient changés : le *S. P. Q. R.* écrit sur les enseignes de l'armée n'était plus qu'un vain hiéroglyphe : le vrai souverain était l'armée. Par leur élection, Maxime et Balbin, bourgeois couronnés, étaient la négation du prétorianisme. Une sourde antipathie régnait entre le civil et le militaire : enfin deux vétérans ayant été tués par les sénateurs dans le temple de la Victoire, les soldats se révoltent ; *les empereurs du sénat*, comme ils les nommaient par dérision, sont tués (*mai*), et l'empire reste au jeune Gordien, instrument innocent de réconciliation entre le sénat, l'armée et le peuple. Il n'y avait pas d'autre candidat!... Cette révolution arriva pendant les jeux capitolins : aucun intérêt ne pouvant distraire la plèbe de ses amusements ! En six mois, six princes dévorés : c'était presque aussi beau qu'un combat de gladiateurs !

Alliance des Goths et des Perses contre les Romains : Sapor I^{er}, deuxième Sassanide, succède à Artaxerce.

— En mémoire du dévouement de leurs femmes qui avaient livré leurs cheveux pour en faire des cordes d'arc, lors du siège de Maximin, les habitants élèvent un temple à *Vénus la chauve*. Il fallait un monument de la défaite du monstre, une patronne, un anniversaire. Quelques siècles



plus tard, on aurait bâti une chapelle à la Vierge : le Christianisme étant en retard, ce fut Vénus que l'on choisit.

— Censorinus, grammairien.

239. Avec le jeune Gordien, le prétorianisme est retombé en enfance. On dirait une vengeance accordée aux mânes de Maximin. Alors recommence le règne des eunuques, des confidents, des précepteurs, des avocats : alors, sous raison de discipline, la puissance prétorienne, incapable d'ailleurs de se soutenir par elle-même, est de nouveau menacée. Le favoritisme recommence de plus belle ; les charges vendues, les commissions, la corruption signalèrent de nouveau l'administration impériale. Qu'importe ? le peuple avait ses distributions, ses jeux, ses temples ; l'aristocratie jouissait de son luxe et de ses raffinements ; et les chrétiens pouvaient, sans se trahir, se quereller entre eux. Qui pouvait supporter une vertu comme celle de Maximin, qui n'allait à rien moins qu'à anéantir toutes ces belles choses ?...

— Origène sort de sa cachette et paraît à Athènes. Grégoire le Thaumaturge est fait premier évêque de Néocésarée, dans le Pont, ville qui ne comptait que 37 chrétiens. D'un signe de croix, il fait tomber les idoles, mouvoir les presses ; il commande au démon, guérit les malades, ressuscite les morts, dessèche les étangs, arrête les débordements ; et ce qui est plus grave, qui importe bien davantage à l'épiscopat, attire à lui toutes les affaires, qu'il décide arbitralement. L'épiscopat enseigne aux citoyens et sujets de l'empire à se séparer de lui, et à se reconstituer sur un plan nouveau de société civile et religieuse. Dans une vision, il apprend, par une révélation surnaturelle, la vraie profession de foi du chrétien : elle est à peu près, quant à la Trinité, la même que celle de Nicée ; mais elle se tait entièrement sur la messianité de Jésus, sur ses rapports avec le Verbe, c'est-à-dire qu'elle est purement gnostique et origéniste, et vraiment pas chrétienne. Aussi, malgré la source respectable d'où elle était émanée, et malgré la haute réputation de Grégoire, n'a-t-elle pas été adoptée.

Un des tours les plus singuliers de cet évêque fut la con-



sécration d'un évêque de Comane, nommé Alexandre, qui avait été charbonnier, et que Grégoire distingua, sous la suie qui le couvrait, comme le plus digne de représenter l'Eglise de Comane. Il faut aujourd'hui quatre ans de séminaire pour faire un prêtre : en un clin d'œil, par la seule imposition des mains, Grégoire fit d'un charbonnier un évêque. Il est vrai que ce charbonnier avoua qu'il avait *étudié* ! ce qui surprit encore plus les bonnes gens de Comane.

240. Sabinianus se révolte en Afrique : la révolte est comprimée. — Philosophie d'Ammonius Saccas. — (Consulter Tennemann, ou autres.) Bérylle, évêque de Bosra, en Arabie, soutient que le Christ n'existait pas avant l'incarnation, et anéantit ainsi le Verbe éternel. Cet évêque retenait ainsi la tradition vulgaire et judaïque. Origène lui fit voir que depuis deux siècles l'idée avait marché, et le bon évêque se convertit.

241. Le jeune Gordien part pour la Perse, et laisse le gouvernement à Misithée, professeur d'éloquence, dont il avait épousé la fille. Les historiens, généralement défavorables au parti militaire, font l'éloge de ce Misithée, de son excellente administration, et, ce qui dit tout, de son zèle pour le rétablissement de la discipline. La *discipline* était pour le soldat ce qu'eût été pour le peuple la *république*, la subalternisation, l'exploitation, la servitude. En dehors de cette question, qui, à cette époque, est la question d'État, il est difficile d'admettre que Misithée ait pu, sans ambition, souffrir ou favoriser les amours de son élève, un jeune homme de seize ans, avec sa fille, et de la lui faire ensuite épouser. Cette bucolique accuse à la fois Misithée, le régime civil et l'empire.

Ligue des Francs contre l'empire : Aurélien en défait un parti considérable près de Mayence ; c'est la première fois que ce nom, qui désigne, non un peuple, mais une confédération, paraît dans l'histoire.

242. Gordien se rend à Antioche, reprend Nisibe, Carthes, et poursuit les Perses, réunis aux Goths, aux Alains et aux Sarmates.



243. Misithée, beau-père de Gordien, et nommé par lui préfet du prétoire, meurt de dysenterie ou, selon d'autres, du poison de Philippe, Arabe, qui, devenu chef des prétoriens, est bientôt proclamé par eux empereur, et règne conjointement avec Gordien. — L'élévation de Philippe eut pour base le mécontentement des soldats, que Misithée, infatué de ses idées philosophiques et classiques, voulait soumettre à sa politique de réforme et de discipline. Depuis Septime-Sévère, qui a inauguré le despotisme militaire, le conflit est là. Les jurisconsultes ont cru faire un coup habile, en proclamant (198) l'omnipotence de l'empereur, pensant que cet empereur ne serait que l'exécuteur des volontés du sénat : ils n'ont réussi qu'à subordonner le civil au militaire et à renverser l'ordre naturel des choses, qui, passé en force d'institution, ne peut plus se rétablir.

244. Gordien se plaint aux troupes de l'insolence de son collègue, espérant le faire casser : il ne réussit point, et bientôt l'infortuné, convaincu de n'être point l'ami du soldat, est mis à mort. On ne lui permet pas même de rentrer dans cette vie privée, qui fit l'honneur de ses aïeux. Il fut tué sur l'Euphrate, au confluent de l'Aboras. Ainsi Philippe-Gordien, de même que Maximin-Sévère, et peut-être aussi Caracalla-Géta, c'est toujours le même antagonisme qui durera jusqu'à ce que Dioclétien trouve le secret de dénouer le nœud. Comme Maximin, Philippe est le représentant du prétorianisme, maladroitement attaqué par les hommes d'État, qui lui avaient tout livré (198-201).

Philippe se hâte de faire ensuite la paix avec Sapor, confie la Syrie à son frère et part pour Rome, où il doit se faire reconnaître.

Philippe passait pour chrétien : à ce sujet, on raconte de lui et de Babylas, évêque d'Antioche, une aventure toute semblable à celle de Théodose et Ambroise, évêque de Milan. Quoi qu'il en soit, cet empereur protégea les chrétiens, avec lesquels son origine orientale lui donnait plus d'une sympathie; Origène lui dédia plusieurs ouvrages.

Ainsi va, parallèlement à l'empire, le Christianisme, odieux



à l'un, accueilli de l'autre, suivant les incidents du pouvoir, et prévoyant déjà le jour où un coup de fortune revêtira l'un des siens de la pourpre impériale.

— Le temple de Diane, à Éphèse, est pillé par les Goths.

245. Plotin, philosophe, disciple d'Ammonias, qui avait suivi le jeune Gordien dans son expédition d'Orient, espérant y étudier la philosophie orientale, vient à Rome, âgé de quarante ans, et y enseigne la philosophie pendant vingt-six ans. Plotin menait une vie tout ascétique, et qui se rapprochait de l'idéal chrétien d'alors. Plein de modestie, fidèle à la règle pythagorique, possédant toutes les connaissances de son siècle en géométrie, mécanique, arithmétique, musique, etc., il faisait un amalgame des idées de Pythagore, de Platon, d'Aristote et des stoïciens. Il avait, comme Socrate, un démon familier, évoquait les esprits et rivalisait avec les thaumaturges chrétiens. Il obtint à Rome, parmi les sénateurs et les riches, un succès immense, mais resta inconnu au peuple. (Cf. J. Simon, Vacherot, Tenenmann, etc.)

246. Les arabiens enseignent que l'âme et le corps naissent, croissent, meurent et doivent ressusciter ensemble. Ils s'étaient fait remarquer dès l'an 207 : vers le milieu du II^e siècle, il fut tenu contre eux un concile auquel assista Origène, qui les convainquit, dit Eusèbe, de leur erreur. Cette hérésie arabe, qui rappelle la conversion de l'évêque de Borra (240) par le même Origène, montre la persistance des idées contemporaines de Jésus dans les parties reculées de la chrétienté et prouve, entre autres, que la distinction de l'âme immortelle d'avec le corps mortel était toute nouvelle dans la race sémitique, et si peu intelligible, qu'ils ne la pouvaient entendre qu'à l'aide d'expressions métaphoriques, telles que, par exemple, *la résurrection des cadavres*.

Concile en Afrique de quatre-vingt-dix évêques, où Privat, évêque, convaincu de plusieurs crimes, et notamment de complicité avec les idolâtres, est condamné et déposé. — (Voir les lettres du pape Fabien et de Donat, évêque de Carthage, à ce sujet.)



Les causes de division à cette époque sont, d'une part, la tyrannie et la corruption épiscopales; de l'autre la résistance des évêques à la juridiction des conciles, seul recours contre ces chefs de sociétés religieuses. — (A étudier.)

247. Cyprien, nouveau converti, au grand scandale des honnêtes gens d'Afrique, est fait évêque de Carthage. Suivant la coutume, il fait don de ses biens à son Église : le zèle de ses amis, ou des fidèles, les lui rendit.

Cyprien apparaît à la fois comme un réformateur et un conciliateur. Les mœurs des chrétiens à cette époque étaient pires encore que celles des idolâtres; car, aux vices innés et quasi reçus du paganisme, ils ajoutaient l'hypocrisie, qui, à elle seule, vaut tous les autres. Jusque dans le martyre, les chrétiens portaient l'adultère, la dissolution, l'intempérance et tous les abus. Il faut voir, dans les lettres de Cyprien, cet étrange alliage de zélotisme chrétien avec la plus complète dépravation. Après deux siècles, le sens de la mission du Christ est tellement oublié, qu'on ne comprend même plus sa morale : on n'a retenu des apôtres que le millénarisme et les rêveries messiaques. En prêchant de nouveau la morale évangélique, Cyprien fut aussi neuf pour son siècle, aussi odieux aux évêques ses collègues, que Jésus avait paru original sous Pilate, et s'était attiré de haine des prêtres et des pharisiens.

[Cf. Leclerc, *Bibliothèque universelle*, t. XII, vie de saint Cyprien.

Le juste milieu de Cyprien y est très bien apprécié. — Il consiste en ce que Cyprien niait la suprématie de l'évêque de Rome, reconnaissait l'autorité législative et suprême du concile, mais affirmait l'indépendance absolue du *pasteur sur son troupeau*, et le droit vis-à-vis de ses ouailles à une entière obéissance.]

En même temps que Cyprien, Denys, ami d'Origène, est fait évêque d'Alexandrie. Ces deux hommes sont les vrais représentants de l'Église à cette époque, et même de l'épiscopat, pouvoir déjà excessif, et aussi redoutable aux chrétiens qu'aux empereurs. La politique de Cyprien et de Denys,



comme celle de Clément d'Alexandrie, est un tempérament sage dans la doctrine, la discipline et les mœurs.

— Homélies d'Origène. Il les prononçait d'abondance, les vendredis et les dimanches, et elles étaient recueillies par des sténographes.

Comme Cyprien, il attaque vivement les mauvaises mœurs des chrétiens, les intrigues et les scandales des prêtres et des évêques ; il se plaint surtout de l'indifférence des chrétiens pour les saints offices, auxquels ils assistent sans attention, parlant de leurs affaires, à la porte de l'église, tandis que les prêtres célèbrent les sacrés mystères. Cela rappelle les paysans de nos jours, qui, le dimanche, vont tuer le temps à la messe et s'y comportent absolument de même.

Le Christianisme, on peut le dire, n'est plus qu'une affaire de sacerdoce, qui passionnera de temps à autre les masses, mais qu'on peut déclarer hardiment une entreprise manquée.

218. Célébration des jeux séculaires (21 avril), l'an 1000 de Rome. Ils durèrent trois jours et trois nuits. Ce furent les neuvièmes et derniers. Les jeux séculaires sont le jubilé des Romains, et peut-être cette tradition, plus que celle des juifs, a-t-elle contribué à l'institution du jubilé chrétien, sous Boniface VIII. Ils avaient été restaurés par Auguste, puis célébrés sous Claude, Domitien et Sévère, ce qui prouve que l'on n'observait point à leur égard les intervalles.

Sacrifices de nuit sur le Tibre, danses et fanfares aux flambeaux ; vingt-sept jeunes gens (trois fois neuf ou le cube de trois) et autant de jeunes filles, chantant des hymnes en chœur : les étrangers et les esclaves écartés de la fête nationale. L'effet de cette cérémonie, à laquelle les chrétiens reprochaient à l'empereur Philippe d'avoir assisté, fut immense. Mais les dieux n'entendirent point les supplications de Rome prosternée : *Aures habent et non audiunt!*... On peut dire que les jeux séculaires de Philippe furent le signal des calamités qui, pendant vingt ans, désolèrent l'empire et réduisirent la population de moitié. Qu'était devenu le peuple romain ? En voulant dévorer l'univers, il s'était lui-même



éparpillé; son aristocratie détruite par les proscriptions, la société romaine, corps et âme, avait disparu. Plus de patriarcat, plus de peuple; les tribus mêlées; l'empire sortit bientôt de la famille de César, donné tour à tour à des Syriens, des Goths, des Arabes.

— Origène compose son dernier ouvrage, la réfutation de Celse, qui, depuis près de quatre-vingts ans, restait sans réponse. C'était prendre ses avantages : Origène n'avait point à craindre de réplique : ajoutons que le plus fort argument qui ait été porté à Celse a été de détruire son livre. A cette époque, Origène avouait, le premier, qu'il était rare de trouver un Égyptien qui eût abandonné le culte antique des animaux sacrés.

Au reste le livre de Celse, pas plus que la réfutation d'Origène, ne saurait être aujourd'hui d'un bien grand intérêt; il est évident que l'un pas plus que l'autre n'a compris le mouvement dont il était acteur et témoin. Si la divinité de Jésus paraît aujourd'hui à la philosophie une aberration de la raison humaine, comment s'intéresser à deux auteurs dont l'un réfute sérieusement cette divinité, et dont l'autre, non moins sérieusement, dans une certaine mesure, l'affirme. Celse avoue les miracles de Jésus, sur quel témoignage? celui des Évangiles : quelle critique! — mais il les attribue aux démons : c'est précisément ce que lui réplique Origène, à propos des miracles d'Apollonius. Celse attaque les mœurs des chrétiens, et il ne manquait pas de bonnes raisons pour cela; Origène les défend, la belle merveille! et tombe à son tour sur les païens qui ne valaient guère! Celse se moque des juifs, ancêtres du Christianisme, ce qui est peu philosophique; Origène, abandonnant la cause du peuple, s'attache à celle de ses livres, de ses prophètes, de son Dieu, qu'il en sépare : ce qui l'est encore moins.

La critique de Celse n'avait eu d'effet que sur quelques amateurs érudits, assez riches pour se procurer des livres et assez instruits pour les lire; — la réfutation d'Origène, lue peut-être davantage, à cause des réunions chrétiennes, où se faisaient ces lectures, n'ajouta pas un atome à la foi et ne



ait pas plus de conversions que l'autre n'en empêcha. Le cours des choses venait de plus haut et de plus loin : le torrent emportait où, et ni Origène, ni personne n'eût su dire où, comment, ni pourquoi.

— Une sédition éclate à Alexandrie contre les chrétiens. Le peuple fait périr un vieillard, nommé Métras, et une vieille fille, nommée Apolline, et d'autres; on se jette dans les maisons des chrétiens, on les pille, on les dévaste : la persécution ne s'arrête que lorsque la guerre civile ravage l'empire et désole la ville d'Alexandrie.

249. Le règne de Philippe fut troublé par plusieurs révoltes des soldats : Jotapien, en Asie; Marin, en Mésie, en furent les principaux chefs. Cette désaffection des armées fut causée par la politique équivoque de Philippe, qui, organe du parti militaire, mais étranger à la société romaine, semblait les trahir tous deux par son indifférentisme et sa tolérance envers les chrétiens. Décius, de l'ancienne famille des Décius si chère au peuple, envoyé par lui en Pannonie, pour apaiser une de ces révoltes, à peine arrivé au camp, fut salué empereur par les légions. En la personne de Décius, le prétorianisme se pose avec un redoublement d'énergie : Dèce est le continuateur de Septime-Sévère, de Caracalla, de Maximin, de Philippe lui-même, aujourd'hui défectionnaire; il sera continué par Valérien, Gallien et Aurélien, dernier représentant du prétorianisme.

Dèce, obéissant à la fortune qu'il n'avait point sollicitée, marche aussitôt sur l'Italie, défait Philippe, qui est tué avec son fils près de Vérone. Le vainqueur fait aussitôt proclamer César deux de ses fils, Etruscus et Hostilien. Tout se rallie autour de Dèce, qui s'occupe aussitôt de réformer l'État et de remédier aux maux de l'empire.

Dèce fut ce que nous appellerions un homme de la vieille roche, également étranger aux corruptions du siècle et aux spéculations philosophiques et religieuses; un homme tel qu'il le fallait aux hommes d'État de Septime-Sévère, au peuple et aux soldats. Il rétablit la censure abolie par Auguste (22 av.) et nomme à cette magistrature un vieux



guerrier, son frère d'armes, et, comme lui, considéré pour ses mœurs antiques, Valérien :

« Va, lui dit-il, et réforme les mœurs du genre humain. Epure le sénat; rétablis l'ordre équestre; partage, en classes régulières, la multitude confuse des citoyens... » L'exemple de Dèce, celui d'Aurélien, est une preuve de plus que la persécution faite aux chrétiens était une des mesures du plan général de réforme conçu par Septime-Sévère, pour la régénération de l'État et de la société. Dans les idées du temps, qui sont encore les nôtres, la décadence ne pouvait être arrêtée que par le retour aux anciennes institutions, et le moyen d'opérer ce retour était la dictature prétorienne. Chose étonnante! le Christianisme qui, dans son origine, n'est autre chose que la réforme même de la société, est devenu une de ses plaies, au point que Décius, un caractère antique, un des plus grands et des plus nobles caractères qui revêtirent la pourpre, ne trouve de remède contre lui que la répression la plus sévère. Vers ce temps, après la paix de trente-huit ans qui précède l'empire de Décius, l'Église de Rome compte 46 prêtres, 7 diacres, 7 sous-diacres, 42 acolytes, 50 lecteurs et portiers, 3,500 veuves malades et pauvres soutenues par aumônes. Or si celle d'Antioche en 386, temps de prospérité, comptait, pour 100,000 fidèles, 3,000 pauvres, on peut évaluer à 25 à 30,000 le nombre des fidèles de Rome. Dans toute société de bienfaisance, le nombre des personnes à secourir est en raison de l'état plus ou moins prospère de la communauté. Sur un million d'habitants, 3 p. 100.

— Guerre de Décius contre Cniva, roi des Goths. Le barbare passe le Danube avec 50,000 Goths et Sarmates et se met à ravager la Mésie. Dèce les rencontre au siège de Nicopolis, sur le Latrus; à son approche, ils se retirent, se rabattent sur la Thrace, et vont mettre le siège devant Philippopolis, au pied du mont Hémus! Décius essaie de leur couper le passage; mais il est battu, son camp pillé, et la ville, privée de secours, succombe : 100,000 personnes périssent dans le massacre. Priscus, père de l'empereur Philippe, croit l'occasion favorable pour prendre la pourpre : chaque bataille



perdue par l'une des tendances qui divisent l'empire devient pour l'autre un prétexte de s'emparer de la pourpre. Décius ne se décourage point : il songe à enfermer les barbares ; il leur coupe toutes communications, et s'apprête à frapper un grand coup, si les dieux le permettent !

[Il est remarquable que plus la persécution contre les chrétiens devient sérieuse, plus le zèle du martyr diminue (f. 103-150); ce sera pis encore en 303, sous Galérius.]

« Comme le demandaient les platoniciens, devenus les théologiens du polythéisme, Décius ordonna que tous les citoyens remplissent les cérémonies de la religion publique. On assigna des termes aux suspects, on y joignit des promesses et des menaces, bientôt la torture et les supplices. Les chrétiens, amollis dans quelques provinces par un repos de quatre-vingt-dix ans, n'eurent plus ce courage, cette foi qui avaient animé leurs pères. Ceux des classes élevées donnèrent de fortes sommes aux magistrats pour être portés sur la liste de ceux qui avaient satisfait à l'édit; d'autres achetèrent de faux certificats de paganisme; d'autres coururent aux temples offrir de l'encens ou des victimes; un grand nombre prirent la fuite. Cyprien, Grégoire le Thaumaturge, Denys d'Alexandrie, panégyristes du martyr, furent de ce nombre. Les évêques de Rome, d'Antioche et de Jérusalem moururent à leur poste : mais ces héroïques exemples n'arrêtèrent point les abjurations. » (Matter.)

Que répond Cyprien à ses détracteurs, évêques et laïcs ?

« Le relâchement des mœurs est universel (toujours le présent est accusé au profit du passé). Les évêques ne sont point dévoués à la religion ; au lieu d'exhorter les autres à la vertu et de donner l'exemple, ils se chargent d'affaires temporelles, quittent leurs chaires, parcourent les provinces pour assister aux foires et s'enrichir par le trafic. Ils ne secourent pas leurs frères, mourants de faim ; ils veulent de l'argent en abondance, accaparent les terres, tirent profit de l'usure. Nous sommes pleins d'orgueil, de jalousies, de divisions, etc. Quant aux fidèles, ils sont dignes en tout de leurs évêques. »



Evidemment le plus pressé n'était pas de mourir; c'était de se réformer et de vivre.

[Ceux de Rome reprochent à Cyprien de n'être pas mort à son poste, comme le pape Fabien. Toujours les sectaires se sont fait un titre de la répression dont ils sont l'objet, et ont traité de faux frères ceux qui ne sont pas morts. — Rien de pire que l'orgueil du martyr; après le rôle de persécuteur, rien de plus insupportable.]

[Du 20 janvier 250 au 4 juin 251, intérim dans l'évêché de Rome, à cause de la persécution. Les chrétiens se moquent de l'empereur et disent qu'il souffrirait plus aisément un compéiteur qu'un évêque.]

Correspondance entre les Églises de Rome, de Carthage, d'Alexandrie. (Fleury, 187-207.) Celle de Rome s'arroe un droit de surveillance générale.

Billets de pardon des martyrs : commerce de *grâces* et *indulgences*.

Grande mission dans la Gaule (223); fondation des évêchés de Toulouse, Narbonne, Arles, Tours, Paris, Clermont et Limoges; — martyr de Denys, à Montmartre.

Un jeune chrétien, nommé Paul, fort instruit dans les lettres grecques et égyptiennes, est dénoncé par son beau-frère, qui voulait s'approprier sa fortune; il se retire dans le désert de la Thébaidé, où il vit solitaire jusqu'à quatre-vingt-dix ans. C'est le plus ancien exemple parmi les chrétiens de la vie érémitique.

— Justin, abrégiateur de Trogue-Pompée.

250-265. Pendant seize ans, la peste parcourt l'empire; visite chaque province, chaque cité, chaque famille, et sévit de compte à tiers avec la famine et la guerre.

251. 27 octobre. Bataille livrée par Dèce aux Goths, sur les bords du Danube, dans la Mésie. Après un immense carnage de barbares, l'armée romaine, enfoncée dans un marais, et ne pouvant plus se mouvoir, est massacrée presque sans résistance. Son désastre rappelle celui de Varus, accompli (10 av.) dans les mêmes circonstances, et par l'effet des memes causes. L'empereur, avec trois de ses fils, y est tué :



on ne put même retrouver son cadavre. On soupçonna le gendre de Décius, Gallus, qui fut son successeur, de l'avoir conduit perfidement dans cette fondrière : ce qui est certain, c'est que, nommé empereur par le sénat (décembre), conjointement avec le jeune Hostilien, dernier fils de Décius, il s'empressa d'acheter la paix par un tribut annuel payé aux barbares, qu'il se donna un deuxième César, en la personne de Volusien, son fils, et qu'on l'accusa encore de la mort d'Hostilien, enlevé, selon d'autres, par la peste.

Sous un régime exclusivement militaire, la défaite amène infailliblement la révolte : Licinienus Perpenna veut se faire empereur ; il est tué. Autant en arrive à Julius Valens, tué peu après.

Le traité de Gallus ne lui sert de rien, et la honte lui reste. Les barbares, après avoir pris l'argent, s'emparent de la Mésie, de la Thrace et de la Macédoine. Les chrétiens, à la vue de ces maux, prennent leur revanche ; on les accusait d'être, par leur impiété, la cause de l'abaissement de l'empire ; ils accusent à leur tour les païens d'être cause, par leur persécution, du désastre de Décius. Lactance appelle cet empereur, dans son style cicéronien, *exécrable animal*.

Vers le mois de juin de cette année, Corneille avait été élu pape à Rome, à la place de Fabien, martyr. *Uno avulso non deficit aller*. Le prêtre Novatien proteste contre cette élection. Pourquoi ? Il accusait Corneille d'avoir pris un billet du magistrat pour échapper à la persécution, et en conséquence il l'accusait de tiédeur. Qu'était-il lui-même ? Un tiède, qui s'efforçait de faire oublier sa lâcheté par un excès de rigorisme. On lui reprochait, en outre, d'avoir été philosophe, rhéteur, possédé du démon, baptisé dans son lit par infusion, et enfin ordonné prêtre avant d'avoir reçu la confirmation !... Ayant fait venir d'Afrique trois évêques, il commença par les griser, puis se fit ordonner par eux, moyennant argent, évêque de Rome, à la place de Fabien, et en concurrence de Corneille. On peut juger, par cet échantillon, des intrigues ecclésiastiques et des mœurs du clergé, sous cet exécrable animal de Décius !



Tel est du moins le récit des orthodoxes au sujet de l'antipape Novatien, chef des nouveaux puritains, ou *cathares*, et qui soutenaient entre autres qu'il ne devait jamais y avoir de pardon pour ceux qui étaient une fois tombés. Comme ils avaient dans leur parti un grand nombre de confesseurs, dont l'autorité à cette époque était immense, ils troublèrent toutes les Églises, surtout celles d'Afrique.

Contre ces rigoristes qui n'accordaient pas le pardon à ceux qui se dérobaient par la fuite à la persécution, Cyprien prêcha de parole et d'exemple. Il ne faisait que suivre l'exemple de l'Évangile qui dit : *Si l'on vous poursuit dans une ville, fuyez dans l'autre*. Mais il serait possible que ce conseil de salut eût été attribué, comme tant d'autres, à Jésus par les fabricateurs des Évangiles. Les novatiens semblaient le croire du moins. Aussi la calomnie ne cessa de poursuivre l'évêque de Carthage et d'empoisonner son existence jusqu'au jour où il fut arrêté et mis à mort, *in vitum*.

[Sous le règne de Dèce, l'Église de Carthage fournit d'un seul coup 100.000 sesterces (environ 23.000 fr.) pour le rachat des esclaves enlevés par les Arabes du désert.]

À Carthage, un prêtre du nom de Novat faisait précisément à Cyprien, son évêque, le reproche tout contraire à celui que Novatien adressait à Corneille. (Cf. Mosheim, *Hist. de l'Église*, 1^{er} siècle, p. 497-52.)

Ce Novat, s'il faut en croire Cyprien et Corneille, c'est-à-dire le parti des orthodoxes, était un esprit inquiet, amateur de nouveautés, présomptueux, avare, flatteur, séditieux. Il avait dépouillé des pupilles et des veuves et détourné les deniers de l'Église. Il avait laissé son père mourir de faim, fait avorter sa femme d'un coup de pied, et s'était joint à Félicissime, l'antagoniste de Cyprien, et accusé d'adultère et de plusieurs autres crimes. De leur côté, Novat, Félicissime et Novatien n'étaient pas en reste d'accusation vis-à-vis de leurs évêques : en sorte que l'historien impartial, mettant dos à dos les parties, attendu qu'une moitié des pièces a été supprimée, est forcé de conclure, contre les uns et les au-



tres, ou bien à une corruption commune, ou bien à une calomnie réciproque, et dans tous les cas à une hypocrisie générale.

Ce qu'il importe le plus de noter est que Novat, Novatien, Félicissime protestaient contre le juste milieu de Cyprien, protestaient en faveur de l'ancienne constitution démocratique, altérée par les empiétements de l'épiscopat, etc... Hélas ! ils avaient raison, mais il n'est pas moins vrai que la démocratie était alors comme toujours, inhabile à se diriger, et conséquemment à la merci des aristocrates. Novat, Novatien, Félicissime forment un parti parmi les montagnards ; ils entraînent à leur suite bon nombre de ces évêques rustiques, gens simples, qui prenaient le Christianisme par son côté le plus sérieux, celui de la réforme sociale, et n'entendaient rien à la politique des évêques gens raffinés et pleins de transaction avec le monde ; on ne peut s'empêcher de reconnaître en eux l'esprit de Tertullien et Montan, qui, répandu sur l'Afrique, crée une Église régionale, qui disparaîtra avec le Christianisme après la conquête des Vandales et des mahométans.

252. Les désordres de l'épiscopat ne sont que l'image des déchirements de l'empire. Les prétendants à l'empire ne cessent de se déchaîner : le désespoir, plus que l'ambition, les pousse.

Conciles de Carthage, 13 mai, tenus par Cyprien, où les schismatiques Privat, l'ortunat, etc., sont condamnés.

Autant les deux évêques de Rome et de Carthage s'entendent pour le maintien de leur autorité, autant les schismatiques, qui ne sont autres que les représentants de la démocratie chrétienne, sont fermes dans leur résolution ; les premiers ont pour eux la ville, les autres la campagne.

— Progrès de l'aristocratie et tendances monarchiques dans l'Église.

Dans toute assemblée, l'éloquence et le savoir gouvernent la multitude des muets ; mais ce n'est pas tout, à cette influence naturelle, mais flottante, vint s'adjoindre une distinction, comme de plein droit, en faveur de l'évêque du



chef-lieu, qui, bientôt décoré du titre pompeux de *primal* et de *métropolitain*, usurpa sur le concile provincial la même autorité que chaque évêque avait usurpée sur ses ex-collègues du presbytérat. Cyprien préside par sa qualité d'évêque de Carthage le concile d'Afrique et le gouverne par son éloquence. A ce compte, on peut prévoir que les évêques d'Alexandrie, Rome, et plus tard Constantinople, seront les chefs de la chrétienté!... Un jour même nous aurons un évêque empereur.

Après la retraite de Gallus et sa paix honteuse, le gouverneur de Mésie, Emilien, remporte une victoire sur les Goths et les rejette au delà du Danube, réparant ainsi, autant qu'il était en lui, la défaite de Décius. Ses soldats le proclament aussitôt empereur : il marche avec eux sur l'Italie. — Mais les peuples du Weser se liguent contre les Romains, les Perses désolent la Syrie, la Cilicie et la Cappadoce. Gallus, menacé du ciel et de la terre, renouvelle les édits de Décius, ordonne des propitiations par tout l'empire et la punition des réfractaires. Le peuple de Carthage crie : *Cyprien aux lions*; mais le prudent évêque échappe pour la seconde fois aux bourreaux, et de sa retraite prêche la résistance. Les papes Corneille et Lucius sont successivement exilés, l'évêque Hippolyte mis à mort.

— Traité de Cyprien de l'unité de l'Église et De *Lapsis*.

L'occasion du premier traité est la résistance de Novat et de Novatien à l'autorité solidaire de Cyprien et de Corneille. L'Africain ne dit pas que le gouvernement de l'Église soit monarchique : il en est bien loin. Il reconnaît seulement à l'Église de Rome, à Pierre, une certaine préséance d'ordre et d'association, marque de l'unité. Tout vient de l'unité, dit-il; par conséquent, l'Église chrétienne est établie sur l'unité, et quoique tous les apôtres soient ce qu'est Pierre, cependant il ne sont qu'autant qu'ils s'accordent avec lui... C'est fort embrouillé; mais la tendance est claire; et la pensée de Cyprien, très logique d'ailleurs, est qu'il n'y a pas de *sûreté* pour l'épiscopat en dehors de l'unité.

En effet, que chaque évêque soit indépendant, et du pape,



et du concile, comment réfutera-t-il le schisme et l'hérésie?..

Que fait donc ici l'Église, sous ces grands mots d'unité, de troupeau, de prééminence de Pierre, etc.? — Elle fait son apprentissage du pouvoir, son apprentissage du Césarisme, de la chose même qu'elle détruit.

En revanche, Cyprien insiste sur l'autorité épiscopale, qu'il complique d'une façon qui n'a plus rien de démocratique... L'unité et le pouvoir de l'Église sont représentés dans l'*office épiscopal*, dont chaque membre possède une portion égale et indivisible! — « Que les princes et les magistrats vantent leurs droits à un domaine terrestre et passager, l'autorité épiscopale seule est dérivée de Dieu; elle s'étend sur ce monde et sur l'autre. Les évêques sont les vice-gérants de Jésus-Christ, les successeurs des apôtres et les substituts du grand prêtre de la loi mosaïque (92-100, 196).

Dans le traité *De lapsis*, Cyprien exagère tant qu'il peut le crime d'apostasie; il raconte des miracles à ce sujet et tonne contre les tombés. Mais tout cela n'est qu'une précaution oratoire pour arriver à condamner les novatiens et montanistes, qui refusaient d'admettre les tombés à la pénitence et traitaient leur crime d'irrémissible. Cette querelle eut un grand retentissement et divisa la chrétienté. De quoi s'agissait-il? Au fond d'une chose fort simple, de savoir si un homme admis dans une communauté peut, après l'avoir trahie et désavouée, y être admis de nouveau. En pratique, c'est imprudent, c'est même impossible. L'homme que la justice criminelle a flétri ne se réhabilite jamais, quand même tout le monde le voudrait. — Dans la forme, il s'agit presque d'autre chose : est-on mauvais chrétien, est-on juif, parjure, traître, délateur et apostat pour avoir laissé tomber un grain d'encens dans un réchaud placé devant la statue de Jupiter? Ici, la faute est au concile de Jérusalem (56), et c'est ce que sentait Cyprien. La révolution, en effet, n'était pas là.

[On appelait *libellitiques* ceux qui se procuraient des *libelles* ou *certificats de sacrifice*. Pourquoi aurait-il été



défendu à de simples particuliers d'acheter de ces libelles, lorsque du temps de Septime-Sévère (199) la chose avait été pratiquée par les Eglises elles-mêmes? A la décharge des *lapsis*, des *libellatici*, etc., on peut dire encore que le martyre était très suspect d'ostentation, d'ambition et d'hypocrisie. Parmi ceux qui bravaient la vindicte des empereurs, il y avait force pauvres et gens perdus de dettes qui spéculaient sur les aumônes que l'admiration des fidèles leur vaudrait. Nous connaissons aussi depuis soixante ans cette espèce de spéculation sur le martyre, autant que la calomnie qui s'acharne contre ceux qui la repoussent.

Echelle parmi les *tombés*!

Si on a cédé à la première sommation, ou après la prison, ou après la torture, etc.

Tout une casuistique.

253. Gallus et Emilien s'avancent l'un contre l'autre : les légions du premier passent du côté du vainqueur des Goths. Gallus et son fils Volusien sont mis à mort (*mai*) par leurs soldats. L'élection d'Emilien est ratifiée par le sénat; mais dans le même temps Valérien accourt de la Gaule au secours de Gallus; son caractère de censeur, sa vieille renommée imposent aux soldats : comme ils s'étaient défaits de Gallus, ils se défont d'Emilien. Le bon plaisir des légions fait tous les frais de ces changements : il n'y eut de sang répandu que celui des empereurs. Emilien tué par ses soldats à Spolète, Valérien est proclamé empereur et s'associe aussitôt son fils Gallien (*août*).

— Au commencement de son empire, Valérien se montre très indulgent pour les chrétiens : l'Eglise jouit d'un repos de trois années. Tout dévoué, comme Décius, à l'ancienne société, le vénérable empereur, comme le nomme Bossuet, hésite devant le déluge des calamités qui fondent sur l'empire. Le prétorianisme n'a plus confiance en lui-même, il est perdu.

Gallien s'établit à Trèves, avec son fils, pour protéger la Gaule contre les barbares.

— Concile de Carthage, de soixante évêques, tenu par



Cyprien ; on y décide que les enfants peuvent être baptisés dès la naissance, attendu que ce ne sont pas leurs péchés, mais ceux des autres qui leur sont remis. Dans le principe, le baptême effaçait les péchés commis par le baptisé des sa naissance ; peu à peu le dogme de la chute originelle s'établissant, il fut réservé spécialement pour l'expiation de cette chute. Les paroles de Cyprien montrent que de son temps, les idées n'étaient pas encore fixées sur le dogme.

Un évêque ayant été battu par un de ses prêtres porta sa plainte au concile, qui le félicita de ne s'être pas fait justice lui-même, bien qu'il en eût le droit. Le concile dit à cette occasion : J.-C. a institué les apôtres, c'est-à-dire les évêques ; et les apôtres ont institué les diares : proposition qui, dans le sens du concile, est un flagrant mensonge.

253-254. Campagnes de Gallien contre les Germains et les Franes. Succès de Posthumius. Les médailles et panégyriques parlent de victoires remportées vers cette époque, mais en termes obscurs et sans précision.

254. L'évêque de Carthage, Cyprien, se signale entre tous par son zèle pour la discipline, son énergie contre le schisme, ses correspondances avec Rome et les évêques de tous les pays. Il tient concile sur concile contre les novatiens ; il décide que les comédiens ne peuvent être admis dans l'Eglise, que les religieuses ne doivent pas coucher dans le même lit que les diares : contrairement à la doctrine admise depuis dans l'Eglise, il soutient, avec l'évêque d'Alexandrie, Denys, que le baptême donné par les hérétiques est nul, et que les chrétiens qui ont reçu cette initiation doivent être rebaptisés : le pape Étienne rejette la théorie de Cyprien, la querelle s'aigrit, et embrase toute l'Afrique et Rome.

Exprimerons-nous une opinion sur cette misérable dispute ? Cyprien part du principe de l'unité de l'Eglise, et puisque le baptême est une cérémonie d'initiation, il déclare ne pas comprendre comment un chrétien initié par un hérétique peut se croire orthodoxe : ce qui est parfaitement logique et irréfutable. Mais à Rome, la superstition allait plus



vite que cela : le baptême, donné au nom du Père, du Fils et de l'Esprit, possédait de soi, par la vertu de la formule et indépendamment de la volonté du baptiseur, une telle efficacité, que le baptisé était fait enfant du Christ et obtenait d'emblée la rémission de ses péchés. Ainsi, à travers tout ce tapage de conciles, d'excommunications réciproques, le Christianisme n'est déjà plus, de son avou, une société de réformés, unis de cœur et d'esprit dans la voie de la liberté et de la justice : c'est tout simplement un rite, où, par la vertu de paroles sacramentelles, l'homme est délivré du démon, garanti enfant de Dieu, se nourrit du corps du Christ, obtient la remise de ses crimes, etc., etc.

255-257. Succès d'Aurélien dans les Gaules et la Thrace. Il marche contre les Goths, en même temps que Probus est envoyé contre les Sarmates et les Quades.

256. Sapor, roi de Perse, chasse Tiridate de l'Arménie et le remplace par Artabarde.

Cyprien réunit un concile à Carthage, de quatre-vingt-cinq évêques, avec les prêtres, les diacres, et une grande partie du peuple; parmi ces évêques, quinze avaient confessé la foi, et étaient par conséquent réputés savants et presque infailibles. Il s'agissait du pape Étienne, qui admettait le baptême donné par les hérétiques comme valide, et qui, pour ce fait, excommunait Cyprien. N'est-il pas étrange que dans une société, celui qui prêche l'union soit exclu comme scissionnaire par celui qui prêche la discorde?... Cyprien pose en principe que tout évêque a, dans son évêché, une pleine liberté et une pleine puissance; qu'il ne peut être jugé par un autre, comme aussi, il ne peut le juger; qu'aucun n'a le droit de se dire *évêque des évêques*, comme affectaient de le faire ceux de Rome, et de réduire les autres sous leur tyrannie. Puis venant à la question de la rebaptisation, il prend les avis du concile, qui, à l'unanimité, prononce que nul ne peut entrer dans l'Eglise par l'initiation de l'hérésie. Cette décision est confirmée par un évêque de Césarée, Firmilien, qui se prononce avec indignation contre l'évêque de Rome, accuse cette Eglise d'avoir



varié sur un grand nombre de points et de ne pas retenir les traditions, et rappelle que la question a été vidée depuis longtemps à Iconium, dans un concile d'évêques rassemblés de Phrygie, Galatie et Cilicie.

[Voir la lettre de Firmilien, *Apud Cyprian*, épit. 75. — Ainsi Cyprien, après avoir prêché l'unité de l'Eglise, après avoir reconnu en termes vagues, il est vrai, la préséance de Pierre, *primus inter pares*, s'aperçoit qu'il est peut-être allé trop loin; il forme une croisade contre l'évêque de Rome et travaille à lui opposer, comme on fera à Bâle, le concile et la tradition.]

La réponse d'Etienne consiste à dire, comme nous l'avons relevé plus haut (254), que le baptême n'est point un acte de la volonté de l'homme, mais une opération de la grâce, dont l'homme n'est que l'instrument, etc.... Le système de Cyprien est tout humain, tout social, par conséquent seul conforme au vrai Christianisme fraternel et révolutionnaire; le système d'Etienne est, au contraire, purement théurgique et transcendantal : le premier procède de la raison, le second du miracle : c'était celui-ci qui devait l'emporter !

Quand les empereurs, le sénat, les généraux et toutes les forces de l'empire étaient occupés à repousser l'invasion des barbares, voilà de quoi disputaient les chrétiens ! n'est-ce pas à soulever l'indignation ?...

257. Sur les instances de Macrien, préfet du prétoire, qui était fort adonné aux superstitions égyptiennes et à la théurgie orientale, et qu'on surnommait le Mage, Valérien remet en vigueur les édits de Décius et ordonne de nouvelles poursuites contre les chrétiens. Cette persécution est comptée comme la huitième. Rien de plus aisé que d'expliquer au point de vue de la police générale cet acte d'intolérance superstitieuse, indépendamment des causes de rivalité entre les cultes. — Les Perses, conduits par un traître nommé Cyriades, qui depuis régna comme *tyran*, venaient de prendre Antioche : l'empire, attaqué de toutes parts, épuisé d'hommes et d'argent, tombait en lambeaux. C'était alors que les



chrétiens donnaient le spectacle de leurs fureurs et de leurs querelles; qu'une multitude d'évêques, dépositaires des dons des fidèles, étalaient un luxe insolent; que ceux de Rome, Carthage, Césarée, au lieu de prêcher le dévouement à la patrie et de placer au premier rang des devoirs le service de l'État, se disputaient entre eux, jusqu'à l'excommunication mutuelle, sur la meilleure manière d'embaucher les sujets de l'empire, et de les détourner du service impérial.

Toutefois, si rien n'était plus logique que la rigueur de Valérien, rien aussi, au point de vue des causes, n'était plus reprochable. D'où venait le Christianisme? où prenait sa source le courant d'idées funestes qui semblaient s'entendre avec les barbares, pour assassiner l'État au dedans, pendant qu'ils le harcelaient au dehors? C'était dans le Césarisme même, dans cette tyrannie épouvantable qui comptait alors trois siècles de durée, et qu'avaient illustrée tant de fois des monstres à figure humaine, d'autant plus chers au soldat et à la plèbe, qu'ils étaient plus dépourvus de sens humain.

Le mal était désormais sans remède, l'empire ne pouvait ni rétrograder ni se réformer, ni prendre la direction des esprits; et le Christianisme perverti par la superstition, par la tyrannie épiscopale, par les disputes théologiques ne pouvait non plus ni recommencer sa carrière, ni se réconcilier avec le prince.

A la publication de l'édit, Cyprien annonce l'approche de l'antéchrist; par ce seul mot, il souffle la rébellion au cœur des chrétiens; l'Église sonne la charge contre l'empire, et crie : hurrah les barbares!

— Le premier que frappa la persécution fut le pape Étienne : il fut mis à mort et remplacé par Sixte. Un autre confesseur non moins illustre fut Denys d'Alexandrie, que le préfet d'Égypte exila en Libye. La persécution fit prendre une nouvelle tournure à la question du baptême donné par les hérétiques : sous les coups de l'ennemi, on ne songea plus de toutes parts qu'à s'unir; Denys fut le premier à se ranger à



l'avis d'Etienne et à blâmer ceux d'Afrique et de Galatie : quand tous étaient confondus dans la même répression, pouvaient-ils se diviser dans l'initiation ? Cyprien perdit sa cause ; et il ne lui resta plus qu'à mourir à son tour, comme Etienne.

257-259. Les Scythes ravagent les provinces d'Asie, le Pont et la Cappadoce. Ce ne sont plus seulement les Germains, les Goths, les Slaves et les Parthes qui se jettent sur l'empire ; voici les Cosaques du Don, de la mer Noire et de l'Aral ; les Tatais de la Sibérie et de l'Altaï, Gog et Magog. Les Goths se mettent à traverser le Bosphore et viennent attaquer la côte d'Asie qui s'étend de la Propontide au Caucase : ils sont la première fois repoussés.

La civilisation gréco-romaine est menacée de la même destruction que celle d'Assyrie, d'Égypte, de la Bactriane et de la Chine (t. 1^{er}).

La centralisation impériale, qui semblait devoir en concentrer les forces, repousser les barbares et les discipliner eux-mêmes après les avoir soumis, cette centralisation est devenue, par la ruine de l'esprit public, du patriotisme et des nationalités et par l'insurrection chrétienne, la cause même de leurs succès.

— Les chrétiens, en ce moment, ne songent qu'à s'unir la nature des choses est plus puissante que leur volonté. Ils n'ont pas de théologie, pas de doctrine arrêtée, pas de profession de foi ; il est impossible d'empêcher *l'esprit de souffler où il veut*, quand il n'y a rien qui le dirige. Un prêtre de la Pentapole, Sabellius, croit faire une chose utile de réduire le dogme du *Père*, du *Fils* et de l'*Esprit*, qui tenait beaucoup de chrétiens en suspens, à sa plus simple expression, en disant que ces mots désignent non des personnes réelles, mais les différentes facultés de Dieu. Lorsque l'Etre infini, disait-il, décide en lui-même de créer le monde pour sa gloire et l'humanité pour son culte, il est Père ; lorsqu'il se révèle aux hommes par la parole et l'incarnation, il est Fils ; lorsqu'enfin il purifie l'âme du pécheur par sa grâce, il est Saint-Esprit.



— C'était clair comme eau de roche, facile à retenir; on était accoutumé à cela, par tout ce que l'on avait eu l'habitude de dire des dieux et de leurs attributions. Ce n'était autre chose, au fond, que l'unitéisme, dans sa forme la plus énergique, unitéisme que Praxéas et Noétus avaient enseigné au siècle précédent, que Mahomet simplifiera encore et qui reparaitra au xix^e siècle dans l'unitarisme protestant.

La Trinité, ainsi expliquée, n'est qu'une série d'abstractions. A peine eut-il fait connaître son sentiment, Sabellius se vit désavoué par Denys d'Alexandrie, dénoncé, combattu, finalement mis au rang des hérétiques! Qu'en pouvait-il? Dans les langues sémitiques, la trinité, telle qu'elle sortit d'Alexandrie et fut saluée à Nicée, était impossible, attendu qu'elle est inexprimable : aussi ce dogme n'a jamais pu passer dans la race de Sem; il est resté indo-germanique! (319).

258. Valérien part pour l'Asie, où l'appellent les ravages des Perses. Il passe par Byzance, et de là se dirige sur Antioche.

La persécution continue : l'année d'aparavant, on s'était contenté en général d'envoyer les évêques, les prêtres, etc., en exil ou au mines; de nouveaux ordres prescrivent de les faire périr. Martyre du pape Sixte, du diacre Laurent, des évêques Cyprien, Fructueux, de Tarragone, Denys (de Paris), Félicien de Noles, Saturnin de Toulouse, etc.

— Cette persécution, qui atteignit surtout les évêques et les prêtres, eut un résultat diamétralement contraire à celui qu'on en attendait. L'épiscopat, affaibli par ses divisions et qui déjà se rendait suspect au peuple par ses prétentions ambitieuses, acquit une autorité immense par ses martyrs. Chaque exécution fut pour lui une victoire; on avait cru le perdre, on le retrempa.

[Martyre de Cyprien :

« Que Thassius Cyprianus soit immédiatement décapité, comme ennemi des dieux de Rome et chef d'une association criminelle, qu'il a entraînée dans une résistance sa-



crilège aux lois des très sacrés empereurs Valérien et Gallien. »

C'était vrai — *Ab uno disce omnes* : telle était la position des chrétiens, que leurs évêques et apologistes eurent constamment la mauvaise grâce de dissimuler. Ceux qui, comme Polyeucte, défiaient et provoquaient les païens, péchaient peut-être contre la prudence, mais ils étaient plus dans la sincérité de leur foi.]

259. Valérien, cerné et affamé dans son camp près d'Édesse, accepte une entrevue avec Sapor, qui le retient prisonnier. Cyriadès est nommé empereur par le Persan, qu'il conduit au cœur de l'empire. Sac d'Antioche, Césarée, Emèse, etc. Le plan de Sapor n'était nullement de s'emparer de la Syrie, et d'étendre son empire par la conquête sur les provinces qu'avait autrefois possédées le grand roi : il ne voulait que piller, détruire ce qu'il ne pouvait enlever, et faire par la dévastation le vide entre l'empire et ses propres États.

Valérien, comme Décius, Claude, Tacite et Probus, fit paraître sous la pourpre, en des temps déplorables, les antiques vertus de Rome. On peut lui reprocher, comme à Marc-Aurèle, quelque faiblesse pour son fils Gallien, qu'il associe à l'empire, dès 253; mais outre que cet usage était commun à tous les empereurs, on peut dire encore que si Gallien déshonora l'empire par ses mœurs voluptueuses, il n'en était pas moins brave capitaine et expérimenté, et doué des plus heureux talents. Le culte de la volupté chez lui vint du scepticisme presque autant que des sens, et fut tout autre chose que ce qu'on avait vu dans un Tibère, un Domitien, un Commode, un Héliogabale. C'est un insouciant, formé à l'école d'Horace, qui dit, comme Louis XV : Cela durera bien autant que moi ! et use de l'empire pour la plus grande gloire de la philosophie épicurienne. Il ne fit rien pour délivrer son père; qu'eût-il pu au milieu du déchaînement universel? « *Je savais*, dit-il en apprenant la captivité de Valérien que mon père était homme, et puisqu'il s'est conduit avec courage, je suis satisfait. » Poète, orateur et bel esprit.



il ne crut à rien et au destin de Rome moins qu'à toute autre chose. Il laisse tomber la persécution contre les chrétiens, — elle avait duré le nombre apocalyptique de quarante-deux mois, — non par amour de la secte, mais parce qu'il n'a pas plus la foi des mœurs antiques, que représentait son père, que celle des réformateurs modernes, dont il connaît la bigoterie et les misères. Quand il ne peut battre les barbares, il traite avec eux; et malgré le préjugé romain, il épouse la fille d'un roi marcoman, nommée Pipa, dont la beauté sauvage ravive ses sens émoussés. Jardinier habile, cuisinier raffiné, curieux de philosophie, de magie et de mystère, il songeait, quand il mourut, à donner une ville ruinée de la Campanie au philosophe Plotin, pour y fonder une république à la mode de Platon. Comme tous les débauchés de la vieille Rome, la cruauté lui est un assaisonnement du plaisir : les vers suivants, tirés d'un de ses épitaphes, forment un étrange contraste avec les ordres de sang qu'il donnait contre les citoyens qu'il soupçonnait, à cette époque d'anarchie universelle, de ne lui avoir pas été favorables :

*Ite, ait, ô Juvencs, pariter sudate medullis
Omnibus, inter vos : non murmura vostra columbæ,
Brachia non ludera, non vincant oscula combæ.*

Il écrivait, après la défaite d'Ingennus :

« Il ne suffit pas d'exterminer ceux qui ont porté les armes : le hasard de la guerre aurait pu m'être aussi utile. Que tous les mâles, sans respect pour l'âge, périssent, pourvu que dans l'exécution des enfants et des vieillards vous sauviez notre réputation.

« Plongez le fer vengeur dans le sein de celui qui a laissé échapper une expression, qui s'est permis une pensée contre moi, le fils de Valérien, le frère et le père de tant de princes.

« Songez qu'Ingennus fut empereur, déchirez, tuez, mettez



en pièces. Je vous écris de ma propre main; je voudrais vous inspirer mes propres sentiments. »

N'est-il pas vrai que l'empire est une grande orgie, où le sang répandu est un accompagnement obligé de la luxure ? (Cf. Cyprien, *Ad martyres*.)

Des fêtes sanglantes de Gallien, reportons nos yeux dans les prisons qui renferment les martyrs aux membres disloqués, brûlés, meurtris : que trouvons-nous encore ? De dévotes visiteuses, qui viennent jouir des caresses ineffables des confesseurs, et la volupté assise sur les échafauds et les chevaux...

[Modifier cette appréciation de Gallien, très vraie quant à l'homme, mais qui prend un caractère plus grave, de la situation de l'empire, et de l'œuvre de transformation commencée.

Gallien est infidèle à la tradition ouverte depuis plus de soixante ans par *Pertinax*, *Septime-Sévère*, et ses successeurs *Alexandre*, *Philippe*, *Dèce* et *Valérien* : il n'a pas le sentiment révolutionnaire ; il est sceptique, il empoisonne tout, la dissolution en est la suite.

L'anarchie des trente prétendants est la démonstration de la nullité, comme *idée*, de Gallien ; de la nécessité impérieuse de marcher, à peine de mort.

Le Césarisme est devenu une institution : eh bien ! il faut qu'il se développe comme institution !...

— Gallien marque son scepticisme par ses édits de tolérance en faveur des chrétiens : il est remarquable que depuis l'an 70, ce sont les plus mauvais empereurs qui les soutiennent le plus : *Commode*, *Caracalla*, *Héliogabale* et *Alexandre*, *Philippe* et *Gallien*.

Gallien écrit aux évêques : « J'ai ordonné que l'effet de ma grâce s'étendît par tout le monde ; en sorte que l'on se retire des lieux consacrés à la religion, et que personne ne se trouble plus. » Par un autre, il leur fait rendre leurs cimetières.]

Cependant les barbares, attirés par le butin, pénètrent de tous côtés dans l'empire. Les *Sarmates* fondent sur l'*Illyrie*;



les Scythes envahissent la Pannonie et font des courses jusqu'en Grèce; les Allemands et les Francs, poussés par les Vandales, tombent sur la Gaule et s'établissent entre le Rhin et l'Elbe. Chaque province est forcée de s'armer pour sa défense : le sauve-qui-peut devient général.

Chose étrange, avec Gallien commence pour le Christianisme une période de paix de quarante-quatre ans, presque complète. Pendant les dévastations des barbares et les guerres civiles des prétendants, quand la peste, la famine et la guerre dévorent les populations, les chrétiens se multiplient en silence; de 259 à 303, leur histoire n'offre pas d'événements. Les évêques travaillent à la constitution de leur pouvoir et achèvent la transformation de l'Evangile : ils font si bien, qu'en 303-313 la persécution de Dioclétien n'aura plus de sens; ce sera, comme Constantin le verra vite, un anachronisme. L'épiscopat, en un mot, pendant les quarante-quatre années qui commencent à la captivité de Valérien, en adoucissant et polissant le vieux Christianisme, se rend lui-même possible : il sent que le Césarisme ne peut échapper à sa direction, à son influence. Après le soldat, le prêtre; le jurisconsulte et l'homme d'Etat, le philosophe et l'économiste seront escamotés!

260-268. Époque anarchique des 30 tyrans. On n'en trouve réellement que 19 : le nombre de 30 semble avoir été pris comme une réminiscence des 30 tyrans d'Athènes, malgré le défaut d'analogie des circonstances et des causes.

Dans le péril universel et le manque absolu de secours de la part de l'empereur, la loi de conservation soulève les villes et les provinces; d'accord avec les légions qu'elles possèdent, elles se donnent chacune pour empereur le général qui les commande, Auréolus en Rhétie, Ingennus en Pannonie, Émilien en Égypte. Macrien, le conseiller de Valérien, ayant recueilli les débris de l'armée, se fait proclamer avec ses deux enfants; Valens en fait autant en Achaïe, et Pison, envoyé pour le combattre, finit par en faire autant en Thessalie, où il se retire. Le gouvernement étant tout



militaire, et les communications coupées ou insuffisantes. partout où il y a une armée, il existe de fait et de droit un empereur, d'autant plus que hors de l'empire, on ne comprend, on n'imagine plus rien !

Pendant ces promotions, une bande de Francs ose traverser les Gaules, l'Espagne et va s'établir en Afrique, frayant la route aux Vandales (428). Les Goths et les Scythes reviennent à la charge (257) à travers la mer Noire, s'emparent de Trébizonde par surprise, massacrent les habitants, et menacent Chalcédoine et Nicée. Le temple de Diane, à Ephèse, célèbre comme une des sept merveilles du monde, tout plein des ouvrages des grands statuaires de la Grèce, est pillé et livré aux flammes.

L'Italie, comme la Syrie, est ravagée par les barbares : le sénat et le peuple romain se joignent à une poignée de soldats du prétoire, marchent contre eux jusqu'au près d'Aquilée et les obligent à battre en retraite. Cette expédition faite sans ordre supérieur effraye Gallien : il croit voir l'ombre de la république se relever de son tombeau ; et plus inquiet des dispositions du sénat que de la furie germanique, il interdit aux sénateurs l'usage de l'épée et les fonctions militaires. Jamais despote n'aima les gardes nationales. Un des principaux de Palmyre, nommé Odénat, écrit à Sapor et lui envoie de riches présents pour l'engager à retirer ses troupes : il n'en reçoit qu'insulte. Forcé de combattre, Odénat, avec quelques partisans, se met à harceler les Perses et les force à repasser l'Euphrate.

264. La révolte et la guerre amènent le pillage ; le pillage produit la famine, et la famine engendre la peste. Elle sévit surtout à Alexandrie et à Rome, où on la vit enlever en un seul jour depuis 5 jusqu'à 7.000 personnes. Plusieurs villes furent entièrement dépeuplées.

La multiplicité des prétendants, au lieu d'amener la généralité de la défense, ne produisit qu'une extermination mutuelle. Posthumus, dans la Gaule, fait périr un fils de Gallien, déclaré César, et se maintient pendant sept ans (267). Gallien, de son côté, défait Ingennus et le tue ; son général.



Théodote, envoyé en Égypte contre Emilien, en fait autant de celui-ci. Macrien est défait par Auréolus et mis à mort; à cette nouvelle, Odénat en fait autant de Quietus, fils de Macrien, laissé en Asie avec le titre de César, et de Baliste son général. Un autre, Régillien, est proclamé en Mésie et bientôt occis. Saturnin, dans le Pont, est proclamé malgré lui par ses soldats : « Vous avez perdu, leur dit-il dans sa harangue, un commandant utile, et vous avez fait un malheureux empereur ! »

Les voleurs désolent la Sicile, si nombreux qu'il faut envoyer contre eux une armée. C'étaient des paysans et des esclaves, las de la servitude, et qui, à l'approche des barbares, prenant le devant, se révoltaient contre leurs propriétaires. Ils n'étaient pas plus à craindre que les prétoriens.

Arrivés par le Pont-Euxin, les barbares pillent et saccagent Chalcédoine, Nicomédie, Nicée, Prase, Apamée, Cios, et s'arrêtent devant Cyzique. Un vaste incendie éclaire toute la côte asiatique du Pont-Euxin. — Prise de Carrhes et Nisibe, sur les Perses, par Odénat, qui met le siège devant Clésiphon. Par compensation, prise de Césarée en Cappadoce par Sapor. Tous les habitants massacrés.

Dans cette tourmente, Alexandrie, qui formait comme une province à part dans l'Égypte, riche par l'industrie et le commerce, comptant une population de 600.000 âmes, fameuse par ses manufactures de papier, de verre et de lin, est dévastée par la sédition, autant que par la famine et la peste.

Les rues sont coupées; les édifices publics changés en forteresses; d'après les lettres de Denys, évêque de cette ville, la population de cette malheureuse cité, après douze ans que durèrent les troubles, avait diminué de moitié.

Durant ces calamités, les chrétiens ne semblent avoir pris parti pour aucun prétendant : leur charité envers les malades de la peste excite plus d'une fois l'admiration des païens, mais les disputes n'en allaient pas moins leur train ordinaire.

Denys d'Alexandrie essaye de réfuter Sabellius (257-259)



et de redresser son opinion sur la Trinité, et tombe lui-même dans l'hérésie. Dénoncé au pape Denys qui le rejette, il s'explique et emploie le premier, en parlant du Verbe, le mot *consubstantiel*. Il réfute ensuite l'opinion des millénaires et déclare qu'il ne comprend rien à l'*Apocalypse*, et que cet écrit n'est pas de l'apôtre Jean, mais d'un anonyme, qui, par admiration pour lui, avait pris son nom.

On cite aussi une lettre de Grégoire le Thaumaturge, évêque de Néocésarée, qui nous apprend que les chrétiens de la province, à l'arrivée des Goths, s'étaient mis à piller et tuer avec les barbares, arrêtant les fuyards, et les mettant en captivité ou les assommant à coups de bâton!.... *Chassez le naturel, il revient au galop!*

262. De même que la force engendre l'anarchie, de même elle ramène à l'unité. Destruction successive de Saturnin, Emilien, Celse, prétendants à l'empire.

Les Perses sont vaincus par Odénat : les Scythes Borans n'en continuent pas moins leurs ravages dans l'Achaïe et l'Asie mineure.

— Vers ce temps, Zénobie, femme d'Odénat, curieuse de religion, veut se faire instruire dans le Christianisme. Elle s'adresse à Paul, évêque de Samosate, sorte d'épicurien mitré, homme à large conscience et à foi commode. Paul arrange le Christianisme sur les idées de Zénobie. C'est du moins ce que lui reprochent ses collègues en épiscopat : comme si, après tout, le dogme chrétien, à cette époque, n'avait pas été *ad libitum*.

Longin, rhéteur, maître de Zénobie, qu'elle récompensa de la plus noire ingratitude.

Porphyre vient à Rome étudier sous Plotin. — (Cf. Buret, an 278.)

263. Posthumius est défait par Gallien, qui échoue néanmoins au siège d'Autun : parties égales. — Posthumius alors se donne un César, Victorin, et défait Lélien, autre prétendant, à Mayence.

Odénat, devenu le bouclier de l'empire en Orient, n'hésite plus à se faire proclamer empereur.



— Célébration, des *décennales* à Rome par Gallien. Quoi qu'il advienne, le peuple de Rome ne perd pas un seul spectacle, pas une fête, pas une jouissance. Il ressemble à ses maîtres : du sang et des voluptés, la peste et l'orgie, les barbares à la frontière et dans le cirque!... Oh! cette époque est restée incomprise; il y a tout à faire encore pour les historiens.

264. Gallien se décide à reconnaître pour son collègue à l'empire Odénat : le sénat et le peuple applaudissent à cette reconnaissance, l'acte le plus populaire de tout le règne de Gallien. Odénat justifie son titre en faisant perdre aux Perses tous leurs avantages.

Les idées de Paul de Samosate, ses mœurs et peut-être aussi ses succès de cour, excitent contre lui l'animadversion de ses collègues, qui se réunissent en concile à Antioche, pour le juger, et le somment de comparaître. On l'accusait : d'enseigner que J.-C. était un pur homme, qui s'étant sanctifié par la vertu, était devenu Dieu, ce qui est le propre sens de Jean (80); — de se laisser appeler lui-même, en vertu du même principe, *ange de Dieu*, expression dont l'auteur des *Actes des apôtres*, VI, 15, se sert à l'égard d'Etienne; — d'être arrivé pauvre à l'épiscopat, et d'y avoir acquis de grandes richesses; — qui le faisaient comparer à un receveur général, à *deux cents sesterces* d'appointements (40.000 francs); — de souffrir que ses prêtres et ses diacres s'enrichissent comme lui; — de jouir de sa fortune avec magnificence; — d'admettre dans sa société des jolies femmes; — de siéger sur un fauteuil élevé, à l'église; — d'avoir un cabinet particulier de consultation; — de lire ses lettres en marchant, etc.

Cette curieuse accusation, où éclatent à chaque ligne la superstition, la fausse piété et l'envie, nous révèle deux choses que nous avons déjà eu l'occasion de toucher : la première est la dissolution désespérée de mœurs qui possédait la société sans distinction de chrétiens ni de païens; — la vérité est que la prêtrise et l'épiscopat, attirant à eux les affaires des chrétiens, étaient une source de richesse pour les titulaires.

Paul de Samosate, en prenant au pied de la lettre les accu-



sations du concile, représenterait le Christianisme épicurien, élégant et sceptique, alliant la dévotion à la volupté, et mettant la simplicité dans la foi et le raffinement dans la vie, au rebours des pieux ascètes qui subtilisaient à perte de vue sur la théologie et laissaient tomber leur existence dans la crasse et la nudité. Il avait su, à ce qu'il paraît, faire ses affaires, en soignant celles de ses administrés; le cabinet particulier qu'on lui reprochait et la correspondance qu'il entretenait prouvent que l'épiscopat était, à cette époque, un emploi plus ou moins lucratif, selon l'habileté de *l'épiscopus* et l'importance de la clientèle.

[Il y a beaucoup d'envie dans les reproches qu'on lui adresse. Les évêques, naturellement suspects, font ici, aux dépens d'un confrère, acte de rigorisme. Cela devait plaire à la multitude.]

Le concile, pour la première fois, avertit Paul, qui promit de changer de vie et de doctrine, et comme de juste n'en fit rien et se moqua de l'avertissement. En attendant, il fut reçu à la communion provisoire.

Ainsi l'épiscopat se glisse insensiblement à la cour des princes : nous l'avons vu chez Alexandre Sévère, Philippe, Valérien : le voilà auprès de Zénobie; encore un peu, il siègera dans les conseils de l'empereur.

Quand les tribuns approchent du pouvoir, la plèbe est bien près d'être sacrifiée. (V. Théodore, *passim*.)

265. Odénat entre en Perse, et continue la guerre avec succès.

Révolte des Isaures, en Asie mineure, excitée par Trébellianus, qui se fait proclamer empereur.

Ce prétendant ne fit que paraître : après sa mort, ses partisans se retirent dans les gorges inaccessibles du Taurus, s'y rendent indépendants, et s'emparent même de la Cilicie occidentale. C'était dans ces mêmes lieux que se retirèrent autrefois (67 av.) les pirates qui furent détruits par Pompée.

266. Les Goths et les Hérules, divisés en plusieurs bandes, pillent l'Asie et la Grèce, et s'emparent d'Athènes. On



dit qu'ils respectèrent les bibliothèques, dans la pensée perfide que les Grecs, s'adonnant aux livres, ne seraient jamais capables de faire la guerre.

— Auréolus se révolte dans la Rhétie; Gallien, forcé de le ménager, fait la paix avec lui et marche ensuite contre Posthumius.

267. Posthumius périt assassiné. Victorin, qu'il avait fait César, le remplace, et bientôt, malgré les plus brillantes qualités, se fait tuer pour son incontinence. Sa mère Victoria, que les soldats avaient surnommée la mère des camps, est nommée auguste, et fait donner la pourpre à Marius ou Marion, simple soldat et armurier, qui périt au bout de trois jours assassiné. A Marion succède Tétric, sénateur et intrigant, qui parvient à se maintenir jusqu'en 272, où il livra la Gaule à Aurélien. Avec un peu de patriotisme et de génie, Posthumius, Victorin, ou Tétric pouvaient rendre la liberté aux Gaulois; de 261 à 272, le pays resta séparé de Rome : mais, après trois siècles de tyrannie, la nation, à l'exception des paysans ou *bagaudes*, semblait avoir oublié sa nationalité. On ne comprenait que l'empire : Posthumius, Victorin, Tétric, voulaient être césars; dès lors ils n'avaient plus de raison d'être. Quant aux évêques, déjà nombreux et puissants, on a vu par l'exemple de Cyprien, de Paul de Samosate, etc., quelle était leur politique; il craignaient déjà moins les Césars que les *bagaudes*.

Ainsi, ce qui devait hâter la chute du Césarisme, le Christianisme et l'épiscopat, sous un autre point de vue, le protège. Enfin la Gaule, excitée par le vieux druidisme, s'agite : les *bagaudes* ne sont pas appuyés : on se méfie du peuple, de ce côté de la Méditerranée comme au pied de l'Atlas; on ne se risquera pas à un entraînement populaire...

— Les Hérules ravagent Cyzique et la Mésie.

— Auréolus se prononce de nouveau contre Gallien, descend en Italie et s'empare de Milan. Gallien marche à sa rencontre, le défait à Pontirole et l'assiège dans Milan.

— Odénat périt assassiné... Sa femme, Zénobie, ose prendre sa succession, et se fait proclamer reine d'Orient. Des-



pendante des Ptolémées, célèbre par sa beauté, sa chasteté, son esprit, ses études ; parlant grec, latin, égyptien, syriaque ; une vraie amazone, supérieure à la prospérité, mais qui ne sut pas aussi bien porter l'infortune. Repoussée par les Césars, elle s'allie aux Perses et défait Héraclien, envoyé contre eux. La Gaule indépendante, l'Orient séparé, l'Égypte enlevée, l'empire pouvait être attaqué avec avantage. Maîtresse des greniers de l'Égypte, Zénobie tenait Rome à sa merci.

— La suite prouve que le gouvernement de Zénobie fut dû principalement aux conseils virils de Longin, et d'autres auxquels il est juste de dire que cette reine, amoureuse de gloire, ne demandait qu'à obéir. Quels furent donc ces conseils ? Les faits et la vengeance qu'en tira Aurélien le révèlent. Ce n'était pas une simple association à l'empire que poursuivait la politique du gouvernement de Palmyre, c'était un retour à l'indépendance, c'était la résurrection des nationalités, par conséquent la ruine de l'empire même. Le moment était aussi bien choisi que celui de la révolte de Judée sous Néron (65-69), les Palmyriens n'étaient pas moins ardents pour la cause de l'indépendance que les juifs, et leur royauté bien supérieure pour la direction aux factions de Jérusalem. Mal secondés par les autres provinces, leur courage eut le même sort : tant était puissant le grand corps façonné par la vieille politique du sénat romain ; tant les généraux de la république et les Césars avaient su anéantir toute force de pensée et d'action chez les nations vaincues...

Victoire de Cléodamus et Athénéus, généraux de Gallien, sur les Scythes ou Goths, qui étaient entrés jusque dans le Péloponèse : les barbares, en se retirant, brûlent, saccagent les villes grecques, Thèbes, Argos, Sparte, Corinthe.

Continuation de la guerre avec les Quades, les Sarmates et les Hérules.

268. 20 mars. Gallien, détesté pour sa vie nonchalante et épicurienne, est assassiné au siège de Milan, avec son fils, par ses propres officiers, qu'a gagnés Auréolus. Il désigne avant de mourir, pour son successeur, Claudius, qui défait Au-



Aurélien et remporte une grande victoire sur les Allemands, près du lac de Garda. Il envoie aussitôt Aurélien contre les Goths.

L'avènement de Claude, quoique tenant son pouvoir de la désignation de Gallien, est une antithèse au règne du dernier empereur. Après la victoire remportée sur Aurélien, Claude harangue ses soldats et leur fait comprendre que le pillage des provinces, en mettant les populations à la misère, arrête la production des soldats, en sorte que les armées se détruisent elles-mêmes par l'exercice du droit de conquête que depuis Jules César elles se sont arrogé. C'est un suppliant qui adresse au nom des peuples opprimés une humble remontrance au souverain. Pour appuyer les bonnes intentions de Claude, le Sénat voue à l'infamie la mémoire de Gallien et condamne ses amis à être précipités du Capitole. Le peuple, exalté par ces démonstrations, le voue aux dieux infernaux. L'empereur seconde de son exemple ces bonnes dispositions : une vieille femme vient lui réclamer publiquement son héritage, que lui, Claude, a reçu comme part de butin des confiscations du dernier règne. Il restitue sans mot dire l'héritage demandé !...

269. Mort de Valérien, prisonnier de Sapor. Claude défait 320.000 Goths, près de Nissa, en Mésie, et leur coule plus de 2.000 barques, d'autres disent 6.000. Il est surnommé le *Gothique*. La lettre qu'il adresse au sénat avant de livrer bataille est d'une mélancolie héroïque et qui rappelle celle du général Bonaparte au Directoire, la veille de la bataille d'Arcole : « Pères conscrits, sachez que 320.000 Goths ont envahi les domaines de Rome. Si je les défais, votre gratitude sera la récompense de mes services ; si je succombe, n'oubliez pas que je suis le successeur de Gallien. Nous avons à combattre après Valérien, après Ingennus, Régillianus, Lollianus, Celsus, Posthumius et mille autres, qu'un juste mépris pour Gallien avait forcés à se révolter. Nous manquons de dards, de piques et de boucliers. Les provinces les plus belliqueuses de l'empire, la Gaule et l'Espagne, sont entre les mains de Tétricus ; et nous rougissons d'avouer que les



archers d'Orient appartiennent à Zénobie. Quoi que nous fassions, pères conscripts, ce sera assez grand!»

La mémoire de Décius fut vengée par Claude : mais ce succès se trouve compensé d'autre part : Zénobie soumet la Syrie, l'Égypte, l'Arménie, et mérite de plus en plus le titre de reine d'Orient. Cette femme, ou plutôt son conseiller Longin, est le seul homme qui voie clair à cette heure dans les affaires ; seul, au lieu de combattre pour l'empire, comme les prétendants vulgaires, il comprend qu'il faut combattre contre l'empire, ou retomber sous une tyrannie sans fin. Le changement des Césars ne change rien au Césarisme, et Claude, Aurélien, de même que Valérien et Décius, accusent Rome tout autant que Commode, Caracalla, Héliogabale et Gallien. Au lieu d'un vain titre, il sent qu'il faut chercher la LIBERTÉ ! Si Claude succombe à Nissa, comme Décius sur le Danube (en 250), si la Gaule et l'Espagne agissent, Rome est perdue et l'univers délivré. Que faisait à cette heure le lâche Tétric, l'empereur de Bordeaux ? il refoule l'insurrection des paysans qui, sous le nom de *Bijaudes*, commandés par Arnand et Elian, essayaient de secouer le joug et chassaient les receveurs impériaux, et garde la Gaule pour la remettre à Aurélien, quand les autres ennemis de Rome auront été vaincus.

— Un nouveau concile s'assemble contre Paul de Samosate, qui cette fois est déposé.

[A ce concile, qui eut à se prononcer sur le dogme de l'incarnation du Verbe, le mot de *consubstantiel*, *ὁμοουσιον* fut rejeté par le concile, ou comme exprimant un non-sens, ou comme impliquant hérésie.]

Un prêtre d'Antioche, nommé Melchion, directeur des écoles, se porta accusateur de Paul de Samosate et parla seul contre lui. Paul, sommé de s'expliquer sur ses opinions, fut convaincu, thèse facile en un temps où il n'existait pas de profession de foi, où tout esprit supérieur était taxé d'hérésie, d'idées contraires à celles généralement reçues dans l'épiscopat, et dénoncé à toute l'Eglise comme un épicurien et un impie. Par malheur, il est trop certain que son crime



tut la faveur dont il jouissait auprès de Zénobie; on craignait que par la protection de cette reine, il ne devint primat d'Orient; de plus, en le frappant, l'épiscopat chrétien faisait acte de fidélité à l'empire et de courtoisie à César. *Nolumus hanc regnare supernos*, semblaient-ils dire comme les pharisiens à Pilate.

Anatolius, directeur de l'école chrétienne d'Alexandrie. Partisan dévoué de l'empire, il avait contribué singulièrement à conserver la ville aux Romains, et avait profité de son crédit auprès des habitants et du général romain pour sauver la vie à une foule de chrétiens et d'idolâtres. Il assista au concile qui prononça la déposition de Paul.

Ainsi l'épiscopat appuie dans la Gaule, en Egypte et en Syrie, la cause impériale et trahit celle de Jésus-Christ.

270. Octobre. Claude meurt de la peste à Sirmium, à quarante-sept ans, après deux ans et demi de règne. En mourant, il recommande Aurélien pour son successeur. — Depuis Antonin le Pieux (161), on n'avait pas vu d'empereur mourir de maladie; et pendant toute la période césarienne en Occident, sur environ cent Augustes et Césars, y compris les dix-neuf prétendants sous Gallien, il n'y en a que quatorze qui finissent d'une manière naturelle.

Celui qui tient l'épée pérît par l'épée, dit l'Evangile. Toute la destinée du Césarisme est là.

Aurélien était fils d'un simple paysan de Sirmium, fermier d'Aurélius, sénateur. Par une rencontre heureuse, il fut proclamé au lieu de sa naissance. Il avait pris du service dans les légions comme simple soldat, et avait été tour à tour centurion, préfet de légion, inspecteur des camps, général de frontière, commandant en chef de la cavalerie, consul sous Valérien; il était entré, par mariage, dans la famille de Trajan. Dans les batailles où il s'était trouvé, il avait tué mille hommes de sa propre main; aussi les soldats le célébraient dans leurs chansons :

Mille, mille, mille, occidit.

Sa mère avait été sacristaine dans une chapelle dédiée au



Soleil; Aurélien garda cette influence toute sa vie et eut toujours une grande dévotion au Soleil.

Régulièrement élu par l'armée, sur la désignation de Claude, il se débarrasse d'abord de Quintilius, frère de son prédécesseur, qu'avait mal à propos reconnu le sénat. Puis, à l'exemple d'Adrien (117), il divise sa tâche, accorde la paix aux Scythes et aux Goths, renonce à la Dacie et se tourne contre les Allemands. Un grand nombre sont massacrés sur le haut Danube, le long de la forêt Hercynienne; le reste, cerné, est contraint de demander la paix. Mais bientôt les vaincus forcent le passage, rebrousse chemin et se montrent aux environs de Milan.

271. Le péril devient extrême; le sénat ordonne de consulter les oracles sibyllins: l'empereur lui-même propose d'immoler tous les prisonniers de guerre. Des processions sont célébrées et faites partout pour apaiser les dieux; on commence à entourer Rome de murailles. Aurélien excite sans cesse le sénat et provoque des résolutions énergiques: « On vous prendrait, lui dit-il, pour une assemblée de chrétiens! » L'effet de ces conjurations retentit dans l'armée des barbares; dans ces processions de prêtres, de jeunes garçons et de jeunes filles, ils croient voir des légions de spectres combattant avec Aurélien.

Battu d'abord à Flaisance, l'empereur extermine l'ennemi dans deux combats, à Fano et à Pavie; et l'empire est encore une fois sauvé!

Tant de périls et tant d'efforts exigeaient partout des réformes sévères: Aurélien en fut le héros. Désormais la discipline est à l'ordre du jour dans l'armée, et la tempérance commandée au peuple. Aux soldats, Aurélien défend le jeu, l'ivrognerie, la maraude et le libertinage. « Ce que l'État leur donne, dit-il, doit leur suffire pour subsister. Qu'ils enlèvent les dépouilles de l'ennemi; leurs richesses ne doivent pas être trempées des larmes des citoyens. » Il fit écarteler un soldat qui avait séduit la femme de son hôte: il y a loin des réglemens d'Aurélien à la licence d'Antoine et de Jules César! Au peuple, il fait entendre qu'il faut songer à tra-



vailler et ne plus compter sur les distributions : « Aimable peuple, dit-il de la multitude romaine, le plus aimable du monde quand il est bien nourri ! » Ce mot peint la situation. Le Césarisme s'avoue vaincu, dans son système d'extorsion à la fois soldatesque et populaire. La plèbe commence à être prise en mépris par les chefs militaires ; le pouvoir impérial se concentre dans l'armée, et délaisse tout à fait le Forum, devenu un foyer de parasitisme aussi odieux aux soldats qu'aux provinces. Les Césars sont loin encore de se faire chrétiens, et déjà ils ne sont plus que des agents révolutionnaires !

L'empire pourrait donc être sauvé. Si la conversion commencée par Décius et Valérien, reprise par Claude et son digne successeur, continuée bientôt par Tacite, Probus, Carus, peut se soutenir, si elle est efficacement secondée par les magistratures civiles et le dévouement des peuples, la réforme, vaguement pressentie par les Césars, entrevue par les Antonins, peut s'accomplir sur des données nouvelles, supérieures aux vains palliatifs des Gracques. Mais la plaie est horrible ; la maladie est devenue constitutionnelle et chaque jour éclate en des symptômes plus alarmants. Deux monstres nouveaux, nés des profondeurs du Christianisme, pires que les prostitutions des agapes et l'anarchie épiscopale, se préparent à fondre sur l'empire : c'est Manès, le théoricien du péché originel ; c'est Antoine, le fondateur de la vie cénobitique, et qui, en haine de la nature corrompue que lui dénonce Manès, se fait l'assassin systématique du corps, de l'âme et de l'esprit dans l'humanité. (Cf. cher. MANÈS, et ANTOINE, *Varios Fleury*, t. II. — (Peindre le personnage.)

Le communisme primitif s'est réfuté lui-même et réduit à l'absurde : on l'abandonne, non pas qu'on le condamne, mais parce que c'est une vie trop parfaite, qui ne convient qu'aux saints et aux anges !... Les moines seront les musées et conservatoires chrétiens, où l'on montrera en spectacle l'idéal de la vie fraternelle et comme un échantillon de la béatitude de l'autre vie !...

Ainsi, le Christianisme dévie de plus en plus de sa ligne : la



courbe qu'il parcourt l'a déjà presque tourné contre sa première direction. A force de chercher la spiritualité, il aboutit au suicide!...

— Mort de Sapor, assassiné : Hormisdas, son fils, lui succède.

272. Aurélien commence par se débarrasser de Tétric, qui, fatigué de la pourpre ou sentant son impuissance, appelle lui-même son rival et trahit ses propres soldats. Bataille de Châlons, en Champagne, où l'armée rebelle, abandonnée par son chef, est taillée en pièces par Aurélien. — Reprise de Lyon et Autun : la Gaule, vendue et pacifiée, se rattache de nouveau à l'empire. — Les druides n'étaient plus, et qu'importait aux évêques?...

Aurélien part ensuite pour l'Asie et soumet, chemin faisant, les Goths et autres barbares.

273. Campagne d'Aurélien contre Zénobie : elle fut un chef-d'œuvre de prudence et de rapidité. Battue d'abord dans deux batailles consécutives, à Antioche et à Émèse, Zénobie n'était pas vaincue ; il fallait la forcer dans sa capitale, située comme une oasis au milieu d'un désert de sable, à quinze journées de marche de la côte de Syrie. Il commence par faire reprendre l'Égypte par Probus, et concentrant toutes les forces de l'ennemi dans Palmyre, il assure la marche de ses convois. Une armée entière remplissait ce travail, pendant que l'autre, sans cesse harcelée par les Arabes, vaquait aux travaux du siège. Le génie de Rome l'emporte sur celui de l'Orient ; Zénobie, forcée de fuir, est arrêtée par un détachement d'Aurélien et amenée au vainqueur, qui pardonne à la ville, y met garnison, et retourne en Europe. A Byzance, Aurélien apprend tout à coup que les Palmyréniens ont massacré la garnison et ont proclamé leur indépendance : c'est la seconde fois que, maître de l'ennemi par la supériorité de la stratégie et des armes (269), il le laisse échapper. L'empereur irrité revient aussitôt sur ses pas ; Palmyre, bientôt forcée, est détruite de fond en comble et mise en l'état où les voyageurs la voient encore aujourd'hui. Tout est massacré : ni le sexe ni l'âge ne purent servir d'excuse au vain-



queur. Le souvenir des révoltes des juifs et des Arabes, sous Trajan et Adrien, pesa encore sur ceux de Palmyre. La royauté de l'Orient passa comme une ombre; mais la victoire d'Aurélien, provoquée par les plus détestables conseils, coûta cher à la civilisation. Palmyre, ville d'entrepôt entre l'Inde et l'Europe, une fois anéantie, les communications avec le haut Orient, par terre et par le golfe Persique, furent supprimées. Elles n'ont pas encore été rouvertes.

Zénobie, par une flatterie adroite, sut fléchir Aurélien, qui lui rendit une existence honorable et en fit, ainsi que de Tétricus, un des personnages les plus considérables de Rome. Les filles de Zénobie devinrent de grandes dames romaines : on cite même un évêque de Florence, au ^{iv}^e siècle, Zénobius, descendu, à ce que l'on croit, de cette reine. Le sceptre d'Orient tombé de quenouille en crosse! Quelle destinée! — Mais Aurélien sévit contre Longin et les autres amis de Zénobie, qu'elle livra, préférant à la mort l'ingratitude et la honte.

Probus achève la pacification de l'Égypte. Un Firmus avait essayé de se faire reconnaître, dit-on, empereur pendant l'expédition de Palmyre; il s'était emparé d'Alexandrie, avait rassemblé une armée, battu monnaie, etc. C'était un effet des combinaisons de Zénobie. Pris par Aurélien, il est mis à mort.

— Ici nous retrouvons un nouvel exemple du méchant esprit qui anime les Eglises chrétiennes. Paul de Samosate, qui, malgré la condamnation du concile, s'était maintenu dans son Église, maintenant privé de sa protectrice, est dénoncé à Aurélien par ses accusateurs. Plus heureux ou plus prudent que le philosophe Longinus, il ne fut point mis à mort comme complice de la révolte de Palmyre. Aurélien se contenta d'ordonner que la ville d'Antioche reconnaîtrait pour évêque celui à qui l'évêque de Rome adresserait ses lettres. C'était dire assez clairement que les chrétiens seraient tolérés s'ils étaient amis de l'empereur! Fleury n'a pas l'air de le comprendre. Il ne voit là qu'une preuve de la prééminence du pape. « Tant il est vrai, s'écrie-t-il, que la



marque du vrai chrétien, aux yeux des païens eux-mêmes, était la communion avec l'évêque de Rome. »

C'est pendant cette guerre qu'Aurélien, passant à Tyane et résolu de saccager la ville, eut une vision dans laquelle le sage Apollonius lui apparut, ensuite de quoi l'empereur épargna la ville et bâtit un temple au philosophe. La vision de Constantin allant contre Maxence a donc ici un précédent tout trouvé. Les *saints* vont prendre insensiblement la place des dieux : c'est là le véritable caractère du Christianisme. L'historien Vopiscus, en rapportant ce trait de la vie d'Aurélien, dit : « Qu'y a-t-il parmi les hommes de plus grand, de plus saint, de plus divin que ce personnage ? Il a ressuscité des morts ; il a fait et dit une multitude de choses qui surpassent l'humanité. Ceux qui voudront connaître sa vie peuvent lire les livres grecs qui ont été composés à ce sujet. » Vopiscus se promet ensuite de raconter à son tour cette édifiante histoire : et quelle face prendrait celle des empereurs et de l'Eglise, si nous savions ce qui s'est passé du 1^{er} au vi^e siècle, en dehors du mouvement chrétien, pour la reforme de la société et le progrès de la civilisation générale !...

274. Triomphe d'Aurélien : le premier il paraît en public le front ceint du diadème. Derrière son char figurait Tétric, le Judas gaulois, et la fameuse reine d'Orient, si chargée de pierreries, qu'elle ne pouvait marcher qu'appuyée sur deux de ses femmes ; mais Jules César faisait, après son triomphe, égorger Vercingétorix ; Aurélien rendait biens et honneurs à Tétric et Zénobie. Les Césars savent se parer l'homme de l'idée : ce n'est ni la femme d'Odénat, ni le successeur de Victorin que l'on poursuit, c'est la pensée d'indépendance, de nationalité.

Défaite des Allemands par Constance et des Francs par Probus.

Aurélien bâtit un temple au Soleil ; le culte mithriaque est admis comme religion de l'empire ; jeux et cérémonies à cette occasion. (Cf. sur le même fait un savant mémoire cité quelque part par Matter, *Hist. de l'Égl.*, t. 1^{er}.)



Une sédition furieuse éclate à Rome, à l'occasion d'une réforme des monnaies. Le peuple et les prétoriens en viennent aux mains : il y périt 7.000 des meilleurs soldats d'Aurélien, qui étouffe la révolte dans des torrents de sang. Les causes de cette insurrection sont peu connues ; les historiens l'attribuent à la réforme monétaire, ce que Gibbon démontre être absurde. Il y a plutôt lieu de croire qu'elle eut sa source profonde dans l'opposition entre la plèbe et l'armée, autrefois confondues dans leurs intérêts et maintenant divisées, par suite de la prépondérance des soldats et du mépris des empereurs.

Des hommes influents l'excitèrent en secret et mirent par cette guerre intestine sérieusement en question le pouvoir militaire. Aurélien, dégoûté, s'empresse de quitter Rome : il sentait que son camp était sa vraie capitale. (Cf. ??)

— La soie est apportée de l'Inde en Europe par des religieux, qui établissent pour cette fabrication des manufactures. (Cf....)

275. Aurélien se dispose à marcher contre les Perses. Pour se rendre les dieux, c'est-à-dire la conscience publique, favorables, il rend un édit contre les chrétiens : c'est la neuvième persécution, qui n'eut que peu de résultats : l'édit de l'empereur, d'après le témoignage de Lactance lui-même, n'étant pas même parvenu aux provinces lorsqu'il fut tué (avril) à Cœnophrurium, en Thrace, par ses propres officiers, auprès desquels il avait été calomnié.

A la mort d'Aurélien, le prétorianisme est au désespoir. Il se sent frappé à mort. Sous cet empereur et sous Claude, l'empire avait triomphé de tous ses ennemis les plus redoutables ; les légions étaient victorieuses, leur règne semblait assuré, autant que leur gloire. Aurélien mort, l'élément militaire sent qu'il ne retrouvera pas un représentant aussi énergique, et que le peuple se retirant, c'est fait des prétoriens. La douleur du soldat est si grande que pendant six mois il refuse de nommer un empereur ; pendant six mois, par un phénomène qui a bien aussi sa valeur, l'empire reste sans maître, sans usurpateur, sans révolte ! c'était ainsi



qu'après la mort de Romulus, assassiné comme Aurélien par une influence civile ou patricienne, il y avait eu une vacance de douze mois : le peuple ne voulant pas d'autre que son cher Romulus. Choisissez vous-mêmes, disent les soldats au sénat : et le sénat, par une politique égoïste et maladroite, leur donne Tacite, un vieillard de soixante-quinze ans, de la famille de l'illustre historien, mais étranger à l'armée, et dont l'âge ne pouvait supporter le poids des destinées, de plus en plus difficiles, de l'empire.

Devant l'histoire, Tacite, nommé malgré lui, mérite tous éloges : mais son élection n'en fut pas moins une faute, qui révélant l'opposition faite au prétorianisme, devait amener par le mécontentement du soldat de nouvelles catastrophes.

Il fallait, dans cette circonstance délicate, aller au but par une voie plus détournée, ne rien imposer à l'armée et attendre tout de ses chefs, des empereurs eux-mêmes. Dèce, Valérien et Claude avaient manifesté les meilleures dispositions, tout en demeurant chers aux soldats. La joie des sénateurs éclata avec scandale ; d'après Vopiscus, l'avènement de Tacite fut célébré par des hécatombes. « Sors de ton indolence, écrivait un sénateur à un de ses amis, arrache-toi à la retraite de Baïes et de Pouzzoles. Livre-toi à la ville, au sénat. Rome renaît : la république fleurit. Rendons mille actions de grâce à l'armée romaine, à une armée vraiment romaine. Notre juste autorité est enfin rétablie. Nous recevons les appels, nous nommons les proconsuls, nous créons les empereurs ! »

Paroles indiscrètes, que devait démentir trop tôt une tyrannie plus rude encore que celle d'Aurélien et de Sévère !

Les Francs, les Bourguignons, les Vandales saluent l'avènement de Tacite par une invasion dans la Gaule ; les Scythes débouchent par le Caucase et se répandent jusqu'en Cilicie ; Tacite se hâte d'envoyer Probus pour rétablir les affaires d'Orient.

276. Tacite se rend au camp de Thrace, fait aux soldats



des distributions considérables, soumet les Alains et les Scythes d'Asie et meurt, 12 avril, de fatigue, de vieillesse et du chagrin que lui cause la licence des soldats. L'armée avait supporté, en grondant, Tacite, par respect pour ses cheveux blancs et par égard pour le sénat, à qui elle avait remis le soin périlleux de l'élection; elle n'entendait pas pour cela se mettre sous la main du pouvoir civil.

Florien, frère de Tacite, essaie de prendre la pourpre et tient bon trois mois : il est tué à Rome par ses soldats; la foudre frappe ses statues et celles de Tacite son frère. A cette occasion, une prophétie court parmi le peuple : qu'après mille ans révolus, un autre empereur du sang de Tacite viendrait soumettre les Parthes, imposer les lois de Rome aux Francs, aux Allemands et aux Sarmates, conquérir la Bretagne et Ceylan; puis qu'il rétablirait le sénat suivant les anciennes lois, vivrait cent vingt ans et mourrait sans héritier. Cette prédiction ressemble trop aux rêveries messianiques pour n'en être pas une contrefaçon ou une caricature. Quand les peuples sont à l'agonie, ils font des châteaux en Espagne!...

Probus est élu à la place de Florian par les soldats et confirmé par le sénat, malgré sa répugnance très sincère. Comme Tacite et Claude, il voyait les misères sans gloire de l'empire et repoussait ce calice d'amertume. Ainsi les honnêtes gens n'ont plus foi à l'empire : il n'y a plus réellement que des scélérats ou des imbéciles qui l'ambitionnent (280).

Probus, originaire d'Illyrie, compatriote d'Aurélien, de Claude et de Dèce, âgé de quarante-quatre ans, est le symbole de la réconciliation des deux pouvoirs civil et militaire : son élection annonce la fin prochaine du prétorianisme. Représentant d'une idée, qu'il servit avec trop de zèle, il en sera le martyr. Peut-être devait-il plus à un régime qui, tout affreux qu'il fût pour les peuples, avait aussi sa justice : voici l'état de services de Probus.

Tribun à vingt-six ans, décoré par Valérien d'une multitude de bracelets, de colliers, de drapeaux, d'épées d'hon-



neur et de couronnes civiques; colonel de la 3^e légion, puis de la 10^e; il avait fait campagne en Afrique, dans le Pont, sur le Rhin, le Danube, le Nil et l'Euphrate; conquérant et pacificateur de l'Égypte. Proclamé par les soldats, il soumet son élection à la ratification du sénat — qui se montre vivement touché de cette déférence. Le nouvel empereur lui permet de diriger l'administration civile et semble se regarder comme son général. Mais le temps n'est pas venu encore de tenter cette division périlleuse des pouvoirs, et quand Probus mérite tous les éloges des gens de bien, il déplaît à l'armée, de moins en moins civique, et qui ne sait ce que c'est que la liberté.

Sous Probe, servent une foule de généraux qui presque tous arriveront à l'empire; Carus, Dioclétien, Maximin, Constance, Asclépiodote, Galérius, Licinius, etc.

Probus punit les meurtriers d'Aurélien, fait un traité de paix avec les Francs et leur permet de s'établir dans la Gaule. Il emploie, dans les temps de paix, le soldat à des travaux d'utilité publique, circonstance qui prouve combien vaines étaient les prétendues colonies; il fait planter la vigne sur les coteaux du Rhin et de la Moselle, et rend partout libre cette culture prohibée par Domitien.

277. Probus purge la Gaule des barbares qui l'infestaient, ramassis de Francs, Lygiens, Bourguignons, Ariens, Vandales. La race entière des Lygiens est anéantie. Puis il passe le Rhin, triomphe des Germains révoltés, exige la reddition de tous les prisonniers qu'ils avaient enlevés, et songe même à désarmer entièrement la nation.

Un corps de Francs, que Probus avait transporté sur le Pont-Euxin, donne un exemple étonnant d'audace: il s'empare de quelques vaisseaux dans les ports, part de la mer Noire, descend l'Archipel et s'en revient en Franconie par le détroit de Gibraltar, pillant toute la côte sur son passage.

Déjà on les avait vus (260) partis de leur pays, traverser la Gaule et l'Espagne et tomber sur l'Afrique.

Apicius, gastronome, écrit sur la cuisine. — Cet homme est un sarcasme.



278. Pacification de la Rhétie, de l'Illyrie et de la Thrace ; expulsion des Goths par Probus. Il élève un mur de pierre, flanqué de tours, de 200 milles de longueur, depuis Régensburg, sur le Danube, jusqu'au Rhin. Ce mur fut détruit peu d'années après.

Les paysans de Souabe, qui en contemplant encore les ruines, attribuent cet ouvrage au démon.

279. Nouvelle expédition de Probus en Illyrie, Thrace, Asie et Ethiopie. Partout il est heureux. Il avait conçu le projet de rendre la vie aux frontières en les peuplant de colonies de barbares : quelquefois il réussit, plus souvent ses espérances sont trompées.

280. Proculus, d'Albenga, côte de Gènes, commandant en Gaule, veut se faire empereur et profite de son éloignement : il est bientôt défait, livré par les siens et tué. C'est ce Proculus qui, d'après l'*Histoire augustine*, ayant capturé cent jeunes filles sarmates, se vantait de les avoir dépuçolées toutes en quinze jours : *Ex his una nocte decem inivi; omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi*. Quel titre à la dignité impériale ! — Bonose, Espagnol, se révolte sur un autre point de la Gaule et est bientôt forcé de s'étrangler. Celui-ci avait un talent d'une autre espèce, qui était de boire sans s'enivrer. L'indignation saisit à la vue de pareils prétendants. Les sommités sociales commencent à s'affranchir de l'orgie césarienne : le siècle des prétoriens rivalise avec les plus beaux temps de la république pour la vertu des empereurs ; mais la dissolution descend encore : elle atteint aux régions inférieures, tout est perdu. Déjà, auparavant, Saturnin, Maure ou Gaulois, avait pris la pourpre en Egypte, comme il était arrivé déjà à son homonyme sous Gallien (261). C'était un rhéteur de quelque mérite, quand il obéissait à autrui, mais sans jugement. Il est bientôt défait et tué.

Guerre de Probus contre les Perses : la Perse est le passe-temps des empereurs, quand les autres parties de l'empire les laissent en repos. Probus les contraint à la paix.

281. Probus, vainqueur de tous les ennemis de l'empire



au dedans et au dehors, jouit du triomphe. Aux magnificences de cette solennité, on vit au milieu du cirque une forêt transportée à bras d'hommes, peuplée de 1.000 daims, 1.000 cerfs, 1.000 autruches, 1.000 sangliers, qui furent abandonnés à la multitude. Le lendemain parurent, pour les combats, 100 lions, 100 lionnes, 200 léopards, 300 ours et 600 gladiateurs. 80 de ceux-ci se jettent à l'improviste sur leurs gardiens, les tuent, se répandent dans la ville, qu'ils remplissent de meurtres et d'épouvante, comme si toutes les bêtes s'étaient échappées de l'arène : ils ne succombent que devant des troupes régulières, en vendant chèrement leur vie.

Ainsi, depuis quatre siècles, tandis que les classes supérieures, travaillées par les idées, subissaient une transformation incessante, passant du sensualisme désespéré de Lucullus et de Sylla à la frugalité d'un Probus, d'un Carus, d'un Dioclétien, la plèbe ne changeait pas : comme les animaux dont elle repaissait sa curiosité stupide, elle gardait sa sauvagerie, obligeant ses empereurs à la flatter et lui faire leur cour.

282. Probus s'empare de Ctésiphon, de l'autre côté de l'Euphrate.

De retour en Illyrie (août), il est assassiné à Sirmium, sa patrie, autant pour sa politique de réforme, que pour la rigidité de la discipline et les travaux qu'il imposait aux soldats.

Dans son zèle de réformateur et d'économiste, Probus avait laissé trop voir aux soldats l'esprit nouveau qui l'animait, esprit qui dépassait le Christianisme lui-même de douze siècles. Il lui était échappé de dire *qu'un temps viendrait où l'empire n'aurait plus besoin ni de soldats ni de tributs !..*

Aurélien, jetant le sarcasme à l'aménité du peuple romain, aimable quand il était soûl, n'avait exprimé qu'une moitié de la vérité : Probus la disait tout entière ; il ne pouvait être pardonné. — La destinée, longtemps outragée, s'acharne sur les empereurs. Le crime des Césars est inexpiable : les Antonins n'ont pu obtenir grâce ; après eux, Pertinax, Dé-



cius, Valérien, Claude, Aurélien, Tacite, Probus apparaissaient successivement comme de nobles victimes. Ni le courage, ni la vertu ne les peuvent soutenir ; la pourpre prétorienne les brûle comme la robe de Déjanire.

A peine le crime est commis que les soldats pleurent leur empereur et lui élèvent un tombeau avec cette inscription : *Hic Probus, et vere Probus, situs est victor gentium barbararum, victor etiam tyrannorum.*

Probus est remplacé par Carus, qui nomme aussitôt Césars ses deux fils, Carin et Numérien, et marche ensuite contre les Perses.

[— De l'empire de Carus au sixième consulat d'Honorius (404), 120 ans, les consuls furent constamment absents de Rome au 1^{er} janvier.]

Carus, homme de valeur, du caractère de Probus : élu par le soldat, il n'eut pas, dit-on, pour le sénat les mêmes égards que son prédécesseur. C'était impossible. L'événement qui lui donnait la pourpre était une contradiction aux tendances de Probe, déjà si funestes à Maxime, à Balbin, aux trois Gordiens, etc. Tout principe faux ou vrai passé à l'état d'institution ne peut se détruire qu'en s'épuisant.

283. Carus reçoit une ambassade des Perses dans la simplicité antique d'Agésilas. Il était assis sur le gazon, vêtu d'une vieille casaque rouge qui lui servait de manteau impérial et soupant d'un plat de pois au lard. Il dit aux Perses, en ôtant son bonnet et montrant sa tête chauve, que s'ils ne satisfont au peuple romain, il rendra leur pays aussi dégarni d'arbres que sa tête l'est de cheveux. Et il était en train de tenir parole ; déjà il avait pris Solemie et Ctésiphon et passé le Tigre, quand il fut tué, le 23 décembre, d'un coup de foudre suivant les uns, assassiné dans sa tente suivant les autres, ambiguïté qui lui est commune avec Romulus. Carus donnait aussi de belles espérances : la superstition du soldat, qui croit à une menace des dieux, force Numérien à rétrograder et fait la ruine des enfants de Carus.

284. Numérien est assassiné à Chalcédoine huit mois après la mort de son père, par Apes, son beau-père, commandant



des prétoriens, qui aspirait à la pourpre. Le traître ne jouit pas du fruit de son crime : accusé par les soldats et traduit en conseil de guerre, il est poignardé en plein tribunal par Dioclétien, général de l'armée d'Illyrie, qui est aussitôt proclamé.

Célébration des jeux à Rome, par Carin, fils de Carus. Ils surpassent par leur magnificence ceux de Philippe, d'Aurélien et de Probe. Le poète Calpurnius, flatteur de Carin, les célèbre dans ses églogues, où il compare son héros à Mars et Apollon, *Et Martis vultus et Apollinis esse putavi*. Cet Apollon avait, en quelques mois, épousé et répudié neuf femmes, sans compter une multitude de concubines ; et par son impudence, ses prodigalités, il rappelait les jours d'Héliogabale et de Commode. Autres temps, autres mœurs. Le Césarisme n'est plus à ce diapason ; aussi, malgré les applaudissements de la plèbe de Rome, Carin, indigne de l'héritage paternel qu'il déshonore, Carin est condamné.

Dioclétien nomme Tiridate, fils de Khosroès, roi d'Arménie, reçoit des ambassadeurs venus de la Chine et s'avance contre Carin.

— Publication du Thalmoud. — (Cf. Buret et Munk.)

Stobée, auteur grec ; — Némérien et Calpurnius, poètes bucoliques : ils comprennent bien leur siècle!...

Silence profond dans l'Église : à Nicomédie, les chrétiens bâtissent un temple dont la magnificence éclipse celle des palais impériaux.

285. Julianus Sabinus, proclamé empereur en Italie, est d'abord tué par Carin, qui défait ensuite Dioclétien à Margus, en Illyrie, et tombe assassiné par un tribun dont il avait violé la femme. Ce meurtre, plus que la perte de la bataille, prouve que les empereurs de l'espèce de Carin étaient devenus impossibles.

Ici commence l'époque des partages : il importe d'en marquer la transition. Ce que les fils de Sévère n'osèrent entreprendre et qui coûta la vie à Géta ; ce qui servit longtemps de raison à l'apparent népotisme des empereurs, qu'on voit si fréquemment, et avec si peu de fruit, associer leurs fils à



l'empire, afin d'éviter un partage odieux en se donnant un collègue fidèle : le partage du commandement, et, par suite, de l'Etat même, Dioclétien va le tenter, et avec un remarquable succès.

Il choisit pour César un compagnon d'armes, aimé du soldat, Maximien.

Celui-ci rappelait par son caractère autant que par son nom l'ancien empereur Maximin, qui, regardé comme un tyran par le sénat et le peuple, n'en fut pas moins aimé du soldat. Que l'un de nous tienne les légions, se dit Dioclétien, pendant que l'autre tiendra le sénat : que l'un soit la tête et l'autre le bras : celui-ci homme d'Etat et celui-là troupiier, et l'empire est sauvé!...

Telle fut d'abord la séparation imaginée par Dioclétien. Elle n'excluait cependant, chez l'un ni chez l'autre, pas plus l'action militaire que l'influence civile : c'était une vraie société, en nom collectif, dont les gérants, avec des facultés différentes, réunissaient cependant chacun tous les pouvoirs et servaient un intérêt unique.

C'était un premier pas : il est clair que les choses n'en resteraient pas là. Ce qui fait honneur à Dioclétien et à Maximien, c'est que leur amitié fut inaltérable et leur dévouement à la chose publique égal.

Dioclétien donne à son collègue le surnom d'Herculius, pendant que lui-même prend celui de Jovius. Il envoie Maximien contre les chefs des bagaudes, Amand et Elien, qui venaient eux-mêmes de se faire empereurs!... Misérables, qui ne comprenaient pas que pour combattre et vaincre l'empire, il faut, comme Zénobie, affirmer le principe contraire, la nationalité!...

Dioclétien va de son côté combattre les Perses.

285-305. Système de Dioclétien. C'est une réaction énergique contre les tendances des derniers empereurs, Dèce, Valérien, Claude, Tacite et Probe.

Les prétentions du sénat avaient été éveillées sous ces empereurs et surexcitées : les proscriptions de Maximien Hercule firent rentrer ce corps dans le néant.



Les prétoriens, de leur côté, semblaient s'unir au sénat pour défendre l'antique majesté de Rome. Insensiblement, Dioclétien diminua leur nombre, abolit leurs privilèges et finit par leur substituer deux légions sûres, les *Joviens* et les *Herculiens*, ainsi nommés des prénoms qu'il s'était donnés à lui et à son collègue.

Le peuple avait l'habitude de regarder les empereurs comme ses premiers magistrats et de converser familièrement avec eux; cette familiarité déplut. — Les empereurs cessant d'habiter Rome, les vieux titres de magistrature tombèrent en désuétude; en même temps, la dignité impériale prit le caractère des monarchies orientales. Dioclétien porta le diadème, prit le nom de *Dominus*, *Majesté*, etc., etc., et fut vraiment roi. Il eut ce qu'on appelle une cour, des eunuques, etc. — Du reste le pouvoir indivis; les édits signés en commun.

Ainsi Dioclétien marque la transition de l'impérialisme ou prétorianisme à la monarchie proprement dite : il ne faut pas se le dissimuler, c'était un progrès.

Son système fut donc suivi par ses successeurs, mais seulement en ce qui touchait la prérogative monarchique et l'orgueil du commandement; pour le surplus, il fut altéré par Galérius et Constantin.

Tout cela entraîne augmentation de dépenses, de taxes, etc. Sans doute; mais c'était forcé. C'est la loi et la condamnation de tout système vicieux qu'il coûte plus qu'il ne rapporte : suivant le proverbe vulgaire, on peut dire à cette heure de l'empire romain *que le jeu n'en vaut plus la chandelle*.

286. Les bagaudes étaient vaincus d'avance, aussi bien trahis par leurs simulacres d'empereurs, Amand et Elien, que par Tétric, le traître qui avait fait tuer ses soldats par Aurélien : Maximien paraît, et la révolte est écrasée.

Incursion des Saxons, des Juthes, des Varnes, des Angles, riverains de la Baltique. Carausius, envoyé pour les réprimer et accusé de péculat, se soustrait à l'infamie en prenant aussi la pourpre; il s'établit dans la Grande-Bretagne, se crée une marine et se soutient jusqu'en 294.



Il y a tendance générale dans l'empire, depuis Gallien, au démembrement. Les victoires d'Aurélien et de Probe n'ont fait que suspendre un moment la dissolution : elle est avouée par le dualisme même de Dioclétien et Maximien.

287. Carausius est reconnu par les Francs, il s'unit à eux contre l'empire; en même temps, il est appuyé par une irruption de Bourguignons, d'Allemands et d'Hérules en Illyrie.

Au nord, les Scandinaves se jettent sur l'Irlande.

— C'est à cette année qu'on place le prétendu martyre de la légion thébaine, massacrée, dit-on, tout entière par Maximien au passage des Alpes, pour avoir refusé de sévir contre les chrétiens. Fleury, qui rapporte au long cette légende, se dément lui-même en faisant observer que Dioclétien et Maximien furent longtemps *favorables* aux chrétiens et ne rendirent d'édits contre eux *qu'à la fin de leur règne*. L'histoire de l'empire étant vide à cette époque, les légendaires ont imaginé de massacrer *ad majorem Dei gloriam*. Or, si l'imposture a pu faire passer ce martyre de toute une légion (6,500 hommes), que dire des histoires de martyrs, dont on garde le souvenir en France à chaque clocher ?...

288. Maximien passe le Rhin, chasse les Bourguignons et les Allemands et contraint les Francs à la paix.

Oscar, fils d'Ossian, gagne une bataille sur Carausius.

289. Dioclétien entre à son tour en Germanie, revient en Illyrie, bat les Sarmates et les Daces et retourne en Orient. Il donne l'investiture du royaume d'Arménie à Tiridate contre les Perses.

Maximien, ne pouvant forcer Carausius, est réduit à traiter de la paix avec lui.

Oscar, petit-fils de Fingal, est tué par Caïzbar, chef des Belges d'Irlande, ou Furbolos.

290. Dioclétien parcourt, toujours en armes, l'Égypte, la Syrie, la Pannonie et la Gaule cisalpine... De Milan, il envoie Maximien Hercule dans la Gaule. L'empire, en présence de la révolte et de l'invasion universelles, est comme une im-



mense et perpétuelle patrouille : quel métier et quels hommes !...

291. Achilléus se fait reconnaître empereur en Égypte et s'y maintient cinq ans. Traité de Maximien avec les Francs : il leur donne des terres *létiques*, à charge par eux du service militaire ; il en use de même avec des Bataves, des Teutons, des Suèves et tous ceux qui demandent des établissements.

Les empereurs songent sérieusement à cette chose sans laquelle ils s'aperçoivent que l'empire ne sera bientôt rien : créer des cultivateurs, afin d'avoir des soldats !

Victoire de Dioclétien sur les Burgondes, les Alains, les Vandales, les Gépides.

292. Dioclétien reçoit les honneurs divins, conformément à l'étiquette impériale. Il prend le nom de *Jovius* et donne à son collègue Maximien celui d'*Herculius*, ce qui fait dire aux flatteurs que Jupiter ordonne et qu'Hercule exécute. Il y avait, en effet, une intention marquée dans le choix de ces épithètes, qui marquaient assez bien le rapport d'attributions des deux empereurs et la différence de leurs caractères. Pour le moment, cette distinction, qui était d'ailleurs plus dans les mots que dans les choses, suffisait.

Mais Jupiter, mais Hercule ne pouvaient déjà plus suffire à la besogne. Comme le Père éternel des gnostiques, qui crée par émanation de son être des dieux égaux et inférieurs à lui-même, Dioclétien et Maximien conviennent de se donner chacun un César, qu'ils adoptent comme fils et s'allient comme gendres ; ce furent Galérius et Constance. Galère, un soldat de la race et de la trempe de Maximien, fut pris par Dioclétien ; Constance, au contraire, caractère doux et de bon conseil, par Maximien. Chacun choisit ainsi le pair de son ami et son contraire ; deux amis, assistés de leurs deux fils et de leurs deux gendres, telle fut l'association qu'imagina Dioclétien, pour multiplier sur tous les points l'autorité impériale, en conservant l'unité. Cette tétrarchie est motivée sur les révoltes perpétuelles qui éclatent de toutes parts, annonçant la fin de l'empire, et sur les attaques simultanées, sur une frontière de 1200 lieues, des barba-



res. L'empereur ne pouvant être partout en même temps, et tout général victorieux étant de droit comme de fait *Impé-
tor*, le plus court, pour éviter l'anarchie funeste de Gallien (260-268), était de créer une quaternité tellement liée qu'elle n'entraînât jamais ni guerre civile ni partage; et il est juste de dire que si cette combinaison de Dioclétien décelait le péril et la faiblesse de l'empire, du moins, tant qu'il en fut l'âme, elle produisit de bons résultats.

Ainsi la tétrarchie fractionne l'administration, mais laisse subsister l'unité de loi et l'intégrité du territoire; l'empereur, comme un dieu présent sous ses quatre hypostases, peut faire face partout et vaincre l'ennemi. Galère est envoyé en Orient, Constance contre les Bretons; Maximien tient l'Afrique; Dioclétien reste à Rome,

293. Carausius, assiégé par Constance dans Boulogne, est mis à mort par Allectus, son associé, qui se fait à son tour empereur et tient encore trois ans contre Constance. Dans l'intervalle, celui-ci vainc les Francs et les transporte de la Batavie sur la Somme et la Marne; fondateur sans le savoir de la plus grande monarchie de la chrétienté et véritable initiateur de la civilisation chez les barbares. Ainsi la défaite profite aux peuples agresseurs de Rome épuisée autant que le succès : victorieux ou vaincus, il faut également compter avec eux, leur donner des terres, trop heureux qu'ils se décident à les cultiver...

294. Les Carpiens, peuples sarmates, également soumis, obtiennent des terres dans la Pannonie. — Où donc est maintenant la conquête? où est la pensée de César? qu'est-ce que l'empire? qu'est devenu le peuple romain? En violant la liberté des nations et en constituant le despotisme, César, Antoine, Auguste, Tibère ont organisé la mort de Rome, l'anéantissement de la société latine, de la race de Romulus et Numa. Encore si, au lieu de cette extermination permanente des peuples barbares, qui commence aussitôt après la bataille de Philippes, pour aboutir, après une série de triomphes, à la cession de la Mésie, de la Dacie, de l'Arménie, de la Babylonie, de la Belgique, etc., et à l'introduction systé-



matique des barbares dans les provinces si longtemps disputées; — encore si l'empire avait été un instrument de civilisation; s'il n'avait voulu que convertir les peuples, extirper les superstitions, porter la lumière chez les sauvages!... Vaine supposition! L'empire, c'était le pillage, la servitude, l'affront, le vol : il est aujourd'hui confondu et n'a plus la moindre excuse. Tous les empereurs prétoriens déposeront au jour du jugement contre César, et sa politique, et sa tradition corruptrice, et sa hideuse dynastie.

295. Après de longues dissensions, Marsès est reconnu roi des Perses : il tourne aussitôt ses armes contre l'Arménie, qu'il rétablit sous son obéissance, chasse Tiridate et médite la conquête de l'Orient. Il déclare la guerre aux Romains.

— Autun, ruinée par les bagaudes, est rétablie par Constance et ses écoles, alors célèbres, rouvertes.

296. Siègne et prise d'Alexandrie par Dioclétien (291). Il fait raser les villes de Busiris et Coptos et abandonne aux Nubiens une portion de l'empire, qu'il ne peut plus défendre. Chaque victoire consacre une reculade de l'empire. Gloire à César!... L'Égypte est livrée aux proscriptions.

Constance, de son côté, défait Allectus et, maître d'une flotte, se prépare à replacer la Grande-Bretagne sous la loi des empereurs : mais à quel prix? à la condition que désormais l'empereur ne quittera plus la Gaule et la Bretagne, ce qui mène droit au partage, au rétablissement des nationalités. L'unité n'est pas dans le principe césarien : il est convaincu de faux; il fléchit sans cesse.

Dioclétien rend un édit contre les manichéens et les mages. Fleury, d'après Eutrope, en rapporte le texte. « Il n'est pas permis, dit Dioclétien, de résister à ce que les dieux ont ordonné et qui a été établi par le conseil des sages. Mais les superstitions vaines et honteuses, fruit de l'oisiveté et de la corruption, doivent être bannies et réprimées. Nous avons appris que les *manichéens* sont comme de nouveaux monstres, venus depuis peu de temps dans le monde, de chez les



Perses, nos ennemis, et qu'ils commettent quantité de crimes, introduisent chez les Romains les coutumes exécrables et les lois infâmes des Perses. Nous ordonnons, etc.» On voit que les accusations contre les sectateurs de Manès sont identiquement les mêmes que celles qu'on faisait cent cinquante ans auparavant contre les chrétiens et tout aussi peu fondées. L'édit de Dioclétien conduisait droit à la répression du Christianisme; mais ce qui est curieux, c'est qu'il ne fut pas abrogé, avec ceux de Galérius et Maxence; au contraire, il fut invoqué comme loi de l'Etat, contre les manichéens, par les empereurs convertis!...

296-298. A cette époque, la sécurité est si profonde dans l'Eglise que le relâchement, la discorde, les intrigues, etc., si effrayantes déjà il y a une cinquantaine d'années, éclatent de toutes parts. Tandis que la société païenne, sous ses généreux chefs, gagne sans cesse et s'améliore, la chrétienté dégénère. Faute d'annales honorables, on n'y trouve plus que quelques historiettes de martyrs impudemment controuvées et fort peu édifiantes. C'est à cette année que les chrétiens placent la mort d'un jeune homme de vingt et un ans, nommé Maximilien, pour refus du service militaire, sous prétexte qu'il était chrétien. — Un centurion, nommé Marcel, jette tout à coup son ceinturon et sa canne de sarmement, marque de son grade, et dit qu'il est chrétien et ne veut plus servir. Traduit pour ce fait en conseil de guerre, il est condamné à mort; mais voilà que le greffier, nommé Cassien, brise sa plume et refuse à son tour d'enregistrer la sentence, la traitant d'injuste. Dans la Norique, quarante soldats sont également mis à mort pour refus de service et infraction à la discipline.

En supposant ces histoires vraies, l'Eglise n'avait rien de mieux à faire que de les ensevelir dans l'oubli : où donc est l'Etat qui tolère la rébellion des soldats, sous prétexte de délicatesse religieuse?... Le premier devoir est le service de la patrie; il n'y a pas de religion qui puisse prévaloir contre cela. Ici, le Christianisme trahit sa méchante nature : ce n'est plus l'affirmation de l'égalité des hommes et de la mo-



rale conservatrice des sociétés; c'est un mélange de misanthropie, de révolte et de sacrilège contre toutes les lois et les devoirs de l'homme et du citoyen.

— Hiérax, de Léonte, en Egypte, très savant dans les lettres grecques et égyptiennes, d'une pureté de mœurs et d'une chasteté de vie admirables, en vénération à toute l'Égypte, nie la résurrection de la chair et l'explique comme une figure de la régénération spirituelle. Pour cela et pour d'autres opinions sur le Saint-Esprit, il est déclaré hérétique. N'est-il pas malheureux que les hérétiques, les excommuniés, les damnés parmi les chrétiens soient constamment les plus savants, les plus éclairés, les plus vertueux, les plus dévoués, les plus modestes, les plus saints? Un Basilide, un Valentin, un Saturnin, un Marcion, un Montan, un Tertulien, un Origène?...

Sans le martyre qui termine leur vie, il faudrait ajouter, un Clément d'Alexandrie, un Cyprien de Carthage, etc., — que sont donc les orthodoxes? Cherchez bien et vous trouverez, néant! — L'orthodoxie, c'est la médiocrité ignorante, incapable et envieuse; c'est Robespierre.

297. La guerre contre les Maures est menée à bonne fin par Maximien Hercule : Galérius est d'abord moins heureux contre les Perses; il éprouve une grande défaite dans les mêmes plaines où avait été défait Crassus (53 av.) et perd toute son infanterie. Dioclétien vient à son secours, s'avance jusqu'à Nisibe et impose d'abord à l'ennemi. La même année, Constance se rend maître de toute la Bretagne, où Allectus est défait, près de Londres, par Asclépiodote.

— Hiéroclès, gouverneur d'Alexandrie et philosophe, écrit contre les chrétiens un livre intitulé *Philaléthès*, ou l'amour de la vérité. Lactance et Arnobe lui ont répliqué de leur mieux : leurs livres ont été conservés, celui d'Hiéroclès a péri. Mais on peut juger par la réfutation de la valeur de l'attaque, et nous n'avons pas à en dire autre chose que ce que nous avons dit de Celse, à l'occasion du livre d'Origène (248). Un point à noter seulement sur le livre d'Hiéroclès : il prétendait que Jésus, s'étant formé une bande de 900 hom-



mes, avait battu le pays, pillant et dévastant. Ce témoignage, un peu tardif, est un des éléments qui ont fait dire à un écrivain moderne, Angellini, que Jésus avait été un des *zéloteurs* et que le Christianisme, à l'origine, ne se distinguait point du zélotisme ; système qui nous paraît avoir été imaginé, comme celui de Strauss, en vue d'expliquer historiquement le rôle de Jésus et la formation chrétienne.

Dans son ouvrage, Hiéroclès met en parallèle Jésus et Apollonius et élève celui-ci au-dessus de l'autre. « Cet Apollonius, dit Hiéroclès, qui fit tant de choses étonnantes, nous ne l'honorons pas comme un dieu, mais comme un homme chéri des dieux, tandis que les chrétiens croient Jésus dieu, lui qui ne se signale que par quelques misérables escamotages. » Ainsi les vices, les superstitions, le mauvais esprit des chrétiens, déteignant sur leur auteur, lui attiraient les imprécations des philosophes!...

Un autre philosophe, cité par Lactance, mais dont le nom est resté inconnu, écrit aussi trois livres contre les chrétiens : comme il n'en reste rien et qu'on n'en connaît que ce qu'il a plu aux apologistes chrétiens d'en dire, les historiens modernes ont carte blanche pour médire à leur aise du livre et de l'auteur.

298. Les quatre empereurs font élever des forteresses par tout l'empire, afin d'appuyer les légions, fâcheux symptôme!... Constance Chlore remporte une victoire sur les Allemands.

— Arnobe publie sept livres de *disputes* contre les gentils. Ce sont des déclamations contre le polythéisme, ou plutôt une série d'insultes *personnelles* contre les dieux.

Pauvre critique, philosophie nulle ; apologie insignifiante : tel est l'ouvrage d'Arnobe. Il n'est pas écolier de notre temps qui, sur la mythologie, l'histoire des religions et la symbolique des cultes, montrât aussi peu de savoir et de sens. On consulte cependant le livre d'Arnobe pour certains détails de théogonie, etc., plus utiles à l'érudition qu'à la philosophie et à la foi. Quant à son orthodoxie, elle est comme sa



critique extrêmement précaire, eu égard à ce que l'on appela 1,000 ans après lui de ce nom. Fleury et les autres l'encensent, en disant qu'il était *mal instruit*, quand il se mêla d'écrire : c'était pourtant un professeur de rhétorique, le maître de Lactance !...

299. Défaites des Marcomans par les Romains.

Silence dans l'Église. Aussi les légendes de martyrs abondent, SS. Donatien et Rogatien, Crépin et Crépinien, Quentin, Piat, Just, Ferréol et Julien, Victor, ces trois derniers condamnés pour refus du service militaire, et plusieurs autres : tous, soi-disant martyrisés dans la Gaule. S'il faut en croire les *actes sincères* de ces martyrs, il faut croire aussi qu'à cette époque un vaste complot existait parmi les chrétiens pour ruiner l'empire par le refus du service militaire, l'embauchage et la désertion des soldats. En tous pays, de tels faits seraient poursuivis comme crimes de haute trahison et punis de mort.

L'esprit général des Églises, le livre de Tertullien, *De corona militis* (198), l'approbation donnée au refus de serment des soldats, les honneurs rendus aux martyrs vrais ou supposés qui souffrirent pour cette détestable cause, semblent attester hautement la vérité de ces histoires. Cependant, la politique de circonspection des évêques, leur tolérance envers les *tombés*, les mille moyens qu'ils employaient pour échapper à la persécution et satisfaire aux exigences des magistrats, sans paraître apostasier, l'immoralité incontestable d'une doctrine qui, sous prétexte de religion, ne tendait à rien de moins qu'à priver l'empire de ses armées et à le livrer sans défense aux barbares, nous tiennent en défiance et nous interdisent d'admettre l'authenticité de cette partie du martyrologe.

300. Les Francs, comme les Germains et les Gaulois, prennent aussi du service dans les armées impériales. Attendez un peu, et les barbares feront des empereurs destinés à les vaincre ! Dérision.

— Cette année avait été fixée par quelques millénaristes pour la fin du monde. Le monde allant toujours, l'échéance



est reportée à 500 ou 502, et de là ce sera en l'an 1000. Il semble qu'après tant de mécomptes, le millénarisme eût dû être, de toutes les fausses opinions qu'a produites le Christianisme et dont il a rejeté plusieurs, la mieux démentie : il n'en fut rien. Il y a tant de manières de calculer cette millième année qu'on n'y a jamais tout à fait renoncé et qu'on l'attend encore !...

SIÈCLE DIT DE CONSTANTIN

L'empire s'en va et la société se dissout : cela est incontestable. Il y a donc décadence, comme l'ont constaté tous les historiens, mais par quelle cause ? c'est ce que l'on n'a pas également bien déterminé. On a présenté cette décadence comme un phénomène normal, inhérent aux sociétés, inévitable. On a présenté les nations comme des êtres susceptibles de croissance et de décroissement ; on les a comparées à l'homme, dont la vie (animale) parcourt une courbe ascendante et descendante....

Or, il est visible déjà que les choses ne se passent point ainsi.

D'un côté, la décadence de la société romaine et des nations qu'elle absorbe est le fait exclusif de la tyrannie et des réactions redoutables qu'elle provoque ;

De l'autre, il appert qu'à mesure que cet empire anti-organique se désorganise, la moralité humaine s'élève insensiblement dans le bien et dans le mal.

Les Antonins valent mieux que les Césars ;

Les empereurs prétoriens sont meilleurs aussi que les Antonins.

Nous allons voir les empereurs chrétiens s'élever encore plus, comme hommes, dans cette moralité, en même temps que comme chefs d'État, expression d'un système flétri, ils tombent au-dessous de leurs prédécesseurs. Toutes proportions gardées, Constantin, Théodose, Valentinien et leurs fils valent mieux que Jules César, Marc-Aurèle, Septime-



Sévère, Valérien et leur postérité. Mais pour la politique, les chrétiens sont les derniers de tous : ce sont d'aveugles démoulistes, qui, procédant au nom d'un principe soi-disant chrétien, se montrent d'autant plus destructeurs qu'ils sont plus fidèles, et sont pires, pour la civilisation, que les Alaric, les Genséric et les Attila.

Par un dernier trait de ressemblance, les uns finissent aussi mal que les autres; une mauvaise vie ne peut être couronnée d'une bonne mort, et toute institution mal fondée en vérité et en droit périt dans l'infamie. On dirait que c'est une loi, ou plutôt une condamnation de l'histoire. Le Césarisme finit par Domitien, lâche, sanguinaire et bête;

— L'antonianisme, par Commode; — le prétorianisme, honoré de tant de beaux caractères, va s'écrouler par l'incapacité de Galérius et les débauches de Maximin Daïa et Maxence.

C'est ainsi que les chrétiens empereurs finiront à leur tour dans l'idiotisme des fils de Théodose.

301. Constance Chlore détruit près de Langres 60,000 Allemands : Galère châtie les révoltés d'Afrique. *Nec mora, nec requies.*

— Schisme de Mélèce, évêque de Lycopolis, en Égypte. — Ce Mélèce, suivant Fleury, qui ne fait que rapporter les allégations des orthodoxes, avait été convaincu de plusieurs crimes, chose fréquente dans l'épiscopat, et notamment d'avoir sacrifié aux idoles, ce qui n'était en vérité pas une affaire.

Déposé dans un concile tenu à Alexandrie, il protesta contre la condamnation, se mit à récriminer contre Pierre et se sépara de lui. Ce schisme eut de grandes suites; et une preuve que ledit Mélèce n'était pas tout à fait un misérable, c'est que le concile de Nicée (325), qui s'occupa de cette affaire, n'osa pas sévir contre un chef qui comptait vingt-cinq évêques de son parti et entraînait une moitié de l'Égypte. Des évêques, sans doute, ne sont pas des raisons, pas plus que des moines : mais on ne saurait nier que la force d'une accusation ne diminue avec le nombre des adhérents de l'ac-



cusé : car il répugne à la conscience humaine que des hommes adhèrent en masse à l'infamie et au crime, comme aussi qu'ils soient en masse calomnieux.

302. Galérius répare sa défaite de 297 : avec 25.000 hommes d'élite, il entre dans l'Arménie, commence une guerre de montagnes, surprend la nuit le camp de Narsès, et fait de son armée un horrible carnage.

— Défaite de Narsès par Galérius : il a pour successeur Hormisdas II. Tout le pays sur le Tigre rentre sous la domination romaine, dont la limite est fixée à l'Aboras. Tiridate est rétabli : l'Ibérie est inféodée de même à Rome, dont les empereurs doivent nommer ses rois. Paix de quarante ans avec les Perses. — (Cf. Gibbon.)

FIN DE LA PÉRIODE PRÉTORIENNE.

Ici commence une période révolutionnaire de la plus haute importance, et qui ne nous semble pas avoir été mieux expliquée par les historiens que celle de la formation chrétienne elle-même. Nous allons essayer d'en retracer la substance. Elle dure de l'an 303 à 325.

Dioclétien vient passer l'hiver à Nicomédie. Galère, victorieux et d'autant plus insolent, l'y joint. Enorgueilli de ses succès, de ses lauriers, il s'impatiente du titre de César : *Quousque Cæsar ?* s'écrie-t-il, d'après Lactance, à la lecture de lettres qui portent cette suscription. Il aspire à un titre plus élevé qui lui donne la direction des affaires. C'est à son influence que les chrétiens attribuent la résolution qui fut prise de proscrire alors leur religion. Dioclétien y répugnait : il craignait de troubler l'empire, à si grand-peine défendu contre les prétendants et les barbares ; toute son intelligence d'homme politique résistait. La persécution n'avait servi de rien à Trajan et Marc-Aurèle, qui même avaient usé de tolérance ; elle avait servi moins encore à Sévère, à Maximin, à Décius, à Valérien : il était par trop naïf de croire qu'on sauverait l'empire en restaurant, par la force, les religions



décépites et en exterminant les novateurs. Un conseil fut tenu dans le palais impérial, les oracles consultés : comme on devait s'y attendre, prêtres et conseillers furent de l'avis du César.

Quels pouvaient être leurs motifs ?

[Les chrétiens, comme les juifs, se faufilaient partout, intriguant, faisant des néophytes : c'était une conspiration de jésuites à robe courte, comme en 1825-30. Ainsi, Prisa et Valéria, femme et fille de Dioclétien, étaient devenues chrétiennes ; — Lucien, Dorothee, Gorgonius, André, principaux eunuques du palais, chrétiens ; une foule d'employés de la cour, chrétiens.

Le Christianisme, depuis Commode, assiège le palais des Césars par les femmes, par les histrions, par les eunuques, par les médecins, par les gens de lettres : ainsi on avait vu les juifs bien en cour sous Néron, grâce à la protection de Poppée (62).

— Du reste, on voit par Arnobe (l. III), que païens et chrétiens haïssaient également les philosophes comme des maîtres d'impiété (360), et qu'ils eussent voulu faire proscrire jusqu'aux écrits de Cicéron.

Aussi, peut-on regarder la secte des platoniciens de cette époque, qui s'unirent au parti polythéiste, comme des déserteurs de la philosophie. Est-ce pour cela qu'ils ont obtenu une si grande faveur en France, au xix^e siècle, parmi nos universitaires ?

Ainsi, païens et chrétiens se combattaient les uns les autres et s'unissaient contre les philosophes, qui combattaient contre tous.]

Les chrétiens, par leurs sociétés, *sodalitia*, leurs évêques, leurs conciles, leurs Églises, formaient une société à part dans la société romaine, pour parler notre langue, une vaste opposition. C'était une république dans la république, ayant son code, ses lois, son Dieu, sa religion, ses chefs, ses tribunaux, ses juges, son gouvernement ; ils faisaient profession ouverte de mépriser les anciennes institutions, d'outrager les dieux ; ils refusaient le service militaire,



qu'ils considéraient comme une idolâtrie et une impiété ; et en feignant de prier pour les empereurs, ils ruinaient leur autorité et la bernaient. Il est certain que dans aucun pays, dans aucun temps, aucun *gouvernement* n'eût pu tolérer une pareille scission ; autant eût valu abdiquer. Que tous les citoyens de l'empire jouissent de la liberté d'opinions et de conscience, c'eût été la moindre chose, qu'aucun empereur ne songea jamais à défendre. Mais attaquer systématiquement la constitution sociale, jeter le mépris sur tout ce qui tenait, non seulement à l'empire (l'empire, comme commandement et autorité, ne répugnait point aux chrétiens), mais à l'Etat romain, à la civilisation, à l'ordre, à la justice, aux lois, choses bien supérieures à la puissance impériale ; insulter journellement aux choses les plus inviolables : voilà ce qui ne se pouvait tolérer, à peine de honte et de suicide. Le Christianisme avait dit anathème à la société et l'excommuniait ; il détachait d'elle, homme à homme, tous les citoyens, sans distinction d'âge, de condition ni de sexe ; était-ce oui ou non une conspiration ? Et la société, l'État, l'empire dévorés par cette conspiration forcenée, pouvaient-ils durer longtemps et vivre ? fallait-il donc céder ou se faire chrétiens ? Céder, encore une fois, c'était tendre le dos aux verges, la joue aux soufflets, la pourpre aux crachats. Se faire chrétien ! certes, on pouvait compter, avec la connivence des évêques, sur un gouvernement aussi absolu, aussi énergique, aussi spoliateur, aussi intolérant, aussi féroce que les plus mauvais jours de l'empire en eussent donné d'exemples. Le temps n'était plus où les chrétiens égalitaires et libéraux niaient la distinction des fortunes et voulaient abolir tous les pouvoirs. La discipline des évêques les avait singulièrement adoucis, et pourvu qu'on caressât leur superstition, on les trouverait aussi souples, aussi vils, aussi rampants que les vieux citoyens de Rome ! Se faire chrétien ? le pouvait-on ? Qu'était-ce que la secte chrétienne au milieu des populations de l'empire ? un vingtième peut-être !... Pouvait-on sacrifier à ce vingtième l'intérêt traditionnel et dès longtemps prescrit des dix-neuf autres. Encore, si le Christianisme eût été



la vérité, s'il avait été le règne des saints !... Se faire chrétien, c'était se couvrir d'un ridicule ineffaçable, et d'ailleurs inutile. Qui ne prévoyait que le jour où les chrétiens seraient les maîtres, plus que jamais divisés, ils mettraient tout en combustion, perdraient tout, infectant de leur ignorance toutes les intelligences et tous les cœurs !...

Les empereurs, ici, n'avaient pas le choix. Il fallait anéantir la secte et la poursuivre à outrance.

On avait trop tardé ; mais enfin le mal pouvait n'être pas sans remède, si les empereurs consentaient à agir sans relâche et sans faiblesse.

Ces raisons étaient sans réplique. L'histoire seule et la postérité, jugeant de plus haut que ne le pouvaient faire Galérius et ses conseillers, sont en mesure aujourd'hui d'y répondre, et sans justifier nullement le Christianisme, de prouver que la persécution demandée par les Césars, juste dans la forme, — l'existence de la société chrétienne était en effet incompatible avec celle de l'empire et intolérable, — au fond, était injuste.

De qui donc le Christianisme est-il le fruit, pouvons-nous dire maintenant à Galère, si ce n'est des Césars, si ce n'est de Rome et de sa longue tyrannie ? Qui a provoqué les protestations d'Arminius, de Civilis, de Vindex, de Sabinus, de Tacfarinas, de la Judée sous Vespasien et Adrien ? qui a suscité les trente tyrans ?... qui a inspiré Apollonius, Simon le Mage, les druides, tous les philosophes ?... Et vous demandez d'où viennent les chrétiens ? Vous voulez sévir contre une secte qui est le résumé de toutes les douleurs, de toutes les espérances, de toutes les doctrines qu'a suscitées contre lui le Césarisme !... Ah ! plutôt, songez vous-même à vous humilier devant l'humanité que vous avez écrasée, outragée ; demandez pardon aux hommes et aux dieux : César, à genoux !...



QUATRIÈME PÉRIODE

RÉVOLUTION CHRÉTIENNE

PREMIÈRE PARTIE : DE 303 A 325

DEUXIÈME PARTIE : DE 325 A 381. — FIN DE L'ARIANISME

303. 23 février. — Ère des martyrs : — on devrait l'appeler plutôt *ère révolutionnaire* ; car elle est la date décisive de la révolution chrétienne.

L'édit de persécution contre les chrétiens est affiché à Nicomédie et presque aussitôt lacéré par un chrétien, qui est immédiatement brûlé vif.

[Lorsque les soldats enfoncèrent la porte de l'église de Nicomédie, ils n'y trouvèrent, comme les soldats de Titus dans le temple de Jérusalem, aucune image, rien que des livres!.....]

L'édit portait :

Que les églises des chrétiens seraient rasées et leurs écritures brûlées ;

Que tous ceux de cette religion seraient privés de tous honneurs et dignités et passibles des châtimens portés par la loi ;

Qu'aucune action criminelle ou civile ne leur était accordée ;

Que les affranchis rentreraient en esclavage.

Cet édit fut suivi d'un autre, particulier aux évêques, dont on exaltait ainsi l'autorité par le supplice, et qui exigeait d'eux la livraison des livres. De là, le nom de *traditeurs* donné à ceux qui obéissaient.

Le feu ayant pris au palais de Dioclétien, comme à Rome sous Néron, les chrétiens furent accusés de l'incendie, non sans raison peut-être, et les exécutions commencèrent.

L'évêque de Nicomédie, ses prêtres, ses diacres, des personnes de toute qualité, des officiers de l'empereur périrent.

Dans une petite ville de Phrygie, une église fut brûlée avec tous les chrétiens qui s'y étaient réfugiés.

(Voir au martyrologe.)

La persécution sévit dans toutes les provinces qui relevaient de Dioclétien et Galérius; en Occident, et surtout dans la Gaule, elle fut adoucie par Constance et Maximien, qui n'avaient point été consultés pour cet acte important par leurs collègues, dont le bon sens le réprouvait. — L'Eglise a chanté sur tous les tons ses douleurs et la gloire de ses martyrs. Le fait est cependant qu'elle dut à Galérius une revivification salutaire, sans laquelle elle se fût peut-être affaïssée dans la corruption, le schisme et les scandales. Qu'était donc cette chrétienté, cette puissance inconnue, contre laquelle portait ainsi tout l'effort de l'empire? Le Christianisme à lui seul était donc plus fort que les barbares et tous les prétendants réunis, qui depuis trois siècles harcelaient Rome et ses empereurs; et ce Dieu, qui mettait en péril tous les dieux, était bien terrible, il était donc bien vrai, puisque les oracles se taiseaient, et les temples tremblaient à son nom sur leurs fondements!...

Maintenant, grâce à la persécution, le Christianisme va devenir l'âme de la société. Convertis ou non convertis, peu importe, tous, par l'amour ou la haine, seront désormais pleins de cette idée; tous la porteront en eux, soit pour l'affirmer, soit pour la nier, ce qui est encore la reconquête.

Que César avise! *Caveant consules!* En croyant détruire un ennemi caché, il l'a mis au grand jour; il lui a donné l'au-



thenticité et pour ainsi dire l'existence officielle... Lui-même, quand il maudit le Christ, il lui rend hommage, il est chrétien !

Triomphe de Dioclétien et Maximien ! C'est la dernière fois que le peuple romain jouira de ce spectacle.... « Adieu de la majesté impériale, » dit Durozoir.]

Dioclétien part pour Rome, afin d'y célébrer son triomphe ; à peine a-t-il quitté l'Asie, qu'Eugène (?) se fait proclamer empereur à Séleucie, marche sur Antioche, où il est saisi et mis à mort par les habitants.

Eugène attendait sans doute, dans cette capitale du Christianisme, quelque appui des chrétiens persécutés. Le calcul eût été encore plus mauvais de leur part que de la sienne. La persécution faisait leur salut, la révolte eût été leur arrêt de mort. Ils n'en furent pas moins poursuivis à cette occasion ; surcroît de prospérité pour leur cause. *Edits sur édits de Dioclétien*, qui ne se propose rien de moins que d'abolir le nom chrétien.

Dioclétien part de Rome, 20 décembre, choqué de la licence du peuple (274), et tombe malade à Ravenne de froid, de fatigue et de chagrin. Une sombre mélancolie s'empare de lui et le conduit aux portes du tombeau. Cette âme affaiblie, sur qui pèse la responsabilité de la folie de Galérius, semblait traduire aux yeux l'état de l'empire, dont il voyait, seul alors peut-être, la ruine et la misère.

304. L'Irlande est réduite en province romaine par Constance Chlore : conquête de plus pour les chrétiens.

Dioclétien malade se traîne jusqu'à Nicomédie, où il passe quelque temps pour mort. Maximien Hercule est à Milan, Constance à Trèves, Galérius à Antioche : triste symptôme ; à partir de ce jour, Rome cesse d'être la résidence des empereurs.

Dioclétien, par son triomphe, est venu faire à Rome les adieux des Césars !...

— Lactance écrit ses *Institutions*, ouvrage d'une prétention excessive, mais aussi creux que les disputes de son maître Arnobe.



(Cf. l'original et donner une notice, surtout au point de vue *moral*, qui seul fait la force du Christianisme.)

[Le livre principal de Lactance, qui a pour titre *Institutions divines*, paraît avoir été écrit vers ce temps (304) et dédié plus tard, vers 313 ou 314, à l'empereur Constantin, à la *conversion* duquel il est possible qu'il ait contribué.

Cet ouvrage est distribué en *sept livres*.

Lactance suppose, comme établie suffisamment par le consentement universel, l'existence d'une religion et d'une providence. Puis il pose immédiatement la question : s'il y a un ou *plusieurs dieux* ! — Il se prononce pour l'unité et la prouve par les prophètes, et le paganisme même, qu'il réfute.

2^e livre. — D'où vient donc l'idolâtrie ? quelle est l'origine de l'erreur ? — Le diable, répond-il.

3^e livre. — Les philosophes ne possèdent pas non plus la sagesse ; donc, en quittant l'idolâtrie, ce n'est pas de ce côté qu'il faut aller.

4^e, 5^e, 6^e, 7^e livres. — La vraie sagesse, c'est le Christianisme. Exposition.

A entendre Lactance, le Christianisme aurait manqué jusqu'à lui d'écrivains dignes de cette grande cause. — Il ne connaît que Minutius *Félix* (211), *Tertullien* et *Cyprien*. (Il ne parle pas des Grecs.)

Mais, dit-il, Minutius Félix est trop court ; Tertullien trop fougueux, obscur, incorrect et d'ailleurs suspect d'hérésie ; Cyprien, à cause de son nom, semble ridicule, et n'a pas eu pour objet la conversion des païens. Il passe sous silence Arnobe, son maître, dont il connaissait cependant l'ouvrage, puisqu'il en imite le plan, la distribution, qu'il en prend les pensées et quelquefois le combat. — Lactance est un *vil pla-giaire*. Quelle graine que ces chrétiens.]

305. *Mars*. Dioclétien, fatigué, après avoir gouverné l'empire avec gloire pendant vingt ans, abdique volontairement. Son vieil ami et collègue Maximien Hercule le suit, forcé et contraint par la promesse qu'il en avait faite, sous serment.



Aux deux Césars, Galère et Constance, devenus tous deux Augustes par cette double abdication, Dioclétien, toujours forcé par Galère, donne (1^{er} mai) pour coadjuteurs Sévère et Maximin Daïa, deux hommes à la dévotion de Galérius, mais inconnus du soldat. Alors, redevenu simplement Dioclès, l'empereur démissionnaire se retire à Salone (Spalatro), en Dalmatie, où il passe le reste de ses jours à cultiver ses jardins, vivant en sage, nouvel Abdolonyme, jusqu'en 313. C'est de là qu'il pourra pleurer sur les malheurs de l'empire, divisé, troublé par la présomption féroce de son gendre Galérius et sa politique absurde. Ce qui prouve la supériorité de génie de Dioclétien, c'est qu'il sut mépriser le pouvoir et être heureux après l'avoir quitté. Voir son panégyrique par Eumène.

[Il paraît que l'abdication de Dioclétien, loin d'être forcée, aurait fait partie de son plan politique, qui était d'assurer la succession impériale du vivant des empereurs, par une longue association, et de quitter ensuite la pourpre volontairement. C'était ce que se promettait Galérius lui-même, d'après Lactance. *De mort persecut.*, 20. — On ne peut qu'applaudir à une telle combinaison !... — Dioclétien bâtit un palais à Salone, avec deux temples, l'un à Esculape, l'autre à Jupiter, honorant l'un pour sa santé, le deuxième pour la forme. Vrai sage !...]

Le système de Dioclétien, qui n'était ni unité, ni partage, sorte d'éclectisme et de moyen terme, avait réussi pendant vingt ans. Son abdication perdit tout. La force brutale et prétorienne, représentée par Galérius, réagit avec impatience et colère contre une politique absurde de circonspection et de progrès. Galérius, pâtre de Dacie, n'était propre qu'au rôle subalterne que Dioclétien avait assigné à Maximien Hercule. Mais l'ignorance se croit du génie; Galérius veut recommencer le système de Sévère et de Maximin, qu'il semble surtout avoir pris pour modèle : en voulant contrarier les destins, il les précipite.

A l'abdication de Dioclétien, le jeune Constantin, fils de Constance, déjà célèbre dans l'armée par sa bravoure, ses



talents, sa figure, s'échappa de la surveillance de Galérius et s'enfuit à Trèves, auprès de son père. Galérius, qui le retenait comme un gage de sa future domination et de la prépondérance de sa politique, voit son calcul déjoué : il rugit, et dans sa grossière intelligence, il sent que l'empire échappe de ses mains et le Christianisme à ses vengeances.

— *Concile de Cyrtha, en Afrique.*

Il se tint le 4 mars 305, la persécution ayant cessé en Afrique, mais les églises, qui avaient été ruinées, n'étant pas encore rebâties. Ainsi, la persécution ne fut ni aussi longue ni aussi générale qu'on le croit. — Rien de plus édifiant que ce concile. Douze évêques s'assemblent : le premier dit au suivant : « On dit que tu as livré les Écritures? — Pardonne-moi, répond l'inculpé, et Dieu me pardonnera. Mais toi, tu les as livrées aussi! — Pardonnons-nous les uns les autres, réplique l'accusateur, accusé. — Et toi, Purpurius, on prétend que tu as tué les deux fils de ta sœur, de peur qu'ils ne déposassent contre toi? — Eh bien! penses-tu m'effrayer avec les accusations? dit Purpurius. J'ai tué, et je tue ceux qui agissent contre moi, et je m'en f... — Allons, s'écrie le concile, la paix, la paix! et Dieu soit loué. Amen! — Là-dessus, les douze Judas et assassins procèdent à l'élection d'un évêque pour la ville de Cyrtha, qui en manquait.

— Concile d'Elvire, en Espagne : dix-neuf évêques, vingt-six prêtres, les diacres et le peuple assistant au concile, et debout. Ce concile est encore plus instructif, mais moins atroce. C'est le plus ancien dont il reste des canons de discipline. — La persécution terminée, on règle d'abord ce qui concerne l'apostasie, qui, en présence des bourreaux, se produisait sous toutes sortes de formes. Il est donc défendu aux chrétiens :

1° D'assister aux sacrifices par curiosité ;

2° De remplir les fonctions (très lucratives) de sacrificeurs ;

3° De donner des spectacles ;

4° De porter des couronnes de fleurs, comme il se pratiquait aux sacrifices ;



5° De contribuer, de quelque manière que ce soit, aux pompes païennes;

6° De ne point souffrir d'idoles en leurs maisons, à moins que ce ne soit pour leurs esclaves.

Tous ces actes, qu'on pouvait réputer innocents, étaient autant de moyens d'esquiver la persécution, et partant réputés crimes par les évêques. De longues pénitences étaient infligées à ceux qui se les permettaient; mais l'absolution pouvant relever de la pénitence, témoin le concile de Cyrtha, il résultait simplement de ces prohibitions un tarif d'indulgences.

La délation est punie de 5, 10, 15, 20 ans de pénitence ou de la perpétuité, selon que la personne dénoncée est ecclésiastique ou laïque, diacre, prêtre ou évêque. — Les lois des barbares ne sont pas plus grossières!...

Pour avoir tué son esclave, sept ans de pénitence;

Pour avoir procuré l'avortement, le baptême à la mort;

Pour avoir prostitué sa fille, privation de la communion, même à la mort;

Pour la pédérastie, *idem*.

Ces peines, illusoires aux yeux de la raison, ne sont-elles pas la dissolution de la société même. Mépris de l'égalité, mépris de la fraternité, mépris de la dignité humaine!... Voilà l'esprit du concile si fameux d'Elvire. La calomnie contre un prêtre ou un évêque est considérée comme irrémissible; contre toute autre personne, sept ans de pénitence.

Défendu d'allumer des lanternes dans les cimetières, pour ne pas inquiéter les esprits.

Défendu d'avoir des peintures dans les églises.

Défendu aux femmes d'aller prier la nuit sur les tombes, parce que ces prières n'étaient que des prétextes à rendez-vous.

Défendu aux possédés de remplir les fonctions de marguilliers.

Défendu aux évêques de faire le commerce et l'usure, de fréquenter les foires, de recevoir de l'argent dans la fontaine baptismale et d'user maritalement de leurs femmes!

{ Les évêques d'alors se rendaient coupables du même

délit que les notaires qui font valoir à leur profit les sommes qu'ils ont reçues en dépôt.]

Voilà la chrétienté au commencement du iv^e siècle; voilà l'épiscopat! voilà où en était la réforme! Et ces gens-la maudissaient les philosophes!...

[Le concile d'Elvire est sévère à l'égard des *tombés* : il ne leur accorde pas la réconciliation, même à l'article de la mort. Celui d'Ancyre, en Galatie, tenu en l'an 314, se montre beaucoup plus doux, surtout en ce qui regarde l'idolâtrie des prêtres et évêques; cette différence se comprend. En Espagne, la persécution se fit à peine sentir; le courage fut ardent; en Galatie, à la porte du palais impérial, la répression fut impitoyable et les faiblesses nombreuses; on se devait miséricorde.]

Après vingt ans de retraite dans un castel abandonné, Antoine (271) se décide à entrer dans le monde et à paraître au grand jour. « On fut étonné, dit naïvement Fleury, de voir le corps de ce saint ascète dans le même état, ni grossi manque d'exercice, ni atténué par tant de jeûnes et de combats contre les démons. Il était tel qu'on l'avait vu avant sa retraite. Son âme était tranquille, ni abattue par la tristesse, ni dissipée par la joie. » — Nous tenons le fait pour vrai; seulement, au lieu de l'attribuer à une grâce surnaturelle, nous y verrons la preuve d'une excellente hygiène suivie secrètement par le fin solitaire. Il avait alors cinquante-cinq ans, il en avait passé quinze dans un tombeau, époque de sa première ferveur et de ses grands combats avec les diables du désert; il en avait passé vingt dans son castel, et, cédant aux prières de ceux qui voulaient imiter sa manière de vivre, il reparessait au grand jour, pour y jouir enfin de sa gloire et de sa renommée. Il délivre des possédés, guérit des malades, apprivoise des crocodiles : son austérité est si grande qu'il gémait d'être obligé de manger, de dormir et vaquer aux fonctions de la vie animale. Aussi, remarquent ses candidats historiens, mangeait-il le plus souvent seul!... Les bénéfices de cette vie susciterent une foule d'imitateurs : *mais beaucoup*



d'appelés, peu d'élus! Très peu arrivèrent à la célébrité d'Antoine. Mais n'était-ce rien pour des êtres paresseux, crasseux, luxurieux que cette vie de sauvages, qui leur attirait, avec l'admiration du vulgaire, les jouissances du parasitisme?...

306. La politique avait présidé, en 285 et 292, à la division de l'unité impériale par Dioclétien. L'ambition seule força l'abdication de Dioclétien et de Maximien et dicta les choix de Maximin Daïa et de Sévère. Le succès ne pouvait donc être le même : le soldat mécontent, l'antagonisme sous la pourpre ne pouvait fonder rien de durable. Constance Chlore mourut à York ; son fils Constantin est aussitôt salué Auguste par ses soldats (25 juillet) et seulement reconnu César par Galère. Première faute, premier échec.

Dans le même temps, et à l'imitation de Constantin, Maxence, fils de Maximien Hercule, poussé par le peuple, qui supportait impatiemment le cens établi par Galérius, est proclamé à Rome (28 octobre) par les troupes prétoriennes, en concurrence de Sévère. En tout cinq empereurs ! Pour se faire bien venir de tous, dit Fleury, Maxence, entre autres ordonnances, fait cesser la persécution contre les chrétiens : il est le premier que les événements conduisent par la loi de l'antagonisme à se faire un parti dans l'Église ! De plus, il s'était déclaré protecteur de la dignité et de l'immunité du peuple romain. Quel amalgame !...

Le cens établi par Galérius ; nouveau sujet de mécontentement : depuis la conquête de la Macédoine sur Persée (168 ap.), les Romains ne payaient plus d'impôts ; c'était le droit de conquête que Rome exerçait depuis plus de cinq cents ans. Pour subvenir aux nécessités de l'empire, Galérius se résigna à établir un impôt sur les propriétés des Romains : tôt ou tard, il fallait en venir là. Rien de plus juste en vérité que la cessation de ce privilège odieux, qui eût dû réjouir davantage les chrétiens. — Or, c'est l'un des crimes dont Lactance charge cette bête maligne, comme il l'appelle. *Cum statuisset censibus institutis orbem terræ devorare, ad hanc usque prociuit insaniam, et ab hac ex privitate ne populum quidam romanum fieri vellet immunem.* (De mort. persecut., 25.)



C'est le cas d'appliquer le mot de Tacite sur Galba : *Justio semel principe, seu bene seu male, facta premunt*. Le mécontentement du peuple, la fermeté de Galérius furent cause de l'avènement de Maxence.]

— Épître canonique de Pierre, évêque d'Alexandrie, au sujet de la persécution. — C'est un règlement pénitentiel pour les chrétiens qui, par différents moyens, par faiblesse ou autrement, ont éludé la défense de sacrifier aux dieux, ou qui ont succombé, soit avant, soit après la flagellation et la prison. Il faut croire que le nombre en était immense : la seule énumération des formes de la chute et de l'apostasie le démontre.

L'humanité est toujours semblable à elle-même. Pour un qui tient ferme, trente succombent ; les prêtres, les évêques et les vierges comme les autres.

— Composition du *Code grégorien*. — Recueil des ordonnances et constitutions des empereurs romains, depuis et y compris Adrien jusqu'à Dioclétien et Maximien. Elle fut faite par Grégorius, qu'on croit avoir été préfet d'Espagne et proconsul d'Afrique, sous Constantin.

307. L'opposition des Romains aux mesures fiscales de Galérius ajoute à la force de Maxence et détermine la chute de son rival.

— Galérius envoie Sévère contre Maxence : le vieux Maximien saisit l'occasion, se présente aux soldats et débauche l'armée de Sévère (février), qui est bientôt pris par trahison dans Ravenne, conduit à Rome et tué. Alors, Maximien fait alliance avec Constantin, trop habile pour le repousser, lui fait épouser sa fille Fausta, mais n'en obtient aucun secours, et se met en mesure de recevoir Galérius, qui s'avance vers l'Italie à marches forcées. Mais Galérius, menacé lui-même d'une désertion générale, est forcé de reconnaître le fait accompli, c'est-à-dire de subir à la fois Constantin, Maximien et Maxence. Les Romains, qui s'étaient refusés à sa taxe, prodiguaient l'argent à Maximien pour être délivrés de Galérius ! Il avait voulu être le premier, peut-être l'unique : il est le cinquième. Pour ne pas rester en minorité, il imagine alors



de créer (15 novembre) un nouvel Auguste, Licinius : total, six empereurs; quatre Augustes, Constantin, Maximin, Galère et Licinius; deux Césars, Maximien Daïa et Maxence.

L'idée de Dioclétien, reprise par une brute, tourne à la caricature. Nous retombons dans l'orgie prétorienne des trente tyrans. Ce dernier scandale achève le système : le monde, qu'épouvante le souvenir de l'ancienne monarchie (260-269), fatigué des abus de la force et du rabâchage des vieux conservateurs, plein de mépris pour la canaille romaine, plein d'horreur pour le despotisme prétorien, le monde aspire à la paix, il demande le repos à tout prix. Le Christianisme le promet et s'offre : qu'il soit le bienvenu !...

308. [Troubles et meurtres à Rome contre les chrétiens, causés par le zèle intempestif du pape Marcel ; il voulait sévir contre les *tombés* avec une rigueur qui pouvait passer pour plus terrible encore que les persécutions de Galérius et qui contrastait étrangement avec la tolérance du païen Maxence. Les chrétiens se révoltent contre leur chef spirituel. On s'assassine, on se traite d'hypocrite et de traître, jusqu'à ce que Maxence rétablisse la paix en exilant Marcel...]

— La double triade ne pouvait tenir. Le premier qui rompt la paix est le vieux Maximien ; il conspire contre son propre fils Maxence et cherche à le perdre dans l'esprit du soldat. La conspiration échoue, Maximien est forcé de se retirer en Gaule auprès de son gendre Constantin. Reste cinq : mais l'empire n'y gagne guère : un Phrygien, Alexandre, se fait reconnaître à Carthage et règne trois ans. Peut-on dire que l'empire romain existe encore ?...

Quand les affaires s'embrouillent au dedans, elles empirent au dehors. Les Perses rompent la paix que leur avait imposée Galérius.

309. Rien de nouveau cette année dans l'empire, divisé entre ses six possesseurs et faisant alors retour aux délimitations naturelles de nations et de territoires.

La persécution continue en Orient contre les chrétiens : mais déjà elle faiblit et tourne à la légende. Parmi les martyrs, on voit figurer grand nombre de jeunes filles, qui don-



nent aux hommes l'exemple de la constance : Théodosie, Valentine, Ennathas, Pélagie et ses sœurs, Catherine la philosophe, qui résista à Maximien, etc. Nous croyons difficilement à ces histoires de femmes violées, traînées nues, pendues par les mamelles, etc. Le martyrologe est si authentiquement menteur qu'on ne peut y avoir qu'une foi très conditionnelle : — Que faisait cependant Antoine, le grand solitaire ? Malgré son désir ardent du martyre, dit Fleury, il évita de se laisser prendre, et se contenta de porter des adoucissements aux confesseurs condamnés aux mines et à l'expulsion !

Cet homme, qui avait vaincu l'enfer, craignait le lecteur ! Ah ! si l'on pouvait souffrir sans en mourir, si l'on était sûr de ne recevoir que la bastonnade ou les fers ! Quelle gloire, de joindre aux mérites de l'ascète celui du confesseur !...

— Cependant l'empire, ou plutôt le prétorianisme, achève de se déshonorer en la personne de Maximin Daïa et de Maxence. Des Césars de l'espèce des Domitien, des Commode, des Carin à cette heure !... C'est impossible : ce sont des anachronismes. La réprobation qui les atteint frappe du même coup la ville éternelle, et la religion du Capitole, et toutes les traditions polythéistes et impériales.

310. Maximien Hercule essaie de débaucher les soldats de Constantin et reprend la pourpre sur le bruit de la mort de son gendre. Constantin, des bords du Rhin, accourt jusqu'à Marseille, assiège Maximien, qui est livré par les soldats, et pour cette fois pardonne ; puis il tente de l'assassiner, et alors Constantin le fait périr (février). Tout l'Occident est partagé entre Constantin et Maxence. — Celui-ci, empereur d'occasion, incapable, superstitieux, faisant la guerre par ses lieutenants et remplissant Rome de ses débauches, marche évidemment à sa perte. Constantin guette le moment, et cependant augmente sa renommée, ses forces et le moral de ses troupes par des victoires remportées sur les Allemands et les Francs.

Une maladie affreuse de Galérius, attribuée par les chrétiens à la vengeance du ciel. — Il ne souffrait pas seul cependant ; la peste et le charbon, compagnons de la famine,



sévissaient par tout l'empire et faisaient quantité de victimes.

— Hormisdas, roi de Perse, est expulsé par les grands : son fils Sapor est fait roi dès sa naissance et règne toute sa vie, soixante-dix ans.

311. Avril. L'empereur Galérius révoque à son lit de mort l'édit de persécution. Vaincu par la maladie et la superstition, il dit : qu'il a fait tous ses efforts pour rétablir les anciennes lois romaines et ramener à résipiscence les chrétiens, apostats de la religion de leurs pères et qui se sont fait une raison en dehors des anciennes maximes ; que, par ses édits, plusieurs ont été mis en péril et ont effectivement péri ; mais que leur opiniâtreté ne pouvant être vaincue et la répression ne servant qu'à les empêcher de servir leur dieu, sans obtenir leur hommage pour les dieux de l'empire, il croit devoir user envers eux d'indulgence et autoriser leurs assemblées, *afin qu'ils prient leur dieu pour la santé de leur empereur et la prospérité de l'État!*...

Cet édit fut dressé en latin à Sardique, traduit en grec et répandu par tout l'empire : Maximin Daïa, qui y était opposé, n'hésita pas néanmoins à donner ordre de se conformer à la volonté de Galérius. — Maxence en fit autant de son côté pour l'Italie et l'Afrique : si bien qu'à cette heure, le Christianisme est vainqueur sur tous les points, et que la vieille société amène partout pavillon.

Ainsi l'opinion se prononçait dans la société païenne elle-même en faveur de la tolérance, non seulement par la multiplication des chrétiens, mais aussi par le progrès de l'indifférence et la lassitude générales. Dans cette situation, que commandait une saine politique ? de tolérer d'abord, puis de faire servir la force chrétienne au bien général en la dirigeant, en la subordonnant, en broyant les éléments divers, etc., surtout en évitant une partialité qui ne pouvait être que funeste.

Il n'est pas difficile, d'après tout ce que nous avons vu se manifester depuis la victoire de César, de comprendre le triomphe du Christianisme et de rendre raison de la conver-



sion prochaine de Constantin. Les prétextes, les raisons, si l'on veut, ne manquaient pas à un prince ambitieux, prêt, comme César, à sacrifier tout à sa passion du pouvoir suprême et à sa fantaisie dynastique.

(a) A cette heure, le nombre des sièges épiscopaux, dont l'étendue, bien moindre que celle de nos diocèses, peut être comparée à peine à celle d'un arrondissement, ou plutôt à un canton, était de 1.800 pour tout l'empire. Chaque ville avait le sien; peu de campagne: on y envoyait des évêques spéciaux, ambulants, *chorepiscopi*, supprimés vers le ^x^e siècle.

D'après une statistique rapportée par Matter (*Hist. eccl.*, t. I, 119), le nombre des chrétiens, par tout l'empire, pouvait être de 5 millions: la population totale étant supposée de 80 millions, la proportion serait ainsi de 1 sur 16: proportion considérable, si l'on songe que cette minorité se composait de la partie la plus active, la plus vitale des peuples; si l'on réfléchit que parmi les 15/16 restants, un grand nombre étaient indifférents à tous les cultes, ne tenant aux dieux que par raison de stabilité et de conservation; une autre partie, plus grande encore, suivait les dieux par raison d'état, militaires, employés, agents de l'administration, ministres des cultes, etc., etc.

(b) Malgré leur apothéose, les empereurs ne croyaient guère au polythéisme, d'autant plus incrédules même, qu'ils étaient devenus eux-mêmes objets de l'idolâtrie et parties prenantes de la superstition générale.

(c) Presque tous avaient été en conséquence tolérants, quand ils n'avaient pas rencontré de résistance directe. Les Antonins n'avaient fait que laisser appliquer les édits antérieurs, et toujours les avaient adoucis ou suspendus; — les princes syriens, Julia Domna, Héliogabale, Alexandre, Philippe, s'étaient montrés presque chrétiens; — Maximin, Décius, Valérien, Aurélien, qui avaient essayé de la persécution, n'avaient pas été heureux; — enfin, on pouvait presque dire que les troubles, les malheurs de l'empire, apaisés par la politique de Dioclétien, étaient revenus le jour où Galé-



rius, cédant aux inspirations d'un fatal génie, avait arraché l'édit de persécution.

(d) Du côté des chrétiens, si dangereux dans les premiers temps par leurs tendances révolutionnaires, il y avait eu de notables amendements, et l'on pouvait dire qu'ils s'étaient presque humanisés :

1. L'*Apocalypse* mis de côté et actuellement incompris;
2. Le millénarisme indéfiniment ajourné;
3. Le communisme excommunié, les agapes réglementées;
4. L'épiscopat constitué, la plèbe anarchique organisée, la discipline créée;
5. La foi, c'est-à-dire l'obéissance, mise au-dessus de l'amour et de la fraternité;

6. L'inégalité prêchée, réduite en dogme et pouvant servir de base avec la hiérarchie épiscopale, à l'inégalité civile et politique qui formait le fond et la substance de l'empire;

[Un seul inconvénient : les anciens comices semblaient revivre dans les élections d'évêques; mais il serait facile de corriger cet abus; et l'on verra les évêques, de concert avec les princes, y travailler avec ardeur. Donc et déjà, les évêques mécontents pouvaient refuser l'élu du peuple, s'ils l'en jugeaient indigne!...]

7. La liberté tout à l'heure chassée par la théorie de la prédestination et de la grâce;

8. Le royaume de Dieu (la révolution) expliqué dans un sens mystique et tout à fait rassurant.

Tout chez les chrétiens offrait à cette heure des garanties de soumission, de respect de l'ordre, d'obéissance aux empereurs; il ne s'agissait que de s'entendre avec les évêques, l'aristocratie chrétienne, qui ne demandait qu'à faire sa cour et à se livrer. Clément d'Alexandrie, Grégoire Thaumaturge, Paul de Samosate, Cyprien n'étaient-ils pas les chefs et les représentants de ce modérantisme, qui repoussait tout à la fois et le puritanisme de Montan, et le rigorisme de Novat, et les turbulences des circoncellions?...

« Quand le Christianisme existera sur la terre, criait Lactance aux empereurs, lib. V, c. VIII, il ne vous faudra plus



tant d'ordonnances, de lois, de tribuns, d'employés, de geôliers, de prisons et de soldats pour gouverner les hommes : ils obéiront d'eux-mêmes ; rien que la discipline ecclésiastique, rien que cette salutaire influence de la volonté divine répandue dans les âmes, etc. » L'obéissance passive, comme l'a très bien vu Grotius, est la première des vertus pour un catholique ; il a fallu douze siècles, après Constantin, et une longue évolution religieuse, pour que la résistance à la tyrannie redevînt autant une vertu que l'avait été la servitude. — A cette heure, le Christianisme a presque fait demi-tour.

Enfin, ne voyait-on pas la philosophie abaissée au niveau chrétien et ne se distinguant plus de la gnose ; le polythéisme, au contraire, s'élevant à la hauteur de la religion nouvelle, par ses tentatives de réforme et ses plagiat, donne raison au mouvement et justifie, dans une certaine mesure, les novateurs ou, comme les appelait Galérius, les apostats !...

Ces causes et une multitude d'autres moins générales, mais qu'il est aisé de deviner, pour peu qu'on ait été témoin d'une révolution, suffisent largement à expliquer comment, en moins de vingt-cinq ans, de la persécution de Galérius, en 303, jusqu'au concile de Nicée, en 325, l'empire tout entier parut se convertir à la foi de Jésus-Christ. La France a vu, au ^{xix}^e siècle, une révolution toute semblable. En vingt-cinq ans, elle est devenue de féodale égalitaire et constitutionnelle ; elle a entraîné l'Europe dans son mouvement et déjà se prépare à une révolution plus radicale.

L'édit de tolérance de Galérius est naturellement pour l'Église l'effet d'une victoire, presque d'une reconnaissance officielle. — Ce fut le plus grand coup, le plus décisif qui fut porté au polythéisme, l'acte qui servit le mieux les intérêts de l'Église et la propagande chrétienne. Après neuf ans de persécution, l'empire, Rome, le vieux monde s'avouait vaincu ; le doute planait sur la religion antique ! il n'était pas certain, aux termes de l'édit de Galérius, que le dieu des chrétiens ne fût pas le vrai Dieu, et pour peu qu'on voulût presser la question, que de raisons de croire qu'il en était ainsi !...



Ce fut un arrêt de mort pour le paganisme, un coup vraiment fatal. Tout le monde le comprit : tous les empereurs sur ce point sont d'accord. Maxence rend la liberté aux chrétiens, Constantin s'entend avec eux ; Maximin en Orient, bien qu'il les accuse d'ignorance et d'erreur et qu'il défende l'ancien culte, prouve, par sa protestation, l'énergie du mouvement ; et dans la nouvelle persécution qu'il essaie, il rabat beaucoup des rigueurs de Galère.

311. A cette heure, l'abaissement du Christianisme est trop rapide : il fait surgir une protestation. L'empressement des évêques à embrasser l'empire est trop visible, trop compromettant ; ils consultent plus leur ambition que celui de leurs ouailles.

— *Origine du schisme des donatistes.* — Fleury, Bergier et les docteurs catholiques ne voient dans cette affaire qu'une querelle d'évêques, vidée par les conciles de Milan et d'Arles et entretenue par l'opiniâtreté et la mauvaise foi des évêques africains. C'est anéantir le fond sous la forme.

Il est bien vrai que la scission commença à l'occasion du sacre de l'évêque de Carthage ; mais ce ne fut que l'occasion qui amena l'éclat.

L'évêque de Carthage, Meusurius, étant mort, Cécilien, simple diacre, fut ordonné évêque par Félix d'Aptonge, assisté de quelques autres de la province. Cette ordination fut faite avec une certaine précipitation et clandestinité : au point que les propres *fabriciens* de Carthage refusèrent de reconnaître le nouvel évêque et de lui livrer les vases sacrés. Bientôt arrivèrent les évêques de Numidie, au nombre de soixante-dix, ayant à leur tête Donat, évêque des *Cases Noires*, qui se plaignirent de n'avoir pas été attendus, et, d'accord avec quelques personnages puissants, notamment une dame Lucile, qui paya 400 bourses, déclarèrent l'élection de Cécilien nulle, accusèrent Félix d'Aptonge d'avoir été *traditeur* et nommèrent à l'évêché de Carthage Majorin.

Nous ne rapporterons pas les accusations et récriminations infamantes des deux partis : tous ces évêques étaient,



d'après leurs dénonciations mutuelles, *traditeurs*, *simoniaques*, etc., etc.

Ce qui reste, et que l'histoire doit surtout considérer, c'est que le parti nommé *donatiste* comptait en Afrique *trois cents évêchés*; qu'il représentait le peuple des campagnes et les montagnards de l'Atlas; que dès le temps de Cyprien, cette fraction si considérable de la chrétienté affectait une grande sévérité de conduite vis-à-vis du paganisme et une recherche extrême des mœurs et traditions des apôtres; en un mot, les chrétiens d'Afrique, à l'exception de ceux des villes, se montraient généralement plus fidèles à l'esprit révolutionnaire, aux tendances de rénovation sociale, à la simplicité du dogme; et, par la même raison, moins disposés aux transactions, surtout moins enclins à subir l'autorité de l'évêque de Rome.

C'est cette disposition des chrétiens d'Afrique qui fit le tourment et causa le martyre de Cyprien (259); c'est contre elle que lutta toute sa vie Augustin, l'évêque d'Hippone, dont l'éloquence servit ainsi d'interprète à la transaction épiscopale impériale, qui avait rendu possible la conversion de Constantin et obtenu les immenses services de Théodose.

Quand Bergier dit que les donatistes, après avoir commencé par le schisme, finirent par l'hérésie et enseignèrent des principes contraires à ceux de l'Église universelle, comme, par exemple, que la *véritable Église avait péri presque partout*, et que les Églises étaient toutes des *prostituées*; qu'en conséquence, le baptême donné hors de leur Église n'était qu'un baptême de prostitution, etc.; — il change l'ordre des faits et nient à la logique des idées et à la loi de l'histoire. La vérité est que le schisme fut le produit de la doctrine, non la doctrine l'effet du schisme; ce qui répugne.

Toutes les procédures, rapportées au long par Fleury, et bien entendu d'après les catholiques romains, sont donc ici de nulle valeur: ce qui reste, et qui est vraiment grave, c'est qu'en Afrique, dès la fin du III^e siècle, l'opinion générale des chrétiens était que le Christianisme avait considérablement dégénéré, et cela, par la faute des évêques urbains, par leurs intrigues, par leurs concessions, surtout par les



prétentions ambitieuses et l'idolâtrie de celui de Rome (250, 251, 254).

Le parti opposé aux donatistes leur a donné différents noms, qui à eux seuls en disent plus que toutes les controverses : *circocellions*, c'est-à-dire vagabonds ou rôdeurs; *montagnards*, *campagnards*, *habitants des rochers*, parce qu'ils se réunissaient quelquefois dans des cavernes ou au pied des roches. A la fin de ce siècle, nous les verrons poursuivis comme le furent plus tard les albigeois, les vaudois, les montagnards des Cévennes, etc., par les dragons de Théodose et à la requête d'Augustin et des évêques du parti de Rome.

311. *Maxence en Afrique.* Un diacre de Carthage avait composé un libelle contre Maxence et se réfugia dans le palais épiscopal. Mensurius l'évêque refusa de le livrer, revendiquant apparemment le droit d'asile, l'immunité ecclésiastique! Mensurius est mandé à la cour : que dit-il à l'empereur pour ses raisons? On ne sait; ce qui est certain, c'est qu'il fut renvoyé dans son diocèse.

Les reliques de martyrs étaient si rares à Rome, qu'on en envoyait chercher en Orient. Histoire d'*Aglaé et Boniface*, digne du marquis de Sade. *Le martyre et l'amour!*..

— Maxence, après avoir pacifié l'Afrique, la remplit de rapines, de proscriptions et d'assassinats; puis il vient triompher à Rome et recommence la vie des plus infâmes tyrans césariens et prétoriens. Les sénateurs, qui avaient repoussé la taxe de Galérius, sont soumis à une *taxe volontaire*, ou *don gratuit*, à chaque événement qui arrive à l'empereur! Il le fallait. Il se met sur le pied d'enlever et violer les femmes et autorise toutes les avanies du soldat contre les citoyens et la plèbe. *Prætorianis cædem vulgi quondam annuerit*, dit Aurélius Victor. Les soldats avaient toute liberté d'imiter l'empereur, piller, violer et tuer. Souvent, il leur donnait la maison ou la femme d'un sénateur : c'est le prétorianisme des temps de Caracalla, de Gallien et de Carin!....

— Constantin remet à la ville d'Autun les arrérages des tributs, et réduit de 20.000 à 18.000 le nombre des personnes



sujettes à la capitation. — Il jette aux bêtes dans le cirque de Trèves les princes des Francs et Allemands faits prisonniers.

Galérius n'a eu que le temps de s'humilier, comme autrefois Antiochus, devant un Dieu impitoyable, il meurt (mai). Ses deux collègues, Licinius et Maximin, se hâtent de le mettre au rang des dieux et de partager ses États. Nous sommes à quatre.

Aussi mal inspiré que son père Maximien, Maxence, après avoir heureusement détruit l'usurpateur d'Afrique Alexandre, revient à Rome et se déclare, sous prétexte de *piété filiale*, l'adversaire de Constantin; il affecte l'empire d'Occident et menace la Gaule. Une double alliance se conclut entre Constantin et Licinius d'une part, Maxence et Maximin de l'autre. La partie carrée va se jouer, que signifie-t-elle? c'est que le Césarisme à quatre têtes, tel que l'a produit le bon plaisir de Galérius, tend à redevenir dualiste, comme il l'avait été sous Dioclétien et Maximien, et que tandis que Maximin sera contenu en Orient par Licinius, Constantin pourra écraser son rival, et *vice versa*.

312. Constantin s'avance donc le premier avec 98.000 hommes contre Maxence, qui en a 170.000, dont 80.000 préto-riens et vétérans, 40.000 Maures et 18.000 chevaux. La partie ne semble pas égale; mais les soldats de Constantin ont pour eux le prestige que donnent la victoire, l'habitude des combats, la confiance dans leur chef: avantages qui manquent aux Maures et au prétoriens corrompus de Maxence. Il faut croire que cette multitude était déshabituée, énervée ou incapable. — La totalité des forces de Constantin n'était que de 98.000 hommes. Il n'en prend que la moitié, parce qu'il est forcé de garder la frontière. Il comptait sur la supériorité de ses talents, du courage et de la discipline de ses soldats, et aussi sur l'appui moral des populations. — L'oracle, consulté par Maxence, déclara, en style ambigu, que l'ennemi de Rome périra, et que si Maxence quitte la ville, il sera vaincu.

312. Prise de Suse, au pied du mont *Cenis*.

— Défaite des généraux de Maxence: Turin leur ferme ses pertes.



— Arrivée de Constantin à Milan : toute l'Italie embrasse son parti.

— Défaite de Ruricius Pompéianus par Constantin : il est poursuivi jusqu'à Vérone.

— Siège de Vérone.

— Pompéianus s'échappe, rassemble une nouvelle armée et marche sur Constantin,

— Défaite de Pompéianus, reddition de Vérone.

— Manifestations populaires à Rome.

Maxence accusé de lâcheté!...

312. 28 octobre. Bataille de *Saxa Rubia* ou des Rochers Rouges, près de Rome, célèbre par la mort des trois chefs Fabiens. — Une charge de cavalerie de Constantin décide la victoire. L'infanterie italienne applaudit au vainqueur!... Les prétoriens, restés seuls, sont bientôt enfoncés.

Constantin est vainqueur. — Maxence s'enfuit à Rome et périt dans le Tibre. — Constantin arrive à son tour ; il est reçu en libérateur. — Les deux fils de Maxence, toute sa race, soigneusement détruits.

Constantin, complimenté par le sénat, abolit le don de gratuité imposé par Maxence, mais le remplace par une *taxe perpétuelle*.

Voilà Galérius justifié et vengé.

Avant la bataille, Constantin, comme tous les chefs militaires en pareil cas, pensa, dit Eusèbe, à quelle divinité il s'adresserait.

« Il considéra que les empereurs qui avaient été zélés pour les dieux avaient fini misérablement, et que son père Constance qui avaient honoré toute sa vie l'ÊTRE SUPRÊME en avait reçu des marques sensibles de protection. Il résolut donc de s'adresser à ce Dieu. »

— Constantin enchérit donc sur Galérius et Maxence ; plus logique que son adversaire, qui implore les anciens dieux, il s'adresse à celui qui les a tous vaincus.

— Lactance ajoute qu'il fut averti, *en songe*, de faire marquer sur les boucliers des soldats le chiffre du Christ. ✠ X, chiffre qui fut plus tard reproduit sur le *labarum*, étendard



d'une forme nouvelle surmonté d'une croix, que Constantin avait fait fabriquer et dont il prétendait avoir reçu l'ordre d'en haut comme d'un gage assuré de la victoire.

Quant à l'ange, il est facile d'y voir la suggestion épiscopale, et quant au monogramme, nous observerons que ce talisman dut être d'autant mieux reçu de l'armée qu'elle ne le comprenait point. L'armée de Constantin, composée de Gaulois, de Francs, ne savait pas le grec et ne pouvait imaginer, ce que signifiaient ces deux lettres mariées ensemble : X. P., initiales de Χριστός.

Constantin, dont les idées religieuses se réduisaient comme celles de son père à un pur déisme, se laissa facilement persuader que le monogramme du Christ exprimait son idée et que Jésus n'avait été, comme Apollonius, qu'un interprète de l'Être Suprême.

Quant à la croix lumineuse, vue dans le ciel à Trèves, selon les uns, à Besançon suivant les autres, avec ces mots : *In hoc signo vinces*, elle n'a d'autre témoignage que celui d'Eusèbe, qui disait la tenir de la propre bouche de Constantin et écrivait dix ans après sa mort.

Mais Maxence avait aussi reçu de son côté des témoignages de la faveur divine, qui se trouvèrent mensongers, parce qu'il était impossible que deux oracles contradictoires eussent raison en même temps. Sans recourir aux causes surnaturelles, il est évident que Maxence, n'osant courir le hasard d'une bataille, attendant son ennemi à Rome, dans l'immobilité et se laissant comprimer sans pouvoir développer ses troupes, devait perdre la bataille, l'empire et la vie.

On demandera peut-être ce qui fût arrivé du Christianisme, si Constantin, malgré l'assurance donné par le labarum, eût été vaincu ? Le Christianisme était désormais hors de cause ; il ne pouvait plus rétrograder ni perdre de terrain ; il n'avait d'intérêt à la chose que pour le plus ou le moins de faveur qu'il avait à retirer de l'empereur victorieux. La conversion de Constantin a fait oublier aux chrétiens les actes de Galérius et de Maxence : mais l'histoire ne doit pas perdre de vue que l'Église jouissait de quarante-deux ans



de paix lorsque fut publié l'édit de persécution; que cet édit fut blâmé par Constance et Maximien Hercule; que Galérius fut forcé de s'en dédire; que Maxence rechercha aussi de son côté l'appui des chrétiens, et que Constantin ne lit que suivre l'exemple de tous les empereurs, qui s'adressaient à tous les oracles, consultant tantôt Jupiter, tantôt Hercule; recevant des révélations d'Apollonius ou de Jésus, sans que cela tirât le moins du monde, pour leur religion personnelle, à conséquence. Constantin a reçu la protection du dieu du Christ reconnu par Galérius : voilà tout; il n'est pas plus chrétien pour cela, qu'il n'est sectateur d'Odin ou de Mithra?...

Ce qui est plus décisif que l'apparition du labarum, c'est le premier acte du vainqueur : Constantin abolit radicalement les prétoriens, leur armure, leur privilèges, et répartit ce qui en reste dans ses légions. Rome reste ainsi tout à la fois désarmée et sans troupes : jouet des empereurs. Le régime militaire est fini. Or, si l'autorité impériale n'a plus pour principe et pour appui le soldat, il faut qu'elle les trouve ailleurs; c'est appui, cette force, se sera l'Église, ce sera l'épiscopat. C'est là, bien plus que la fable de la croix lumineuse, ce qui déterminera Constantin à se convertir et lui fera recevoir le baptême..... à sa dernière heure, dans vingt-cinq ans (337) !...

Tandis que ces événements se passent en Italie et révolutionnent l'Occident, Maximin Daïa, suivant la trace de Maxence, et pour marquer davantage son opposition à Constantin et Licinius, et sur la demande de plusieurs députations des villes d'Asie, renouvelle contre les chrétiens l'édit de Galère. La persécution fait soulever l'Arménie. Au fléau de la peste et de la famine, qui sévissait alors, se joignent ceux de la révolte et de la guerre. Le pire de tous est l'empereur lui-même, dont les raptés, les adultères, les viols, ne laissent plus de repos aux pères et aux époux. Un Marc-Aurèle aurait échoué dans la répression entreprise par Daïa; quel caractère d'iniquité et d'infamie ne devait-elle pas recevoir des débauches d'un féroce et lascif empereur !



[La tyrannie de Maximin Daïa est tellement semblable à celle de Maxence, qu'on a lieu de croire que le même tableau a servi pour tous deux. Lactance les peint tous deux de couleurs atroces, et en ce qui touche le sexe, leur impute les mêmes violences. Se refuser aux désirs de Maximin, c'était pour la femme, au dire de Lactance, un crime de lèse-majesté. Enfin, il aurait établi le droit de cuissage : *ut ipse in omnibus nuptiis prægustator esset.*]

L'édit de Maximin, comme celui de Galérius, mérite d'être cité : c'est une réponse à une députation de la ville de Tur : l'empereur commence par se féliciter que des hommes, plus malheureux qu'impies, sortent enfin des ténèbres de l'ignorance et reconnaissent la providence des dieux immortels, manifestée par une suite de miracles ; demande comment il est possible de méconnaître leur divinité, à la vue des beautés de la nature, des moissons, des prairies, etc. Il conclut que les *fous* qui refusent de revenir au culte des dieux doivent être chassés de la ville et du territoire, etc.

Ailleurs, il décernait contre eux diverses peines, entre autres la mutilation, mais il défendait de les faire mourir. Cependant, on cite plusieurs martyrs de cette persécution, tels que les prêtres Lucien, d'Antioche, de l'autorité duquel Arius se réclama par la suite.

[Maximin Daïa est poussé par la même superstition que Galérius et la coalition des platoniciens avec les prêtres polythéistes. Religion contre religion !... Ces tendres platoniciens jouaient alors le même rôle qu'aujourd'hui : il font tache à la mémoire d'Apollonius de Tyane.]

[Fin des persécutions, à la mort de Maximin.]

Suivant Eusèbe, qui fixe à quatre-vingt-deux chrétiens le nombre des martyrs de la Palestine, de 303 à 313, et d'après l'estimation que fait Gibbon sur cette base, le nombre total des martyrs, pour l'empire tout entier, pendant dix ans, aurait été d'un peu moins de deux mille personnes. Il observe que les chrétiens se sont fait incomparablement plus de mal par leurs discordes, ce qui est juste. Mais il en est ici comme des massacres de la révolution et des fournées du tribunal



révolutionnaire, qui ne sont rien si on les compare aux victimes des réactions, etc.; mais qui empruntent toute leur terreur de l'appareil judiciaire, de la publicité des supplices et de la raison d'État systématique qui y préside.]

— Les Perses s'emparent de l'Adiabène.

— Mort de Dioclétien, d'épuisement et de chagrin.

— Établissement de l'indiction romaine, période de quinze années, dont on se servait pour déterminer le jour de la célébration de la Pâque.

(?) **312.** Méthodius, évêque de Tyr, auteur d'un dialogue ou banquet des *dix vierges*. Je ne le trouve pas mentionné dans Fleury (?).

313. Cette année sera plus féconde encore en événements que la précédente.

18 janvier. Constantin part de Rome et se rend à Milan, d'où il s'allie plus étroitement encore à Licinius, à qui il donne sa sœur, et rend de concert avec lui un édit en faveur des chrétiens : puis il passe en Germanie.

— *Mars.* Édit de Milan. Jusqu'à ce moment, Constantin n'a fait aucun acte public d'adhésion au Christianisme, si ce n'est l'histoire du *labarum* qui, d'après les précédents des empereurs, ne tirait pas à conséquence.

Loin de là, il avait rempli tous les devoirs d'un pieux idolâtre.

En arrivant dans les Gaules après la mort de son père, il rétablit les temples des dieux, les comble de ses dons, fait célébrer l'apothéose de son père Constance et se signale, comme Aurélien, par sa dévotion au Soleil, sous les attributs duquel il aimait à se faire représenter, et à qui il dut retrouver plus d'un rapport avec le Christ. (Cf. l'*Édit*.)

Bientôt nous le verrons se réclamer du droit divin et prendre le titre de *lieutenant de Dieu*.

Il est remarquable que les motifs de l'édit de Constantin sont exactement les mêmes que ceux de l'édit de Maximin et de Galérius, rapportés plus haut (311); c'est toujours en vue d'*obtenir les faveurs du ciel* que les empereurs agissent, e



de faire rendre au vrai Dieu, que chacun se flatte d'adorer, mais qui par là-même est *inconnu*.

« Nous, Constantin et Licinius, etc.,

« Nous avons cru qu'un de nos premiers soins devait être de régler ce qui regarde le culte de la divinité, et de donner aux chrétiens et à tous la liberté de suivre telle religion que chacun voudrait, afin d'attirer la faveur de la *divinité qui est dans le ciel* sur nous et sur tous nos sujets. Nous avons donc résolu, par un conseil salulaire, de ne dénier à qui que ce soit la liberté d'attacher son cœur à l'observance des chrétiens, ou à *telle religion qui lui conviendra le mieux*, afin que la SOUVERAINE DIVINITÉ dont nous suivons la religion d'un cœur libre puisse nous accorder en tout sa faveur et bienveillance accoutumée. C'est pourquoi, etc. »

Les deux empereurs, par le reste de leur édit, ordonnent de rendre aux chrétiens les églises, chapelles et autres propriétés confisquées durant la persécution.

Constantin, dans cet édit, fait seulement acte de tolérance : il n'est pas encore chrétien. Il invoque la *divinité suprême*; et c'est afin que cette divinité ne puisse être oubliée dans les religions de l'empire, frappé de doute et de non-confiance, qu'il ordonne la liberté de tous les cultes. Quant à lui, il conserve le titre de souverain pontife, et il évite, jusqu'à nouvel ordre, de ne rien faire qui autorise à le considérer comme chrétien.

D'après Eusèbe, qui rapporte au long l'histoire, cette *divinité suprême* était la seule que reconnaissait l'empereur Constance, père de Constantin. Les paroles de l'édit expriment donc une pensée toute de famille; c'est la foi déiste de Constantin qui se fait jour et lui inspire, comme à son père, une politique de tolérance; et c'est très gratuitement que les chrétiens se sont imaginés que par ces mots, *summa divinitas*, Constantin et Licinius avaient voulu désigner leur dieu.

— Dans un panégyrique en l'honneur de Constantin prononcé fin 313, l'orateur dit : *Summe rerum sator, cujus tat nomina sunt quot linguas gentium esse voluisti, quem enim te ipse dici velis, scire non possumus!* Il semble que Constantin soit arrivé au Christianisme par la voie de la gnose.



Et ailleurs, il dit à Constantin : *Habes profacto aliquid cum illa mente divina secretum, quæ..... uni de sibi dignitur ostendere.*

Cependant, il est visible que Constantin incline déjà vers la foi nouvelle : l'homme ne saurait en rien garder longtemps le point d'indifférence. Tandis qu'il rend la liberté à l'Église, il maintient les édits contre les philosophes : la superstition est accueillie ; la raison pure est proscrite. Sopatre, disciple de Jamblique, est mis à mort par la hache ; un autre, Édesse, se retire au milieu des bois et, vrai carbonaro, forme à l'ombre des chênes une société secrète, qui dure jusqu'au temps de Julien. Déjà l'on peut prévoir que la tolérance de Constantin ne sera pas de longue durée. La persécution ne fera que changer de drapeau : gare alors aux chrétiens qui ne se tiendront pas dans la *ligne droite*, dans la communion impériale!..

Tandis que Constantin accourt sur le Rhin pour repousser les incursions des Franes, Licinius s'avance en hâte contre Maximin Daïa, qui, dès la fin de l'hiver, s'était avancé sur le Bosphore et déjà s'était emparé de Byzance. Les deux empereurs se joignent près d'Andrinople, 30 avril. Licinius, comptant à peine 30.000 Illyriens, Maximin 70.000, la plupart vétérans. Ici se passe encore un de ces faits, contre toute probabilité, et qui ne semblent avoir d'autre raison en eux-mêmes que la série logique des événements, qui, à certaines heures, ne veut pas être démentie ou interrompue. Licinius demande la paix à Maximin, qui la refuse. Le dernier représentant du prétorianisme, connu du soldat par ses largesses, comptait sur une défection de l'armée de Licinius ; il provoque le soldat et lui fait de grandes promesses, il n'est point écouté... On en vient aux mains ; un instant Licinius semble accablé par le nombre, mais la science militaire triomphe bientôt de l'impétuosité aveugle et des masses jetées en avant sans intelligence. L'armée de Maximin est enfoncée, massacrée comme un troupeau. L'empereur fuit, et dans sa frayeur fait une telle diligence que d'Andrinople à Nicomédie, distante de 160 milles, il ne mit



pas plus de vingt-quatre heures. Ce fut le miracle de la journée.

S'il faut en croire Lactance, Licinius, avant de combattre Maximin, aurait été honoré de la même faveur céleste que Constantin, la veille de la bataille contre Maxence. Un ange lui serait apparu et lui aurait enseigné une prière qui, récitée par les soldats avant d'engager le combat, mettrait en fuite l'ennemi. Voici le texte de cette prière, qui peut s'adresser à tel dieu qu'on voudra et ne décèle absolument rien de chrétien : — Dieu suprême (encore le Dieu de Constantin), nous te prions. Dieu saint, nous te prions. Nous te recommandons toute justice, nous te recommandons notre salut, nous te recommandons notre empire. Par toi nous vivons, par toi nous devenons vainqueurs et heureux. Dieu suprême et saint, écoute nos prières, nous te tendons les bras, exauce-nous, Dieu saint et suprême ! » Nous ne voyons aucune raison de révoquer en doute l'authenticité de cette prière de Licinius ; mais nous y voyons tout autre chose que ce qu'ont cru y trouver Lactance et les historiens ecclésiastiques. Il est évident pour nous que les deux empereurs Constantin et Licinius, obéissant à l'une des tendances les mieux avérées du Césarisme (Cf. Marc-Aurèle, Adrien, Julia Domna, Alexandre, Aurélien), essayaient de vulgariser l'idée philosophique d'une divinité unique ou, comme la Révolution française l'a nommée, d'un *Être suprême* laissant loin derrière lui les personifications mythologiques et chrétiennes. Depuis Septime-Sévère, qui soutint un instant la fortune de Rome, l'empire n'avait cessé de décroître. La protection d'en haut semblait l'abandonner, les innombrables dieux étaient devenus ingrats ou impuissants. Constantin et Licinius, à l'exemple de Constance et de Marc-Aurèle, laissant de côté la vieille religion aussi bien que les nouvelles, aussi dégoûtés des unes que des autres, invoquaient enfin le dieu des philosophes, la raison éternelle, infinie, souveraine et sainte !

Mais les choses ne devaient pas marcher longtemps au gré de cette politique vraiment supérieure. Les masses ne pouvaient s'accommoder du *Dieu suprême* de Constantin ; il leur



fallait une divinité mieux définie et plus palpable, un culte plus sensible, une religion plus accessible à l'imagination et moins éloignée de l'anthropomorphisme gréco-romain... Puis, la distinction que faisait l'édit des empereurs entre la *tolérance* accordée aux chrétiens et une adhésion explicite à la foi du Christ ne serait pas mieux comprise. Aux yeux de la multitude, la religion de l'empereur serait celle qui bénéficiait du changement de politique, et bon gré mal gré qu'ils en eussent, Constantin et Licinius étaient chrétiens ! Quand le premier triomphait de Maxence, c'était pour le Christ qu'il remportait la victoire ; quand Licinius taillait en pièces l'armée de Maximin, c'était pour l'Eglise qu'il travaillait. Les armées de Constantin et de Licinius étaient donc, *ipso facto*, les armées de la foi ; leur sentiment personnel ne comptait ici pour rien ; ainsi le veut la loi de l'antagonisme historique, qui, à la chute du messianisme juif, constitue immédiatement le Christianisme en religion positive et en opposition directe au Césarisme (71) ; qui, maintenant, par l'édit de tolérance survenu à la suite d'une persécution ouverte, constitue ce même Christianisme, à la place du polythéisme vaincu, en religion de l'État.

[Maximin vaincu aurait, suivant Eusèbe, imité Galérius et rendu, avant de mourir, un édit favorable aux chrétiens. Ce *chassé-croisé* des empereurs, qui ne savent à quel dieu se vouer, est curieux.]

13 juin. Licinius, vainqueur, fait publier par toute l'Asie l'édit de religion, puis il se met à la poursuite de Maximin, l'atteint dans le Taurus et le force à se tuer. Au sang de Maximin, il joint celui des enfants de Galérius et de Sévère, ainsi que le supplice de la femme et de la fille de Dioclétien.

Ces deux femmes étaient pourtant chrétiennes, et depuis trois ans, errantes, sans ressource, victimes de la tyrannie de Daïa.

Août. Mort de Maximin Daïa.

— Philosophie de Jamblique, disciple de Porphyre. (Cf. ?...)



Quel ménage vont faire ensemble le Christianisme et l'empire ?

Le Christianisme est venu sur deux idées propres et fondamentales :

1° L'idée socialiste, ou anticésarisme, embrassant l'empire et l'esclavage.

L'esclavage n'est point d'abord nié par les chrétiens. Puis il est remplacé par la domesticité, le salariat, avec le mysticisme pour léniment ou correctif.

2° L'idée morale, appuyée sur un dogme encore peu connu, l'immortalité de l'âme.

De ces deux idées, la première est à peu près éliminée et n'eut pour représentants que des sectaires épicuriens ou sauvages : les agapètes d'Espagne et les donatistes d'Afrique ; en revanche, le Christianisme est devenu ou est en train de devenir une religion. — La deuxième idée s'est obscurcie et a dégénéré en une discipline de bon plaisir basée sur la foi ! Or, la foi est diverse et instable : que deviendra la morale ?

La morale ! elle ne peut exister dans sa vérité, qu'autant qu'elle a pour sanction, principe et fin un ordre régulier. — Les évêques ont si bien fait que le Christianisme ne peut plus à cet égard donner d'ombrage aux princes : il est purgé de tout élément révolutionnaire.

Donc, par cette épuration, sa morale manque de raison et de base ; donc, au lieu d'une réforme en esprit et en vérité, le Christianisme ne donnera qu'une *panhypocrisiade*. Mais cette hypocrisie, portant en soi l'affirmation chrétienne, sera d'abord un progrès et ramènera plus tard la révolution, quand le nouvel État étant fondé par les barbares et systématisé par l'épiscopat et la papauté, aura achevé lui-même toutes ses expériences et aura succombé à son tour sous la démonstration de son impuissance.



CINQUIÈME PÉRIODE

DE LA PAIX RENDUE A L'ÉGLISE, EN 313, A L'AN 476.
CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN EN OCCIDENT

De la paix rendue à l'Église en 313 à l'an 476, chute de l'empire romain en Occident.

[Récit rapide ; ce n'est plus qu'une décomposition à raconter, un travail de destruction et de ruine.]

Le Christianisme a obtenu la reconnaissance officielle, il est devenu la religion du prince ; il ne tardera pas à devenir la religion de l'État. Il a dû son succès :

1° A l'espérance de rénovation sociale qu'il portait en lui, et qui, bien que dissimulée de plus en plus et niée par l'épiscopat, saisit toujours le cœur des masses, les agite, les entraîne hors du polythéisme.

(Voir ci-après les *circoncellions*, etc.)

2° Au désespoir qu'avait fait naître partout le despotisme militaire et à l'espérance de salut qu'avait fait naître le Christianisme.

Constantin fut comme Charlemagne un convertisseur de première force!...

En vingt-cinq ans, le nombre des chrétiens tripla et quadrupla.

La question qui se pose maintenant est donc bien simple.

Le Christianisme et le Césarisme sont unis ; *justitia et pax osculatæ sunt* ; la révolution a conquis l'adhésion du pou-

voir; pourront-ils sauver l'empire, et des barbares, et de la corruption, et de la misère?...

Le Christianisme apporte son principe, sa foi, sa morale supérieure, son organisation naissante, sa discipline; — le Césarisme a l'épée qui détruit les obstacles, le bouclier qui protège, qui dirige l'autorité et qui exécute.

On dut croire à une félicité universelle, au règne messiaïque. Ce sentiment éclate dans les écrivains chrétiens du temps. (Cf. Lactance, *De mortibus persecutor*, 1.)

Il faut le dire et le démontrer avec force, non pour le vain plaisir de soutenir, comme Gibbon, une cause indéfendable, la cause du polythéisme et du Césarisme; — non pour la satisfaction non moins puérile d'accuser le Christianisme, qu'il faut juger ici, non plus comme révélation divine, mais comme manifestation de l'humanité :

La situation de l'empire après la conversion de Constantin et la défaite de Licinius, cette situation, qu'on croyait améliorée de moitié, se trouva justement EMPIRÉE DU DOUBLE.

Les faits qui établissent cette proposition, faits qu'il ne s'agit plus maintenant de porter à la charge soit de l'autocratie, soit de la révolution, puisque l'une tend à s'amender et que l'autre donne ce qu'elle contient; ces faits, disons-nous, qui résultent simplement de la nature et du concours des choses, sont nombreux et décisifs.

En voici la récapitulation, présentée au hasard; la silhouette.

1° *Réaction chrétienne.* Elle produit d'innombrables mécontentements parmi la plèbe, l'armée, les classes élevées, les prêtres païens, les philosophes, etc... Elle divise et scinde la société romaine en deux parties antagoniques et amène la guerre civile (révolte de Magnence, 350-353) et provoque :

1° *L'antagonisme.* — Il fut d'autant plus violent qu'il n'eut plus guère que la superstition pour objet. Le Césarisme avait fait à son image le Christianisme; les évêques affectaient la qualité de sénateurs et prenaient comme eux le nom de pères; ils déniaient à la plèbe ses droits électoraux et de juridiction et tendaient à élire entre eux un empereur.



Ainsi admettez que l'invasion n'arrive point interrompre l'action combinée du Césarisme et du Christianisme, et l'humanité se détruira d'elle-même, comme il a été observé an 14 de J.-C. (mort d'Auguste).

2° *Revanche et réaction du polythéisme* (355-364) sous Julien. La lutte ne cesse point à la mort de Julien ; elle repa-
rait sous Arbogaste et Eugène (393-394.)

Si le Christianisme s'était tenu dans la donnée *sociale et morale* de Jésus, en y ajoutant le fusionnisme d'Apollonius et Simon, au lieu d'embrasser l'exclusivisme judaïque, ce péril eût pu être conjuré. En 313, le mal était accompli ; la manie de judaïser et les persécutions l'avaient rendu irrémédiable.

3° A la scission fondamentale apportée par l'antagonisme entre les sociétés polythéiste et chrétienne se joignent les *divisions, plus furieuses encore, entre les chrétiens*, dans lesquelles les empereurs prennent parti et voient périr leur autorité (ariens, manichéens, pélagiens ; — Constantin, Constance, Valens, Justine).

4° Incompatibilité d'humeur des nouveaux alliés, l'empire et l'Église, ou plutôt l'épiscopat ; tendance mutuelle à s'absorber ; impossibilité d'une fusion.

5° *Abolition du prétorianisme*, qui ne fut remplacé par rien. — Constantin fait cesser ce que nous avons appelé l'*état de siège*, établi par Septime-Sévère ; il distingue de nouveau le pouvoir civil du pouvoir militaire et organise celui-ci de manière à n'avoir plus rien à craindre des légions, dont l'effectif est réduit de 6.000 hommes à 1.500 — mais les légions étaient la force unique de l'empire ; il n'y avait plus d'institutions. Tout ce qui constitue la vie d'une société était tombé en désuétude ; à la place de fonctionnaires, on eut des *intrigants*. Le Césarisme ainsi énervé, émasculé, l'empire tout entier fut fait eunuque. Le Christianisme, déchiré par les disputes, dévoré par les intrigues épiscopales et l'agitation des classes inférieures, était totalement incapable de donner le moindre secours à l'empereur.

(Les dernières années de la vie de Constantin, qui se mêle



de faire la police parmi les théologiens et ne sert qu'aux sectes; — toute la vie de Constance, — Valens, Justine, — Ambroise et Théodose, et l'histoire de l'empire grec tout entière.)

6° *Prétorianisme*. — Les mœurs restèrent : la chose fut détruite. Ce fut toujours le même régime désorganisateur, violent, moins la force prétorienne.

7° *Épuisement des provinces par le fisc*. — Après la conversion de Constantin, les empereurs favorisèrent l'affranchissement des esclaves, continuèrent l'établissement des colonies, etc. — Mais tout cela fut plus dans la forme que dans la réalité. Les charges de l'empire étaient devenues énormes; la manie des places avait tout envahi, au point que, suivant un auteur, le nombre des salariés dépassait celui des contribuables; les distributions de blé se continuaient comme par le passé; elles furent même un des premiers établissements de Constantinople, dont le peuple, dit un auteur, ne se serait pas cru romain sans cela!... Ce qu'on n'enlevait plus aux provinces, au travail, à la production, sous forme de tribut, de droit de conquête, de fermage romain, on le reprit sous forme d'impôt : la charge fut telle que l'agriculture commença partout à être abandonnée.

(Pour la plèbe, comme pour les prétoriens, les mœurs subsistèrent, le principe seul fut nié. — Cf. les distributions au peuple de Constantinople; l'abandon de la culture, etc., etc.)

En un mot, et pour expliquer ici un terme moderne, tandis que l'empire sous les Césars, les Antonins, les prétoriens, ruinait ses peuples en les pressurant; après Constantin, ce fut lui qui se trouva ruiné; après la victoire de Théodose sur Arbogaste (394), il avait joui de son reste, il était en pleine *banqueroute*.

6° La sixième cause fut l'introduction des barbares dans les armées et les emplois, les négociations faites avec eux, leur importance croissante, etc. — Quand arriva l'invasion, elle était faite depuis longtemps.

Ainsi une société en butte avec elle-même, un état désor-



ganisé, plus d'institutions, plus d'aptitude à la vie politique chez les peuples, une défaillance générale, également amenée par le Césarisme et par les controverses religieuses, à la place de la rénovation annoncée par Jésus, une hypocrisie universelle, voilà les causes organiques, immédiates, de la dissolution de l'empire. Pour que la société, lentement exténuée, pût se refaire, il aurait fallu une PAIX PERPÉTUELLE, au dehors et au dedans. Or, sous ce double rapport, la paix impliquait ici contradiction. Toute la barbarie germanique, slave, tartare, arabe, était poussée à se jeter sur l'empire, sur les races civilisées, appelée par l'appât du pillage (cf. t. I, les luttes des premières civilisations avec les sauvages); — c'était là un effet d'attraction inhérent à la situation relative des peuples; — d'autre part, avec la paix, avec le droit nouveau que créait le Christianisme, les nations auparavant groupées sous le sceptre césarien, suivant leurs attractions ethniques et climatiques, tendaient par là même à se désagréger et à rentrer en lutte. De toute manière, la désorganisation, la guerre, étaient inévitables.

Une dernière question :

Est-ce là ce qu'on peut appeler une *décadence*?

Nous ne le pensons pas, nous disons que c'est simplement un effet de *réaction*. Les peuples, comme les individus, peuvent souffrir, se tromper, tomber dans la corruption, périr de famine, de guerre ou de peste : nous ne cesserons de répéter qu'ils ne dégénèrent point.

Trois siècles de tyrannie d'un côté, d'aspirations sociales et religieuses, plus ou moins faussées, de l'autre, avaient développé dans les nations, au physique et au moral, un état pathologique, qui ne pouvait instantanément être ramené à l'équilibre : le corps social était à l'agonie, les plus grandes précautions étaient nécessaires pour le sauver; le plus faible coup pouvait le tuer. Ce coup fut donné en Orient et en Occident par les barbares. Mais en Orient, la barbarie anéantit absolument l'ancienne civilisation; tandis qu'en Occident, elle se trouva douée d'aptitudes supérieures, qui lui permirent de se fondre avec les anciens habitants, et après quel-



ques siècles de stagnation, de s'élever avec elles à la civilisation et de recommencer l'histoire.

Alors le Christianisme, mieux assis, sera mis en demeure de produire l'unité; et le catholicisme apparaîtra, armé de toutes pièces.

En résumé :

Ce ne sont pas les barbares qui ont détruit l'empire romain; ils n'étaient point assez forts pour cela.

L'empire a succombé à sa dissolution interne; le Christianisme qui devait le sauver en le transformant l'acheva.

La barbarie n'a fait que profiter de l'état de faiblesse extrême où il était réduit sous les fils de Théodose, pour se jeter sur lui et le mettre en lambeaux.

Et cette dissolution interne n'a point été l'effet d'une loi organique de la nature, qui aurait assigné à la vie sociale, comme à la vie animale, une certaine période de durée, ou évolution, de la naissance à la maturité et de la maturité à la vieillesse et à la mort.

Cette dissolution a eu pour causes :

1° La prépondérance de la plèbe sur le patriciat, prépondérance qui eût été pour la Rome de la république ce qu'eût été une première invasion de barbares, suivie de l'extermination de l'élite nationale;

2° La création du Césarisme, pouvoir plus monstrueux, destructif de toute organisation, de toute vie, mais expression pure de la souveraineté de la plèbe;

3° L'exploitation des pays conquis par le Césarisme, la destruction des nationalités et la servitude universelle.

4° Le régime des *prétoriens*, dernier mot du Césarisme, qui devint bientôt la plus corrompue, la plus lâche de toutes les milices;

5° Le pillage de l'univers, pour la jouissance des prétoriens et de la plèbe; d'où misère partout, luxe au centre, règne des comédiens, des courtisans, des délateurs; dépravation de la philosophie et des arts;

6° La dégradation du travail, engendrant le parasitisme



de tout un peuple, et faisant de ce parasitisme le principe et la condition *sine qua non* du pouvoir impérial;

7° La réaction des esprits et des consciences contre ce système épouvantable, réaction qui, livrée aux utopistes, aux théosophes, à d'obscurs et ignares prédicants, dégénérés rapidement de la haute et pure inspiration du Christ dans les ignominies du communisme, les intrigues de l'épiscopat et les fureurs de la théologie.

Quant aux barbares, on les a définis tous en quelques mots, quand on dit : maraudeurs, pillards, génies bruts, sans politique, sans vue, sans plan, sans bonne foi, sans pudeur, servant l'empire pour de l'argent, l'attaquant toujours pour de l'argent, se battant entre eux, se coalisant, vagabondant, ayant encore plus d'horreur du travail que la plèbe de Rome et les prétoriens.

En s'emparant de l'empire, ils reçurent l'inoculation chrétienne et vinrent ainsi prolonger son existence; c'est un problème, peut-être insoluble, si le Christianisme, en convertissant la barbarie, a plus mérité de la civilisation que la barbarie en sauvant le Christianisme n'a démerité de la liberté.

313. La tolérance de Constantin devient rapidement de la faveur : et comme il est difficile d'admettre de sa part un zèle bien servent pour la religion nouvelle; comme d'ailleurs les intentions personnelles des princes pèsent aussi peu dans la balance de l'histoire que les miracles des légendaires, il faut rechercher à quelle politique se rattachait sa conduite partielle envers les religieux chrétiens.

Constantin rend aux chrétiens leurs biens confisqués, rappelle les bannis, délivre les prisonniers. Il comble de distinction les évêques, les admet à sa table, paye leurs frais de route et fait d'immenses libéralités aux églises. A l'évêque de Carthage, Cécilien, qui fut excommunié par les donatistes (311), il envoie jusqu'à 3.000 bourses = 3.000×250 drachmes ou 600.000 francs monnaie actuelle; il fait restituer tous les terrains, bâtiments, etc.



Il les traite évidemment comme un chef de parti victorieux traite ses partisans...

Les jeux séculaires tombaient cette année : pour plaire aux chrétiens, Constantin ne voulut pas célébrer cette fête nationale, sacrifiant ainsi aux convenances d'une secte les solennités les plus respectées!... Ce n'était déjà plus de la tolérance, c'était de la réaction.

Ce qui répand un nouveau jour sur la conduite de Constantin, ce fut la manière dont il procéda à l'égard des donatistes. On vient de voir qu'il avait été prévenu par l'évêque de Carthage, Cécilien. Il donna ordre en conséquence au proconsul d'Afrique d'informer contre eux. Les donatistes remettent alors un mémoire contre Cécilien : Constantin rassemble à Rome un concile dans le palais actuel de Latran, 20 octobre 313, où comparurent les deux factions. Ce concile, composé d'évêques de Gaule et d'Italie dévoués aux vues de la cour et opposés aux tendances donatistes, n'osa cependant pas désapprouver le concile (311) qui avait déposé Cécilien, ni déclarer l'ordination de Majorin et les ordinations qu'avait faites Majorin nulles, ni réinstaller Cécilien dans l'évêché de Carthage, ni excommunier les donatistes : il se borna à exiger que les deux évêques rivaux s'abtinssent de retourner en Afrique et envoya deux légats à Carthage pour déclarer que la vraie Église était celle qui était *répandue par toute la terre*.

Une pareille décision ne pouvait contenter personne; aussi les troubles recommencèrent-ils de plus belle; les dénonciations arrivèrent l'une sur l'autre à Constantin, qui fut obligé d'ordonner un nouvel examen de l'affaire et de convoquer, pour en finir, un autre concile à Arles!...

Voilà donc l'empereur, à peine victorieux de Maxence, occupé de la guerre avec les Francs; soucieux du sort de Licinius, le fils de Constance, déiste comme lui, point chrétien encore, déjà saisi des querelles religieuses de la chrétienté et forcé de consumer à des débats inextricables un temps qu'il devait tout entier aux soins de l'empire. Nous ne sommes qu'au commencement!... C'était sa faute : dès lors qu'il en-



trait dans l'Église, il était, comme on dit, *évêque du dehors*, et forcé de se prêter aux exigences misérables d'un chef de culte. Pitié sur l'empire, pitié sur Constantin.

— La vogue du monachisme se répand en Égypte de plus en plus. — Antoine a donné le branle : il est suivi de plusieurs autres qui rivalisent avec lui par leur originalité et leurs aventures. Ammon de Nilsie, Pacôme, Hilarion sont de ce temps. Les deux premiers habitaient la Thébàide, comme Antoine; le troisième s'établit en Palestine. Ammon, noble et riche, marié avec une jeune femme, vécut avec elle dans une continence absolue, et bien qu'elle devînt elle-même mère de vierges!

Pacôme avait été soldat; revenu du service, il s'était attaché à un vieil ermite nommé Palémon; il le surpassa en peu de temps par ses prodiges. Il resta quinze ans sans se coucher, passait les nuits les bras étendus en croix, marchait sur les serpents et les scorpions et chevauchait sur les crocodiles. Hilarion mangeait quinze figues par jour, ne coupait ses cheveux qu'à Pâques, ne se lavait jamais et ne changeait de chemise, le seul vêtement qu'il portait, que lorsqu'elle tombait en lambeaux. Par ce régime, il s'était réduit à n'avoir plus que la peau sur les os : en cet état, il éprouvait d'affreuses tentations de volupté. Où Vénus va-t-elle se nicher!... — Tous ces religieux exerçaient une certaine contagion parmi les fidèles, qui les admiraient en raison de leurs excentricités et jugeaient de leur sainteté par leurs tours. Cette lèpre du monachisme fait pendant, en Égypte et en Palestine, à l'esprit révolutionnaire des circoncellions d'Afrique et accuse par son hideux contraste la mondanité de l'épiscopat.

Tandis, en effet, que les parfaits se retiraient pour converser avec Dieu, dans les lieux les plus horribles, passant de longues années dans des tombeaux, se faisant des cavernes et des terriers de bêtes féroces, des oratoires, les évêques des villes construisaient des églises somptueuses, où l'or, le marbre et les sculptures se disputaient les regards. A Tyr, on consacra cette année une basilique dont la description est fort semblable à celle de nos cathédrales, et qui,



par la hauteur de son portique, par la distribution des trônes réservés à l'évêque et autres, montrait, haut et loin, l'orgueil de son épiscopat. Dans ces somptueux édifices, la divinité était encore absente : nulle statue, nulle image pour la représenter.

C'est que le Christ n'a pas encore reçu solennellement son apothéose ; nous n'en sommes qu'au monothéisme abstrait, incorporel, anti-plastique de Jéhovah ! Nous n'attendrons pas longtemps.

Travaux d'Eusèbe de Césarée, pour la religion chrétienne : *Préparation et démonstration évangéliques*. — Au concile de Tyr (335), on lui reprocha de n'avoir pas enduré le martyre et d'avoir sauvé sa vie par de lâches subterfuges ; c'est l'arme terrible qu'on emploie alors contre les évêques.

La réconciliation du Christianisme avec le siècle s'opère sous toutes les formes. Érudition, philosophie, dialectique, archéologie, histoire, éloquence, poésie, toutes les ressources de la littérature profane sont appliquées à l'œuvre nouvelle : qui oserait s'en plaindre ?

— Or, s'il est permis à un évêque d'employer, pour le service de la foi, la science et les lettres profanes, pourquoi pas aussi les arts : la peinture, l'architecture, l'or, l'argent, les pierreries et les marbres !... Le luxe coule donc à pleins bords : et cette séparation de la nudité monastique d'avec l'opulence épiscopale ne fait que mieux grimacer l'hypocrisie chrétienne.

Que nous dit Eusèbe ?

Son livre montre bien l'embarras où se trouvait le Christianisme de rendre raison de lui-même et de se dire quelque chose. C'est un corps entier de controverse contre les païens et les juifs. Dans la première partie, qui est la *préparation*, Eusèbe explique pourquoi les chrétiens ont abandonné les traditions de tous les peuples pour s'attacher à celles des Hébreux, qu'Eusèbe distingue des juifs : dans la seconde, qui est la *démonstration*, il explique pourquoi les chrétiens, acceptant les traditions hébraïques, les livres de Moïse, des prophètes, etc., qui sont tous les livres des juifs, ne



sont cependant pas juifs. Avec le temps, la distinction des deux cultes est devenue si tranchée, la haine si vive, qu'on n'a guère eu à s'occuper de ce second pourquoi. Mais au temps d'Eusèbe, il n'en était pas de même? Jésus, nous le répétons, n'était pas encore Dieu, c'était un prophète hébreu, que les plus affinés en théologie prenaient pour le représentant du *Christos* éternel, l'un des éons; mais le vulgaire n'atteignait pas jusque-là. Eusèbe lui-même n'admettait pas la divinité du Christ. Comment donc les chrétiens, après la ruine de Jérusalem, s'étant emparés des traditions judaïques, sauf quelques changements, n'étaient-ils pas juifs? A la circonsion, ils avaient substitué le baptême; au sabbat, le dimanche. Mais ils adoraient Jéhovah, niaient le polythéisme, se montraient plus ardents contre l'idolâtrie que les juifs eux-mêmes, n'avaient point d'image; ils célébraient la Pâque; ils observaient le 7^e jour; ils avaient des jeûnes, des abstinences, des excommunications, etc., etc. Leurs gnostiques ressemblaient aux cabbalistes; leurs moines copiaient les thérapeutes, etc., etc.

Mais ce n'est pas tout.

Eusèbe, dans ses solutions, se montre partout disciple de ces gnostiques, que l'Eglise a impitoyablement excommuniés: bien mieux, ce sont eux qui lui fournissent toutes ses raisons.

D'abord il pille Aristobule (180 av.), Philon, et leur prend toute cette argumentation, par laquelle ils prétendaient que les autres nations avaient tout emprunté aux Hébreux; puis il fait voir que le *Logos* préexistant à toutes les créatures a été le véritable inspirateur des prophètes, etc., en quoi il est à la fois d'accord avec les juifs hellénistes et les gnostiques; enfin, il s'appuie sur la distinction, si célèbre parmi les gnostiques, des deux états de l'âme humaine, le *psychisme* et le *pneumatisme*, pour montrer que si les juifs ont, comme psychiques, une certaine supériorité sur les gentils, qui sont les hyliques ou matériels, ils ne sont qu'un terme préparatoire pour arriver aux *pneumatiques*, à la vraie religion des spirituels. Toute la substance de cette argumentation d'Eusèbe,



qui a été depuis reçue dans la théologie chrétienne, est empruntée à la gnose, à cette gnose proscrite par l'épiscopat jaloux, et maintenant enterrée.

Et voilà pourquoi nous ne sommes ni polythéistes, ni juifs, mais chrétiens !...

Ainsi le Christianisme n'existe que comme expression et confirmation de la loi du progrès, loi reconnue et anathématisée par les chrétiens, ignorants d'eux-mêmes, et repoussés par les évêques, conservateurs de la simplicité du dogme apostolique : mais loi sur laquelle le Christianisme après tous ses emprunts, ses plagats, ne serait qu'une mystification indigne et ne pourrait se justifier.

Nous savons ce que vaut la distinction des gnostiques entre le psychisme et le pneumatisme ; nous l'avons adoptée comme servant à désigner deux états de l'âme humaine, selon qu'elle est soumise davantage aux attractions passionnelles ou gouvernée par la loi morale et sociétaire.

DE 313 A 381. — THÈME DE CETTE PÉRIODE

L'histoire de l'empire, depuis sa conversion, est l'histoire de son agonie, ou plutôt de son suicide. Les coups qu'il se porte à lui-même à Andrinople, Gallipoli, Chalcédoine (324), à Mursa (351), à Aquilée (393), achèvent de l'épuiser et amènent bientôt (410) l'invasion.

L'Eglise se signale par l'inconscience qu'elle a d'elle-même. Sa dispute théologique. — Trois grands mouvements : l'arianisme en Orient, le pélagianisme en Occident, les monophysites en Orient.

— A cette heure, d'après un calcul statistique cité par Matter, la totalité de la population chrétienne ne dépassait pas cinq millions.

311. Le plan de Dioclétien, heureusement suivi jusqu'à son abdication, avait été de diviser le gouvernement en conservant l'unité de l'empire ; on pouvait s'attendre que les



deux beaux-frères, d'accord pour la destruction des tyrans, d'accord pour la tolérance à donner aux chrétiens, s'entendraient également pour l'administration du nouvel ordre de choses. Il n'en fut rien. Quel fut l'auteur de la rupture? tout le monde et personne. Elle sortit de la situation même.

Constantin, en faisant épouser sa sœur Constantia à Licinius, avait donné l'autre à Bassianus, homme de haute intelligence, qu'il se proposait de faire César. Ce Bassianus ayant eu des intelligences avec Licinius, Constantin se défit de l'un et déclara la guerre à l'autre. Or, sur quoi pouvait rouler la correspondance secrète entre Licinius et Bassianus? La vie entière de Licinius et l'état des choses le montrent assez: Licinius, dans la part de l'empire qui lui était échue, se montra moins favorable à la révolution opérée par Constantin; il devint le chef et le représentant de la vieille société.

Licinius (313) n'était que tolérant et déiste: Constantin inclinait à faire du Christianisme la religion de l'État.

Le premier était plus dans la pensée officielle, le second plus dans la logique des événements. Licinius voulait enrayer, Constantin lâchait les rênes.

Il défend la convocation des *synodes* et renvoie ses officiers chrétiens.

— Affaire de Félix d'Aptonge et d'Ingentius.

— Conciles d'Arles, contre les donatistes; d'Ancyre, de Néocésarée.

Les donatistes ne s'étaient pas soumis à la décision du concile de Rome. Personne, ni parmi les orthodoxes, ni parmi les schismatiques, n'avait obéi aux invitations de Constantin. Le feu de la discorde flambait de plus belle!...

Donc, l'empereur ordonne à Vérinus, lieutenant du préfet d'Afrique, de lui faire un rapport sur l'affaire. Enquête le 15 février 314. Cf. le procès-verbal de l'interrogatoire plus ou moins intègre, mais où Félix d'Aptonge ne joue pas un beau rôle.

1^{er} août. — Concile d'Arles. Suivant Ado, six cents évêques au concile d'Arles:



Il esquive les informations, auxquelles d'ailleurs les anciens officiers de l'empire appelés en témoignage n'aimaient point à se prêter; il maintient les ordinations des donatistes et les renvoie.

Constantin s'est imaginé qu'il régenterait la chrétienté par les évêques et les conciles : il doit s'apercevoir déjà que cette matière chrétienne n'est point aussi malléable qu'on le lui avait annoncé (304, 311).

Le concile d'Arles n'eut pas plus de succès à l'égard des donatistes que celui de Rome tenu en 313. — L'année suivante, un autre à Milan.

Le concile d'Arles règle d'autres points : 1° célébration de la Pâque, le même jour;

2° Obligation de résider pour les clercs;

3° Défense aux mêmes de pratiquer l'usure (cf. ans 100 et 196);

4° Obligation du service militaire, et excommunication prononcée contre les déserteurs (198);

5° Obligation à tout fonctionnaire public de se munir de certificat de communion avec son évêque. Voilà bien le droit de *lier et délier*.

Pour le moment, tout cela allait assez bien; mais quels principes Constantin laisse s'introduire!

— Appel des donatistes.

315. Le 8 octobre 314, bataille perdue par Licinius près de Cibale, en Pannonie, contre Constantin, 20.000 tués du côté de Licinius (Licinius 35.000, Constantin 20.000).

Deuxième bataille à Mardie, en Thrace, perdue par Licinius. Il est forcé d'acheter la paix (décembre) moyennant un nouveau partage de l'empire, par lequel les domaines de Constantin s'accroissent de la Pannonie, de la Dacie, de la Macédoine et de la Grèce; Licinius conserve la Thrace, l'Asie mineure, la Syrie et l'Égypte. En remplacement des deux Césars Bassien et Valens, qu'ils avaient créés, trois autres sont nommés et mutuellement reconnus : Crispus et Constantin jeune par Constantin, et Licinien par Licinius. — Continuation de la tétrarchie inventée par Dioclétien : elle est



seulement rendue héréditaire. — Fausse réconciliation, fausse paix qui ne pouvait durer, comme les faits de cette année même le prouvent.

Édits de Constantin en faveur de l'Église. (Cf. Fleury, a. III, 59.)

Commencement de la persécution de Licinius. (*Id.*, 35.)

Constantin était donc l'espoir de tous les chrétiens qui vivaient sous la loi de Licinius; Licinius, en revanche, était le chef de tous les conservateurs, païens, etc., qui obéissaient à Constantin. Chaque empereur avait un pied chez l'autre, position qui est celle de deux duellistes ou lutteurs : *Enlève-moi donc, ou je t'enlèverai !* Η μὲν ἀναιρή ἢ ἐγὼ τε.

— Schisme des donatistes. (Cf. Gibbon, t. I, p. 46, et Fleury, t. III, 51.)

— La politique de Constantin vis-à-vis de l'Église se borne d'abord à une pleine et entière *tolérance*; puis elle devient rapidement de la *FAVEUR*, de la *prédilection*; — et l'antagonisme se posant de plus en plus entre lui et Licinius, cette faveur devient de l'*EXCLUSION*. C'est ce qu'il est facile de suivre dans la succession des édits.

316. Constantin donne la liberté aux esclaves qui se sont chrétiens.

La condition mise à la liberté prouve combien le Christianisme était déjà loin de sa pensée première!

Le Christianisme, c'est le droit primitif et inaliénable de la liberté, l'organisation de la justice.

Et voici que le Christianisme est *autre chose* que la liberté, autre chose que la justice, autre chose que l'anticésarisme! (Cf., ?..)

— Concile de Milan, où les donatistes appelants sont condamnés de nouveau par Constantin (10 novembre).

Le parti de Cécilien triomphe par la volonté de Constantin, comme on devait s'y attendre. Les églises et leurs revenus, donnés aux orthodoxes, partisans de l'autorité; les donatistes, partisans de la liberté apostolique, dépossédés et envoyés en exil. Ils protestent, excommunient leurs adversaires et crient plus que jamais à la corruption.



317. Loi de réforme de Constantin. — Cf. Gibbon, I, 261-262, et *passim*.

— Loi qui interdit l'exposition des enfants et ordonne de secourir les parents qui ne pourraient les nourrir ! C'est bon à citer dans un panégyrique. Aux yeux d'un économiste, cette loi demeura sans effet, ou ne servit qu'à développer la misère publique.

— Loi contre la séduction des mineures ; le séducteur puni de mort ; la fille qui avoue sa complicité, *idem* ; les parents qui auraient essayé de réparer la faute par un mariage, exilés et leurs biens confisqués. — Le Christianisme a passé par là !... Tombée immédiatement en désuétude !

Grande faveur de Lactance, Eusèbe et Osius à la cour de Constantin ; il est assiégé d'évêques, il met à leur disposition les chevaux de poste de l'empire et les défraie de tout !...

318. Établissement de la juridiction épiscopale, par Constantin. Cf. Du Rozoir (23^e partie, 139 et suiv.).

319. Victoires du jeune Crispus, César, sur les Francs.

Les 40 martyrs. (Cf. an 303-311 — il y en a deux fois 40 !!...)

L'arianisme. (Cf. *Encyclopédie* ; Fleury, 70 et suite. — Gibbon, 467-672, etc. Exposition à faire.)

— Les victoires du Christianisme aveuglent l'épiscopat. Dans sa joie, il se fait païen. A côté des donatistes surgit donc la protestation d'Arius, laquelle retient davantage l'ancienne foi, et, par les semi-ariens, forme le dernier terme moyen entre Jésus le prophète et Jésus le Dieu !

(Extraire de l'article *Arianisme*, de l'*Encyclopédie nouvelle*, par P. Leroux, plusieurs passages pour l'exposé de la théorie d'Arius ; puis montrer que cette théorie, comme toutes celles des gnostiques, de Platon, etc., sur le même sujet, de même que la Trinité, se réduit à une pure détermination métaphysique, c'est-à-dire logique et grammaticale.)

Ce qui explique d'ailleurs le triomphe d'Athanase, c'est qu'il était moins métaphysique, plus anthropomorphique, plus dans les convenances des peuples idolâtres qu'il s'agissait de convertir.



Ajoutons, la nécessité pour l'Église d'offrir une religion au monde révolutionné et de remplacer les DIEUX ABATTUS.

320. Sectes des colluthiens et sabelliens.

Sylvain, de Cirtha, en Afrique, évêque donatiste, accusé et condamné. Cf. Fleury, III, 59.

L'orthodoxie s'ÉPURE; elle sévit, non seulement contre les païens, mais contre les fauteurs de schismes et d'insubordination.

Concile d'Alexandrie contre Arius.

321. Constantin ordonne de célébrer le jour du Soleil; il ne dit pas encore le *dimanche*, de peur de scandaliser ses sujets païens; et le *vendredi*, ou jour de Vénus, en mémoire de la Passion. — En même temps, il règle les cérémonies concernant les aruspices.

Nouvelles réclamations des donatistes. *Id.* 67, 68. Constantin les rappelle d'exil et ordonne de les laisser tranquilles; mais l'épiscopat se montra moins indulgent que l'empereur. De quarante églises qu'il y avait à Rome à cette époque, ils ne purent en obtenir une pour leurs offices et furent obligés de célébrer les mystères dans une caverne. Sujet de triomphe pour les orthodoxes.

— Constantin fonde la puissance civile de l'Église en lui accordant la faculté de recevoir des donations et des legs, avec le droit de possession à perpétuité; — en transportant aux prêtres chrétiens les privilèges dont jouissaient les pontifes du paganisme, en autorisant les assesseurs à appeler des tribunaux civils au jugement des évêques pour juger les différends des chrétiens (cf. Paul) et exempter les clercs de la torture judiciaire.

Mesures toutes funestes.

Le droit de *propriété* accordé à un corps anonyme de celtibataires, destructif de la famille; — pas de parité entre le *pontifex* et le *sacerdos* païens et le *presbyter* chrétien; — scission de la société, qui se distingue en païenne et chrétienne (au rebours de ce qui s'est fait en 89, quand l'État s'est placé au-dessus des cultes); — exceptions, principe des castes. — Adoucissement du sort de l'esclave; affranchissements encou-



ragés; — asiles, hôpitaux, *xénotrophia*, *pédotrophia*, *gérontotrophia* !...

— Lois sévères sur le mariage. — En même temps, il abolit les anciennes lois contre le célibat.

— Abolition du supplice de la croix.

— En peu d'années, l'Église, ou plutôt l'épiscopat, s'éleva par la faveur de Constantin à un degré de puissance et de richesse qui balança bientôt les empereurs et les mit en subalternité.

Leur insolence se fit vivement sentir. La faculté de recevoir des legs et donations, accordée par Constantin, contrairement aux anciennes lois de l'empire, fut le signal de l'envahissement du clergé et de la spoliation des familles. — Perte de la puissance religieuse : à Rome, l'empereur avait été le chef de la religion. — Ce titre fut perdu par la conversion de Constantin. L'empereur fut rejeté au rang des laïques; la distinction entre le spirituel et le temporel, établie suivant les rites de l'Inde, de la Perse, de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Judée (avant Cyrus) et de la Gaule. Constantin, qui avait cru s'emparer de cette nouvelle force, n'en fut pas même l'allié; il dut lui servir d'instrument. Des l'an 314, on le voit forcé de traiter d'égal à égal avec les conciles et les évêques; il craint de s'aliéner le peuple, en violant des privilèges plus anciens que lui.

Ces privilèges ou immunités que subit Constantin et auxquels il donna une extension dangereuse sont :

1° *Les élections populaires*. Il pouvait y exercer sa part d'influence; le choix ne lui appartenait pas. Il eût fallu pour cela qu'il s'appropriât le titre de *représentant du peuple chrétien*, ce que l'épiscopat n'eût pas souffert alors, ni le peuple non plus. Aussi il ne pouvait jouir du droit conquis, mille ans plus tard, par les empereurs germaniques et le roi de France, de choisir l'évêque en laissant l'investiture au pape!... Sur ce point, ses prévisions, les espérances qu'on lui avait fait concevoir furent trompées.

La reconnaissance du Christianisme est la démolition systématique de la puissance impériale. — Quel avantage y a-t-il trouvé le peuple?...



Quod est demonstrandum.

En attendant, l'empire se dissout et succombe.

2° *Multiplication du clergé.* — Les évêques jouissaient seuls de la *génération spirituelle*, compensation des célibats où les poussaient l'esprit du temps et l'envie des laïcs. — D'où faculté de se faire une armée égale dix fois à celle des légions. — Le personnel de l'Eglise de Constantinople aux iv^e et v^e siècles était si nombreux que Justinien fut forcé de le réduire d'autorité à 525, — à Carthage, 500. — Si 1.800 évêchés, chacun de 200 personnes = 360.000. — Ajoutez les confréries des fossoyeurs, visiteurs, etc., — à Alexandrie, 600, à Constantinople, 1.100 fossoyeurs — Les nuées de moines qui se levaient d'avril comme des sauterelles, toute la population chrétienne enrégimentée ainsi, tenait en respect les empereurs. — C'était une ombre de liberté qui paraissait sous une autre forme de servitude.

On ne laisse à l'empereur que le soin de défendre l'empire contre les barbares, tandis que la chrétienté travaille à le dissoudre!...

3. *Propriétés et revenus* (cf. *supra et secus*). Les anciennes distributions de blé faites au peuple-roi passent aux frères, aux églises et aux moines. — Qui donc travaillait? Avec quoi Constantin payait-il ces prodigalités?..

Dans ce siècle, le revenu moyen d'un évêque évalué à 30.000 francs,

— Constantin pouvait-il s'emparer du mouvement chrétien et le diriger? il le tenta.

Lui et ses successeurs échouèrent.

Ni comme empereur, ni comme néophyte, cela n'était possible.

Des évêques possédant des boutiques, des fermes, des maisons, des manufactures, qui leur apportent des revenus de toute espèce. — Les trois basiliques de Rome possédaient un revenu de 600.000 francs, au point que Justinien, au vi^e siècle, fut obligé d'entreprendre une réforme dans ses États : il fit quatre parts des revenus du clergé : une pour l'évêque, deux



pour le clergé, trois pour les pauvres; quatre pour le culte. Toutefois, les propriétés ecclésiastiques payaient l'impôt.

Tout cela contrairement à l'ancienne loi de l'empire, qui défendait les propriétés des compagnies ou sociétés !...

4. Juridiction — faculté pour les chrétiens d'appeler des tribunaux ordinaires au jugement des évêques.

Privilège pour ceux-ci de n'être jugés que par leurs pairs. Le secret sur les crimes des évêques, érigé en principe par Constantin. Son mot à Nicée. — Juridiction domestique. *Droit d'asile*, transféré des temples païens aux églises chrétiennes. — Annulation de la justice.

5. Droit de censure sur tout. Sous le nom d'excommunication, l'évêque pouvait attaquer tous les fonctionnaires publics et jusqu'à l'empereur !... Athanase prononça contre un gouverneur d'Égypte l'interdiction du feu et de l'eau. On sait l'aventure de Théodose. Synesius en fit autant contre Andronicus. — C'était fort bien, et ce fut plus d'une fois utile : mais qui censurera les évêques ? Personne. Donc on n'a fait qu'échanger une tyrannie contre une autre, la tyrannie d'un seul contre celle d'une aristocratie : le peuple romain revient à son vomissement.

La puissance chrétienne s'était organisée, *in genere suo* ; cet organisme était l'épiscopat. — Or, *l'épiscopat* était chose sacrée : plus moyen de le supplanter.

L'empereur devait donc, pour agir sur l'Église, rester hors l'Église ; il ne devait pas entrer dans la chrétienté ; il devait faire entrer la chrétienté dans l'empire.

Le mal fait par Constantin et sa conversion fut irréparable.

6. *La tribune publique.*

L'empereur ne parle que par des édits : il n'a point de rostres ; en fermant la bouche aux orateurs, il s'est bâillonné lui-même et réduit au silence. — L'épiscopat, au contraire, a la parole ; 1.800 chaires parlent au peuple : quand l'empereur dira *oui*, 1.800 bouches sacrées peuvent lui répondre *non* !

C'est très bien encore : mais qui répliquera à l'évêque.



Personne. Quiconque oserait le contredire serait traité d'hérétique, excommunié, chassé de l'Église, et s'il osait élever chaire contre chaire, poursuivi par les satellites impériaux!... Il n'y a qu'une ressource contre cette puissance oratoire de l'épiscopat, c'est dans ses propres discordes, dans ses luttes et dans son anarchie. Elles ne manqueront pas! mais quel chaos!...

7. *Puissance législative*, assemblées régulières, au printemps et en automne! — Supérieure à celle de l'empereur, à qui il ne reste que le civil et qui perd le spirituel!... gouvernement de métropolitains, indépendant de l'empereur, comme du reste de l'Église.

Lire *Zosime*, l'historien accusé de partialité depuis treize siècles par les admirateurs chrétiens de Constantin.

Maintenant l'histoire, qui a prononcé contre le Christianisme, s'élève avec plus de force contre Constantin.

On l'accuse de précipitation, d'incapacité ambitieuse, d'avoir, par sa conversion brusque, fait pis que Galérius par sa persécution impolitique, enfin d'avoir sacrifié la civilisation et les derniers restes de la puissance romaine, sans compensation aucune, à l'hypocrisie chrétienne et à la tyrannie de l'épiscopat.

322. Constantin défait les Sarmates en Pannonie et tue leur roi Rosimonde (?).

Il passe le Danube sur le pont de Trajan, pénètre dans la Dacie et, après un grand carnage de barbares, leur accorde la paix, à condition qu'ils fourniraient un corps de 40.000 hommes.

Construction du port de Thessalonique.

— Deuxième concile d'Alexandrie, de plus de 100 évêques.

— Agitation des évêques d'Asie, au sujet de l'arianisme.

— La *Thalie*. Commencement d'Athanase.

323. Dernière guerre entre Constantin et Licinius, provoquée par la différence de leurs sympathies et de leur politique.

Maintenant, on peut dire que le Christianisme a des armées à son service et qu'il va continuer par la victoire ce



qu'il a commencé par l'insurrection. Les *prétoriens* au service des chrétiens !...

La chose est pourtant vraie à la lettre. Les distributions de Constantin ne furent pas moins abondantes et flatteuses que celles de Sévère et Caracalla....

Constantin déclare qu'il ne prend les armes que pour la liberté de l'Église ; — sur l'appel de Licinius, quelques officiers chrétiens reprennent du service ; ils sont consultés par les évêques d'Asie, qui ne cessent de faire passer à Constantin des avis et des contributions. Évidemment, la position de Licinius n'était pas tenable.

Licinius, 150.000 hommes, 15.000 cavaliers, — une flotte de 350 galères.

Constantin, 120.000 tant infanterie que cavalerie — 200 petits vaisseaux, — vieux soldats que Constantin appelait *convétérani*.

— Édit de Constantin, concernant le Christianisme : édits contraires de Licinius.

L'heure de la tolérance, de la fusion, est passée : — Le Christianisme a repoussé Simon le Mage et Apollonius, il a préféré se faire juif ; on ne peut être, dit-il, à Jésus et à Béhal ; il faut opter ! alors, le *neuf* emporte le *vieux*.

— Les Goths font des courses jusqu'en Illyrie et sont chassés par Constantin, qui s'avance sur les terres de Licinius. Prétexte de guerre.

— Prise de Byzance, destruction de la flotte de Licinius par Constantin.

— Triple défaite de Licinius : 1° à Andrinople (3 juillet), où il perd 34.000 hommes ; 2° à Gallipoli (août), et 3° à Chalcédoine, où il perd 120.000 hommes. — Sept batailles gagnées, depuis 312, par le Christianisme !... Constantin réunit tout l'empire et se contente d'exiler Licinius à Thessalonique.

Les prodiges se multiplient autour de Constantin et rappellent l'antique faveur du sacerdoce juif pour David.

324. Nouveaux édits en faveur de la religion. (Cf. Fleury, III, 95).

Lois de Constantin ; rappel général des exilés, proscrits, etc.,



pour cause de religion, — restitution de leurs biens et emplois.

Défense de sacrifier aux idoles, ni d'en ériger, ni de faire aucun acte de l'ancien culte.

Grand édit qui exhorte tous les habitants de l'empire à embrasser le Christianisme : cependant, il jure qu'il ne veut contraindre personne et blâme ceux qui parlent d'abattre les temples. — L'empereur est saisi de la manie de dogmatiser : il néglige le soin de l'empire pour lire les Saintes Écritures et rivaliser avec les sophistes chrétiens sur les preuves de la religion. Parmi les preuves qui avaient frappé Constantin et qu'il faisait valoir dans ses proclamations impériales, on distingue les prophéties des sibylles et certains acrostiches sur le nom de Jésus-Christ, et qu'aurait traduits Cicéron.

Aussi pour lui on enfreint les règles canoniques. Quoique non baptisé, il assiste à la consécration, il célèbre la Pâque, dispute avec les évêques, et comme Marc-Aurèle avait enseigné la pluie, il enseigne la religion.

Récompenses, encouragements temporels prodigués aux villes et aux personnes qui se signalent par leur zèle pour la nouvelle foi.

En un an, 12.000 hommes et un nombre proportionné de femmes et enfants furent baptisés à Rome : ils étaient tous du peuple ; aussi il n'en coûta qu'une robe blanche et 200 francs par tête.

Les soldats, la plupart Goths ou Germains, convertis en masse, que leur faisait cela ?

Persécution contre les hérétiques, aux applaudissements des orthodoxes.

Les disciples de Paul de Samosate, donatistes, manichéens, marcionites, valentiniens, punis, châtiés, dépouillés, exilés. — Cependant Constantin ménage les *novatiens*, qui n'étaient coupables que d'un excès de zèle (250). Il se contente de dire à l'un d'eux, Synésius : *Fais une échelle pour toi et monte au ciel tout seul !* plaisanterie qui montre que le relâchement était à l'ordre du jour.



Mais déjà l'empereur sent les épines de la foi qu'il a embrassée. Le triomphe de l'Église allume partout les compétitions, les rivalités, les divisions de doctrine. Qu'est-ce que le Christianisme ? que croit-il ? qu'adore-t-il ? quelle est sa théorie ? quel est son gouvernement. Voilà ce que se demandent les païens, et ce que l'empereur lui-même brûle d'apprendre.

A ces questions, quelle réponse ?

En Orient, la théorie d'Arius sur le Verbe partage l'épiscopat ; Constantin, dans sa naïveté d'homme d'État, croit pouvoir apaiser cette querelle de prêtres, qu'il prend pour une dispute de mots, et écrit lui-même à Arius et Alexandre pour les exhorter à la paix. (Cf. sa lettre : *Encyclopédie nouvelle* ; article : *Arianisme*.) Beaucoup de moquerie et de mysticisme dans la lettre de Constantin. Il était chrétien, donc.

Un concile est réuni à Alexandrie et ne sert qu'à faire éclater la profonde scission !... Il appert que les chrétiens ne savent même ce que c'est que leur dieu.

En Afrique, le schisme des donatistes met tout en combustion, et les efforts de l'empereur sont pareillement impuissants.

Tous ces scandales donnent prise aux sarcasmes des philosophes, qui, après avoir combattu longtemps, par la raison, le développement de la secte, sont étonnés de son triomphe. (Cf. Fleury, III, 95 et 109 : — Vestiges de cette opposition.)

Au milieu de ces soins, l'empereur fonde Constantinople. (Cf. Gibbon, I, 352-362.)

Détails sur son gouvernement. (*Ibid.*, 385.)

325. Licinius et son fils Licinien conspirant pour remonter sur le trône sont mis à mort par Constantin ! Les cruautés de Constantin trouvent leur explication dans la *raison d'État chrétienne*, comme celles de S. Sévère avaient trouvé la leur dans la raison d'État impériale et prétorienne. Ce sont deux principes irréconciliables qui luttent pour la domination et pour la vie. *Contra religionem sacramenti Thessalonicae occisus est*, dit Eutrope. Licinius avait servi sous



Probe et était alors âgé d'au moins 70 ans; son supplice, comme celui de Maximien Hercule, est un vrai parricide.

Mais le temps presse : il faut définir, poser le Dieu des chrétiens ; Constantin se hâte d'en finir. C'est lui qui, pour terminer le différend entre Arius et Alexandre, imagine qu'un concile sera le meilleur moyen. Pour éteindre un incendie local, il met le feu aux quatre coins de la terre.

Les polythéistes, dit Gibbon, étaient généralement plus disposés à admettre la divinité même du Christ, laquelle se rapprochait ainsi davantage des habitudes de leurs cultes, qu'à se contenter d'un dieu abstrait, et dont l'éternité, l'infinité, etc., le faisaient ressembler au néant !

325. — Concile de Nicée, 19 juin-25 août. 318 évêques ; 2,018 ecclésiastiques de tout rang, sous la présidence d'Osius, évêque de Cordoue. L'empereur, pas baptisé, y assiste sur un tabouret, dirige les débats, en protestant humblement de son obéissance à la décision des successeurs des apôtres. L'empereur présent, et attendant de la décision du synode ce qu'il doit croire de Jésus-Christ : Si c'est un dieu, ou si ce n'est pas un dieu !...

Résumé de ce concile. (Cf. Fleury, III, 202 et suiv. ; P. Leroux, art. *Arianisme*, etc.)

Jérusalem jouit de la primatie pour l'Orient.

— Faire ressortir la marche du dogme et la parfaite intelligibilité des divers systèmes, hormis du système orthodoxe, qui consiste précisément à affirmer comme vrai ce qu'Arius présentait comme la réduction à l'absurde de l'opinion d'Athanase !...

Montrer ensuite que cette affirmation de l'absurde fut le produit d'une coalition ! — Deux tendances fatales dans le concile : les trithéistes et les sabelliens.

Et cela malgré l'antique rejet du mot *omoousion*. (Cf. 269.) — Avantage immense d'Arius.

Les deux tendances s'accordent contre l'ennemi (Arius), à l'aide de l'*omoousion*, que lui-même leur fournit. Mais l'*omoousion* est la réduction à l'absurde du système ; il exprime la *non-distinction de la distinction*. Quand nous chan-



tons *Consubstantialem patri*, nous nous déclarons vaincus par Arius.

Homoï ousion, oui ; comme entre le Père et le Fils ;

Hômo ousion, non, absurdité. C'est l'affirmation que LA PARTIE ÉGALE LE TOUT.

Même avec la *compénétration mutuelle* des personnes divines, la distinction subsiste ; et l'on n'a rien avancé par ce système. Chacun des trois dieux n'a pas la totalité de l'idée divine, n'est point dieu ; aucun n'est dieu, il n'y a que le tout qui soit dieu.

Nicée. Intérêt positif de l'Église orthodoxe et problème à résoudre. *L'intérêt positif* était d'affirmer le CHRIST comme Dieu. Cet intérêt avait été compris de bonne heure, dès le temps même des apôtres, mais non point cependant par eux.

Le *problème* était d'accorder cette divinité du Christ avec le principe monothéisme abstrait qui faisait l'essence du Christianisme.

De là, les essais successifs de conciliation, indépendamment des protestations.

D'abord, on distingue de Jésus le *Christos spirituel* ; puis on les IDENTIFIE. Mais soit qu'on identifie ou qu'on distingue le *Christos* et la personne de *Jésus*, reste à savoir si ce Christos, incarné ou non, est adéquat au Père, et en quelle mesure il est Dieu.

De là les théories gnostiques, qui le font *Eon*, premier des génies, participant du Père, mais non son égal, etc., etc.

De là, Sabellius : — plus orthodoxe qu'on ne croit.

Enfin, la *Triade*, qui, faisant la *prolutio* ou *génération* du Père, éternelle, affirme en conséquence l'égalité, — et en même temps l'unité.

Pour entendre la triade, il faut considérer les facultés du Père comme réalisées ; ainsi, dans l'homme vivant, trois appareils : — le cerveau, ou système nerveux, appareil nerveux ; — le cœur, appareil circulatoire ; — l'estomac, etc., appareil de digestion et sécrétion. — TROIS ET UN : on peut successivement ramener tout le système à chacun. Sabellius dit : le cerveau, c'est l'être pensant ; l'estomac, c'est l'être mangeant, etc.



Donc, le Christos, ou Logos, c'est *Dieu sauvant*, et ajoute le concile, c'est plus qu'une abstention, c'est un organe, et plus qu'un organe, une PERSONNE!...

[Dans ce système, la partie n'est pas adéquate au tout; (*sic*) les chrétiens disaient fort bien que le Père n'avait pas souffert, mais le Logos seul.]

Telle fut la solution!

Or, on peut multiplier les *aspects* et conséquemment les *hypostases*; nous sommes en plein polythéisme. — C'est de l'idolâtrie.

La solution adoptée par Nicée donnait une entorse au vieux Christianisme.

1° Les chrétiens longtemps accusés d'*athéisme*, à cause de leur monothéisme abstrait;

2° Pas d'images dans leurs temples; donc pas de Dieu-Christ. — (Les images seront une conséquence de la foi de Nicée.)

3° C'est par la foi au dieu suprême que Constantin avait été entraîné.

DU CONCILE DE NICÉE AU CONCILE DE CONSTANTINOPLE (325 à 381). — L'ARIANISME

— Quelle fut la légitimité, l'utilité sociale et historique du dogme de Nicée?

Nous avons vu, art. Jésus (28, 29), quelle avait été la légitimité politique, économique, sociale, morale, religieuse, de sa mission. Sous les quatre premiers points de vue, la liberté, civile et politique des individus et des peuples; la réforme dans les conditions du travail; la création sur ces bases d'une société nouvelle; la vulgarisation d'une morale supérieure, ou la transmission de l'humanité de l'état passionnel (psychique) à l'état moral (pneumatique) se justifient d'eux-mêmes.

Le côté religieux de l'Évangile de Jésus se justifie et se légitime également bien :

Il conserve l'unité de Dieu, expression symbolique de la Raison universelle, de la conscience humaine, de l'unité de la création et de la fraternité sociale.



Il proclame et vulgarise l'immortalité de l'âme, expression symbolique de la loi de progrès, à l'infini, de la puissance indestructible de perfectibilité qui est dans le genre humain.

Le désir de pénétrer ce double symbole légitime les effets de la gnose.

Mais quand l'Eglise, à Nicée, vient affirmer dogmatiquement la trinité divine, l'identité du messie divin et de l'homme Jésus et la divinité de ce messie fait homme, à quel besoin répond-elle ? à quelle loi de l'esprit humain ? à quelle nécessité de l'Évangile ?...

Dans notre opinion, bien arrêtée, appuyée sur l'analyse du dogme et les faits historiques, l'Eglise n'a fait à Nicée qu'une œuvre de précipitation, un acte de pure politique, commandé par le besoin de la situation, mais nullement légitimé, ni amené en soi, par le développement naturel du Christianisme.

Le Christianisme de Jésus et des apôtres affirmait *Dieu et l'immortalité de l'âme*.

Il ne connaissait ni le Logos ni la Triade. Son Pneuma n'était pas celui des gnostiques ni des trinitaires.

Il fallait s'en tenir à ce double dogme, qui suffisait ; laisser la controverse libre, y encourager philosophiquement, la suivre, la résumer de temps en temps ; la traiter en un mot, comme Apollonius et Simon traitaient les philosophes et les cultes, qu'ils regardaient comme des expressions diverses de la même vérité.

Par cette conduite, l'Eglise se réservait le bénéfice entier des spéculations et des controverses ; elle posait le dogme, comme solution à obtenir, non comme révélation positive et faite ; elle répondait dignement à l'attente du monde..... Cette conduite avait-elle rien d'exorbitant ?

Depuis sept siècles, la philosophie avait propagé le dogme d'un Dieu unique ; des peuples entiers la professaient, et la multiplication polythéiste elle-même y ramenait.

Sur les hypostases divines, elle n'avait qu'à constater l'état des études et dire simplement : *Dieu crée le monde, gouverne la nature, inspire et protège l'humanité, par ses*



émanations (éons, esprits, vertus, puissances, etc.). Téméraire serait celui qui voudrait limiter ou dénombrer les attributs de l'infini.

Sur la messianité de Jésus, elle n'avait qu'à s'en tenir à la foi apostolique, que Jésus avait été le dernier et le plus grand des prophètes, inspiré de Dieu, rempli de son *verbe*, de son *esprit*, de sa *charité*, de sa *grâce*, etc.

Ce que Mahomet sut dire, trois siècles plus tard, avec tant de grandeur et de simplicité, sans anéantir nullement la spéculation religieuse, théosophique et morale : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète*, l'Église rassemblée à Nicée ne le pouvait-elle dire de Jésus, comme le voulait et le demandait Arius ?...

L'Église, judaïsée, fanatique, ambitieuse, pleine d'orgueil et d'intolérance, ne sut ni comprendre sa position, ni se poser dans la hauteur et la largeur de la révolution qu'elle dirigeait. Elle ne songea qu'à *excommunier* ceux qui lui déplaisaient; elle voulut trancher sur des fictions qu'elle prétendit donner pour des réalités transcendantes, tandis que le progrès philosophique devait finir par n'y trouver que de pures catégories, des abstractions!

Le concile a donc décrété une profession de foi, qui restera comme le monument de son intolérance, de son incapacité, de son illogisme, de son méchant vouloir, de son détestable esprit, et, ce qui est pis : le monument de ses transactions perpétuelles et lâches au Césarisme et à l'idolâtrie.

Les ariens avaient raison de dire que le dogme de Nicée était emprunté aux valentiniens et marcionites; mais ils pouvaient ajouter que les Pères de Nicée avaient défiguré en vrais ignorants les idées d'hommes de génie.

Les premiers mots de ce symbole, *πιστω, j'ai foi*, sont la négation même de l'esprit philosophique et du droit d'examen.

— Aussi l'ensemble n'est qu'un syncrétisme ridicule et incohérent, irrationnel, des propositions de la gnose.

1. *J'ai foi en Dieu, père tout-puissant.*

2. *Facteur du ciel et de la terre.* — Négation de l'idée que le Dieu suprême n'a pas créé la matière.



3. *Et de toutes les choses visibles et invisibles.* — Affirmation du monde intelligible des gnostiques; *parallélisme des deux mondes.*

4. *Et en un seul maître Jésus-Christ, fils de Dieu.* — Affirmation de l'unité et de la continuité de la révélation par le Christ; — anthropomorphisme de ce Christ; — sa filiation divine (réponse aux divers systèmes gnostiques).

5. *Seul engendré, né du Père avant tous les siècles.* — Opposition au πρωτογενής; — éternité du Verbe, réfutation d'autres gnostiques.

6. *Engendré, non fait, de même substance que son père.* — La consubstantialité ramène, quoi qu'on en dise, au sabelianisme.

7. *Par qui tout a été fait.* — Comment accorder ceci avec l'art. 2?

8. *Qui est descendu du ciel, etc.*

[Pourquoi une trinité, non une quaternité, ou une ogdoade, etc.

Jésus, le Christ, est *Logos*.

Suivant Jean, il est aussi *Zoê*, *Alethéia*, *Phos*, *Hodos*, etc., c'est-à-dire qu'il est plusieurs *éons* à la fois.

Le concile semble avoir voulu dire la même chose : *Lumen de lumine*, etc.

Pourquoi pas encore *Pneûma*, puis qu'il est déjà *Sophia*?

Pourquoi, si le *Pneûma* se distingue du *Logos*, n'en pas distinguer encore avec Valentin *Zoê*, *Phôs*, *Pistis*, *Charis*, *Nous*, etc. ?.....]

L'analyse de cette profession de foi montre l'intention arrêtée de créer une foi chrétienne qui ne soit ni celle de Cérinthe, ni celle de Basilide, Saturnin, Valentin, Bardesane ou autres, mais qui soit autre, qui les réfute toutes, qui les excommunie et qui en même temps satisfasse tellement quellement aux questions posées par la gnose.

Amalgame d'opinions incompatibles : par exemple la *virginité* de Marie appartient au dokétisme, qui, n'admettant pas la matérialité du corps de Jésus, lui faisait traverser, sans



perte de pucelage, l'utérus de sa mère! — *Et la résurrection des morts; et l'attente du règne de mille ans...*

L'article essentiel est celui qui regarde l'Église! *Et unam, sanctam, catholicam, et apostolicam!*...

Quelle audace au milieu de ces divisions épouvantables!...

En un mot, le Concile de Nicée a posé l'*idolâtrie chrétienne*, en place de l'*idolâtrie polythéiste* : il est possible, il est probable que cela dut aller mieux à l'esprit des multitudes gréco-latines, asiatiques, celtiques et germaniques; mais à coup sûr, c'était une énorme rétrogradation. Mahomet, avec des peuples aussi peu préparés que ceux de l'empire, osa davantage, et son succès laisse la conduite de Nicée sans excuse.

En cette année, le Christianisme fut abjuré, anéanti, autant qu'il était en la puissance de l'épiscopat de le faire, et presque sans compensation, sans excuse. La manie trinitaire a pu seule de nos jours conduire certains philosophes à applaudir à la défaite d'Arius; mais le vrai *Logos*, la saine Raison, ne saurait assez déplorer l'aberration étrange et coupable du corps épiscopal.

Toute la question posée à Nicée peut se résumer ainsi :

Le Christianisme remplace le polythéisme : bien.

Il ne s'agit point de savoir par quoi l'on remplacera Dieu, l'Être suprême, infini, etc., — il était également connu des païens et des chrétiens.

La question est de savoir par quoi l'on remplacera *les dieux* visibles.

Par l'ÉON *Christ*, répond Arius.

Par le DIEU *Christ*, répond le concile.

Au point de vue de la politique, le concile de Nicée créa la ligne de démarcation radicale entre le *spirituel* et le *temporel*. Constantin, qui espérait être chef de la chrétienté comme il l'avait été du polythéisme, apprit à ses dépens qu'en embrassant le Christianisme, en le protégeant, etc., il s'était dépouillé lui-même d'une partie de ses prérogatives impériales. Le souverain pontificat, qu'Auguste avait attaché à l'empire et transmis à ses successeurs, fut perdu pour Constantin,



qui dut céder le pas aux évêques!... — C'est ce que ceux-ci feront sentir durement aux Césars!... (Cf. Ambroise, Martin, Amphiloque, Antoine, etc.)

Du concile de Nicée jusqu'au moment où la foi arienne fut définitivement vaincue (381); le monde, hésitant, fut véritablement sans *Dieu*, parce que le Πατηρ αλνωτος, le Βουθος, ne comptait pas?...

Lettre d'Eusèbe, au sujet du concile. (Cf. Fleury, III, 145.)

Le concile adopte le cycle de Méton, différent de celui des juifs, ce qui lui sert à fixer autrement le jour de la célébration de la Pâque. On voit cette assemblée impuissante occupée à déguiser des plagiat.

— Cependant Constantin sert mieux le Christianisme par ses édits que l'Église elle-même. — Il interdit les combats de gladiateurs.

— Entre temps, il se mêle de théologie : quel spectacle de voir l'empereur César, l' élu de l'antique plèbe et le compagnon des vétérans prétoriens, occupé de ces graves soucis!... Et quels ennuis il se prépare.

— Lampridius, Vopiscus, Capitolinus, historiens.

L'auteur de l'*Histoire augustine*.

326. Toute la famille de Constantin embrasse la religion nouvelle : sa mère Hélène, son épouse Fausta, sa sœur Constantia, ses enfants. Mais chassez le naturel, il revient au galop. Ces familles césariennes ne peuvent entièrement dépouiller leur vieille nature. Crispus, fils aîné de Constantin, est accusé par sa belle-mère Fausta d'avoir voulu attenter à sa pudeur; il est empoisonné. La calomnie reconnue, Fausta est étranglée à son tour par ordre de Constantin. Plus Constantin fait de progrès dans la foi, plus il en fait dans le crime.

— Constantin pratique l'Évangile à la lettre. — *Haïr son père et sa mère, son fils et sa femme*; arracher son œil, se couper la main!...

Cette histoire de Fausta ressemble trop à celle de Thésée pour qu'on y ajoute foi entière.

N'y aurait-il pas la-dessous quelque calomnie. Crispus, par



ses talents et ses exploits, était en disgrâce auprès de son père, esprit médiocre, vaniteux et jaloux, qu'offensait tout mérite; Crispus était d'un premier lit et choquait Fausta, qui avait donné à Constantin six enfants, ne devait pas sérieusement avoir de passion, mais plutôt de la haine.

[Invitation de l'empereur à tous de dénoncer les complots contre l'empereur. Cet édit précéda la mort de Crispus et fut le coup de tonnerre qui annonça l'orage au milieu des fêtes (vicesimales) pour l'anniversaire de son avènement; il fait arrêter Crispus et périr par le poison, sans forme de procès, son neveu Licinius, enveloppé dans la même proscription.

La bigoterie va son train. Invention de la vraie croix par Hélène, mère de Constantin.

Secte des quarto-décimans. Constantin persécute le paganisme (cf. Fleury III, 156-160. Gibbon, I, 152). On se convertit en masse, à la ville et à la cour.

Par contre, le roi de Perse, Sapor, persécute les chrétiens; les deux religions se ressemblaient trop et se connaissaient trop bien pour ne pas se détester. — Voir une lettre de Constantin à Sapor à ce sujet. (Cf. il y avait une église en Perse.)]

327. Le Christianisme est reçu en Abyssinie par Abraham et Atzbeham, grands négus. (Fleury, 169.)

Il est porté aussi en Ibérie et en Géorgie, dans le Caucase, par Nouna, princesse de..... *Quid?*

Institution de la messe : le sacrifice sanglant est remplacé par une anthropothysie symbolique.

Le Christ offert en sacrifice au Christ! — Gâchis d'idées.

328. Arius est rappelé par Constantin... (Cf. Fleury, 175 ou 177.)

Constantin devait naturellement préférer Arius, d'après ses dispositions déistes (312-313); il s'aperçoit trop tard de son erreur : Athanase, pendant trente ans, invoquera contre lui la *chose jugée* et, avec la grâce des masses, l'emportera.

Toute la famille de Constantin, et les empereurs suivants, ariens : le Césarisme est plus chrétien que l'Eglise... Cela devait être !



Pacôme, premier instituteur des cénobites. (Cf. *Encyclopédie nouvelle*, article *Augustin*, par P. Leroux.)

Antoine, ermite, à Alexandrie.

Grégoire de Nazianze : Cf. Fleury, 151.

— Constantin, occupé à la fois des barbares et de l'Eglise, entretient de petites flottes pour transporter rapidement les troupes sur les points attaqués.

329. Schisme à Antioche (cf. Fleury, liv. xi, n° 43); il dure jusqu'en 414.

— Constantin favorise l'arianisme. — Réaction du monothéisme pur contre l'idolâtrie de Nicée. — Accusations portées contre Athanase.

[Réfuter ici l'argumentation de P. Leroux, en faveur de l'*anthropomorphisation du Verbe*.]

330. Les circoncellions commencent en Afrique.

— Par une loi du 5 février 330, Constantin décide que les clercs inférieurs, de même que les évêques et les prêtres, sont exempts de tous impôts, et il invite le gouverneur de Numidie à les maintenir dans leur privilège contre les réclamations des donatistes, qui protestaient.

La loi est injuste, impolitique, absurde; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que l'Eglise ose revendiquer ce privilège et traite d'hérétiques les citoyens qui réclament. De ce moment le schisme s'envenime : il appert que l'Eglise de cour, l'épiscopat impérial, n'est qu'une aristocratie avide de pouvoir et de richesse, qui trompe les peuples et ment au Christ. Alors commence en Afrique une sorte d'insurrection des paysans contre l'épiscopat, avec tout le désordre des insurrections populaires. C'est une espèce de Jacquerie ou de guerre de paysans contre l'Eglise épiscopale et impériale : le zélotisme sous une autre forme (345).

L'évêque Donat, usurpateur à Carthage. Il méprise les officiers de l'empire, ne reconnaît aucune autorité, parle hardiment de son parti, etc..

— Dédicace de Constantinople. Fondée sur l'emplacement de l'ancienne Byzance. Cette ville, deuxième Rome, est destinée



à devenir le boulevard de l'empire contre les barbares du Don, du Danube et de la mer Noire, en même temps que contre ceux d'au delà de l'Euphrate. On a eu raison de dire que la fondation de Constantinople avait frappé à mort l'existence de Rome. La chose était inévitable.

Rome, centre du polythéisme et de la vieille société, était frappée déjà par la conversion de l'empire au Christianisme ; elle allait devenir ville papale.

[La raison stratégique n'est qu'un prétexte ; Constantin, apostat, haïssait Rome, il ne pouvait plus souffrir son peuple, son sénat, ses consuls, ses fêtes, etc. Un César chrétien, à Rome ! c'était absurde.]

Constantinople fondée en haine de Rome et du paganisme : sous ce rapport, fausse spéculation.

15 stades ou $3\frac{1}{4}$ de lieue de circonférence ; 14 quartiers, comme à Rome ; sénat, magistrats, etc. ; il la peuple des statues des dieux prises dans les temples.]

Depuis longtemps les empereurs, forcés de voyager sans cesse, avaient dû se créer des résidences aux extrémités de l'empire, à Nicomédie, Antioche, Alexandrie, sur le Rhin ou la Seine.

Paris et Constantinople sont devenues deux capitales. (Cf. Gibbon, 1362-382.)

— Bénédiction de Sainte-Sophie. Fleury, 187-191.

[Dédicace de *Sainte-Sophie* : *Sophia* est un des synonymes du *Logos* ou *Christos* (200 et 201 av.). Ce nom est en harmonie avec le culte que Constantin rendait au *Dieu suprême*,

A côté de *Sainte-Sophie*, il y a *Sainte-Irène*, c'est-à-dire la *Paix*, un des éons femelles de Valentin ; une troisième de *Sainte-Euphémie*, bonne parole.

Plus tard, une autre fut bâtie, sous Justin, et reçut le nom d'*Anastasie*.

Les livres sont fournis par Eusèbe de Césarée, semi-gnostique et arien. — Alexandre, évêque de Byzance, devient le premier de Constantinople.]

L'empereur ne souffre que des chrétiens à Constantinople. Ce qui ne l'empêche pas d'ordonner, en faveur de ce peuple



chrétien, des distributions régulières de blé, comme celles dont jouissait le peuple de Rome !... Du reste, il aura lieu de se repentir de ce faux calcul : le peuple de Constantinople fut le plus séditeux, le plus rebelle, d'autant plus qu'il était plus chrétien (340).

— Édits nombreux contre tous les hérétiques, novatiens, valentiniens, marcionites, paulianistes, calaphésygiens ou montanistes; défense de s'assembler ni dans des lieux publics ni en particulier; confiscation des bâtiments et églises, qui sont adjugés aux orthodoxes; recherche de leurs livres; fuite des chefs.

Ainsi le succès du Christianisme fut pire pour les sectes que la domination prétorienne.

CONSTANTIN. — CONSTANTINOPLE

330-334. Constantin a été canonisé, apothéose, magnifié.

On ne peut contester ses talents militaires et sa bravoure personnelle.

Tout le reste est d'une politique détestable, et l'on peut dire qu'en introduisant le Christianisme, il porta le dernier coup à la civilisation et à l'empire.

Il acheva l'œuvre de Dioclétien, la transformation de l'empire prétorien en monarchie : mais il rendit cette monarchie plus absolutiste encore et plus antagonique en y introduisant l'élément épiscopal et chrétien.

Après cette exaltation du Christianisme vient la persécution envers le paganisme, puis la manie de dominer les conciles et de régler les questions de foi, où il échoue.

Enfin, la division de l'empire par la fondation de Constantinople, l'abandon de Rome, etc.

— Distribution des affaires *civiles* et des affaires *ecclésiastiques*.

— Nicomédie, capitale de Dioclétien sur la mer Noire, choisie pour surveiller à la fois les Perses et les barbares.



Constantin suit cette idée, en transportant le siège de l'empire d'Orient de l'autre côté du *Bosphore*, à la pointe de la presqu'île où était Byzance : en même temps, il satisfaisait à son orgueil et à l'exclusivisme chrétien.

— Fondation de Constantinople, par l'ordre de Dieu, dit Constantin, à la mode antique.

8 à 10 kilomètres de circonférence.

Embellie de tous les chefs-d'œuvre des anciens : un *déménagement*. — Tous les temples dépouillés, Delphes.

Constantinopolis dedicatur, pene omnium urbium nuditate. — Un contemporain, ravi d'admiration, s'écrie : il n'y manque que le génie de ceux dont elle possède les monuments. *ω οὐκ ἀεφάγη!*...

322 rues, 14 quartiers, 14 églises, 14 palais (mairie), 4388 maisons de distinction ; 8 aqueducs, 5 greniers publics, 2 théâtres, 1 cirque, 1 capitole et UNE école pour les sciences.

La cour, les affaires, l'Église y attirent d'abord beaucoup de riches ; en un an, Constantinople, par une immigration incessante, aussi peuplée que Rome.

Distribution de pain, blé, vin, huile, au peuple de Constantinople.

— Titres honorifiques : *votre sincérité, votre altesse, votre grandeur, votre éminence*. L'empereur parle de sa propre divinité. — Valentinien, père de notre divinité, dit Geton.

— Ausone et autres vantent l'honorabilité des consuls qui maintenant sont nommés par l'empereur, tandis qu'autrefois ils l'étaient par la vile plèbe. — Quelles singeries !

— Cérémonie de leur installation à Constantinople. — Il fait revivre le nom de *patriciens* ! — C'est peu chrétien, c'est toujours aussi bête. — Chose remarquable, Constantin n'emprunte rien au Christianisme.

Préfets du prétoire. — Constantin continue d'en nommer quatre ; il leur ôte tout commandement militaire, ne leur laisse que les fonctions civiles : justice, finances, administration. — Contre ces préfets aucune plainte n'était admise. — Un préfet de la ville (ou de police) comme à Rome.



— Séparation complète, par Constantin, des fonctions civiles et militaires. — Les chefs de celle-ci sont décorés du titre de *comtes* et de *ducs*. — Mauvais, car la centralisation, étant imparfaite, les fonctionnaires civils et militaires ne s'entendant point dans les relations nombreuses de leurs emplois; rien ne marchait!...

— *Troupes palatines* et gardes des frontières : les premières pires que les prétoriens, lâches, efféminées, toujours en garnison, etc. — La solde de celles-là de 50 p. 100 plus élevée. — Dégout, découragement, désertion parmi les soldats. — Les légions, réduites de 6.000 à 1.500 ou 1.000 hommes. — Pertes de l'ancien esprit légionnaire; plus de souvenirs historiques, point d'orgueil, point de tradition!... Sans rechercher l'exactitude de l'uniforme, l'ancienne légion romaine en produisait l'effet par la sévérité de la tenue et la frugalité. — Après Constantin, ce fut une multitude bariolée...

Sous Constantin, 645.000 soldats.

« Autrefois, dit Gibbon, ce nombre eût dépassé de beaucoup les besoins de l'empire. »

Taille de soldat, sous Valentinien : 5 p. 7 pouces = 5 p. 4 p. 1/2 d'Angleterre.

L'horreur du service parmi les citoyens, favorisée par les idées chrétiennes, nécessite de plus en plus l'enrôlement funeste des barbares : mépris croissant du nom romain.

Malaric, chef franc, tout-puissant à la cour de Constance; on leur donne le *consulat*.

Bureaucratie immense, sous Constantin et ses successeurs : gardes du corps, liste civile, chambellans, etc., espions de cour, 10.000 h.

Torture appliquée aux citoyens romains comme aux esclaves, pour les cas de *trahison*, lesquels s'étendaient comme on voulait.

Judiction, c'est-à-dire fixation de la taxe annuelle générale; cette taxe; — la période, dix-sept ans, que durait chaque fixation — répartition de la taxe; elle se payait en partie en nature, et quelquefois enlevait tout, en sorte que l'agriculture était abandonnée.



— Les quatorze dernières années de paix de Constantin 323-337 — pleines de profusions et de prodigalité — cour fastueuse, l'œuvre de réforme à peine ébauchée par les empereurs prétoriens bientôt abandonnée. — On voit avec quelle facilité le Christianisme se plie au despotisme.

Les trésors de Maxence et Licinius gaspillés.

Coquetterie de parures, vêtements, diadèmes, bracelets, perruques, etc., un vieil Eliogabale.

Népotisme, etc. *Proximorum fauces aperuit Constantinus.*

Crispus, Fausta : tout cela est faux, jette un doute étrange sur la mort de Maximien.

Fausta mariée à Constantin en 307. — Mère de *six enfants* ; est-il croyable qu'elle fût amoureuse de son *beau-fils* ?... impossible.

De plus, elle n'est punie que de *deux ans* à peine. Tout se passe *secrètement*.

Une foule d'*amis* de Crispus immolés en même temps que lui.

L'opinion du peuple romain : *Saturni auræ sæcula quis requerat ? Sunt hæc gemmea sed neroniana !*

Il se donne *cinq* successeurs : trois fils, deux neveux, *Dalmatius, Annibalianus* ; qu'est-ce que tout cela ?... Dalmatius : frontières de Gothie. Annibalianus : Césarée, Pont, Cappadoce, Arménie.

Athanase, le représentant de la foi de Nicée, est persécuté dans son Église.

331. Combats d'Athanase contre les ariens.

[Athanase passe sa vie à combattre la *rage* arienne. Il appelle les ariens *ariomanites* ! Lui-même avait été longtemps *sabellien* ; il excusait cette erreur en avouant du reste que son opinion à lui était la seule qu'il ne pût comprendre. — A partir de ce moment, sa vie est celle d'un confesseur et d'un martyr ; mais ce martyr même est l'empire de la chré-



tienté, dont Athanase, plus puissant que Constantin et ses trois fils, supporte seul le fardeau. Les empereurs disent *omoïousion*, Athanase, *omoousion* : les premiers sont dans le sens commun, le second est absurde ; ceux-là tout-puissants, celui-ci banni. Qui triomphera ? Athanase. L'Église sera plus forte que l'empereur. — A cette heure, ceux qui l'accusaient lui reprochaient entre autres de désobéir au concile de Nicée en refusant la communion aux mélécians (301). La position d'Athanase ici est comme celle de Cyprien, etc., en face des donatistes.]

Secte des eusébiens.

Un concile est indiqué à Césarée par Constantin pour vider le différend. Athanase refuse de s'y rendre.

Sédition à Antioche, causée par les disputes sur le Christ. Pendant trente ans, le siège de cette ville sera occupé par des ariens.

Constantin écrit lettres sur lettres. (Fleury, I *bis* et 191.)

Constantin fait démolir les temples des dieux et donne aux églises chrétiennes les richesses des temples. — Expropriation frauduleuse, intolérance, confiscation, pillage !... c'est toujours le Césarisme...

Déclin de l'architecture.

Les constructions nouvelles de cette époque sont faites de matériaux des édifices païens démolis !... C'est ainsi que la théologie chrétienne est formée des débris du paganisme, du judaïsme, du zoroastrianisme, de l'hermétisme et de la gnose !... (Cf. Buret de L.)

332. Constantin secourt les Sarmates contre les Goths : plus de 100.000 de ceux-ci sont exterminés par Constantin le Jeune.

333. Les Goths fournissent 40.000 hommes de troupes aux Romains.

Colonie de Danois sur la Baltique, entre l'Elbe et l'Oder. Frumène, apôtre d'Abyssinie.

334. Les Sarmates, chassés par leurs propres esclaves, les Limigentes, sont reçus au nombre de plus de 300.000 par Constantin, qui les distribue dans les provinces.



Supposons à l'empire un chef belliqueux, ferme et prudent comme Constantin, qui sache tenir les barbares en respect et dominer l'épiscopat, qu'arrivera-t-il? Que le renouvellement de l'empire par les barbares, au lieu de s'opérer par la violence et le désordre de l'invasion, s'accomplira d'un commun accord et pacifiquement, et que le Christianisme les saisissant de la supériorité de son culte et de sa morale, en fera une génération nouvelle, plus arriérée que la société gréco-latine du temps, mais fraîche et capable de donner les plus beaux résultats.

Au lieu de cela, on verra bientôt un fait étrange, anomalie complète : le Christianisme d'Arius sera pris par les barbares, la foi de Nicée retenue par la race civilisée ; la barbarie devenue conquérante, la civilisation conquise, etc., etc.

Le tout par l'incapacité commune des évêques et des Césars.

Le vide fait dans l'empire appelle de nouveaux habitants, comme la ruine du polythéisme appelait une idée supérieure à celle de Nicée ; c'est à cela que devait s'attacher le gouvernement, etc'est ce que nous semble, à ce moment, avoir compris supérieurement Constantin, introduisant méthodiquement les barbares, émancipant les esclaves, rappelant Arius et ayant l'œil sur Athanase.

— Des bibliothèques publiques sont fondées à Constantinople et Antioche, par Constantin.

335. Constantin partage l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant. Au premier, il donne la Gaule, l'Espagne et la Bretagne ; au deuxième, l'Asie, la Syrie et l'Égypte ; au troisième, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique. — A chacun il associe, comme César, un de ses neveux.

La Gaule est subdivisée en dix-sept provinces et cent quinze cités.

[Il dispose de l'empire comme d'un patrimoine ; il a tout révolutionné, tout confondu, sans se demander si ses innovations étaient possibles.

Ainsi, il crée des titres de noblesse en dehors de l'exercice des charges, il recompose les corps de milice, il organise un



système fiscal dont l'Église est exceptée, et qui pèse sur le paysan et l'industriel, etc. (A voir.)]

Concile de Tyr, indiqué par Constantin pour examiner les accusations portées contre Athanase. Au fond, c'était la révision du concile de Nicée que poursuivaient les ariens. Aussi Athanase, s'appuyant sur la chose jugée, refusa tant qu'il put de s'y rendre. — A la fin, il comparait. Misères de ce concile. (Cf. Fleury, III.)

335. Athanase se rend à Constantinople et porte plainte à l'empereur. On l'accuse alors d'avoir retenu la flotte chargée de grains qui devait partir pour Constantinople. L'année précédente, Constantin avait fait couper la tête à un philosophe, nommé Sopater, accusé comme Athanase d'avoir empêché la flotte d'arriver par des conjurations magiques.

336. Une lutte dangereuse commence entre l'empire et l'Église, sur une question théologique. Maladresse extrême de Constantin, qui choisit le terrain où il succombera; or, il ne peut pas ne pas succomber. — Dès l'instant, en effet, que l'empereur prétend influencer sur la doctrine, il manifeste l'intention d'absorber la chrétienté; la question théologique disparaît et ne laisse en présence que ces deux idées : le *Christ* et *César*. Hier, les ariens avaient le beau rôle, comme défendant le pur Christianisme; maintenant, devenus protégés ou partisans de César, ils ne sont plus que des défectionnaires!...

336. Exil d'Athanase.

Concile de Constantinople : réaction arienne.

Marcel, évêque d'Ancyre, attaché à la foi de Nicée, déposé.

Mort subite d'Arius, pendant le concile.

Si les détails de sa mort, tels que les rapporte Athanase, sont vrais, comme on ne peut croire au miracle, il faut croire au poison.

Constantin s'efforce d'entraîner le solitaire Antoine dans le parti d'Arius; ce vieux moine (quatre-vingt-six ans) tient bon pour Athanase et berne l'empereur.

Antoine est ici l'expression de la méfiance populaire vis-à-vis des Césars. Ils avaient beau jurer par le Christ, la



plèbe chrétienne ne les eût crus fidèles que si elle les avait vus dégradés et mendiants.

A ce moment, il est visible que l'empire et l'Eglise travaillent à revenir d'une surprise; César se montre plus avancé et meilleur chrétien que le concile de Nicée; il oppose concile à concile, évêque à évêque.

La révolution chrétienne, trahie par ses chefs, prise en flagrant délit d'apostasie et de contradiction, est en péril.

336. Juillet. Constantin reçoit les ambassadeurs d'Ethiopie, de Perse et de l'Inde.

337. 20 mai. Mort de Constantin à Nicomédie. Ses frères, ses neveux, auxquels il avait fait quelque part dans l'empire, sont massacrés. Ses trois fils règnent seuls. Le Christianisme n'a rien changé dans les habitudes des Césars. — La possession de l'empire réglée, la guerre est reprise contre les Perses.

Les chrétiens ont canonisé Constantin, les païens le mettent parmi les dieux. Après lui, la même cérémonie est répétée en faveur de ses successeurs. — Les Grecs regardent Constantin comme leur fondateur et leur héros : c'est à lui juste que commence la corruption définitive de la chrétienté.

— A partir de Constantin, l'épiscopat est maître de l'empire; les princes les plus despotes, en apparence, à l'exception de Julien, ne sont que les instruments des partis qui divisent les évêques, les exécuteurs du Christianisme épiscopal. Le Césarisme s'est livré. Les affaires de l'empire et de l'Eglise sont indissolublement unies : il est absurde de les distinguer, comme ont fait, à des points de vue différents, Fleury et Gibbon.

Rien de plus aisé donc que de reproduire dans le récit cette identité; mais pour ne pas sortir des bornes de ce travail, et en même temps pour ne rien omettre, il faudra faire des *dénombrements complets*, qui trouveront leur place, soit à des dates spéciales, soit dans les réflexions générales (voir plus bas, année 394). Consulter, pour tout cela, le *Dictionnaire des hérésies*, le *Dictionnaire des conciles*, les grands ouvrages de chronologie, les *Recueils de lois romaines*, etc. etc.



Cette époque et les suivantes, jusqu'à la chute de Boniface VIII, est celle où doit principalement s'instruire le procès du Christianisme épiscopal et papal.]

CONSTANTIN

Auteur de tous les maux de l'empire par sa conversion.

L'édit de Galérius par la persécution avait fait un mal énorme; le deuxième édit du même pour la tolérance en fit encore plus. Après cette dernière déclaration, qui donnait la victoire aux chrétiens, il fallait une politique très ferme à leur égard et très indépendante; surtout éviter de se joindre à eux, et les tenir en échec par une réforme dans le paganisme et les encouragements à la philosophie et aux sciences.

Constantin ouvrit les écluses, et fit du fleuve chrétien un torrent dévastateur.

— Qu'amena sa conversion, c'est-à-dire la substitution brusque du Christianisme au polythéisme comme religion officielle?

Une série interminable de catastrophes et de misères;

Douze grandes batailles, pour cause de religion, depuis celle de Maxence, 312, à celle d'Eugène, 394.

Réaction chrétienne.

Réaction païenne sous Julien.

Réaction chrétienne.

Irruption des partis et factions chrétiennes : ariens, donatistes, manichéens, pélagiens, agapètes, etc., etc. Lèpre du monachisme.

Introduction des barbares par Valens, Théodose, Boniface.

Révoltes et guerres civiles de Maxence, Licinius, Magnence, Procope, Maxime, Eugène, Gildon. Après Théodose, la révolte, la division, la trahison sont à l'ordre du jour, jusqu'à Augustule.

Séditions fréquentes des villes et des provinces : Constantinople, Antioche, Thessalonique, Jérusalem, etc.



Agitations perpétuelles des chrétiens; scandales de l'épiscopat, fréquence des conciles...

Règne des eunuques; rivalités, intrigues de cour.

Invasions et promenades des barbares par tout l'empire.

Rome cinq fois prise et saccagée.

L'empire avili, dissous, anéanti.

Enfin l'Italie, Rome, devenue le siège d'États barbaresques.

Et le nom romain effacé de l'histoire!...

Après cela, périra la Grèce; périra l'Asie mineure; périra la Syrie, l'Égypte, l'Afrique; périront toutes les anciennes provinces de l'empire devenues chrétiennes; et le Christianisme, inoculé aux barbares, créera la période dite du moyen âge!...

Retard d'au moins quinze siècles!...

Constantin recommence au profit du Christianisme l'entreprise despotique des Césars, et se rend coupable devant l'histoire du même crime.

Après trois siècles et demi d'existence, le Césarisme devenu constitutionnel et à la fin traditionnel, ayant fait tomber en désuétude et oublié les anciennes formes, était passé lui-même en loi, en sorte d'état normal des nations.

Comme tel, il avait subi la loi générale du mouvement; et comme l'essence de la société est de progresser, de tendre à la santé, à la liberté, le Césarisme s'était lui-même et lentement acheminé vers un meilleur état de choses.

Il avait eu une brillante époque sous les Antonins.

Septime-Sévère avait affirmé énergiquement la réforme, tout en persécutant les chrétiens : il se trompait dans plusieurs de ses mesures; mais enfin il affirma la nécessité du progrès.

Après lui tous les empereurs suivirent la même direction, quoique par des sentiers différents; il n'y a qu'une exception à faire parmi eux, c'est celle de Gallien. Comme si cette faute eût dû être punie, le scepticisme de Gallien amène l'anarchie des trente tyrans.

Lui mort, des hommes hors ligne reprennent la marche et suivent le rayon de la liberté. Claude, Aurélien, Tacite,



Probus, Carus, rappellent par leurs vertus les temps antiques; Carin renouvelle les débauches de Gallien et périt aussitôt. Enfin une ère nouvelle s'ouvre à Dioclétien; il n'est pas jusqu'à Galérius qui ne soit un réformiste. Son tort est de vouloir prendre Septime-Sévère et Maximin pour ses modèles. Sa faute est à l'instant punie, et lui-même proclame la tolérance.

Que fait ici Constantin? Il sort de la voie ouverte par les prétoriens, il se refait César, mais César chrétien, et au moment où l'empire pouvait être sauvé, il l'assassine.

L'empire romain va fondre après *Constantin*.

Les divisions introduites jusqu'ici dans le cours de cette histoire doivent être remaniées comme suit :

INTRODUCTION.

Livre ou chapitre 1^{er}. — De la dictature de César à la Passion (an 45 av. — 29).

Chap. 2. — De la mort de Jésus à la chute de Jérusalem (30-70). — *L'Apostolat*.

Chap. 3. — De la prise de Jérusalem à la fin du Principat (71-192). — *La Gnose et les Antonins*.

Chap. 4. — De la mort de Commode à Dioclétien; édit de Galérius (193-302). — *Le Prétorianisme*.

Chap. 5. — De l'édit de Galérius à Nicée (303-325). —

RÉVOLUTION.

Chap. 6. — Du concile de Nicée au concile de Constantinople (325-381). — *L'Arianisme*.

Chap. 7. — Du concile de Constantinople à Augustule (382-476). — *Mort de l'Empire*.

Ces sept divisions embrassent tout, et suffisent à tout éclaircir.

Après la chute de l'empire romain, le chaos commence, et au sein de ce chaos une formation nouvelle, essai du sys-



tème chrétien et vérification de son hypothèse gouvernementale. Cette période de formation, qui ne reçut jamais une aussi complète réalisation que le Césarisme, comprend de l'an 476 à 1073, avènement de Grégoire VII, plus de cinq cents ans.

A Constantin commence une époque que nul n'a comprise, pas même P. Leroux, dans l'*Encyclopédie nouvelle*.

Quand arriva l'édit de tolérance de Galérius (311) et celui plus favorable encore de Constantin (313), il n'était pas encore décidé que Jésus, dit le Christ, fût Dieu. Il recevait un culte ; mais en quelle qualité ? On ne s'accordait point. La tradition apostolique était évidemment contraire à l'anthropomorphisme, et par conséquent à toute déification du prophète de Galilée ; de par ses monuments, ses origines, son véritable esprit, le Christianisme était donc un pur monothéisme, n'admettant pas de société en Dieu et ne reconnaissant aucun *éon* pour son égal. La gnose, inspirée par Platon, etc., avait fait quelque peu dans cette direction : mais généralement repoussée. Donc *quid*?...

La question posée, Jésus-Christ est-il Dieu, oui ou non ? entraîne une agitation qui dure soixante-deux ans, — de 319 à 381. — Elle se résout par l'affirmative, prononcée à Nicée, 325, et confirmée à Constantinople, 381. — Cette seconde date marque la chute de l'arianisme, c'est-à-dire l'exclusion donnée au vieux Christianisme, et l'introduction d'une idolâtrie nouvelle.

336. Les philosophes éclectiques réunissent dans un culte commun Jésus, Apollonius de Tyane et Pythagore, et se rapprochent tant qu'ils peuvent de la théologie chrétienne. Ils tâchent, eux aussi, de faire une religion. Le concile de Nicée leur a montré comment cela se fait!...

Persécution contre les magiciens. Et les exorcistes, pourquoi sont-ils épargnés ?



337. Révolte de Calocère, en Chypre, bientôt étouffée (?).

La question religieuse divise la famille impériale. Constantin le Jeune, qui régnait dans les Gaules, où était exilé Athanase, le renvoie à son église; pendant que Constance, favorable aux ariens, songe à le remplacer.

— Sapor est contraint de lever le siège de Nisibe, après avoir perdu 20.000 hommes.

Les Arméniens et les Perses se coalisent contre les Romains. Constance parvient à apaiser les soulèvements et à maintenir Arsace sur le trône d'Arménie.

— [Avec Constance, commence en Orient le règne des eunuques : on a remarqué qu'ils étaient en général *ariens*, ennemis du Fils. (Le poison spirituel qu'ils recevaient directement des ariens se répandait par eux dans le palais, se communiquait aux femmes de l'impératrice, qui le donnait à l'empereur.)]

— Achèvement des thermes de Dioclétien, à Rome, par Constant.

339-340. Mort d'Alexandre, premier évêque de Constantinople. — Double élection de Paul, par les nicéens; de Macédonius, par les ariens. Tous les deux étaient dignes. En quatorze ans, Paul fut exilé cinq fois; à la fin, traîné dans le mont Taurus et étranglé.

— Guerre civile entre Constantin et Constant, au sujet de leurs limites réciproques.

Le premier est surpris près d'Aquilée, par les troupes de son frère, et tué.

Constant reste seul maître de tout l'Occident.

— Philosophie théurgique de Maxime de Tyr, maître de Julien (cf. Buret et Tenneman, etc.). La philosophie, qui avait devancé le Christianisme, s'efforce de le rejoindre et de se faire à son tour religion. Il est trop tard.

— J. Firmicus Maternus, historien et astrologue.

— Mort d'Eusèbe de Césarée : sa doctrine (Fleury, 238).

Les ariens règnent à Constantinople. Paul est déposé et remplacé par Eusèbe de Nicomédie; — en revanche, Athanase réunit un concile à Alexandrie de cent évêques contr



les ariens et prend l'évêque de Rome, Jules, pour juge; par cet appel, le parti nicéen se procure le renfort des Occidentaux et écrase le parti arien. En revanche, nouveau progrès vers l'unité épiscopale et la primauté de Rome. (Cf. Gibbon, p. 480, note.)

340-341. Les Francs font irruption dans la Gaule, après la mort de Constantin, et la ravagent. Constant, après plusieurs combats, les force à la paix et les soumet au tribut.

341. Concile arien d'Antioche, en présence de Constance et sous la direction d'Eusèbe. On y essaie une transaction entre la foi arienne et la foi de Nicée.

Plusieurs formules sont proposées, où le verbe de Dieu est reconnu, salué en Jésus, mais où, en définitive, l'égalité entre le Père et le Fils n'est pas avouée.

Autres choses : Cf. Fleury, 251-284. — Un article du concile d'Antioche, relatif aux clercs schismatiques, dit : *S'ils continuent de troubler l'Église, qu'ils soient réprimés par la puissance antérieure, comme séditeux*. Les évêques, à peine leur autorité constituée, se montrent plus violents que les empereurs. L'épiscopat devient pour eux une propriété inamovible !...

Plût à Dieu, pour le bonheur du genre humain, qu'ariens, athanasiens, etc., se fussent entre-détruits ! *Maneat, quæso, duretque christianis, si non amor hominum, et certe odium sui, quando urgentibus imperii, nihil jam præstare fortuna majus potest, quam hostium discordiam !...*

— Exil d'Athanase; sédition à Alexandrie. — Gloire de cet homme, qui, au moment décisif, nie le Césarisme !...

— Acace, chef des acaciens ?...

— Établissement de la *doxologie* ou *Gloria Patri*. Cf. Bergier. Les orthodoxes, ariens, etc., se distinguent les uns des autres par cette strophe.

— Loi de Constance, qui défend les sacrifices.

342. Loi de Constant, qui prescrit la fermeture des temples et défend les sacrifices.

— Sédition à Constantinople entre les ariens et les nicéens au sujet de l'élection de l'évêque. — La ville est composée,



tout entière de chrétiens; la population est partagée. De quel côté la majorité? Un officier de l'empereur, Hermogène, est traîné par les talons à travers la ville. Constance se venge, réduisant de moitié la distribution du blé.

Concile de Rome par le pape Jules, en faveur de la foi de Nicée. (Cf. Fleury et Gibbon, p. 480.)

[Le pape Jules ne prononce point comme juge suprême, mais comme arbitre exprimant une opinion : Il écrit, dit-il, non en son particulier, mais au nom des évêques d'Italie.]

— Députation des Orientaux à Rome; on ne s'entend pas.

— Ligue entre les Francs, les Allemands et les Saxons.

— Servius, grammairien.

343. Les Pictes et Écossais envahissent la Grande-Bretagne : Constant part pour les combattre. — Ainsi, les disputes religieuses amènent le relâchement de l'empire, qui se fait sentir aussitôt par les insolences des barbares. (Gibbon, I, 596.)

Persécution en Perse : martyre de Siméon, évêque de Séleucie et Ctésiphon.

344. La persécution continue de sévir en Perse.

Mission chrétienne en Arabie, chez les Homérites ou Himiarites. Cette mission est dirigée par le parti arien, en concurrence de celle de Frumence, qu'avait envoyée en Abyssinie (333) Athanase.

Fondation de plusieurs églises en Arabie, à Dator et Aden.

Les chrétiens constatent à cette occasion la présence en Arabie d'une multitude de juifs et leur influence.

345. La guerre continue entre les Romains et les Perses, au désavantage des premiers.

Nouvelle réunion des ariens ou eusébiens à Antioche : ils tendent de plus à se rapprocher de la définition de Nicée, et ils renouvellent à propos de Photin de Sirmium et Marcel d'Ancyre, l'anathème contre Sabellus et les *patripassiens*.

— Mouvement des circoncillions, en Afrique. Les circoncillions sont les ébionites ou sans-culottes de l'Afrique ; c'est le Christianisme qui, défiguré par l'épiscopat, revient brutalement à sa nature primitive et s'affirme dans le radi-



calisme révolutionnaire de la plèbe la plus pauvre et la plus malheureuse. Ils sont poursuivis comme des bêtes fauves par les évêques et les empereurs.

[*Circoncillions.* — La haine des partis et la révolte excitée en Afrique par les édits de Constantin envenimées par les efforts opiniâtres de Constant. A cette heure, le Christianisme primitif est représenté par les bas peuples de Numidie, les mélésiens d'Afrique, les montanistes de Phrygie, mais à des points de vue divers. Les paysans représentant l'élément Mosedi (?), les circoncillions, l'élément socialiste. Ceux d'Afrique se mettent en pleine insurrection. Leur esprit judaïque, leur sang carthaginois se montrent dans leur ardeur du martyre et le mépris de la vie, tant la vie était devenue misérable. Le patron de ces sectaires est le juif Iaxias, II Maccab, 14.

Ils se donnent des chefs qui prennent le nom de *capitaines des saints*.

Leur arme est une massue qui a nom *Israélite*.

Leur cri de guerre est *Alleluia*.

Insurgés contre les ministres de l'empereur, ils parcourent les campagnes, pillent, tuent, violent; ils appellent à eux les esclaves, les débiteurs et se proposent de rétablir l'égalité primitive. Ils tombaient hardiment sur les détachements de troupes; en revanche, ceux qu'on prenait périssent par la hache, le feu, dans les tourments les plus raffinés. Quelques-uns, avides de souffrir pour leur cause, arrêtaient les voyageurs en leur disant : *Le martyre ou la vie!* d'autres se précipitaient du haut d'un rocher, en présence de tout le peuple. Un moment d'exaltation et d'orgueil leur était une compensation de la vie.]

Expulsion des alchimistes. — Les lois des Césars continuent de recevoir leur exécution contre ceux qui furent jadis les compagnons d'infortune des chrétiens.

γ. Firmius écrit sur la pierre philosophale. — Philosophie de Chalcidius.

346. Deuxième siège de Nisibe par Sapor; deuxième succès.

Constance fait bâtir un port à Séleucie.



Concile de Milan, pour l'union des Orientaux et des Occidentaux : les premiers refusent de condamner Arius ; les deuxièmes ne veulent pas se départir de la définition de Nicée.

347. Concile général de Sardique, en Illyrie, tenu du consentement des deux empereurs : 170 évêques ; Athanase, cause, sujet ou âme de toutes ces réunions, empêche toute espèce d'accommodement, en opposant sans cesse l'argument de la *chose jugée* ; et prétendant faire de l'assemblée, non une cour délibérante, mais un tribunal de justice ecclésiastique, où les ariens comparaitraient comme accusés.

Ce qui résulte des *actes* de ce concile, c'est que la plus insigne mauvaise foi les inspire et les dirige ; chaque parti essaie d'écraser son adversaire par le nombre : tantôt la majorité est pour l'un, tantôt pour l'autre...

L'arianisme y est donc condamné par défaut, et Athanase triomphe. (Cf. Fleury.)

Canon contre les évêques de cour ; contre les évêques ambulants, capteurs de sièges ; — contre les diacres et prêtres excommuniés par leur évêque ; etc., etc.

Le résultat fut de diviser l'Orient et l'Occident : les montagnes qui séparent la *Thrace de l'Illyrie*, dit Socrate, *séparèrent désormais deux Églises*. — Premiers symptômes du grand schisme.

Concile de Philippopolis tenu par les ariens, non comparants de Sardique : ils excommunient ceux de Sardique.

Deuxième concile de Milan, qui appuie celui de Sardique.

Calomnies d'Étienne d'Antioche : la fornication, le meurtre, la calomnie sont fréquents parmi les évêques de ce temps. — L'eunuque Léonce, évêque. — Couronnement du chant ecclésiastique à deux chœurs et invention de la doxologie, à Antioche. (Cf. Fleury, p. 347.) — *Aétius*, histoire de cet homme (Fleury, 348), surnommé l'Athée, parce qu'il niait la divinité de Jésus-Christ.

Aétius, tour à tour esclave, journalier, chaudronnier ambulante, orfèvre, médecin, instituteur, théologien. Il y a peu d'hommes dont la vie témoigne d'une intelligence plus grande.



A cette époque, tous les évêques des deux partis s'accusent réciproquement d'hypocrisie, vol, parjure, assassinat, fornication, etc,

348. Concile de Carthage, au sujet des donatistes et circoncillions. — Les empereurs sont absorbés par les affaires de la foi!...

Aussi les Persans remportent à Singare, en Mésopotamie, une victoire signalée sur les Romains.

348-349. Athanase faillit brouiller les deux empereurs, en excitant le zèle de Constant, comme les ariens excitaient celui de Constance. Constant menaça son frère de la guerre, s'il ne réintégrait Athanase dans son évêché.

349. Rappel d'Athanase. Son retour triomphal à travers les provinces de Thrace, d'Asie et de Syrie; tous ses amis rappelés, leurs biens et leurs emplois rendus.

Commencements d'Apollinaire.

350. Révolte de Magnence, à Autun (janvier); il est salué empereur. Constant est tué et l'usurpateur, porté au pouvoir par les *Joviens* et les *Herculiens*, est reconnu sans opposition dans la Gaule et l'Espagne. Il fait César *Decentius*, son frère.

En même temps Vétranion, époux de Constantina, fille de Constantin, est proclamé en Illyrie, et s'allie avec Magnence.

[La révolte de Magnence fut l'effet de la réaction prétoirienne; favorisée par le mécontentement général, effet de l'incapacité et de l'inconduite des fils de Constantin (353).

Dans cette circonstance, Magnence et Constance cajolent tous deux l'évêque d'Alexandrie et lui écrivent humblement: de l'évêque pouvait dépendre la possession ou la fidélité de la province!...]

Népotien, neveu de Constantin, se révolte contre Magnence et prend ainsi la pourpre à Rome: il succombe sous les armes de Magnence, après un règne de 28 jours. La défaveur s'attachait en ce moment à la race de Constantin; ce fut un malheur que Magnence ait été plus tard vaincu.

D'abord Magnence se défait de Népotien et le fait tuer



(juillet). Constance dépose Vétranion, vieillard imbécile, et l'envoie en Bithynie (décembre); il ne reste plus que deux compétiteurs.

350. Cyrille est fait évêque de Jérusalem, après avoir abjuré l'ordination qu'il avait reçue des nicéens. Il quitta ensuite le parti arien (voir). On a fait de cet intrigant un saint.

— Troisième siège de Nisibe par Sapor; troisième succès.

Philosophie de Didyme, à Alexandrie (*quid?*). Il veut aussi concilier le Christianisme avec la philosophie.

Eutrope, sophiste, auteur d'une histoire romaine.

351. 5 mars. Gallus est fait César par Constance et envoyé contre les Perses.

Gallus, homme incapable, féroce, débauché, marié à une *mégère*, Constantina; tous deux faits pour déshonorer le Césarisme et la dynastie.

Huitième bataille que cause le Christianisme, 28 septembre. — Magnence, après de brillants succès, après avoir refusé la paix à son rival pusillanime qui la lui demandait presque à genoux, est défait complètement à Marsa, sur la Drave, en Pannonie.

Pendant le combat, Constance est en prière; enfin, Valens, évêque du lieu et arien, lui annonce, de la part d'un ange, que les légions de la Gaule sont vaincues et capte ainsi la faveur du prince.

A cette bataille, il périt 54.000 hommes, et la perte du vainqueur fut plus grande encore que celle du vaincu. Cette bataille, suivant un ancien écrivain, énerma l'empire, que la victoire de Théodose sur Eugène (393) mettra aux abois. Magnence se retire à Aquilée, sur l'Adriatique: l'Afrique, la Sicile et l'Espagne se détachent de lui.

Marche de Gallus contre les Perses. Il obtient quelques succès.

Constance semble n'avoir vaincu que pour le triomphe de l'arianisme. Il rassemble un concile à Sirmium; fait déposer l'évêque Photin, de Sirmium; Paul, de Constantinople.



Une sédition arrivée à cette occasion fait périr 3,450 personnes. Alors ceux qui avaient auparavant signé la foi de Nicée s'empressent de signer celle de Sirmium : la persécution recommence contre Athanase.

Mouvement perpétuel d'évêques ; les chevaux de poste épuisés aux transports des synodes. — « J'ai grand'peur, disait Athanase, que le clergé, au lieu de découvrir la vérité par ces courses, n'y trouve que le rire et le mépris des infidèles. »

Constance éprouvait une aversion invincible pour l'*omooou-sion* ; mais il redoutait encore plus l'*athéisme* d'Aétius.

— Une croix lumineuse (c'est Cyrille de Jérusalem qui le raconte) apparaît dans le ciel, en plein midi, s'étendant du Calvaire au mont des Oliviers (7 mai).

Nous avons vu celle de Migné : celle de Jérusalem causa une vive impression.

Révolte des juifs, en Palestine, sous la conduite d'un nommé Patrice, et comprimée par Gallus.

Les villes de Tibériade, Diospolis, Diocésarée, etc., sont brûlées et ruinées par les soldats !...

Les évêques chrétiens se signalent dans cette répression par leur rapacité et font renouveler contre eux les édits d'Adrien (36).

Magnence est chassé de l'Italie et se retire dans les Gaules.

Concile de Rome tenu par *Libère*, au sujet d'Athanase. On y lut une lettre des évêques d'Orient contre lui. Mais en même temps, une autre lettre signée de 75 évêques d'Égypte étant arrivée au concile en faveur de l'évêque d'Alexandrie, « le concile, dit Fleury, voyant un plus grand nombre d'évêques du côté d'Athanase, jugea qu'il était contre la loi de Dieu de *consentir* aux Orientaux ».

353. Concile d'Arles, convoqué par Constance : par suite d'arrangements ecclésiastiques, le concile, présidé par le légat du pape, condamne solennellement Athanase et réhabilite Arius ; un seul évêque, Paulin de Trèves, refuse son adhésion.



Constance se venge de ses humiliations (349-350).

« Les précautions et les délais qu'éprouve cette condamnation, les difficultés qu'entraîne l'exécution, apprirent à l'univers que le Césarisme n'était plus qu'une ombre, et que dans l'empire romain renaissaient le droit et la liberté. » Deux années se passent en négociations (255).

Neuvième bataille. — Nouvelle défaite de Magnence (août) en Dauphiné : il s'enfuit à Lyon, où, se voyant abandonné du peuple et près d'être livré, il se donne la mort. Son frère Décentius suit son exemple : l'empire se retrouve tout entier entre les mains de Constance.

— Loi de Constance contre les sacrifices nocturnes, que Magnence avait autorisés : cette loi, jointe aux consultations magiques que faisait Magnence, au nom de *tyran* que les chrétiens lui donnent, à l'appui qu'il prêtait aux ariens pour les détacher du parti de Constance, montre clairement que sa révolte fut le produit de l'antagonisme général, causé par la reconnaissance du Christianisme et la persécution des païens.

354. Alliance de Constance avec les rois allemands (?)....

Le César Gallus est mandé d'Antioche par Constance pour lui rendre compte de son administration, convaincu d'une multitude de crimes et mis à mort. — Son frère Julien, âgé de 25 ans, qui faisait à Athènes profession de philosophie, est épargné par la protection de l'impératrice Eusébia, qui semble avoir eu pour lui une passion violente. Julien n'avait jamais été chrétien que par force, c'est-à-dire par autorité impériale et paternelle ; à mesure qu'il avançait en âge, que sa raison se formait, la vue des discordes chrétiennes, des intrigues et de l'hypocrisie épiscopale, de la stupidité de leur théologie, de la férocité et de la corruption de la cour, lui inspirèrent un profond mépris de cette régénération hypocrite et le rejetèrent vers la philosophie et le système d'Apollonius. Jamais homme ne mérita moins le nom d'apostat, qui lui fut donné ; car jamais homme ne sut avec plus de réflexion, de volonté et de constance, se faire ses croyances et ses idées.



Julien, né en 330. Sa famille massacrée (337) par les successeurs de Constantin; son éducation confiée à Eusèbe de Nicomédie, l'arien, son parent du côté maternel.

Constance, qui ajourna son baptême à sa dernière heure, fit baptiser d'abord Julien; et après lui avoir procuré cet avantage, le fit entrer dans les ordres. Julien fut *lecteur* à l'église de Nicomédie. [Outrage sur outrage; il avait certes le droit de protester. Ce fut une victime qui cria vengeance; malheureusement, ce rôle convenait peu à un empereur.]

Pour comble d'infamie, avant d'avoir pu juger par lui-même, il avait été chrétien fervent: dans la candeur de son âme, il avait accepté de confiance tout ce qu'on lui disait!... Cela même rendait l'injure plus cuisante. Combien d'âmes, dans l'empire, depuis 313, depuis 42 ans, en étaient là...

Lui et Gallus, élevés comme deux enfants de chœur: — prières, jeûnes, distributions d'aumônes, offrandes aux tombeaux des martyrs, largesses au clergé; en récompense de quoi, bénédictions de moines et ermites.

Témoin des disputes scandaleuses des ariens!...

(Il soutient, et avec raison, que la Trinité n'est ni dans saint Paul, ni dans Moïse.)

Un retour sur lui-même, sur son origine, sur la politique qui le vouait à l'Église après l'avoir rendu orphelin, joint à un penchant littéraire prononcé et un esprit libre, lui eut bientôt ouvert les yeux! Et quand il eut ouvert les yeux, il fut libre!

Le paganisme existait encore: Julien l'apprit, non comme le vulgaire, mais par les platoniciens. Il y vit ce qui n'y était pas, ce qui n'y était plus, ce qui était insuffisant.

Il devint *gnostique païen*....

Il crut que si Constantin avait pu donner une telle vogue à l'absurdité de la croix, il était encore plus aisé et plus rationnel de rendre la vie et la vogue au polythéisme, qui avait à la fois pour lui la possession, l'ancienneté, le peuple, l'État et les philosophes!...

Son *système théologique* est très voisin de celui des chrétiens eux-mêmes: c'est une gnose qui ne repousserait



point le Christ, si le Christ voulait admettre Apollonius et Simon...

Le Dieu suprême avait engendré une série d'esprits inférieurs à lui, et subordonnés les uns aux autres : génies, anges, dieux, démons, héros, hommes, etc.

355. A vingt ans, Julien né et élevé dans le Christianisme, soumis à la surveillance la plus sévère, toujours épié par ses délateurs et menacé de perdre la vie à la moindre manifestation de ses sentiments. Il lui était défendu de fréquenter les philosophes, notamment Libanius.

En 350, Aédène, proscrit par Constantin (313), donne des leçons à Julien et se fait bientôt remplacer par ses disciples Chrysanthé, Eusèbe et Maxime. Julien est initié aux mystères d'Eleusis ; là il se dévoue aux mystères des dieux. — Gibbon est de plus en plus ridicule quand il représente les platoniciens philosophes comme des fourbes qui se renvoient le crédule Julien, et celui-ci à son tour comme un hypocrite. Tout le monde, alors, croyait à la magie ; et, au fond, Julien l'Apostat était encore de la même religion que les chrétiens.

A vingt ans, Julien s'était refait une raison, une religion, une politique et tout un système. Sa nomination comme César mit fin à une dissimulation pénible : le pouvoir, chose rare, devint pour lui la liberté.

— Démarches de Libère, en faveur d'Athanase, auprès de Constance. Mission de Lucifer de Cagliari.

355. Les mêmes difficultés ramènent incessamment les mêmes nécessités. La conjuration de Sylvanus, qui se fait empereur, à Cologne ; celle d'Africanus en Pannonie, causées toutes deux par la faiblesse et la tyrannie du gouvernement de Constance, abandonné aux eunuques, obligent l'empereur à créer un nouveau César. A l'instigation de sa femme Eusébia, il choisit Julien, lui fait épouser sa sœur Hélène, et le proclame à Milan devant les troupes (5 novembre).

Julien avait passé la plus grande partie de l'année à Athènes.

Le premier enfant qu'il eut de la princesse Hélène fut tué par la sage-femme, qui, payée par l'impératrice Eusébie, lui



coupa le nombril trop près ; les autres arrivèrent toujours avant terme ; la même Eusébie ayant pris soin de faire avorter Hélène, dont elle était jalouse.

355. 1^{re} décembre, départ de Julien pour la Gaule ; il passe l'hiver à Lyon : entouré de pions, d'eunuques, surveillé par les affidés de Constance. — Là, il apprend le siège et la délivrance d'Autun.

— Concile de Milan, rassemblé par Constance à la sollicitation du pape Libère. Les Orientaux (ariens) y furent peu nombreux. Les Occidentaux, au contraire, parurent au nombre de plus de 300 : c'est Fleury qui le raconte. Tous cependant condamnèrent Athanase et souscrivirent à la foi arienne, à l'exception de trois ou quatre : Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, Denys de Milan, et un diacre nommé Hilaire.

[A cette époque, s'il faut en croire Hilaire de Poitiers, il n'aurait pas encore entendu parler de la foi de Nicée !]

Croira qui voudra que 300 évêques furent violentés par l'empereur et souscrivirent lâchement une profession de foi impie et sacrilège. Pour nous, nous poserons, en présence de ces interminables et scandaleuses intrigues épiscopales, ce dilemme.

En ce moment, l'Occident et l'Orient se prononcent en majorité contre la foi de Nicée et son auteur, Athanase. Ou bien ils ont reconnu que cette foi était idolâtrique et outrepassait la foi chrétienne, et alors, ce sont les empereurs qui étaient les vrais chrétiens ; c'est l'Eglise catholique qui a été depuis apostate et qui a méconnu sa tradition ; ou bien l'épiscopat chrétien, en masse, à l'exception de cinq ou six individus, n'était qu'un ramassis d'intrigants, d'ambitieux, d'hypocrites et de lâches ; des chefs de parti luttant entre eux pour le pouvoir et l'influence, prompts à la livrer au despotisme impérial, dignes de tous les mépris des peuples et des sévérités de l'histoire. A ce dilemme, nous ne voyons qu'une issue : c'est de dire que l'une et l'autre alternative sont vraies ensemble et tout à la fois.

[Ce dilemme est reprochable et ne présente pas les faits



dans leur sincérité. La question n'est pas seulement celle qui s'accuse, à savoir la vraie foi ; c'est encore celle qui ne s'accuse pas, la prépotence du Christ sur César.

D'une part, la vraie foi semble avoir été du côté de Constance et d'Arius, et la majorité des évêques ne le sentait que trop : — mais d'autre part, en reconnaissant l'erreur de Nicée, ils livraient l'Eglise à la merci de l'empereur, ce qui était pour le Christianisme le suicide, et ce que ne pouvaient faire les évêques. De là cet affreux tiraillement qui dura près de soixante ans.

L'Orient a toujours incliné à la fois, et vers Arius, et vers l'empereur : cela se voit encore aujourd'hui par la Russie et la prépotence religieuse du tsar ! Le dilemme ci-joint n'a donc de vérité qu'à l'égard du dogme.]

Constance, fort de l'immense majorité du concile de Milan, exige que tous les évêques rétractaires, et en premier celui de Rome, Libère, signent la profession de foi ; sur leur refus, il les envoie en exil.

— Le pape Libère est enlevé de nuit, et clandestinement. L'intrus Félix abandonné de tout le monde. Une députation de femmes va réclamer sa liberté à l'empereur, qui peut juger alors que la vraie puissance est dans l'épiscopat.

356. Constance défend les frontières de la Rhétie et de l'Illyrie contre les barbares.

Première campagne de Julien. — Il s'établit à Reims, et en faisant son apprentissage contre les Allemands perd *deux légions*, qui sont taillées en pièces. — Dans une deuxième seconde action il est plus heureux, mais rien de décisif. Il s'avance jusqu'à Cologne, et revient prendre ses quartiers d'hiver à Sens, où il est suivi par les Germains.

Brouille avec Marcellus, commandant de la cavalerie ; — remplacé par Sévère.

— Diminution d'impôts. La cote par tête était de 26 *pièces d'or* ; Julien la réduit à 7, c'est-à-dire de deux tiers ; la TÊTE étant prise pour plusieurs citoyens, quand ils étaient pauvres.

— Tyrannie de Macédonius, évêque de Constantinople. La



persécution de cet évêque fit périr plus de monde que celle de Galérius : églises démolies, baptême et eucharistie administrés de vive force ; citoyens frappés, meurtris, marqués du fer rouge ; femmes qui ont les mamelles coupées et brûlées, condamnations à mort : en revanche, 4,000 légionnaires, envoyés par Macédonius contre ceux de Paphlagonie, sont massacrés,

Représailles de Macédonius : des villages entiers et des villes saccagés.

— En attendant, persécution contre les païens. Défense, sous peine de la vie, d'offrir des sacrifices aux idoles, de les adorer ; de consulter les aruspices, mathématiciens, devins, magiciens, enchanteurs, etc. — Restriction des combats de gladiateurs.

— Mort d'Antoine, à 105 ans (254-356). — Depuis 80 ans, il menait la vie de solitaire ; et plus on le cherchait, plus il fuyait, ce qui était le moyen de se faire chercher davantage. — Il avait conservé la vue, ses dents, qui seulement s'étaient usées, et une santé excellente. Les diables ne lui avaient pas fait grand mal. Né sous l'empire de Dèce, il avait traversé la période des 30 tyrans, celle de Dioclétien et ses collègues, les luttes de l'Église, tout le règne de Constantin et de ses enfants.

Exil d'Athanase : séditions et troubles à Alexandrie. Toute cette année est remplie par l'agitation de la chrétienté, qui ne sait si elle sera monothéiste ou trithéiste, spiritualiste ou anthropomorphiste, arienne ou athanasienne. Constance d'Athanase. Il écrit apologies sur apologies à l'empereur, excite ses partisans, souffle la discorde : la confusion règne partout dans les Gaules, l'Italie, en Égypte, à Constantinople ; l'histoire ecclésiastique de Fleury n'est remplie que de détails personnels aux évêques orthodoxes et à la persécution de Constance.

9 Février. — Athanase est enlevé la nuit de son église par une force de 5,000 hommes ; la ville d'Alexandrie occupée par les légions. Protestation du peuple, meurtres, pillages : Athanase au désert, sa tête mise à prix.



— De nouvelles lois sont rendues contre les prêtres de Dieu et les devins; les divisions de la chrétienté n'arrêtent point la réaction.

357. 28 avril. Constance va à Rome, qu'il n'avait jamais vue, en admire les monuments et lui fait don d'un obélisque. Il conserve les privilèges des vestales; accorde des fonds pour les sacrifices; nomme aux dignités sacerdotales, etc.

Ce fut un spectacle tout nouveau pour le peuple de voir un empereur.

Le peuple crie dans le cirque: *un Dieu, un Christ, un évêque*. — Députation des femmes à l'empereur.

De nouvelles incursions des barbares, et surtout des Quades, l'appellent bientôt au delà du Danube, où il refoule les envahisseurs. Il rétablit les Sarmates en corps de nation, amie et alliée de la République.

Odius et Libère, le président de Nicée et le pape, signent la profession de Sirmium, c'est-à-dire adhérent aux idées d'Arius et abjurent celles de Nicée.

— A la rentrée de Libérius, les partisans de Félix, son concurrent, sont massacrés dans les rues, les bains et les églises: comme au temps de Marius et de Sylla.

— Athanase écrit un pamphlet contre l'empereur Constance, et se pose tout à fait en sujet rebelle. (Cf. Fleury, III, 472.)

— Déposition de Cyrille, évêque de Jérusalem. — Lettre des évêques des Gaules à Hilaire de Poitiers, exilé. Ils adhèrent à la foi de Nicée; c'est plutôt une affaire de personnes et de parti que de doctrine.

357. Sédition à Constantinople, à propos de la translation du corps de Constantin; il y eut un tel massacre que, d'après Fleury, le puits situé en face de l'église fut rempli par le sang qui coulait de tous côtés.

Constance sévit alors; il punit les meurtriers d'Hermogène (342), parmi lesquels deux ecclésiastiques, que les Grecs honorèrent depuis comme martyrs. Mot d'Ammien



Marcellin : *Bullas infestas hominibus bestias, ut sunt sibi furales plerique christianorum.*

— Campagnes et administration de Julien dans les Gaules. (Cf. Gibbon, I, p. 428-434.)

Deuxième campagne, plus heureuse. — Arrivée de Barbation, avec 30,000 hommes; il n'agit point, laisse échapper l'ennemi, brûle ses bateaux et ses provisions, et fait tout pour détruire Julien. — Cette deuxième campagne est perdue.

Bataille de Strasbourg (octobre), où Julien avec 13,000 hommes défait le roi Chnodomare, qui en conduisait. 35,000. — Il tue 6,000 hommes à l'ennemi; lui-même en perd 250.

— Décembre. — Julien attaque et enlève 600 guerriers francs, retirés dans deux châteaux sur la Meuse.

358. Débordement de barbares dans l'Illyrie et la Gaule. — Les Juthunges sont défaits par Barbation; les Quades forcés de se replier jusqu'à l'embouchure du Rhin; les Chamaves et Saliens contenus par Julien, qui porte la guerre au centre de la Germanie. Il rétablit, par le Rhin, le commerce avec la Grande-Bretagne. Il semble, par la marche de ces incursions des barbares, qu'en ce moment les peuples de la Germanie soient aussi affaiblis que l'empire.

— Julien écrit ses *commentaires*.

— Sapor et Constance échangent des ambassadeurs, dont les négociations n'aboutissent à rien. Le premier réclame le royaume de Cyrus, le deuxième les limites de l'empire romain!

— Les *anoméens*, ἀνομοῖτοι, négateurs de la consubstantialité, à Antioche.

— Basile dans le désert : famille de *saints*. (Cf. Fleury, 478, 488.)

— Concile d'Ancyre, tenu par les semi-ariens. (*id.* 489 et suiv.) — Ils envoient des députés à Sirmium. — Retour de Libère à Rome.

24 août. — La ville de Nicomédie est renversée par un tremblement de terre qui renverse 150 villes, et est dévorée



par un incendie qui dure 50 jours. — La secousse se fait sentir dans toute l'Asie Mineure et la Macédoine.

359. Après une trêve de dix mois, Julien passe de nouveau le Rhin, surprend les Allemands, les taille en pièces, et les force à demander la paix. — Il délivre 20,000 captifs.

Julien répare les villes et les forteresses, surveille l'administration et la justice, donne l'exemple du travail, de la sobriété et du courage. Il ramène la paix et la sécurité; il arrête l'avidité des officiers du fisc : les mariages, le travail, l'agriculture recommencent. — Julien prend, de son côté, une haute estime de la rusticité et de la vertu gauloise.

On le célèbre comme un autre César, et un autre Marius.

— La nation des Limigantes, qui avait trahi l'empereur, après avoir sollicité son alliance, est anéantie par Constance.

En Perse, Sapor marche de nouveau contre les Romains; mais contre l'avis de ses généraux, il s'acharne à la prise d'Amida, qu'il enlève après un siège de 73 jours, et une perte de 30.000 soldats. La ville est rasée, et tous les habitants massacrés; mais Sapor forcé de battre en retraite. — En se retirant, il s'empare des places fortes de Singara et de Bezabde et enlève cinq légions, de celles que Constantin avait réduites à moitié.

[La perte d'Amida fut l'effet du gouvernement des eunuques, qui enlevaient les meilleurs généraux, tels qu'Ursinien à l'armée, et mettaient à leur place de lâches intrigants (gouvernement d'eunuques et de prêtres).]

Partout la destruction, le ravage et la mort.

Cependant, que fait la chrétienté ?

Un concile est tenu en Orient à *Séleucie* (12 septembre), en Isaurie; — un autre en Occident à Rimini.

[*Juin.* — Concile de Rimini, 400 évêques de Gaule, Afrique, Italie, Espagne, *nicéens*, 80 supposés ariens. D'abord les 400 nicéens, munis de l'*homoousion*, procèdent brutalement et sans discussion, déposent les ariens !... Mais Constance défend au concile de se séparer; la discussion s'entame;



enfin l'*homoousion* est rejeté par 380 nicéens : 20 restent pour protester. Alors l'univers, suivant l'expression de Jérôme, s'étonna d'être arien ! La RESSEMBLANCE est adoptée, la consubstantialité est proscrite. Quelle victoire !]

Une assemblée a également lieu à Nicé ou Nicée, près d'Andrinople. A ce moment, Hilaire de Poitiers, exilé en Phrygie, écrivant aux évêques, témoigne que, dans les dix provinces d'Asie, tous les évêques, à l'exception d'un seul, rejetaient la foi de Nicée. Il subtilise fort sur l'*homoïousios* et l'*homoïousios*, croit que l'un peut se prendre pour l'autre, et exhorte ses collègues à ne se montrer point trop rigides. Il déplore la multitude des confessions de foi et de symboles, les incertitudes de l'Église, le va-et-vient des évêques, qui tantôt se prononcent pour, et tantôt contre, et semble pronostiquer la ruine de la foi chrétienne.

A Rimini, les nicéens se sentent en force, ne veulent rien céder, et condamnent les ariens, qui vont à Nicée prendre leur revanche. A Séleucie, l'assemblée se trouve divisée en ariens, nicéens et acaciens ; ceux-ci rejetant l'*omoousion* et présentant à sa place l'*omoïousion*. Si l'on fût allé aux voix, ils étaient 105 contre 42. Mais on se querella et l'on ne conclut rien.

Du fond de son exil, Athanase résume les débats des deux assemblées en publiant une relation pleine d'accusations contre les ariens et propre à entretenir la discorde.

[Athanase rentre secrètement à Alexandrie ; il y vit, tantôt dans une citerne, tantôt chez une vierge : de là, il lance des pamphlets, fomenta la discorde parmi les ariens, soutient le parti de Nicée ; incognito, aux conciles de Séleucie et de Rimini ; attaque sans relâche l'empereur Constance, le dénonce comme un tyran et un antéchrist ; et par ses pamphlets colportés de main en main, lui fait une guerre plus dangereuse que celle de Magnence et de Vétranion ; Hilaire de Poitiers et Lucifer de Cagliari en faisaient autant de leur côté!...]

- Des évêques sont déposés par leurs collègues ;
- Aétius condamné par Constance comme impie et



athée!... Déjà l'arianisme n'est plus qu'au juste milieu!...

— Transport de deux obélisques à Rome. (Cf. Champollion.)

360. Julien est proclamé empereur par son armée, que le jaloux Constance avait mandée pour la guerre contre les Perses.

Julien tourné en ridicule à la cour de Constance : velu, myope, parleur et écrivassier ; il prêtait le flanc.

Constance envoie un tribun à Julien, avec ordre à celui-ci de remettre et faire partir sur le champ quatre légions, et l'élite du reste. — Cet ordre violait la promesse faite aux soldats, qu'on ne les enverrait pas au delà des Alpes : les populations de la Gaule s'alarment : Julien se met en mesure d'obéir ; il est proclamé empereur (mars). Constance désapprouve d'abord cette élection et menace Julien ; mais les manifestations de l'armée des Gaules le contraignent à la résignation.

Julien, comme Constantin, a une apparition. — C'est la mode. Le génie de l'empire s'offre à lui.

Il écrit à Constance, très humblement et donne des explications.

Puis il fait une expédition contre les Attuaires, et enlève Vadomaire, prince allemand. Progrès de Julien contre les Allemands.

Constance est forcé d'abandonner en octobre le siège de Bezabde. Progrès de Sapor contre l'empire.

— Mort d'Hélène dans son dernier avortement.

— La réaction du paganisme se montre à découvert avec Julien.

Réaction causée par le Christianisme. — Il est clair que les chrétiens n'étant pas sûrs de leur Dieu, il faut revenir à Jupiter. L'ancienne société avait beau jeu. La chrétienté n'avait point de Dieu. Pour ajouter à la négation d'Arius, Macédonius enseignait, vers ce même temps, que l'esprit, le *Pneuma*, de même que le *Logos*, était une créature, ce qui rentrait tout à fait dans la doctrine de l'unité de Dieu et des émanations subalternes.

Que penser donc de la religion chrétienne, puisqu'elle ne



savait que croire d'elle-même? Les ariens comprenaient, aussi bien que les nicéens, le vide qui venait de se faire par la paix de 313; c'est ce qui explique la multitude de professions de foi, dans lesquelles ils élèvent successivement, tant qu'ils peuvent, la dignité du Christos, mais sans oser jamais aller jusqu'à le déclarer *Dieu, égal à Dieu*, de même substance et dignité que Dieu. Leur conscience apostolique et gnostique s'y refusait...

A ce défaut capital de la théorie chrétienne se joignait le spectacle de ses divisions, de ses hypocrisies, de sa corruption profonde et précocce. Le dégoût s'emparait des esprits sérieux, que n'entraînaient pas, avec la masse, les vaines promesses d'égalité et de bonheur messiaïque, et qui, réforme pour réforme, comparant le plan synthétique d'Apollonius et sa haute tolérance, avec le judaïsme furieux et étroit des chrétiens, trouvaient de beaucoup le premier supérieur au deuxième.

[Prouver, par l'exemple de Julien, que ce qui eût été bien et faisable par Marc-Aurèle, ne se pouvait plus deux siècles après.]

La politique de restauration suivie par Julien, quelques prétextes que lui fournit la discorde des chrétiens, n'en fut pas moins une perturbation nouvelle, ajoutée à celles de Galérius, de Constantin et de Constance.

L'histoire prouve qu'en politique on ne peut guérir les mauvaises institutions qu'en les épuisant, c'est-à-dire en avançant sur elles, non en retournant aux anciennes, ou en introduisant des utopies. Ici, cette loi se manifeste dans tout son jour. Que devait donc faire Julien? Le mal était immense à son avènement. Il fallait s'emparer du rôle de médiateur, et non pas faire de la bascule, mais tenir la balance égale, en observant de quel côté devait aller le mouvement. Ce que Constantin aurait dû faire entre les païens et les chrétiens, en 313, il fallait le faire en 360, entre les partis chrétiens de Nicée, d'Arius et d'Afrique, puis entre la chrétienté et le paganisme; mais revenir au polythéisme, reprendre les errements de Galérius, après quarante-cinq



ans de révolution, c'est d'une pauvreté de génie et de politique impardonnable.

360. Julien fut l'organe de ce parti d'esprits à la fois conservateurs et progressistes, éclairés et honnêtes. Les historiens nous ont appris à ne voir en lui qu'un idolâtre superstitieux; d'autres un philosophe incrédule. La vérité est que Julien n'était que le continuateur de la pensée qu'avaient exprimée avec mollesse Auguste, Vespasien, Adrien, les Antonins, Septime Sévère, Aurélien et Constance. C'était de procéder à la réforme, de prendre en main la cause de la révolution par la fusion des cultes, l'égalité des charges, l'organisation du travail, et la cessation de l'exploitation romaine.

Julien fit donc en faveur des polythéistes ce que Constantin, 47 ans auparavant, avait fait en faveur des chrétiens; il publia un édit de tolérance qui se changea rapidement, par l'entraînement des choses, en opposition et répression pour le Christianisme. Les temples des dieux furent rouverts; les sacrifices recommencèrent; le *labarum* ôté des enseignes des légions — trop tard.

Deux nouveaux conciles tenus cette année continuent la contradiction : celui de Constantinople pour Arius; celui de Paris pour Nicée. Hilaire de Poitiers, après avoir obtenu *par ses prières* la mort de sa fille et de sa femme, et les avoir envoyées devant lui dans le ciel, écrit un pamphlet contre Constance où il le traite de tyran et d'antéchrist. Lucifer de Cagliari en fait autant de son côté, pendant qu'Athanase prend la défense du Saint-Esprit.

361. Nouveau concile d'Antioche, où est proposée la seizième profession de foi arienne : — les ariens y sont les maîtres.

Ces variations dans la profession de foi de la part des ariens ne portaient que sur des mots, et avaient pour but de ramener avec adresse les nicéens, qui généralement ne consentirent jamais à changer un mot au symbole de Nicée. Elles prouvent le zèle et les ménagements des premiers : mais elles tournèrent contre eux. On y vit une hésitation dans la foi, qui nuit à la cause. Au surplus, ce qui a



perdu, dans la chrétienté, la cause de l'arianisme, c'est qu'en réalité le monde était encore trop idolâtre pour embrasser la foi à un seul Dieu, non incarné. — Depuis, le mahométisme, le socinianisme, et la philosophie moderne ont amplement donné raison à Arius.

— Correspondance de Constance et Julien. Constance exige l'abdication; Julien refuse.

361. 6 janvier. — Julien célèbre, avec les chrétiens, la fête de l'Épiphanie.

— Février. — Il renonce au Christianisme publiquement: mais depuis dix ans, il ne l'était plus. Cette dissimulation prouve que le Christianisme, à cette heure, était devenu pleinement la religion officielle; et que le paganisme était décidément abrogé.

[*Apostasie.* C'est une injure des Pères grecs.

Apostat de quoi? L'apostat est le chrétien qui, par ambition, avarice ou amour de la vie, abandonne une croyance à laquelle dans son fort intérieur il n'a pas cessé d'adhérer.

Julien a-t-il cru jamais, avec liberté, réflexion et connaissance de cause? — Le contraire est avoué: élevé dans le Christianisme, entouré de prêtres, vivant comme Éliacin dans le sanctuaire, il n'a eu connaissance de l'histoire, de la littérature grecque, etc., qu'à la dérobée; et à vingt ans, malgré le manque de ressources, par la seule puissance de sa pensée, il avait défait l'édifice de sa foi et s'était refait, seul, la croyance que réclamait son âme.

Apostat de quoi? — Baptisé et élevé par un arien; puis entouré de nicéens; puis témoin de leurs défaites sous Constance, a-t-il jamais été sûr de l'orthodoxie? Qu'il s'attachât au concile de Nicée, les ariens qui l'avaient baptisé le traitaient d'apostat; qu'il restât fidèle à Arius, il était hérétique et apostat!...]

— Après avoir terminé la guerre avec les Allemands, Julien se dispose alors à attaquer Constance; rassemble son armée, la divise par colonnes; et se dirige par Bâle et la Forêt-Noire, du côté du Danube, sur lequel l'armée s'embarque à Vienne et Ratisbonne.



En onze jours arrivée à Bononia à 700 milles (230 lieues.)
— Attaque de Sirmium; — occupation des passages de l'Hémus.

Il écrit à Athènes et Rome, au peuple et au sénat, pour expliquer sa conduite. — On applaudit, mais avec réserve; on blâme les déclamations contre Constance. — *Autoritas reverentium rogamus*, disent les sénateurs romains. — Il ordonne de rouvrir les temples des dieux. — Constance, après avoir imposé la paix à Sapor, revient sur ses pas et annonce son intention de châtier Julien. Il commence par faire intercepter en Égypte les approvisionnements de Rome: en même temps deux légions qui d'abord s'étaient données à Julien, envoyées par lui en Gaule, se révoltent, reviennent à Constance et se retranchent dans Aquilée. A ce moment le péril pour Julien est extrême. La fortune le sert à propos, Constance meurt (3 novembre) d'une fièvre maligne près de Tharsus, en Cilicie.

Aussitôt l'armée entière de Constance, au mépris des évêques et des eunuques, se donne à Julien, qui est maître seul de l'empire.

— Entrée de Julien à Constantinople (décembre).

— Tous les exilés pour cause de religion rappelés;

— Les philosophes en faveur. Restauration de l'hellénisme.

362. 1^{er} janvier. — Julien reçoit avec honneur les consuls à Constantinople. — Réaction de Julien. — Les chrétiens le reçoivent avec des railleries, les païens montrent de l'indifférence. Si le monde n'est pas encore tout entier au Christ, il n'est plus aux dieux!...

(Cf. Mater, Gibbon, Fleury, — pour les détails.)

Le bœuf Apis retrouvé en Égypte.

L'autel de la victoire à Rome.

Réaction furieuse des païens en Syrie; elle rappelle les excès des juifs de Cyrène (115): prêtres et vierges chrétiens traînés dans les rues, rôtis, éventrés, etc.

— A Alexandrie, le peuple païen se soulève contre Georges, évêque arien, rival d'Athanase, voleur public, monopoleur,



concussionnaire, persécuteur. Il avait été fournisseur des armées, s'était enrichi par toutes sortes de rapines, et pour jouir plus tranquillement s'était fait théologien et prêtre. Il méritait au moins la corde : la populace l'assomma ; et les deux partis qui divisaient la chrétienté, ariens et nicéens, s'unissant contre Julien, en firent un martyr. C'est le patron de l'Angleterre. Il a été rejeté par d'autres ; et transformé en un prince de Cappadoce qui souffrit le martyre sous Dioclétien, après avoir soutenu un combat contre le magicien *Athanasius*, en présence de la reine *Alexandria*.

— Émeute à Édesse, les ariens oppriment les valentiniens ; Julien fait confisquer leur église.

Des émeutes à Pessinunte et à Césarée éclatent sous les yeux de l'empereur, renversent les autels et détruisent les temples.

— A Naziance, l'officier qui veut s'emparer de l'Église, est forcé de renoncer à son entreprise, par crainte du peuple.

— Juillet. — Arrivée de Julien à Antioche. Les antiochiens se moquent de l'empereur et de sa barbe!...

— Fable des Césars. (Cf. Gibbon, 543.)

Julien travaille beaucoup, vit sobrement, garde une continence inviolable : chez un homme après tout médiocre, cette vertu augmente singulièrement sa force. — Son lit, dit un de ses panégyristes, était plus pur que celui des vestales.

Il écrit les *Césars*, le *misopogon*, et son ouvrage contre les chrétiens pendant cet hiver et le suivant.

Il abolit une infinité de charges inutiles créées par le luxe des empereurs : mille charges de barbiers, mille chefs de gobelets, mille cuisiniers et des eunuques sans nombre.

Julien par sa vie fait la satire de ses prédécesseurs : le peuple le tourne en ridicule. *Inviso semel principe vel bene vel male facta premunt.*

Il rejette les parures et le faste asiatique : frisure, fard, etc. — Malheureusement on l'accuse d'avoir donné dans l'autre extrême, le *cynisme*.

Il ordonne de rechercher tous les criminels de concussion,



fraude, etc., etc., et les fait punir. — *Chambre ardente*. Il y eut des coupables atteints ; des innocents punis. — Jusqu'à quel point, en principe, est-il moral à un gouvernement de rechercher judiciairement les agents du gouvernement déchu ?... D'autres procès furent si mal menés que les coupables parurent *innocents*. C'était inévitable.

— Conspiration contre la vie de Julien par des soldats.

— Révolte de Marcellus, qui affecte l'empire. — Mis à mort.

— Julien répare les villes grecques et les comble de bienfaits.

Il travaille avec ardeur à la réforme du polythéisme. Il impose des conditions de bonnes mœurs et d'instruction aux prêtres païens ; il écrit, en sa qualité de souverain pontife, des encycliques pastorales ; et il perd son temps à se faire plagiaire des chrétiens. — En quoi Grégoire de Nazianze a eu raison de se moquer de lui.

Il récompense la vertu, le désintéressement, la chasteté.

Il enrichit les *philosophes*, ses maîtres, ce qui scandalise le peuple, comme si les philosophes n'avaient pas eu l'exemple des évêques. — Les légions, alléchées par la viande des sacrifices et les distributions pécuniaires, embrassent en masse la religion de Julien ; une foule de chrétiens, convertis sous Constantin et Constance, se reconver-tissent sous Julien.

Tous ces efforts, nous l'avons déjà remarqué plus d'une fois, arrivaient trop tard et devaient rester infructueux. Si Julien, qui fut dans son temps une espèce de Chateaubriand du paganisme, au lieu de suivre son imagination, avait écouté la politique et la philosophie, au lieu de reprendre en sous œuvre un projet désormais avorté, il se fût élevé tout d'un coup au-dessus des questions religieuses et aurait posé largement l'*indifférentisme de l'État*.

Il aurait sifflé les dieux avec Lucien, et les chrétiens avec Celse, Porphyre et Hieroclès ; — il aurait abandonné ces sectes à elles-mêmes, en se bornant à exiger de toutes l'obéissance à la loi, et le respect de la paix publique ; — mais



il aurait donné un nouvel essor à la philosophie sceptique, aux sciences; il aurait suivi Marc-Aurèle pour la morale, Papinien pour la législation, etc., etc. — Et le Christianisme, tombant aussitôt dans le mépris, serait mort, en même temps que les superstitions païennes.

Le grand tort de Julien, comme de Constance II, comme de Constantin, comme de Galérius, fut d'avoir voulu faire servir la puissance impériale au triomphe de sa religion particulière. Il devait garder une neutralité sévère, inaugurer purement et simplement *le Numen supremum*, y accoutumer les peuples peu à peu, et du reste se moquer des nicéens, des ariens, des manichéens, des donatistes, des platoniciens, des aruspices, tout en les protégeant et les surveillant ! Ce fut un UTOPISTE.

[Pour l'indifférence, le pouvoir peut tout; pour une religion, une opinion, rien !...]

— Ce qu'il y a de meilleur, en Julien, à tout prendre, c'est le côté MORAL, c'est *l'homme*.

Du côté de l'intelligence, surtout de celle qui fait l'homme d'État, il est pauvre. Pas de génie; pas de spontanéité.

C'est un écolier qui a bien fait ses études, qui connaît ses auteurs, qui est intelligent et docile, comme Alexandre Sévère, mais qui ne sait rien d'ailleurs.

Julien n'a ni l'instinct, ni l'intelligence de sa position. — Il ne comprend pas le Christianisme qu'il rejette, et pas plus le paganisme, qu'il rappelle. — Il a le désir de la philosophie; mais la philosophie qu'il lui faut, il ne la devine pas. Il éprouve vite que la religion n'est point œuvre impériale. La *vérité*, scientifiquement démontrée, peut s'imposer; — la *foi*, jamais. C'est *ad libitum vulgi*. Julien échoue comme Constantin et Constance.

Système de Julien, d'après Gibbon, I, 520. — JULIEN LE PLATONICIEN OU LE PHILOSOPHE (Cl. les *Césars* et note de Spinhème; — le Discours à Salluste, *In solem Regem*; — et les fragments conservés par Cyrille.

« Le Dieu suprême a engendré la chaîne graduelle des esprits subordonnés les uns aux autres, des dieux, des



démons, des héros et des hommes; et chacun des êtres, tirant son existence immédiate de la première cause, a reçu l'immortalité. — Afin, disait Julien, que des êtres indignes ne partagent point un si précieux ouvrage, le Créateur a confié à l'habileté et à la puissance des dieux inférieurs le soin de former le corps de l'homme, et de disposer l'harmonie des règnes; il a délégué à ses ministres divins le gouvernement temporel de notre monde sublunaire; mais leur administration imparfaite n'est pas exempte de discorde et d'erreur. Tant qu'une prison mortelle renferme nos âmes, il est de notre intérêt et de notre devoir de solliciter la faveur de conjurer la colère des puissances du ciel, que notre hommage réjouit et dont il est permis de croire que la partie la plus grossière de leur être se nourrira de la fumée des sacrifices (c'est l'opinion des anciens juifs, concernant *Jéhovah*). Les dieux daignent quelquefois manifester leur présence dans les statues et les temples. » — Autant en pensent les chrétiens; et sans aller jusqu'à la présence réelle, les *images parlantes* ou remuant les yeux le prouvent).

Le soleil est l'image du *Logos* (Gibbon qui a fait cette analyse, est absurde dans les réflexions qu'elle lui suggère.)

— Affaires de l'Église : (Cf. Julien, t. iv, 1-87);

Agitation des donatistes en Afrique;

Sédition d'Alexandrie, en Afrique; l'évêque George, tué.

— Rentrée d'Athanase.

Concile d'Alexandrie : amnistie habilement décrétée par Athanase en faveur des évêques qui avaient souscrit aux formules de Rimini.

— Athanase chassé. Persécution maladroite de Julien contre cet évêque : il eût voulu, en sa personne, étouffer (?) tout le poison des galiléens.

— Deux évêques à Antioche : après l'hérésie, le schisme.

— *Décembre*. — Julien fixe le prix des grains, et fait vendre à vil prix du blé... que les monopoleurs achètent; et la disette continue. — Aux saturnales, le peuple le chausonne.

363. Janvier. — Autorisation de reconstruire le temple



de Jérusalem. — Lieu de pèlerinage; on montrait le tombeau, la croix, les clous, la couronne d'épines, le poteau, etc. Grand commerce pour la ville : lieu de plaisir et de débauche. Suivant Grégoire de Nysse qui condamne ces pèlerinages, les Jérusolymitains adonnés au vol, à l'adultère, à l'orgie, à l'empoisonnement. C'est le portrait de la Rome papale.

— Au commencement de l'année, travaux pour la reconstruction du temple juif à Jérusalem. Conception absurde, et que l'histoire doit blâmer sévèrement, non par faveur pour les chrétiens, ni par haine pour les juifs, mais par pure philosophie. Exhumer un culte mort, quand l'empire est déjà travaillé par l'anarchie religieuse, c'est de la démente.

— Un météore effraye les ouvriers...

— Défense aux chrétiens d'enseigner et d'apprendre la grammaire et la hétéorique. — Absurde.

— Destitutions d'emploi, etc. — Partialité.

— Ordre de restituer aux païens les temples et terres confisqués et adjugés aux chrétiens. — Juste.

— Martyre de Marc, évêque d'Aréthuse. — Odieux.

— Temple de Daphné, près d'Antioche. — Dévotion de l'empereur. — Exhumations, etc. — Le temple brûle : Enquêtes contre les chrétiens; martyre de Théodore. — Confiscation de la cathédrale.

— Julien, s'il fût revenu vainqueur des Perses, était sur la pente de la persécution. Il allait recommencer Galérius et Maximin Daïa! Surcroît de mal.

363. Guerre de Julien contre les Perses. Sa mort, 26 juin. Jovien fait la paix avec les Perses et bat en retraite. — Le Christianisme rétabli : réaction nouvelle. Le *labarum* rétabli.

— Valentinien envoyé contre les Allemands.

— Prodiges du temple de Jérusalem. — Agitation arienne.

— Concile d'Antioche.

364. *Février.* Mort de Jovien. Valentinien est élu par les troupes à Nicée, et associe à l'empire son frère Valens. Nouveau partage de l'empire : il ne peut plus exister que PARTAGÉ. Contradiction manifeste.



Caractères de Valentinien et Valens. (Cf. Gibbon, I, 581.)

Controverses d'Ililaire, de Poitiers. — Fleury.

365. Révolte de Procope, parent de Julien, que les deux empereurs voulaient mettre à mort, quoique inoffensif. — Raison d'Etat et de religion. (Cf. Gibbon, 97-378.) — Les *Joviens* et les *Hereuliens* embrassent sa cause. — Épuration et destitutions. (Gibbon, 577.)

Révolte générale des barbares Allemands, Pictes, Écossais, Saxons, Quades, Sarmates, ainsi que des Asturiens et des Maures.

Lois contre les magiciens. (Gibbon, 580.) — Persécution atroce contre eux.

Valens se déclare contre les nicéens et les persécute. (Fleury, II, et Gibbon, 2585.) — Concile de Lampsaque; députation des Orientaux en Occident.

— Philosophie de Thémistocle. (Cf. Buret.) — Para, roi d'Arménie (Gibbon, 602). — Le Danube (Gibbon, 603.)

— Tremblement de terre (Gibbon, 609); il ébranle tout le globe.

366. Dixième bataille gagnée par le Christ. Défaite de Procope et sa mort. Valens se tourne aussitôt contre les Goths. — Défaite des Allemands par Valentinien.

— Basile et Grégoire de Nazianze résistent à l'arianisme et soutiennent l'œuvre d'Athanase. — Le pape Damase; schisme d'Ursin. (Fleury et Gibbon, 588.) — Concile de Tyane (Date à vérifier). — Ce concile exclut l'Apocalypse du canon des Ecritures; en sorte que ce sont les mêmes à qui elle avait été adressée qui la méconnaissent! Ce fut fait en haine du millénarisme auquel tout le monde avait cru, auquel plus personne ne voulait croire.

367. La guerre est dans l'empire et dans l'Eglise.

Pillage de Mayence par les Allemands. — Le comte Théodore repousse les Pictes et les Écossais. (Cf. 597.)

24 août. — Valentinien fait César son fils Gratien, à Amiens. Il épouse Justine, veuve de Magnence.

Concile de Laodicée. — Ililarion.

368. Valentinien passe le Rhin, et remporte sur les Alle-



mands, Bourguignons et Saxons plusieurs victoires. — Les Francs ravagent la Gaule.

Valens pousse la guerre contre les Goths; cependant les Perses s'emparent de l'Arménie.

369. Athanaric, roi des Goths, est défait par Valens et contraint à la paix.

Sapor poursuit ses entreprises, fait périr Arsace, roi d'Arménie, chasse Sauromace de l'Ibérie et le remplace par Aspacure. (?)

— Basile résiste à Valens (Fleury).

370. Défaites des Saxons et Allemands par Valentinien, et de Sapor par Valens. Trêve en Orient.

— Conciles de Rome, d'Illyrie et d'Antioche.

Écrits de Basile et d'Athanase. (Cf. Fleury.)

On sent ici combien fut regrettable la politique de Julien, qui par opposition à celle de Constantin ne sut que se jeter dans une réaction impuissante. Depuis, les empereurs prennent tous parti pour une secte et se font persécuteurs; tandis qu'ils devaient seulement protéger la liberté des opinions et empêcher les luttes, les violences, ils donnent l'exemple de la polémique et éternisent l'agitation.

Il faut le dire, Julien, avec la plus belle situation, ne sut rien créer, rien fonder.

Loi de Valentinien contre l'avarice et l'incontinence des prêtres chrétiens. (Fleury, II, 142.) — Opulence du clergé à cette époque, mot de Prétextat à Damase. (Gibbon, 585.)

— Ammien Marcellin, historien.

371. Cette année est belle pour les empereurs. Les Allemands sont défaits par Sévère, commandant des troupes de Valentinien; la guerre des Maures terminée par le comte Théodose; les rois d'Arménie et d'Ibérie, qu'avait détrônés Sapor, sont rétablis par Valens.

Mais de même que Constantin, triomphant de Maxence et de Licinius, semblait n'avoir vaincu que pour le Christianisme; de même Valens ne paraît vaincre aussi que pour la gloire d'Arius.



Le paganisme expire dans les complots magiques.... histoire de l'anneau magique, analogie avec les *tables tournantes*.

Massacre des magiciens. — Persécution des nicéens. (Cf. Fleury et Gibbon.)

Mort du philosophe Maxime.

371. Guerre de Valentinien contre les Quades. Révoltes des Maures en Afrique et des paysans en Syrie.

— Apollinaire, poète grec.

— Martin de Tours. — Fleury.

373. 80.000 Bourguignons paraissent sur le Rhin, appelés par les Romains contre les Allemands.

Le comte Théodose est de nouveau envoyé en Afrique contre les Maures, pendant que Valens continue la guerre contre les Perses.

— Lois de Valentinien contre les donatistes ou rebaptisants; les manichéens.

— Travaux de Basile : sa politique droite, etc. (Fleury, IV, 288, 317.)

— Commencements de Jérôme, bibliophile et philologue chrétien.

— Trait d'hypocrisie monacale (Fleury, IV, 276); fausse vertu.

— Les moines *puissants*. (*Id.*, 282.)

— Éphrem, poète, l'adversaire de Bardesane.

— La *simonie* répandue dans l'épiscopat. (Fleury, 190.)

— Mort d'Athanase, à Alexandrie.

374. Valentinien fait la paix avec les Allemands; Valens tente la même chose avec les Perses, et ne peut s'entendre avec Sapor. L'empire est tout haletant et ne peut plus soutenir sa tâche.

Théodose, fils, chasse les Quades et les Sarmates de la Mésie.

— Ambroise, évêque de Milan : les ariens ont le dessus dans cette Eglise.

Concile de Valence. (Fleury, 321.)

375. Valentinien, après avoir récompensé les Bourgui-



gnons en leur accordant des terres, se prépare à attaquer de sa personne les Sarmates : il est frappé d'apoplexie (17 novembre). — En Pannonie, l'armée, par esprit de rivalité contre celle des Gaules, nomme Valentinien le jeune, fils de Justine, empereur.

Dans le même temps, les Huns, partis de la Chine, s'avancent sur l'Europe, refoulent les Goths devant eux, et les défont dans une bataille. — Valens, qui suivait pied à pied la politique de son frère, permet aux Wisigoths de passer le Danube, comme soldats de l'empire, et ouvre ainsi la porte aux barbares ; l'invasion commence : les Goths en sont les pionniers.

— La permission de passer le Danube fut accordée par Valens à l'évêque goth Ulphila qui pendant le séjour qu'il fit à Constantinople, embrassa la foi arienne, et conquiert ainsi à l'arianisme tous les peuples.

— Valens force les moines à servir dans les armées.

— Théon, mathématicien et astronome.

376. Les Goths quittent les bords du Volga, où ils étaient établis depuis l'an 93, passent le Danube et s'établissent, avec l'assistance de Valens, dans la Pannonie et la Thrace — l'invasion de l'empire commence. — (Gibbon, 622-629.)

Les Alains, chassés aussi par les Huns, parcourent l'Europe cherchant un asile, et s'avancent jusqu'aux Pyrénées.

Désormais, l'empire est perdu : le mal sans remède.

— Mort du comte Théodose, décapité par ordre de Valens, qui craignait en lui le successeur prédit par le devin Maxime.

— Assassinat du roi d'Arménie par les ordres de l'empereur.

— Concile de Rome et condamnation d'Apollinaire. (Fleury.) — Concile de Gaupes (*id.*) — Travaux de Basile (*id.*)

Les Goths passent en masse à l'arianisme.

Secte des *callypédiens*, qui font de la Vierge Marie une déesse (Fleury 330, IV.)

— Épiphanes, évêque de Salamine, en Chypre, historien éclairé. (Cf. Fleury.)

376. À partir de cette année, l'histoire de l'empire romain



n'est plus que le récit du progrès des barbares. Théodose n'y fit absolument rien; ce n'est donc pas à l'an 410 qu'il faut placer le point de départ de l'invasion, mais en 376; et si l'on regarde de plus près, il faudra remonter au moment où les Francs reçoivent un établissement sur la rive gauche du Rhin, où la Dacie est abandonnée par Aurélien, où les Lombards passent les Alpes et sont recueillis en Italie, etc.

A bien considérer les choses, l'empire romain n'a jamais été qu'une fiction contre laquelle n'ont cessé de protester, à toutes les époques, Gaulois, Germains, Numides et Maures, Parthes, Sarmates, etc.

L'empire est le jouet des barbares, devenus tout à la fois ses ennemis, ses alliés et ses défenseurs.

Les empereurs se vengent sur les dieux et leurs temples, des insultes qu'ils reçoivent des Goths et autres. — Le bulletin annuel de l'histoire n'est plus que le récit de faits sans philosophie, car la philosophie en a été faite auparavant.

377. Les généraux de l'empire apportent des entraves à l'entrée des Goths et accablent d'avaries ces barbares, qui se révoltent et battent les troupes impériales. L'entrée, d'abord pacifique et consentie, se change en invasion et conquête. — Il semble que le vide fait depuis quatre siècles, par la pompe aspirante du Césarisme, appelle les barbares pour repeupler des contrées autrefois prospères et maintenant désertes. La dépopulation est effrayante; la résistance aux barbares manque d'hommes et de motifs, l'avidité du fisc fait du titre de curial (quid?) une charge onéreuse, dont chacun se débarrasse avec le même empressement qu'on en mettait jadis à l'obtenir. Les campagnes cessent d'être cultivées. Dans la seule Campanie, on compte 528,000 arpents en friche. A quoi ont servi les distributions de terres aux vétérans et à la plèbe?...

40,000 Allemands pénètrent en Gaule; ils sont arrêtés pourtant, mais par qui? Par un franc nommé Mellobaud. Le barbare défend contre le barbare la propriété que lui a cédée l'empereur. Ce Mellobaud est consul avec Gratien (?).

Tous les barbares s'unissent contre l'empire; Valens



apprend à Antioche ces tristes nouvelles, et se hâte de conclure la paix avec les Perses, et part, avec l'armée, pour Constantinople.

Les nicéens (Fleury, IV, 356) accusent Valens d'avoir attiré, par son obstination dans l'hérésie, les barbares dans l'empire.

— Travaux d'Ambroise.

378. Gratien se prépare à secourir Valens, après avoir réprimé les Allemands, et s'avance, muni d'un traité d'Ambroise, en guise de préservatif contre la foi arienne.

Cependant Valens, jaloux de triompher seul des barbares, s'avance jusqu'à Andrinople; là, il refuse d'écouter les supplications des Goths, qui ne demandent qu'un peu de place (dans des pays dépeuplés!...) pour eux et leurs troupeaux. La bataille est livrée le 9 août. L'empereur et les deux tiers de l'armée y périssent. Les barbares s'avancent jusqu'aux portes de Constantinople. Théodose et Jules, après avoir rassemblé les débris de l'armée de Valens, parviennent cependant à les arrêter.

Gratien est élu seul empereur?

— Epoque florissante des solitaires. (*Ils prenaient bien leur temps.*) Ceux de la Thébaïde sont les plus nombreux et les plus célèbres. A peine arrivé à une existence publique et officielle, le Christianisme se retire devant les difficultés sociales et proclame son impuissance. Il parodie honteusement la parole du Christ à Pilate, *mon règne n'est pas de cet ordre* (de l'ordre politique); il fait presque une loi du renoncement aux affaires. La crasse des Pacôme, des Hilarion, etc., est devenue l'emblème de la pureté et de la lumière. Grande différence entre les choses du *siècle* et celles du *salut*. Le dualisme oriental, nié dans le dogme trinitaire, se rencontre partout dans la pratique. En vain les empereurs, au désespoir, font appel au patriotisme chrétien et invitent les provinces à former des assemblées pour la résistance à l'invasion (?). On ne les entend point. Qu'est-ce que la barbarie, en comparaison de Satan, l'ennemi éternel du salut?.

Tous ces chrétiens, les Athanase, les Ambroise, les Gré-



goire de Nysse et de Nazianze, les Augustin, etc., sont à juger et à clouer au pilori de l'histoire.

379. 19 janvier. — Nouveau partage.

Théodose est associé à l'empire par Gratien et déclaré empereur d'Orient. Il chasse les Goths de la Thrace et les refoule sur le Danube. — Mort de Sapor, remplacé par Artaxerce.

— Loi de Gratien contre les hérétiques. (Fleury, IV, 368.)

— Autre loi qui favorise le trafic des clercs et les décharge de la patente (*ibid.*).

— Persécution croissante contre les prêtres des dieux ; on les dépouille, on les berne, on les extermine.

— Indication d'un concile à Aquilée, par Gratien (il s'assemble en 387), contre les ariens, que protège Justine, établie à Sirmium.

— Mort de Basile et d'Ephrem. — Grégoire de Nazianze est fait évêque de Constantinople. Ses travaux. (Cf. Fleury.)

L'histoire ecclésiastique est pleine de ces vétilles.

380. Les Goths, pendant une maladie de Théodose, reparaissent en Thrace et en Macédoine. A son rétablissement il se fait baptiser, rend un édit contre les ariens et se met en marche contre les barbares.

— Hérésie des priscillianistes, et des *agapètes* en Espagne, qui attaquent la maternité divine et se mettent nus pour prier.

— Un concile est tenu contre eux à Sarragosse. (Fleury IV, 395-400.)

Diophante enseigne l'algèbre aux occidentaux. — Ausone, littérateur, maître de Gratien.

381. Agitation à Constantinople, causée par l'élection de Maxime dit le Cynique, et les édits de Théodose contre les ariens.

Un concile est rassemblé à Constantinople, qui confirme les articles de Nicée, et pose, par le mot fameux : *filioque*, la divinité de l'Esprit, comme procédant du Père et du Fils. Ce concile, dont les décrets furent appuyés de l'autorité de Théodose et de Gratien, détermina la ruine de l'arianisme (v. 526, 534, 539, 539, 671); décidément le monde ne peut encore



s'affranchir de l'idolâtrie ; l'anthropomorphisme tient l'esprit humain sous sa chaîne, les consciences répugnent à adorer un Dieu infini, éternel, insondable et absolu. Au delà du dogme de Nicée, il semble que Dieu s'évanouisse en deçà de l'idée d'Arius, il s'anthropomorphise. (Quid ?...)

DU CONCILE DE CONSTANTINOPLE A AUGUSTULE (381-476). —
MORT DE L'EMPIRE

Concile de Constantinople. Théodose pacifie l'Eglise en donnant raison aux nicéens ; ce fut chose facile. L'arianisme était devenu presque antichrétien, en s'appuyant sur la cour, et en offrant la chrétienté au bon plaisir impérial. Théodose fit donc une chose logique et nécessaire en se soumettant, empereur, au jugement de l'Eglise, et en reconnaissant la prépotence du Christ sur César : en cela, il méritait des éloges. Mais il immola le Césarisme et égorgea l'empire. Après lui, ce sera fini ! On ne peut l'accuser ; le sacrifice était devenu le moindre des maux.

— Mort d'Athanaric, roi des Wisigoths. (Cf. Gibbon, 644.)

Concile d'Aquilée. (Fl., IV, 400, 454.)

382. Théodose est forcé de concéder aux Goths des terres dans la Thrace.

Troisième concile de Constantinople ; Grégoire de Nazianze refuse de s'y rendre, disant que les conciles d'évêques sont plus propres à augmenter les maux qu'à les guérir. (Fleury, 455.)

— Concile de Rome.

— La veuve Paule et ses filles, protectrices de Jérôme.

Gratien seconde de son mieux les inclinations catholiques de Théodose ; il fait enlever du sénat la statue de la *Victoire*, ce qui fait faire à Zozime un calembour contre le Christianisme. Païens et chrétiens s'accusent réciproquement des maux de l'empire.

383. *Janvier.* — Arcadius, âgé de six ans, associé à l'empire par Théodose.



Loi de Théodose contre les relaps.

Juin. — Quatrième concile de Constantinople.

Juillet. — Loi contre les *hérétiques*, toujours de Théodose.

Septembre. — Gratien, à force de dévotion chrétienne, néglige les soins de l'empire et perd entièrement l'affection des soldats. Maxime est reconnu dans la Grande-Bretagne; il passe la mer, les légions se réunissent à lui en foule; Gratien est abandonné par tout le monde; les villes même lui ferment leurs portes. Enfin il est tué. Justine, mère de Valentinien II, envoie alors Ambroise, évêque de Milan, pour traiter de la paix avec Maxime. Elle conserve la régence de l'Italie, de l'Afrique et de toute la Grèce. — Théodose adhère aussi à l'élévation de Maxime.

Soulèvement des peuples celtiques (?). — Commencement du royaume de Bretagne, dans l'Armorique : Conan I^{er}, roi.

384. Renouvellement de la paix avec les Perses : règne de Sapor II.

— L'hérétique Priscillien est mis à mort par Maxime; sa mort ne fait que donner plus de force à sa secte.

Théodose fait fermer tous les temples païens.

Requête de Symmaque, gouverneur de Rome, pour le rétablissement de l'autel de la Victoire. — Réponse d'Ambroise.

Mort du pape Damase : remplacé par Sirice.

385. Décrétale du pape Sirice : célibat ecclésiastique.

Jérôme quitte Rome, et va s'établir à Bethléem, suivi de Paule et Eustochime.

Ruine du paganisme par Théodose. (Cf. Gibbon et Fleury.)

Démêlés de Justine, mère de Valentinien II, avec Ambroise, évêque de Milan.

Thémistius, orateur grec et philosophe.

386-398. Révolte de Gildon, Maure, en Afrique. (Cf. Gibbon, t. I, p. 698.)

386. *Octobre.* — Invasion des Gruthungiens ou Ostrogoths. Ils sont défaits au passage du Danube par Théodose. Les restes de leurs tribus transportés en Phrygie et en Lydie.

— Épiphanes, évêque de Salamine, en Chypre.



Persécution de Justine contre les nicéens. — Ambroise lui résiste.

Chant ambroisien. (Fleury, IV, 421.)

— Traité d'Ambroise *sur les mystères*, d'accord avec les catéchèses de Cyrille de Jérusalem. (Cf. Fleury.)

— Commencements d'Augustin. Il enseigne la rhétorique à Rome.

Commencements de Jean Chrysostôme, à Antioche.

Un passage des œuvres de saint Jean Chrysostôme prouve qu'à cette époque l'Église d'Antioche comptait 100,000 fidèles, dont 3,000 pauvres entretenus aux frais de la communauté. Or cette ville, la plus ancienne de la chrétienté, comptait au moins 500,000 habitants. Donc le christianisme était à peu près la sixième partie de la population de l'empire, depuis Constantin.

387. Les divisions sociales créaient en Italie une chance aussi belle pour déposséder Justine et Valentinien que celles qui avaient déjà fait le succès de Maxime contre Gratien. Justine essaie de la retenir de nouveau en lui députant Ambroise, qui échoue dans sa négociation.

Caresses de Maxime à Ambroise, à Martin et aux évêques. Ce sont des tribuns redoutables, qui disposent à leur gré des populations ! Maxime n'en reçoit que des grossièretés et des insolences. Pareille chose arrive à Théodose. (Cf. Amphiloque, 383.)

Février. — Sédition d'Antioche. Clémence de Théodose.

Août. — Irruption de Maxime en Italie, fuite de Valentinien le jeune. — Maxime rétablit l'autel de la Victoire ; — comme il défend de maltraiter les juifs, les chrétiens disent qu'il est devenu juif aussi.

— Théodose se prépare à la guerre. Partage de l'Arménie entre deux rois Arsacides.

388. Théodose, en roi dévot, avant de s'avancer contre Maxime, sévit contre les hérétiques. — Il s'avance ensuite par la Pannonie, défait, dans deux combats, les troupes de Maxime, et le saisit dans Aquilée, où tout le monde l'abandonne. L'incapacité politique et militaire de Maxime fit presque tout



le succès de Théodose. La famille de l'usurpateur est exterminée, et l'empire d'Occident rendu à Valentinien le jeune.

Théodose, à la suite de cette expédition, abolit de nouveau l'autel de la Victoire; la synagogue des juifs est brûlée par les chrétiens. Rome se convertit en masse. (Cf. Gibbon, 677.)

Les Francs passent le Rhin et ravagent la Gaule.

— Ambroise blâme l'empereur de ne pas permettre que les évêques et les moines saccagent les temples des païens et les synagogues des juifs.

389. Arbogaste, gouverneur des Gaules, pour Valentinien II, se lie avec les Francs. — Commencement de la royauté lombarde; Agalmond, fils d'Aron, premier roi.

— Lois de Théodose contre les manichéens; il ordonne de les chasser de partout.

Destruction des temples en Syrie, en Égypte, dans les Gaules; Martin, le fameux évêque, se signale dans ces expéditions avec des brigades de moines.

Destruction du temple de Sérapis à Alexandrie. (Gibbon 680-81.) On trouve dans les caves de ce temple des machines comme sous un théâtre. — Séditions et troubles. (Cf. Fleury, IV, 626, 638.) Fleury place le fait à l'an 391. *Quid?*

— Condamnation de Jovinien, dans un concile tenu à Rome. (Cf. Fleury.) Jovinien, surnommé l'Aristippe et l'Épicure des chrétiens, soutenait que la religion et la volupté n'avaient rien d'incompatible.

Concile de Milan, sur la même affaire.

390. Sédition et massacre de Thessalonique. (Cf. Gibbon et Fleury.) 7,000 morts, tués dans un guet-apens.

Pénitence de Théodose.

Ainsi la puissance césarienne est décidément au-dessous de la puissance épiscopale. L'évêque, armé de l'excommunication, met l'empereur hors l'Eglise, hors la loi. Insensiblement une puissance supérieure à celle de César s'est créée, c'est la puissance populaire, reproduite sous une nouvelle forme.

Discipline ecclésiastique à cette époque. (Cf. Fleury, 640, 646.)



Lois de Théodose contre les moines.

Loi du même contre les pédérastes.

— Les *missaliens* soutiennent que la prière vaut mieux que les sacrements. (Fleury, P. IV, 616.) *Quid?* Où en étaient alors les sacrements ?

391. Guerre entre les peuples du Nord, Bretons, Irlandais, Danois d'une part; et les Norwégiens, Suédois, etc., de l'autre. La victoire reste à Haquin, roi de Suède.

Concile de Capoue.

Troubles à Antioche au sujet de l'évêché. Flavien.

Le sénat de Rome demande à grands cris le rétablissement de l'autel de la Victoire et proteste contre la persécution chrétienne.

392. 15 mai. — Le comte Arbogaste, commandant des armées de Valentinien le Jeune, le fait étrangler et il proclame empereur un homme à lui, Eugène, rhéteur estimé, honnête homme, qui s'empresse de déférer aux vœux du sénat de Rome, en rétablissant l'autel de la Victoire.

— Les auteurs ecclésiastiques vantent la chasteté de Gratien et Valentinien II ; il est remarquable que cette chasteté chrétienne ait eu pour complément un défaut complet de virilité et de capacité politique.

Juin. — Loi de Théodose contre les hérétiques. Fleury, 645.

Octobre. — Autre loi du même contre le paganisme : le culte des dieux est assimilé au crime de lèse-majesté.

Théodose, on peut le dire, livra l'empire aux évêques et la société au Christianisme.

— Jérôme dresse le catalogue des livres ecclésiastiques ; il écrit contre Jovinien et Jean de Jérusalem.

— Prudence, Espagnol, poète chrétien.

393. Pendant toute cette année, et une partie de la suivante, Théodose se prépare à la guerre contre Arbogaste.

— Amitié et brouille de Rufin et Jérôme, au sujet d'Origène.

— Réaction du paganisme sous Eugène. (Cf. Fleury, IV, 679.)

— Voyage d'Ambroise (id., 680.)

— Concile d'Ilippone, contre les agabes. (Fleury, IV, L. XIX, n° 41, et tome V, page 30.)



394. Théodose part pour l'Italie; bataille d'Aquilée, 6 septembre, où Théodose, défait le premier jour par Arbogaste, est vainqueur le lendemain, par la défection d'un corps de troupes de l'armée d'Eugène.

Cette victoire achève la déconfiture du paganisme. — Le pouvoir ecclésiastique règne partout sans obstacle, jusqu'à ce que l'idolâtrie soit pleinement terrassée, et que la guerre ne puisse plus avoir le polythéisme pour prétexte. — Les peuples s'accoutument à suivre la loi de l'Eglise, à mépriser la loi civile; à prendre leurs évêques, autorité de leur choix, et suivant leur cœur, pour recours contre l'autorité séculière; le spirituel balance le temporel, en attendant qu'il l'absorbe et le rejette à son tour dans l'opposition.

Batailles gagnées par le Christianisme, depuis la persécution de Galérius :

1° Bataille de Rome, ou *Saxe Rubra*, gagnée par Constantin sur Maxence, 28 octobre 313.

2° Bataille d'Andrinople, gagnée par Licinius sur Maximin, 30 avril 313.

3° Bataille de Cébalis, gagnée par Constantin sur Licinius, 8 octobre 315.

4° Bataille de Mardie, id., id., même année.

5° Bataille d'Andrinople, perdue par Licinius, 3 juillet 323.

6° Bataille de Chrysopolis ou Gallipoli, 324.

7° Bataille de Chalcédoine, id.

8° Bataille de Mursa, gagnée par Constance sur Magnème, 28 septembre 358.

9° Bataille perdue par Magnence en Dauphiné, 353.

10° Défaite de Procope, 366.

11° Défaite de Maxime à Aquilée, 388.

12° Défaite d'Eugène à la bataille d'Aquilée, 394.

Douze grandes batailles, sept guerres civiles en 82 ans; à la suite de l'anarchie des trente tyrans et des querelles qui suivirent l'abdication de Dioclétien. Voilà le bilan militaire du christianisme. Dans ce bilan ne sont pas comprises les guerres et défaites dans lesquelles le christianisme n'a été engagé qu'indirectement : exemple, la lutte des fils de Cons-



tantin, la réaction de Julien, etc., etc. — Il faudrait dresser ce compte.

Faire un dénombrement des *conciles* — et en général pour toute cette période de 325 à 476, procéder par dénombrements de *batailles, révoltes, guerres civiles, conciles, hérésies, schismes, lois, édits, décrets*, etc., etc. — Des chiffres, des nombres, des résumés, placés chacun au lieu le plus convenable du récit. — Faire aussi des listes de *pères, papes* ; de leurs *ouvrages, canons, lettres*, etc., etc.

La société profondément divisée ; la dévastation des monuments, une ochlocratie formée ; un état dans l'Etat ; le monachisme ; une situation révolutionnaire sans principe, car le principe de Jésus est persécuté dans les donatistes et circoncellions ; — sans conduite, puisque le gouvernement est celui des conciles (382) le pire de tous, au dire de Grégoire de Nazianze ; sans but, puisque désormais tout objet temporel est exclu du christianisme, qui dit, comme la philosophie de Schelling, qu'il n'a rien en soi d'empirique, d'utilitaire, de séculier, etc.

Le christianisme apparaît en ce moment comme une conspiration contre l'humanité : il condamne implicitement le mariage par l'encouragement donné au célibat, à la virginité et à la moinerie ; il condamne les emplois, le commerce, l'industrie, l'état militaire, la richesse, la science, etc.

— Concile de Bagaïa en Afrique, 24 avril (Fleury, 693), au sujet des donatistes.

— Concile de Constantinople, *septembre*, sur un différend d'évêques.

Épître canonique de Grégoire de Nysse.

Commencements d'Augustin, né en 355, manichéen, jusqu'à 32 ans, fait prêtre en 391 ; cette année, il écrit contre les donatistes. (Cf. Fleury, 692.)

— Paulin de Nole est fait évêque malgré lui par le peuple.

Zèle, fanatisme, sottise de masses christianisées.

395. 17 janvier. — Mort de Théodose. L'empire est définitivement partagé en deux parties indépendantes. Arcadius, âgé de vingt ans, règne sur l'Orient ; Honorius âgé seulement



de dix ans sur l'Occident; autant et plus incapables que les fils de Constantin; avec eux fleurit le pouvoir des eunuques, déjà si grand sous Constance et Théodose.

Rufin est ministre d'Arcadius; Stilicon, d'Honorius.

La rivalité des deux ministres devint pour les deux empires une source de calamités. Rufin appelle les Huns et les Goths, qui pénètrent jusqu'en Achaïe. Stilicon se retire dans les Gaules, et fait la paix avec les Francs. Mort de Rufin, assassiné par les soldats de Gaïnas (27 novembre), officier goth, envoyé par Stilicon au service d'Arcadius. Ce jeune empereur est complètement dominé par sa femme Eudoxie, beauté bel esprit, qui met en combustion Constantinople.

— Stilicon fait brûler les livres Sibyllins. Que ne donnerait-on pas aujourd'hui pour les lire!

Cessation du calcul des Olympiades.

Invention des caractères arméniens, géorgiens et albanais.

Loi d'Honorius en faveur de l'Eglise : création des privilèges.

— Ferveur monastique. (Fleury, V, 1-28.)

Division parmi les donatistes (7 d. 29.)

Augustin est fait évêque d'Hippone.

Révolte des Goths : ils marchent sur la Grèce.

396. Passage des Thermopyles par Alaric, roi des Goths, et prise d'Athènes. Stilicon marche contre lui, le presse dans le Péloponèse et le laisse échapper.

Cessation des mystères d'Eleusis, et destruction du temple de Cérès par Alaric.

Frigitille, reine des Marcomans, se convertit au christianisme.

— Macrobe, philosophe et littérateur latin.

Trois lois contre les hérétiques.

397. Gouvernement d'Eutrope à Constantinople (Gibbon 771). Eutrope fait sommer Stilicon de quitter la Grèce et le déclare traître à l'empire.

Le gouverneur d'Afrique, Gildon, qui, depuis 386, s'était rendu à peu près indépendant, mais qui continuait de fournir



le tribut de blé à Honorius, passe du côté d'Arcadius. — Le sénat de Rome condamne Gildon, comme traître à l'empereur.

Loi d'Honorius, pour les privilèges de l'Eglise. — Loi d'Arcadius contre le crime de trahison. (Gibbon, 476, p. 775.)

— Mort et célébrité d'Ambroise, évêque de Milan. (Fleury, V, 36-51.) — 28 août. — Concile de Carthagène. (Fleury 57-63).

Dans la fertile Campanie, 528,642 arpents de terres exemptées d'impôt par les agents de l'empire, vu la désertion et l'inculture. (Le juger est environ 28.800 pieds anglais carrés = 267^m5; soit 1412, 776, 371 mètres carrés; ou 141,277 hectares 6371 mètres.)

398. Election de Chrysostôme à Constantinople. 26 février. (Cf. Gibbon.)

Guerre d'Afrique contre Gildon : sa défaite et sa mort.

Alaric, retiré en Epire, traite avec la cour de Constantinople, qui le déclare maître de l'Illyrie orientale et roi des Wisigoths, et s'appête à le lancer sur l'Italie, contre Honorius!...

Loi d'Arcadius contre les hérétiques. (Cf. Fleury, V, 66.)

Autre loi du même pour la protection de l'Eglise. (Fleury, 67.)

Troubles des donatistes. — 8 novembre, quatrième concile de Carthage, (Fleury, V, 74-82.)

Loi contre les asyles. (*Id.*, 82.)

L'Afrique rentre sous le pouvoir d'Honorius, qui fait en même temps fortifier la Grande-Bretagne contre les Écossais.

— Célébrité d'Hypathie, fille du philosophe Théon d'Alexandrie; elle invente l'aréomètre, enseigne les mathématiques et l'algèbre. — Les chrétiens d'Alexandrie, l'accusant de magie, la firent périr en 415.

Un oracle répandu parmi les païens dit que la religion chrétienne ne doit durer que 365 ans. — Ces 365 ans, suivant le calcul d'Augustin, devaient finir à l'an 398, ce qui, selon lui, démontrait la fausseté de l'oracle.

399. Gaïnas, chefs des Goths et commandant des armées



d'Arcadius, excite un des dieux Tribigild à se révolter en Phrygie et à demander la destitution d'Eutrope. Chute de ce ministre. *Janvier*.

Loi d'Arcadius, 13 *juillet*, contre les temples païens. — Loi d'Honorius contre les statues et les temples. — Les Vandales n'auront que les restes des chrétiens.

Une émeute de païens en Afrique coûte la vie à 60 chrétiens.

Égill, roi de Danemark, contraint Armand, roi de Suède, à lui payer un tribut.

Vararane, roi de Perse, est tué par ses sujets; il a pour successeur Izdegarde.

400. Conspiration et chute de Gaïnas, 20 *juillet*. (Gibbon, 778.)

Alaric et Radagaise pénètrent en Italie et s'avancent jusqu'à Ravenne. Honorius est sur le point de leur abandonner l'Italie; il en est empêché par Stilicon.

5^e Concile de Carthage. — (Fl., 94.) Polémique d'Augustin contre les donatistes. (96-109.) — Concile de Tolède, septembre, au sujet des priscillianistes et agapètes, 110-112.

Paulin de Nole invente les cloches. Art chrétien !

Némésius, évêque d'Emèse, entrevoit la circulation du sang.

Commencement de l'architecture gothique. (?)

Rufin, traducteur d'Origène, est condamné à Rome par le pape Anastase. Acharnement de l'Église contre le savant d'Alexandrie; Jérôme se justifie de l'avoir loué.

Commencement des maronites sur le mont Liban.

SIÈCLE D'ATTILA.

Après le siècle de Constantin, le siècle d'Attila; après le christianisme, les barbares.

401. Les Vandales, descendus de la Baltique, s'arrêtent un instant dans la Dacie et la Pannonie et s'apprentent à pénétrer en Espagne.



Démêlés de Jean Chrysostôme avec l'impératrice Eudoxie et les ariens. Caractère farouche, violent, insociable.

— Concile de Carthage au sujet des donatistes.

— Affaire des *Grands frères*.

— Claudien, poète latin, flatteur de Stilicon. (Cf. Gibbon.)

402. Concile de Milève en Afrique — affaire épiscopale.

403. 29 mars. — Alaric est défait par Stilicon à Pollentia en Italie. Il se retire de l'autre côté de l'Adriatique, et se rejette sur l'empire d'Orient. Ainsi la division de l'empire amène fatalement l'antagonisme et livre les deux empires à la merci des barbares.

— Nouvelle querelle entre Chrysostôme et l'impératrice Eudoxie. Mauvais courtisan, il fait beau jeu aux ariens, et compromet son Église par un zèle indiscret, — il est déposé.

— Concile de Carthage.

— Dispute entre Jérôme et Augustin sur la Sainte-Écriture et les fraudes pieuses.

— Épiphanes de Chypre; ses livres contre les manichéens et les ariens.

— Concile du Chêne. Chrysostôme est déposé, puis rétabli aussitôt.

404. Triomphe d'Honorius à Rome. Il abolit les spectacles de gladiateurs. Puis il fixe sa résidence à Ravenne.

— Nouvelle querelle entre Chrysostôme et l'impératrice Eudoxie; il est envoyé en exil. Un incendie dévore, la nuit de son départ, le palais d'Arcadius et l'église. Symbole de l'agitation que cause cette affaire dans la chrétienté. (Cf. Fleury, presque tout le livre XXI.)

405. Stilicon traite avec Alaric, lui donne le commandement de l'Illyrie, et le lance sur Arcadius.

Pélage, à la lecture des *confessions* de Saint-Augustin, commence à revendiquer les droits de la liberté. (Cf. P. Leroux. *Encyclopédie nouvelle* et *Épître de Paul aux Romains*.)

Opposition de la *liberté et de la grâce*. La doctrine d'Augustin est le dernier coup porté à la pensée révolutionnaire du Christ.

— Polémique de Jérôme contre Vigilance, qui s'élève



contre le culte des reliques. — Loi d'Honorius contre les donatistes. (V. 262.) — Nouveau concile à Carthage. — Réclamation des Occidentaux en faveur de Chrysostôme. Intrigues.

406. Radagaise entre en Italie avec 400,000 Scythes; il est défait par Stilicon, secouru par les Goths et les Huns réunis.

Les Vandales (401) sont d'abord battus par les Francs; puis, ligüés avec les Alains et les Suèves, ils sont vainqueurs à leur tour, et ravagent les Gaules jusqu'en 416. Confusion et extermination mutuelle des barbares, pour la possession de l'empire qui ne se défend plus. L'Orient est ravagé par des brigands isauriens.

407. Concile de Carthage: contre les évêques de cour, et non résidents.

— Lois d'Honorius (15 novembre) pour l'Eglise: il confirme les privilèges des clercs: — elles furent, dit Fleury, le fruit de la défaite de Radagaise.

Désolation de la Gaule: Marc, Gratien et Constantin sont élus successivement empereurs dans la Grande-Bretagne. (Cf. Gibbon, 720.)

— Établissement des Alains, Suèves et Vandales en Espagne.

406-413. — Les barbares commencent à former des établissements dans l'empire.

Les Vandales en Espagne, les Goths dans l'Aquitaine, les Burgondes à l'ouest du Jura, songent à se fixer, las de courses et de pillages. L'administration impériale se désorganise, l'organisme centralisateur se brise nécessairement dans un état dont les communications sont coupées en tout sens par l'invasion. Derniers recours des âmes asservies et démoralisées, les évêques deviennent partout les premiers magistrats; la société civile s'affaisse; le pouvoir épiscopal grandit de la misère universelle. La municipalité, c'est l'évêché.

— Théodose II célèbre les quinquennales. Son oncle Honorius avait triomphé trois ans auparavant.



Quels arguments pour Symmaque ! Oui, c'est bien le christianisme qui achève l'empire. Comptons.

Constantin, pour faire triompher le parti chrétien, détruit les armées impériales : Rome, Andrinople, Cibalis, Mardie, Andrinople (*bis*), etc., etc.; ses fils, divisés sur la question du Verbe, déchirent l'empire par la théologie; la réaction chrétienne soulève la révolte païenne; et quels lâches princes, qu'un Constance, un Arcadius, un Honorius. Valens introduit les Goths dans l'empire; Gratien et Valentinien II, se font chasser pour leur bigoterie; Théodose n'a guère de vigueur que contre les païens et les hérétiques; son abominable postérité amène partout l'invasion !... c'est le siècle de l'Église, le siècle de Constantin !...

408. Pêle-mêle général.

Les généraux d'Arcadius sont battus par les Goths. — Mort d'Arcadius, remplacé par Théodose jeune, âgé de huit ans.

Constantin, proclamé empereur en Bretagne, 407, fait César, son fils Constant, et l'envoie en Espagne, qui est bientôt soumise. Lui-même établit à Arles, le siège de son empire.

Alaric, dirigé par Stilicon, rentre en Italie et exige une contribution. La trahison est découverte; Stilicon est mis à mort avec son fils et son beau-père, 23 août (408). Cette trahison de Stilicon et de Rufin, qui tous deux livrent l'empire aux barbares, semble l'accomplissement du vœu chrétien, qui, dans l'Apocalypse, appelle sur Rome Gog et Magog. La vieille politique romaine est oubliée et méconnue, il n'y a plus que des intrigues de dynasties, d'eunuques, d'évêques, de chefs barbares et de femmes.

Le supplice de Stilicon n'arrête point Alaric, qui se joint aux Huns et vient mettre le siège devant Rome. (Cf. Gibbon, 729-744.)

— Iléraclien, gouverneur d'Afrique, se révolte contre Honorius (?) (Cf. Gibbon, 760.)

— La mort de Stilicon sert de prétexte aux donatistes et aux païens d'Afrique pour désobéir aux dernières lois d'Honorius. — Concile de Carthage à ce sujet; lettre d'Augustin à



Olympius, successeur de Stilicon, son ami. — On a du temps pour les querelles religieuses; on ne fait rien contre les barbares.

Sédition de Calame, en Afrique, pour cause de religion.

Lois d'Honorius contre les juifs et les hérétiques, et païens. (Cf. Fleury, 280-281.)

409. Alaric, moyennant rançon, lève le siège de Rome; et bientôt il reçoit un renfort considérable de troupes par l'arrivée d'Ataulphe, son beau-père. Le ministre d'Honorius, Olympius, manque à la foi jurée; un détachement de 6,000 légionnaires, reste des armées impériales, est massacré par les Goths; un secours de 10,000 Huns les remplace et entretient l'opiniâtreté d'Honorius.

Deuxième siège de Rome par Alaric.

— Proclamation d'Attale, prétendant porté par le parti polythéiste pour le Sénat; à la demande d'Alaric, guerre entre Attale et Honorius. — Héraclius refuse de reconnaître cette élection et affame l'Italie.

Révolte de Jérôme, comte d'Espagne, contre Constantin: il donne à Maxime le titre d'empereur, et bloque Constantin dans Arles.

Ligue entre la Grande-Bretagne, l'Armorique et les Francs contre les barbares.

— Loi d'Honorius contre les mathématiciens (25 janvier). — Autre loi du même contre les donatistes. (Fleury, 285.)

Entrée des Vandales en Espagne; les Alains et les Suèves les suivent.

Concile de Brague, Braccara, en Lusitanie (Fleury, 369).

— Cassien se retire dans les Gaules et fonde deux monastères à Marseille.

410. En ce moment, il y a neuf, tant empereurs que césars; pour se disputer et ruiner au reste l'empire romain: Arcadius, Honorius, Constantin, Constant, Jérôme, Maxime, Attale, Jovin et Sébastien.

Alaric, qui s'était rapproché des Alpes, inquiété sur ses derrières, rebrousse chemin, et vient pour la troisième fois mettre le siège devant Rome.



La ville est prise le 24 août 410 (Cf. Gibbon).

Puis Alaric va mourir à Rhègè. Ataulphe lui succède.

Rome assiégée par Porsenna.	507	avant.
— par Coriolan.	489	—
Prises de Rome par les Gaulois	389	—
— par les soldats de Marius.	87	—
— par Vespasien.	69	après
— par Alaric	410	—
— par Ataulphe	413	—
— par Genséric.	455	—
— par Ricimer.	472	—
— par le connétable de Bourbon	1525	—

Défaite des prétendants, Gêrôme, Constantin et Maxime.

— Règlements pour le soulagement de l'Italie. (Cf. Gibbon, 759.) — Honorius exempte d'impôt les biens de l'Église!.. Voilà l'occupation des empereurs!..

— Gédairé, paysan, délié par les Daces pour sa force.

— Zosime, alchimiste, enseigne publiquement le secret de faire de l'or. — Zosime, historien des empereurs. — Sulpice Sévère, historien ecclésiastique. — Avienus, Espagnol, traducteur des *Phénomènes* d'Aratus, etc.

— Fondation du monastère de Lérins, par Honorat. (Fleury, V, 610.)

— Incursion des barbares en Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie, Égypte.

— Ordination de Pissian : spéculation. (Fleury, V, 298.) — Lois contre les donatistes. (Fleury, p. 307.) — Extorsions de l'évêque Théodose. (Fleury, p. 308.)

411. Jovin et Sébastien sont proclamés empereurs, se joignent à Sarus, chef de Goths, puis sont défaits et tués par Ataulphe. — Mort de l'usurpateur Constantin, 18 novembre, (Cf. Gibbon, 762.) — Pulchérie, sœur de Théodose le Jeune, âgée de 16 ans, se charge du gouvernement de l'empire.

— Conférences de Carthage, au sujet des donatistes. (Cf. Fleury, 309-335.)



— Syneïus, évêque de la Cyrénaïque, de la race de Lycurgue. (Fl. V, 335-347.) — Olympiodore, historien. — Théodose de Mopsueste, philosophe déiste.

412. Héraclius (408) se déclare indépendant en Afrique.

Fondation du royaume des Wisigoths, à Toulouse, par Ataulphe; ceux de Pannonie reçoivent en même temps le nom d'Ostrogoths.

L'Arménie est partagée entre les Perses et les Grecs.

— Célestius étend la doctrine de Pelage; il prouve qu'il y a eu des honnêtes gens avant l'Évangile, et qu'il peut y en avoir encore sans l'Évangile; conséquemment que l'Évangile est inutile. (Cf. Fleury, 361. Concile de Carthage à ce sujet.)

Concile de Cirtha au sujet des donatistes.

Lettres d'Augustin. (349-359.) — Lettre à Marcellin, sur la politique. — (Fleury, V, 354 et 371).

— Confirmation des privilèges de l'Église par Honorius. (Fleury, 367.)

413. Fondation du royaume de Bourgogne, par Gondicaire. (Fl., 368.)

Rome est prise et pillée pour la deuxième fois par Ataulphe! Son mariage avec Placidie amène la paix; le chef barbare se retire et va assiéger Marseille.

Héraclien arrive d'Afrique avec 700 vaisseaux et 30,000 hommes. Flotte et armée sont détruites par Marin, et l'usurpateur tué. (Cf. Gibbon, 760.)

414. Loi de Théodose II contre les sabbatiers ou protopaschites!...

— Saint Augustin compose son livre de la *Cité de Dieu*. (Cf. Fleury, V, 372-382.) — Sermon contre les pélagiens. (388-393.)

414. Pulchérie, sœur de Théodose II, est nommée Auguste. Une fille dévote remplace les puissants empereurs! (786.)

Les Wisigoths, battus par Constance, général d'Honorius, évacuent la Gaule et passent en Espagne. (S. d., 764.)

— Lois d'Honorius contre les donatistes. (Fleury, V, 383-384.)



- Livre de Pélage à Démétride (385, 308).
- Augustin, sur l'*Origine de l'âme* (394, 398).
- Fin du schisme d'Antioche, qui avait duré 85 ans. (Cf. *suprà* 329 ; Fleury, V, 421.)

415. Mort d'Ataulphe, tué avec ses enfants à Barcelone; il a pour successeurs d'abord Sigaric, puis au bout de sept jours Wallia. (Gibbon, 765.)

Les Armoriques, la Narbonnaise et l'Aquitaine retournent aux Latins.

Izdejarde, roi de Perse, se fait chrétien. — Ce roi barbare n'est pas le premier qui copie les empereurs.

Nouvelle dédicace de l'église de Sainte-Sophie.

— Jérôme écrit contre les pélagiens. (Fleury, 399, 411.)

Concile de Jérusalem sur le même sujet. (*Ibid.*)

Invention des reliques: (416, 417.)

Sédition à Alexandrie, causée par la rivalité de la puissance civile et de la puissance épiscopale. (418-420.)

416. Placidie, veuve d'Ataulphe, obtient d'Honorius la paix pour les Wisigoths, qui sont ainsi reconnus paisibles possesseurs de l'Espagne. Elle épouse ensuite Constance, vainqueur de ses sujets (414).

Honorius reçoit son deuxième triomphe (404).

— Loi de Théodose jeune contre les parabolains (Fleury, 420-21); — révoquée en 408.

— Écrits de Pélage. (Fleury, V, 427.) — Conciles de Carthage et de Milève, contre lui. — Correspondance épiscopale à ce sujet. On voit par cet exemple, et beaucoup d'autres, comment les évêques se *mettaient d'accord* entre eux, lorsqu'une doctrine venait à surgir dans la chrétienté.

— Décrétale d'Innocent, pape, sur les sacrements. (Fleury, 433, 434.) — Lettre du même à Aurélius, sur les ordinations (427).

L'épiscopat tourne à la papauté. Après une rivalité de quelques siècles, entre les métropolitains de Jérusalem, Alexandrie, Antioche, Constantinople, Rome, la ville italique l'emporte.

417. Défaite des Alains et des Vandales, par Wallia,



roi des Visigoths. Après tout, si l'empire romain avait pu jouir d'une vie intérieure, les barbares n'y eussent pu entrer jamais. L'invasion ne fut qu'une avalanche, qui ne laissa même pas de traces, après quelques années. Elle ne devint sérieuse qu'en se rendant permanente. Les barbares eussent pu suffire à détruire les barbares.

— Zosime, pape. Richesse de l'Église romaine. (Fleury, 439.)

— Augustin sur la Trinité, et contre Pélage (440, 464, 450, 457).

— Exaspération des donatistes (444, 450).

— Concile de Carthage, au sujet des pélagiens (462, 465).

448. Pharamond, roi des Francs, premier de la monarchie franque ou française. — Sa législation. (Cf. Buret de L.)

— Concile de Carthage contre les pélagiens. (Fleury, 465, 468.) — Rescrit d'Honorius contre les mêmes. Condamnation des mêmes par Zosime (470.)

— Livre d'Augustin sur la Grâce (474). — Du même sur le Pêché originel (476). — Lettres du même à Optant et à Marcelin (480).

Acharnement universel contre la liberté. Empereur, pape, évêque, personne n'en veut plus. Anathème solennel à la liberté.

Juifs convertis, et autres miracles à Minorque, par les reliques de saint Etienne. (Fleury, V, 488-498.)

Affaire d'Apiarius : les évêques d'Afrique ne reconnaissent plus l'appel au pape, ni celui des prêtres et clercs d'églises à l'évêque voisin ! (Fleury, 499.)

Par conséquent ils affirment l'indépendance des évêques, au moins en ce qui concerne l'administration, la juridiction, la discipline !...

— Mort de Zosime : le préfet de la ville, Symmaque, défend au peuple d'intervenir dans l'élection. Cela n'empêche pas le clergé de se diviser et d'élire simultanément deux papes (décembre. Fleury, 500, 502.)

Éclipse de soleil, totale, 19 juillet; effroi général. Cône lumineux dans le ciel, durant quatre mois.



419. Schisme à Rome. (501, 506.)

Concile de Carthage au sujet de l'affaire d'Apiarius, 25 mai (506, 511). Un tremblement de terre renverse en Syrie des villes et des villages.

Apparition de Jésus-Christ dans les nuées. Croix lumineuses ; on attend la fin du monde. Correspondance à ce sujet entre Augustin et Hésychius. (Fleury, 514, 515.)

— Rescrit d'Honorius contre les pélagiens (518-521.)

Traité d'Augustin des *Noces* et de la *Concupiscence* (516-521).

Lettre de Boniface aux évêques des Gaules (520).

Mort de Wallia, roi des Visigoths ; règne de Théodoric I^{er} à Toulouse.

Établissement des Bourguignons. (Gibbon, 766.)

420. Constance, général d'Honorius et époux de Placidie, est associé à l'empire.

Mort d'Izdegarde, roi de Perse : guerre contre Vararane son successeur, et Théodose II. Les Perses unis aux Sarrasins sont défaits.

— Religion des Subiens, ou Mandaïstes, produit incestueux du christianisme et du magisme.

— Doctrine de la spiritualité de l'âme. — Livre d'Augustin à ce sujet. (Fleury, 526.)

Mort de Jérôme, 91 ans.

Orose, *Histoire universelle*. — Isidore de Pélurè. — Jean Cassior, *Histoire ecclésiastique*.

Époque de Merlin, le célèbre enchanteur breton.

421. Constance est fait empereur le 8 février et meurt en juillet. Il eut le temps de faire démolir à Carthage un temple de la reine du ciel.

— Mariage de Théodose II avec Eudoxie, fille du philosophe Léonce ; ce mariage avait été arrangé par Pulchérie et tourna mal. — Théodose II, crétin couronné, plus crétin que son père et son oncle.

Derniers écrits d'Augustin contre les donatistes. (Fleury, V. 529-535).

Les pélagiens sont condamnés en Orient : tout marche d'accord contre la liberté (535).



Persécution en Perse, provoquée par Abdas (544).

Marie Égyptienne (536).

— Contestation entre Théodose jeune et Boniface I^{er} sur l'autorité de l'évêque de Rome (554-557).

422. Paix entre les Perses et les Grecs.

Ravages des Huns dans la Thrace.

Rivalité de Carlinus et Boniface, généraux d'Honorius, le premier en Espagne, le deuxième en Afrique.

Publication de la loi salique. Est-ce que les barbares jouent aux législateurs ?

Lettres de Boniface, au sujet des élections ecclésiastiques en Grèce. (Fleury, 556.) — En Gaule, en Italie, partout il revendique le *privilege* de l'Église de Rome (557).

423. Mort d'Honorius, 15 août, hydropique.

Jean, primicier des notaires, se fait d'abord reconnaître, et règne un an et demi. Valentinien III, âgé de 5 ans, fils de Placidie et du général Constance, est proclamé à Constantinople (Gibbon, 792.)

Plusieurs lois rendues, au nom de cet enfant, en faveur de l'Église. (Fleury, 559.) — Lois de Théodose II, de la même année, pour le même objet. (Fleury, 552.) — La sagesse dit : *Per me regis regnat.*

Conférences de Cassien sur la vie épiscopale. (Fleury, 609.)

— Xénophon d'Éphèse et Chariton, auteurs de romans érotiques : c'est phénoménal, à une pareille époque.

424. Commencement de Venise sur les lagunes de l'Adriatique.

Une armée de 100.000 Perses, fuyant les Grecs, se noie dans l'Euphrate.

— Contestation entre les évêques d'Afrique et celui de Rome, au sujet des *appelants*. — Ils déclarent ne vouloir plus souffrir d'appel. — Faveur des papes pour les appelants. (Fleury, 559-565.)

Miracles divers. Augustin refuse un legs (574.) — Les donations aux églises furent d'abord parfaitement accueillies du peuple, qui en profitait ; il ne prévoyait pas que ces



biens immobilisés finiraient par être le patrimoine du parasitisme...

Ceux qui crient contre la communauté, qui en 420 poursuivaient les donatistes et les circoncillions, ont bonne grâce d'approuver les donations au clergé !...

425. Défaite et mort de l'empereur Jean : Valentinien est reconnu seul empereur d'occident sous la tutelle de Placidie.

Dans cette dynastie, ce sont les femmes qui héritent du courage du fondateur. Malheureusement elles ne peuvent monter à cheval.

Rivalité d'Aétius et de Boniface.

Les Vandales d'Espagne pillent les îles Baléares et fondent la piraterie. — Les Latins se retirent définitivement de la Grande-Bretagne. — Siège d'Arles, par Théodoric, roi des Goths; Aétius le force d'en lever le siège.

— Compétition entre le peuple et le clergé pour la nomination des évêques (Fleury, 583); le primat de Constantinople aspire, comme le pape de Rome, à la suprématie des églises de l'empire d'Orient.

426. Publication du code de Papinien. — L'empereur Valentinien III ordonne que, lorsque les opinions seront différentes entre les jurisconsultes, on suivra celle de Papinien,

— Livre de la *Correction et la grâce*, et du *Libre Arbitre* par Augustin. (Fleury, V, 584, 593.)

427. Intrigues de cour : Boniface, appelé par Placidie et averti perfidement par Aétius, refuse d'obéir; la cour de Ravenne alors le déclare rebelle et envoie des troupes contre lui. Boniface, pour se défendre, appelle les Vandales, dont il avait épousé une princesse. (Gibbon, 795.)

— Secte des semi-pélagiens. — *Rétractation* de saint Augustin. (Ph. 592.) — *Lettre à Vital*.

428. Assemblée des sept provinces de la Gaule, (Cf. Gibbon, 770.)

— Les Francs sont défaits par Aétius qui s'empare de la Gaule rhénane.

Mort de Pharamond, premier roi des Francs : son successeur est Clodion, dit le Chevelu.



— Nestorius, évêque de Constantinople, est réfuté par Cyrille d'Alexandrie, qualifié saint par l'Église, mais l'un des plus méchants hommes.

— Conférence d'Augustin avec Maximin et Pascen-tius (601-603).

Lettre décrétale de Célestin, pape, aux évêques de Vienne et Narbonne. (Fleury, 606-608.)

Saint Prosper de Riez, en Aquitaine, attaque la doctrine d'Augustin touchant la grâce; réponse d'Augustin. (Fleury, 614-623.)

— Conférences de Cassien (409).

— Rétablissement des écoles publiques de Constanti-nople, par Théodose le Jeune.

429. mai. — Arrivée des Vandales en Afrique; (Gibbon, 776), par convention entre eux et Boniface, l'Afrique devait être partagée en trois parties une pour Contrain, l'autre pour Genséric, la troisième pour Boniface. L'évêque Augustin écrit à ce général pour lui reprocher son crime; l'intrigue d'Aétius se découvre; Placidie n'ose le renvoyer, mais elle supplie Boniface de renvoyer les barbares: il n'est plus temps!... Pour la seconde fois, la rivalité des ministres (395-410) perd les empereurs.

— L'Irlande embrasse la doctrine de Pélage.

En même temps que l'empire agonisant est livré aux bar-bares, l'Église est déchirée par les sectes. Opinions opposées de Nestorius et Eutychès. (Cf. Fleury, A. V. I.)

Antagonisme de l'esprit et du symbole; les donatistes (cf. Gibbon, 797) accueillent les barbares.

— Dernier écrit d'Augustin, de la *Persévérance*,

430. L'Afrique est désolée par les barbares. Roniface, dont le repentir tardif essaie avec le secours de Théodose le Jeune et de Placidie de renvoyer les barbares, est vaincu par eux et assiégé dans Hipponne.

Mort de saint Augustin, 28 août.

— Victoire remportée sur les Huns par les Bourguignons, et sur les Goths auprès d'Arles, par Aétius.

— Fondation de Kiow, par Rii, chef russe (?).



— Les Sarrasins embrassent le christianisme et l'accoutument à leur guise; les Bourguignons en usent de même. Autant de races, autant d'expressions chrétiennes différentes.

430-440. Les Huns s'emparent de la Perse. (Cf. G. 807.)

431. Seconde défaite de Boniface.

Incendie d'IHIPpone, après un siège de 14 mois. L'Afrique est perdue pour les Romains. Les débris de l'armée s'embarquent avec une partie des habitants.

— Les Suèves, demeurés seuls en Espagne après le départ de Genséric, rompent la paix avec les Vandales.

Troisième concile général tenu à Éphèse: Nestorius et Pélage y sont condamnés; la maternité divine, reconnue à Marie, transporte d'enthousiasme les habitants, comme au lendemain d'une victoire.

Paulin, de Bordeaux, défend l'Eucharistie.

Les Euchites soutiennent que le salut dépend exclusivement de la prière. La folie est universelle, complète.

432. Victoire d'Aétius sur les Noriques et les Francs. Boniface est rappelé par Placidie: son retour est suivi de la révolte d'Aétius, qui rentre en Italie avec une armée de barbares. Les deux rivaux décident leur querelle dans une bataille rangée, où Boniface remporte la victoire et périt de la main de son rival. Aétius se retire ensuite en Pannonie, chez les Huns, d'où il revient, l'année suivante, avec 60,000 hommes imposer à Valentinien III, ses services et sa tutelle.

— Apparition d'un mesise juif, dans l'île de Chypre: il prend le nom de Moïse. Il fallait avoir la rage du messianisme.

432-440. Promenades des Vandales à travers l'Afrique. La discorde avait fait le succès de Genséric. La discorde lui rend tout établissement impossible. Il traite avec l'empereur d'Occident et lui rend les trois Mauritanies.

433. Attila, dit le *fléau de Dieu*, reçoit en pompe une épée mystérieuse avec laquelle il doit conquérir la terre. Encore du messianisme. L'invasion appelle l'invasion: après



les Goths, les Huns, après Radagaise, Alaric, Attila. Il ravage la Thrace, la Macédoine, toute la Grèce et impose à l'empereur de Constantinople un tribut de 750 livres pesant d'or. Pendant vingt ans, nous le verrons labourer l'empire. (Cf. Gibbon, 805.)

Guerre entre les Danois et les Suédois.

434. Honoria, âgée de seize ans, destinée au célibat pour raison d'État, est chassée par son frère Valentinien III pour ses amours clandestins et envoyée à Constantinople sous la garde de ses cousines.

Défaite des Francs par Aëtius.

435. Valentinien III (17 ans), ou Aëtius, fait la paix avec Genséric, roi des Vandales, et lui cède l'Afrique pour 3 ans. Le même traité a lieu avec les Bourguignons, qui sont bientôt attaqués et battus par Attila, et avec les Francs, dont le roi Clodion devient allié des Romains. Tout se ligue donc pour résister au torrent des Tatares.

Tibaton, chef des bagaudes, soulève la Gaule au delà de la Loire.

Nestorius est exilé par Théodose II.

436. Mort de Gondicaire roi des Bourguignons; ses successeurs rompent la paix et sont battus par Aëtius. Théodoric, roi des Wisigoths, attaque la Gaule au midi; siège de Narbonne, défendue par Littorius.

Conversion en masse des barbares : elle avait commencé déjà sous Constantin. En cela, comme en tout le reste, les barbares ne sont que les plagiaires des empereurs; et comme ces derniers, le christianisme, au lieu d'améliorer leurs mœurs, les empire. (Cf. Buret de L.)

437. Alliance matrimoniale entre Valentinien III et Théodose II. — Censorinus est envoyé en Espagne contre les Suèves : défaite des Goths en Sicile par Aëtius.

438. Première invasion des Saxons en Angleterre, sous Hengist, fondateur du royaume de Kent. (Cf. Mac-Auley.)

Paix entre les Romains et les Wisigoths, bientôt rompue. — Publication du code Théodosien.

L'empereur fait entourer Constantinople de murailles.



439. Cosmogonie et législation des Turcs. Une nation nouvelle naît sur la scène du monde. (Cf. Buret de L.)

Commencement des Turcs Assena, à l'O. du Chanoi.

— Prise de Carthage, 9 octobre, par Genséric, roi des Vandales. (Cf. Gibbon, 801.)— Défaite de Littorius dans la Gaule par Théodoric, roi des Wisigoths. — L'empire fond à vue d'œil.

440. Genséric passe d'Afrique en Sicile et met le siège devant Palerme. (F. Gibbon, 840.)

Ausorinus est bloqué dans Marsalla par Rechila, roi des Suèves. — Les Huns s'emparent de la Perse. (Gibbon, 807.)

441. Théodose II, après une démonstration contre Genséric, lui accorde ou plutôt en reçoit la paix.

— Attaque générale contre l'empire d'Orient : les Perses, les Sarrasins et les Huns infestent la Syrie; les Zanniens et les Isauriens ravagent l'Asie Mineure; les Vandales couvrent la mer; les Éthiopiens désolent la Libye et l'Égypte; Attila continue ses courses en Mésie; les Suèves, sous Rechila, s'emparent de la Bétique, prennent Séville et Carthagène. (Gibbon, 806.)

— Disputes entre les latins, qui veulent célébrer la Pâque le 30 mars, et les alexandrins, qui prétendent la fêter le 23!..

442. Valentinien et Théodose achètent à prix d'or la paix de Genséric et Attila, qui les méprisent.

443. Les Bourguignons s'établissent entre le Rhône et le Rhin, à Genève, à Lyon et dans le Midi.

— Les manichéens sont persécutés à Rome et leurs livres brûlés. Vraiment, c'est chose exécrable que la religion.

444. Attila, après avoir tué son frère Bléda, règne seul sur les Huns, les Gépides, les Goths de Pannonie, les Suèves, les Alains, les Hérules, les Marcomans et les Quades.

445. Guerre infructueuse de Nitus, général de Valentinien, contre les Suèves et les Wisigoths d'Espagne. — L'empire ne conserve plus rien dans cette contrée.

446. Traité de paix entre Attila et l'empire d'Orient (Gibbon, 812.)



Les Pictes et les Écossais ravagent la Grande-Bretagne. Les Bretons appellent à leurs secours les Angles, les Saxons et les Jutes.

447. Bataille des Thermopyles, gagnée par Attila sur Arnégisèle, général de l'empereur. Théodose II demande humblement la paix, qui lui est accordée par le barbare.

448. Mort de Clodion, roi des Francs, et de Rechila, roi des Suèves.

Le premier a pour successeur Mérovée; le deuxième Réchiaire, qui épouse la fille de Théodoric, roi des Wisigoths.

Secte d'Eutychès, antithèse de celle de Nestorius; elle subsiste encore parmi les coptes et abyssiniens.

Ambassade de Maximin à Attila. — Théodose II tente de faire assassiner le barbare: le complot est éventé par Attila, qui se moque de l'empereur et lui pardonne. (Gibbon, 814, 819.)

449. Commencement de l'heptarchie saxonne. Ilengist épouse la fille de Vortigerne, refoule les Bretons dans le pays de Galles et dans l'Armorique. (Gibbon, 923.)

Mérovée s'empare de la Batavie et domine tout le pays sur la Somme, la Meuse et le Rhin.

450. Mort de Théodose II (28 juillet). Pulchérie, sa sœur, épouse alors Marcien, sous condition qu'il respectera sa virginité, et le fait déclarer empereur. Dès son début, Marcien repousse les prétentions d'Attila, qui, sollicité secrètement par Honoria, sœur de Valentinien III, demandait la main de la princesse prisonnière (434), avec la moitié de l'empire d'Occident pour dot. Honoria avait été déclarée Auguste par son frère, afin qu'elle ne pût, en se mariant, susciter de compétiteur à l'empire. (Cf. Gibbon, 820.)

Attila fait alors volte-face et, résolu de soutenir ses prétentions, s'avance contre la Gaule.

451. Ligue générale des Romains, des Gaulois, des Francs, des Wisigoths, des Saxons, des Bourguignons et des Belges, sous la conduite d'Aétius, de Mérovée et de Théodoric, contre Attila.



Vieil antagonisme de la Horde contre la Tribu.

Bataille de Mauriac, près Châlons-sur-Marne, où il périt 300,000 hommes. Attila, repoussé, mais non défait, se retire en Thuringe. (Gibbon, 829-834.)

Fondation de la république de Venise (424). (Gibbon, 834.)

Mort de Placidia.

— Quatrième concile œcuménique tenu à Chalcédoine, en Asie Mineure : les eutychiens et nestoriens, le *thèse* et l'*antithèse*, sont à la fois condamnés; ce qui n'y fait guère, et sert encore moins au salut de l'empire.

Claudien Mamest, de Vienne, auteur de poésies religieuses.

452. Descente d'Attila en Italie, siège d'Aquilée, pillage de Pavie et Milan; Rome, à la prière du pape Léon, est épargnée.

Le barbare est de nouveau défait par Aétius et Marcien et forcé de se retirer, emportant le fruit de ses rapines.

— Les moines d'Égypte prennent le parti d'Eutychès... Pascal a prouvé depuis que des moines ne sont pas des raisons !

— Marcien met à la charge des consuls la réparation des aqueducs. Misère extrême de l'empire, à cette époque.

453. Attila recommence ses ravages dans la Gaule du côté de Trèves et de Metz; il est battu par Thorismond, roi des Wisigoths, et meurt peu après d'une hémorragie, ou étouffé par une femme. Destruction de son empire. (Gibbon, 836-37.)

454. Aétius est assassiné par Valentinien, sur une fausse accusation; dans d'autres conditions, les victoires nombreuses remportées par Aétius auraient sauvé l'empire, aujourd'hui elles ne finissaient rien. Ce n'étaient que des combats entre barbares.

Les Vandales maîtres de la Sicile.

455. Valentinien viole la femme de Maxime; il est tué lui-même (16 mars) par le mari, qui se proclame empereur, et veut épouser de force la veuve de Valentinien. *Par pari* (Gibbon, 839.)



Celle-ci appelle Genséric, qui s'empare de Rome (15 juin), dévaste les monuments, abat ce qu'il ne peut emporter, fait périr Maxime et emmène l'impératrice et tous les personnages les plus considérables en captivité.

Proclamation d'Avitus, commandant des Gaules; il est reconnu par Marcien.

De retour en Afrique, Genséric fait démolir toutes les fortifications des villes.

— Les Pictes et les Angles accommodent de même la Grande-Bretagne.

456. Mort de Mérovée, roi des Francs; Childéric, son fils, lui succède.

Établissement définitif des Bourguignons entre la Saône et le Rhône.

Guerre pêle-mêle entre les Latins, les Wisigoths, les Suèves et les Vandales. Elle a pour résultat l'occupation de l'Espagne par Théodoric II, fils de Thorismond, roi des Wisigoths, et la déposition d'Avitus par Ricimer, qui lui donne pour remplaçant, après quelques mois de règne, Majorien. (Gibbon, 848.)

Expédition de Théodoric, roi des Wisigoths, en Espagne.

457. Mort de Marcien, empereur d'Orient; il a pour successeur Léon, Thrace. Trois dynasties chrétiennes ont passé sur l'empire et, plus cruelles que les barbares, l'ont conduit, en 142 ans, à sa perte; la dynastie de Constantin, celle de Valentinien et celle de Théodose.

Rome est prise pour la quatrième fois et mise au pillage par Genséric, qui la rend presque déserte.

Childéric, roi des Francs, est chassé par ses sujets, qui donnent la régence à Egidius, général romain.

— Lois de Majorien. (Gibbon, 850.)

458. Tremblement de terre en Syrie, Asie Mineure, Thrace et dans l'Archipel.

Succès de Majorien contre les Vandales.

L'invasion saxonne continue dans la Grande-Bretagne.

459. Maldras, roi des Suèves, pille la Lusitanie et la Galice.



Alliance de Majorien avec les Wisigoths.

460. Mort de Maldras, roi des Suèves. Ses deux successeurs, en se divisant, affaiblissent la puissance de cette nation.

461. Majorien se prépare à chasser les Vandales de l'Afrique. — Perte de la flotte. L'empereur est tué par ordre de Ricimer, 7 août, qui règne sous le nom de Sévère.

Paix avec les Ostrogoths; ils livrent en otage le célèbre Théodoric.

462. Narbonne est livrée aux Wisigoths, le comte Marcellin s'empare de la Dalmatie et s'y forme un État. (Gibbon, 861.)

Genséric continue de temps à autre ses descentes en Italie.

Négociation avec Léon, empereur d'Orient. (Gibbon, 856.)

463. Bataille d'Orléans, gagnée par les Francs, commandés par Gilles, sur les Wisigoths.

Prise de Cologne.

La Batavie est confondue dans le domaine franc.

464. Béorgos (?), roi des Alains, essaie de pénétrer dans la Gaule; il est vaincu et mis à mort par Bicimer.

Paix entre les Suèves, réunis sous un seul roi en Espagne, et les Wisigoths.

Le comte Marcellin chasse les Vandales de la Sicile.

Le général Gilles est empoisonné, les Wisigoths tiennent toute la Gaule; Syagrius, fils de Gilles, tient encore à Soissons.

465. L'empereur Sévère, créature de Ricimer, est empoisonné par lui. Interrègne de deux ans, en Occident.

Promenades de Genséric en Italie, en Achaïe, en Libye et en Égypte.

Childéric, roi des Francs, est rappelé; il se rend maître de Paris, tandis que les Saxons s'établissent vers Nantes et Bordeaux.

— Les Suèves embrassent l'arianisme.

— Un incendie consume une partie de Constantinople.

Salvien, de Marseille, auteur d'un livre lamentable, *De*



gubernatione Dei. — Dieu n'est pour rien dans les affaires de l'empire; ce sont les Césars et les évêques qui ont fait tout le mal.

466. Succès de l'empereur Léon contre les Huns.

Mort de Théodoric II, roi des Wisigoths, remplacé par Euric. (Gibbon, 845.)

Publication de la loi gothique, rédigée sous Euric, et depuis augmentée par Leuvigilde et Rinedo....(?)

467. Anthémius, 12 avril, est porté à l'empire d'Occident par le sénat et par l'armée et marie sa fille au fils de Ricimer.

468. Cet empereur de poche fait célébrer à Rome les *Lupercales* ! (Cf. Gibbon, 857-858.)

Préparatifs contre les Vandales d'Afrique.

Victoire navale de Basiliscus, beau-frère de Léon, sur Genséric; il trahit ensuite, est rappelé à Constantinople et exilé (?) (Gibbon, 859-860.)

Mort du comte Marcellin, tué en Sardaigne, par trahison.

Procès d'Arvandus. *Quid?* (Gibbon, 862.)

— Origine de la procession des rogations dans les Gaules.

469. Les Huns sont défaits par les Grecs et les Ostrogoths réunis.

Les Wisigoths chassent entièrement les Latins d'Espagne.

Révolte d'Egidius dans la Gaule. (Gibbon, 855.)

— Idace, auteur des *Fastes consulaires*.

470.

471. Victoire des Francs sur les Saxons de la Loire et les Romains. Prise d'Angers.

Discorde d'Anthémius et Ricimer. (Gibbon, 864.)

— Pierre le Foulon prétend que les trois personnes de la Trinité ont souffert dans la Passion.

472. 23 mars. — Anthémius est déposé par Ricimer, qui lui donne pour successeur Olybrius, sénateur romain, époux de Placidie, petite-fille de Valentinien III; il arrive de Constantinople à Ostie, avec l'aide de Genséric.

Encore la race de Théodose : elle ne quittera l'empire que morte !...



11 juillet. — Le peuple et le sénat, fidèles à Anthémios, s'opposent à la proclamation d'Olybrius; guerre civile aux portes de Rome, défendue par les Goths; enfin la ville est prise par Ricimer et saccagée pour la cinquième fois, depuis 410.

Anthémios est mis à mort.

20 août. — Mort de Ricimer, meurtrier de quatre empereurs.

Les Ostrogoths quittent la Pannonie, se divisent en deux bandes, dont l'une marche sur Constantinople, tandis que l'autre attaque l'Italie.

[473 (?)] 23 octobre. — Mort d'Olybrius : il est remplacé par un soldat de Gundobald, nommé Glycérius, qui figure quelques mois.

473. Julius Népos, qui régnait en Dalmatie, après la mort de Marcellin, est porté par l'empereur Léon à l'empire d'Occident.

Par un traité avec les Wisigoths, il leur cède l'Auvergne; mais cette cession ne le sauve pas de la fureur des barbares. Ceux de Rome, mécontents, se révoltent. Les Wisigoths, auxquels il venait de livrer la Gaule, sont battus à Clermont en Auvergne par Ecdicius, fils de l'empereur Avitus, et Gondobald, neveu de Ricimer.

474. Glycérius, à l'arrivée de Julius Népos, son compétiteur, se voyant abandonné par Gondobald, qui était retourné dans la Gaule conquérir un royaume, troque la pourpre impériale contre la mitre d'évêque de Salone.

Julius Népos saisit l'empire avec de grandes espérances du peuple et du sénat, espérances bientôt déçues.

Mort de l'empereur Léon l'Ancien; proclamation de Léon II, son petit-fils, sous la régence de son père Zénon. L'enfant ne tarde pas à mourir; Zénon alors est fait empereur, et bientôt déposé pour ses débauches.

Progrès des Sarrasins dans la Mésopotamie, et des Huns dans la Thrace.

475. Le patrice Oreste, ancien secrétaire d'Attila, marche contre Julius Népos et l'assiège dans Ravenne. — Julius Népos s'enfuit par la mer, dans sa principauté de Dalmatie,



et laisse l'empire disponible. — Oreste, refusant pour lui-même le titre d'empereur (comme avaient fait Arbogaste, Aëtius, Ricimer), le fait donner à son fils, encore enfant, Romulus Augustus, surnommé par les Grecs et les Romains *Momyllus Augustulus*.

Les Wisigoths s'emparent de tout le pays entre le Rhône et la Loire, malgré les Bourguignons.

Avènement de Théodoric III, dit le Grand, roi des Ostrogoths.

Zénon, rappelé par l'armée, chasse Basiliscus et le fait mourir de faim.

476. Odoacre, chef Scythe, Goth, Hérule, Franc, on ne sait lequel, réclame, au nom des barbares coalisés en Italie, le tiers des terres de la Péninsule.

Refus d'Oreste.

Odoacre l'assiège dans Pavie, s'empare de la ville, qu'il met à sac, tue Oreste, et fait une pension à l'empereur enfant Romulus Augustulus, qui va vivre en Campanie, dans l'ancienne maison de campagne de Lucullus.

Lui-même se fait proclamer par ses bandes roi d'Italie.

— Secte juive des sabuséens; ils protestent contre le Thalmoud.

Incendie de la bibliothèque de Constantinople, 120,000 volumes. (Cf. Buret.)

Finis Romæ. — L'empire est mort; la maladie qu'il portait dans son sein et qui *l'a tué*, le catholicisme, passe aux barbares.

Ainsi l'empire est successivement démembré :

1° Par le partage en empire d'*Orient* et empire d'*Occident*;

2° Par l'introduction des Goths au sud du Danube;

3° Par l'établissement des Francs, Wisigoths, Suèves, Alains, Ostrogoths, Hérules, Lombards, en Gaule, Espagne, Italie;

4° Par la perte de l'Afrique, sous Genséric;

5° Par la perte de la Dalmatie, comte Marcellin;

6° Par le progrès des Perses, des Sarrasins, etc.



DÉSAGRÉGATION *générale* et spontanée.

Au milieu de cette décomposition que fait l'Eglise? Étrangère aux intérêts de l'Etat, aux intérêts de la nationalité, elle s'occupe de *convertir* la barbarie.

Au prix de ces *conversions*, qui lui servent à établir insensiblement son influence sur la barbarie et sa domination sur la partie civilisée, rien ne lui coûte: elle livre l'une après l'autre les provinces; pour une conversion, elle promet à Clovis l'empire de la Gaule; pour une conversion, elle affermit les Wisigoths ariens d'Espagne dans leurs possessions; pour une conversion, elle accueillera Genséric, Attila, et en fera ses princes et ses chefs.

C'est ensuite de cet esprit que plus tard on la verra chasser les Maures d'Espagne non convertis, les protestants de France non convertis, etc., etc.

Satané esprit, etc.

L'unité peut-elle être obtenue par la séparation et l'alliance des pouvoirs temporel et spirituel? Voilà le problème qui s'était posé après Constantin.

Ce que César n'a su faire tout seul, parce qu'il n'était que *force*, César le fera-t-il maintenant que l'Eglise lui prête sa pensée?

Reste donc à voir cette pensée?

Ici commence la constitution du dogme (325-475).

Le Christianisme pour produire l'unité doit être *un*; il se constituera donc comme *un*: travail qui exige du temps, si tant est qu'il puisse se faire?

En attendant, il n'a d'autre unité que celle de l'empire même et de son organisation épiscopale, *non originelle*.

L'empire ne trouve donc pas de soutien: il périclète!

La question subsiste: Le Christianisme peut-il fournir la solution du problème de l'unité *politique et religieuse*.

Recomposition *politique*, artificielle, de la chrétienté. En



attendant l'unité chrétienne, période provisoire: les États *Goths, Wisigoths, Ostrogoths, Lombards, Francs, Hérules, Vandales*, etc. (475-800).

Entre temps, conversion des barbares.

Concurrence nouvelle du mahométisme.

Long travail du catholicisme.

Idée catholique, ou système féodal.

APERÇU DE LA PÉRIODE FÉODALE (800 A 1789), POUR LA PLUS COMPLÈTE INTELLIGENCE DE LA PÉRIODE MESSIANIQUE (45 AVANT J.-C. 800 APRÈS).

Le Césarisme a échoué.

Le Christianisme de son côté a poursuivi sa marche envahissante, la formulation de son dogme, et sa systématisation pontificale, romaine et unitaire.

La catholicité s'accuse donc nettement dans le domaine *spirituel*.

Mais la séparation du temporel et du spirituel n'est qu'une vaine hypothèse, une fiction de légiste, qui ne saurait subsister devant la réalité.

D'ailleurs une question capitale se pose depuis la chute du paganisme et la promulgation de la fraternité chrétienne, c'est celle de *l'organisation du pouvoir séculier lui-même*.

L'antiquité reposant sur la base large, immense, prépondérante, de l'esclavage; l'antiquité n'avait eu véritablement que des simulacres de gouvernements.

La démocratie, même la plus radicale, celle d'Athènes par exemple, n'était au fond qu'une association politique de marchands, industriels, propriétaires, tous exploiters d'esclaves: — 20,000 citoyens servis par 400,000 bêtes de somme.

Au-dessus de l'esclave, il y avait quelquefois une plèbe, et au-dessus de la plèbe une sorte de bourgeoisie ou aristo-



cratie; dans ce cas, la dispute du pouvoir avait lieu entre les deux castes. La plèbe triomphante créait un *tyran*; la bourgeoisie, un sénat. Le paria ne comptait pas.

La monarchie, celles de Perse, d'Assyrie, etc., n'était qu'une variété de l'aristocratie. On a vu ce qu'était le Césarisme.

Le problème du gouvernement d'une société *sans esclaves*, où tous devaient produire, où tous auraient des droits, une somme de libertés et de privilèges, ce problème n'avait jamais été posé: avec le Christianisme, il se posait.

La catholicité d'une part à développer, le gouvernement à créer, de l'autre: voilà quelle devait être l'œuvre, après la conversion des barbares, à partir de Charlemagne.

Le génie ecclésiastique et le génie barbare, fondus ensemble, tentèrent cette solution: ce fut le système féodal.

Pape, églises nationales, primats, archevêques, évêques, abbés, bénéficiaires, ordres religieux, etc.

Empereur, rois, princes, ducs, marquis, comtes, barons, seigneurs, vassaux, varlets, hommes-liges, vilains et serfs; communes, cités, bourgeois, lombards, corporations, compagnonnages, etc.

Telle était la sainte et catholique hiérarchie, à la fois temporelle et spirituelle, créée à la fois par le génie chrétien, les mœurs barbares, la tradition hiérarchique des Césars, et les inégalités sociales, que laissait inévitablement subsister l'esclavage païen.

L'unité du genre humain se trouvait donc de nouveau affirmée; bien plus, elle recevait, pour la première fois, une CONSTITUTION. Il ne s'agissait plus que de la développer, de l'étendre.

La période qui s'étend de l'an 800 à l'an 1789 est la période de discussion expérimentale de ce système.

On le voit se poser hautement en Grégoire VII, Innocent III, Urbain II et les croisades.

Que les croisades réussissent, et la monarchie universelle des papes était fondée...

Le catholicisme romain est vaincu en Orient; il ne peut



ni ramener les Grecs, ni vaincre l'Islam. Dès lors, l'empereur triomphe du pape sans retour; la grande Charte s'établit en Angleterre; les rois de France proclament la séparation des pouvoirs; la dissolution commence.

A Bâle, les pères assemblés déclarent que le pape est *au-dessous du concile*: c'est la condamnation du catholicisme, prononcée par l'Église elle-même.

Successivement, alors, l'élément théocratique, monarchique, seigneurial, bourgeois, sont mis en discussion; tour à tour niés, abrogés, éliminés, au moins virtuellement: la révolution de 1789 est l'*enterrement du système*.

Après 89, il ne reste plus rien de tout cela qu'une chose informe, grossière, matérialiste, brutale, inorganique, entourée de souvenirs féodaux, d'habitudes gouvernementales, et d'hypocrisies religieuses. — Cette chose, c'est le CAPITAL.

Le *capital*, une fois reconnu, fait surgir l'idée féconde, intelligible, civilisatrice, le TRAVAIL. De là, la révolution de 1848, inauguration de l'élément économique, qui peut seule constituer la liberté de l'espèce et l'exploitation unitaire du Globe.

La période de 800 à 1789 comprendra donc la discussion critique des *institutions ecclésiastiques, judiciaires, seigneuriales, policières, administratives, politiques*, jusques et y compris le système de transition, autrement nommé CONSTITUTIONNEL.



TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

DEUXIÈME PÉRIODE (SUITE)

LA GNOSE ET LES ANTONNINS (DE LA PRISE DE JÉRUSALEM
A LA FIN DU PRINCIPAT)

2 ^e partie (comprise dans ce volume), de l'an 145 à l'an 193.	Pages 5
--	------------

TROISIÈME PÉRIODE

LE PRÉTORIANISME

De la mort de Commode à l'édit de Galérius (de l'an 193 à l'an 302).	47
---	----

QUATRIÈME PÉRIODE

RÉVOLUTION

De l'édit de Galérius au Concile de Nicée (de l'an 302 à l'an 325).	159
--	-----

CINQUIÈME PÉRIODE

L'ARIANISME

Du Concile de Nicée au Concile de Constantinople (de l'an 325 à l'an 381).	193
---	-----



SIXIÈME PÉRIODE

MORT DE L'EMPIRE

	Pages
Du Concile de Constantinople à Augustule (de l'an 382 à l'an 476).	308

V4



